



# THÈSE

En vue de l'obtention du  
**DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE**

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

---

Présentée et soutenue par

**Vincent BUORO**

Le 23 septembre 2023

**L'exil de l'exil**

---

Ecole doctorale : **CLESCO - Comportement, Langage, Education, Socialisation, Cognition**

Spécialité : **Psychologie**

Unité de recherche :

**LCPI - Laboratoire Cliniques Pathologique et Interculturelle**

Thèse dirigée par

**Sidi ASKOFARE**

Jury

**M. Jean-Luc GASPARD**, Rapporteur

**M. David BERNARD**, Rapporteur

**Mme Patricia ROSSI**, Examinatrice

**M. Sidi ASKOFARE**, Directeur de thèse



## Table des matières

<b>Résumé.....</b>	<b>4</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>6</b>
<b>Avant-Propos.....</b>	<b>8</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>10</b>
<b>Le sujet exilé.....</b>	<b>27</b>
<b>Un champ : l'inconscient.....</b>	<b>27</b>
Un pas de côté.....	35
L'abord du sujet.....	38
L'immigré.....	44
L'impuissance du sujet.....	49
La machinerie du savoir.....	54
La radinerie des signifiants.....	58
<b>Qu'est-ce que l'exil ?.....</b>	<b>61</b>
Un égarement.....	62
...universel.....	65
De l'errance.....	69
<b>Le sujet dans l'exil.....</b>	<b>77</b>
<b>Des politiques migratoires.....</b>	<b>80</b>
Une politique discriminante.....	82
La figure troublante du migrant.....	87
Migration, chute, le sujet en suspens.....	94
Faire demande dans le sceau imaginaire.....	99
L'aperçu d'un reflet humain.....	102
L'effet sur le sujet.....	104
<b>Politique migratoire et hospitalité.....</b>	<b>108</b>
L'étranger en question(s)?.....	110
Ce qui est perdu devient l'enjeu.....	114
« L'hostipitalité ».....	118
Le regard d'Homère sur l'hospitalité.....	123
Une crise de l'hospitalité.....	131
L'hospitalité, un vers où.....	141
<b>Mineur Non Accompagné, un inédit de l'exil.....</b>	<b>150</b>

<b>MNA, une condition, une figure .....</b>	<b>150</b>
La condition MNA.....	152
La figure MNA .....	157
MNA adolescent.....	165
<b>MNA, une population dans l'ère du soupçon .....</b>	<b>169</b>
Définir, délimiter le soupçon .....	170
L'épreuve du soupçon de l'étranger .....	174
Le MNA, un sujet soupçonné .....	177
Dépôt-céder (de) son dire .....	182
Le recours au mensonge .....	188
MNA délaissé .....	200
MNA isolé .....	205
Un discours s'impose à ce migrant .....	208
<b><i>L'étranger en perte d'exil .....</i></b>	<b>212</b>
<b>L'exil de l'exil .....</b>	<b>219</b>
La déliaison.....	220
Une demande impossible .....	226
Le cœur de la violence .....	232
Le silence comme effet de silenciation.....	237
Blocage et exil de l'exil .....	243
Les excès du migrant.....	249
Une clinique en résonance de l'exil de l'exil.....	254
Le traumatisme, une réponse .....	267
<b>La voie/voix du symptôme.....</b>	<b>281</b>
Le mot de passe .....	286
De déchet à sujet .....	294
Faire avec l'Autre (un pas fait vers le parfait).....	306
Les cliniques de l'exil.....	315
<b><i>Conclusion .....</i></b>	<b>329</b>
<b><i>Bibliographie .....</i></b>	<b>339</b>

# Résumé

## Résumé

Titre : l'exil de l'exil

Sous-titre : Une configuration hypothétique du sujet entrevue dans le champ de la clinique auprès des mineurs non accompagnés

Mots clés : Exil, Migration, Sujet, Étranger, Symptôme, Errance, Psychanalyse, Migration des Mineurs non accompagnés

Le nouage robuste entre l'expérience du sujet et son déplacement dans les affres d'une migration éprouvante amène à poser la question de l'exil en des termes où la possibilité d'un effacement troublant de la dimension de sujet agit lourdement sur le courant exilique. Les confrontations à l'exil géographique se traduisent dans des termes compliqués arrachant souvent le sujet à sa condition d'être parlant. Le sujet exilé éprouve les courbes sinueuses de la fuite, du rejet et de la perte du lieu provoquant des situations d'errance et d'ajournement de l'exil.

Ce travail tente une exploration de ce phénomène en s'appuyant sur la problématique singulière de jeunes mineurs non accompagnés. Il s'appuie sur un point de vue psychanalytique du sujet exilé au sujet dans l'exil et se confronte aux idéations du social et du politique afin d'envisager les diverses colorations que le sujet peut traverser entre une position d'exilé de l'exil et la détresse subjective de l'exil. Ce travail entre dans le parcours laborieux d'une approche du sujet, voie difficile mais soutenante pour ne pas empêcher l'exil du sujet.

## Summary

Title : The exile of exile

Subtitle : A hypothetical configuration of the subject glimpsed in the field of clinical work with unaccompanied minors

Key words : Exile, Migration, Subject, Stranger, Symptom, Wandering, Psychoanalysis, Migration of unaccompanied minors

The strong link between the experience of the subject and its displacement in the torments of a gruelling migration brings us to consider the question of exile in terms where the possibility of a troubling erasure of the subject dimension has a heavy impact on the exileic current. The confrontations with geographical exile are expressed in complicated terms, often tearing the subject away from his condition as a speaking being. The exiled subject experiences the sinuous curves of escape, rejection and loss of place, causing situations of wandering and adjournment of exile.

This study attempts to explore this phenomenon by relying on the specific problematic of young unaccompanied minors. It is based on a psychoanalytical point of view of the exiled subject to the subject in exile and is confronted with the ideations of the social and the political in order to consider the various shades of colour that the subject may go through between a position of exile from exile and the subjective distress of exile. This study is part of the laborious process of approaching the subject, a difficult but supportive path so as not to prevent the exile of the subject.

# Remerciements

Ma première reconnaissance s'adresse à M. Askofaré, Professeur émérite, qui a d'abord accepté de recevoir ma demande et ensuite de m'accompagner dans ce parcours doctoral. Ses conseils et son analyse m'ont permis d'approfondir mes réflexions et d'améliorer la lecture de la problématique amenée par ce travail de recherche. Je le remercie pour sa disponibilité, mais aussi pour son aisance théorique et clinique.

Je souhaiterais aussi adresser mes sincères remerciements aux rapporteurs de cette thèse, Messieurs Jean-Luc Gaspard et David Bernard, qui m'ont fait l'honneur de cette fonction. Ma gratitude s'adresse également à Mme Patricia Rossi, qui, en acceptant de lire et de participer à la soutenance de ce travail, contribue grandement à l'idée du partage et de la transmission.

Ce parcours doctoral a été l'occasion de côtoyer continuellement dans l'effort, la recherche, les discussions et les doutes mes deux collègues doctorants Lucille Bonthoux et Jonathan Trampon, que je tiens à féliciter de leur travail, mais aussi à remercier pour leur soutien et nos moments partagés.

Je remercie aussi vivement mes deux parents et ma sœur, singulièrement et spécifiquement pour le noyau soutenant qu'ils ont su représenter durant ce travail. Avec ma sœur, d'autres lecteurs attentifs se sont arrimés à la lecture de ce travail, je les en remercie profondément.

La patience a été grandement nécessaire à tous mes proches tout au long de ces années, je les remercie aussi sincèrement.

Merci à Françoise,

Merci à Sandra.

*« Je n'étais pas au clair lorsque j'ai rédigé cet essai. Je ne le suis toujours pas et j'espère ne jamais l'être. La clarification serait synonyme d'affaire classée, de mises au point de faits que l'on peut acter dans les dossiers de l'histoire. C'est exactement cela que ce livre veut empêcher. Rien n'est résolu ».*

Jean Améry, Bruxelles, 1976.



# Avant-Propos

C'est en écoutant un récit troublant sur un jeune mineur migrant que, sans le savoir, j'ai ouvert le chapitre qui suit dans ce travail. Ce jour-là, une étudiante, que j'accompagnais dans le cadre de sa formation de travailleuse sociale, racontait le dilemme d'une fin de prise en charge d'un jeune mineur non accompagné dans une discussion qu'elle avait eue avec une professionnelle de son lieu de travail. L'âge de la majorité arrivait et son devenir semblait s'assombrir dans la sidération d'être sans solution au niveau de tous ses besoins (habitat, ressources, travail...). La conversation s'anima alors et trouvait un refuge dans l'idée de porter secours à ce jeune en allant proposer à des lieux de squats de l'accueillir. Dans la continuité de son témoignage, cette étudiante ramenait la réalité d'un lieu d'accueil permanent de la protection de l'enfance en évoquant le quotidien et la charge d'aller faire les courses pour le repas du soir. Si l'idée était que ces deux professionnelles aillent ensemble accomplir cette tâche, il leur vint simultanément à l'esprit qu'il serait incommode de laisser ce même jeune, dont elle venait de parler, seul dans les murs avec une jeune pré-adolescente, elle aussi présente. Un Autre dilemme...

Victime et bourreau dans la parole de l'Autre, ce jeune migrant a fort affaire avec le fantasme qui cherche à se réaliser de manière différentes et souvent contradictoires, ambiguës et ambivalentes, que résumant ici ces identifications. La cadence du passage d'un discours à l'autre fait remarquer la présence d'une faible frontière entre le discours délirant du tout est possible et la fiction que l'écran du fantasme aide à retenir. Cela met en jeu la possible réalisation d'un lien social. La contingence de ce dire interroge aussi la place de sujet et de son anonymat dans son rapport à l'Autre.

En quelques mots, voici que s'ouvre un champ de réflexions que je vous soumets ici à mon tour et dans l'appréhension de plusieurs difficultés entre la clinique, le social et le politique. Ce champ de réflexions révèle aussi la difficulté d'une approche clinique de ces jeunes issus de la migration par les professionnels qui les accompagnent. Si j'ai pu réaliser des temps d'entretiens avec des personnes qui avaient été prises en charge par le conseil départemental lorsqu'ils ont été reconnus mineur non accompagné, j'ai aussi nourri ce travail d'une clinique

indirecte sur ces jeunes. Je rencontre régulièrement, depuis plusieurs années, dans le cadre d'un dispositif d'analyse de la pratique professionnelles, des professionnels de la protection de l'enfance ou de la justice (éducateurs, psychologues, assistants sociaux...), amenés à parler de leurs pratiques et de leurs questionnements avec ces jeunes mineurs non accompagnés. C'est de cet espace que sont issues certaines situations cliniques et c'est aussi dans ce cadre que j'ai construit les questions préliminaires à ce travail qui ont cheminées ensuite sur l'hypothèse de l'exil de l'exil.

# Introduction

*« Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait  
m'être indissolublement proche.*

*Je le trancherai, je le renverserai, je le romprai, je le ferai dégringoler.*

*D'un coup dégorgeant ma misérable pudeur, mes misérables combinaisons et enchaînement « de  
fil en aiguille ».*

*Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier.*

*A coup de ridicules, de déchéances (qu'est-ce que la déchéance ?), par éclatement, par vide, par  
une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien  
attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes,  
mes semblables ».*

Henri Michaux, l'espace du dedans.

Le mot exil nous déporte...

Il n'amène pas tout de suite le débat sur le déplacement subjectif, le déracinement ou l'invasion psychique de faits réels. Il est d'abord géographique, sociologique, territorial, massif. Il est intense sur ces scènes et, dans son rapport au politique, il dévoile la fragilité extrême de la condition humaine. Il est donc aussi intérieur, dans l'habitat de la dimension constitutive de l'existence. Il vient précisément déranger toute prétention à la catégorie, et à la fois, il souligne une condition commune à tous les sujets. Il impose un drame à chacun, celui de n'être singulier que parmi les autres qui scrutent son être. Face à cela, l'expérience du sujet s'éprouve tant dans les petits que dans les grands déplacements, ce qui donne d'emblée à l'exil une familiarité énigmatique avec le sujet. *« Avant tout, l'exil touche le sentiment de l'identité propre et le déficit que chacun rencontre à rendre compte de ce sentiment, que chaque langue tente de combler à sa manière »*<sup>1</sup>. Le rapport à l'exil est singulier, il s'éprouve dans une incomplétude et une incompréhension vis-à-vis de l'Autre. Avec ce qui reste auprès de lui, le sujet tente des traductions au cœur de mouvements aspirants ou rejetants.

---

<sup>1</sup> Luis Izcovich, « Les affects de l'exil », Mensuel, n° 134 (juin 2019), [https://www.champlacanianfrance.net/sites/default/files/Izcovich\\_M134.pdf](https://www.champlacanianfrance.net/sites/default/files/Izcovich_M134.pdf).

Ravi devant l'image que le sujet trouve au seuil de son éveil, il se voit tout de suite exilé, blessé par l'absence de ce qu'il a cru trouver. Entre toucher l'extase de la chose illuminée et être sa proie, le sujet vacille. Les fondations subjectives du sujet l'arrêtent dans l'inconnu, dans le désert, dans l'énigme. Ces mouvements sont saisissants et provoquent instantanément une réaction de défense. Le sujet commence à s'enfermer, à vite créer une frontière entre soi et l'Autre. Ce basculement dans un ailleurs désigne à la fois l'expulsion du lieu de l'Autre et le mur érigé pour éviter d'être sa proie. De l'Autre, il faut s'en séparer. « *Il s'agit de s'établir à l'intérieur, mais ce n'est pas simplement une notion d'intérieur et d'extérieur, c'est la notion de l'Autre, de ce qui est Autre comme tel, de ce qui n'est pas à l'endroit où l'on est bien calfeutré* »<sup>2</sup>. Au mouvement de protection reste attaché le résidu d'une impossible réelle mise à distance de l'Autre, et la voie d'une aliénation qui fait du sujet un être éternellement relié et soumis à cet Autre. Un nécessaire égarement de jouissance advient pour le sujet dans cette séparation d'avec l'Autre<sup>3</sup> afin qu'il trouve le courage de jouer le jeu du désir<sup>4</sup>. Cela ne se fait pas sans affect et sans la participation d'un social qui a une tendance à assigner le sujet exilé moderne du côté d'une demande irrecevable<sup>5</sup>. La difficulté de cette sommaire entrée par le sujet exilé va être de faire dissoner la notion de sujet, avec celle du migrant, entre une subjectivité élidée et une concentration territoriale. La tâche est compliquée, elle relève de forts enjeux épistémologiques, mais elle a sûrement sa place dans la dimension subjective.

Le dictionnaire historique de la langue française<sup>6</sup> définit l'exil comme le « *malheur et le tourment* ». Sa signification moderne intervient à partir du XII<sup>e</sup> siècle dans laquelle l'exilé est une personne expulsée de sa patrie, avec la défense d'y entrer. Le latin *exsilium*, qui veut dire bannissement, forme cette notion de rejet. L'exil devient alors la situation de cette

---

<sup>2</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (Paris : Éditions du Seuil, 1998), 177.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 534.

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XIV, Logique du fantasme*, starfela, 1966, 299, <http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf>.

<sup>5</sup> Etienne Tassin, « Exil, hospitalité et ... Politique », *Le club de médiapart* (blog), 2017, <https://blogs.mediapart.fr/edition/la-jungle-et-la-ville/article/080717/exil-hospitalite-et-politique#sdfootnote5sym>.

<sup>6</sup> Alain Rey, « Dictionnaire historique de la langue française », in *Dictionnaire historique de la langue Française* (Paris : Éditions Le Robert, 1998).

personne expulsée. Aussi, « *le lieu d'exil* » signifie « *l'obligation de séjourner hors d'un lieu, loin de la personne que l'on regrette* ». Dans ce lieu, il y a l'idée d'y être confiné avec ses tourments, de les subir comme une peine et de toujours vivre avec la fêlure de ne jamais pouvoir retrouver ce qui a été perdu.

Ces lectures définitionnelles de l'exil nous plongent dans la dramatique humanité. Freud en donne un point de vue entre rêve et réalité avec ce passage homérique : « *Si un jour, séparé de votre patrie et de tout ce qui vous est cher, vous allez, errant, en pays étranger, et si vous avez beaucoup vu et beaucoup appris, si vous avez du chagrin et du souci, si vous êtes tout misérable et abandonné, il vous viendra la nuit inmanquablement en rêve que vous approchez de votre patrie ; vous la voyez resplendir et briller des plus belles couleurs, de douces figures, exquises et chères, viennent à votre rencontre ; alors vous découvrez soudain que vous errez en guenilles, nu et couvert de poussière. Une honte et une angoisse sans nom vous saisissent, vous cherchez à vous couvrir, à vous cacher, et vous vous réveillez baigné de sueur. Tel est bien, aussi longtemps qu'il y aura des humains, le rêve de l'homme en proie au chagrin et à l'errance, et c'est ainsi qu'Homère a tiré cette situation de l'essence de l'humanité, dans ce qu'elle a de plus profond et d'éternel* »<sup>7</sup>.

Ce passage est tiré du travail sur « *le rêve de l'embaras dû à la nudité* ». L'extrait mis en exergue provient de l'œuvre « *Henri le vert* » de Gottfried Keller, auteur du XIX<sup>ème</sup> siècle. Freud y voit l'essence de l'humanité. Il considère que la vie animique est aux prises avec les profondeurs du temps de l'enfance, confrontée à l'irruption des souhaits réprimés et interdits pour celui qui est sans lieu. Cette privation le poste dans la nudité et dans la honte que Freud relie ensemble à l'éveil de la vie sexuée et au commencement du travail de culture. Cette mise à nue a un sens dans le fait que le sujet, progressant d'une donnée biologique au phénomène culturel, se voit exclu du lieu infantile pour tomber sans nom dans celui de l'Autre.

Les sentiers de l'exil sont déroutants<sup>8</sup>, à la fois réels et imaginaires, relayés par le registre du symbolique. Le sujet, endormi ou éveillé par cet exil, porte à sa charge une errance qu'il se doit d'habiller afin d'exister dans ses diverses traversées. Il s'enserme dans des signifiants pour

---

<sup>7</sup> Sigmund Freud, « Le matériel du rêve et les sources du rêve », in *Œuvres Complètes IV. Psychanalyse*, vol. IV (Paris : Presses Universitaires de France, 2004), 286.

<sup>8</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968), 280.

exorciser le poids que la langue de l'humain a eu sur lui et tenir à distance ce qui le menace<sup>9</sup>. L'exil impacte le sujet par la crainte et l'amène à faire des détours. Il se colle aux mots le représentant dans la séparation et la déchirure, la douleur et la nostalgie. Le lieu quitté représente ces deux spectres, contradictoires, aliénants, mais dont le sujet a trouvé le besoin de s'en séparer. L'exil fracture l'espace entre celui qui est quitté et celui où cela advient. Il inscrit une frontière symbolique entre l'un et l'autre et dimensionne un désir qui excède l'appartenance physique à un lieu. Il fait alors de l'exilé un sujet pris dans le mouvement de quitter et dans le désir de demeurer.

Du fait des interactions sociales, un autre est personnifié dans l'expulsion par une décision imposée, mais, où il est à la fois ce qui incarne la perte. Il est la voix qui bannit mais aussi le port silencieux de l'être regretté. Il embrase tout autant l'écho de l'aliénation et de la séparation, écho tranchant et regrettable dans les songes où la personne exilée est plongée. L'exilé est puni, chassé d'un lieu vers un autre où les conditions de vie sont plus dures. Ce bannissement est redoublé de la volonté de le laisser choir dans cet autre lieu sans qu'il ne lui soit autorisé un retour. La psychogenèse du moi précise que dans l'espace de médiations sociales, le sujet construit une image fictionnelle pour se tenir dans les interactions. Ce rapport à l'autre, dans des tensions rivales et envieuses, oblige le moi à renforcer ses modes de défense, ce qui en même temps, protège et hypothèque le sujet<sup>10</sup>.

Nous repérons vite ici une question qui anime beaucoup les dires et les écrits de l'exil. Est-ce que les stigmates inscrits comme tels dans l'exil élisent ce terme à l'endroit d'un signifiant ? Décalé de l'histoire, décalé de l'autre en tant qu'acteur, l'exil n'est-il pas le comble où se symbolise la perte, cette représentation causale de la structure temporelle du sujet ?

Il devient le lieu où ça cause la chose perdue, spécificité de l'être humain, ce lieu où la cause et la conséquence sont des événements non liés, extérieures l'une à l'autre, telles que Hegel les décrit dans sa logique. Le lieu de l'exil devient un autre lieu non relié formellement à ce lieu d'avant d'où la personne est chassée. Pour le sujet, cela ne sera que dans ce lieu que pourra naître pour lui la possibilité de dénommer l'événement précurseur. Quoi qu'il en

---

<sup>9</sup> Ibid.

<sup>10</sup> Maria Cristina Poli, « Le concept d'aliénation en psychanalyse », *Figures de la psychanalyse* 12, n° 2 (2005): 47, <https://doi.org/10.3917/fp.012.0045>.

veille, il est impossible pour le sujet « *de ne pas en passer par les chemins que lui trace son symptôme, dont il a tant de mal à se défaire* »<sup>11</sup>. Cette dénomination se déroule dans l'après coup, dans des formulations singulières, fissurées aussi, mais qui donnent corps à un signifié ouvert sur l'à venir du sujet. C'est dans ce lieu de l'ex-il que le sujet demeure.

L'histoire écrit aussi l'exil au niveau des tragédies des individus et des populations qui ont été condamnées à vivre des situations de déracinement. L'historien Pierre Vesperini nous met en cela dans le bain des événements de l'exil. « *Les histoires des exilés accueillis au Centre Primo Levi parlent de femmes et d'hommes qu'on a voulu tuer chez eux, qu'on a violés, qu'on a torturés, et qui, chez nous, doivent défendre leur droit à être traités en êtres humains. Chez eux, leur vie a été menacée, l'intégrité de leur corps a été violée. Chez nous, la dignité et le respect dus à tout homme leur sont déniés. Défendre sa vie là-bas, défendre sa dignité ici. Comme il semble dérisoire, face à ces femmes et à ces hommes, le jeu de la culture... comme il semble plus dérisoire encore, le jeu de l'historien qui occupe ses journées à scruter les jeux de la culture antique !* »<sup>12</sup>. Ces constats dramatiques amènent chaque sujet à s'organiser dans la brutalité et la rupture pour sortir de là et viser un autre lieu pour vivre. Les convictions et les sentiments individuels sont gelés dès les premiers instants où cette nécessité devient brusquement vitale. L'être humain passe d'une autorisation qu'il se faisait, de marcher, de penser, de se laisser devancer par une pensée à celle d'une urgence de fuir, d'avancer, de se détourner, de trouver un refuge. L'exil prend ici la couleur de l'errance<sup>13</sup> pour le sujet humain. Son expérience déferle dans des mouvements sans repères à travers de longues traversées obscures tant du côté des lieux que de celui des humains, lieux où la vie se monnaie. Sans aucun recours, le sujet subit ces traversées dans un insaisissable où peut s'éprouver le sentiment étrange et profond de l'irrationalité de l'humain. Le seuil du lieu de l'exil confronte à cette question « de quoi s'agit-il » ? Le sujet se la pose.

---

<sup>11</sup> Éric Laurent, « L'étranger extime », *Étranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 67.

<sup>12</sup> Pierre Vesperini, « L'historien face au témoin », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 138.

<sup>13</sup> Eugénia Vilela, « Dans le silence d'un corps. Déplacement et témoignage », *Lignes* 26, n° 2 (2008): 100-119, <https://doi.org/10.3917/lignes.026.0100>.

Il tente, en faisant cela, de s'éviter le déplacement progressif de son corps et de sa parole. Il essaie de ne pas sombrer dans un effacement de la mémoire et dans un exil nu<sup>14</sup>, à savoir dans « *la peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme* »<sup>15</sup>. Mais il doit aussi supporter le mirage de la réponse car son expérience ne lui rend pas facile l'accès à des mots pour se la représenter.

Y répondre devant l'autorité du lieu d'arrivée accentue l'hypothèse d'une possible tradition du recours au maître, où le sujet ressent que son expérience est suspensive, et qu'il est au risque qu'elle s'objective dans des discours sociaux rangés. « *Le « récit » réclamé par les autorités aux demandeurs d'asile est un temps de suspens, sans futur, le temps d'un passé réservé à ce « récit » si difficile à reconstituer quand l'exil a brisé les amarres du lieu, de la langue et du calendrier. Temps d'un passé veuf du futur, mais aussi veuf d'un présent pris en otage* »<sup>16</sup>. Le point d'accroche de ce discours révèle que l'action de la parole, dans un temps expérientiel aussi compliqué, s'atténue jusqu'à en bannir sa référence. Ce sujet exilé s'expose à une double confusion dans l'action de la parole et dans la pensée qu'elle puisse agir. Son intimité est dans « *un moment critique où se joue son statut dans l'identité humaine* »<sup>17</sup>. Les exils provoquent la condition d'homme, le sujet doit y répondre dans une urgence où il risque l'exclusion du lieu et celle de la reconnaissance d'être un homme. Une certaine logique se joue, entre exclusion et inclusion, dans ce temps où le sujet se voit perdu. « *Ce n'est donc pas en raison de quelque contingence dramatique, gravité de l'enjeu, ou émulation du jeu, que le temps presse ; c'est sous l'urgence du mouvement logique que le sujet précipite à la fois son jugement et son départ, le sens étymologique du verbe, la tête en avant, donnant la modulation où la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu* »<sup>18</sup>. Le sujet témoigne d'un besoin d'exil mais il tombe dans des lieux où l'injustice

---

<sup>14</sup> Armando Cote, « L'exil nu », Mensuel, n° 134 (juin 2019): 84-90.

<sup>15</sup> Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », in *Écrits I texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 211.

<sup>16</sup> Solal Rabinovitch, « Les Mâchoires de l'oubli », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019), 10.

<sup>17</sup> Pauline Prost, « L'espace intérieur », Hebdo-blog, *Regards, l'hebdo blog* (blog), 2014, <https://www.hebdo-blog.fr/lespace-interieur/>.

<sup>18</sup> Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », in *Écrits I texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 204.



est permise par l'État<sup>19</sup>, déposant l'étiquette d'ennemi réprimé et sans défenses, sur ceux que l'on désigne aujourd'hui migrants. Dans ces moments de perdution, d'abandon et de mutilation, le sujet rencontre un discours de domination qui peut aller jusqu'à des extrêmes, et où se réalise un effacement des repères symboliques. Ce discours a infiltré le pouvoir politique et garde sa maîtrise en faisant semblant d'écouter la souffrance des personnes migrantes. Cette dérive des repères symboliques entraîne une réalité du vivre ensemble, dans le sillon de cette violence introjectée, où il n'est pas question d'accuser l'homme qui frappe ou de souhaiter à la victime de sortir librement de cette étreinte. Cela est bien plus compliqué qu'une simple décision. Cette perte de repères instaure une régulation où l'instance tierce perd de plus en plus de consistance, laissant le sujet faire avec cette part de l'Autre en lui, pour s'élaborer des traces dans sa singularité. *« Or quand la violence implicite du pouvoir s'associe ou plutôt s'étaie sur la dérive du symbolique, le réel cogne. Le sujet pétrifié n'a plus d'autre recours que la soumission ou alors et surtout l'explosion d'une violence erratique »*<sup>20</sup>. La contingence de l'individu migrant est souvent celle d'incarner l'objet et donc d'être consommé par des paroles économiques sur sa présence.

Par ailleurs, le champ de la recherche sur l'exil est vaste. Se trouvant au carrefour de disciplines qui étudient les sciences humaines à partir du prisme de l'histoire, du droit, de la sociologie, de la géographie, de la psychologie sociale, de l'anthropologie, il offre une littérature pluridisciplinaire importante. De fait, il est le produit d'une grande élasticité conceptuelle pouvant régulièrement augmenter le trouble de sa définition dans laquelle se propagent aussi, avec ténacité, finesse, mais aussi fascination les diverses œuvres poétiques, théâtrales et romanesques. Il trace une ligne sans cesse remaniée entre une entrée académique délimitée et une envolée lyrique sans bordure. Une séduisante approche est en effet présentée par l'usage imaginaire et intérieur de l'exil. L'exil intérieur érode un parchemin, écrit une histoire dans des liens, fabrique une volonté, raconte une expérience à partager. Il s'ouvre sur des récits religieux, littéraires, il façonne des cadres dans lesquels la

---

<sup>19</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

<sup>20</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 145.

mémoire d'une histoire fait entendre ses battements. Mais l'exil intérieur, du côté de la clinique analytique se révèle au corps dans un point de vue saisissant, ce que remarque Freud en portant une attention pointue à la nature humaine dérivante sur le pont de la pulsion. Lacan le relaie lorsqu'il affirme ceci : « *Luther dit, littéralement : « Vous êtes le déchet qui tombe au monde par l'anus du diable. » Voilà le schéma essentiellement digestif et excrémental que se forge une pensée qui pousse à ses dernières conséquences le mode d'exil où l'homme est par rapport à quelque bien que ce soit dans le monde. C'est là que Luther nous porte. Et ne croyez pas que ces choses n'aient pas eu leur effet sur la pensée et les modes de vivre des gens de ce temps. C'est justement le tournant essentiel d'une certaine crise d'où est sortie toute notre installation moderne dans le monde qui ici s'articule. C'est bien cela à quoi Freud vient donner en quelque sorte sa dernière sanction, sa dernière estampille, en faisant rentrer, une fois pour toutes, cette image du monde, ces fallacieux archétypes, si fallacieux quant au monde, là où ils doivent être, c'est-à-dire dans notre corps »<sup>21</sup>.*

Quand le corps se réduit et n'est que réduit à l'objet, il devient la pulsion clandestine du lieu ; il est traité, non pas par le conflit qu'une répression fait advenir sur la scène du sujet et du social, mais par la négation ou l'effacement, et dans un rejet de l'ordre symbolique. C'est à cet endroit particulier de l'exil que nous essaierons de donner lecture, endroit où demeurent certains sujets dominés par l'espace et le temps inconnus<sup>22</sup>.

OQTF<sup>23</sup>...

L'acronyme redouté est jeté sur la scène. Il arrive du convoi politique souverain pour signifier, comme ses lettres initient chaque mot, l'Obligation de Quitter le Territoire Français. Il impose la fin du droit d'être là, enjoint le retour à la personne demandeuse d'asile. Plus que sa signification, cet acronyme sonne un refus d'y croire<sup>24</sup>. Avant cet énoncé d'un retour sans recours<sup>25</sup>, le discours est mouvementé par l'incroyable, signifiant qui, s'il saisit chacun, divise

---

<sup>21</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 111-12.

<sup>22</sup> Chacon Echeverria, « Interroger l'espace psychique avec l'espace géographique : "la esquina del león dorado" Eléments pour une recherche », in *Le savoir du psychanalyste* Toulouse : Érès, 2013), 60-81.

<sup>23</sup> Obligation de Quitter le Territoire Français : mesure administrative française qui s'adresse aux personnes à qui est refusé le droit de séjourner ou de continuer à séjourner en France.

<sup>24</sup> Élise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010).

<sup>25</sup> Lorsqu'est prononcée une Obligation de Quitter le Territoire Français, des recours sont possibles. Ils doivent être déposés auprès du tribunal administratif dont dépend le lieu d'assignation ou de rétention de la personne

par les dépôts de ce qui peut être dit, entendu et cru. Au moment du refus, plus rien n'est cru, la sentence du rejet est prononcée, sans issue sauf l'impossible.

Pourquoi ? C'est la question qui aurait pu être posée à ce professionnel de la protection de l'enfance énonçant ces lettres à propos d'un jeune MNA<sup>26</sup>. Il se situait à la fois dans le rejet, et certainement aussi dans le refus de vouloir en percevoir plus sur cette histoire invraisemblable. Il venait d'entendre que ce jeune sujet déposait, au milieu de toutes les vicissitudes délinquantielles et suicidaires qui étaient les siennes, une autre histoire, un autre nom, une autre identité, un autre âge que ceux à partir desquels il était pris en charge.

Ce jeune était perdu dans les confusions terribles du feu de l'addiction et de la violence. Il ne supportait pas non plus l'enfer d'un dedans persécuteur qui le poussait dans des passages à l'acte suicidaires. Il représentait une boule de terreur confuse et mutilante au point d'en affecter la subjectivité<sup>27</sup> sans qu'une limite se pose. Aucune pensée chez les adultes représentant de la justice, du soin et de l'éducation n'arrivait à trouver une encoche dans ce réel assourdissant. L'effet était direct et rapide. Sous les paroles, plus rien ne venait assurer une fonction devant cette loi et cette jouissance désarrimées. A l'écoute du défilé des propos le concernant, nous entendions les diverses démissions de chaque fonction et la crédulité d'une justice impuissante devant ses agissements. Lorsque l'exode du nom s'est surajouté à l'errance du sujet, le hors sens a diffracté l'écoute de ce jeune dont chaque acte, chaque mot, sont venus augmenter la dérive. Il ne s'agissait plus d'un sujet pris dans les nouages de son exil où le symptôme désorientait. Quelque chose bouleversait les rapports du sujet au monde, où le déraisonnable agissait puissamment et en miroir, lorsque dans ce lieu de l'Autre une persécution opérait, excluante et menaçante pour la vie du sujet. Une substitution a eu lieu entre le réel de ce jeune sujet et un social affecté par une déchirure.

---

concernée. Suivant les clauses de départ consignées dans la mesure administrative, le délai de recours peut être de 48 heures dans le cas d'un départ sans délai, ou de 30 jours lorsqu'un délai de départ volontaire a été accordé. La demande doit être correctement formulée et adressée au tribunal administratif qui dispose ensuite d'un délai de 3 mois pour donner sa réponse. L'assistance d'un avocat spécialisé dans le droit des étrangers est fortement recommandée.

Le rejet du recours porte la sentence de l'éloignement définitif.

<sup>26</sup> Acronyme signifiant Mineur non accompagné.

<sup>27</sup> Michèle Benhaïm, « Déliaisons sociales et désubjectivation », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 103-12, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0103>.

Les mots agissaient comme un revers de main balaie ce que le sujet se refuse à voir et abolissent ce réel dès son advenue. Il ne semble pas que ce soit là la figure de l'étranger qui soit visée par le rejet. L'étranger clandestin serait débarqué avec le tranchant de la loi, ses contradictions et ses recours. L'expulsion s'exercerait, avec le contingent symbolique de son défaut d'hospitalité, face à la personne identifiée en place d'étranger non souhaité. Cette justification accentue l'Autre dans sa jouissance et permet en retour de situer la sienne comme séparée.

C'est plutôt la dénonciation d'une errance absolue de ce jeune qui apparaît dans le sigle OQTF. Elle met crument en avant un énoncé maître où l'errant est récusé de toute demande d'asile. Elle impose dans cet énoncé l'existence contradictoire d'un espace inhabitable. Un territoire sans nom s'est ouvert. La pensée y fait défaut car elle n'arrive pas à s'articuler à l'inédit de cette présence humaine d'un corps désemploi, exilé de son empreinte historique, qui crie sans le dire, l'écueil de sa mort psychique. Cet espace manque à la différenciation. Nommer l'obligation de quitter ce territoire est aussi certainement un cri de détresse, à condition que ce cri soit entendu. La rencontre transférentielle avec le groupe s'appuiera sur cet espace entre le rejet et le cri. Elle proposera des conditions pour venir « *mal entendre* »<sup>28</sup> le déni. S'évader du lieu sans nom impose un déplacement, comme une fuite en avant, une fuite de soi<sup>29</sup>. Le sujet est contraint dans l'espace d'où il ne peut sortir. Bien que présent physiquement à travers tous ses agissements, ce jeune n'est que faiblement présent au monde. Il est dans une spatialité déchirante tant l'accroche à un lieu n'est pas réelle. Cet exil s'avère désastreux car un impossible s'impose dans l'espace qui tente de le consigner, doublé de la régression de l'Autre, d'autant plus que la trahison identitaire vient d'être exhibée. Quelque chose a surgi en plus de tout ce qui était préoccupant de violence et de folie. C'est ce quelque chose qui censure la réflexion. Elle finalise le terrible et l'insupportable comme si ce défaut du nom était une irruption qui explose une stabilité et un secret.

---

<sup>28</sup> Souligner le mal-entendu en venant interroger le déguisement que ce déni met en place sera tenté dans ce temps de travail. Ne pas empêcher ces sujets présents dans cette instance de s'approcher des signes que représente cette présence réelle afin d'aborder le contenu latent de ce récit sur ce jeune à partir de son exclusion du social.

<sup>29</sup> Mohamed-Racim Boughrara, « De l'exil géographique à l'exil identitaire ou l'impossible territorialisation dans Mausim al-higrah ila al-samal de Tayeb salih », *Carnets (En ligne)*, 2017, 3.

Cette entrée dans un vif sujet de l'exil pose les premières hypothèses sur l'exil de l'exil, moment d'errance sans nom qui en fait une chute sans sol, sans l'accroc d'un signifiant. Les bruits de ce corps dans le social modulent des temps de ruptures face à ce réel indicible et énigmatique<sup>30</sup>. Le défaut d'inscription de ce réel dans le symbolique atteint un insupportable contaminant où des vulnérabilités subjectives sont en écho à ces positions de rejet. Le choix du sujet du social glisse rapidement vers un rejet de l'indépassable retour du refoulé. Toute l'intérêt de la clinique psychanalytique va être de ne pas glisser à son tour dans ce clivage, et de raconter l'erreur qu'entraînerait la position de vouloir le résoudre. De ce clivage, il faut en réalité s'en séparer. Mais comme nous le rappelle Lacan, il est tenace avec son cortège de stigmatisation du sujet défectueux. Il se nourrit des écrans médiatiques pour frapper un imaginaire, offrir à chacun les voies de la compassion ou du rejet. Ce bâton de culture, maréchal en diable, aura tendance à s'épingler la médaille de la maîtrise<sup>31</sup>.

S'entre choquent ici plusieurs éléments sur la base d'une demande insolite, d'une situation non représentative et difficile à se représenter. Pour rappel, les chiffres sont de 15000 MNA<sup>32</sup> reconnus environ sur le sol français depuis 2 ans, nombre en augmentation au regard des données précédentes. Mais, au-delà de ce point, le débat semble se jouer autour de la notion d'étranger. Dans l'approche de cette notion, se révèle « *une opposition entre l'appartenance et la non-appartenance à une communauté* »<sup>33</sup>. Cette opposition se démontre entre celle de membre et d'étranger. Clairement, l'étranger n'est pas de « chez nous » même si cette prose ne dit rien de ce qu'il pense être ou non chez lui et encore moins des rapports d'alliances, de neutralité ou d'inimitiés qu'il entretient. Plus encore, si un sujet ne sait pas qui il est, et si avec ses mots il ne sait pas clairement se définir du fait de sa condition de sujet, il est attendu en tant qu'individu. En effet, il va être important qu'il sache de quelle communauté il est membre. Une distinction entre le sujet et son degré d'appartenance à une communauté se pose ici. Elle ouvre la porte à la mise en place de dispositifs bureaucratiques et administratifs

---

<sup>30</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 509-46.

<sup>31</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 212.

<sup>32</sup> <https://www.justice.gouv.fr/rapport-mineurs-non-accompagnes>

<sup>33</sup> Paul Ricoeur, « La condition d'étranger », *Esprit*, n° 323 (avril 2006): 264-75.

réglementaires, basés sur le problème que pose l'étranger<sup>34</sup> et non plus sur son accueil. Ces dispositifs produisent une reconnaissance par défaut de non-appartenance quand le sujet est distingué étranger. Le problème se prolonge avec une certaine acuité lorsqu'il est question du dire de l'individu sur ses appartenances. Il est admis ici, le fait que s'il quitte ses ancrages affectifs et culturels pour une condition d'étranger, des tensions existent quant à ces appartenances au regard desquelles l'être étranger n'est pas considéré de la même manière. Être admis relèverait alors de la notion d'être membre.

Il existe une grande dissymétrie dans le rapport qu'entretiennent les termes membres et étrangers. Cette dernière s'observe à partir de plusieurs points. Tout d'abord, toute demande d'appartenir à l'état français, c'est-à-dire faire acte d'une demande de nationalité, est soumise à la souveraineté de l'état qui l'accepte ou la refuse. Dit comme cela, nous pouvons considérer que cette décision n'engage pas réellement de débat. Mais, au regard de cette autorité nationale, la place de l'étranger s'interroge. S'il est sur le territoire, se pose la question de son accès à des droits. Concrètement, dans la tradition républicaine française, l'étranger ne jouit pas de la place de citoyen. En effet, être citoyen en France consiste à être titulaire de droits civiques et de pouvoir participer au pouvoir politique, ainsi qu'être électeur ou candidat éligible à des consultations électorales. Seuls les nationaux ont ce droit en France, ce qui semble entériner un mécanisme d'exclusion à l'égard des étrangers. Le pays auquel un étranger demande une admission est donc doté du pouvoir de lui refuser, mais aussi d'annuler une admission, de lui enlever des droits, de l'expulser ou de le bannir. La limite de la souveraineté de l'état sur cette condition d'étranger n'est pas réellement marquée, laissant alors des représentations s'agglomérer et faire le sceau de discours opposés et radicaux. L'entrée sur un territoire et la reconnaissance d'une présence sur ce territoire sont donc fortement restrictives et conditionnées. Elles invitent l'étranger à savoir y faire avec la froideur de cet accueil. « *Depuis quelques années, le réfugié peine à trouver refuge dans le droit. La subjectivité de l'exil est aussi un exil de la subjectivité sociale* »<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup> Didier Fassin, *Les nouvelles frontières de la société française*, Poche / Sciences humaines et sociales (Paris : La Découverte, 2012), <https://www.cairn.info/les-nouvelles-frontieres-de-la-societe-francaise--9782707174536.htm>.

<sup>35</sup> Alexis Nouss, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Interventions (Paris, 2019), 34.

Mais qu'en est-il alors de la question du départ initiant une marche vers l'inconnu et possiblement une fracture définitive avec les lieux des origines ?

Avant d'examiner précisément les enjeux sur le plan psychique, revenons sur la conception de l'émigration et de son droit. On doit à un juriste hollandais, Grotius<sup>36</sup>, les propos suivants : « *nul n'est contraint de demeurer membre d'un état malgré lui* » et « *chacun est libre de choisir l'état dont il veut être membre* ». Il ajoute à l'édiction de ces droits un devoir de défendre la patrie assiégée et une obligation au règlement de ses dettes. Il reconnaît donc lui aussi l'appartenance comme capitale et demande à chacun de se désigner dans une patrie au regard de sa filiation. Mais il ajoute en effet le droit de l'individu de se détourner de son appartenance initiale. A ce point de vue, Rousseau complémente, dans son contrat social, le fait que la liberté de quitter son pays ne soit pas une désertion. Il combat l'idée que quitter soit assimilé à une perte des droits qui empêche les citoyens de contester les lois fondamentales de leur pays, aussi tyranniques qu'elles soient. Avec ce point de vue de Rousseau, nous pouvons témoigner des grands exodes en avançant l'idée qu'ils démontrent une faillite incontestable d'un système. En d'autres termes, s'il n'y a pas la possibilité, pour un individu, de contester le régime de son pays, la sortie de celui-ci est bien un exil. La voix du sujet n'étant pas admise en son sein, le départ n'est plus un choix mais une fuite sans réelle liberté. Elle est de fait vidée de son sens. Aussi, la migration, si elle n'est pas contestataire, est sûrement une échappatoire possible et moins désespérée que ce qui s'ouvre comme destin aux personnes atteintes de pauvreté dans certains pays. Pour Adam Smith<sup>37</sup>, la migration est une option pour tenter une solution, face à celles de rester et de toucher des aides sociales, d'accéder à une position délinquantielle ou de se laisser périr. Pour le moins, dans ses dires, elle constitue une solution rationnelle, dictée par le désir de s'en sortir et de répondre au besoin vital d'entrevoir un avenir et une considération.

---

<sup>36</sup> Grotius, *De Jure Belli ac Pacis*, Livre II, Chap. V, XXIV, 2 (traduction française, le droit de la guerre et de la paix, Paris, PUF, 1999, p. 244)

<sup>37</sup> Adam Smith in, Daniel Rauhut, "Adam Smith on migration", *migrations letters*, vol 7, N°1, 2010, p. 106

A l'arrivée, les MNA peuvent être confrontés à des difficultés au niveau de la langue, de la culture et de la religion<sup>38</sup>. Des études démontrent que les écarts qui se manifestent sur ces différents niveaux sont minorés lorsque le pays d'accueil est aussi une ancienne puissance coloniale du pays d'origine. Plus qu'une marque historique, ces liens bénéficieraient finalement à un ancrage dans le pays d'accueil, ou tout du moins à rendre moins compliquée l'arrivée. De fait, on estime que les jeunes arrivants bénéficient d'un capital social déjà en place, relié à la communauté présente sur le sol d'accueil. Le MNA intègre les contraintes de son arrivée et a comme stratégie de relocaliser son identité subjective au cœur des ancrages qui se présentent à lui. Des conditions s'imposent, d'abord celle de pouvoir transposer des éléments de ses origines dans ce nouveau lieu, ce qui suppose une distinction entre les possibles et les impossibles. Les premières difficultés apparaissent dans une confusion des langues dévoilant des maladrotes ainsi que la présence de doutes voire encore de fractures psychiques. Aussi, une autre condition va être celle d'une non-discrimination de sa présence, à savoir que le lieu où il peut faire encoche soit autorisé et le lui autorise. S'inscrire dans des liens nouveaux demande un maniement des choix subjectifs sous forte contrainte.

Pour Élise Pestre, une écoute du psychisme est essentielle pour penser les pratiques auprès de ces étrangers. Le travail psychique repose alors sur la constitution d'un « *« lieu tiers traductif » fourni par le langage, via une langue autre que le sujet choisit* »<sup>39</sup> dans un cadre de déplacement et de réinstauration des frontières. Le sujet de la psychanalyse, le parlêtre, est « *un savoir en tant que parlé comme constituant de l'homme. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens* »<sup>40</sup>. Il implique l'importance du corps et du langage. Le migrant fait échec à cette articulation en même temps qu'il est échoué dans ce qui fait non-lieu<sup>41</sup>. De lui, on en parle à travers des faits, de l'imaginaire, il tape à la porte avec un réel qui revient à sa place. Du coup, on décide de sa place. Il est répudié sur ce qui le cause,

---

<sup>38</sup> Fabienne Jault-Seseke, « La définition du mineur non accompagné », *Revue critique de droit international privé*, n° 4 (2018): 810-16.

<sup>39</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

<sup>40</sup> Jacques Lacan, « Joyce le symptôme », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 565-70.

<sup>41</sup> Olivier Douville, « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 47-60, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.



assimilé à une frustration qui exacerbe le rejet qu'il porte sur lui, avec la note excessive d'un rejet à l'intérieur.

L'instauration de ces pratiques face aux migrants interroge le système politique à trois endroits différenciés. Tout d'abord, au niveau des politiques commandées par une organisation géographique avec des frontières comme délimitations des territoires. Puis, un système de coupures démographiques sur la base d'un droit accordé à certaines nationalités qui permet de cliver des populations. Enfin, l'instauration de modalités souveraines qui donnent un crédit à un partage des pouvoirs mais au sein desquels le demandeur d'asile perd ses propres droits. Or dans le même temps, un effet de situations politiques et sociales sur certains territoires crée des mélanges de populations, du fait d'une écologie défailante à certains endroits de la planète et d'une globalisation qui entraînent des populations entières dans des mouvements géographiques. Les frontières se franchissent et les pouvoirs se dissipent dans ces faits majeurs de notre temps.

A présent, le système politique est certainement obligé de composer avec des frontières perméables dont le statut n'est plus de cloître les pays<sup>42</sup>. Il est aussi confronté à des formes de citoyennetés qui n'ont plus de raisons uniques à être renvoyées aux droits des naissances et à ceux des terres natales. La souveraineté politique doit immanquablement composer une autre forme d'autorité dans laquelle les limites territoriales et les divisions nationales ne peuvent être uniquement brandies en système de défense<sup>43</sup>. Les migrations, quelles qu'elles soient, créent sur les autorités nationales une relative impuissance. Ces différents pouvoirs se retrouvent au risque d'un repli sur une maîtrise plus autocratique et dans une composition inégale du genre humain. Beaucoup de pays raniment chez eux l'identitarisme, le nationalisme et l'autoritarisme, pris par une lame de fond économique qui ne leur laisse que peu de manœuvres possibles et où leur rôle s'exerce dans un espace exigü ou en façade. Leur autoritarisme exercé sur les populations migrantes s'affiche sans pour autant arriver à poser un voile réel sur une autre forme de discours, celui de l'économique, dont le pilotage est bien plus ancré. L'État est tenu en joue sur des enjeux économiques<sup>44</sup> qui l'ont dépassé. Il cherche

---

<sup>42</sup> Gérard Noiriel, « Aux sources de la question raciale. Doctrines racistes et domination sociale », in *Les nouvelles frontières de la société française*, Poche / Sciences humaines et sociales (Paris : Éditions La découverte, 2012).

<sup>43</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé* (Paris : Éditions Rue d'Ulm, 2016).

<sup>44</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998).

alors à trouver matière à respectabilité dans une politique contraignante et répressive sur des enjeux qui lui permettent de conserver ses positions souveraines, mais surtout ses intérêts. Cette soumission aux contraintes économiques sur le plan mondial profile une direction peu soutenante en faveur des services publics et des politiques sociales. Le vivre ensemble en saisit le coût, surtout du côté des populations pauvres et n'ayant que peu de droits à la parole dans le débat. Dans le même temps, l'état loge sa volonté dans celle d'assurer un ordre social et s'offre à un discours de bienveillance nationale. Dans l'acte de parole, il condamne la terreur et la violence subies par les migrants. Les termes de dignité, de respect, d'humanité sont avancés avec l'idée de faire entendre une mansuétude vis-à-vis de ces personnes et de ce phénomène. Il en résulte pour autant que la notion de politique migratoire vient sous tendre une série de mesures policières et administratives qui portent peu le souci des personnes migrantes et de leur parcours migratoire, ni de leur accueil sur le territoire. D'une compassion affirmée sur la détresse de ces populations, les discours s'accordent simultanément sur l'importance de stopper les migrations illégales et de dénoncer le coût de l'intrus, qui à la fois porte préjudice aux populations autochtones, car il est une main d'œuvre clandestine et démultiplie une politique répressive onéreuse.

Chez les sociologues contemporains, le lien social est évoqué dans la mesure d'un rapport symbolique qui ne s'arrête pas aux relations inter-individuelles<sup>45</sup>. Quelque chose dépasse l'individu, du et dans le lien social. Durkheim l'affirmait déjà lorsqu'il pointait que la société rendait compte d'un lien social organisé par le langage, ce que Lacan articule dans son séminaire où il traduit le lien social par les discours<sup>46</sup>. Le discours fait fonction de lien social dans le fait qu'il se soutient du langage<sup>47</sup>.

La dimension du sujet se mêle constamment à celle de l'exil, c'est pourquoi un passage par cette dimension semble nécessaire à ce travail dans une première partie. Il n'y a pas dans l'humain quelque chose qui puisse le rendre réductible à une vision, un effacement ou une variable d'ajustement. Le sujet est, dans sa représentation signifiante, la figure de cet

---

<sup>45</sup> Jérôme Valluy, « L'exportation de la xénophobie de gouvernement. De la politique européenne des frontières à la répression dans les pays limitrophes », in *Les nouvelles frontières de la société française*, Poche / Sciences humaines et sociales (Paris : Éditions La découverte, 2012).

<sup>46</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991).

<sup>47</sup> Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore* (Paris : Éditions du Seuil, 1975).

irréductible, bien que lui soit présenté les pentes toujours plus intenses des formations de jouissance et de férocités les plus cruelles. L'humain fait face à ces diverses formes esthétiquement ou cruellement excluantes. Le statut du migrant, champ que nous ouvrons dans ce travail, et plus précisément celui du mineur migrant, le confronte alors à un discours politique et social dont les contours apparaissent dans une deuxième partie de ce travail. La difficulté apparaît dans un nouage confus entre ces discours et la représentation du migrant en tant qu'objet. Nous approchons alors de l'humain en tant que sujet parlant, dont il est manifeste que de sa parole, on tente de l'exclure. Or, « *ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle ex-iste à la vérité* »<sup>48</sup>. Autrement dit, confronté à une inhospitalité parfois sans limite<sup>49</sup> et au soupçon identitaire, ce migrant « inédit » flirte en permanence avec la question de la valeur de son dire, et plus encore de son être. En mesurant cette perte de l'exil que peut éprouver l'étranger par la voie de l'exil de l'exil, ce travail explore ensuite l'effet du dire du symptôme sur le chemin d'un désaccordage des abus des discours dominants<sup>50</sup>. Il reste à s'y prêter, à s'y plier, à faire avec...

---

<sup>48</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits* Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 450.

<sup>49</sup> Jérôme Lèbre, « "Appel d'air", attractivité libérale et inhospitalité absolue », *Lignes*, n° 60 (2019): 15-38.

<sup>50</sup> Michel Lapeyre, *Du malaise au symptôme* (Cahors: ACF-TMP, 1997), 81.

# Le sujet exilé

« *Que sommes-nous pour nous-mêmes ? Des songes  
qui passent dans la brume, des lieux d'angoisse !  
Ce que nous faisons, nous ne le voulons pas, cela est  
voulu en nous par quelqu'un d'étranger à nous-mêmes* ».  
Fernando Pessoa, un singulier regard (posthume).

## *Un champ : l'inconscient*

Freud n'a-t-il pas fait ce pas le sortant de la pesanteur qui l'accrochait au temps logique d'une science explicative et productive ?

Lorsqu'il se positionne en dehors du sentier battu, il ne répond plus avec son savoir, il sort au contraire de celui-ci et attache de l'importance à autre chose. Il s'esquisse comme patient lui-même et fait écoute de ce qui lui arrive, de ses contradictions, de ses troubles, de ses rêves. Ce qui le fait accéder à cette autre voie, c'est le symptôme hystérique, ce symptôme réel qui faisait énigme face au savoir médical. Freud a d'abord été confronté, avant même d'imaginer l'existence de l'inconscient, à ce symptôme et surtout à ce qu'il exprimait en dehors de toute attache à la logique médicale. La direction de ces hypothèses vers la résolution du symptôme se heurte à la difficulté de l'expliquer et de le lever comme s'il s'agissait d'un obstacle que l'on peut éliminer. Sa confrontation avec ce roc, avec cet insu du savoir, amène Freud vers un autre lieu, celui de l'inconscient. Sa découverte, il la vérifie dans un premier temps avec la dimension du rêve, « *cette dimension psychique pleine de sens* »<sup>51</sup> et des actes manqués dans la vie quotidienne.

---

<sup>51</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*, Presses Universitaires de France, vol. IV, Psychanalyse (Presses Universitaires de France, 2004), 25.

Pour exemple, quand il se questionne sur la sensation d'être inhibé avec, dit-il, un effort de sa part pour la comprendre, il relate un rêve<sup>52</sup> dans lequel il est fixé dans une inhibition et dans un sentiment de honte face à l'autre. Il réalise son interprétation en plusieurs temps à partir desquels le rêve apporte des éléments associatifs au fur et à mesure, ne se laissant pas définir par les premières indications émergentes. Les liens sur le personnage de son rêve - la servante - sont évolutifs et se traduisent dans un temps ultérieur aux premiers enseignements du rêve par une ambivalence des liens d'amour de l'enfant qu'il était pour la servante de l'époque. Cette servante n'avait pas eu avec lui les comportements des plus affectifs dans son éducation. Quelques dizaines d'années plus tard, Freud, dans la découverte de ce lien à partir du rêve, ne glisse pas sur la pente d'une logique de la haine du méchant. Au contraire, s'il y perçoit le dépôt d'une hostilité dans son réel. Elle y est associée à la fabrique d'un psychisme qui inclut de l'amour envers celle qui incarne une figure éducative. Ce qui se dépose là, il n'est pas surpris de sa résurgence dans les rêves.

A propos de la honte, voilà ce qu'il en dit au moment où il évoque les rêves typiques de nudité : « *les gens devant qui on a honte sont presque toujours des étrangers dont les visages sont laissés indéterminés* »<sup>53</sup>. Ce lien entre la honte et la mise à nue traverse son travail et intervient dans ce rapport à l'Autre lorsque sa position d'altérité reste indéterminée. Une image apparaît sous la forme de l'étranger sans que sa figure n'advienne. Elle se potentialise comme une image intrusive où l'Autre, plus qu'il ne la voit, capte l'intimité du sujet. Le sujet perd la face dans cette image exhibée sans pudeur, il se colle sous ce regard saisissant, contrit dans la douleur d'être sans être. Face au regard honnisseur, le sujet est confronté à l'exhibition d'une fausse image de lui. L'expérience subjective décrite ici à partir du rêve instaure une coupure

---

<sup>52</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*, Presses Universitaires de France, vol. IV, XXI vol., *Psychanalyse* (Presses Universitaires de France, 2004), 277 : « Dans une tenue très incomplète, sortant d'un appartement au rez-de-chaussée, je prends l'escalier pour me rendre à un étage supérieur. Ce faisant, j'enjambe les marches trois par trois, me réjouissant de pouvoir monter des escaliers avec autant d'agilité. Soudain je vois une servante descendre et donc venir à ma rencontre. J'ai honte, je veux me hâter, et voilà que survient cet état d'inhibition, je colle aux marches et ne puis bouger de ma place. »

<sup>53</sup> Ibid, 281.

évocatrice d'un sentiment d'étrangeté<sup>54</sup> et confronte à une présence-absence de soi. Un savoir, le souvenir d'une expérience, les affects présents dans le rêve, tout cela s'attache et se détache du sujet, entre souvenir et oubli. Cette sensation pénible vient à la représentation du sujet dans une flottaison entre des souvenirs anciens issus de l'infantile<sup>55</sup> et une contingence d'événements actuels. L'étranger est toujours présent mais il n'est jamais représenté. « *C'est d'ailleurs pourquoi la honte n'est jamais intrasubjective, un autre est toujours là, pas nécessairement pour faire honte comme quand on dit à l'enfant : « T'as pas honte ? », mais comme présence, réelle ou imaginaire, qui conditionne la honte* »<sup>56</sup>. Le visage indéfinissable, totalement étranger met l'Autre à une place particulière d'où se sonde le souvenir mais aussi d'où se ressent une expérience profonde de la perte amalgamée à son irruption. Cette vision de l'Autre sans le reconnaître entraîne le sujet dans une nébulosité et une crainte face au destin que l'Autre lui réserve. Le sujet est démis face à la résistance de la signification et terrifié de cette présence inconnue. Lacan illustre cette dimension structurale du rapport opaque du sujet au désir de l'Autre dans « *Le séminaire X sur L'angoisse* »<sup>57</sup> en s'amusant de sa métaphore du masque devant une mante religieuse géante et de la place que revêt la perte de son image dans le regard de l'Autre. Deux éléments sont présents dans cette petite allégorie, celle de la question du sujet face à l'Autre, « *que me veut l'Autre ?* » - « *Che Vuoi ?* » - et l'angoisse du sujet suspendu à cette interrogation avec laquelle il doit s'en-visager et se ménager.

C'est ce que Freud nomme l'essence de l'humanité. Il l'engramme d'éternels oublis de l'enfance qui remontent en surface dans une représentation consciente mais dont le sujet vit le voile de leur vérité, l'excluant dans un monde sans patrie<sup>58</sup>. Ce sujet qui vit l'étrange ne se

---

<sup>54</sup> Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1985).

<sup>55</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*, Presses Universitaires de France, vol. IV, Psychanalyse (Presses Universitaires de France, 2004), 285.

<sup>56</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 97.

<sup>57</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 14.

<sup>58</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*, Presses Universitaires de France, vol. IV, Psychanalyse (Presses Universitaires de France, 2004), 286.

déréalise pas mais il rencontre à ce niveau la division de l'Autre à partir de laquelle il va réaliser la sienne<sup>59</sup>.

Ce détour sommaire par le rêve, dont les évocations sont souvent présentes dans les dires des sujets, permet d'envisager une ébauche à l'exil au cœur d'une élémentaire existence humaine. Il détermine une complexité qui entraîne le sujet dans des contrées au-delà des faits géographiques liés à la migration des humains et aux conséquences de celles-ci. Dès l'émergence du psychisme, le sujet fait avec ses dimensions où il est entraîné hors de lui, dans un étrange qui l'affecte, voire l'infecte<sup>60</sup>, et lui fait vivre l'expérience d'une frontière fragile entre réalité et irréalité. L'exil ne se traite donc pas uniquement dans l'environnement représentatif de certains déplacements, il appartient au contraire à chaque sujet d'être face au sien propre dans ses manifestations oniriques comme dans ce qui le traverse tout au long de sa vie. Il leste le sujet dans une énigme fragile. Des voies lumineuses et opaques emportent le sujet dans une exploration mystérieuse. La réalité de cet exil s'ouvre à des contenus de l'inconscient face auxquels le sujet se déplace<sup>61</sup> pour entendre ce qu'ils représentent mais aussi faire malgré lui avec ce qu'ils laissent en suspens. Cela oblige le sujet à se déguiser d'un masque pour appréhender cette réalité et ne pas en faire automatiquement une lecture en symbiose avec ce qu'en dirait un autre encore. Le déguisement face à ces contenus permet au sujet de ne pas tout assimiler de ce qu'il ne saisit pas dans son être. Il interprète les choses partiellement laissant un mystère s'étendre auprès de lui, mystère de l'obscurité, mystère de l'inexplicable. Car cette présence le questionne, tant au niveau des circonstances de son vécu que dans l'insondable qu'il est. Elle met le sujet dans une menace de dissolution dans l'objet qu'il est pour l'Autre et dans la certitude que l'Autre lui veut vraiment quelque chose. Il fait l'expérience d'un moment de destitution où il est en passe d'être réduit à l'objet dans le face à face d'un instant qui vibre par le manque d'une possibilité de refuge. En se déplaçant, le sujet vit le trou, c'est comme cela qu'il se tient à distance de sa réalité en s'exilant d'un hors

---

<sup>59</sup> Pierre Bruno, « Sans moi ? », in *Ego et moi*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2006), 19.

<sup>60</sup> Michel Lapeyre, *Psychanalyse et création, La cure et l'œuvre*, Presses Universitaires du Mirail, PSYCHANALYSE & Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2010), 153.

<sup>61</sup> Christian Fierens, « Un sacré déplacement », in *Le savoir du psychanalyste*, Érès Toulouse : Érès, 2013), 153-157.

sens qui pour autant résiste<sup>62</sup>. Lacan ne perd pas de vue cela et y donne importance dans cette assertion sur la division du sujet : « *Si où il n'est pas, il pense, si où il ne pense pas, il est, c'est bien qu'il est dans les deux endroits* »<sup>63</sup>. En faisant cela, Lacan démontre cet exil du sujet dans une dimension structurelle et rappelle que sa détresse est essentiellement celle qu'il vit dans la vérité que le langage ne lui offre pas pour se représenter. Mais en même temps le langage opère pour répondre de l'énigme, celle dont le sujet subit les conséquences, entraîné par son énonciation<sup>64</sup>. L'entre-deux de l'exil se manifeste entre ce que le sujet répond de ce qu'il est et qui s'évanouit en même temps dans l'obscurité de son être devant laquelle il est sans recours et non-autonome<sup>65</sup>.

Élise Pestre donne une illustration de ces moments entre deux mondes<sup>66</sup> lorsqu'elle évoque l'évolution des séances d'un jeune réfugié d'Afrique de l'Est. C'est à partir d'un rêve évoquant les périls d'une traversée de la méditerranée dont les puissances opaques propulsent à la limite étrange entre imaginaire et réalité que cette auteure évoque le vacillement du moi du sujet. Dans son rêve, ce jeune est entre l'enfouissement dans les profondeurs de l'eau, sans assise et laissée à la dérive de projections ténébreuses, et au milieu des autres. Il est entre le lien et la déliaison. Le souvenir de ce rêve permet l'émergence d'un dire à ce sujet. Il est désancré, produit des dérives pour lui et amène aussi de l'inquiétude dans le dispositif thérapeutique. Cette crainte de ne pas trouver de rebord dans son rapport à l'Autre l'inonde suffisamment dans son rêve pour qu'il en retienne quelques coordonnées. L'angoisse est attirée dans ce rêve le réveille dans une fonction pare-excitante pour en éviter une encore plus radicale<sup>67</sup>. Ce vécu nocturne lui permet ensuite de venir déposer un dire auprès de la thérapeute. Désarmante, cette parole dépose un trouble sans limite en même temps qu'elle pose la nécessité d'un point d'amarrage pour le sujet. Il est en quelque sorte entre deux eaux, au risque d'une dérive encore plus importante et confusionnante dans le rapport entre sujet

---

<sup>62</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 95.

<sup>63</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 119.

<sup>64</sup> Ibid, 39.

<sup>65</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 60.

<sup>66</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativités », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020), 141-146.

<sup>67</sup> Martine Menès, « Phobie le jour, cauchemar la nuit, angoisse toujours », *L'en-je lacanien*, n° 34 (2020): 23.



et objet, mais aussi dans une possible corrélation entre l'épave et la subjectivité, mais cette fois en instaurant une frêle frontière dans laquelle il est reconnu que « *l'être au monde de l'homme, ou plutôt le parlêtre d'où surgit le sujet, le place sous des auspices de la disparition et du défaut* »<sup>68</sup>.

Les confusions du sujet apparaissent donc très vite aux yeux de Freud dans une forme d'errance où l'être est abandonné à sa misérable condition, sans aide, sans autre. Le sujet est concerné dans son rapport à l'étrange et à l'étranger, pris dans cette énigme structurelle qui le dépasse. Simultanément, il est évanoui entre l'espérance de trouver un socle familial pour poser son pied dans un connu qui le soutient et l'angoisse qui vient le soutirer de ce monde, le honnir jusqu'à lui retirer son nom. Il semble bien que l'humain, dans son essence, se confronte à ce chagrin de l'errance, et, qu'il fût ou non obnubilé par une terre promise, souffre de l'éternel exil qui est le sien. Une indétermination constitue le point vif de cet exil, sans prévention et où chacun peut s'enliser ou se dépasser. « *Construit sur l'éveil d'une humeur il engage une mise en forme représentative où se rencontrent objet interne et situation réelle* »<sup>69</sup>. Ces éléments décrivent un rapport ambivalent de chaque sujet à l'Autre. Il est confronté à des vacillations dans une errance sans point d'accroche et vide de tout investissement libidinal. Le sujet n'est pas chez lui dans sa demeure. Il se confronte à la séparation avec son origine, avec sa plénitude, sans qu'un commencement ou une fin ne vienne lui servir de repère. Mais aussi, il se desserre du vide par l'énigme qu'il représente pour lui, empreinte de sa singularité, ce qui le fait parler, se poser la question de soi et investir le symptôme d'être un sujet. Balancé entre ces deux lieux, le sujet est dans l'expérience de rendre présente sa problématique douloureuse dont il tire conséquence dans son intrapsychisme. C'est cet exil qui le confronte à l'indétermination de l'inconscient.

Sa découverte de l'inconscient invite Freud à entrer dans un champ inexploré avant lui. Dans cette dialectique nouvelle, il rencontre rapidement le doute et la difficulté à objectiver son

---

<sup>68</sup> Michel Lapeyre, *Psychanalyse et création, La cure et l'œuvre*, Presses Universitaires du Mirail, PSYCHANALYSE & Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2010), 155.

<sup>69</sup> Michèle Huguet, « Exil intérieur et ennui », in *L'exil intérieur*, L'Harmattan, Psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997), 15.

approche et ce qui en découle d'apports, mais il entre aussi au cœur de problématiques qui contraignent l'humain à se comporter différemment vis-à-vis du savoir. L'atteinte narcissique en est mesurée et certainement encore mesurable de nos jours. S'il ouvre un champ, l'inconscient n'est pas objectivable ; quel que soit le temps qu'on se penche dessus, il n'y a pas d'épuisement possible de ce qu'il recèle. « *Il exige toujours davantage droit de cité en psychologie, mais de façon si imprécise et si vague* »<sup>70</sup> qu'il enfante des conflits dans le savoir scientifique, conflits que Freud a toujours trouvés pertinents quand ils se tenaient à distance d'une volonté de tout savoir.

Au début, Freud élabore sur les pensées inconscientes auxquelles le symptôme renvoyait, il établissait là un inconscient savoir pour définir le symptôme hystérique<sup>71</sup>. Des pensées de désir sont refoulées jusqu'au point de n'être jamais apparues à la conscience. Pour autant, quand ces pensées s'exposent dans le dire du sujet, elles sont reconnues comme un bien propre. Un renversement se produit, la pensée advient de là où elle était jusque-là insu et le sujet la reconnaît comme étant sienne sans jamais l'avoir perçue auparavant.

Dans la théorie des rêves et de son rapport à l'inconscient, Freud identifie des constructions cachées et dynamiques du savoir de l'inconscient. Cela lui permet, dans ses investigations avec ses patients, de chercher des désirs refoulés dans le but d'atteindre les désirs infantiles. Il intègre pour cela les notions de condensation et de déplacement qui lui permettent de découvrir ce qui fait invention dans l'inconscient au regard des souvenirs diurnes des différents patients. Il se rend compte alors que dans les rêves, un désir tente de rendre lisible les embûches et les empêchements auxquels fait face le sujet, qu'ils sont une dimension discursive à ne pas occulter dans le rapport du sujet avec lui-même, bien qu'ils apparaissent énigmatiques et même insondables dans leur vérité<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2004), 19.

<sup>71</sup> Sigmund Freud et Josef Breuer, « Du mécanisme psychique du phénomène hystérique. Communication préliminaires », in *Œuvres Complètes Psychanalyse II 1893-1895*, Presses Universitaires de France, vol. II, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2009).

<sup>72</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*, Presses Universitaires de France, vol. IV, XXI vol., Psychanalyse (Presses Universitaires de France, 2004).

Le rêve est un outil analytique important car il permet une remontée à la conscience de phénomènes insupportables par un travail d'élaboration décalé et évolutif. Cette présence d'une forte pression angoissante dans le rêve perturbe le sujet. Il relie ses angoisses nocturnes à des mouvements psychiques du quotidien, de son histoire. Freud s'appuie sur ces éléments dans un décalage vis-à-vis de ses patients car il y perçoit, et exploite ensuite, une autre voie qui l'amène à élaborer que le rêve traumatique n'est pas une simple reproduction d'une rupture de tous les liens symboliques, mais qu'au contraire, l'insupportable apparaissant, il témoigne d'une fabrication d'une angoisse qui commence à se border<sup>73</sup>. Il considère alors que l'inconscient réserve à l'endroit du sujet une jouissance en rapport avec la pulsion.

Dans son travail sur la psychopathologie de la vie quotidienne<sup>74</sup>, Freud étudie les lapsus, les actes manqués et l'oubli des noms. Il s'arrête sur la surprise que cette dimension inconsciente crée pour le sujet. Une rupture, un arrêt de la communication volontaire viennent au cœur d'une scène relationnelle ou sociale et créent un effet. Par cette manifestation, l'inconscient vient déchirer la trame discursive consciente et fabrique à cet endroit-là aussi un égarement étrange. Ce surgissement peut engendrer du soupçon chez l'autre. Freud y voit un frayage de l'inconscient dans cette apparente soudaineté. Les désirs inconscients ouvrent un passage déstabilisant pour le sujet qui, suivant l'instant, délivrent un versant symptomatique. Le moi est perturbé car ce qu'il avait prévu consciemment tombe dans l'oubli, se trouve substituer par autre chose ou est raté. Le sujet rencontre la perplexité vis-à-vis de cet Autre en lui, ce qu'il peut difficilement élaborer dans le temps de cette surprenante rupture, et dans lequel il est aussi sous le regard de l'autre. Une subjectivation peut éventuellement avoir lieu dans un après coup.

Aux prises avec l'inconscient, le sujet vit son altérité à lui-même. Elle tient au fait de cette chaîne signifiante à laquelle il est relié lorsqu'il s'énonce et qui du même coup le sépare du réel et de son être de jouissance<sup>75</sup>. Coupé d'une vérité sur lui qu'il réclame à l'Autre, il fait l'expérience d'un défaut en lui, ce qui l'installe dans un ordre symbolique avec le manque

---

<sup>73</sup> Olivier Douville, « La situation traumatique des réfugiés », *Rhizome*, n° 69-70 (2018): 21-22.

<sup>74</sup> Sigmund Freud, « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, V, 1901*, Presses Universitaires de France, vol. V, XXI vol. (Paris : Presses Universitaires de France, 2012).

<sup>75</sup> Marie-Jean Sauret et Pierre Bruno, *La différence freudienne*, Érès Toulouse : Érès, 2019), 189.

structurel qu'il doit porter. Il est à une place dans son rapport à l'Autre et simultanément dans son rapport à ses semblables. Le sujet s'y relie dans la métaphore et la métonymie des discours, y saisit une forme de soi dans ce qu'ils dessinent, mais il sait pour autant que le signifiant échoue à attraper quelque chose du réel.

### *Un pas de côté*

Dans « *le séminaire Livre V* », Lacan fait dans un premier temps un exposé et une critique du trait d'esprit. Minutieuses et éthérées, ses présentations s'appliquent à décrire la voltige des signifiants. Il s'appuie sur le déroulé de la réflexion de Freud dans la découverte et la détermination hétérogène de la fonction signifiante. Parler opère un effet radical sur le sujet dans sa relation à l'Autre.

« *La définition que je vous propose du trait d'esprit repose d'abord sur ceci, que le message se produit à un certain niveau de la production signifiante, qu'il se différencie et se distingue d'avec le code, et qu'il prend, de par cette distinction et cette différence, valeur de message. Le message gît dans sa différence d'avec le code* »<sup>76</sup>. Hors du code, différent, l'esprit du trait résonne à un autre endroit et désigne autre chose à la vue, il dé-code. Le sujet est confronté d'entrée à cette dimension, il en est l'expérience comme il l'éprouve dans tous les mouvements et les instants où ça parle. Ce qui ne va pas de soi, qui inspire un à côté, ce qui reste dans les limbes du dire, qui dit sans être énoncé, voilà ce à quoi se confronte le sujet dès qu'il parle et qu'il écoute.

L'apport de la réflexion de Lacan débute sur le constat d'une représentation tenace qui fait « *toujours du sujet celui qui se désigne comme tel dans le discours* »<sup>77</sup>. La règle cartésienne du « *cogito* » qui poserait la conscience comme seule route de la pensée subjective formule des alinéas consciencieux pour faire exister le sujet dans un périmètre certain. Ce qui le confronte à l'Autre trouverait alors la voie d'une réponse ornée de significations allouées au sujet. Un logement qui lui permettrait de se placer dans cette certitude d'être « *comme tel* » sans la

---

<sup>76</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 24.

<sup>77</sup> Ibid, 61.

désuétude des dérives de la pensée. Or, Freud initie un autre champ, celui de l'Autre, insaisissable et inconditionné. Il inaugure à la pensée les déroutés qui la propulsent hors du socle admis de la rationalité. Il pose les termes d'une pensée déviante qui va au-delà. Le sujet est au bord d'elle, au bord de cette pensée comme il est aussi, dans cette pensée, déportée du domaine du compréhensible. C'est ce qu'il nomme une autre scène psychique. Il n'y construit pas la folie du sujet mais il en détermine les traits d'un exil. Le sujet est traversé par cet exil car il ne voit pas où cela l'amène, il perd la conduite de sa pensée car elle n'est plus la seule maîtrise consciente des mouvements. Il y a Autre chose, une marque d'être sujet et qui en même temps l'agite. Le sujet est animé dans cet exil, confronté à une énigme qui est en lui et hors de lui<sup>78</sup>.

Le sujet ne sait donc pas ce qu'il en est de lui dans les effets de la parole, c'est comme cela qu'il apparaît dans l'interlocution à l'Autre. Il est, dans la mesure de sa vivacité, capable de s'énoncer mais non sans la perte d'un sens dans ce qu'il dit. Il est l'expérience de son dire. Freud s'éloigne de la cadence du savoir académique lorsqu'il évoque la notion de sujet dans un décalage de la référence théorique et sur une route exilée à l'épreuve de la singularité subjective œuvrant vers la perte du sens du connu. Dans cette autre scène psychique, il ouvre un autre lieu, un quelque part où un déchiffrement se suppose<sup>79</sup> mais qui reste un écho du sujet, un lieu de l'Autre. La prudence de Freud est d'associer à l'existence de ce lieu l'erreur qui serait de croire qu'il peut être investi d'un savoir. En même temps qu'il le met en évidence, il y dépose l'impossible qu'il soit défini autrement qu'avec un ineffable.

Quand il parle, le sujet n'est donc pas ce qui coïncide avec lui-même dans son assertion. L'identité du sujet se détourne de ce qu'il dit car il y a un écart entre l'énoncé et le processus d'énonciation où deux contenus différents apparaissent. Le sujet s'éloigne de son être dans cette mise en tension. Il est quelque chose qui n'est jamais posé comme tel, ne possédant jamais la caractéristique essentielle de ce qu'il représente. Un point réel n'est nullement

---

<sup>78</sup> Rajaa Stitou, « L'extimité de l'étranger », *Cliniques méditerranéennes* 86, n° 2 (2012): 197, <https://doi.org/10.3917/cm.086.0197>.

<sup>79</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 276.

accessible au sujet car il est pris dans un phénomène trans-subjectif<sup>80</sup> qui l'amène à toujours répéter une impossible formulation de soi dans ses pensées sur lui-même.

Lacan précise ceci : « *Par quoi la place de l'inter-dit, qu'est l'intra-dit d'un entre-deux-sujets, est celle même où se divise la transparence du sujet classique pour passer aux effets de fading qui spécifient le sujet freudien de son occultation par un signifiant toujours plus pur : que ces effets nous mènent sur les confins où lapsus et mot d'esprit en leur collusion se confondent, où même là où l'élosion est tellement la plus allusive à rabattre en son gîte la présence, qu'on s'étonne que la chasse au dasein n'en est pas plus fait son profit* »<sup>81</sup>.

Avec cette assertion, sous la forme d'un étonnement, Lacan semble aussi rendre compte de la difficulté de la science à toujours échouer à tenter de capturer la cause du sujet même si elle en fait sa volonté la plus vigoureuse. Il relie cela à la chaîne signifiante et à son importance dans la structure du sujet car elle est pour lui ce qui soutient une discontinuité dans le réel.

Le sujet est irréductible, il trébuche dans son dire et dans la perte de la signification. Il est insondable. Il y a un moment de vérité qui fait la division du sujet entre sujet de savoir et sujet de désir. C'est certainement la vérité intime du sujet que d'être effacé dans cette division et où il ne trouve pas d'autre moyen que d'en passer par les signifiants de l'Autre pour approcher cette vérité. Dans ce discours de l'Autre, le sujet prélève les signifiants maîtres qui vont le représenter auprès des autres. L'Autre est le lieu de cette cause signifiante.

La réflexion sur le trait d'esprit introduit un signifiant qui défait le code. Il s'agit donc d'une transgression qui amène une autre valeur et un autre sens à ce qui se déroule de façon élémentaire. Ce sens décalé, aussi petit qu'il soit dans le désordre des signifiants produits, met en tension le moi et l'Autre. Il dirige la pensée de l'Autre dans un ailleurs, instantanément et pour n'aboutir à rien, sinon à la confusion que d'être sujet préfigure. Quelque chose tient dans le sujet de n'être jamais ce qu'il dit, de n'être jamais tel que les discours le disent, de ne jamais espérer de savoir ce qu'il en est<sup>82</sup>.

---

<sup>80</sup> Slavoj Žižek, *L'intraitable. Psychanalyse, politique et culture de masse*, Anthropos, Psychanalyse (Paris : Anthropos-économica, 1993), 77.

<sup>81</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 281.

<sup>82</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVIII D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2007), 44.

Le sujet est coupé d'une vérité sur lui, d'une désignation, ce qui le rend insaisissable aussi à lui-même. Il est exilé du fait qu'il est toujours face à la tromperie de la fermeture des significations qui voudraient lui apposer une déterminante vérité. Le seul moyen de percer cette fermeture, c'est d'entendre de l'intérieur, soit de la formation de l'inconscient, sans oublier que le sujet, affligé de chaque côté, a besoin d'un Autre pour enclencher cette cause de son désir. Il le fait à son insu dans la formation des symptômes.

### *L'abord du sujet*

Pour Lacan, le sujet est une notion qui permet de considérer à la fois l'être humain et le fait qu'il se structure sur la base du langage et de la parole.

*« Qu'est-ce qu'un sujet ? Est-ce quelque chose qui se confond purement et simplement avec la réalité individuelle qui est devant vous quand vous dites le sujet ? Ou bien est-ce qu'à partir du moment où vous le faites parler, cela implique nécessairement autre chose ? »<sup>83</sup>*

Avec ces trois questions, Lacan détermine d'emblée et fermement que le sujet n'est pas uniquement celui qui est dans des interactions avec l'autre. Il n'est pas celui qui est formellement observable comme disant ceci ou faisant cela. *« Le sujet est bien là celui qui parle, dit Freud. »<sup>84</sup>* Il est dans ce qu'il délivre à l'Autre ce qu'il en est de cet esprit qui est là, à lui comme tel. Il le transmet avec la volonté d'y ressentir un plaisir et un achèvement, une sorte de définition de soi. Ce qu'il possède, le sujet le dépose auprès de l'Autre, mais cela ne produit pas pour autant ce qu'il est car l'Autre, dans sa transmission, en fait aussi une histoire qui n'implique pas forcément ce que le sujet a déposé. *« Cela suppose que nous laissons au terme de communication une ouverture dont nous ne savons pas ce qui viendra la remplir »<sup>85</sup>.* Quand le sujet entre dans la parole, il donne une dimension intime et métaphorique à cet aspect du langage, et cette dimension excède ce qu'est l'homme.

---

<sup>83</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 179.

<sup>84</sup> Ibid, 103.

<sup>85</sup> Ibid, 103.

L'intersubjectivité est présente dans les fondements du sujet, elle est même nécessaire pour Lacan mais c'est avec originalité qu'il la présente. Dans son acception ordinarisée, ce terme nous amène sur la voie d'un rapport entre deux sujets, c'est-à-dire sur un point de vue duel où l'état d'un sujet agit sur l'expérience d'un autre lorsqu'ils sont ensemble ou en contact. Plus encore, cette forme d'intersubjectivité pourrait être traduite par chacun dans une pensée consciente laissant apparaître pour Lacan le mirage d'une réflexion mesurée et objectivable du niveau relationnel dans lequel chacun engage de soi avec l'autre. Ce rapport duel, Lacan le fait apparaître comme un ornement du rapport à l'autre. Sa considération traverse la fascination pour ensuite s'évanouir dans un rapport objectivé. Il décrit cela comme un processus qui prend naissance dans la dualité et qui vise justement l'objectivation. A cette démonstration, beaucoup s'y conforment, mais Lacan relève la façon originale dont le signifiant s'immisce dans cette relation intersubjective. Il affirme qu'une « *raison est déjà tissée au niveau du dynamisme le plus opaque dans le sujet, là où se modifie ce qu'il y éprouve comme besoin sous les formes du désir, toujours plus ou moins paradoxales quant à leur naturel supposé* »<sup>86</sup>. Les références éthologiques qu'il met en avant à ce moment-là traduisent certainement l'ironie qu'il trouve à cette forme rangée de l'intersubjectivité. Lacan tente assidûment de mettre en lumière les relations du sujet à l'Autre dans des relations de signifiant tout en concevant le support intersubjectif qui vient en premier lieu de l'existence du sujet humain. Il pose le signifiant dans l'expression significative « *engendrée par les conditions imposées à l'organisme vivant devenu le support, la proie, voire la victime de la parole, et qui s'appelle l'homme* »<sup>87</sup>. Cet homme est le lieu du signifiant, de ses effets et de la souffrance qui s'y insère. Il n'a donc aucune chance de retrouver un lieu où règnerait une jouissance amiotique, ce qui représente finalement un exil sans retour possible, le seul véritable exil<sup>88</sup> du fait d'être et de parler.

Lacan souligne bien que la notion de sujet ne se prête pas à la volonté objectivable que certaines disciplines tentent de mettre en avant dans le champ épistémologique de l'humain. Ce sur quoi il tient, dans ses formulations, c'est sur la dimension expérientielle et singulière

---

<sup>86</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 344.

<sup>87</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 492.

<sup>88</sup> Sidi Askofaré, « Exil et ségrégations », Mensuel, n° 134 (juin 2019): 77.



du sujet, ce qui donne au compte de la psychanalyse sa distance d'avec le fait scientifique objectivable et qui fait entrer la subjectivité dans ce même champ. « *Quand je dis subjectivité, je dis que nulle part n'est saisissable l'objet du trait d'esprit. Même ce qu'il désigne au-delà de ce qu'il formule, même son caractère d'allusion essentielle, d'allusion interne, ne fait ici allusion à rien, si ce n'est à la nécessité du pas-de-sens. Et pourtant, dans cette absence totale d'objet, en fin de compte quelque chose soutient le trait d'esprit, qui est le plus vécu du vécu, le plus assumé de l'assumé, ce qui en fait une chose si subjective* »<sup>89</sup>.

C'est « le plus vécu du vécu » du sujet qu'il appelle la subjectivité. Son reflet n'est pas le dire conscient du sujet mais bien plus ce qui en profondeur fait vibrer et résonner le sujet sans qu'il n'en saisisse réellement le sens. C'est même par la nécessité posée d'un « pas de sens » que Lacan introduit ce terme. Nous pourrions dire que pour lui, au-delà de l'affirmation, il est un fait scientifique que le sujet n'est objectivable à aucun savoir intellectuellement confortable<sup>90</sup>. De fait il n'est pas résorbable même quand sa souffrance se tourne en espoir vers un autre.

Cette perspective lacanienne permet de définir le sujet dans la division par le langage, ce qui représente une marque et une souffrance pour ce sujet. C'est un drame<sup>91</sup> pour l'être humain d'avoir à reconnaître chez lui un conflit dans lequel il n'arrive justement pas à se reconnaître. Lacan précise que la rencontre avec le réel est une expérience traumatique<sup>92</sup> qui se caractérise par un défaut de structure. Il s'agit d'un manque au niveau symbolique qui donne à la rencontre cet accent d'être justement toujours manquée et dont le symbolique ne peut assimiler le reste de ce manque. Dans le séminaire sur « *l'éthique de la psychanalyse* », il donne reflet à cette expérience par les termes d'intrusion ou d'immixtion<sup>93</sup> de la différence. L'apport du signifiant va ériger une logique dans laquelle s'agglomèrent la division et la négation que le sujet va porter comme une déchirure. Tout être parlant est soumis à la médiation du signifiant, avec un caractère traumatique « *qui le confronte non seulement à des*

---

<sup>89</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 100.

<sup>90</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 226.

<sup>91</sup> Michel Lapeyre, *Clinique freudienne, cinq leçons*, Economica (Paris : Anthropos-économica, 1996).

<sup>92</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions du seuil (Paris : Éditions du seuil, 1973), 63-75.

<sup>93</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019).

*énigmes ou à de l'asémantique, à la bêtise du signifiant, mais à des réels, c'est-à-dire à des impossibles logiques* »<sup>94</sup>. Ainsi, nous pouvons dire que c'est de structure qu'il est exilé ; une perte inéluctable et immanente à la constitution du sujet. Cette prise dans le langage confronte le sujet à un au-delà de la représentation et à un monde qui n'est lisible que par un passage par l'Autre.

Lacan propose un modèle spatial<sup>95</sup> du sujet en deux lieux différents, le monde et la scène. La scène est le lieu de l'Autre où le sujet peut prendre place. Il peut s'inventer dans ce lieu de l'Autre, « *dans le tenant lieu de la représentation* »<sup>96</sup> pour rendre compte à lui-même l'activité de son monde interne face à la réalité. Il crée un monde pour se soutenir de l'insoutenable des situations pénibles afin de réaliser un tour, un tour sur lui-même, pour arriver à tirer du plaisir. Sur cette scène, sous l'effet de la feinte des signifiants, le sujet s'approche de sa place de sujet pour l'autre. Elle est un moment que Lacan qualifie de logique car ce lieu de l'Autre est un témoin de l'ordre symbolique. Un intime du sujet peut s'y déposer, la parole peut y être supportée en tant qu'elle n'appartient qu'à lui, rapportée comme une vérité.

Cette Autre scène, c'est celle qui permet au sujet parlant de prendre place dans le monde. Elle encadre le sujet dans son rapport au monde. Il y est représenté par le discours qui le porte, qui le fait être semblable à l'autre. Il y entre par le regard qu'on lui porte et dit autrement qu'il est vu.

Il est nécessaire au sujet d'en passer par ce lieu de l'Autre pour y être reconnu à partir de ce qu'il est et de ce qu'il se représente de ce qu'il vit. Il y a une unification logique du sujet à l'Autre mais dans laquelle la causation du sujet n'est pas linéaire. Une césure entre l'image et soi dans le lieu de l'Autre fait advenir la permanence d'une vérité pour le sujet en même temps qu'elle fonde « *une certaine déhiscence de l'organisme en son sein, par une discorde primordiale* »<sup>97</sup>.

---

<sup>94</sup> Sidi Askofaré, « Trauma ou fantasme ? Considérations sur la cause et le réel de la névrose », *Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien*, n° 7 (2008): 84.

<sup>95</sup> Armando Cote, « La fiction ou la vie », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 79, n° 1 (2010): 17-22, <https://doi.org/10.3917/lett.079.0017>.

<sup>96</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien* (Paris : Éditions du seuil, 1973), 70.

<sup>97</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral*, Éditions du seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 95.

Aspect fondateur de la condition humaine, l'exil est donc d'origine. Il vient déterminer un « traumatisme » qui condamne le sujet à inventer « *un truc pour combler le trou dans le réel* »<sup>98</sup>. A ce réel, dont une jouissance inassimilable fait irruption, se joint la marque d'un signifiant. C'est là que se distingue la rencontre du réel de la conjonction du réel et du fantasme. L'une est une irruption pure d'une jouissance désarrimée, l'autre étant une réponse à l'énigme sur le désir de l'Autre. Pour Lacan, la rencontre avec un réel est une rencontre avec un hors sens. L'effet de cette rencontre produit pour le sujet un trou indépassable dans le symbolique, ce qui va être l'équivalent psychique d'un choc. Le fantasme est en lien avec la rencontre traumatique. Il a une double fonction, il est à la fois fenêtre sur le réel et écran de ce réel<sup>99</sup>. Il le cache autant qu'il le regarde. Lacan en fait une voie d'accès au réel, avec la subtilité de mettre le sujet à l'abri de la réalité traumatique car le fantasme reste non réalisé et devient inconscient par l'effet du refoulé. Le fantasme n'est pas un souvenir, il est une construction, un artifice qui peut être en lien avec la réalité, mais toujours au-delà de cette réalité.

Par voie de conséquence, le symptôme émergera à partir des fantasmes refoulés. Les découvertes freudiennes nous ont enseignées que les mécanismes du langage sont dominant dans la construction des symptômes, et ce à l'insu du sujet. Ils n'ont rien à voir avec l'organisme qui se retrouve lui-même dans quelque chose qui est structuré comme un langage<sup>100</sup>. Ce quelque chose implique une énigme pour le sujet prise dans la combinaison de l'énigme du sujet. Elle apparaît donc aussi pour l'Autre sur le sujet. Ce quelque chose est aussi un indéfinissable, un mot qui permet de dire justement qu'il y a quelque chose, mais tout en sachant cela, on ne sait pas quoi ni comment. Les mots et les choses sont inadéquats ce qui fait du langage un mauvais outil autant que le remède. Mais cela permet surtout au sujet de vivre la possibilité de s'inscrire dans une boiterie, à lui, qui ne va pas si bien. Le symptôme est le retour du refoulé, « *le signifiant d'un signifié refoulé* »<sup>101</sup>. C'est aussi pour le sujet un cri, un

---

<sup>98</sup> Jacques Lacan, *Les non dupes errent*, association freudienne internationale (Paris, 1974), 128.

<sup>99</sup> Armando Cote, « La fiction ou la vie », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 79, n° 1 (2010): 17-22, <https://doi.org/10.3917/lett.079.0017>, 19.

<sup>100</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses* (Paris : Éditions du Seuil, 1981), 215.

<sup>101</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 280.

cri qui dit ce qu'il ne peut pas dire, cri relayé par le symptôme qui prend la parole. Le symptôme arrive par la voie de ce qui ne peut se dire. Il lie le signifiant et le signifié dans une recherche de sens au travers de laquelle la jouissance fait domino.

L'inconscient est ce que le sujet s'est laissé suggérer par la langue qu'il a appris à parler, c'est la langue, la langue qu'il habite, à laquelle il est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue<sup>102</sup>. C'est ce qui permet de faire du signifiant une question.

Reste à savoir si cette question peut se poser - et où - là où la condition du sujet peut faire du signifiant quelque chose à bloquer, enfermer et taire. Un signifiant qui ne pose pas question met le langage dans une servilité. Au regard des contextes normatifs dans lesquels les pratiques institutionnelles s'inscrivent, c'est le problème de la personne qui est pointé. Dire que ce problème, en termes d'échecs, est une solution, c'est la voie qu'ouvre le sujet de l'inconscient vers sa dimension subversive. Cette voie se décale de la pathologie. Les cas freudiens le démontrent dans la perspective de leur clinique à dépasser les catégories nosographiques classiques. Freud fait valoir les rapports singuliers de l'homme à sa maladie, ce que Lacan formule comme « *l'introduction du vivant à l'existence du sujet* »<sup>103</sup>. C'est le rôle du symptôme, il génère du trouble et de la souffrance déposés sur le fond de l'irréductibilité du manque. Il éveille le sujet à sa contingence essentielle, et ce malgré les réseaux médicamenteux qui par ailleurs sont proposés. La souffrance qu'impose le symptôme a trait avec la pulsion de mort. Elle ouvre des voies inconscientes révélant des fixations de jouissance qui s'introduisent dans le symptôme sans que le sujet n'y trouve à édifier un sens. D'ailleurs ce sens lui échappe bien qu'il l'accroche. Le creux du symptôme est donc bien cette voix inconsciente qui est du côté de ce que cela veut dire<sup>104</sup>, il dit entre les mots, et avec des mots qui peuvent tromper.

La cohérence de la construction du symptôme ouvre deux points essentiels de la clinique analytique, le symptôme qui a la vérité pour cause<sup>105</sup> et le symptôme qui vient du réel<sup>106</sup>. Le travail de Lacan sur l'inconscient le porte à la conclusion qu'il est un chiffage de la jouissance

---

<sup>102</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits*, Champ freudien (Éditions du Seuil, 2001), 490.

<sup>103</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 280.

<sup>104</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 108.

<sup>105</sup> Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits II, Texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 335-58.

<sup>106</sup> Jacques Lacan, « La troisième » (staferla, 1974), [http://staferla.free.fr/Lacan/La\\_Troisieme.pdf](http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf).

laissant entrevoir l'évolution et l'articulation de ces deux perspectives du symptôme. La vérité pour cause donne une réelle place à la souffrance du sujet affecté par le signifiant. C'est là que le symptôme apparaît dans les dits refoulés du sujet, ce qui fait de ce sujet, dès qu'il parle un messager de la vérité par la voie de l'inconscient. Mais ces dits laissent échapper un sens, ce qui finalement définit le sujet dans la dimension du manque dont le symptôme vient en dire quelque chose, c'est-à-dire son énigme.

Le sujet peut prendre au sérieux sa solution et l'entendre pousser comme un problème posé à l'Autre ; problème qu'il doit normaliser ou dans lequel le désespoir fait suffisamment siège avec la jouissance pour que le sujet puisse s'y abandonner. De cela aussi, le sujet en jouit dans un rapport à l'objet qu'il peut ne plus interroger. Il peut alors s'identifier au symptôme dans un rapport aliénant sans qu'aucune voie n'emprunte de signifiant à l'Autre. Le sujet se voit engagé malgré lui dans une fixation symptomatique avec un effet de douleur qui n'est pas symbolique<sup>107</sup>, que le sujet garde pour lui et qui pose la question de ce que cet effet recouvre de jouissance au point d'y laisser seul le sujet. Freud a reconnu que dans cette voie le mot peut être confondu avec la chose dans une équivoque certaine. Cette fixité a à voir avec le signifiant primordial du trauma<sup>108</sup> dans lequel le sujet peut se laisser prendre sans l'apport différentiel qui ouvre la voie à une chaîne métaphorique et métonymique.

### *L'immigré*

« *Le sujet comme tel, défini par sa place dans l'Autre, est un immigré* »<sup>109</sup>. Être immigré relève le statut fondamental de la structure du sujet. L'Autre est seul chez lui, excluant de fait le sujet comme dans sa détermination. Étymologiquement, l'immigré est celui qui vient de l'étranger. Il s'introduit, il vient dans ce lieu de l'Autre. Cela donne conséquemment une place d'étranger au sujet par rapport à l'Autre. Particulière place car le sujet perd de vue, et n'a pas, ce qu'il est dans ce rapport à l'Autre. Le statut du sujet pour la psychanalyse est donc relatif à l'Autre, ce qui met en tension pour le sujet un chez soi dont il reste étranger. De plus, le sujet étant

---

<sup>107</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 87.

<sup>108</sup> Ibid, 91.

<sup>109</sup> Jacques Alain Miller, « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38 (2018): 141.

barré, il s'évanouit dans cette position vis-à-vis de l'Autre et il peut n'opposer aucune consistance dans ce rapport à l'Autre et dans ce qui pourrait déterminer cet Autre. D'un phénomène où il est immigré, il est au risque d'être pris dans le champ de l'Autre, à n'y être rien, ou encore un intrus.

La relation du sujet à l'Autre est de l'ordre du langage. Le sujet reçoit sa structure de celle du langage. Il y consent comme il consent à n'être que représenté dans le langage. Ce qui fait le sujet, c'est ce qui fait détresse pour lui. A ce moment radical qui la cause, le sujet est traversé par une affliction. Cette détresse est troublante et instable. Elle fait le problème du sujet et en quelques sortes le définit à partir de ce trouble. Le sujet est donc d'emblée perdu, exilé, sans le savoir qui est dans l'Autre et qui articule son discours. Freud l'identifie avec son petit fils dans le moment du Fort-da<sup>110</sup> où la situation de détresse est d'abord appréhendée innocemment par le sujet. La pénibilité de la situation vécue va trouver dans l'Autre une réponse à partir de l'appel qui se produit pour lui à l'avènement de la détresse. Cet appel signifie le rapport à l'Autre où l'Autre est présent, sur fond d'absence<sup>111</sup>. Ce qui vient faire réponse pour le sujet s'articule à un enchaînement discursif qui s'impose et qui existe au-delà de lui. Il y a Autre chose qui s'insère pour le sujet dans son être, à laquelle il est confronté et avec laquelle il vit un point d'étrangeté.

Une des occurrences de Lacan pour faire réponse à la question « qu'est-ce qu'un sujet ? » s'appuie sur la parole comme celle qui s'impose au sujet. Le sujet parlant, nous dit Lacan, est le sujet en tant qu'il parle<sup>112</sup>, donc non soumis totalement à un autre, mais bien pris dans un rapport à l'Autre, le grand Autre, qui est ce qui le constitue. Cela donne à voir le sujet dans un rapport qui n'est jamais personnel car le « je » est pris au-delà de ce qu'il exprime dans la parole, faisant de sa demeure une diversité. Elle est rythmée par l'énoncé et l'énonciation dans laquelle le sujet peut manquer, en outre, d'un signifiant, logé ailleurs.

---

<sup>110</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968), 285.

<sup>111</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre VI. Le désir et son interprétation*, Champ freudien (Éditions de La Martinière, 2013), 24.

<sup>112</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 280.

Comment s'introduit cette notion de grand Autre pour Lacan ? Elle s'appuie sur ce que Freud a permis en faisant la découverte de l'inconscient. L'hypothèse de l'inconscient concerne le sujet dans son rapport à l'objet de désir. Elle met en forme un sens insu du sujet, un sens caché<sup>113</sup> qui nous amène à tenir compte de ce qui échappe au sujet. Ce qui lui échappe, à ce sujet, c'est bien aussi ce qui le fait revenir, avec une certaine régularité, vers les mêmes choses, sans le savoir.

Dans « *Le séminaire XI les quatre concepts fondamentaux* », Lacan amène le terme de discontinuité. Pour lui, « *la discontinuité, telle est la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène* »<sup>114</sup>. Cette discontinuité inaugure et absolutise le rapport de Freud à sa découverte avec laquelle il va nommer le sujet comme un être qui achoppe au savoir. Il est exclu structurellement d'une position qui le met à l'épreuve du manque. Il y a une défaillance du sujet devant l'ampleur qu'il représente et devant ce qu'il ne peut circonscrire de lui. Son action, ses mots, ses postures, sont insuffisants, il chancelle. Il fait face sans pouvoir contrevenir à des défauts ou à des maladies et donne ici à voir un aspect sensible de l'être humain, à savoir se ranger dans ces mêmes défauts, les nommant comme son être et son savoir, s'excluant par là même du fait qu'un insu soit ici le point nodal du sujet.

Ce point nous aide à penser l'être humain dans un conflit lié à son statut d'immigré, et plus même dans une pathologie : « *Au principe du fait humain s'impose la nécessité d'un fait pathologique. Cela revient à affirmer que l'homme naît malade. Cette maladie constitue même sa raison d'être. Elle se définit au sens strict comme dénaturation : la perte de la régulation biologique qui désigne la nature animale... au profit d'un autre type de régulation. Nous devrions logiquement conclure à la naissance concomitante et nécessaire d'une clinique : mais d'une clinique vouée à l'échec, puisque guérir l'humain de cette pathologie reviendrait à anéantir ce qui le conditionne et, partant, à l'anéantir lui-même !* »<sup>115</sup>.

Le sujet est malade d'être un humain du fait d'une dénaturation biologique. L'existence d'une défaillance humaine dès la naissance nourrit les énoncés analytiques. Freud insiste sur la

---

<sup>113</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019).

<sup>114</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 34.

<sup>115</sup> Marie-Jean Sauret et Christiane Alberti, *La psychologie clinique, histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*, Amphi 7 (Presses universitaires du Mirail, 2002), 20.

dépendance infantile prolongée de l'enfant. Lacan, dans les « *complexes familiaux dans la formation des individus* », souligne chez cet enfant la pénibilité de la vie organique lors des premiers mois de sa vie. Il nomme le chaos des sensations intéroceptives et l'angoisse liée au contact avec un environnement auquel l'adaptation est difficile. Ces malaises ont pour lui tous la même cause : « *une insuffisante adaptation à la rupture des conditions d'ambiance et de nutrition qui font l'équilibre parasitaire de la vie intra-utérine* »<sup>116</sup>. Venir au monde est perçu par Lacan comme une prématurité<sup>117</sup>. Il pose le fait d'un retard de l'homme qui le plonge dans une impuissance fondamentale, qui va durer, et qui en même temps détermine l'homme dans une différence spécifique dans le monde animal. Cette « *insuffisance vitale de l'homme à ses origines* »<sup>118</sup> produit des ruptures définitives d'un équilibre que le sujet ne retrouvera jamais. Les dimensions biologiques du sujet font qu'il est propulsé dans son nouveau monde avec une déficience adaptative à ce nouveau monde et un fonctionnement pulsionnel immodéré.

Ces carences de sa maladie d'être humain vont alors imposer un développement des liens sociaux et une régulation pour que des rapports naissent, mais surtout, ne périssent pas dans les effets de cette dérégulation dépendante du champ de la sexualité. Il s'agit d'une intervention nécessaire de l'humain sur le sexuel. Cet acte considère une menace de l'humain sur l'existence de l'organisation sociale. Il est poussé à intervenir, à réguler ce qui pour chaque être est une évolution et simultanément un fléau, la sexualité désinhibée. Cela nous amène à dire que l'humain est donc structurellement malade et que son acte de régulation l'humanise dans l'après coup<sup>119</sup>.

Nous identifions donc une première coupure pour le sujet, coupure entre ce qu'il est en tant qu'être humain et les autres espèces vivantes. D'abord par une dérégulation de l'exercice de la sexualité puis par l'instauration d'une régulation, l'être passe dans une condition d'humain.

---

<sup>116</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 33.

<sup>117</sup> Jean-Marie Delassus, « Chapitre 5. Le bébé des psychanalystes », in *Penser la naissance*, Hors collection (Paris : Dunod, 2011), 235-55, <https://www.cairn.info/penser-la-naissance--9782100558278-p-235.htm>.

<sup>118</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 44.

<sup>119</sup> Marie-Jean Sauret et Christiane Alberti, *La psychologie clinique, histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*, Amphi 7 (Presses universitaires du Mirail, 2002), 21.



Ce passage est alimenté par un acte symbolique qui fait supporter au sujet une perte de jouissance. Cette perte le déporte hors corps. Au relais de cette dimension de déportation, un bain de langage s'organise dans l'Autre à travers des signifiants pour parler la jouissance sans jamais l'attraper. Le sujet ne trouve donc accès à ce qu'il éprouve que parce qu'il y a le langage. Dans sa position vis-à-vis de l'Autre, le sujet porte les signifiants avec lesquels celui-ci l'accueille et auxquels il devient irréductiblement lié.

C'est cet élément qui donne au sujet la coloration sensible de l'exil. « *Le sujet commence avec la coupure* »<sup>120</sup> dit Lacan dans son séminaire sur la logique du fantasme. Cette coupure, ce n'est pas n'importe laquelle à ses yeux. Elle laisse d'abord chuter l'objet  $a$ <sup>121</sup> sans qu'encore ne soit apparu le sujet. Le sujet est dans un rapport de manque à l'objet  $a$  qui est dans l'Autre, et comme le dit Lacan, il est aussi, s'il veut être dans l'Autre, amputé de cet objet  $a$ .

En même temps qu'il advient, il est pris dans les signifiants de l'Autre comme un être sur la voie de la disparition tellement ces signifiants le définissent. Le sujet prend place dans le manque dans lequel il découvre la perte dans un moment de détresse primordiale. Ce qui fait dire à Lacan que ce qui n'est pas là, le signifiant ne le désigne pas, il l'engendre car pour lui, à l'origine, c'est le sujet qui n'est pas là<sup>122</sup>. Ainsi, il fait encore sien de son axiome qui indique qu'il n'y a de sujet que par un signifiant pour un autre signifiant. La démarche de Lacan l'amène à aussi proposer un prisme différent pour saisir la question du sujet dans l'hétérogénéité de la chaîne signifiante. Dans son découpage, le langage a du sens grâce au signifiant mais ce dernier ne représente rien par lui-même. Seul il est asémantique, il ne produit du sens que s'il est articulé à un autre. Il est dans l'attente de l'autre qui vient s'articuler à lui et sans lequel il est impossible de trouver le sens qu'il émet. L'inscription de l'autre signifiant démarre une chaîne sur laquelle pourra s'accorder un savoir.

Pour autant, l'ambiguïté du signifiant reste toujours éventuelle car rien n'arrête, comme autre signifiant, la fuite du sens que le premier, le S1, ne peut contenir seul.

---

<sup>120</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XIV, Logique du fantasme*, staferla, 1966, 7, <http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf>.

<sup>121</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004).

<sup>122</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XIV, Logique du fantasme*, staferla, 1966, 7, <http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf>.

Pour exemple, le signifiant migration n'interfère pas de la même manière s'il s'agit ensuite de parler des oiseaux ou des humains, adoucissant ou rétrécissant le sens tout en ayant déjà produit son effet sur le sujet que l'autre signifiant canalise partiellement. Et même si cela procède d'une injustice gratuitement faite à tout sujet portant l'attribut de migrant, le signifiant entame le sujet par son pouvoir métaphorique<sup>123</sup>. Relié au signifiant, le sujet vrai n'existe pas car aucun énoncé ne peut le considérer comme absolu. L'énoncé le plus sérieux et le plus strict ne trouvera pas le sujet dans la vérité recherchée car seuls les signifiants le représentent, et avec eux, la part d'insaisissable qui s'y loge.

Dans son axiome très connu, « *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* »<sup>124</sup>, Lacan signifie que le sujet est confronté au langage comme ce qui le saisit, mais il insiste aussi sur le fait que cela se produit parce qu'il y a du sujet. Le sujet est pris là-dedans en formulant la question « *que suis-je ?* ». Or le sujet n'est jamais en mesure de répondre consciemment à cette question. Rien n'homogénéise la réponse et donc rien ne dit ce qu'est le sujet dans une totalité rationnelle et convenue qui vaudrait ce qu'il est une bonne fois pour toute. La résonance de cette assertion fait entrevoir l'importance de ce « *que suis-je ?* » en même temps que la stupidité de la réponse si elle vient obturer le dire qui se rattache à la question. Aucun signifiant, ni le premier, ni ceux qui suivent, ne peuvent conduire à la réponse à cette question du fait que, par le signifiant, le sujet n'est que représenté<sup>125</sup>. Ces signifiants répètent le ratage incessant du sujet à se signifier, et ce malgré le sens et les significations produits.

### *L'impuissance du sujet*

A l'aube de sa vie, le petit enfant est un point subissant l'événement dans une dépendance totale, pour sa survie, à un Autre qu'avec Lacan nous appellerons parlant. C'est avec et grâce

---

<sup>123</sup> Jacques Lacan, *Écrits II Texte intégral*, Seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 361.

<sup>124</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 77.

<sup>125</sup> Patrick Juignet, « Lacan, le symbolique et le signifiant », *Cliniques méditerranéennes* 68, n° 2 (2003): 137, <https://doi.org/10.3917/cm.068.0131>.

à cet Autre que les premières pulsations s'imprègnent et que l'enfant voit ses premiers besoins se satisfaire. Cet Autre, porteur de soin, fait du cri de l'enfant une interprétation ; il initie un rapport langagier à la tension organique de l'enfant et se positionne dans une réponse à cette tension qui va trouver pour l'enfant une forme de satisfaction. L'enfant se trouve donc soumis à cette réponse dont il dépend et à cet Autre parlant qui, comme nous le présente Marie-Jean Sauret « disjoint le sujet de son organisme et entérine la division de ce sujet et de la jouissance »<sup>126</sup>. Freud énonce un lien structurel entre la demande organique et l'insatisfaction. Deux raisons à cela pour lui. L'une est celle de l'impossibilité de traduire en mots la jouissance qu'appelle l'organisme, l'autre est celle de la réponse qui ne peut venir que de l'Autre, l'agent intervenant et modifiant « l'impuissance originelle » du nourrisson. L'enfant est face à un réel immaitrisable et impossible qui le plonge dans cette impuissance originelle. Cette détresse nécessite la présence du prochain secourable, « préfiguration de l'Autre, au moins de l'Autre réel de la demande »<sup>127</sup>. Cet Autre apparaît comme secourant auprès du sujet qui fait face à une insatisfaction fondamentale.

La précession logique de l'Autre du langage permet au sujet d'entrer dans une dialectique du besoin, de la demande et du désir. Elle vient en amont de l'avènement du sujet. Dans le face à face avec le réel que le sujet subit, elle sollicite un frayage et une distribution d'une parole, support avec laquelle le nourrisson, en la captant, éprouve une expérience qui déplace les voies de l'insatisfaction vers d'autres plus apaisées. Cet Autre du langage interprète le cri de l'enfant en demande. Ce cri devient alors un signifiant. L'expérience de satisfaction qui est alors générée pour le nourrisson comporte à la fois la satisfaction même mais aussi la trace qui lui est associée, une trace mnésique qui s'inscrit comme trait unaire. La découverte freudienne nous amène à penser ce qu'il se passe lors du resurgissement du besoin. Freud identifie que ce qui est recherché, ce n'est pas la satisfaction mais « l'image mnésique, les traits unaires associés à la première satisfaction obtenue »<sup>128</sup>.

---

<sup>126</sup> Marie-Jean Sauret, *La bataille politique de l'enfant* Toulouse : Érès, 2017), 17, <https://doi.org/10.3917/eres.saure.2017.01>.

<sup>127</sup> Ibid, 18.

<sup>128</sup> Marie-Jean Sauret, *De l'infantile à la structure*, les séries de la découverte freudienne Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1991), 49.

Cette expérience s'arrime au cri érigé en appel par l'Autre qui lui suppose un sujet. La détresse du sujet est ici clairement. Elle s'origine dans la situation d'impuissance du sujet, incapable de provoquer une action spécifique, qui de fait, ne peut être réalisée qu'avec l'aide d'une personne extérieure, et qui porte attention à l'état du sujet. Le sujet se distingue par cette incapacité à agir et donc à soulager ses tensions. Ses différents gestes plus ou moins coordonnés et ses cris ne se substituent pas à l'action spécifique dont il aurait besoin. La division du sujet, que Freud repère à ce moment de la détresse, est marquée par l'importance de l'Autre et de sa compréhension. Les voies que le sujet emprunte pour décharger sa détresse doivent en effet trouver une adresse interprétative, ce qui lie le sujet à l'Autre. A l'endroit de cet Autre, les désirs naissent dans le défilé des signifiants<sup>129</sup>.

Le lieu des signifiants recèle l'énigme du désir du sujet, celui de l'Autre. C'est en interrogeant le désir de l'Autre et en éprouvant son manque que le sujet s'engage sur la voie de la symbolisation dans un rapport étroit à l'histoire œdipienne. La mère manquante est identifiée dans la dialectique du désir où un autre existe, l'attirant, et positionnant le sujet enfant dans une distance entre être le désir de l'Autre et la mise en place dans l'Autre de la cause du désir. Le sujet est à une place au-delà de ce désir, ce qui le libère du rapport direct à l'Autre mais qui le perd dans l'être manquant qu'il devient simultanément. Les objets pulsionnels, objets cause du désir (objet *a*), sont les restes de cette relation à l'Autre.

Le sujet, par sa relation au langage, est divisé. Il a une position excentrée par rapport au langage. Ce sont les signifiants qui interviennent pour marquer le sujet et pour produire des effets de signification. C'est par l'intervention d'un signifiant marqué dans le réseau des signifiants qu'une découpe se produit dont le résultat est le sujet. Lacan précise le poids qu'il donne au langage dans la dimension du sujet. Le sujet n'en est que le reflet.

*« L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel »*<sup>130</sup>. Le sujet est identifié à un signifiant par la

---

<sup>129</sup> Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits II, 1966, Texte intégral*, Seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999).

<sup>130</sup> Jacques Lacan, « Position de l'inconscient », in *Écrits II, texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 315.

parole de l'Autre avant qu'il ne puisse s'appréhender dans ce qui s'adresse à lui. Il disparaît d'abord sous le signifiant et advient ensuite par l'appel au deuxième signifiant dans l'Autre. Le sujet est d'abord perdu, aliéné, sous le sceau d'un signifiant, avant de n'être soumis à son existence, un hors de lui, dans l'apport de l'autre signifiant. Il est relancé dans le sens énigmatique de son être mais il reste fondamentalement dans une méconnaissance confrontée aux formations de l'inconscient. Sa vie quotidienne le happe dans la redondance de ce mystère qu'il explore naïvement. Ses coordonnées familiales, historiques et culturelles, quelles que soient leurs attaches à la tradition ou à la modernité, n'enlèvent pas l'éclat de son énigme au sujet. Ce rapport à l'inconscient l'embarque dans une rupture avec le cours de la réalité subjective. Le sujet est en effet pris dans un rapport entre ces deux voies. L'autre lieu qui témoigne de l'existence, qui est structuré comme un langage, fabrique le sujet du désir en attente et parfois en souffrance.

D'où vient cette alternance d'un familier et d'un étrange ? Comment s'instaure-t-elle ?

Les réponses à ces deux questions semblent parcourir l'ensemble de l'œuvre de Lacan qui a toujours pris soin, de manière à chaque fois pointue et singulière, de laisser en l'état la question pour ne pas venir obturer, avec la réponse, les trous du sujet. L'enjeu est le sujet et sa notion, entre un périmètre conçu qui le définit et ce qui en fait un échappé.

Les exigences de Lacan n'ont jamais été de remplir consciencieusement les manques du savoir interpellé par la question, mais au contraire de laisser flou, pensif, en suspension ce savoir. Suturer n'est pas le cadre de la découverte Freudienne même si le soin de structurer existe bien. Ce que Lacan remarque, et prophétise aussi, malgré la structure, c'est ce qui se cache dans la conscience noble que porte la vérité<sup>131</sup> sur le sujet. Il est sans égard pour ceux qui trouvent tentant « *de sucer le lait de la vérité* »<sup>132</sup>. Il les prévient de la nocuité de ce biberonnage en même temps qu'il remarque et les informe qu'il n'existe qu'un seul lieu où ils sont attendus, celui où ils collent à la fabrique du savoir, hypnotique à ses yeux. Pour lui, le sujet polarisera toujours une attention sur lui dans la mesure où il barre l'accès totalitaire au savoir, non sans douleur, y compris dans le monde de la réalité augmentée.

---

<sup>131</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 212.

<sup>132</sup> Ibid.

Un reflet est dans sa réponse à la question d'un auditeur lors du congrès de Rome du mois de septembre 1953. A ce moment-là, il semblerait que cet auditeur le coupe. La réflexion que développait Lacan était sur la subjectivité, sur ses mises en relief avec l'instinct et sur les erreurs qu'il mettait à jour lorsqu'il critiquait l'esprit humain de vouloir trouver une rationalité conséquente au manque du savoir. Son argutie était sophistiquée pour laisser ouverte la béance que le fait d'être un sujet a produit. Parfois avec sévérité, Lacan distillait des phrases sur l'hébétement de la discipline à chercher le recours de la théorie pour consigner le sujet dans des logiques. Il mesurait aussi la faible portée des termes qui valorisent le sujet dans l'insondable au regard des doctrines qui l'empoignent et le retiennent. Les péripéties de la subjectivité ne font pas longs cours devant l'importance d'édifier une théorie à laquelle chaque discipline tente de s'ordonner. A l'interpellation impatiente de l'auditeur, voici ce qu'il répond : « *le sujet va bien au-delà de ce que l'individu éprouve « subjectivement », aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut être sortira de cette bouche que vous venez de refermer déjà. Oui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son rollet, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement* »<sup>133</sup>.

Il désigne métaphoriquement l'impatience par le verrouillage de la bouche pour ne plus rien avoir à dire, et donc à entendre, une plongée dans le silence pour lui infertile mais qui n'est pas celui que suspend l'analyste face au dire de l'analysant<sup>134</sup>. Il n'y a pas de réponse adéquate à l'éprouvé de l'individu sinon celle qui le frustre quand elle vient remplir de significations la subjectivité de cet éprouvé. Quand la réponse s'écrit trop vite, le sujet est pris dans l'Autre au frais d'un écrasement du symbole et d'une douleur qui localise la jouissance dans ce lieu. C'est sur ce point qu'alerte Lacan, d'où se dérobe souvent le sujet. Lorsqu'il rappelle que le sujet est au-delà que ce qui s'éprouve subjectivement, il donne à voir un lieu, Autre, dans lequel le sujet est reconnu mais où il y n'existe que perdu.

Le sujet doit se repérer dans une série de pertes auxquelles s'ajoutent celle de la patrie, de la liberté, de l'autre aimé ou encore de l'abstraction et de leur surmontement.

---

<sup>133</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 263.

<sup>134</sup> Sidi Askofaré et Marie-Jean Sauret, « Clinique de la violence Recherche psychanalytique », *Cliniques méditerranéennes* 66, n° 2 (2002): 251, <https://doi.org/10.3917/cm.066.0241>.

## *La machinerie du savoir*

C'est sur un parterre de significations objectives que le tournant de la science invite chaque humain. La place lui est faite pour que raisonnablement une objectivation de soi apparaisse. Il lui est promis un changement de route, entre celle parsemée d'embuches manifestes et invalidantes et une route sur laquelle un savoir, dans n'importe quelle voie, pourra énoncer le sens à suivre sans risque de se tromper. L'édition de ce savoir scientifique s'inaugure dans un rapport à la vérité et tente continuellement de remplir un lieu « où une carence se démontre, sans qu'on sache même la formuler »<sup>135</sup>. Il vient à l'endroit de cette faille et se nourrit du degré de tolérance que le sujet en supporte. Mais ce qu'énonce aussi cette promesse, c'est le déplacement de la position de sujet dans une logique où les coordonnées sont fixées. La science cherche la morale à appliquer au cas du sujet. Il devient le problème qu'il faut résoudre et elle se fournit en solution. Cette solution est à entendre dans la nuance qui est présente entre ce qu'elle fournit et ce qu'elle est en tant qu'elle se présente au sujet. La position de la science y est tout entière. Plus qu'elle ne fait la leçon au sujet, elle est la leçon dans la position qu'elle prend vis-à-vis de lui. Dans sa formulation, elle fait entendre l'idée d'une réponse qui vaille à chacun, disponible et séduisante. Elle offre les lieux « d'une conception commune de l'homme »<sup>136</sup>, là où ça répond, là où ça opère.

La science insiste à l'endroit du sujet car elle ne veut pas perdre son objectif de rendre tout explicable, tout mesurable, tout disponible à la jouissance. Elle vise alors l'idée de compléter le sujet par l'objet qui lui manque en rabattant le désir au statut du besoin, en faisant du sujet lui-même un objet sur le marché<sup>137</sup>. Ce vers quoi cette science tente de situer l'enjeu doit nous intéresser à un degré élevé d'éthique car c'est à partir de ses conceptions que se diffuse l'idée

---

<sup>135</sup> Jacques Lacan, « Du sujet enfin en question », in *Écrits I, texte intégral*, 1966, Seuil (Paris : Edition du Seuil, 1999), 231.

<sup>136</sup> Marie-Jean Sauret, « Éloge de la singularité », in *La folie évaluation, les nouvelles fabrique de la servitude* (Paris : Éditions Mille et une nuits, 2011), 73.

<sup>137</sup> Michel Lapeyre, « Le capitalisme et le lien social ? Cherchez le symptôme ! », *L'en-je lacanien*, janvier 2011, 7-26.

d'un déterminisme faisant de tout individu hors du système une catégorie affaiblissante de ce système. Comme par ailleurs chaque sujet est contaminé lui-même par le coût que représenterait son propre déraillement du système, il est suggestionné pour évaluer celui qui n'en est pas dans une identification sauvage. La science a ce délicat pouvoir d'administrer à l'homme le sédatif pour négliger la vérité particulière du sujet, celle où son exil l'amène, celle où le symptôme se fait valoir. Elle donne donc à l'homme le manche avec lequel il peut frapper de manière particulière sur ce qui pré-existe d'étrange dans le monde. En se laissant tenter par le jeu de mots, la science épelle le sujet là où la psychanalyse appelle le sujet ce qui parle dans l'individu.<sup>138</sup>

Dans cette dimension, une direction est donnée du rapport du sujet à lui-même et à son environnement. C'est en rapport à sa maladie, à son incomplétude qu'il doit combler, que le sujet se retrouve face à la science. Elle va se présenter à lui dans une catégorisation de ses pathologies, lui donner accès aux catalogues bienfaiteurs de sa guérison, et finalement l'inviter à n'être que sur le chemin d'en passer par elle pour résoudre son être. Elle se rapporte au sujet, dans le sens de produire une efficacité et dans celui de se démontrer comme seule issue. Elle l'invite même à changer de voie quand il proteste contre les méfaits d'un traitement, calculant avec lui les écarts entre les objectifs et la réalité des bienséances rééducatives. Sa thèse est de faire du sujet un être humain calculable fabriqué par elle en omettant l'irréductible de l'humain et même en organisant une confuse réponse à ce registre structurel. Elle comble son existence, autrement dit elle fabrique pour le sujet un savoir prolifique et organisé. Il n'a plus qu'à se servir.

Dans le Discours de Rome, Lacan disait que « *la science gagne sur le réel en le réduisant au signal. Mais elle réduit aussi le réel au mutisme. Or le réel à quoi l'analyste s'affronte est un homme qu'il faut laisser parler* »<sup>139</sup>.

Plus qu'il ne se sert, le sujet est docile à ce discours qui le complémente et le réduit au silence. Ce pouvoir démontre que se reconnaît une norme vis-à-vis de laquelle toute autre

---

<sup>138</sup> Marie-Jean Sauret, « 11. Entre science et psychanalyse : clinique, éthique, politique », in *La bataille politique de l'enfant*, Humus, le désir de l'analyste en acte Toulouse : Érès, 2017), 183, <https://www.cairn.info/la-bataille-politique-de-l-enfant--9782749254685-p-181.htm>.

<sup>139</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits* Seuil, Le champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 137.



manifestation devient anormale au nom de ce qui fait tension avec la logique d'un fonctionnement. Le pouvoir du discours de la science ouvre le sujet à une vision orthopédique du dysfonctionnement. Il garantit que le lieu du mal va être matérialiser pour entrer ensuite dans une réflexion logique en vue de sa guérison. Mais si le sujet est par la science endormi, il reste l'agent du discours de la science. La science ne peut donc pas se passer du sujet bien que le savoir qu'elle produit a pour objectif de ne porter aucune trace de sa subjectivité, qui devient, dans les données de la science un point qui embrouille. A cet endroit, la question est aussi délicate. Cette ère de la science et de la technique programme un délitement du lien. Ce discours n'a pas le dessein de fonder du lien social car il fait de chaque individu un prolétaire qui n'a « *nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant* »<sup>140</sup>. Cela entraîne le sujet dans un rapport direct à l'objet. C'est pourquoi Lacan fait de ce prolétaire le seul symptôme social, dépouillé de tout lien, qui se réduit à son corps et qui est seul. Il est rivé sur l'objet de consommation à défaut d'être branché sur l'Autre.

Les témoignages des migrants donnent à voir un flux envahissant de jouissance qui les déborde et a tendance à les laisser sans recours. Du moins, l'autre, avec sa main secourante, pose la question de ce qu'il fait dans cette machinerie discursive lorsqu'il appuie son geste à partir du constat d'une indignation insupportable. N'est-il pas aussi embarqué, aveuglé et sourd, dans ce programme de délitement des liens lorsque à son aide sacrificielle se substitue tout aussi rapidement la méfiance et l'autoritarisme<sup>141</sup> ?

Cette jouissance en excès ne trouve pas d'annexe justement, un lieu où elle pourrait être déposée. Au contraire, elle ordonne des mouvements répétitifs ou des retraits silencieux qui deviennent souvent des voies sans issue. Le sujet est enfermé dans un système dans lequel se relever de cette pression pulsionnelle passe par une invention ou une rencontre qui vont pouvoir desserrer l'étau dans lequel le sujet a été scellé à la jouissance.

Cela dit bien que le sujet, dans l'approche analytique, est un sujet exilé. Il devient donc hors concours du savoir arrêté qui figerait son être. Mais face à cet exil, la science a le geste de

---

<sup>140</sup> Jacques Lacan, « La troisième » (staferla, 1974), [http://staferla.free.fr/Lacan/La\\_Troisieme.pdf](http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf).

<sup>141</sup> Marie-Jean Sauret, « 11. Entre science et psychanalyse : clinique, éthique, politique », in *La bataille politique de l'enfant*, Humus, le désir de l'analyste en acte Toulouse : Érès, 2017), 189, <https://www.cairn.info/la-bataille-politique-de-l-enfant--9782749254685-p-181.htm>.

fournir le remède pour que le sujet re-accède au lieu dans lequel sa question trouve réponse et le complément. Sont présentés au sujet les objets qui répondent au fantasme de faire exister le lieu dont il est banni par la division du langage.

Le discours analytique s'appuie sur un dire qui fonde l'être dans son existence. Il écoute les corps pris comme signifiants, lieux de la jouissance, mais dont les dits peuvent rendre understandable un événement sans le prescrire. Ce discours est ce dispositif où une parole est acceptée dans le sens caché des signifiants, où le sujet du désir est écouté. Il est présent dans ce qui se trahit comme étrange pour le sujet rejeté de la science. Il accepte le ton de la symbolisation du manque à attraper le réel. Il s'engage à ne pas objectiver le sujet et à refuser toute domination en dehors de rendre à la fonction de la parole ce dont il s'agit, tenir dans un discours dont la signification détermine l'emploi du symptôme<sup>142</sup>. Il est un discours qui se faufile à une place différente, et plus encore à suivre Askofaré dans son commentaire de Lacan, un discours qui s'appuie sur une ségrégation particulière<sup>143</sup>. Si le mot est fort dans les représentations, le message est clair. Le discours analytique, plus que se différencier, se met à l'écart dans la perspective d'accueillir le sujet pris dans les effets de l'exil.

---

<sup>142</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits Le champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 139.

<sup>143</sup> Sidi Askofaré, « De l'antipathie des discours universitaire et analytique », *Champ lacanien* N°19, n° 1 (2017): 127, <https://doi.org/10.3917/chla.019.0127>.

## *La radinerie des signifiants*

Mais dans sa démarche, la science mesure aussi les rôles du sujet. Elle tente d'en rendre compte mais elle ne le fait que partiellement car ce qui se perd dans les méandres de ce qu'est le sujet reste inépuisable et irréductible à toute forme de savoir. La science le mesure malgré ses sommations et sa volonté de faire du sujet une substance prévisible. Son serment d'objectivation sur les situations et les problèmes subjectifs du sujet n'est pas tenable.

Le conflit qui se repère par le sujet est d'abord lié à la position qu'il y prend. Il essaie de s'y situer et supporte le poids dans lequel il est fixé. Le corps et les symptômes sont les premiers résistants au jurement de la science. Ils créent la déroute de ce vœu affiché. Ils sont dans un déroulement qui a une logique non maîtrisée, un déploiement au-delà du sujet dont ils deviennent finalement les maîtres. De son côté, il arrive au sujet de vouloir parfois se débarrasser de ce qui fait maîtrise à sa place, le rendant étranger à lui-même. Ces maux l'encombrent, mais il n'arrive pas à les mettre dehors. Il y a quelque chose qui ne le lâche pas, c'est sur le vif, c'est saisissant.

Chaque sujet est lié à son histoire et à son propre environnement. La connaissance de soi en tant qu'objet de la science parle le langage du sujet. Cet objet demeure bien particulier au regard de sa maladie et de ses symptômes<sup>144</sup>. Lacan le dit très clairement dans ce qu'il met en question sur le sujet : « *le symptôme représente le retour, comme tel, de la vérité dans la faille du savoir* »<sup>145</sup>. Ce savoir est dévoilé à travers le sujet de l'inconscient. Ce sont les couches interminables de l'inconscient que Lacan appellent les signifiants comme ce qui parle et ce qui constitue l'humain avant même sa venue au monde. Le sujet se confronte à cette maïeutique de n'être pas celui qu'il dit être dans ce lieu de mots que représente le grand Autre. Le détour des moments qui ponctuent son être ouvre le sujet à la découverte de ce qui se cache derrière la maison du dit. C'est le nœud des signifiants qui donne aux objets décelés des variétés diverses entre surprise et étrangeté, entre enfouissement et mise en lumière. De ces objets, le sujet en retire des savoirs qui se confirment parfois mais certains autres restent

---

<sup>144</sup> Michel Lapeyre, *Clinique freudienne, cinq leçons*, Economica (Paris : Anthropos-économica, 1996).

<sup>145</sup> Jacques Lacan, « Du sujet enfin en question », in *Écrits I, texte intégral, 1966*, Seuil (Paris : Edition du Seuil, 1999), 231.

énigmatiques. C'est avec eux qu'il trace une histoire entre un dedans et un dehors dans des points de vue exilique<sup>146</sup> où ses trouvailles l'amènent. Il inscrit les traces d'une histoire qui est la sienne sans la connaître. Ces explorations tracent du su et de l'insu sur la voie du sujet. La particularité du signifiant est celle d'inscrire des traces faussement fausses, ce qui présente le sujet<sup>147</sup>. Lacan nomme alors ceci : « *le signifiant révèle sans doute le sujet, mais en effaçant sa trace* »<sup>148</sup>. Il met en vue ce qui fait la radinerie du signifiant car le sujet est pris dans leur réseau, ce qui le constitue comme échappant à la vérité. Il rencontre l'évidence, petit à petit, que son être se déplace dans le monde des effets des signifiants. Il détient une globalité qui s'affiche dans une identité civile, mais sa personnalité, elle, est injectée dans un jeu dont il ne connaîtra les règles que dans un après coup, et dans la surprise. Ce chemin est ce que Lacan nomme un ordre logique<sup>149</sup>, un ordre dans lequel se creuse constamment des trous qui ébauchent le sujet dans un exil permanent. Il n'y est pas condamné comme le meurtrier à la sentence d'une mort annoncée, mais il s'y évanouit. Pour se repérer, le sujet s'adresse à ce qu'il y a de plus rationnel dans l'Autre. Il mesure sa présence au lieu de l'Autre, lieu de référence en tant que tel, mais d'où la trace signifiante ne s'y présente qu'enfouie. Le sujet est la cause de cette trace signifiante qu'il repère dans l'Autre. C'est dans ce qui fait ce creux de son existence que le sujet porte avec lui sa singularité. « *Elle se saisit comme trace dans ce qu'un sujet tente de dire de son support au langage, à son corps et à la jouissance* »<sup>150</sup>. L'homme parle à partir du langage qu'il reçoit. Ce ne sont pas seulement les mots qui l'ébauchent mais avec eux tout ce qui s'est emmêlé et qui fait du bruit de l'endroit où cela s'est replié. Les mots des signifiants constituent la chaîne qui en porte l'écho, ils viennent faire résonner les endroits où le sujet a une part de lui engouffrée. Le timbre de l'écho transcrit du sujet lorsqu'il s'élève à la conscience. « *Ce qui se produit dans cette béance se présente comme*

---

<sup>146</sup> Alexis Nouss, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Interventions (Paris, 2019).

<sup>147</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 78.

<sup>148</sup> Ibid, 79.

<sup>149</sup> Jacques Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », in *Écrits I, Texte intégral*, Seuil, Essais (Paris : Éditions du Seuil, 1999).

<sup>150</sup> Marie-Jean Sauret, « Éloge de la singularité », in *La folie évaluation, les nouvelles fabrique de la servitude* (Paris : Éditions Mille et une nuits, 2011), 83.

*la trouvaille* »<sup>151</sup> pour le sujet. Il fait son apparition par intermittence dans les liens entre les signifiants. Le sujet peut se bercer du bonheur de cette découverte mais courte est la durée de ce temps recouvert aussi instantanément.

Lacan se sert de la figure topologique de la bande de Moebius pour expliquer cette structure. Il identifie dans la bande un endroit et un envers fait du même tissu. A chaque instant, l'envers peut donc devenir l'endroit et son contraire agit autant. Le passage d'un signifiant à un autre démontre l'envers et l'endroit, dans un surgissement qui se fait entendre comme dans une disposition qui s'ouvre. Cette illustration met en œuvre l'hypothèse selon laquelle le signifiant se présente sous la forme d'une rencontre inattendue. Lorsqu'il fait son apparition, ce signifiant dévoile un savoir surprenant, mais qui se savait déjà un peu là quand même. C'est le sujet, et lui seul, qui l'entend. Il fait une invention avec cette trouvaille, elle se réalise en lui ce qui nous permet de dire qu'elle n'est rien de moins qu'une solution pour lui.

---

<sup>151</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 27.

## *Qu'est-ce que l'exil ?*

Les propositions faites précédemment dans ce travail nous permettent de développer la question de l'exil dans un déplacement du sujet de l'Autre en tant que le sujet s'y trouve divisé, perdu. Cet appui psychanalytique nous a amené à interroger la notion de sujet dans ce champ définitionnel de l'exil. Le sujet y est particulièrement impliqué quelles que soient les raisons qu'il pourra évoquer de sa position. Sur ce point, nous rejoignons Rajaa Stitou sur l'universalité de l'exil<sup>152</sup> en tant que cela concerne singulièrement chacun. L'histoire de l'exil oscille entre le bannissement et la nostalgie, la perte sèche et l'exaltation des récits décalés.

Elle bouge constamment le regard que l'on porte sur l'étranger d'où se déplacent dans une certaine ambiguïté des sentiments d'amour et de haine, d'emprise et de rejet. Les variations de la notion d'exilé se frottent à l'idée de l'immersion dans des lieux possibles d'anéantissement où le futur se fixe dans la vengeance et l'angoisse<sup>153</sup>. Elles témoignent aussi de la position d'altérité reconnue de l'étranger dépassant certains clivages historiques et donnant à la notion de semblable la force du lien. Dès son abord, la question sur l'exil se dérobe, comme sa définition, à la transmission car des éléments s'échappent toujours et laissent en plan le sujet singulier lorsqu'il tente de s'inscrire à l'histoire.

L'exil fait surgir des effets sur le sujet. Objectivement, il est défait du lieu d'où il vient. Il se raccorde à cette absence par le recours à l'histoire et au discours qui l'enveloppe dans une articulation aux incidences subjectives qu'il éprouve. Cela fait du sujet exilé un être démis et encadré, délaissé et rattrapé, ce qui dimensionne l'exil à la fois dans un rapport intrapsychique et dans des formes de subjectivités reliées à l'Autre. Il ex-iste, il est un sujet toujours déplacé, dérangé, déporté, un sujet qui se révèle divisé dans ses pensées<sup>154</sup>. Le sujet exilé subit, mais fait de sa position de sujet une responsabilité<sup>155</sup>.

---

<sup>152</sup> Rajaa Stitou, « Exil et déplacements culturels », *Cliniques méditerranéennes*, n° 80 (2009): 267-80.

<sup>153</sup> Miriam Wagner, « Le trauma de Caïn », in *Trauma, Temps, Histoire* (Nîmes: Champ social éditions, 2016), 50.

<sup>154</sup> Jacques Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie », in *Autres écrits* Champ freudien (Éditions du Seuil, 2001), 204.

<sup>155</sup> Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits II, Texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 339.

La dimension objective de la réalité des déplacements géographiques fait entrer dans cette dimension de l'exil des aspects politiques, économiques, sociologiques, climatiques, historiques et juridiques. Sur ces différents plans, L'exil n'est pas non plus un phénomène récent. Au plus loin de son existence, il a toujours été une rencontre humaine féroce. Des incidences viennent interpeller le sujet, appelées à servir des régressions ou à féconder chez lui de façon inévitable la faute de son déplacement. Il passe sensiblement d'un sujet qui essaie d'animer en lui un rapport au désir, à une figure dont les stigmates rendent inefficaces ses abords subjectifs pour trouver un abri<sup>156</sup>. Les mesures sociales peuvent rester en ce point délicates voire incapables, malgré leurs intentions, à faire cesser l'errance<sup>157</sup> qui peut aveugler le sujet. Cette errance est définie sociologiquement dans l'idée d'un déplacement sans point d'arrêt temporel et sans lieu pour la stopper.

### *Un égarement...*

Une des raisons est qu'aujourd'hui l'exil signe le départ d'un lieu avec lequel le sujet rompt pour ne pas mourir. Il s'incarne dans cette rupture un refus et un état psychique qui mobilise le sujet sur des capacités d'opposition, de transition et de mobilisation<sup>158</sup>. L'exil, si l'on peut tenter la métaphore, se dédouble dans cette errance. Il entre dans, et en même temps, fait apparaître une indisposition sociale qui échoue logiquement face au sujet de l'exil, mais qui simultanément, pris dans la conjonction de l'errance et de l'exil, a aussi du mal à répondre d'une place pour le sujet migrant. Si le sujet considère son départ comme un consentement à une autre forme d'être, il n'en tire pas toutes les conséquences qui en découlent car cela suppose de se dire au préalable qu'il n'a pas échappé au malaise mais à la mort. Il retrouve les coordonnées du malaise dans les transitions qu'il doit ensuite éprouver.

Ce malaise livre le sujet à une dérégulation des dispositifs dans lesquels les personnes sont normalement inscrites dès leur naissance. Dans sa définition analytique, le sujet se soutient

---

<sup>156</sup> Olivier Douville, « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 52, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.

<sup>157</sup> Claudio Bolzman, « Exil et errance », *Pensée plurielle*, n° 35 (2014): 43-52.

<sup>158</sup> Marie-Jeanne Segers, *De l'exil à l'errance*, Psychanalyse et clinique Toulouse : Érès, 2009), 19, <https://www.cairn.info/de-l-exil-a-l-errance--9782749211381.htm>.

de représentations psychiques par le tenant lieu de l'Autre lié à la mémoire inconsciente et à une capacité de refoulement. Or les modalités d'accueil des personnes migrantes ont du mal à orienter les sujets vers des liens normés conformes à des idéaux. Le débordement que crée ce réel de la migration dans les organisations collectives ne trouve pas la suppléance de liens sociaux pour donner forme à un rapport entre l'indicible de l'exil et l'exigence de l'errance des personnes. Ce discours questionne car il ne semble pas remplir sa fonction de réponse à la détresse des individus dans une prescription dirigée. Mais en plus de cela, il ne semble pas non plus avaliser leurs modes de jouissance à partir de leur méconnaissance pour ne retenir que le commun. S'il abandonne cette fonction, il crée un vide dans lequel peut chuter la personne migrante ; si au contraire il la matérialise, il fixe le sujet dans une prise. Dans cet échec pour inscrire quelque chose de l'Autre, ces sujets de l'exil vacillent dans un errement hors discours<sup>159</sup> dont témoigne par ailleurs le psychotique. Une question tombe irrémédiablement. Elle est celle de savoir comment ces sujets embarqués dans le mouvement de leurs déplacements et exilés dans le monde langagier trouvent à inscrire leur mode de jouissance à des coordonnées symboliques et imaginaires. La réponse est souvent celle liée à une jouissance autiste<sup>160</sup>, argument du discours politique rejetant, mais dans laquelle parfois le sujet fait aussi un nid.

La question « qu'est-ce que l'exil ? » ne trouve pas sa raison dans des réponses construites et affirmées. L'exil donne souvent l'impression d'une sorte d'égarement assortie d'une ruse infernale. Entamé par ce mouvement exilique, touché par les différentes attaques du genre humain, contrecarré par une époque historique et sociale particulière, ce sujet qui se donne à l'apparence d'être pris comme un rat<sup>161</sup>, ce sujet possède aussi le ressort de ne pas rester contrit dans ce qui se reconnaît comme résidu ou déchet. Ce n'est pas la même chose en fonction des époques et des lieux, et en fonction de son inscription dans le discours, mais ce qui fait apparaître l'exilé dans une position indigne, ne l'y réduit pas pour autant si l'on s'appuie sur la notion de structure. La ruse s'infiltré à cet endroit, entre l'incarnation de l'objet

---

<sup>159</sup> Brigitte Hatat, « Ce qui retient les corps », *Qu'est-ce qui fait lien ?* Revue Collège Clinique Psychanalytique Champ Lacanien, n° 12 (2013): 59.

<sup>160</sup> Colette Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé* (Paris : Presses Universitaires de France, 2009).

<sup>161</sup> Michel Lapeyre, *Du malaise au symptôme* (Cahors: ACF-TMP, 1997), 53.



et sa représentation. Le sujet n'en craint pas moins d'être voué à un honteux malheur, serviteur de la position d'objet. Or c'est dans cette position qu'il s'enferme dans un resserrement, non de l'exil, mais de sa maladie, dont une position de résistance est de demeurer dans l'exil. Pour cela, il est important pour chaque sujet de prendre la mesure du temps et de l'espace comme autant d'opportunités et de cas de figure pour rééprouver l'incommodité de l'expérience d'être un homme ou une femme, soit de ressentir la pente d'être représenté sous l'auspice d'un objet dont il reste à émerger comme sujet. Ce passage ne se fait pas sans le tourment qui agite chacun.

L'expérience de l'exil fait apparaître un nombre impalpable de modifications profondes dans l'appréhension et la traversée d'un environnement psychique étrange. Il n'est pas aisé de qualifier cet exil car dans cette tendance à vouloir le capter se manifestent des questions pour chaque sujet de passer par des rapports complexes et dédaléens. L'expérience du sujet de l'exil est d'être banni d'un monde pour vivre dans un autre. C'est dans ce nouveau lieu qu'il peut représenter la figure de l'étranger et s'inscrire dans des rapports sociaux et politiques dans les institutions de la cité nouvelle pour lui. Cet exilé, jeté hors d'un monde dans un autre, flirte constamment avec la frontière entre le commun et l'étranger. Il en est même temps une topographie qui, de facto, ne l'inscrit dans aucun de ces deux mondes sinon dans celui de l'exil, espace qui représente l'expulsion de son être d'un lieu qu'il ne pourra jamais rejoindre, mais qui pour autant est le sien. Le sujet est l'exilé, mais comme le rappelle Douville, « *l'exilé va alors occuper cette place du différent et du différend au regard de l'autochtonie* »<sup>162</sup>. Il est l'étranger du lieu qui inscrit en lui sa différence. Il réunit toutes les façons de le contester par le biais de cette différence car c'est avec elle qu'il est constamment informé qu'il reste non admis, une personne hors des frontières. Pour autant, même si c'est sur lui, avec son nom d'ailleurs, qu'un mouvement de dénégation se cristallise, la notion d'identité qui en découle ne peut être la seule à supporter la question de l'exil et de ses effets, sinon à vouloir ranger l'étranger dans des altérités fermées. Le rejet qui vise l'autre n'est pas réduit à son identité. Ce qui est visé dans ce rejet, et dans cette haine, c'est l'être de l'autre. Cette notion d'être se déplace entre la notion de sujet, de désir, de manque, de jouissance car comme le rappelle

---

<sup>162</sup> Olivier Douville, « Chapitre 1. De l'exil à l'exil intérieur », in *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012), 15, <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0013>.

Lacan dans le séminaire « Encore », c'est l'ex-istence qui s'approche le plus de l'être. Et il rajoute, « *rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-istence* »<sup>163</sup>. La haine vise la façon complexe dont l'autre existe. Elle s'inscrit dans un rapport où l'existence de cet autre n'est que rejet. Rien ne lui est reconnu d'autre que le degré d'exécration dont il est affublé.

### *...universel*

L'exil se vit d'abord par le nourrisson. Quitter le ventre maternel pour l'atmosphère des vivants a déjà organiquement un effet majeur sur ce tout petit. Il sort d'un lieu protégé, en symbiose, pour trouver dans ce lieu externe, avant tout la difficulté de respirer et de sentir entrer en lui l'oxygène vital, première souffrance pour lui. Cela déclenche chez ce nourrisson une alerte corporelle que le cri vient ponctuer. Arriver dans le monde des vivants est bien primordialement sortir du lieu qui, par ce fait de nature, devient un lieu impossible.

Toujours au niveau du nourrisson, son expérience l'amène rapidement à devoir différencier le moi du non moi et le plaisir du déplaisir. Se constitue en lui une frontière fragile et non lisse pour distinguer le bon du mauvais. C'est dans ses liens avec l'Autre maternel qu'il l'expérimente les premières fois dans un mouvement d'aliénation et de séparation<sup>164</sup> où diverses opérations de privation et de castration entrent en jeu. Il vit intensément ce rapport à l'Autre avec lequel il va se différencier au prix d'une capacité de surmontement de l'étape dépressive de la séparation. Ce travail psychique s'organise sur un fond de dépression essentiel pour le petit sujet, cela lui permet de déplier une intériorité dans un rapport Autre à celui de son environnement. Il va alors rentrer dans une dialectique d'appropriation et de rejet<sup>165</sup> de son environnement pour se soutenir de ce qu'il découvre progressivement. Pour Lacan<sup>166</sup>, cette séparation à la naissance crée un malaise que nul soin ne peut compenser. Cela

---

<sup>163</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 110.

<sup>164</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien* (Paris : Éditions du seuil, 1973).

<sup>165</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968).

<sup>166</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 34-36.

soutient d'abord la prématurité de l'être humain, mais sur le plan psychique, ouvre aussi la question, pour chaque sujet humain d'être confronté « *au paradis perdu d'avant la naissance et à la plus obscure aspiration à la mort* »<sup>167</sup>.

Freud considère l'étranger et le monde extérieur comme hostile dans son travail sur les pulsions<sup>168</sup>, et ce quelles que soient les étapes de la constitution du moi. Pour lui, le moi se constitue dans une opposition avec ce qui fait source de déplaisir. Ce mouvement de protection que met en place le moi met en lien dans une forme d'opposition les éléments hostiles, étranges, indifférents et haineux. Il assimile le moi dans un rapport à l'Autre où toute extériorité serait clivée d'une intériorité dont la seule visée est d'être protégée et en bonne santé. C'est dans cet ordre symbolique que ce sujet va se constituer. On peut alors envisager pour lui que ce qui va le confronter à l'étrange trouvera une consistance et une enveloppe dans son environnement mais que cette logique structurelle le confronte néanmoins à un aspect résiduel de cet étrange. Le sujet ne peut rien en savoir car cet étrangeté se situe dans cet Autre absolu, ce qui rend formellement possible son existence mais au cœur même d'une réalité fictionnelle. Le sujet en prend la mesure dans la perte de ce qui le représente du côté du signifiant.

Ce que Freud enseigne, c'est que le sujet est pris dans cet ordre symbolique, mais il montre aussi que ce sujet faiblit quand il est aux prises avec des mouvements intersubjectifs qui viennent modeler le parcours de la chaîne signifiante. Le drame du sujet est d'être aveuglé<sup>169</sup> dans ce parcours, dépossédé et exilé. Pour être à la hauteur de ce qui le déplace de sa demeure, il peut flancher sous le pouvoir du signe qui vient alors à le maîtriser. Il se tient d'abord immobile, cachant sous un voile la maîtrise de ses propres signifiants. Il simule alors une raison d'être qu'aucune autorité ne peut contourner. C'est lorsque ce signe se dévoile au regard de l'autre qu'il tombe d'être déshonoré de son statut d'étranger et qu'il se rompt dans

---

<sup>167</sup> Ibid, 36.

<sup>168</sup> Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Puf, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005).

<sup>169</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 159.32.

une soumission au signe. Ce moment qui troue sa fiction le met dans un rapport de dépendance à l'autre.

Cette dérive du sujet dévoile son propre phénomène. L'expérience humaine se situe dans un mouvement d'aller et venue d'un milieu opaque qui va rester accroché à lui tout au long de sa vie vers un autre milieu, celui du langage dans lequel il va être représenté et faire demeure. La coupure inaugurale<sup>170</sup> du langage diminue ce rapport à l'assourdissante désolation de l'existence mais celui qui se met à parler, ce sujet humain, prend à son compte l'effet d'en assumer la perte qui s'y conjoint. De plus, si cette parole éclaire, elle ne comble tout de même pas. Elle laisse chacun livré à une part obscure de jouissance, pris dans une épreuve de solitude subjective et soumis au silence de l'Autre. C'est justement dans ce caractère inéliminable<sup>171</sup> des effets résiduels de sa prise dans le langage que le sujet est soumis.

Freud parlera du sentiment d'inquiétante étrangeté<sup>172</sup> mais au-delà il posera la question de son statut en le présentant comme un signal de l'impuissance du sujet. Cette alerte, que Freud désigne comme ce qui aurait dû rester cachée, réapparaît par le sentiment inquiétant<sup>173</sup>. Ce sentiment impose par la surprise une expérience improbable, ce dont le sujet peut ne pas avoir gardé le souvenir, mais avec simultanément l'impression d'un caractère inéluctable. Quelque chose d'intraitable et en même temps d'inexorable apparaît au sujet. Il est confronté alors à sa terreur et à ce qu'elle engendre, mais il est aussi poussé à la limite du sentiment de tout ce qui lui échappe dans ses organisations moiïques. Ce sentiment peut tout aussi bien passer inaperçu, être anecdotique, voire marrant dans le témoignage qu'en fait le sujet ; tout comme il peut s'avérer effrayant dans le hors sens qu'il produit. Il exile le sujet par son caractère soudain et son effacement lorsque sa trace disparaît tout aussi brusquement. Il fait événement, mais aussi non-événement au regard de la façon dont le sujet le traite. De fait, il ne met pas en relief la réalité car on ne sait pas s'il s'inscrit dans la vérité ou dans le mensonge. Il produit une impression qui amène vers des questions sur cette différence entre vrai et faux,

---

<sup>170</sup> Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 404.

<sup>171</sup> Michel Lapeyre, *Psychanalyse et création, La cure et l'œuvre*, Presses Universitaires du Mirail, PSYCHANALYSE & Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2010), 148.

<sup>172</sup> Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1985), 210-63.

<sup>173</sup> Ibid, 237.

il entraîne vers la volonté de rectifier ses effets, de substituer à son sentiment l'immuable réalité, et donc sa vérité. Mais cet effort ne masque pas l'insensé de l'émergence et du contenu de ce sentiment. Il vient comme une intrusion pour le sujet. Elle ne s'apparente pas à une cause et ne détermine pas un conditionnement du futur, elle est plutôt de l'ordre de la surprise.

Le point de vue qui nous rapproche de l'exil, c'est que le sujet vit un franchissement dans ce sentiment d'inquiétante étrangeté. Il est balloté dans son intime entre le connu et l'inconnu, le familier et l'étrange. Il migre, par l'effet d'un retour du refoulé, d'un lieu où ses assises semblaient affermies vers un autre lieu, beaucoup plus indécis et qui semble se maintenir. Il fait signal, mais pas uniquement dans ce qui accroche le sujet au niveau d'une impuissance, il est aussi, ce qui aide à la création d'une issue à partir d'une structure où le sujet, quoi qu'il en soit, fait l'expérience de la chute des signifiants et donc de l'exil.

La façon dont Edward Wadie Saïd s'invite au débat sur l'exil peut nous permettre de poser un repère dans cette complexité. Entre perte et réflexion affinée, cet auteur croise dans la traversée de l'exil le regard que porte chaque sujet sur son expérience. Il construit ses énoncés entre passé et présent, car il fait l'hypothèse que ce qui a été revient au sujet, au point de le hanter à l'endroit où ses pertes le convoquent. Il formule l'hypothèse d'un déplacement du sujet dans le temps où son appréhension de la perte resurgit à sa mémoire. Ce à quoi le confronte sa réflexion, c'est la récurrence d'un amoindrissement pour le sujet dans le sentiment d'avoir perdu quelque chose, laissé derrière pour toujours<sup>174</sup>. Deux éléments peuvent attirer notre curiosité dans cette sommaire approche de cet intellectuel. L'exil représenterait un entre-deux dans son association récurrente à deux pôles, deux énoncés. Il porte aussi le poids de ce que le sujet a perdu et qui l'affaiblit dans ce parcours où petit à petit il peut s'affaïsser et être entraîné dans une réduction au signe.

Dans l'aire de cet entre-deux se joue pour le sujet le risque de l'exil de sa subjectivité<sup>175</sup>. D'un côté, subsistent avec pertinence la puissance et l'enrichissement car on y découvre, dans la

---

<sup>174</sup> Edward Wadie Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* (Arles: Actes sud, 2008), 241.

<sup>175</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.

vigueur du récit des exilés, les décorations qu'ils établissent à travers leurs différents regards sur leur nouveau monde. Les dramaturgies poétiques, littéraires et même médiatiques trouvent des exemples d'exil où le statut de ce qui est perdu vient s'animer de *coloris* vivifiant. De l'autre côté, chagrin, deuil et mélancolie épingle le sujet dans la douleur de la perte. Cette douleur amplifie la notion d'étrangeté et rend fugitive les diverses accroches subjectives. Cela module un mouvement long et accidentel dans lequel le sujet s'évanouit et demeure inconnaissable.

Rajaa Stitou dimensionne l'exil à cette coupure fondatrice de la subjectivité et de l'altérité qui concerne tout un chacun<sup>176</sup>. Le sujet se retrouve perdu dans la suppléance de cette coupure et la jouissance qu'elle exprime, happé par la question « que suis-je ? » dont la réponse est une fiction qui présentifie le sujet manquant. L'exil s'impose donc au sujet dès lors que pris dans le langage, il se confronte à l'insu et à l'oubli sur lequel est présente la mémoire.

L'exil est donc fondamentalement relié à l'expérience subjective. Le déplacement que subit ou s'autorise le sujet vient incrémenter cette expérience et produire des effets.

Il est lié avec une séparation originaire inhérente au fondement de l'être humain et sur laquelle chacun est concerné dans son rapport à son incomplétude et à la mort. Dans les moments de passage, de séparation ou de rupture, cet exil immanent se réactualise, ce qui met le sujet au cœur de ses failles et de sa finitude face à l'insoutenable du réel.

### *De l'errance*

Cet exil universel<sup>177</sup> nécessite l'émergence de repères pour le sujet afin de faire face et de ne pas sombrer dans des éprouvés douloureux essentiellement causés par une absence de matière à symbolisation. C'est ce qui est en question pour la plupart des exils contemporains, à savoir ce qui, dans le déplacement, au-delà du déracinement, impose l'absence. Absence de

---

<sup>176</sup> Rajaa Stitou, « L'exil fondateur et ses résonances contemporaines », *Cliniques méditerranéennes* 73, n° 1 (2006): 197-211, <https://doi.org/10.3917/cm.073.0197>.

<sup>177</sup> Rajaa Stitou, « L'exil comme épreuve de l'étranger pour une anthropologie clinique du déplacement » (PhD Thésis, 1999), <http://www.theses.fr/1999MON30042>.

lien, absence de l'autre, absence d'énoncés Autres. Le sujet de l'exil semble ici muter. Il est pris dans un déplacement le transformant sans que ne soit donné corps à ce mouvement. Le déplacement physique est accompagné d'un tourbillon psychique qui installe le sujet dans la contrainte. Les manifestations dues à ce déplacement s'imprègnent dans un vécu corporel symptomatique où le sujet fait face à une impossible et insensée traduction.

Il côtoie le monde de l'errance tel que Segers le signifie : « *L'errance est un déplacement dans l'espace qui ne possède plus de source ni de bord. Elle est insensible aux trajets d'existence et n'apaise le sujet que par l'extériorisation de l'angoisse qu'elle suppose sans la résoudre. L'errant n'explore pas, il tourne en rond. Il dessine un espace limité par une rue, un angle, un quartier, dans ce qui peut être un des masques de la mélancolie ; elle indique la fragilité extrême du sujet humain dans sa relation au lieu et dépasse de loin le déplacement de migrations. Le sujet de l'errance, hors lieu et hors temps, n'est plus un exilé exotique, c'est un exilé de l'intérieur, une des figures exemplaires de l'exclusion. La fugue qu'est l'errance sans but viendrait se substituer à l'orientation dans le fantasme* »<sup>178</sup>.

Rien dans l'errance ne permet au sujet de fixer quelque part les effets de ce mouvement sans but et sans bord. Paradoxalement, elle représente une forme de sédentarité pour ces sujets attachés dans une identification au rien. L'errance est sans relief car son mouvement aplatit les résonances subjectives. Le sujet suit un chemin sans butée signifiante et sans rencontre symbolique. Il est dans le moule d'un réel dont l'accroche imaginaire et le roc symbolique restent sidérés, muets, sans vitalité pour le sujet. Si certains renvoient ce mouvement à une « *inquiétude essentielle sur l'identité* »<sup>179</sup> à travers cette perte, avec eux l'hypothèse d'une continuité peut être posée, c'est celle du réel. Il devient ce qui remplit le lieu de l'errance sans frein subjectivant.

L'existence d'un réel archaïque omniprésent pourrait se dévoiler dans cette assignation subjective. Mais cette conclusion serait aventureuse car elle s'appuierait sur une dimension clivée entre réalité interne et réalité externe où le réel de l'errance ne serait qu'identifié dans une origine extérieure. La continuité qu'impose ce réel témoigne certainement plus du fait

---

<sup>178</sup> Marie-Jeanne Segers, *De l'exil à l'errance*, Psychanalyse et clinique Toulouse : Érès, 2009), 30, <https://www.cairn.info/de-l-exil-a-l-errance--9782749211381.htm>.

<sup>179</sup> Eugénia Vilela, « Dans le silence d'un corps. Déplacement et témoignage », *Lignes* 26, n° 2 (2008): 104, <https://doi.org/10.3917/lignes.026.0100>.

que son inaccessibilité renvoie au sujet une continuité avec ce qu'il y a de plus étrange en lui, mais aussi de plus intime. Cette dimension ex-time pourrait donner une voix explicative à cette errance où l'expérience du sujet sans repère n'est pas sans lien avec l'expérience première et archaïque à l'Autre maternel. L'errance est une coordonnée du réel qui couvre en quelque sorte la dimension du sujet exilé et répète pour le sujet cette difficulté à saisir ce qui ne peut se dire. La perte s'est accentuée dans l'errance, c'est ce qui donne à penser son enclavement dans l'indétermination douloureuse qui peut aller jusqu'à un sentiment de dépersonnalisation<sup>180</sup>.

Ce doublement de l'exil dans l'errance est aussi dépendant du renvoi du sujet à une déqualification de soi. Il est absorbé dans une insondable subjectivité, l'annulant, et qui le rend conséquemment dépendant de la communauté. Rentrent ici en collision une dépossession de soi d'un côté et un rejet ou une assignation autoritaire de la part de l'autre. Le sujet est alors confronté simultanément à la question des origines et à l'advenue possible d'une rupture le concernant. Il est égaré sur une voie sans regard qui n'a de cesse de le contaminer. Il n'est pas déchu du symbolique ce qui participe à cette extraordinaire représentation de l'étranger, scabreuse, attaquante, destructive dans un lien à une indifférence dans laquelle prend place une souffrance insoluble. Mais il est sans cesse sous la possibilité qu'une fracture s'installe et qu'une réduction au réel s'avise. La permanence de cet état d'errance met en péril ses identifications primaires et l'ouvre à la menace que la perte d'objet entraîne la perte du moi<sup>181</sup>. Il est toujours dans la cadence de cet être étranger à la jouissance abjecte indocile, ce sujet dont la seule imposture serait celle de ne pas pouvoir se réduire dans le périmètre de son être. Il oscille alors entre être et ne pas être, alternative de l'indifférence imposée par l'Autre.

Le croisement de l'exil avec l'errance ouvre la voie aux notions de temps et d'espace. Lorsque cela se problématise ainsi, le corps semble se démobiliser. Cet exil d'où se produit une errance

---

<sup>180</sup> Jean-Marie Forget, « L'adolescent face à ses actes... et aux autres », *La revue lacanienne*, n° 2 (2008): 122-27.

<sup>181</sup> Éliane Allouch, « Le mal des origines », *Cliniques méditerranéennes* 64, n° 2 (2001): 29-40, <https://doi.org/10.3917/cm.064.0029>.



« touche un objet inconscient qui a vocation à s'inscrire dans le corps »<sup>182</sup>. Aucun lieu ne se matérialise pour être un lieu d'accueil ou d'à-venir, ce qui donne au mouvement imprévisible du sujet une connotation importante et finalement une minime perception subjective dans le brouillard et la tourmente que tout cela provoque. En effet, dans cette insistance du non-lieu, l'afflux pulsionnel<sup>183</sup> vient s'appuyer sur le corps du sujet, seul lieu de cet afflux, ce qui a pour conséquence de le jeter hors de lui. Une invasion insistante, un hors de soi, l'errance semble surimposer ce voyage sans limite, dans lequel la mutation subjective reste silencieuse ou non accordée. Il ne trouve pas de suppléance car le lieu de l'origine est trop éloigné, ce qui peut éteindre tout enjeu libidinal. De plus, le reflux sur le corps même du sujet empêche aussi toute relance pulsionnelle dans un ailleurs car cet ailleurs est de fait introuvable. Le sujet est convoqué à la rencontre de son corps et en même temps enfermé dehors<sup>184</sup>.

Dans l'histoire, l'errance représente un besoin irrépressible d'aller ici et là, dont la cause est repérée médicalement dans des formes de monomanies instinctuelles. Tout autant, l'errance est aussi regardée avec fascination où des fixations idéales sont décrites et représentent une vue du social sur ce mouvement dans l'espace. Cette distinction entre vagabondage aliénant et besoin maladif existe encore à ce jour et nous oblige à demeurer prudents dans les conclusions qui pourraient précipiter le sujet aux prises avec l'errance dans telle ou telle catégorisation. Cependant, il est à noter que l'errance est une vue du social dont la dépendance avec un imaginaire jouissif du social<sup>185</sup> semble se présenter.

Freud<sup>186</sup> et certains de ses contemporains repèrent que l'errance, dans le mouvement qu'elle impose, est liée au sexuel et produit une satisfaction intense quand elle n'est pas soumise au

---

<sup>182</sup> Paul Laurent Assoun, « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 44.

<sup>183</sup> Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Puf, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 163-88.

<sup>184</sup> Paul Laurent Assoun, « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 47.

<sup>185</sup> Radjou Soundaramourty, « De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme », *Analyse Freudienne Presse* 6, n° 2 (2002): 90-100, <https://doi.org/10.3917/afp.006.100>.

<sup>186</sup> Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1987).

refoulement névrotique. Elle représente, à cette époque du début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'expression d'un mouvement pulsionnel et la réalisation d'un désir inconscient.

Pour autant, il semble inapproprié de se représenter l'errance comme mode d'expression pulsionnelle. La complexité de cette notion nous amène à penser la façon dont le sujet articule l'objet de la pulsion et l'objet du fantasme. Ce qu'il fait dans cette articulation dépend fortement de la manière dont la demande de l'Autre s'impose à lui. Le fantasme va soutenir le désir dans une formulation inconsciente où le sujet articule l'objet imaginaire qui chute de l'Autre et cause du désir. Le lien entre l'objet de la pulsion et l'objet du fantasme démontre une dialectique désirante du sujet. La manière dont cela s'instaure passe par le corps, ce qui montre que l'errance n'est pas erratique mais bien soutenue par un fantasme.

L'état d'errance se situe au-delà du principe de plaisir dans le registre du sexuel et de la jouissance. Face à un réel indicible, le concept de pulsion de mort s'impose logiquement. Le fantasme comme expression désirante, qui est caractéristique et, dans la clinique de l'errance paradoxale, est un des moyens pour appréhender un sens dans le vécu des sujets errants.

Le fantasme fondamental soutient l'errance dans un rapport à l'Autre, à son désir et à sa jouissance. Cela fait de l'errance un état que chaque sujet peut éprouver car il est présent dans la rêverie, la création artistique ou encore la passion amoureuse. De fait, il est aussi présent dans le voyage et donc un certain type de voyage où le réel du corps est particulièrement indistinct. Abdelhadi Elfakir<sup>187</sup> signifie l'erreur du névrosé entre une position d'insatisfaction ou d'impossibilité quand il parie sur le nom du père pour se défendre devant le désir de l'Autre. Il clarifie ce point de départ du sujet face au désir de l'Autre et témoigne d'une errance dans la réponse qu'amène le sujet psychotique. Cette différenciation est notable sur le fait de la structure, elle défend aussi l'idée d'une prudence devant le terme d'errance et la volonté de le définir. Pour lui, le sujet errant ne recouvre donc pas totalement la notion de sujet exilé. La position du névrosé est dans une coupure face à la jouissance dont le père soutient cet acte mais n'y répond que partiellement. Il est à la fois ce qui sort le sujet du lieu de cette jouissance et échoue pour le sujet dans ce qui apparaît d'abord comme solution. C'est par cette dialectique que le sujet névrosé apparaît dans les affres de la réalité

---

<sup>187</sup> Abdelhadi Elfakir, « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 81-88, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0081>.

migratoire, c'est donc par elle qu'il fait face à ses effets. Il est déplacé dans son rapport à la langue. Il éprouve l'impuissance d'être soumis à l'omnipotence de l'autre mais ne perd pas, malgré cette désorientation intersubjective, les modalités fantasmatiques qu'il a construites dans son rapport à l'Autre. Les coordonnées de l'errance deviennent alors contingentes même si elles amènent avec elles le cortège de terreur et de haine qui saisissent le sujet dans des points de ruptures. Ces bouts de réel<sup>188</sup>, le sujet névrosé les a en lui ; leurs poussées le font parfois s'en éloigner. La position du psychotique est plus individuelle et isolée. Il est celui qui répond de ce désir de l'Autre seul, sans le tiers. Cela correspond plus à l'errance dans le fait qu'une rupture des attaches s'origine dans le non au nom du père. C'est dans un retour direct sur soi, sans la médiation signifiante, que la jouissance agit sur le sujet, ce qui le propulse dans un hors discours<sup>189</sup>.

Ces espaces psychiques définissent la structure du sujet. Leur confrontation à la fuite des lieux d'ancrage, sans autre, augmente les possibilités de déliaisons et d'effacement des frontières. A partir du moment où le lieu du migrant devient ce lieu du nulle part, dans un espace déshumanisé, le sujet est soumis à une attaque de son étrangeté, autant par l'autre que par lui, influençant des positions « inco-errantes ». Il ne vit plus l'expérience de l'hostilité entre lui et soi, et entre l'intime et l'extime, ce qui ouvre la possibilité d'une cruauté anonyme dans ces lieux sans noms. Un déplacement se dessine de la position de l'étranger<sup>190</sup> à une position confuse pour le sujet et simultanément sous humaine pour le social, soumises à des attaques et des violences opaques. L'exclu, c'est-à-dire ce qui fait étrange et que le sujet tente de mettre dehors, mais aussi cette position réelle de l'étranger, se délite dans une position d'inclus-exclu. Nous ne parlons pas là d'un hors discours où le sujet est comme le psychotique enfermé dehors, mais d'un sujet exclu en lui, à qui l'impossible se formule de ne pas pouvoir adresser son énigme à l'Autre. Le sujet entre dans un sentiment obscur de ne pouvoir être épargné par le tréfond du réel dans lequel il se sent plongé. Paradoxalement, cette inclusion

---

<sup>188</sup> Solal Rabinovitch, « Les Mâchoires de l'oubli », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019), 14.

<sup>189</sup> Abdelhadi Elfakir, « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 81-88, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0081>.

<sup>190</sup> Élise Pestre et Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, « Éditorial Le refus de l'étranger. Migrations, discours, exclusions », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 1-8, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0001>.

agit sur le sujet par un retrait des énergies libidinales qui laissent la voie libre à la pulsion de mort<sup>191</sup>.

C'est là que la psychanalyse, en formulant d'abord que le sujet ne tombe pas totalement hors du monde, vient produire un discours qui donne lieu et condition d'existence à l'Autre du sujet. Elle restaure la parole comme ce qui représente le sujet<sup>192</sup>. Elle ne l'évince pas dans la forte charge affective qu'il subit lorsque les digues défensives sont attaquées. Elle appréhende la pulsion dans un ressort qui n'est pas uniquement mortel et qui donne voix au sujet. Sa position est celle d'un essai du dire du sujet en se faisant la représentante d'un lieu qui remobilise le sujet dans son rapport au semblant. Elle tente une co-présence reliant le sujet à des abords signifiants et à une mobilisation objectale. Son pouvoir consolateur est d'ouvrir l'espace enclos ou d'ébruiter des sons dans un ailleurs symbolique dans le dessein d'amener curieusement le sujet vers des représentations sans l'étreinte d'un surmoi accablant. Sa considération du sujet de l'inconscient se réalise dans une dimension éthique ; elle part d'une position inconfortable car la douleur du sujet migrant est humainement accablante pour l'autre<sup>193</sup>. Son ressort, son existence dépendent alors d'une appréhension du phénomène tout en sortant de ce dernier en direction du sujet dans une remise en question permanente de l'objet qu'il représente<sup>194</sup>. Elle pose ainsi son regard sur le sujet mais aussi sur ce qui l'environne à ce jour, dans l'actuel de présences où peut se témoigner que l'autre ne représente pas uniquement le pouvoir des actions criminelles. Long travail que cette garde à vue d'une jouissance absolue que l'Autre a pu incarner. C'est donc en redonnant un pouvoir aux instances du surmoi et de l'idéal du moi, ces représentants des identifications individuelles

---

<sup>191</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998).

<sup>192</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits Le champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 138.

<sup>193</sup> Claire Mestre, « La mémoire du thérapeute pour les oubliés de l'histoire », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi Toulouse : Éditions Érès, 2019), 101-8.

<sup>194</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits Le champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 139.

et des identifications collectives, que le moi peut retrouver des capacités et un capital narcissique et relancer des fonctions d'auto-conservation<sup>195</sup>.

Elle s'inscrit dans deux questions épistémologiques. Tout d'abord, elle propose une approche complexe de la réalité psychique de la personne en situation de déplacement et de rupture, approche qui s'éloigne d'une lecture pathologique de la situation d'exilée. Ensuite, elle témoigne d'une expérience subjective d'exil qui ne peut se réduire à la migration. Ces deux éléments sont fondamentaux, car l'un comme l'autre, visent une approche singulière de l'exil et souhaitent sortir d'une modélisation culturelle.

---

<sup>195</sup> Nathalie Zaltzman, « Chapitre VII. Tomber hors du monde », in *De la guérison psychanalytique*, vol. 2e ed., Épîtres (Paris cedex 14: Presses Universitaires de France, 1999), 184-206, <https://www.cairn.info/de-la-guerison-psychanalytique--9782130503521-p-184.htm>.

# Le sujet dans l'exil

Qui sont les personnes exilées ?

Cette question doit significativement être explorée car elle vient sur une scène où de concert se distinguent et s'intègrent des discours du politique, du social et de la clinique. Leur articulation est souvent impossible. Elle donne l'impression que les périmètres qui concentrent chacun de ces discours doivent se tenir à distance les uns des autres, avec pour reflet, les incidences de la teneur que l'un crée sur les autres. L'intérêt et la question de la clinique s'inscrivent simultanément dans une appartenance à cette structuration complexe des discours et dans un rapport difficile à l'émergence d'une parole du sujet exilé. Cette pratique est régulièrement devant un sujet mis à nu par une résignation de la conflictualité cosmopolitique<sup>196</sup> où les scènes humaines du territoire sont en rupture avec le corps d'un discours politique qui n'enjoint plus certains humains à son souci de la cause humaine. Aussi, cette clinique semble vite « s'exiler » derrière des faits politiques, des comportements et des explications sociologiques. Dans son épistémologie, elle inclut le témoignage des persécutions qui posent au social, mais aussi à cette clinique, la question de savoir si de cet exil, l'on s'en relève.

De fait, des éléments discursifs prennent place au sein de cette clinique. Ils consentent à une certaine logique moderne<sup>197</sup> en rapportant d'une part des questions sur la capacité des personnes exilées à s'intégrer dans un monde qui n'est pas le leur. D'autre part, à partir des témoignages de parcours emblématiquement douloureux, ils font place à la notion de traumatisme. L'objet complexe que représente la notion de sujet, dans le prétexte du temps de la réalité des sujets exilés, est vraisemblablement tiré vers des explications. Un mode de pensée est fourni au regard porté sur la personne exilée. Il affiche une conceptualisation de la réalité adaptative et traumatisante, ce qui pose en même temps cette question de la

---

<sup>196</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 193-221.

<sup>197</sup> Marie-Jean Sauret, « 12. Incidences du libéralisme sur l'évolution des métiers de la clinique », in *La bataille politique de l'enfant*, Humus, le désir de l'analyste en acte Toulouse : Érès, 2017), 199-216, <https://www.cairn.info/la-bataille-politique-de-l-enfant--9782749254685-p-199.htm>.

dominance d'un discours sur cette même personne et sur son économie psychique. L'enveloppe de ce mode de pensée souligne une démarche fondée sur le rapport du sujet entre son monde actuel et les lieux quittés de son origine. Elle affiche une éthique considérant les accidents de vie et du parcours, sorte de caisses de résonances mais qui, pour Douville, mettent au moins en question, sinon en péril la singularité d'un sujet<sup>198</sup>.

Le patient exilé crée des mouvements dans de nouveaux lieux symboliques actualisant ou non chez lui des conflits intrapsychiques. Instituer avec lui un rapport à son ailleurs quitté et aux déferlements de sa « migration » l'invite à un retour où peuvent se catégoriser et se formuler l'opacité, non pas comme une composition structurelle de la notion de sujet, mais comme une irruption erratique<sup>199</sup>. L'agrégat du sujet qui s'est par ailleurs, dans le champ de l'inconscient, constitué d'une façon complexe au fil des ans ne peut pas uniquement se décomposer dans des lieux où s'engendre une maîtrise de la subjectivité.

Le décours<sup>200</sup> que propose la psychanalyse invite à se pencher sur une autre scène. Elle amène à débattre sur l'Autre en tant qu'étranger et ce réel insaisissable et confrontant. Se créent des formules sur l'impossible<sup>201</sup> qu'un travail sur le sujet de la psychanalyse tente d'attraper autrement mais dans un espace que nous convenons d'exiguë, parfois frontal, et au risque de l'angoisse et de l'ex-il. La question est grande, elle est celle de savoir si ce qui se spécifie dans l'approche de l'exilé rejoint la rive de la question de l'humain et si chacun de ces exilés vaut

---

<sup>198</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 7.

<sup>199</sup> Jean-Michel Vives et Mohammed Ham, « Cultures ethnopsychiatriques et savoirs hors sujet : le dogme de l'exclusion », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 40, n° 1 (2003): 145, <https://doi.org/10.3917/rppg.040.0145>.

<sup>200</sup> Pierre Bruno et Patricia Leon, *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2004).

Dans la présentation de ce travail, Pierre Bruno associe sur la signification du terme décours à partir de son étymologie, « course sur une pente descendante », « action de parcourir jusqu'au bout ». Il en tire un élément important sur le temps où l'analysant « met en place la décroissance, ou le déclin, de sa psychanalyse ». Dans notre cas, le choix du terme décours pose la question de la pente sur laquelle le sujet exilé glisse et sur quel mode d'accueil de sa parole se positionne la psychologie au sens large et politique du terme.

<sup>201</sup> Sigmund Freud, « Préface », in *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*, par August Aichhorn, Champs social éditions (Nîmes, 2005), 204.

par sa différence avec tous les autres<sup>202</sup>. La proposition de la psychanalyse est de décomposer, de défaire des catégories pour déjouer les oppositions binaires et laisser apparaître le réel. La psychanalyse fait avec l'inconscient, elle se positionne là où il se manifeste, ce qui dessine les contours de son passeport en tant que discipline, sans pour autant être assurée du lieu d'où elle part. Pour le sujet, il n'y a pas d'intérêt à quitter son pays sans passeport, sans ce passeport où s'est inscrite son infinitude<sup>203</sup>. La logique, c'est de s'approcher de cet exilé sans trop le serrer, sans aller trop loin dans le dessein de le définir et de le recouvrir de certitudes symboliques.

Nous pouvons en déduire que la recherche clinique s'inscrit dans des petites différences. Elle contrevient à un usage commun qui a tendance à faire rentrer le cas particulier dans la dimension globale. Elle est, avec Freud et Lacan, dans le soin de créer la distinction, de désigner la différence. Cette clinique se distingue du mouvement ordinarisé de l'homogénéité du diagnostic et de ce qu'il tend à rassembler.

Un insaisissable du sujet exilé se frotte constamment aux enjeux politiques et sociaux. La tentation de faire désignation de ces personnes dans un cadre donne pièce à la crise migratoire pour considérer un phénomène dans toute la dimension du problème causé à l'autre. La dramatisation des termes fabrique un visage du migrant et le fait apparaître comme une figure de la précarité dans un monde qui souhaite s'en protéger. Cela enferme le phénomène de la migration dans le problème à rejeter ou dans la crise à solutionner suivant les politiques en jeu des différents pays européens. Or le mouvement qui s'instaure pour l'exilé dans son exil n'est pas réduit à la question d'un déplacement géographique, à un rapport nostalgique au monde perdu et à des phénomènes de violence<sup>204</sup>. Dans son exil, le sujet traverse les enjeux d'un monde quitté, d'un autre d'où il est exclu et celui caractéristique -jusqu'à l'idéalisation- d'un accueil. Il fait l'expérience, au-delà du déplacement, de la multiplicité et de la puissance d'un monde langagier qui fondent un bagage et une histoire. Il est lesté par cette expérience, par un passage d'une langue à l'autre dans une incidence

---

<sup>202</sup> Marie-Jean Sauret, « Éloge de la singularité », in *La folie évaluation, les nouvelles fabrique de la servitude* (Éditions Mille et une nuits, 2011), 73.

<sup>203</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 15.

<sup>204</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 193-221.



singulière et intraduisible. C'est cette parole en faillite que la clinique analytique tente d'accueillir en considérant d'abord qu'elle n'est pas à confondre avec le langage codifié des impératifs contemporains de la société d'accueil<sup>205</sup>.

L'enjeu des politiques migratoires n'est donc pas uniquement lié à la critique et à l'agencement des mouvements humains. Il se situe aussi dans un champ naturel où des disciplines peuvent prendre le risque de leurs incomplétudes et de leurs solidarités face à l'éprouvé de l'exil. Faire place à cela, c'est élaborer l'existence du sujet parlant dans une cession de la certitude idéologique et théorique. C'est aussi éviter au sujet d'être dissous dans un rapport identitaire.

## *Des politiques migratoires*

Aborder la question de la migration dans un cadre politique est un risque car c'est un sujet très sensible dont le traitement, s'il n'est pas impossible, est toujours en proie à des contradictions et à des tensions. La crise migratoire compose avec les frontières d'une Europe qui se vit comme forteresse mais qui se trouve ré-interpellée au niveau de la libre circulation des personnes, au-delà des biens et des capitaux. L'immigration apparaît dans beaucoup de publications en France. Elle fait l'objet d'enjeux électoraux, économiques et sociaux à chaque fois prononcés dans une division entre la société française et l'étranger.

La France n'est pourtant pas un pays qui traite spécifiquement la question de la migration et des immigrés ; elle n'est ni ouverte ni fermée à la migration, elle est comme les autres pays prise dans les fluctuations des flux migratoires, entre mondialisation et crises sociales, politiques et ethniques. Comme les autres sociétés, de destination ou d'origine, elle est affectée par la migration et doit, pour en faire un traitement, agir dans une combinaison des enjeux administratifs, réflexifs et populaires. Pour exemple, cet article d'Adélaïde Zulfikarpasic<sup>206</sup> dans lequel les représentations de l'immigration font émerger

---

<sup>205</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.

<sup>206</sup> Adélaïde Zulfikarpasic, « L'immigration, ce grand tabou (de la gauche) », *Fondation Jean-Jaurès* (blog), avril 2023, <https://www.jean-jaures.org/publication/limmigration-ce-grand-tabou-de-la-gauche/>.

impudiquement des discours rejetants sur fond d'insécurité et d'injustice. Les discours se durcissent sur l'étranger et l'on voit bien que les orientations politiques sont mobilisées autant qu'elles agissent avec cette violence discursive.

Du fait de son histoire, la France est un pays de migration. Confrontée à un manque de main d'œuvre dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, le gouvernement français a fait appel à des forces vives étrangères pour contribuer à une économie qui se devait de relever les présents défis. L'après seconde guerre mondiale a été le témoin de ces mêmes besoins et donc de l'arrivée d'immigrés venant les soutenir. Dans leurs origines, ces immigrés, qui ont d'abord été les voisins territoriaux de la France, se sont diversifiés au milieu des années 70 où une augmentation du nombre de d'immigrés du Maghreb et du reste de l'Afrique a eu lieu. Cette évolution au fil du temps a laissé un discours pénétrant s'organiser autour de la personne immigrée. Ce discours donne à voir une présence forte de l'immigré, qui reste pour autant minoritaire, et alimente des thèses de « *remplacement* »<sup>207</sup> à l'endroit d'un social qui s'organise dans la mixité et l'échange. Ce paradoxe est la base privilégiée des discours repoussants d'aujourd'hui, sourds aux apports argumentés et privilégiant constamment des procès d'intention. Même des données tangibles telles que les statistiques, qui pourraient être utilisées dans un but d'objectivation, glissent dans une utilisation suspicieuse.

Ces données chiffrées alimentent des discours politiques linéaires et permettent d'énoncer un contexte alarmant. Leur maniement, tiré vers des convictions plus que vers des tentatives d'objectivations, interroge sur la volonté politique d'un pays à faire hospitalité<sup>208</sup>.

A ce jour, une définition d'un droit international de l'hospitalité pourrait être définie par la manière dont les pays s'adressent aux migrants, par le reflet et la définition qu'ils donnent à l'errance et par la reconnaissance des violences concentrées sur le parcours d'un migrant. Cela reviendrait à rendre complexe les notions de danger, d'hostilité, de circulation et de reconnaissance d'un droit d'hospitalité. Le principe en serait que les migrants soient reconnus

---

<sup>207</sup> François Héran, *Migrations et sociétés*, Fayard (Paris : Fayard, 2018), 22.

<sup>208</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

dans leur dignité et leur sécurité et puissent opposer, dans l'exercice de leurs droits de citoyens du monde<sup>209</sup>, des recours aux différentes manières d'être accueillis.

### *Une politique discriminante*

Leur dignité souffre régulièrement d'un manque de respect nécessaire lors de l'expression de leurs besoins. Leurs dires sont dominés par un rapport à la preuve et les lieux pour les accueillir, les garder, sont brutalisants. Pour Jérôme Valluy, « *la politique du droit d'asile se retourne contre les exilés : loin de contribuer aujourd'hui à leur protection, elle participe à leur discrédit et à leur répression tant sur le plan symbolique que matériel* »<sup>210</sup>.

Ce ne sont pas leurs comportements qui sont prescrits, mais par les limites et les interdits qui leurs sont opposés, l'abus se légitime et s'introduit dans les discours. Le rapport du sujet à son exode s'alourdit de la peine à devoir éprouver linéament la faute. L'hospitalité, dans sa disposition collective, appréhende la liberté de chacun. Elle se voit ici renversée en un traitement de l'ennemi dans les lieux où il se présente. Ces différentes mesures questionnent le faire humanité lorsque ces formes d'expulsions ont cours.

L'expulsion est codée sur la représentation dans le discours d'une catégorie de l'humanité. Elle oblitère le migrant dans un autre monde. Ces modes de rejet du migrant entament la notion d'humanité et par là même, cette part existante en chacun d'une étrangeté qui migre dans le rien avec celui que l'on expulse. Du côté du discours politique français, « *il s'agit de savoir si l'humanité expulse de son sein cette partie d'elle-même, ou si elle en intègre les exigences à son ordre politique, et à son système de valeurs. C'est un choix de civilisation* »<sup>211</sup>. Ce choix est éloquent dans la tentative de raisonner en chiffres bruts des divers tenants des discours politiques. Leurs arguties se trouvent vite réduites à une lecture hâtive du

---

<sup>209</sup> Valérie Gérard, « Être citoyen du monde », *Tumultes* 24, n° 1 (2005): 13-26, <https://doi.org/10.3917/tumu.024.0013>.

<sup>210</sup> Jérôme Valluy, « Du retournement de l'asile (1948-2008) à la xénophobie de gouvernement : construction d'un objet d'étude. », *Cultures & conflits*, n° 69 (2008): 81-111.

<sup>211</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*, La découverte (Paris : Éditions La découverte, 2022), 303.

problème<sup>212</sup>. Elles constituent un moyen de dissiper la complexité des lectures divergentes de ce phénomène dont les tensions se situent entre des valeurs humanistes et des revendications populistes. Les concitoyens sont mobilisés sur des réactions de peur et de rejet. Ils sont décalés de l'intérêt des discours démocratiques raisonnés.

Ces « grands » discours politiques ébauchent chaque jour une dimension représentative linéaire faisant de la différence absolue un enjeu élevé. En présentant la migration sous le prétexte du péril de la collectivité, ce discours crée une diversion dont la tendance va être d'infirmer les faits des migrations et d'effacer les causalités singulières pour nourrir un idéal. Idéal reposant sur un orgueil d'ordre narcissique et sur la pente accordée à la méprise de l'autre culture<sup>213</sup>.

Pour Freud, une haute valeur culturelle s'indigne de la cruauté que des satisfactions instinctives permettent au sujet de s'accomplir dans la violence vis à vis de l'autre. Il repère dans le surmoi cette capacité première de l'homme de prendre à sa charge cette violence sans subir automatiquement la fronde pulsionnelle. Mais il observe aussi, en en faisant un souci, que « *la majorité des hommes obéit aux défenses culturelles s'y rattachant sous la seule pression de la contrainte externe, par conséquent là seulement où cette contrainte peut se faire sentir et tant qu'elle est à redouter* »<sup>214</sup>.

Les faits extrêmement violents comme le meurtre ou l'inceste sont pour lui intériorisés, ils font souvent reculer les hommes devant l'épouvante de ces actes. Dans cette lecture, une configuration pourrait se symboliser autour de ce que prend à sa charge chaque sujet dans la transmission qui lui est faite. Freud estime en effet que ces actes sont soumis à une forme d'intériorisation ancienne qui permet d'instaurer la frontière que crée la répression de ces instincts et d'élaborer sur les effets de son franchissement.

Mais cela lui permet aussi, une fois souligné cet insensé culturel dans les groupes civilisés, de rendre visible la convoitise et la nuisance de l'humain sur l'autre quand cela est rendu possible par les voies de l'impunité. Cette distinction met en valeur la notion de règles dans un groupe

---

<sup>212</sup> François Héran, *Migrations et sociétés*, Fayard (Paris : Fayard, 2018).

<sup>213</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 1971), 19.

<sup>214</sup> Ibid, 17.

humain et la tenue qu'il promet sur les interdits. Une invitation à la prudence et à l'inquiétude se formule lorsque des discours s'émancipent de la vision singulière de chaque sujet pour s'installer dans des énoncés globalisant la nuisance de l'Autre, cette fois représentée par des signifiants forts et invitant à propulser l'imaginaire au-devant d'une scène critique.

Ce clivage ouvre une issue aux pulsions hostiles envers ceux de l'extérieur<sup>215</sup> où le penchant à l'agression de l'Autre permet une cohésion plus assurée aux membres de la communauté. Mais si les discours moqueurs entre voisins alimentent une agressivité de différence, les réflexions qui s'appuient sur une éviction assumée de l'autre témoignent de la menace que porterait en lui l'étranger. Les colorations extrêmes ne font pas toujours limite aux discours et elles démontrent, au-delà de la réalité accablante des personnes migrantes, un aspect symbolique majeur du lien social sur le territoire français et européen. L'immigration, reliée à l'imaginaire sur le socle d'une détresse économique, est devenue un paravent politique qui arrive à percer l'opinion et à créer une représentation hostile de l'étranger. En témoigne cette déclaration du premier ministre de la France, Laurent Fabius, en 1984, invité sur un plateau télé à se prononcer sur une nouvelle loi électorale. A la question posée par les journalistes sur l'hypothèse que cette loi pourrait amplifier le « phénomène Le Pen », M. Fabius choisit cette réponse : « *l'extrême droite, je pense que l'extrême droite, ce sont de fausses réponses à de vraies questions* »<sup>216</sup>. Son choix de répondre singulièrement nous fait visiter, à dessein, presque 40 ans en arrière les discours qui donnent réponse à l'insécurité où est essentialisé le danger sur la migration. L'obsession n'est pas de répondre à la question posée par un retour sur les fondements réflexifs de la loi, qui, du fait de leurs complexités, auraient pu offrir une vision intelligible et prospective de ce que le gouvernement souhaitait insuffler. La rapidité de la réponse démontre autre chose et laisse en veille une fonction imaginaire, non pas sur l'extrême droite uniquement, mais sur l'immigration. Une représentation est relayée, bien ancrée dans la diabolisation de l'étranger, à laquelle tous les partis politiques semblent donc souscrire, mais dont certains tirent un fil ergoteur de l'exception. Même si la nuance apparaît

---

<sup>215</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 56.

<sup>216</sup> <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/i09082524/laurent-fabius-l-extreme-droite-ce-sont-de-fausses-reponses-a-de-vraies> (Paris : Antenne 2, 1984).

M. Laurent Fabius, 1<sup>er</sup> ministre de l'Époque, répond le 5 septembre 1984 à une question sur Antenne 2 sur la nouvelle loi instaurant la représentation à la proportionnelle.

dans la formule du premier ministre de l'époque, cette collusion semble ne servir que des enjeux électoraux et ne peut que dédire un homme aussi influent qui mesure totalement la portée de ce qu'il dit<sup>217</sup>. Si l'étranger concentre sur lui une question commune, son traitement semble permettre à certains de se constituer dramatiquement préoccupés par cette question et de condamner l'exclusion proposée par le discours nationaliste. Pour autant, réprouver les fausses réponses à une « vraie question » laisse certainement s'accrocher la figure de l'indésirable à l'étranger. Cette figure n'est pas remise en question par les responsables politiques dont le choix discursif est de dénoncer le racisme et la violation des droits humains tout en laissant s'exercer un flou sur ces deux points dans la réalité administrative et juridique.

Aujourd'hui, la détermination du discours des politiques ne s'écarte toujours pas des enjeux qui se profilent sur la voie des urnes et sur laquelle le filon de l'étranger reste récurrent et analogue au fil des ans. A la tête du pouvoir<sup>218</sup>, il s'agit alors de faire entendre l'absurdité d'une politique inefficace et inhumaine sur la base d'une nécessité absolue de rendre la vie meilleure à des personnes miséreuses, tout cela en écho à un combat nécessaire contre la migration clandestine qui doit se renforcer. Il s'agit aussi de rendre visible la souveraineté d'un état pour que s'appliquent les expulsions prononcées aux personnes déboutées du droit d'asile. Ce discours renvoie à l'existence permanente de conditions pour appartenir à un groupe social restreint ; il marque en cela la division. Cette division est bien plus complexe que la ligne qui démarquerait le membre du non-membre d'une communauté. Lorsqu'elle s'institue sur la notion d'asile, elle fait référence à des éléments qui excèdent la libre souveraineté d'un État à légiférer sur ce droit car il s'agit à cet endroit d'un devoir d'asile et de protection des populations persécutées dans leur pays. « *Tout repose sur l'idée de crainte raisonnable d'une persécution ; l'idée subjective de crainte est tempérée par l'énumération de critères objectifs, à savoir des causes de persécution (race, religion, nationalité, opinions*

---

<sup>217</sup> Jacques Le Bohec, *Sociologie du phénomène Le Pen*, La découverte, Repères (Paris : La découverte, 2005), 22.

<sup>218</sup> En septembre 2022, le gouvernement, sous la responsabilité du président de la République et du ministre de l'Intérieur, a communiqué sur son souhait de déposer un projet de loi relatif à l'asile et à l'immigration. Ils appuient leurs intentions sur le constant « réaliste » d'une inefficacité des mesures actuelles, sur un traitement délabré de la condition de ces personnes et sur le combat de l'irrégularité des clandestins et des déboutés. Au cœur de ce discours, se trouve une ligne de partage entre bonne et mauvaise immigration, fil ténu du discours sur l'immigration.

*politiques, groupe social- intellectuels, universitaires, homosexuels...)* »<sup>219</sup>. Ricoeur fait cette remarque au regard des textes déposés sur la convention de Genève du 28 Juillet 1951<sup>220</sup> reconnaissant la notion d'étrangers en détresse et la mission citoyenne et humanitaire donnée à chaque pays de les secourir sur ce point. Cette convention, et celles qui suivront, stipulent le droit d'asile mais ne portent aucune ingérence sur la façon dont chaque pays en dispose. Il revient donc à l'État d'accueil de se donner les moyens de vérifier si la personne réfugiée en possède bien toutes les caractéristiques. Lorsque la demande est accueillie, le droit d'asile ne s'impose pas, mais plus que cela, il repose sur les capacités déclaratives du demandeur dont le seul recours n'est souvent que son témoignage souligné par un principe de bonne foi.

Si le discours des politiques se répète au fil des ans, son efficience sur le traitement géopolitique et social de la migration laisse en suspens des restes tout autant répétitifs. Le migrant a une fonction solidement établie au point que la stabilité du discours ne souffre pas d'un certain consentement par ce que chaque être est pris dans des attachements, inscrit quelque part. Ce lieu est le gardien d'une irréductibilité, qui dans le même mouvement, exclut le non-soi<sup>221</sup>. Le migrant n'est plus celui qui a surmonté les exclusions et les zones de violence pour trouver refuge dans un environnement moins hostile. Il est en défaut d'appartenance d'un lieu. Il ne semble pas pouvoir en revendiquer une, ni en trouver une autre. Il perd son statut de réfugié construit sur des conditions de vie impossibles dans le pays d'origine pour celui d'indésirable qu'il représente à travers la perte de tout dont la caractéristique est l'effacement de son identité. Cette annulation condamne l'étranger, et, à la vertu de ne pas s'y confondre, plonge simultanément le sujet dans un intraduisible. Le sujet est donc toujours au risque d'être relégué dans le traitement réservé à cet étranger là si rien ne peut se dialectiser entre ces deux positions. Cette différence ne peut pas se réaliser dans le silence

---

<sup>219</sup> Paul Ricoeur, « La condition d'étranger », *Esprit*, n° 323 (avril 2006): 273.

<sup>220</sup> La convention de 1951 est un document juridique important. Elle définit le terme de « réfugié » et énonce les droits des personnes déracinées, ainsi que les obligations juridiques des États pour assurer leur protection. Le principe fondamental et basé sur le non-refoulement selon le principe qu'une personne réfugiée ne doit pas être renvoyé dans un pays où sa vie, sa liberté sont menacées. Cette règle est considérée comme un droit international. La convention a été ratifiée par 145 États.

<sup>221</sup> François-David Sebbah, « L'éthique difficile ou la difficile hospitalité », *Lignes*, n° 60 (2019): 109-32.

mais elle se situe dans un lieu où les mots sont inutiles s'ils ne trouvent pas l'adresse de l'Autre pour les entendre<sup>222</sup> dans un lien de parole. Ces éléments font lien avec ce que Lacan prophétisait sur la ségrégation<sup>223</sup>. Nous n'en finissons pas avec elle car ce qu'il en est, c'est que l'objet  $a$ , quelle que soit sa forme, ou encore le détour déshonorant qu'il emprunte, s'avance en tant qu'effet du langage. Lacan nous invite à penser que les choses grincent à son niveau entre ce qui s'efface et ce qui du corps sur-vit.

### *La figure troublante du migrant*

Dans son propos, Sophie Anne Bisiaux remarque que l'habillage du migrant est celui du « sans »<sup>224</sup>, avec le paradoxe que ce « sans » sature les espaces médiatiques et imaginaires. De fait, ces personnes deviennent menaçantes par un déficit qui finit par prendre toute la place, et particulièrement en supprimant celle du sujet. Par la figure insupportable qu'ils viennent à représenter, ils véhiculent le trouble et l'inassimilable auxquels les attachent les hommes politiques et leurs relais médiatiques. Le déni de ce qu'ils sont se confond avec une dénégation de leurs vécus et les plongent dans la crainte omniprésente de n'être ni crus, ni reçus. Ils vivent constamment dans la vulnérabilité d'être niés, ce qui peut avoir pour conséquence une dérégulation psychique dans cet intense désaveu<sup>225</sup>.

L'histoire a livré ses réponses dans ses diverses contingences sociales. L'étranger est une figure radicale de la différence porteuse d'hostilité et d'effroi<sup>226</sup>. Amenant avec elle l'inconnu, cette figure vient troubler l'intériorité, laissant planer une détérioration de l'être chez soi. Ces éléments sont structurels car l'étranger est l'Autre de la société, celui qu'on accuse quand les choses vont mal. Peu de mèches suffisent donc pour éveiller en l'homme des sentiments violents et faire de cet autre un commun étrange polarisant de la haine. En ce sens, la figure

---

<sup>222</sup> Céline Menghi, « Etranger, bilingue, a-patride », *Mental*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 24-29.

<sup>223</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 208.

<sup>224</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016), 113.

<sup>225</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 144.

<sup>226</sup> Hannah Arendt, *L'impérialisme. Les origines du totalitarisme*, Seuil, Points (Paris : Seuil, 1982).



de l'étranger est une figure négative qui apparaît à la bordure de la frontière entre soi et l'autre et qui ne peut être incluse. Elle devient la figure de l'exclusion.

Un problème contemporain s'impose quand cette figure est confondue aujourd'hui avec celle du migrant. Celui qui cumule le fait de l'étranger et celui de n'appartenir à aucun lieu n'a pas la possibilité de vivre son expérience car elle reste indicible. Elle le capte dans sa disparition et l'éternise en lieu et place d'un disparu présent dans une demande aux yeux de l'autre. Plus paria qu'étranger, le migrant porte cet amalgame et en devient le problème. Dans cette confusion, il est celui que l'on chasse dans l'enclos de le rendre impensable pour l'autre et inaccessible à lui-même. Hélène Piralian-Simonyan<sup>227</sup> parle de crime contre l'humanité lorsqu'un effet de disparition agit sur le sujet au point de le rendre fou sur la seule valeur de son existence.

Dès la fin des années 90, Monique Chemillier-Gendreau, dans son livre intitulé « L'injustifiable », dresse un constat sur les politiques migratoires. Elle met en évidence un faisceau d'éléments critiques sur la situation migratoire en France et avise sérieusement de la dégradation du traitement fait aux personnes migrantes. Ce qu'elle révèle à ce moment-là met l'accent sur une politique comprimant les droits des immigrés sur fond d'un douloureux reflux du sentiment de repli nationaliste. Elle observe ce qu'elle nomme une problématique européenne qui consiste à privilégier l'extension des droits accordés aux citoyens de l'espace européen tandis que ceux des non européens se voient réduits drastiquement jusqu'au « *déclin des droits fondamentaux des étrangers en Europe* »<sup>228</sup>.

Un fait majeur a accompagné la suppression des frontières internes à l'Europe, celui qui vient renforcer les contrôles et amplifier des suspicions sur les non européens. Les libertés de circulation se réduisent dans des contrôles et l'ensemble de l'Europe initie des pratiques sécuritaires. De fait, tous les droits (d'asile, familiaux, de défense et de recours, économiques et sociaux) sont soumis à une réglementation nationale qui épaissit les frontières et met en question la notion de sans-droit. Cette suppression du droit pose la question de la

---

<sup>227</sup> Hélène Hélène Piralian-Simonyan, *Génocide, disparition, déni, la traversée des deuils*, (Paris : L'Harmattan, 2008).

<sup>228</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998), 162.

catégorisation des migrants, ceux pour qui l'accès au droit est barré. Elle intervient au cœur d'une dimension sociale où est tracé le trait de perdre dans une horreur insupportable, ce qui est pour autant un fait humain<sup>229</sup> de faire avec la perte. Or cette notion d'enlever à l'autre ce droit est presque imperceptible dans le mouvement même d'un travail de culture qui donne à la catégorie du migrant un sens hanté et sauvage. Quand cette nouvelle catégorie se forme dans ce rapport confus entre réalité et imaginaire, cela indéfini le mal<sup>230</sup> que l'on pourrait faire à cet autre que représente la figure du migrant.

Nous voyons donc que la dimension imaginaire sur la personne migrante s'affilie facilement au discours entourant ces instances de contrôles. Elle produit une édifiante fiction et donne au lien entre cette réalité et l'imaginaire une pente toujours plus saisissante. Immigration et manipulation idéologique sont alors des termes qui se voient associés et possiblement amalgamés dans les contenus des discours politiques. Les migrants révèlent deux problématiques de la fonction de gouvernance dans la libéralisation mondialisée, celle de leurs impossibles droits, dont celui de fuir la misère, la guerre, les conflits ethniques et celle d'une inhumanité conjuguée dans la promotion exagérée des biens et des profits<sup>231</sup>. Jouer d'arguties est nécessaire pour gouverner mais c'est bien au risque de délaissier la singularité de chaque humain dans son rapport à l'Autre quand il est ainsi entraîné dans une réalité de survie. D'un côté, le discours intériorise une souplesse des frontières pour garantir une course toujours plus intense vers la production de dividendes. De l'autre, un discours flou pour qualifier l'inhumanité, entre véhémence et discordance, dissout progressivement la représentation de l'Autre. La victime directe semble en être le migrant, mais bien plus que cela, c'est le genre humain qui se trouve fourvoyé, car le fait même de l'humanité, c'est de considérer que ce qui lui porte atteinte en fait partie<sup>232</sup>.

---

<sup>229</sup> Marie-Jean Sauret et Christiane Alberti, *La psychologie clinique, histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*, Amphi 7 (Presses universitaires du Mirail, 2002).

<sup>230</sup> Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*, Éditions de L'Olivier, Penser/Rêver (Éditions de L'Olivier, 2007), 71.

<sup>231</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*, La découverte (Paris : Éditions La découverte, 2022).

<sup>232</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

Une récurrence est présente dans ce traitement particulier de la personne étrangère. La France s'est retrouvée dans une tradition d'immigration à la suite de l'émergence de facteurs sociologiques et économiques dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. La baisse de la fécondité, associée à une forte demande de main d'œuvre dans certains secteurs économiques ont poussé les gouvernements successifs à ouvrir les portes du territoire français et à assouplir les droits des étrangers. L'objectif était de venir combler le manque des entrepreneurs à trouver de la main d'œuvre sur des systèmes de productions compliqués. Cet objectif se combinait toujours à une temporalité immédiate et à l'impossibilité de trouver localement cette main d'œuvre. Cette situation s'est répétée à la suite des événements de la première guerre mondiale et du déclin démographique qu'elle a produit. Là encore, le manque a été comblé par l'arrivée d'étrangers.

Or, très rapidement dans ces faits historiques, diverses applications législatives rendent les droits des étrangers résidant en France soumis à des contrôles et à des régulations, l'État français décrétant des applications de textes réduisant la liberté de circulation des étrangers. Organiser le reflux<sup>233</sup> des étrangers devient, quand la crise et le chômage font à nouveau surface, un principe raisonné. L'apport de l'étranger disparaît dans les dégâts de la crise à l'intérieur de laquelle sa valeur s'efface. Et cette éviction a trouvé prise dans l'immédiateté tout autant que le recours à l'étranger brandissait un argument d'urgence. L'étranger est porteur d'un besoin impératif ou d'un rejet nécessairement rapide. Il représente une figure radicale sur qui le soupçon est abondant quand il s'agit de l'exclure et avec qui l'entente est sensiblement possible quand il peut répondre au besoin d'apporter sa main à l'œuvre de l'Autre. Socialement, du fait d'une connivence des pouvoirs politiques avec les enjeux économiques, il est embourbé d'opacité, ce qui réduit sa visibilité au niveau social mais augmente par ailleurs l'illusion imaginaire qu'il incarne. Cette nébuleuse dans laquelle il est identifié l'offre à devenir un objet d'ajustement pour l'Autre, chosifié avant d'être condamné par le son sensible d'enjeux économiques. Sa tenue à lui, dans sa demande d'asile, assure malgré cela de son engagement moral pour rejoindre une alliance avec l'autre<sup>234</sup>.

---

<sup>233</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998).

<sup>234</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016), 107.

Ce tour social récurrent dans l'histoire est rentré dans une norme faisant de l'autre une variable ajustée aux besoins et aux rejets hégémoniques d'une communauté. En repenser les contours peut nous aider à en comprendre les notions élémentaires sans récuser les rapports sociaux douloureux mais sans non plus les considérer comme seuls indicateurs de cette problématique. Slavoj Žižek apporte un intérêt à produire une réflexion au-delà de la fibre sociale contenant des rapports identificatoires. Voilà ce qu'il dit en substance : « *Les éléments qui permettent à des personnes de se reconnaître membres d'une communauté donnée ne sont pas uniquement le fruit d'une identification symbolique. Le lien qui les unit implique toujours une relation partagée à une chose, une jouissance incarnée* »<sup>235</sup>. La structuration des fantasmes autour de cette chose la fabrique comme un bien commun nécessaire et essentiel. Cette chose est un « *notre chose* », elle anime la vie et en structure l'épanouissement dans un cadre que se représente chacun des membres comme étant celui dans lequel lui et les autres partagent une jouissance modélisée. Son caractère intersubjectif mobilise la croyance de chacun de ses membres, ils y ressentent un partage structurant qui leur permet d'édifier cette chose dans une véritable existence et présence articulée à l'autre. Elle instruit l'essentiel. Pour autant, cette chose reste innommable ou seulement d'une manière tautologique. Elle apparaît primordiale à la consistance communautaire mais sa définition manque d'argumentations ; elle est simplifiée dans sa plénitude tout en gardant le caractère d'une entité évanescence. Elle est une croyance commune entre les membres et n'existe pas plus longtemps que la durée de cette croyance. Elle est concrètement l'effet de cette croyance sur elle-même qui donne à chacun le corollaire que cette chose existe entre lui et l'autre. Le sujet n'est pas isolé dans cette croyance mais il demeure fragile car son vide sémantique le confronte aussi à l'effet de l'Autre sur lui.

L'Autre fait peser une menace sur la chose incarnée comme quelque chose qui peut être volée et qui est la chose qui s'évanouit hors des identifications lorsque cette menace pointe sous le fait de l'étranger, puisque si c'est la véritable chose, c'est aussi peut être celle dont l'accès manque<sup>236</sup>. L'enjeu se déplace de la place qu'occupe le prochain, cet étranger, à la chose, ce

---

<sup>235</sup> Slavoj Žižek, *L'intraitable. Psychanalyse, politique et culture de masse*, Anthropos, Psychanalyse (Paris : Anthropos-économica, 1993), 136.

<sup>236</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 219.

noyau de jouissance réel, non discursif, dont la présence est essentielle pour que la communauté affirme une consistance<sup>237</sup>. L'étranger en place d'ennemi voleur de jouissance amène avec lui la confusion entre une chose inaccessible à lui mais qu'il menace en même temps. Constituer l'Autre comme d'emblée voleur tente de dissimuler le réel qui fait que la chose n'a jamais été possédée. Lui imputer ce vol, c'est se permettre de croire que ce sujet n'est pas altéré du manque et d'insister pour organiser à son encontre une haine incontestable.

C'est dans ce radical point de vue que vivent toutes ces femmes et tous ces hommes qui se sont déplacés à l'appel d'un besoin économique lorsque, à l'avènement douloureux de la crise, ils sont visés par un reflux et, par conséquent par une stigmatisation raciale. Croissance et crise économique ont tracé une ligne parallèle dans les enjeux de politiques sociales sur l'immigration. Les effets d'ouverture des moments de la croissance ont dû s'inverser dans le temps d'après de la crise. Les gouvernements respectifs ont alors modifié une législation permissive et ont produit des textes drastiquement opposés à l'étranger. Cela n'a laissé aux travailleurs immigrés et à leur famille que le sentiment sinistre d'être rejeté et soumis à une instrumentalisation. La frontière est poreuse entre besoin et rejet, entre amour et jouissance<sup>238</sup>.

Dans le même temps, le fruit nocif et inefficace de ces décisions politiques produit le goût de la xénophobie dans une société de préférence nationale. Cette affirmation aide à repenser la place de l'étranger dans une caractéristique discursive et non uniquement au cœur d'éléments sociaux d'ordre conjoncturels. Les effets biopolitiques<sup>239</sup> sont bien ancrés et agissent sur les formes de subjectivation. Le recours à cette volonté d'exclure sonne le rappel sur la notion d'identité comme destinée à un mouvement répressif et à un refus. Cette forme résolutive a posé une empreinte mécaniste dans le discours sur l'étranger, elle va jouer un rôle tactique dans les apparences que se donne le pouvoir, élevant un rempart à la volonté de

---

<sup>237</sup> Patrick Landman, « À partir de Zizek : nouvelles subjectivités ou nouveau sujet ? », *Figures de la psychanalyse* 25, n° 1 (2013): 95, <https://doi.org/10.3917/fp.025.0095>.

<sup>238</sup> Éric Laurent, « L'étranger extime », *Étranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 66-82.

<sup>239</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Gallimard, TEL (Paris : Gallimard, 1976).

savoir qui est l'Autre et de s'articuler à lui. La répulsion foisonne sur le terreau de la haine et sur des représentations auxquelles elle accroche aveuglément des préjugés qui proposent ce qui pourrait être une catastrophe. Cela induit un sens radical et dominant dans lequel « *toute chose et toute personne qui hier encore passait pour « grande » peut aujourd'hui sombrer dans l'oubli et, si le mouvement continue sur sa lancée, doit même nécessairement sombrer dans l'oubli* »<sup>240</sup>. La contrainte d'être soumis à cet arbitraire impose au migrant une place d'otage où il est confondu avec un identitaire. Une machinerie entraîne le sujet<sup>241</sup> dans une forme antithétique à sa division. Elle crée une identité uniquement reliée à la perception d'être un migrant et recouvre, dans ce mouvement, les aléas de la pensée du sujet d'être confronté à la vulnérabilité d'en être un. L'étrange intime du sujet, l'extime, c'est-à-dire ce qui le constitue dans son être sans être lui, se dé-présentifie comme un droit qui s'annule autant du point de vue psychique que dans le lieu du social<sup>242</sup>. De fait, lorsqu'il émerge, il est la surprise pour le sujet car il révèle un trait de l'être intime du secret, lié le plus souvent à son désir et à sa jouissance cachée. Malgré cela, y être en tant que sujet ouvre le champ de l'inconscient. La question se pose donc à ce sujet d'y apparaître comme le même, seul acceptable, ou d'y apporter l'étrangeté, figure hostile et rejetée<sup>243</sup>.

Cette perspective d'une fonction de l'étranger dans le discours donne une sensibilité à une analyse. Elle sort cette dernière des cercles concentrés de casuistes avertis du pouvoir qu'ils développent dans cette voie. En essayant de détacher la notion d'étranger de ce phénomène du pouvoir de la rhétorique, l'argument contingent de l'invasion peut aussi se désunir de la peur et laisser place à une tentative d'analyse de la production discursive. Cette traversée témoigne d'une mise en discours autre sans disqualifier, intensifier ou promouvoir les formes de discours qui se constituent autour de l'étranger et de la migration. Elle ne cherche pas la vérité mais ne souhaite pas céder sur l'opacité d'une fonction linéairement passive projetée sur la migration.

---

<sup>240</sup> Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* (Paris : Edition du Seuil, 1995), 35.

<sup>241</sup> Cette notion se différencie, dans son acception analytique, de la notion de migrant.

<sup>242</sup> Serge Tisseron, « Le désir "d'extimité" mis à nu », *Le Divan familial* 11, n° 2 (2003): 53-62, <https://doi.org/10.3917/difa.011.0053>.

<sup>243</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 49.

## *Migration, chute, le sujet en suspens...*

A ce jour, la situation critique que Chemillier-Gendreau décrivait dans les années 90 apparaît encore plus préoccupante. Elle est enlisée dans le paradoxe de la modernité entre ouverture libertaire et réification autocratique, ce qui donne à voir un socle social désorienté, pris dans les affres du discours capitaliste<sup>244</sup>. La force des politiques nationales s'avère timide en matière de gouvernement et d'une prise en compte complexe du bien-fondé vivre ensemble. Elles laissent s'infiltrer un phénomène récurrent de contrôle et d'asservissement des populations migrantes, troquant le costume d'organisatrices d'une nation pour celui plus réfractant d'inspection du migrant. Face aux phénomènes amplifiés par des mouvements et des mutations planétaires, les politiques restent souvent muets et l'on peut même leur conférer une forme d'entropie réflexive. Pour autant, la question des réfugiés demeure un problème politique fondamental dans le monde contemporain. Une augmentation du nombre de personnes forcées de fuir leur lieu de vie (100 Millions) est dramatiquement notée par le Haut-Commissariat des Réfugiés des Nations Unies sur l'année 2022<sup>245</sup>. Dans ce nombre, en augmentation depuis longtemps, la majorité sont des enfants et des femmes. Ces données chiffrées semblent conditionner d'autant plus les réfugiés à la version d'un capitalisme où la cause n'est pas d'être associé à son semblable. Ces individus sont logés dans une massification inconsistante qui rejette la notion d'ensemble et interroge l'édification d'un lien social. L'écho qu'ils représentent engendre l'absence d'une co-présence entre les sujets, ils sont laissés dans une réduction à leur « *corps hors lien* »<sup>246</sup> entraînant précarité, solitude et rien pour eux qui puisse faire lien social.

---

<sup>244</sup> Nicolas Guérin, « L'idéologie du déclin et la psychanalyse », *Essaim* 25, n° 2 (2010): 7-25, <https://doi.org/10.3917/ess.025.0007>.

<sup>245</sup> Cela signifie qu'une personne sur soixante-dix-huit au monde a dû fuir, donnée qui peut encore s'intensifier au regard des nouvelles situations de réfugiés et de la résurgence ou de l'absence de résolutions des situations existantes. L'enjeu de permettre à ces populations de trouver sécurité et dignité sur un territoire est toujours nommé mais reste souvent hors d'atteinte.

<sup>246</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 15.

Cette migration forcée s'impose aux populations. Elle revêt un commun fondamental qui semble se répéter pour tous. Il s'agit de fuir autre chose que la pauvreté ou encore un destin dramatique car la misère a posé un absolu sur leur territoire d'origine où s'impose une désorganisation sociale. Leur migration forme l'impératif de rendre leur propre vie possible. Leur espoir est de trouver un endroit sûr où les mots vivre, s'insérer, travailler s'habillent de possibles. Mais cet exode, dans la mesure où il agite des questions d'ordre ethniques, religieux, politiques et sociaux rencontre des moments de réelles persécutions. Cela répand encore plus la précarité des liens sociaux et des relations sociales et amplifie l'impossibilité du lien avec la différence de l'Autre.

Aujourd'hui, les observations sur les politiques de l'immigration démontrent une forte intervention répressive sur les populations étrangères, ce qui pose à l'observateur la question de cette obsession sécuritaire, et avec elle, ce qui se présente comme la peur des migrants<sup>247</sup>. Le rapport aux flux migratoires des populations s'appuie sur une base identitaire et une souveraineté nationale augmentant la frilosité et l'inconsistance des rapports à l'étranger. Étant donné sa situation, l'étranger migrant concentre sur lui plusieurs éléments poussant l'hospitalité à la frange d'un accueil tandis que la suspicion passe de relative à exclusive, ce qui contrarie d'emblée les rapports. Pèse en effet sur tous les migrants une forme d'événement qui induit une automatique remise en cause de ces personnes dans ce que le discours présente comme leur désir.

Le sujet y est confronté dans ce qu'il n'oserait avouer au niveau de la jouissance<sup>248</sup>. Or, il faut le désir, fondé sur un manque, pour que s'investisse la réalité et que le sujet trouve ses objets dans le champ de ses réalisations personnelles. Laisser choir le sujet à une confusion entre son désir et la jouissance dédit la subjectivation et l'intensité des mouvements psychiques qui ont eu lieu dans le déplacement et la perte<sup>249</sup>. Dans le champ social, le désir institue un partenaire, fait relation. Pour le sujet migrant, c'est dans le doute que cette relation se déploie vers la jouissance et son inexprimable. L'Autre n'est jamais formellement présent à l'adresse que lui fait le sujet. Cet Autre s'institue régent lorsqu'il n'auditionne que la jouissance, ce dont

---

<sup>247</sup> Etienne Tassin, « Exil, hospitalité et ... Politique », *Le club de Médiapart* (blog), 2017.

<sup>248</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 85.

<sup>249</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 61.



le sujet souffre. Il ne trouve pas sur son chemin un autre qui entende le médium qu'est sa parole. La non-recevabilité de la demande dans ce contexte vient interroger les références aux droits de l'homme. Un manque de garantie s'établit là où ils s'avéraient fondamentaux<sup>250</sup>.

De migrant, à savoir une personne amenée à quitter sa terre natale pour rejoindre, provisoirement ou à long terme, un autre pays, ce sujet porte avec lui sa fuite et son déplacement, mais plus que cela encore, il devient menaçant pour l'ordre social qu'il tente d'intégrer. Nous pouvons le constater dans l'usage qui est fait du terme migrant. Dans les milieux politiques et médiatiques, il est courant d'employer le terme de migrant pour désigner les « migrants économiques » et de réserver celui de réfugié aux seuls « réfugiés politiques ». Une distinction qui s'avère imposante car elle tente d'instaurer une différenciation normative camouflée mais clairement admise dans un allant de soi. Néanmoins, elle pointe une nouvelle frontière entre les migrants recevables parce que fuyant des pays en guerre ou des régimes dictatoriaux et des migrants rejetables parce que cherchant en Europe des ressources et des emplois que leurs pays d'origine ne sont pas ou difficilement en mesure de leur offrir. Cette discrimination entre le migrant politique, dont la persécution fait sa légitimité, et le migrant économique qui semble être identifié à une personne offensante et pernicieuse, stipule un conditionnement du lieu où exister dans le champ social, entre permis et perdu et où l'Autre est de nouveau rattaché au « sans » droit et châtié dans son accès à une légitimité humaine. Ces restrictions et ces privations semblent participer d'une politique aveugle accablante pour ces personnes<sup>251</sup>.

Leur différence de statut pose fortement question quand elle est relayée au sein des pouvoirs politiques. Ils assument un discours sécuritaire à l'endroit de personnes vulnérables socialement et économiquement et porteuses d'un espoir de mieux vivre l'ailleurs de leur terre, de leurs origines et de leur langue. Cette réduction discursive semble dissimuler un savoir pourtant visible et commenté sur la globalisation économique et sur le changement qu'elle induit au niveau planétaire. La suprématie capitaliste a imposé sa liberté de

---

<sup>250</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016), 43.

<sup>251</sup> Olivier Douville, « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile », in *trajets et site de l'exil: Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Maison d'édition Langage, 2021), 31.

mouvements et a entraîné avec elle une vague de détresse économique qui a touché un nombre conséquent de personnes. A ce qui était alors un ancrage territorial et social, brodé d'un lien social, d'histoires de liens, se sont substituées des délocalisations et des mouvements de populations sans autre but qu'économiques. La logique a alors fait des pays européens des lieux garantissant encore travail et services publics. Mais dans le même temps, ces destinations ont progressivement vu leurs modes de productions, leurs maillages collectifs et leur culture se délabrer dans ce mouvement de globalisation économique. Un discours d'exclusion<sup>252</sup> du migrant s'est propagé dans la structuration conjointe d'un imaginaire sur l'Autre que représente le migrant, augmentant les discours xénophobes, et d'un démantèlement des structures économiques qui ne cache aucunement l'œuvre destructrice du capitalisme. C'est à la croisée de ces deux mouvements que le migrant devient l'ennemi. « *Le spectre de la figure du paria, la solitude, l'errance et la perte de l'amour et de la reconnaissance de son semblable* »<sup>253</sup> planent comme une menace constante sur la personne migrante quand elle est prise dans ce glissement discursif.

La plupart des États forts de l'union européenne sont d'anciens empires coloniaux, dont la France, la Grande Bretagne, l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas et dans une moindre mesure l'Allemagne et l'Italie. Il y a donc une cohérence que ces pays soient des lieux visés par ces populations. Or l'union européenne s'est constituée comme une forteresse. Elle fait de ses frontières un infranchissable pour ces populations et augmente les obstacles à l'obtention du droit d'asile et au refuge. Aussi, elle contrecarre les accès au droit d'être accueilli et limite le nombre de procédures. L'exilé en devient un être stigmatisé faisant face à une idéologie irrationnelle se préservant de l'invasion de l'Autre dont on ne maîtrise pas les coordonnées mentales et corporelles<sup>254</sup>. Cette démonisation du migrant donne une couleur opacifiée à l'espace social. Elle redistribue, pour cette population, les enjeux d'intégration et d'hospitalité en faisant du migrant une menace ou un danger, un mal ou un vice, ou encore une victime.

---

<sup>252</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 193-221.

<sup>253</sup> Nédra Ben Smaïl, « Révolution, djihadisme et adolescence en Tunisie », in *Guerres et traumas*, Dunod (Paris : Dunod, 2016), 208.

<sup>254</sup> Ioanna Verigaki, « Être immigré : vivre comme un objet du "non-lieu" », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021).

La diabolisation, la criminalisation et la victimisation sont devenues trois signifiants dominant les représentations des migrants. Cette triple vision s'est établie dans un certain réductionnisme. Elle rend néanmoins compte d'un actuel qui impose de forts enjeux singuliers à chacune de ces personnes migrantes, adultes ou enfants. Elle traverse aussi des subjectivités déjà touchées et blessées dans la position d'exil. L'exclamation de ces signifiants fait montre au collectif d'une différence radicale entre soi et l'autre, expulsant sur cet autre des modes de vie étranges et incompatibles à demeurer à l'intérieur des frontières. Le risque, et il semble faire de plus en plus présence, serait de fournir une version du migrant qui ne s'appuie que sur l'émergence de ces signifiants. Mais plus encore, quand les politiques composent leurs textes en donnant une valeur consubstantielle à ces signifiants, le risque dépasse les représentations, il devient un réel dessein politique. « *L'étranger n'est pas un simple épiphénomène de la formation de la communauté politique ou un dégât collatéral de sa genèse, mais un lien intrinsèque se cristallise entre politique et étranger, comme si l'exclusion de ce dernier participait à la formation et la pérennité de la communauté politique* »<sup>255</sup>.

Ces personnes qui ont pris le chemin de l'exil ont en commun le fait de fuir quelque chose et de vivre l'à venir de cette fuite dans un monde globalisé<sup>256</sup>. Stigmatiser leurs différences sur le champ politique pour donner des droits aux uns, ceux qui ont vécu les affres d'un réel féroce, et soustraire ces mêmes droits à ceux qui s'exilent pour des raisons économiques relève d'une gageure morale dans un champ politique où certes l'argutie est primordiale mais pour autant limitée symboliquement. Or, le pas puissant de l'imaginaire conteste cette limite symbolique pour laisser place à des entreprises idéologiques. « *Les enquêtes, mesures, travaux de réflexions et conclusions des experts faisant état de la stabilisation globale des flux n'y servent à rien. Les discours gouvernementaux reprennent l'antienne de la menace d'une pression migratoire dont il faudrait protéger les économies occidentales* »<sup>257</sup>. Nous constatons la périlleuse et stratégique utilisation de l'expertise et des chiffres lorsqu'une volonté s'arc-boute sur la dimension imaginaire dont les effets rendent submersibles une réflexion collective.

---

<sup>255</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016), 52.

<sup>256</sup> Sidi Askofaré, « Exil et ségrégations », *Mensuel*, n° 134 (juin 2019).

<sup>257</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998), 153.

Le sujet autochtone est mobilisé sur l'effet immédiat et insécure de la menace de l'étranger, se dessaisissant lui-même d'un pas de côté qui pourrait l'amener à entendre autrement la chose. Il y a une version du sens qui exporte le sujet vers la crainte qui ne l'atteint pas autrement que par une jouissance. Il se laisse entraîner dans un « *pas-de-sens (qui) va dans le sens d'une réduction de la valeur, d'une exorcisation de l'élément fascinant* »<sup>258</sup>. Le signifiant migrant se coule inlassablement dans un monologue qui se répète et dont l'usage coupe tout accès à la réalité. Il n'y a pas de jeu entre ce terme migrant et l'Autre car à lui seul, ce signifiant ouvre une histoire sans surprise dans un aspect possédé et excessif par son imaginaire. Cet irrationnel imaginaire participe à l'édition toujours plus incisive des lois sur l'immigration. Il permet d'agiter un prétexte démoniaque à la demande d'asile, il fissure dans ce glissement le lien entre la politique et l'éthique. L'une, la politique, se démarque de l'autre en faisant gouverner l'agitation que crée l'étranger. Leur clivage est d'autant plus édifiant qu'à l'énoncé d'un rejet du migrant viennent se cristalliser des contre-attitudes rejetant le rejet. L'instrumentalisation des personnes migrantes en est plus que lisible, elle interroge la demeure dans laquelle ces personnes peuvent nourrir l'espoir de se poser.

### *Faire demande dans le sceau imaginaire*

Avancer un besoin dans son déplacement n'est pas ici suffisant car il devient nécessaire de démontrer le vécu d'une tyrannie et la menace de son retour. Un refus peut être en effet juridiquement opposé à la demande d'asile. Le climat social condamne le migrant à tenir un discours entendable et le convoque simultanément sur l'ère du soupçon<sup>259</sup>. En effet, quelle véracité de son propos pourra être retenue et dans quel degré de danger se situe-t-il pour qu'il puisse bénéficier de la mansuétude de l'état ?

A ce soupçon pesant sur lui s'enchaîne la mise au supplice de sa vie privée qui va devoir s'ouvrir et se dire pour soutenir la demande. Autrement dit, la menace est aussi psychique car il est question de donner à voir une profonde cicatrice pour s'éviter la condamnation à la misère. Une privation d'avenir est constamment soumise à des enjeux pour le migrant qui se

---

<sup>258</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 111.

<sup>259</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 143.

voit, par l'application d'un discours politique muselé dans l'arbitraire, condamné à la survie. Un asservissement est notable, du fait d'être ce demandeur d'asile. Il y a une réduction du sujet de l'énoncé à l'être en demande. Quels que soient les éléments recueillis, la parole du demandeur n'est pas toujours reconnue<sup>260</sup>, ce qui pose l'enjeu du comment la vérifier.

La distinction est importante entre le sujet et l'être en demande. Celui qui est en demande dans la configuration de l'exil est privé d'un lieu et d'une appartenance. Il est isolé dans sa demande, devenant un suppliant pris dans l'inégalité et le pouvoir de la décision de l'autre. Sur ce moment qui devient critique pour la personne migrante, un jeu d'exclusion se met en place, exclusion du lieu commun de la loi pour ne dépendre, un temps, que de celle arbitraire de l'Autre. Ce sujet est fait comme un rat<sup>261</sup>, en tant qu'il dépend de ce discours, qu'il est fait par ce discours. Pour Lacan, s'il l'est d'abord parce qu'il est le sujet de l'énonciation, il l'est en plus parce que pris par l'énoncé qui lui est réservé. Lorsque le sujet migrant doit s'en débrouiller au moment de sa confrontation à la demande, il fait aussi face à la béance de son désir dans ce rapport à l'Autre qui attend une vérité, mais sûrement pas celle du sujet. A cette personne migrante, s'impose un cache sur le désir qui pour autant reste tout entier exposé au regard. Le sujet est manqué à être. Il n'a pas forcément la prise que le souvenir de son histoire imposerait comme récit, voire comme oublié<sup>262</sup>. Cependant, il apprend vite, et doit faire avec, ce que l'expression être migrant prend comme importance quand elle se répète à son sujet. Par le signifiant, son être est toujours déplacé, ailleurs, inavouable et méconnu. Il ne peut s'en défaire car il y est rivé dans un indicible. C'est arraisonné à ce manifeste que le sujet exprime une demande. Il est alourdi par cet intime voilé dans l'enjeu instantané de cette demande. Y être réduit peut être sans limite pour lui.

Le phénomène d'exil, par sa production signifiante sur l'exilé et par la contrainte qu'il édicte, entraîne un assujettissement du sujet, qui selon l'exposé de sa supplication, se verra plonger dans une absence de garantie sur son destin que lui réserve l'Autre. Plus encore qu'une

---

<sup>260</sup> Aurélia Malhou, « Le demandeur d'asile face à l'histoire, face à sa mémoire : un témoin », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 131.

<sup>261</sup> Jacques Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement » (Conférence donnée au centre hospitalier du Vinatier à Lyon, Lyon, 1967), 19.

<sup>262</sup> Bernard Nominé, « La fonction de l'oubli dans le nœud du temps », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019).

désinscription de la loi dans ce moment, parce que la demande est supportée par une relation éphémère mais intense incluant des mouvements subjectifs, la pulsion peut surgir et cibler le sujet de manière incontrôlée<sup>263</sup>. Ses causes n'émanent pas forcément d'un manque de répression. Le fait de culture n'est pas concerné par une fêlure de ses interdits mais ce rapport de l'un à l'autre fait s'incliner chacun sur ses penchants naturels et ouvre comme un possible le danger que soit attaqué et refusé l'étrange. Ce sentiment d'étrangeté souffre de ne pas être rangé dans un patrimoine d'idées consignées<sup>264</sup>. Il amène le sujet sur une autre scène, refusée à l'être en demande. L'expression de ce qui se déporte dans ce reflux du rejet impose, par la commande faite au sujet de rester dans de l'impensé, une protection face à cet étrange autre. Ces modes de défense peuvent s'immiscer au cœur de ce qui se vit entre ces humains sur ce moment.

Pour le migrant, c'est dans sa dépendance à l'événement qu'il subit le fait d'être réduit à l'être en demande. Ce qui est dans son être, qui l'atteint, s'écoule d'un ailleurs et l'affecte par son inscription dans l'Autre par l'entremise du corps<sup>265</sup>, cela ne trompe pas. Des signifiants exposent le sujet dans ce temps particulier qu'il traverse sans assise. Ces signifiants peuvent subir le refoulement, mais le sujet reste néanmoins pris par ce qui se passe en lui sans qu'il ne puisse le penser, délié de la représentation refoulée. Freud précise en effet qu'une quantité d'affect n'est pas concernée par le refoulement, elle reste lisible, elle survient au sujet médusé. Cela enlève le sujet migrant dans un moment où il ne peut pas s'inscrire dans cette demande et croire et faire croire qu'il est dans un « un » qui le représente. Ce qu'il en est de ce « un », c'est que ce sujet doit se déterminer dans un discours qui permet à l'autre de se distinguer comme maître. Ce maître n'est rien d'autre que celui qui est le plus fort<sup>266</sup>. Le sujet migrant se joint à ce discours pour n'être que dans la pratique qu'ordonne le maître. Il s'y loge caché de son être, objet de cet Autre, mais toujours avec le résidu de ce qu'il est au plus profond, affecté d'être un sujet. Le sujet ne disparaît pas dans cette réduction à l'être en

---

<sup>263</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

<sup>264</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 1971), 30.

<sup>265</sup> Bernard Nominé, « L'affect et la dérive », *Ce qui nous affecte*, Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 11 (2012): 29.

<sup>266</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 178.

demande, il n'est pas le néant. En revanche, il est affecté. Il est affecté au niveau d'un surgissement qui s'exerce par l'effet du langage<sup>267</sup>.

### *L'aperçu d'un reflet humain*

La tendance du collectif est de faire exclusion de l'étranger dans un autre lieu. Nous voyons, à l'avancée de notre réflexion, que cet autre lieu peut prendre effet et forme de non-lieu dans un glissement toujours plus étourdi que la place et la fonction de l'étranger viendraient actionner. Collecter les signifiants qui représentent l'étranger dans un autre lieu suppose qu'il prend place de manière indéterminée dans un endroit inconnu mais dont le relief est le fait qu'il soit hors du lieu où une jouissance s'accorde à l'entre soi. Le mot étranger a le port dans lequel il peut être disposé et faire collecte de représentations caractéristiques.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan reprend son axiome « *l'inconscient est structuré comme un langage* »<sup>268</sup>.

Il s'agit pour lui d'une sorte de loquet agissant comme ouverture et fermeture sur le dire. La dialectique du sujet et du langage forme une relation intime entre le dire et l'oubli et entre le dire et ce qui s'entend. Dans sa logique lacanienne, le sujet est la récolte de cette scission, elle insiste sur le fait que le sujet n'est pas informé par la diffusion du signifiant, même bien rangé dans une topologie. Quand il ouvre à sa demeure le sujet, le signifiant laisse pour autant tomber les effets de signifié dans un arbitraire car ils n'ont rien à voir avec ce qui le cause<sup>269</sup>. En écho de sa présence dans cette demeure, le sujet y est affecté de n'être pas à l'unisson. Il est dans un mystère parce que ce qui le cause est en fait le réel, ce réel qui vient déranger les choses. Le signifiant a cette fonction d'approche approximative qui se suspend pour le sujet dans un signifié raté. Il est périlleux pour le sujet d'en être le représentant car le déroulé de ce qu'il en est pour lui insiste dans cette dimension de ratage. Cette impossibilité ne permet pas au sujet de rejoindre un savoir sur lui. Il est positionné dans un entre deux, dans un savoir

---

<sup>267</sup> Ibid, 181.

<sup>268</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 20.

<sup>269</sup> Ibid, 23.

qui justement le dépasse et lui impose de faire avec les traces de la rencontre de son corps avec le langage<sup>270</sup>.

A cette allure, l'étranger apparaît avec un poids particulier, celui de sa signifiante. Il débarque dans la dimension d'un être à qui l'on demande d'être ordonné au discours du maître<sup>271</sup>. On lui demande, à cet étranger, de donner son être, de se constituer comme pris dans les médiations symboliques du groupe social auquel il fait demande, au risque, sinon, d'être rejeté hors frontière, irrecevable<sup>272</sup>. Lorsqu'il essaie d'en rendre compte, l'étranger a bien avec lui la référence des choses liées à cette communication. Il donne la réplique à l'ordre de l'autre mais rien n'est sûr de ce qu'il produit. Il se loupe par le fait qu'il représente une grande surface énigmatique et qu'il dépasse ce que supporte seul le savoir énoncé. C'est aussi cela l'étranger, celui qui, par le ratage qui est le sien pour se représenter, fait diffusion d'un effet de l'humain. Il renvoie à un exil intérieur qui ne cesse de rappeler chacun des sujets au lieu même de la perte et de la séparation. Il est un aperçu du reflet humain. Mais aujourd'hui, cet humain, le migrant, est aussi celui qui vit l'éloignement de cet exil quand il est privé de la dimension de son langage lorsque, face à ses mots, des dérives toute puissante le réduisent à une forme résiduelle.

L'immersion dans cette rencontre n'est donc pas reliée qu'à la demande que porte le migrant. Elle a aussi un reflet humanisant. Elle expose chacun à l'émergence de la notion de semblable dès lors que s'intègre à la demande la subjectivité de l'autre. Le paradoxe, c'est que le sujet floute ce moment entraîné ainsi sur la pente d'une rencontre intranquille. Les mots pour la commenter sont improbables car ils sont prisonniers d'une erre qui les retient. Ils sont même abandonnés pour que revienne sur la scène une exigence de séparation radicale. C'est un ordre clivant que donne à voir le moment, écho d'un surmoi sévère<sup>273</sup>, mais aussi protégeant d'un échange humanisant. Dans ce temps dit « juridique » de contrôle, l'accès à l'humanité s'avance comme un rapprochement. Il peut briser le clivage social et entamer le contrat

---

<sup>270</sup> Sol Aparicio, « Qu'est-ce qui nous affecte ? », *Revue des Collèges de Clinique du Champ Lacanien*, n° 11 (2012): 15-20.

<sup>271</sup> Lacan joue de l'analogie maître et m'être pour rendre compte de l'impératif du signifiant maître dans lequel peut s'installer l'être.

<sup>272</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 61.

<sup>273</sup> Sigmund Freud, *Œuvres complètes, psychanalyse XVI*, PUF, Psychanalyse, XVI (Paris : PUF, 1991).



imaginaire qui délimite un espace frontalier. La lime, qui reflète l'espace de négociation dans lequel personne n'est chez soi, émergence de la rencontre, se voit réduite à n'être qu'un trait, une démarcation entre le dedans et le dehors, mais aussi entre le sujet et celui qui le contrôle. Le sujet en est réduit à la demande qu'il porte et à laquelle l'autre s'oppose naturellement. Il peut ressentir sur lui les retombées d'une pensée qui s'est avancée mais qui n'a pas pris le risque de s'émanciper, s'ajustant sur l'option d'un mal improbable et indéfini. La notion d'humanité, approchée dans ce cadre-là, a beaucoup de chances de rester capturée dans le risque et de se voir imposer, en retour, un idéal auquel sont contraints les protagonistes de cette rencontre. Cet idéal est fondé sur le règne de la violence qui s'impose dans le rapport à l'étranger. Il est rangé du côté d'une personne non digne d'amour et destiné à la haine et à l'hostilité<sup>274</sup>.

### *L'effet sur le sujet*

Les causes de l'exil n'ont pas le même sens. Elles sont portées par une coloration subjective singulière. Le départ se situe dans un impossible, une insondable décision ou encore une nécessité vitale. Les sujets interrogés en décrivent des faits dont les éléments percutent souvent l'histoire de chacun. La hauteur des violences énoncées dans leur pays et dans leur parcours interroge les retentissements sur la subjectivité<sup>275</sup> et dessine des trajectoires où la solidité et la vulnérabilité psychiques subjuguent les défenses moïques à travers une présence quasi quotidienne de la menace et une réponse défensive de survie. La dureté de leur exil est un trait commun pour ces femmes et ces hommes. Ils ont plongé dans l'inconnu d'un réel assourdissant pour fuir un lieu impossible. Se sont imposés à eux des modes de survie dans un champ d'humanité délité où les contenants subjectifs singuliers se sont possiblement perdus dans la confusion imposée par la destructivité des différents étayages symboliques

---

<sup>274</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

<sup>275</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 67.

culturels<sup>276</sup>. Ce trajet imposé, souvent erratique, les situe dans une position délicate entre fuir et trouver refuge dans un lieu où se poser et pouvoir recomposer une existence.

Puis, de ce temps qui s'est modulé entre éros et thanatos, entre une vie qui s'offre et une exposition à la mort, l'exilé entre dans les méandres juridico-administratives d'un accueil institutionnel. Il passe d'une position de rescapé à celle d'examiné. Un dessein politique l'accueille dans des conditions qui contrôlent les témoignages de ces routes migratoires et condense un verdict sur la validité de la demande d'asile. Pour le sujet, l'histoire d'un furieux combat corporel et psychique, qui pourrait trouver une limite dans la bienveillance accordée à son témoignage, fait continuité et s'inscrit dans un lieu insupportable. Tous les instants de dire et de ponctuation de son déroulé migratoire peuvent ouvrir, dans un bref battement un monde de l'effraction<sup>277</sup>. Il doit témoigner d'un affolement pulsionnel vécu dans la douleur et qui est resté sans médiation, tout signifiant étant maintenu à distance. Ce témoignage doit être vérifiable, légitimé, en quelque sorte rendu exact par une fonction administrative experte.

Ce recours au signifiant expert souligne certainement plus l'embarras de la fonction d'écoute dans l'accueil de la personne exilée qui s'appuie sur une ligne de lecture prescrite. Concrètement, ce fonctionnaire de l'état doit détecter si le parcours de la personne est exact et examiner scrupuleusement la teneur de son témoignage dans son processus et ses contingences. Il en découle un climat de crainte mais aussi de suspicions<sup>278</sup>. Ce moment est ostensiblement intrusif ; d'abord parce qu'il est ce qui va conditionner la suite pour la personne migrante. Elle est attendue sur la concordance et l'exactitude de son témoignage, mais elle est aussi épiée dans une potentielle fraude. De fait, sur cette scène, cette personne est autre que requérante. Politisée, elle devient une voleuse sur qui la possibilité de s'immiscer dans l'intimité de son corps et de sa vie privée est instaurée. C'est donc dans une forme de dénuement que cette personne migrante voit s'engager ses droits dans le lieu d'accueil. Elle est d'abord soumise au traitement de sa demande à partir de mesures qui la

---

<sup>276</sup> Olivier Douville, « Du choc au trauma... il y a plus d'un temps », *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 83-96, <https://doi.org/10.3917/fp.008.0083>.

<sup>277</sup> Armando Cote, « La mémoire traumatique chez l'enfant et l'adolescent », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, (Toulouse : Érés, 2019), 36-46.

<sup>278</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 57.

restreignent et l'obligent à revenir docilement sur son parcours, son expérience et en faire un témoignage scrupuleux.

Avec cette contrainte de dire l'exact relevé des faits, c'est aussi ce qui se joue au niveau subjectif qui est questionnant. Une autre forme de servilité se met en jeu, celle d'être prise dans un enclos organique où seul le biologique fait soutien au corps. Le sujet est ébranlé par la figure de ceux qui se constituent juge de son énonciation, et ce même lorsqu'un climat d'écoute s'ambiance auprès de lui. Au même titre que la suspicion vis-à-vis de cette personne étrangère démontre une fermeture défensive obsessionnelle, le sujet vit un repli. Une clôture s'érige dans le temps du dire, des marques affectent le corps qui est soumis à être le contenant d'afflux de jouissance sans lien de médiatisation possible. « *C'est une destitution spontanée, sauvage, et qui se répète sans instruire le sujet* »<sup>279</sup> qui l'amène au seuil de l'angoisse.

Le sujet peut-il traduire cela ? S'il s'y essaie, il se confronte irrémédiablement à ce qu'il a de plus étranger à lui mais aussi de plus intime. De son réel, il est évidé au moment d'en témoigner. C'est ce vide qui est le pôle organisateur de la vie psychique, et c'est à partir de ce vide, à savoir le réel du manque de signifiant, que s'établit pour le sujet un impossible oubli. La conversion en signifiant de ce manque symbolique donne voie à la dynamique de désir de se révéler. Mais cela ne se produit pas sans un reste du côté du réel qui va toujours revenir à la même place<sup>280</sup>. Le réel échappe à la représentation, ce qui impose un défaut au sujet d'arriver à le dire ; élément conceptuel qui n'étonne pas du point de vue structurel. Mais cette insaisissable réel rend caduque le témoignage du migrant surtout si l'Autre s'accroche à l'unique vérité, seule à exprimer la légitimité de la demande. Alors que ce lieu d'examen de la parole du sujet migrant s'ouvre sous la forme de l'institution juridique, le sujet qui y est convoqué n'est pas uni à la loi. Au contraire, il y est en tant qu'objet, objet politisé faisant un écho communiquant l'actualisation de la destruction des corps par le politique<sup>281</sup>, objet capturé sur qui s'induit la possibilité de lui extraire toute dimension subjective. Si la personne est tenue par le fait de témoigner, d'apporter la preuve, le sujet semble perdre ici une certaine

---

<sup>279</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 25.

<sup>280</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire RSI, Livre XXII*, inédit, 1974.

<sup>281</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

tenue car il doit supporter le déplaisir d'être rançonné et transpercé par le regard de l'agent institutionnel. En réponse à cela, quelle autre possibilité pour le sujet que celle d'être pris dans le risque d'enclaver dans son psychisme cette dimension destructrice ?

Il est confronté à la jouissance de la chose. Le réel, hors du corps qui en est agité<sup>282</sup>, devient impossible à border par les chaînes signifiantes et s'immisce dans les registres de l'imaginaire et du symbolique, au cœur d'une mixité confuse. Dans ce moment, la parole, qui ne doit que donner à l'autre l'exactitude, n'institue pas le moi à travers un réseau de signifiants. Elle ne cache pas le dénuement devant lequel la personne se retrouve et n'agit pas dans une forme de séparation, laissant le mélange confus du réel enserrer le sujet. L'attente de l'Autre, qui scrute la vérité, a pour effet de réduire le sujet à une position d'objet. Sur la parole est posé un interdit de toute dissimulation. La nudité ne peut alors qu'être offerte<sup>283</sup> au regard de l'Autre, cet accès brisant la possibilité pour le sujet de garder secret un savoir, c'est-à-dire un tenant lieu d'Autre inaccessible par le savoir. Dire est synonyme de trembler, trembler de la disparition du voile de l'intime, trembler de ne pas pouvoir préserver ce qui ne peut pas être vu. Le lieu supposé du non savoir qui opère une zone d'indétermination psychique pour le sujet, à l'équivalence métonymique d'une terre d'asile étrangère<sup>284</sup>, valorise l'exil du sujet dans une dimension affable. Dans cet espace, le sujet ne peut advenir, mais surtout il peut ne pas être vu et attendu par l'Autre. Ce lieu semble être mis en panne pour la personne exilée qui ne trouve dans le regard de l'Autre qu'une inquisition de véracité.

---

<sup>282</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975).

<sup>283</sup> Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, L'ordre philosophique (Paris : Seuil, 1997).

<sup>284</sup> Jacques Cabassut, « La théorie du réel, clinique de la "contention" », in *Cliniques méditerranéennes*, 2004, 225-49.

## *Politique migratoire et hospitalité*

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle a vu la naissance des nations modernes et avec elles l'émergence et la valorisation des frontières donnant une souveraineté de droit sur l'étranger à celui qui ordonne la vie à l'intérieur de son territoire. L'autorisation donnée à l'autre d'entrer ou le choix de le laisser dehors naît avec cette émergence qui différencie le citoyen du monde<sup>285</sup> du citoyen d'une nation. La notion de citoyen correspond à cette idée que l'individu pénètre et agit dans l'espace public librement. Il possède une liberté d'expression sur les enjeux politiques de l'espace dans lequel il est, liberté qu'il consent aux autres dans un rapport fraternel de conflictualité<sup>286</sup>. Cette notion l'émancipe d'un statut que son identité lui assigne à la fois sur le plan social et sur un domaine plus personnel. Avec la notion de citoyen, il y a un effet de disputation et de séparation<sup>287</sup> qui fait lien dans la structure de la parole.

Ce qui fait se relier le sujet citoyen à l'autre dans un espace social collectif, c'est ce qui dans la parole n'est pas binaire, mais ternaire. Le rapport intersubjectif y est tenace dans ce qui fait se perdre l'énoncé de l'un dans l'imaginaire de l'autre. Il s'agit du pli dans lequel le langage se loge, qui implique celui qui parle ainsi que son auditeur mais toujours avec, pour Lacan, un effet *de dérive*<sup>288</sup> de la parole humaine, plutôt qu'un résultat. Être dans l'espace public avec l'assise de la citoyenneté revient donc, pour chaque sujet, à savoir y faire un peu avec l'autre et avec l'Autre du groupe d'où se tracent des lignes de crête sur la base essentielle de la dissension que chaque dimension publique revêt. L'usage de soi, et de l'autre, dans l'action de faire collectif et de parler, imprime des éléments décisifs entre une mise en tension de la subjectivité partagée dans une conflictualité reconnue et une reconnaissance faite au sujet

---

<sup>285</sup> Sophie-Anne Bisiaux prend le cas de deux figures de l'histoire, Fougeret de Montbron, écrivain et voyageur du XVIII<sup>ème</sup> siècle et Diogène de Sinope, homme méprisant les lois de la cité d'Athènes, pour disserte sur le cosmopolitisme et sur l'« être citoyen du monde ». Dans cette approche, elle définit que le citoyen du monde ne se soumet pas aux autorités étatiques, relativisant les lois de la cité mais aussi la possession du pouvoir. La liberté est dans la revendication d'être sans attaches, et finalement de s'extraire du monde.

<sup>286</sup> Michel Autès, « Au nom de quoi agir sur autrui ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, février 2008, 11-25.

<sup>287</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 29.

<sup>288</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 296.

d'y participer. Cette structure culturelle, consubstantielle à l'être humain, s'édifie aussi dans une dépendance à une hiérarchie de l'un vers l'autre qui ne rencontre aucune difficulté à ressurgir lorsqu'une de ses étapes fait advenir la morale dans le rapport à l'autre. Lacan, sur ce point, avance l'existence de remous archaïques<sup>289</sup> quand la morale s'en mêle, qui plus est au niveau de l'immigration.

Conséquence de cela, la structure de la parole attribuée à l'humain ne lui permet pas d'être automatiquement reconnu en tant que sujet. Au contraire, il peut même être annihilé de cette fonction dans le refus qui lui est opposé de faire dérive langagière avec l'autre. La parole, avec laquelle le sujet effectue un traitement relationnel avec cet autre peut donc juste être réduite à son usage communicatif. L'autre, dans ce cas, peut élider le sujet en lui imputant la faute de ce à quoi il est réduit.

La question se pose alors de la résistance à la destructivité des conflits dans une dimension collective, c'est-à-dire dans un jeu d'identifications dominant. L'entité groupe importe chez chacun une crédulité et une soumission lorsqu'elle n'est pas fondée sur des éléments consistants et récurrents<sup>290</sup>. La lisibilité que chaque sujet fait de son lien au collectif dépend d'un rapport intelligent entre lui et le groupe et de la formelle sensation que la masse ne se fonde pas sur lui. D'un autre côté, il n'est pas de groupe possible dans un jeu d'identifications qui se situe au niveau d'un rapport à un seul autre qui porte sur lui la fonction de guide délicate autant que tranchante. Chacun dépend de l'existence et du traitement de ces effets inhérents aux groupes, aux institutions, et plus largement à un état – qui gère les espaces publics – dans un rapport d'inclusion/exclusion<sup>291</sup> relié à ses capacités de maîtrise et de subversion de son statut de parlant.

Un grand nombre de propriétés sont cédées à l'hôte qui rentre dans l'espace dont il est d'abord étranger. Il concentre sur lui l'esprit d'une crise de la cohésion. Sa seule arrivée agit tragiquement sur une volonté de saturation de la parole collective. Il sort le groupe de son illusion groupale, acte essentiel des fonctionnements collectifs, à ceci près que ce même

---

<sup>289</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 24.

<sup>290</sup> Sigmund Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XVI, 1921-1923*, Presses Universitaires de France, vol. XVI, Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 1991), 24.

<sup>291</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016).

collectif soit disposé à lâcher sur le manque qui le constitue. Par son arrivée, l'étranger questionne la dimension du primat pulsionnel et l'effort de son renoncement dans le travail de culture. Il apporte ce résidu qui dessine l'intrication du pulsionnel et du groupe. Il contraint à l'expression de tout ce qui se pare dans la cohésion sociale, susceptible de faire apparaître des liens de solidarité à l'endroit de la différence. Ces éléments posent clairement que le mal est une donnée naturelle inexorable inscrite au sein de l'individu et du collectif. Elle fait question dans un travail de culture.

L'autre question est celle qui se constitue dans l'attribution de ce mal à l'étranger. Ce mal est ainsi décalé du poids universel de l'humain pour l'imposer sous la forme du scandale à cet étrange Autre. Il en porterait le particularisme dérangeant d'une humanité constituée dans le rejet de l'Autre « *pas pareil du tout* »<sup>292</sup>. Mais l'Autre se manifeste toujours singulièrement. Il est toujours délivré de l'aseptisation que les groupes sociaux modernes tentent de fabriquer, il est hors des clous de l'uniformisation de la jouissance. Il est « hors-donnée »<sup>293</sup>, hors de la donnée qu'on veut lui attribuer. Le lien à cet expression s'appuie sur le travail réalisé par ces deux chercheurs, Mohammed Ham et Jean Michel Vives. Ils offrent une lecture, leur polémique, du refus d'enfouir la parole de l'étranger dans un langage immatériel où la substance appartiendrait au maître. Dans leurs réflexions, ils développent la façon dont, dans cette ordonnance, l'étranger est d'une part stigmatisé et psychopathologisé, mais aussi porte la figure sur laquelle s'écoule le mal au point finalement que son étrangeté lui soit subtilisée. Ces propriétés données à l'étranger se traduisent aujourd'hui dans des données conscientes où la duperie se pare du masque intentionnel pour créer sur l'Autre un sanctuaire du mal ; point de basculement, et de mensonge.

### *L'étranger en question(s)?*

---

<sup>292</sup> Jacques Alain Miller, « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38 (2018): 143.

<sup>293</sup> Jean-Michel Vives et Mohammed Ham, « Cultures ethnopsychiatriques et savoirs hors sujet : le dogme de l'exclusion », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 40, n° 1 (2003): 145, <https://doi.org/10.3917/rppg.040.0145>.

Sur la scène politique, la notion d'étranger glane son titre dans cette séparation que l'on retrouve encore aujourd'hui -exacerbée ? - entre le national, ressortissant d'un état, et l'étranger, ressortissant d'un autre état et séjournant ailleurs que dans son pays<sup>294</sup>. Toutefois, aujourd'hui, nous ne parlons plus de séparation mais d'une opposition devenue obsédante entre ces deux termes. Le rapport de force s'indique indubitablement entre les deux. Cela s'exprime dans une logique de rejet et d'admission. L'obsession est de capturer un puissant pouvoir que les états s'octroient souverainement à l'intérieur des droits qu'ils se fondent. Pour être légitime, ce pouvoir tente de s'éclairer de données objectives mais dont la valeur devient rapidement inexploitable car elle reste soumise aux bouleversements économiques et géopolitiques<sup>295</sup>. Lorsqu'il s'ouvre sur des critères subjectifs, ce rapport d'admission et de rejet de l'étranger fait entrer les mots de désir, de volonté, de consentement. Viennent alors se mêler aux données sur l'autre des termes déroutant pour les sujets tels que ceux de sacrifice, de souffrance, de deuil, de détresse, mais aussi de souvenirs, d'actions héroïques et de transmission. La réalité de l'étranger est dépendante de ces éléments sensoriels et sentimentaux ; elle repose entièrement sur eux en même temps que le dessein des sociétés est de rendre lisible dans tous les domaines l'efficacité de l'objectivité scientifique qui vient faire procès à une perception trompeuse. Le sujet est pris dans ce double mouvement paradoxal. Il est prisonnier de ce « en même temps » où il doit faire la preuve de ce qu'il énonce, avec la crainte de l'oubli combinée à celle de ne pas être cru<sup>296</sup>. Il est aussi examiné, hors du sensible de la parole, dans la recherche d'une vérité sans perte.

Dans ce temps mouvementé pour le sujet, nous pouvons interroger avec une certaine acuité l'abandon qui est fait de la chose naturelle du monde, celle d'où la violence a élu domicile. En déroutant ces sujets d'une vérité réelle, la seule, pour autant indicible, se crée dans ce monde un abandon du commun. Le sujet n'est pas seulement dans une perte de sa subjectivité<sup>297</sup>, c'est-à-dire dans une double contrainte de ne pas pouvoir se souvenir de tout dans le détail

---

<sup>294</sup> Paul Ricoeur, « La condition d'étranger », *Esprit*, n° 323 (avril 2006).

<sup>295</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998), 57.

<sup>296</sup> Aurélia Malhou, « Le demandeur d'asile face à l'histoire, face à sa mémoire : un témoin », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 136.

<sup>297</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 99.



et de faire avec cette demande venant de l'autre. Il ne s'agit donc pas uniquement de l'attente d'une exacte vérité ou du bannissement lié à l'incapacité de la fournir. Ce dont il est question, bien au-delà, c'est ce que Hannah Arendt démontre, à savoir une destruction du monde commun, « un aspect sous lequel le monde se montrait et qui ne pourra plus jamais se montrer »<sup>298</sup>. C'est dans cette perte du monde commun que le migrant est propulsé, dans cet univers où son existence est réifiée sous le code d'une histoire objectivée. La valeur de son réel rentre dans un mode de calcul. Il doit passer par une ritualisation sociale dictatoriale éloignée du tissage consistant entre l'individu et le collectif nécessaire pour soutenir le dire subjectif<sup>299</sup>. Ce qu'il raconte de sa vie intime est passé au crible de l'expertise. Il est dépossédé de son histoire et de ses droits démocratiques au prétexte d'une organisation hégémonique de la place qu'il pourra/devra occuper.

Dans ce mode d'expertise, l'autorité de l'hôte, du groupe, et même celle de l'état, glisse dans le renoncement de sa puissance symbolique. Le citoyen perd son pouvoir de régulation sociale dans lequel une forme de transcendance, de distance et d'hauteur de vue prenaient consistance. Il ne s'articule pas à l'Autre, cet étranger-là. La finesse de la fiction collective, qui prenait la valeur d'autorité dans un rapport à l'autre, faisait exister une place d'exception sur laquelle l'identité du groupe pouvait se fonder. C'est d'abord Freud, dans *Totem et tabou*<sup>300</sup>, qui identifie cette organisation groupale et sociale à partir du mythe du meurtre du père de la horde primitive, un père d'exception, tout puissant, ayant tous les pouvoirs. Les fils parviennent à se séparer de ce père hors la loi. Ils réalisent ensuite un pacte social fondateur qui les relie par un interdit. C'est dans ce discours articulé à l'interdit que le père est consacré à cette place d'exception, cette place symbolique que personne n'occupe en se réduisant à l'incarnation de ce qu'elle a été. Cet acte nous renseigne sur le pas que fait le sujet lorsqu'il renonce à une jouissance toute<sup>301</sup>. Il n'est pas dans une conscience morale du bien ou du mal

---

<sup>298</sup> Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* (Paris : Edition du Seuil, 1995), 129.

<sup>299</sup> Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Érès Toulouse : Érès, 1997), 214.

<sup>300</sup> Sigmund Freud, « Totem et Tabou », in *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Presses Universitaires de France, vol. XI, XXI vol., *Psychanalyse* (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 189-386.

<sup>301</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 273-308.

à travers ce meurtre symbolique, mais plutôt dans une dimension éthique où il fait de cette contrainte un futur possible et non conditionné. Plus encore, il ne punit pas sa pulsionnalité, il se responsabilise à travers l'acte de la réprimer<sup>302</sup>. Fragile est donc cette place laissée où se renonce la jouissance que seule la démocratie aménage dans une représentation du pouvoir dont il est attesté que c'est un lieu vide qui représente l'écart entre le réel et le symbolique<sup>303</sup>.

Cette démocratie structure en effet un rapport à l'ordre à partir de ce qui n'est pas et autour de quoi les êtres s'agencent. Elle n'a pas la vertu d'un idéal, en revanche, son système oblige à la prudence, à faire l'effort de repérer les dérives qui la guettent. La démocratie, comme l'humain prescrit dans la loi du langage, fait d'emblée face à une pathologie sociale, celle de se fondre dans une dimension totalitaire. C'est dans ce jeu d'absence que le pouvoir face à l'étranger s'est décalé d'une fonction sociale habitée autour d'une place vide et consistante, à un modèle d'expertise, plein et inconsistant<sup>304</sup>. Le migrant, traité sous cette enseigne, n'est plus un étranger. Il est éliminé de cette place tout en la représentant dans un système pré-fabriqué. Par cette porte d'entrée, le migrant est soumis à une culture du contrôle. Son traitement fait résonance à ces propos de Michel Foucault : « *Nous sommes entrés dans un type de société où le pouvoir de la loi est en train non pas de régresser, mais de s'intégrer à un pouvoir beaucoup plus général : en gros celui de la norme. (...) Cela est caractéristique d'une société qui est en train de cesser d'être une société juridique articulée essentiellement sur la loi. Nous devenons une société essentiellement articulée sur la norme. Ce qui implique un système de surveillance, de contrôle tout autre. Une visibilité incessante, une classification permanente des individus, une hiérarchisation, une qualification, l'établissement de limites, une mise en diagnostic. La norme devient le critère de partage des individus* »<sup>305</sup>.

Ce processus normatif met l'autorité en crise car elle use d'un pouvoir qui fait défaut à l'articulation à la loi, à la loi articulée. Elle arraisonne le migrant pour le laisser hors frontière,

---

<sup>302</sup> Nathalie Zaltzman, « La lucidité du mal », in *L'esprit d'insoumission. Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman* (Paris : Éditions CampagnePremière, 2011), 24.

<sup>303</sup> Claude Lefort, *Essais sur le politique, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Seuil, Esprit/Seuil (Paris : Edition du Seuil, 1986), 26.

<sup>304</sup> Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Érès Toulouse : Érès, 1997).

<sup>305</sup> Michel Foucault, « L'extension sociale de la norme », in *Dits et écrits, tome III* (Paris : Gallimard, 1994), 75.

hors de sa position d'étranger. Le sujet est arraisonné dans un lieu où son étrangeté lui fait défaut.

### *Ce qui est perdu devient l'enjeu*

A cela, se confronte la conception que Lacan fait du lien social, où « *le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien* »<sup>306</sup>. Une déroute s'illustre pour le sujet car ce qui finalement repose bien sur lui, c'est la façon dont il va nouer son irréductibilité au signifiant et au savoir s'il ne rencontre pas d'autre qui partage avec lui et l'invite dans ce commun. Il peut avoir pour cela tendance à se comporter dans la vertu de la servilité et de la privation à des fins de rencontrer ce commun avec l'autre. Mais comme le souligne Freud, « *le moi docile et abstinent ne jouit pas de la confiance de son mentor, tout en s'efforçant, en vain semble-t-il, de l'acquiescer* »<sup>307</sup>. Cela est d'autant plus difficile que la venue de l'étranger frappe l'Autre du social comme un fléau ou une intrusion et augmente le degré bannissant des revendications.

La gageure est de haute volée dans un ensemble social qui se soumet à cela et qui ne sait quoi faire du malaise dans les subjectivités. L'exemple du migrant qui doit donner la preuve de son témoignage faisant de lui un être en danger dans son pays alors qu'il a, dans son parcours, franchi la frontière de l'inhumain, est à lui seul accablant. Il renferme aussi un paradoxe dans cette frénétique mise en tension entre une expertise froide et indifférente et la lourdeur d'un vécu qui ne pourra jamais atteindre ni même transpirer la vertu d'un témoignage linéaire<sup>308</sup>. Dans ces conditions, c'est sur ce sujet étranger que retombe un fétichisme de la différence<sup>309</sup> occultant les altérités. Les fragmentations historiques, sociales et juridiques font que « *l'humanité n'existe nulle part comme un seul corps politique, mais se présente au regard*

---

<sup>306</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 32.

<sup>307</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 69.

<sup>308</sup> Olivier Douville, « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile », in *trajets et site de l'exil: Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Maison d'édition Langage, 2021), 15.

<sup>309</sup> Rajaa Stitou, « L'extimité de l'étranger », *Cliniques méditerranéennes* 86, n° 2 (2012): 197, <https://doi.org/10.3917/cm.086.0197>.

*partagée entre des communautés multiples, constituées de telle façon que certains humains leur appartiennent en tant que membres, tous les autres étant des étrangers* »<sup>310</sup>. C'est ce que Rajaa Stitou nomme une construction normative<sup>311</sup> mais, dans son propos, réside une soustraction de la citoyenneté à cet étranger. Elle invite en effet à une réflexion plus soutenue sur les représentations du système politique où rien n'exhorte à une analyse sur le glissement amalgamé entre étranger et identité nationale.

Il semble néanmoins certain qu'à cette question chacun s'y confronte dans sa propre représentation personnelle de l'étranger – ce qui n'est pas familier – avec plus ou moins de subordination au maître du discours.

Nous rejoignons ici la remarque de Marie Jean Sauret<sup>312</sup> sur la distinction entre le discours du maître et le maître du discours qu'il assimile à la foule freudienne, identifiée au leader. Ce qui fait commun, la parole, prend d'un côté la fonction d'une dénonciation rejetante accommodée de violences justifiées par l'affaissement que subit la notion d'étranger quand elle perd ses qualités humaines. Au niveau du droit, cela donne à l'État la possibilité de justifier ses verrouillages en se retranchant derrière le « concept » d'identité nationale. Au niveau psychique, cela ouvre la possibilité à chacun de revendiquer son droit à son identité de natif contre celle de l'étranger, et ce avec un recours pulsionnel à la haine qui trouve de moins en moins souvent un rempart surmoïque à son essor.

D'un autre côté, la parole du migrant étranger n'est pas confisquée mais elle est celle d'un survivant qui a perdu ses marques face à l'autre. Les ressorts métonymiques et métaphoriques lui font défaut sans être totalement perdus mais une fracture a eu lieu, celle dans laquelle se répète<sup>313</sup> inévitablement le chaos sans que le sujet ne s'en déprenne ni voit dans l'autre la figure de celui avec qui un lien est possible. Il y a une perte du commun de la parole parallèle à l'effacement d'une voie d'accès à la position radicale du sujet<sup>314</sup>.

---

<sup>310</sup> Paul Ricoeur, « La condition d'étranger », *Esprit*, n° 323 (avril 2006): 264.

<sup>311</sup> Rajaa Stitou, « L'extimité de l'étranger », *Cliniques méditerranéennes* 86, n° 2 (2012): 197, <https://doi.org/10.3917/cm.086.0197>, 198.

<sup>312</sup> Marie-Jean Sauret et Pierre Bruno, *La différence freudienne*, Érès Toulouse : Érès, 2019), 19.

<sup>313</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968).

<sup>314</sup> Marie-Jean Sauret, « Refonder la barbarie », *Psychanalyse YETU* 47, n° 1 (2021): 79-107, <https://doi.org/10.3917/psyet.047.0079>.

S'il met à l'épreuve l'altérité, c'est sur l'étranger que repose pulsionnellement le rejet. S'il en constitue continuellement des raisons sociales, ce rejet a été accompagné au fil des époques d'un attirail de signifiants Autre aujourd'hui mis en suspens. Il est en effet un déterminant des nouages sociaux. L'ambivalence qu'il suscitait entre être l'étranger démoniaque ou celui porteur d'altérité s'efface délicatement dans le rapport au migrant laissant à ce dernier terme le périmètre restreint et enfermant des signifiants miséreux et hors du monde d'une figure indésirable. L'étranger est alors « *considéré comme irrecevable par les médiations symboliques du groupe social, il est à rejeter « hors frontière »* »<sup>315</sup>.

L'espace public a progressivement glissé dans la perte des fondements symboliques pour faire lien dans la modernité. Pour l'expliquer, le rapport à la technique, au tout économique a fini par construire le dessein d'apprendre à l'humain, en appui sur des connaissances neuroscientifiques, la maîtrise des émotions et des sentiments pour résister à l'instrumentalisation du discours de l'autre et à grandir en responsabilité. Dans cet ancrage, un implicite traverse, celui de penser l'humain dans un clivage entre hominisation et civilisation, donnant à l'humain la capacité de s'extraire de ce qui le constitue aussi.

Ces pensées s'installent sur un petit sentiment océanique « *du tout est bon* »<sup>316</sup> dans l'humain à condition qu'il fasse de sa singularité un bien pour l'autre. C'est alors entrevoir dans l'humain sa capacité à se fondre dans le groupe au regard de ses capacités, de celles qu'il perçoit de lui et de l'autre, et non dans un environnement qui, sur le seuil du langage, fait resurgir, du fond de ces fondations, une révolte barbare, la pulsion. « *Ainsi je ne rêve plus, et quand je lis maintenant que « projeté dans une réalité plus spirituelle encore, se constitue le monde des valeurs idéales non plus intégrées, mais infiniment intégrant : les croyances, l'idéal, le programme vital, les valeurs du jugement logique et de la conscience morale », - je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec*

---

<sup>315</sup> Alice Cherki, « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil », in *L'Exil intérieur*, L'Harmattan, psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997), 111.

<sup>316</sup> Marie-Jean Sauret, « Refonder la barbarie », *Psychanalyse YETU* 47, n° 1 (2021): 79-107, <https://doi.org/10.3917/psyet.047.0079>.

*un programme vital tout aussi répugnant au regard du jugement logique que de la conscience morale, pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou »<sup>317</sup>.*

La pulsion est exploitée dans ses pires penchants, saisissant le sujet dans un service à l'Autre. Le vide juridique affilié à ce mouvement est probant. Il autorise finalement une production contraire à la loi en projetant et en matérialisant une dérive symbolique et la réalisation d'un fantasme omnipotent. Cette donnée de l'espace public actuel donne couleur à une crise ou à une absence d'hospitalité.

L'acte d'écoute<sup>318</sup> du psychanalyste relèverait d'une hospitalité où la prudence fait office d'organisation<sup>319</sup>. La psychanalyse se donne pour fonction d'offrir un partenaire au sujet qui a chance de lui répondre. Cette acte ne commence pas au moment où il propose une écoute suivie d'une interprétation, cet acte a lieu dès que s'ouvre la porte au sujet de s'autoriser à dire. L'analyste, cet être inconnu, fait offre à l'étranger dès le bonjour et dans l'écoute singulière qu'il s'accroche à lui. Le choix de ce verbe accrocher donne aussi corps au lieu dans lequel une réponse est donnée à l'errance par le poinçonnage<sup>320</sup> possible du lieu dans lequel le dire est entendu. Cet acte peut porter les couleurs de la banalité en apparence, et c'est bien l'erreur qui pourrait se loger dans les recommandations faites pour développer l'art d'écouter, car dans cette forme d'apparence il y a surtout l'acte qui repose et se repose sur la présomption de subjectivité. Accueillir cet autre, c'est avant tout le considérer comme sujet qui porte un nom. *« C'est en effet par l'institution de la filiation - la première marquant l'identité humaine - plus encore que le rite ou le mythe que les hommes se différencient et prennent conscience de leur solitude, cet abîme dont ils doivent maîtriser la représentation pour faire prévaloir, selon la jolie définition de Legendre, « ce par quoi ils tiennent à la vie », c'est-à-dire la généalogie, ou encore l'identité »<sup>321</sup>.* L'hospitalité du psychanalyste est cette disponibilité d'accueillir en son nom, et avec son nom, le sujet.

---

<sup>317</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral*, Éditions du seuil (Paris, 1999), 159.

<sup>318</sup> Jacques Lacan, « Discours à l'école freudienne de Paris », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 269.

<sup>319</sup> *Ibid.*, 262.

<sup>320</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007.

<sup>321</sup> Maria Lafitte, « Entre origine et rupture, le sujet à l'épreuve de l'exil », *Autres temps. Cahiers déthique sociale et politique*, n° 62 (1999): 103-16, <https://doi.org/10.3406/chris.1999.2135>.

## « L'hostipitalité »<sup>322</sup>

Néologisme inventé par Derrida, ce terme tient compte de la racine étymologique du mot hospitalité. *Hostis* contient à la fois la signification de l'hôte et celle de l'ennemi. Hospitalité et hostilité se côtoient dans ce rapport étymologique. Une marque intime, pourrait-on dire, s'invite d'emblée dans la définition de l'hospitalité dans la mesure où cet acte s'établit dans un rapport à l'étranger qui peut se déplacer sur des rapports hostiles. Ouvrir sa porte à l'autre est un acte qui ne masque pas le fantasme de s'y perdre, d'être ému et affecté par la vulnérabilité que l'autre amène avec lui.

Un morcellement des fonctions apparaît dans cet acte d'ouvrir son intérieur à l'autre. Il est primordial car il garantit une prise en compte croissante de l'étranger. Il oscille entre la béance d'un monde sans socle qui peut faire actionner le levier d'une morale illusionnée dans l'idée de réifier la demeure imprenable, position qui doit nous faire admettre qu'au sacrifice hospitalier s'avoisine toujours la puissance destructrice de la pulsion<sup>323</sup>. La dimension de l'atopie<sup>324</sup> est lisible ici. La certitude de l'hôte accueillant se dérobe dans cette privation du lieu. Il vit simultanément l'accueil et le nulle part de son être. Si pour Lacan il s'agit d'une dimension du désir de l'analyste, ce nulle part de son être n'est pas toujours relié à l'écoute du sujet dans l'acte d'accueillir l'étranger. Cette référence au désir de l'analyste porte sur la neutralité du sujet. Elle écrit une page de la notion d'hospitalité dans ce mouvement de perte du lieu que consent l'accueillant lorsqu'il ouvre son espace à l'autre. La psychanalyse se donne pour fonction d'offrir un partenaire au sujet ; écoutant et répondant de là où il est, le psychanalyste donne cette fonction au lieu dans lequel le sujet peut s'autoriser à dire. Cette acte ne prend pas forme au seul moment de la rencontre, il a lieu dès que s'ouvre la possibilité

---

<sup>322</sup> Jacques Derrida, *Hospitalité, Volume I (Séminaire 1995-1996)*, Seuil, Bibliothèque Derrida (Paris : Éditions du Seuil, 2021), 287 et 297.

<sup>323</sup> Nathalie Zaltzman, « La lucidité du mal », in *L'esprit d'insoumission. Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman* (Paris : Éditions CampagnePremière, 2011), 25.

<sup>324</sup> Etienne Oldenhove, « Nécessaire atopie », *Cahiers de psychologie clinique* 21, n° 2 (2003): 187-96, <https://doi.org/10.3917/cpc.021.0187>.

au sujet de s'autoriser à dire. L'analyste est une personne inconnue qui fait une offre à l'étrangeté du sujet étranger. Il ouvre la perspective que soient dites les dimensions insu du sujet par le truchement des mots et du sens. Il accroche le sujet au dire, mais aussi au lieu pour dire et être entendu. Cet acte garde les traits discrets d'une banalité qui va se répéter en creusant, par la certitude de ses effets, la présomption de subjectivité. Pour la psychanalyse, accueillir, c'est avant tout considérer cet autre comme un sujet qui porte un nom.

Le psychanalyste change la perspective de l'hospitalité en ce sens qu'il se fait lui-même accueillir dans cette dimension subjective. Il est l'hôte de l'étrange du sujet. Du coup, dans cette dimension, le sujet peut commencer à « causer » avec le réel qui le cause<sup>325</sup> auprès de cet Autre.

Ce détour par ce chemin analytique dévoile d'autant plus la difficulté d'accueillir la personne étrangère. Elle révèle des problématiques de destitution que les discours politiques sur les enjeux migratoires ont beaucoup de mal à dompter. Les diverses crises que le monde traverse pose et repose les enjeux de l'accueil de l'étranger, avec, ces dernières années, une désinhibition quasi affirmée du refus de l'hospitalité. Dans ce refus, Patrick Chemla<sup>326</sup> y voit un racisme décomplexé, reflet du refus de l'accueil de l'altérité, mais aussi de l'accueil. Ce rejet de l'étranger amène une difficulté à penser pour chacun son inquiétante étrangeté et ce que cela mobilise à la fois sur l'intimité et les rapports sociaux. Cette difficulté a pris place dans les liens tout en se faisant à l'ordonnement des désirs supportés. Les faits migratoires actuels amènent des points de confusion sur les singularités subjectives. Ces singularités sont embarquées dans des problématiques générales de la condition et de l'histoire humaine<sup>327</sup> sans que des lignes de démarcations permettent à chacun de trouver en soi un lieu d'accueil de l'Autre. Cela se retrouve dans la question de l'hospitalité.

Celui qui entre dans la maison pénètre par l'entremise de son besoin et de sa perte. Sa terre et sa communauté sont loin, son corps a pu subir frontalement le rejet, l'exploitation, ce qui amène à la pauvreté et la précarité. Ce sont autant d'éléments qui conditionnent le passage

---

<sup>325</sup> Lacan, « L'étourdit » in *Autres écrits* Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001).

<sup>326</sup> Patrick Chemla, « Hospitalité et transfert », *Figures de la psychanalyse* 31, n° 1 (2016): 37-50, <https://doi.org/10.3917/fp.031.0037>.

<sup>327</sup> Brigitte Dollé-Monglond, « Prendre la mesure de sa condition d'humain », in *L'esprit d'insoumission. Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman* (Éditions CampagnePremière, 2011), 29-52.



d'un seuil et, dans ce passage, l'invitation qui est faite à dire l'insensé. La violence ou encore son incarnation dans un corps dépouillé et rejeté dans l'abject participent au franchissement de la frontière entre ce dedans et ce dehors. Ils se déterminent dans l'hospitalité car elle permet que se dépose la chose de l'autre. L'étranger et son étrangeté viennent faire excitation dans le mouvement d'ouverture qui leur est proposé. L'offre du lieu est à la fois une invitation et une collision. Elle fait énigme autour d'une dépossession. La filiation sémantique entre l'étranger et l'ennemi offre la perspective d'un accueil et d'un éboulement. La crainte de la prise du lieu se frotte à ce que ce lieu propose comme accueil. Dedans et dehors sont perméables entre faire du lieu celui dont l'invité peut jouir et la crainte que ce lieu devienne celui de l'invité où l'hôte deviendrait l'hôte de l'hôte. Sur ce point la distinction est difficile à faire car accueilli et accueillant se confondent dans ce partage du lieu. Ils touchent à la rencontre et à ses effets dans un lieu qui ne serait ni à l'un, ni à l'autre.

La notion d'hospitalité inconditionnelle témoigne de l'obligation d'accueillir l'autre sans lui faire de demande, ni sur son identité, ni sur son origine ou son parcours. Ce phénomène d'accueil contient aussi le partage d'un lieu où la notion d'hôte revêt une confusion possible. Elle dessine les contours d'un intime hétérogène, constamment soumis à l'épreuve du seuil, épreuve d'une ouverture/fermeture où la nécessité du réaménagement est quasi constante. A chaque instant l'hôte s'offre à la pulsion, à ses effets, potentiellement à une désorientation de soi chez soi.

Derrida affirme que cette loi d'hospitalité inconditionnelle n'a pas la possibilité d'être appliquée politiquement<sup>328</sup>.

Il s'appuie d'abord sur les réflexions de Kant qui affirme lui-même que l'hospitalité ne revêt pas de dimension affective. Pour Kant, l'hospitalité est un droit, un droit pour l'étranger de ne pas être traité en ennemi lorsqu'il pénètre sur le territoire d'un autre. Ce droit provient d'un droit dû à tous les hommes d'être dans un partage commun de la terre. C'est comme cela que l'hospitalité serait universelle car elle n'inclut pas le fait d'être aimé ou détesté pour l'étranger. Il est accueilli parce qu'il n'est pas d'ici, comme tout autre. Le principe, simple et finalement si complexe, est que chaque homme vit à côté de l'autre sans qu'il ne soit donné

---

<sup>328</sup> Jacques Derrida, *Hospitalité, Volume I (Séminaire 1995-1996)*, Seuil, Bibliothèque Derrida (Paris : Éditions du Seuil, 2021).

un droit supérieur à l'un de s'approprier un espace qui ferait de l'autre le rejeton, le barbare. Dans cette assertion, la barbarie<sup>329</sup> est entendue et administrée contre l'autre en tant que non-citoyen. Cet autre est d'une autre langue, d'une autre religion, d'une autre appartenance. C'est donc cet autre qui est traité comme un barbare car il est indexé sur une différence excluante de non-citoyen. C'est assurément son mode de réponse à l'altérité qui est traité et qui le conduit, en conséquence, à passer d'un statut de non citoyen à être assujetti. Pour ce qu'il est, il est traité d'une façon cruelle. La barbarie est ici pensée et composée à partir d'une dominance culturelle qui se définit et se pense comme supérieure sur les faits, mais aussi au niveau de la loi.

Un droit de l'homme serait donc d'accéder à ce droit absolu que représente l'hospitalité. Or ce droit se confronterait au choix de la primauté de fonder des rapports sur des échanges économiques dans le monde occidental. Le nouveau venu, cet étranger ou encore ce migrant en perdition, inverse la position hospitalière idéale en regard de méfiance. Le « chez soi » est attaqué par cet autre auquel forcément des conditions sont données pour accéder à des droits. Il doit en passer par les règles des droits des espaces communs, ce que l'on appelle par le terme de code civil. C'est dans cet espace que se constitue l'hospitalité sociale<sup>330</sup>.

Deux perspectives de l'hospitalité se dégagent des analyses politiques lors du XVIII<sup>ème</sup> siècle. La première conçoit un droit de séjour pour tout citoyen étranger de son pays natal. Elle s'appuie sur le fondement d'un accord entre les nations. La seconde surclasse cet accord car elle sollicite un droit naturel de citoyen du monde. Dans cette insertion au discours politique, l'hospitalité sort automatiquement de la loi morale qui offre à l'étranger un partage de l'intimité de la demeure. Il n'est plus l'invité venant de loin que l'hôte prie de rentrer chez lui. Le discours dessine des contours argumentés de l'hospitalité<sup>331</sup>. La logique de cet avènement discursif se trouve dans l'émergence de la circulation des biens et des personnes. Elle promeut la régulation dans une mise en tension entre une valeur antique de l'hospitalité et le fait de la modernité. Elle est pensée individuellement et collectivement dans une rationalité de la

---

<sup>329</sup> Sidi Askofaré, « L'envers de la civilisation », *Psychanalyse YETU* n° 47, n° 1 (1 mars 2021): 25-32.

<sup>330</sup> Anne Dufourmantelle, « L'hospitalité, une valeur universelle ? », *Insistance* 8, n° 2 (2012): 57-62, <https://doi.org/10.3917/insi.008.0057>.

<sup>331</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III, La découverte* (Paris : Éditions La découverte, 2022), 299-322.

circulation des personnes. Elle est désormais issue d'un raisonnement qui fait apparaître la prudence dans la nécessité d'accueillir l'autre.

Cet accueil n'est plus uniquement déterminé vis-à-vis de l'étranger. Sa préoccupation n'est pas que celle du sujet, elle est celle de la circulation et du statut de celui qui circule. Le voyageur, le diplomate, le représentant, quand ils circulent dans le monde des nations entraînent la reconnaissance d'un droit au déplacement et à l'hospitalité. Cette dernière affirme la solidité de ce droit dans un rapport examiné entre le citoyen et l'État.

L'hospitalité perd sa valeur éthique de la compassion. Elle n'est plus uniquement l'expérience par laquelle un sujet éprouve en soi, chez lui, le parcours et le drame de l'autre. Lorsque l'enjeu du déplacement n'est plus fondé sur le voyage, le commerce ou la représentation, l'accueil de cet autre va trouver sa raison dans la hauteur des mouvements des drames collectifs et dans le besoin de paix dans le monde. Si les états s'activent à se rendre hospitaliers, qu'ils formulent des propositions bienveillantes vis-à-vis du citoyen étranger et des relations géopolitiques, ce n'est pas sans une vigueur nécessaire qui doit juguler les discours larmoyants d'appréhensions de l'autre et ceux draconiens de tendances sécuritaires. Celui qui est en danger chez lui, vulnérable chez l'autre, est pris dans les flots de ce discours où l'hospitalité est conditionnée et le drame humain une variable.

L'intolérable de la dimension humaine que revêt sur lui le jeune exilé se confronte constamment à une limite répressive. Cela donne une coloration à des termes comme ceux de suspicion et de contrôle et cela vient donc faire aussi litige avec des positions de défenses de la personne exilée. En effet, la valeur du discours social se voit pareillement contrainte dans des tenues légalistes et a peu de marges de manœuvre quand l'enjeu du contrôle a pris le dessus sur le recours au droit à prendre place sur un territoire<sup>332</sup>. Il ne semble pas s'agir pour autant d'un discours dogmatique de la part de l'état. La prise dans le réel de ce discours plaiderait plus pour une identité sociale que viendrait incarner le mineur non accompagné sur laquelle une spécificité s'instaure. La précarité du jeune, son statut de mineur, viendraient alors se greffer à une dimension de contrôle administratif et policier, ce qui donne à voir l'émergence d'une population flottante au niveau social et politique. L'accès à la citoyenneté

---

<sup>332</sup> Nicolas Fischer, « Jeux de regards. Surveillance disciplinaire et contrôle associatif dans les centres de rétention administrative », *Genèses* 75, n° 2 (2009): 45-65, <https://doi.org/10.3917/gen.075.0045>.

est en suspens sans pour autant que la décision de rejet ne soit effectivement prise pour chacun. Ce mot de citoyenneté évoque ici l'idée d'appartenir à un même monde et d'avoir des droits et des devoirs. « *Mais on ne peut pas éprouver cette citoyenneté si personne ne vous regarde, s'il n'y a pas de relation de corps directe* »<sup>333</sup>. Le droit seul ne suffit donc pas car le vécu et le partage sont des expériences nécessaires dans les rapports du sujet avec l'autre, mais ce mode relationnel contraste avec ce phénomène contingent de la migration des mineurs isolés. Ce mineur n'est ni vu, ni saisi, car il s'agit certainement de ne pas vouloir se confronter à la question de ce qui spéculable en lui en trouvant rapidement la réponse à la question « comment l'empoigner ? ». Aucune alliance n'émerge car quelque chose est incommunicable dans son accueil. Le sujet mineur migrant n'échappe pas à cet espace du néant.

Mais « *Ce « quelque chose achève le symbole pour en faire le langage* »<sup>334</sup>. Un espace de négociation reste toujours plus ou moins indéterminé entre la volonté de contrôle et la dimension d'accueil. Discours social et discours politique se confrontent à l'orée de cet inédit statut. Plus spécifiquement, chacun de ces discours se voit aussi pris dans cette ambivalence car ce qui s'y négocie va plus loin qu'un ordre de traitement de l'autre. Il y est aussi question de la dimension humaine et d'un rapport à l'autre bien peu ordinaire. Une alliance s'immisce dans l'ordre de la loi car c'est la loi symbolique et le langage qui répondent aussi, inconsciemment<sup>335</sup>, aux formes impératives développées sur l'accueil du migrant.

### *Le regard d'Homère sur l'hospitalité*

Plusieurs aspects peuvent nous aider à donner consistance au terme d'hospitalité. Nous en trouvons des éléments dans l'odyssée, la fiction d'Homère. Ulysse, aussi appelé Odysseus, est le personnage principal de cette odyssée. Roi d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlée, il est un jeune marié avec Pénélope et vient d'être le père de Télémaque quand il est amené, avec

---

<sup>333</sup> Franco Lorenzoni, « Rompre les distances », *Etranger(s)*, n° 38 (2018): 31.

<sup>334</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 274.

<sup>335</sup> Ibid, 275.

d'autres rois, à partir combattre la ville de Troie en Asie Mineure. Une de ses ruses est lisible dans la feinte du cheval de Troie. Devant la résistance des soldats Troyens, il fait construire ce grand cheval en bois laissé ensuite en offrande aux portes de la ville. Prenant cela comme un cadeau, les troyens exposent ce cheval dans la ville. Ils déchantent lorsque les guerriers grecs, patiemment cachés dans le cheval, s'en échappent pour ouvrir les voies d'accès à la ville au reste de l'armée grecque. Cette victoire finale envoie Ulysse en errance sur les flots méditerranéens aux sons courroucés du dieu Poséidon. Dès cet instant, Ulysse entre dans un mouvement d'exploration des différents modes d'inscriptions de la voix et de la parole<sup>336</sup>.

Bannis du sol de ses origines, il rencontre des lieux et des peuples inconnus lors de ses différentes escales. Il sera très souvent l'hôte d'étrangers avec lesquels il aura accès à l'hospitalité dans un lien fondamental et sacré servant de contrepoint à la violence. Mais, si Ulysse profite de cette hospitalité chez les Phéaciens, c'est dans d'autres distinctions qu'elle se fera jour à d'autres endroits. Le cyclope, bête inhumaine non policée, lui fera vivre une haute barbarie en le privant de plusieurs de ses compagnons. Cette barbarie est administrée contre Ulysse en tant que non-être. Dans sa modernité, elle est entendue dans le traitement du migrant indexé sur une différence excluante de non citoyen<sup>337</sup>.

Mais aussi Calypso, soignante attentionnée, l'enfermera dans son amour ambiguë accroché au désir de combler une solitude envahissante. Dans son odyssée, Ulysse fait cette expérience de l'invasion, de l'invitation et de l'ambiguïté. Il est enjoint de vivre des rites initiatiques et des moments qui le confrontent à un monde archaïque sur lequel les lois et la dépendance de l'humanité n'ont pas encore agi. Embarqué dans des contingences dimensionnées sur l'infantile, le voyage d'Ulysse lui fait parcourir une cinétique pulsionnelle<sup>338</sup> où il transige du héros à la bête immonde, de l'invité au prisonnier. Il est régulièrement à la lisière du rejet et de la solitude et vit, lorsqu'il tombe dans les limbes de la violence, un rapport qui peut vite être tranché entre la vie et la mort.

---

<sup>336</sup> Olivier Douville, « Les trajets d'Ulysse et la dimension du père », *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2021, <https://www.olivierdouville.com/articles/les-trajets-d-ulyссе-et-la-dimension-du-pere>.

<sup>337</sup> Sidi Askofaré, « L'envers de la civilisation », *Psychanalyse YETU* n° 47, n° 1 (1 mars 2021): 25-32.

<sup>338</sup> Olivier Douville, « Les trajets d'Ulysse et la dimension du père », *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2021, <https://www.olivierdouville.com/articles/les-trajets-d-ulyссе-et-la-dimension-du-pere>.

Les occurrences de l'hospitalité y apparaissent dans un traitement qui honore l'hôte. Ce dernier y est accueilli dans la chaleur du don, il est respecté et aidé le temps du séjour. Il est un suppliant qui compose avec les codes de son accueil et forme en les respectant une demande d'hospitalité<sup>339</sup>. Une veille lui est aussi apportée durant son voyage retour. A l'étranger valeureux est faite écoute compassionnelle de son odyssee soumise aux affres des hommes, de la nature et des dieux. C'est un étranger bon, téméraire, qui a relevé le défi des épreuves de son voyage. Son accueil s'ordonne dans la vertu hospitalière, il fleurit de bontés à son endroit le temps de son séjour. L'ailleurs entre par la porte que lui ouvre l'hospitalité, ce qui permet à l'hôte de faire état de ce qu'est le monde d'à côté, de dire ce qu'il se passe. Ce récit devient un pont entre le connu et l'inconnu, il opérationnalise la dynamique de la parole et de l'altérité<sup>340</sup>.

Mais, c'est aussi de l'ordre du divin que vient la valeur donnée à cet hôte. Toujours sous son contrôle et ses prophéties, l'hospitalité s'organise dans cette référence divine, tiers énoncé et médiateur vis-à-vis duquel le destin des hommes est scellé. Ce rapport au divin est consistant, il est un point de repère qui tient complètement dans l'usage du langage et dans le discours qui lie les différents protagonistes. C'est lui qui unit et qui appelle chacun à parler de la place où il est. C'est donc inscrit dans le discours que cette référence se situe tant par son évocation que par sa sanction. Mais pour tenir, ce lien s'instaure et s'ancre « *dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant* »<sup>341</sup>.

Ce respect de l'hospitalité et des rites de sacrifice dessine une séparation entre les bons et les méchants et entre les humains et les monstres. Cette frontière n'accable pas l'étranger dans une confusion qui le rendrait de fait monstrueux car elle s'élève dans la vertu des actes. Elle n'est pas rabattue sur les origines. La chair intime de l'inconnu n'est donc pas entamée ni même quêtée car seuls les faits, les postures ou les déclarations sont celles qui pourraient faire sortir de la notion d'hospitalité.

---

<sup>339</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), 116, <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

<sup>340</sup> Mohammed Ham et Jacques Cabassut, « De l'exclusion de la clinique à une clinique dans les champs de l'exclusion », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 113, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0113>.

<sup>341</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 51.

Douville donne un exemple d'éviction de l'hospitalité quand il évoque Bellérophon<sup>342</sup>. Ce dernier finira par payer dans l'errance solitaire sa présomption de vouloir être le plus haut, puni en cela par Zeus. Épris d'une gloire sans limite, il se retrouva à terre, chassé de tous les dieux, errant et miséreux jusqu'à sa mort. L'œuvre et la sanction divines auront démontré leur magnanime hospitalité aux exilés courageux sans qu'ils n'aient en retour l'obligeance de conter l'exact déplacement qui est le leur.

Dans l'exil se cache aussi le son d'une histoire particulière, des luttes contre des phénomènes ou des humains, des secrets qui font de l'hôte à la fois le survivant d'affres spectaculaires et le tenancier d'un vécu et d'une identité soupçonnables. Ce sont des substances réelles vécues dans la chair du sujet qui l'offrent déjà à l'étrangeté, voire à la déréalisation<sup>343</sup>. Parfois, il faut savoir enfouir son identité au moment d'être accueilli en la demeure d'un représentant du lieu. Ulysse en porte le témoignage dans sa célèbre phrase « mon nom est personne » face au cyclope cannibale Polyphème, cruelle et surpuissante créature. Une raison défensive est donnée par Georges Devereux lorsqu'il dit que « *la renonciation ou le déguisement de l'identité sont, comme nous l'avons dit dès le début de cette étude, les défenses de choix contre la destruction, puisque c'est la connaissance de son identité qui révèle la vulnérabilité de celui dont on connaît l'identité* »<sup>344</sup>. Deux éléments métaphoriques se joignent à son assertion. Le premier est sur l'identité qui dans sa révélation amène le sujet au bord de la destruction. Le second est donc celui de la vérité. Devereux semble insérer, dans son travail sur la renonciation à l'identité ce que découvre Freud et que prolonge ensuite Lacan, à savoir que la vérité de l'identité ne peut pas être affirmée bien que son énoncé met au risque de la vulnérabilité. Le nom ne dévoile aucune vérité même s'il raconte une identité. S'il emporte le sujet dans la destruction imminente, c'est qu'il arrête une parole. Elle vient faire poids là où, à l'instant de la rencontre, les mots assurent ordinairement une conversation dans un flegme allusif et fondamentalement à distance de l'insistance signification que revêt dans ce cas

---

<sup>342</sup> Olivier Douville, « Les trajets d'Ulysse et la dimension du père », *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2021, <https://www.olivierdouville.com/articles/les-trajets-d-ulysses-et-la-dimension-du-pere>.

<sup>343</sup> Franco Lorenzoni, « Rompre les distances », *Étranger(s)*, n° 38 (2018).

<sup>344</sup> Georges Devereux, *La renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*, Petite Bibliothèque Payot (Paris : Éditions Payot & Rivages, 2009), 69.

l'étranger hostile. Mais, le nom implique le sujet dans la situation, ce qui n'est pas rien, car il dévoile un sens qui encoche l'étranger dans un lien obscur qu'il subit.

Notre intérêt peut d'abord s'arrêter sur la quémante de Polyphème à la vue d'Ulysse et de ses compagnons échoués.

« Ô étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous sur la mer ? Est-ce pour un trafic ou errez-vous sans but, comme des pirates qui vagabondent sur la mer, exposant leurs âmes au danger et portant les calamités aux autres hommes ? »<sup>345</sup>

Le destin de ses pauvres hommes prisonniers semble scellé vers une mort annoncée. D'un côté, la mer rompt leurs amarres, l'imprudence serait de se risquer à ses affres. De l'autre côté, bien assis sur son trône et régnant sur la terre, cet hôte impétueux voit en cette présence étrangère l'opportun festin qu'elle représente sans dénier porter quelconque considération à leur demande. Ils ne sont que chairs, que le produit d'une errance sans but et n'ont d'autre intérêt pour lui que de représenter son repas. Il les mange au rythme de son cycle dans la démesure de sa toute-puissance dans laquelle il est l'auguste en tant qu'Autre où s'installe la demande<sup>346</sup>. Il est d'ailleurs cela, le tout puissant qui possède la clé des lieux et une force extrême avec laquelle il peut détruire et dévorer quiconque s'y présente. Ulysse fait une description horrifiée de la monstruosité de ce géant cannibale sans vertu que seule la sauvagerie avec l'étranger semble intéresser. Mais, ses deux questions l'engagent à recevoir une réponse de ses faibles humains, Ulysse les représentant.

Face à cet accueil dénué d'inclinaison et formellement rejetant, Ulysse entendait le bruit des portes grinçantes d'un purgatoire dans des tonalités dépourvues des règles élémentaires de l'hospitalité<sup>347</sup>. Il éprouvait d'abord un élan de vengeance. Cependant, réprimer cet empressement lui apparut simultanément plus habile et urgent devant le réel de l'extrême nécessité de survie qui se dessinait à ses yeux. Il était pris par « *la nécessité d'un refuge bien*

---

<sup>345</sup> Homère, *L'odyssée*, Edition du groupe "Ebooks libres et gratuits" (Ebooks libres et gratuits, 2004), 121, <http://www.ebooksgratuits.com/>.

<sup>346</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 273-308.

<sup>347</sup> Anne Dufourmantelle, « L'hospitalité, une valeur universelle ? », *Insistance* 8, n° 2 (2012): 57-62, <https://doi.org/10.3917/insi.008.0057>.



*en amont de la formulation d'une demande* »<sup>348</sup> et de tout ressentiment, qu'il devait ici geler. Cela faisait naître en lui une ruse plus subtile pour se sortir de la férocité de son hôte. Ajourner sa délivrance est nécessaire à cet instant, elle se conditionne pour autant à des pertes sensibles et possiblement traumatiques dans l'espace-temps incertain où se poser est impossible et où repartir annonce une mort certaine. De plus, un sentiment de haine s'accroche à une perte totale du contrôle, elle-même angoissante pour ce simple humain. Ulysse accepte alors de s'approcher de la figure du cyclope et de défier la mort. Il s'aventure auprès de lui en lui faisant la promesse d'un objet supplémentaire de jouissance qu'il dépose à ses pieds. Dans ce jeu de satisfactions que propose Ulysse, l'enjeu est d'augmenter chez Polyphème ses illusions imaginaires de toute puissance et de réduire à néant le moindre de ses doutes sur l'échappée que convoite ensuite cet hôte qui s'approche. Pour Polyphème, la destinée d'Ulysse n'est inscrite que dans le festin qu'il fera ensuite de lui. Ulysse sur-complète Polyphème jusqu'à son endormissement, il le couvre de paroles et de vins afin d'éliider chez lui toute raison de le soupçonner. Polyphème est le souverain, Ulysse l'esclave. Cet esclave joue le « je » du maître, le « je » par lequel l'énonciateur est identique à l'objet de la jouissance de ce maître. Nous pouvons convenir que ce que propose l'étranger Ulysse à son hôte, au-delà d'un objet réel, complète un imaginaire illusoire et les satisfactions qui s'impliquent à cela. Il sédimente un savoir chez Polyphème, un savoir qui l'endort, certes sur les bases réelles de sa niaiserie, mais qui se constitue comme un discours sans faille, un discours propre et asservi volontairement à l'énoncé<sup>349</sup>.

Aussi, dans une argutie avisée, Ulysse décide de répondre aux questions de Polyphème. La ruse d'Ulysse est d'affirmer que son nom est personne. Il utilise la ruse du langage<sup>350</sup> pour dévoiler sa vraie valeur face à ce monstre qui se divulguera ensuite supportée par un pas de sens de la part de Polyphème, mais cela sera trop tard car il aura déjà perdu l'usage de son œil. Il donne dans cet énoncé l'insondable réponse à la question « qui es-tu ? », à laquelle tout

---

<sup>348</sup> Sissy Rapti-Escurier, « Question sur les effets subjectifs de la nomination dans le cas des sujets exilés », in *Trajets et sites de l'exil: psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 74.

<sup>349</sup> Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Érès Toulouse : Érès, 1997), 214.

<sup>350</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 98.

sujet humain ne peut répondre. Il la double de l'astuce de livrer un nom qui ne le qualifie pas. Il dit la vérité en escroquant son nom.

Mais en plus de cela, il rajoute aux oreilles de Polyphème une nomination : « *Mon père et ma mère et tous mes compagnons me nomment personne* »<sup>351</sup>. Cet ordre filial se rajoute à l'énoncé du nom, il semble être utile à le faire attester dans sa véracité. Il s'accompagne d'un énoncé pour tenter d'ouvrir l'espace de la loi morale de l'hospitalité. En donnant ce nom, Ulysse s'appuie sur le symbole de la reconnaissance chez l'humain, il formule un nom pour sortir de l'inconnu et de l'errance sans fin, voies sans issue. Son sacrifice est de se faire objet sous un nom codé du vide acéphale mais il ne choque pas Polyphème car son affiliation l'introduit au rang de l'humain, donc elle l'affaiblit et accentue chez le monstre l'idée qu'il va devenir un festin. Il pose deux points cruciaux, d'abord celui de se faire identifier homme faible et ensuite celui de reconnaître la suprématie du statut de Polyphème.

Ulysse couve sa vengeance et sa liberté avec son esprit malin d'où il sort l'identité personne ; il se sert de la naïveté de l'autre pour faire passer un signifiant dans le statut de signifié. C'est « *la parfaite identité, simultanéité, superposition exacte, entre la manifestation de l'intention, en tant qu'elle est celle de l'égo, et le fait que le signifiant est comme tel entériné dans l'Autre* »<sup>352</sup>.

La démarche d'Ulysse n'a d'autre dessein que celui de livrer par les mots le don et l'identité, un plateau de jouissance avec lequel Polyphème ne peut que se laisser bêtement entraîner. Ulysse n'est plus offensant dans sa feinte de se faire domestique auprès de l'autre. Il va même jusqu'au don et s'applique scrupuleusement à rester faible. C'est cela sa ruse, apparaître sous le masque du faible et retourner le délitement du signifiant<sup>353</sup>.

Elle permet la liberté, d'abord par l'indispensable acte valeureux de doubler l'aveuglement de la promesse par l'acte réel de percer l'œil du cyclope. Ulysse accomplit cet acte après une longue attente du moment propice où l'œil s'est fermé sous l'ivresse pour s'approcher de Polyphème et lui asséner ce coup qui lui fera perdre définitivement la vue. L'ogre s'agite alors

---

<sup>351</sup> Homère, *L'odyssée*, Edition du groupe "Ebooks libres et gratuits" (Ebooks libres et gratuits, 2004), 121, <http://www.ebooksgratuits.com/>, 124.

<sup>352</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 148.

<sup>353</sup> Olivier Douville, « Les trajets d'Ulysse et la dimension du père », *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2021, <https://www.olivierdouville.com/articles/les-trajets-d-ulyse-et-la-dimension-du-pere>.

dans la douleur et crie aussi ce qu'il en est de sa colère et de sa vengeance. Au matin qui suit, il exerce un contrôle minutieux de toutes les bêtes qui sortent de sa caverne en espérant trouver l'humain qui lui a retiré sa vue. Ulysse et ses compagnons, cachés sous le ventre des béliers, échappent définitivement au cyclope et reprennent la mer.

Libéré et à distance sur la mer, Ulysse crie son nom au cyclope dans une provocation supplémentaire qui le condamne par ailleurs à devenir l'ennemi désigné de Polyphème. Derrière cette ironie, nous percevons la nécessité d'Ulysse de ne pas rester personne. Il est dans la monstration de son nom en le criant, lié étymologiquement au monstre Polyphème (*monstrare et monstre*), et rappelant ce trait naturel enfoui chez l'humain. Il porte dès lors le nom de celui que l'Autre veut éliminer, il n'est plus personne. Il sort de l'anonymat et fait de son nom l'injure que crie maintenant cette créature aveuglée. Ce passage de n'être personne à représenter l'obsession pour l'autre l'oblige au bannissement, à l'exil. Il fuit par le nom qu'il restitue. Dans ce dénouement, il compte maintenant sur son identité à condition d'échapper aux conséquences de ce nom énoncé à l'Autre. Il habite à nouveau son corps avec le nom qu'il porte dans la mesure où, dans l'enfermement vécu avec ce monstre, il a vécu l'inhabité confondu avec l'inhabitable. Son corps n'était plus à l'endroit où il pouvait et devait être parlé, réduit au silence de toute pulsionnalité et désaffilié. Le cri du nom se place dans un désir d'ailleurs, seul lieu où le sujet prend corps<sup>354</sup>. Mais aussi, il est dans sa préoccupation identitaire par laquelle il se relie à son foyer, « *modèle de stabilité au cœur des tourmentes* »<sup>355</sup>.

Si cela le condamne encore plus à être hors de ce champ terrifiant où peut régner le courroux du cyclope, il crée par la récupération du nom un trait de rupture avec la jouissance de l'anonymat, complété du fardeau symptomatique d'être une cible.

---

<sup>354</sup> Anaïs Touati, « L'exil comme tentative de subjectivation », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Langage (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 95-110.

<sup>355</sup> Évelyne Plaquin, « Ulysse et Polyphème : un étrange dialogue », *Imaginaire & Inconscient* 29, n° 1 (2012): 75, <https://doi.org/10.3917/imin.029.0065>.

## *Une crise de l'hospitalité*

Lorsqu'un étranger ne possède pas de titre de séjour, il peut être arrêté et faire l'objet d'une mesure d'éloignement autorisant son renvoi forcé dans son pays d'origine<sup>356</sup>. Depuis la création des centres de rétention administrative, les premiers en 1981, il peut aussi être placé dans un de ces centres sur décision du préfet le temps de la préparation de son renvoi. Dans ces camps, une vraie discipline s'instaure. Elle s'appuie sur la surveillance et le contrôle de chaque personne étrangère dont la présence en France est non-programmée. Le rapport à l'autre, le « retenu », semble se situer dans un statut de non désiré et perceptible dans l'identité d'être celui effectivement éloigné.

La dimension discursive du pouvoir politique instaure le secours des personnes réfugiées. Le réfugié est, dirons-nous, uniquement secourable. Par la suite, il entre dans la position d'un être laissé en vie, mis en camp, à l'écart. L'enjeu humanitaire a perdu de sa moralité dans ces lieux de gestion de l'indésirable où l'exilé en vient à mendier pour avoir un statut de réfugié<sup>357</sup>. Le traitement de l'exilé combine expulsion et enfermement sur la base d'une commande politique ferme mais bien terne de la gestion des mouvements humains. L'incapacité d'accueillir est mise en avant par le pouvoir qui prône le soutènement sans construire l'hospitalité. Dans ce statut d'indésirable, l'existence de l'exilé est dépouillée de toute qualité humaine. Les moments qui soutiennent un rapport avec lui sont estampillés de contrôle, de surveillance, d'interdits et instaurent une déqualification citoyenne de la personne. L'exilé ne se voit pas attribué un droit, il est réduit à la vie nue<sup>358</sup> de celui qui n'a plus que son corps pour exister. Il vit dans un lieu où sa vie est délaissée à l'état de survie, un lieu inhospitalier qui précède l'accueil et l'interdit en même temps. Cette mise au ban est devenue la vie ordinaire de l'exilé.

---

<sup>356</sup> Nicolas Fischer, « La rétention administrative dans l'État de droit : genèse et pratique du contrôle de l'enfermement des étrangers en instance d'éloignement du territoire dans la France contemporaine » (2007).

<sup>357</sup> Michel Agier, « L'encampement du monde », *Plein droit* 90, n° 3 (2011): 21-24, <https://doi.org/10.3917/pld.090.0021>.

<sup>358</sup> Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, L'ordre philosophique (Paris : Seuil, 1997).

Dans sa demande, il vit le secours en même temps que le rejet. Tous ces mouvements sont entravés, il est réduit à sa seule demande de trouver asile. De plus, cette demande porte le poids d'un essoufflement bureaucratique qui se retourne indument contre lui mais qui a le temps d'insuffler une pression humiliante. Le sujet exilé en ressent la force. Il se voit déplacé dans une étrange étrangeté où ses ressorts intimes peuvent céder face à l'envahissement d'une honte silencieuse. L'éprouvé devient anormal, il tombe en deçà de la désaide et s'impose dans une rupture avec la condition humaine<sup>359</sup>. Les dispositifs de secours s'inscrivent dans cette vie étrangère à soi que ces sujets endurent mais leurs principes restent en surface. Ils ouvrent des espaces aux migrants dans le seul dessein de les maintenir à l'extérieur<sup>360</sup>. La distance est réelle avec un soutien à la vie de l'exilé car seul le cautionnement dans des lieux de survie semble possible. Ces dispositifs s'économisent l'accueil qui n'est ni pensé, ni à venir, dévaluant ainsi l'hospitalité. A la place d'être des dispositifs concrets de soutien des personnes réfugiées dans la tentative d'étayer leur statut juridique et politique, ils poursuivent l'invisibilité des migrants. « *La biopolitique, loin de valoir comme politique d'accueil qui fait vivre les secourus en les soutenant et en les propulsant dans la nation d'accueil, se transmue en politique mineure de secours qui laisse vivre les demandeurs de refuge, les transforme éventuellement en réfugiés, en répondant aux besoins fondamentaux d'accès à l'hébergement, à la nourriture, à la propreté, sans remettre en question le droit d'exception appliqué à des vies non citoyennes, considérées comme potentiellement ou réellement dangereuses pour l'espace national* »<sup>361</sup>.

Le gouvernement utilise l'assignation à résidence dans le droit commun ordinaire<sup>362</sup>. La rétention des individus en un lieu par une mesure administrative et non judiciaire et la soumission au contrôle policier régulier indiquent une manière de faire soulevant des

---

<sup>359</sup> Paul Laurent Assoun, « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 37-50.

<sup>360</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), 116, <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

<sup>361</sup> Ibid., 142-143.

<sup>362</sup> Nicolas Fischer, « Jeux de regards. Surveillance disciplinaire et contrôle associatif dans les centres de rétention administrative », *Genèses* 75, n° 2 (2009): 45-65, <https://doi.org/10.3917/gen.075.0045>.

interrogations sur la conception de la sécurité des personnes et du droit à la liberté. Cette assignation soulève deux données, difficiles et préposées, l'identification et l'arrestation. Dans ce cadre, la personne migrante doit en toutes circonstances dire qui elle est et se tenir à la disposition du contrôle exercée sur elle. Ce traitement s'applique aux exilés dits illégaux sur un principe d'identification et d'exclusion. Il pose par ailleurs des interrogations sur l'atteinte aux droits humains de ces personnes. Dans les faits, à partir d'une reconnaissance de leur illégalité sur le sol français, de la déclinaison de leur identité leur donnant une appartenance nationale à leur pays - réel ou supposé - d'origine, ou à défaut de cela, la détermination de leur point d'entrée sur le territoire européen, en lien avec la procédure de Dublin<sup>363</sup>, ils sont, ou retenus, ou renvoyés, mais en aucun cas intéressés à une volonté d'intégration<sup>364</sup>.

Ces modalités posent un principe d'assignation sur la base d'une identification et, dans le même temps, un principe d'identification sur celle de l'assignation<sup>365</sup>. Une opération administrative et juridique qui agit en double face, l'une entraînant l'autre, dans un mouvement d'identification de ceux qui ne possèdent pas une identité fixe. Cette non-identité et cette non-résidence constituent, d'un certain point de vue politique, une menace sociale<sup>366</sup>. Nous tombons dans une situation excessive traversée par une dénégation de la personne migrante sans qu'un phénomène de censure ne vienne s'affilier à ce rejet et à cet effacement de l'Autre. La critique de cette dénégation, que sonnent certains manifestes soutenant les

---

<sup>363</sup> Le Règlement Dublin est un texte décidé par tous les États européens. Il permet la création d'un espace où l'on circule librement, sans contrôle aux frontières intérieures. Les États ont aussi adopté des règles portant sur la circulation des demandeurs d'asile dans l'espace commun, l'espace Schengen. Le principe est qu'un seul État soit responsable de l'examen d'une demande d'asile si le demandeur circule ou se déplace d'un État vers un autre. Conçu dans l'idée d'accélérer les procédures de demandes d'asile, ce texte est aussi le support légal pour renvoyer une personne migrante dans le premier pays Européen où il a été enregistré.

<sup>364</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*, La découverte (Paris : Éditions La découverte, 2022).

<sup>365</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), 116, <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

<sup>366</sup> Miriam Debieux Rosa, « Immigrés et réfugiés : déplacements subjectifs et territoriaux à l'interface entre désir et politique », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 9-28, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0009>.

personnes migrantes, est emportée par une vague de rejet et de de haine. Cette impulsion vis-à-vis de l'étranger ne souffre pas du doute et de l'incertitude, censeurs légitimes d'une pensée qui, à cet endroit, déploient une pulsion destructrice. Se dessine un extrême qui donne corps à une certitude sur l'esquisse d'un soupçon et à une haine féroce dès l'émergence d'un sentiment ambivalent. Il ne s'agit plus de chercher une vérité, ou encore une légitimité hospitalière chez et pour la personne migrante, car la tendance qui s'exprime est basée sur une confusion entre l'étranger et l'illusion qui pèse sur lui.

Cette dérive est d'autant plus forte qu'elle est portée par un discours politique contaminant. A ce discours et à ceux qui le portent, impossible de soustraire leur intelligence et le fait qu'une vision géopolitique est développée de façon bien moins restreinte que la ténacité de leur propos met en exergue. Leur ardeur se révèle alors dans les signes automatiquement intégrés par le collectif, bridé sur son esprit critique et conjointement stimulé dans l'évidence que l'Autre est impropre. Cette intense montée affective incarne un pouvoir et soustrait toute conscience moïque chez l'individu, bien plus enclin à effacer la complexité que revêt la présence et l'accueil de l'étranger, mais aussi soumis à l'incapacité de s'opposer aux sentiments rejetant. Ce bouleversement du jugement moral démontre une présence active de la suggestion et de l'influence dans les discours dominant les propos sur l'immigration et les personnes migrantes. Chaque individu vit une excitabilité agressive et jouissive vis-à-vis de cet Autre envahissant. La jouissance prend alors le pas sur la pensée dont l'effet de division n'est ni validé ni entendu, laissant le sujet dans un vécu débordant impossible à abolir par l'effet d'un dire consistant. Cet égarement de jouissance démontre une absence de l'Autre pour Lacan<sup>367</sup>, qu'il ajoute à la précarité du monde et à la multiplication des plus de jouir. La cruauté peut alors débordée les digues que le fantasme pouvait encore contenir et que l'Autre pouvait sanctionner. Le constat est que la pulsion est exploitée dans ses pires penchants au service de l'Autre. *« Ainsi je ne rêve plus, et quand je lis maintenant que « projeté dans une réalité plus spirituelle encore, se constitue le monde des valeurs idéales non plus intégrées, mais infiniment intégrantes : les croyances, l'idéal, le programme vital, les valeurs du jugement logique et de la conscience morale », - je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec un programme vital tout aussi répugnant*

---

<sup>367</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 534.

*au regard du jugement logique que de la conscience morale, pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou »<sup>368</sup>.*

Freud<sup>369</sup>, en se décalant d'une explication sociale et rationnelle qui se développe par des croyances sur des conflits d'intérêts, y voit l'expression d'un égotisme et d'un narcissisme qui cherchent à s'affirmer et ne supportent pas les moindres déviations qui inviteraient le sujet à les modifier. Au lieu de cela, le sujet est capté dans un empressement agressif qu'il qualifie d'élémentaire. Avec cette réflexion, Freud sensibilise la haine comme un ressort psychique inhérent à l'être humain. Mais plus encore, il laisse entendre que le sujet, s'il est isolé dans la confrontation à un narcissisme autocentré, devient encore plus enclin à la répulsion, et possiblement de manière dévastatrice. Ce rejet se prescrit au-delà de la condition d'étranger qui consacre une exclusion de ce dernier de la communauté politique avec le but d'édifier une condition d'appartenance, une cohésion à ceux qui se vivent membres d'une communauté. Dans cette lecture, un lien intrinsèque est souligné entre politique et étranger<sup>370</sup>. Ce lien formalise un contrat social qui fait de l'exclusion de l'étranger un formalisme et une pérennité politique. Le maintien de ce contrat est engendré « *par un seul facteur, la liaison libidinale à d'autres personnes* »<sup>371</sup>.

Mais lorsque cet individu, dépourvu d'une identité locale, passe des signifiants citoyen du monde et nomade à ceux qui déterminent une figure de l'indésirable apatride<sup>372</sup>, cela nous informe sur un déplacement entre un lieu qui supporte la haine de l'Autre et un lieu qui n'en est pas un. Il est à noter un immobilisme dans ce non-lieu, fracas du sujet et de son nom, lui enlevant la promesse de faire dérive signifiante en lui imposant le seul lieu où il ne peut loger son être. Si les corps s'y font prendre, les sujets y errent dans une impossible localisation de soi et l'impossible accès à une chaîne signifiante qui pourrait dessiner une trajectoire. Le sujet ne peut y parler sans avoir à rendre des comptes à toutes les lois dont celle injonctive et

---

<sup>368</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral*, Éditions du Seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 159.

<sup>369</sup> Sigmund Freud, *Œuvres complètes, psychanalyse XVI*, PUF, Psychanalyse, XVI (Paris : PUF, 1991), 40.

<sup>370</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016).

<sup>371</sup> Sigmund Freud, *Œuvres complètes, psychanalyse XVI*, PUF, Psychanalyse, XVI (Paris : PUF, 1991), 41.

<sup>372</sup> Sophie Walnich, *L'impossible citoyen, l'étranger dans le discours de la révolution française*, Albin Michel (Paris, 1997).



mortifère de l'Autre en attente de jouissance destructive. Dans cet espace du nulle part, le sujet n'est plus rien d'autre qu'une chose parmi d'autres, pris dans le réel de l'errance et commutable dans le périmètre stigmatisant du rien. C'est là tout le montage du sujet qui se trouve attaqué. Les lettres s'effilochent sans autre limite d'une mort annoncée, et surtout sans le répit de l'inconscient pour chuter autrement que déchet. La parole, quand elle peut s'émettre, ne permet pas une mise à plat qui permettrait à la douleur d'exister d'être recouverte par un voile de refoulement. Surgissent dans ce réel, la pulsion, son objet et le moi sans qu'une différenciation se fasse. Il en résulte une mise au ban du corps qui ne peut ni se nouer à une métaphore subjective, ni faire la rencontre d'énoncés collectifs. Ce nulle part est une sorte d'enclave au sein de laquelle le sujet éprouve le poids d'un corps sans nom. Cette destitution produit une exclusion extrême, elle casse une chaîne où le sujet ne se retrouve plus assujéti à une haine mais bien a-sujet. Il est la condition d'un lien social qui ne le supporte qu'effacé. « *Ce qui caractérise un sujet, son histoire, ses relations familiales, ses liens sociaux mais aussi ses fatigues, ses souffrances, son angoisse, sa façon unique d'être en relation avec le langage ainsi que la singularité de sa jouissance, est réduit au silence, annulé, massifié* »<sup>373</sup>.

Serait-ce à dire que le traitement social collectif de ces personnes migrantes se fonde radicalement sur la destructivité<sup>374</sup> ? Avec cette question, se pose celle du désir singulier, absent sous le flot insistant de la pulsion qui se fait encore plus entendre dans ce processus de déliaison. Ce désir est lui aussi mis au ban. S'il tente de se manifester, il devient vite une gêne face à la logique d'un traitement haïssable de l'autre. Faible recours, ce désir peut plier lorsque les différentes formes de désinvestissement agissent. Le refoulement, le déni, la forclusion et la destruction œuvrent dans ce concours de déliaison. Cette destructivité projetée sur l'étranger avec force et violence témoigne de la présence archaïque de la volonté de mort sur l'autre.

---

<sup>373</sup> Paola Bolgiani, « Les étrangers : les sans noms », *Mental*, 2018, 50.

<sup>374</sup> André Beetschen, « Le défi de la déliaison », in *Psyché anarchiste Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Presses Universitaires de France, Petite Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2011), 143.

Pour Nathalie Zaltzman<sup>375</sup>, ce souhait de mort apparaît comme le rejeton du meurtre originaire. Il n'est pas existant dans la vie psychique individuelle du sujet mais bien présent phylogénétiquement dans l'histoire de l'espèce. Il ne se révèle au sujet que dans l'interdit du meurtre du père, foisonnant et pérenne dans les vœux - de morts - inconscients, subtilement présent dans le complexe d'œdipe et l'angoisse de castration. Freud révèle cet immuable héritage archaïque chez chaque être humain. Ces vœux pulsionnels, l'inconscient les renferme « *et ce qui succombe au processus de refoulement, c'est la part de cet héritage qui doit être laissée de côté lors du progrès vers des phases ultérieures du développement parce qu'elle est inutilisable, incompatible avec la nouveauté et nuisible à celle-ci* »<sup>376</sup>. Aujourd'hui, une menace d'anéantissement opaque souffle tragiquement sur le sujet qui fait face à l'Autre. La reconnaissance de l'individu étranger peut glisser dans le déni. Pour autant cette reconnaissance est fondamentale philosophiquement et psychanalytiquement pour définir un processus d'humanisation. L'homme est dans la nécessité d'être reconnu et dans celle réciproque d'être reconnaissant, ce qui permet de s'inscrire dans une relation à l'autre. L'existence de l'être humain passe par cette reconnaissance, reconnaissance de l'Autre dans un rapport et un appel comme présence, mais aussi comme présence sur fond d'absence<sup>377</sup>.

L'appauvrissement de la condition d'étranger est certainement la conséquence d'un discours qui a contextualisé un sujet sans repères. Lorsqu'il émerge, il cristallise l'actualité du lien social au point de devenir un enjeu brûlant empêchant le monde de tourner en rond ; il fait effraction à un idéal<sup>378</sup>. Les formes de l'Autre, les figures de la loi, les modalités du nom du père se sont évanouies dans une prolifération de bannières arborant des slogans rationnels et efficaces. Les mises en valeur, le sens, le recours aux idéaux n'en ont pas tiré profit, au contraire, pliant sous le refus de la complexité qu'ils impliquent. Cette tyrannie a vite fait don d'une autocratie raisonnée et froide au pouvoir dont les conséquences s'observent dans la

---

<sup>375</sup> Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*, Éditions de L'Olivier, Penser/Rêver (Éditions de L'Olivier, 2007).

<sup>376</sup> Sigmund Freud, *Névrose, Psychose et Perversion*, Bibliothèque de psychanalyse (Presses universitaires de France, 1973), 243.

<sup>377</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre VI. Le désir et son interprétation*, Champ freudien (Éditions de La Martinière, 2013), 25.

<sup>378</sup> Rajaa Stitou, « L'extimité de l'étranger », *Cliniques méditerranéennes* 86, n° 2 (2012): 7, <https://doi.org/10.3917/cm.086.0197>.

servilité des groupes humains. Nous constatons des formes hautes d'obéissance qui ne naissent plus forcément dans un sentiment obséquieux mais répondent au devoir d'obéir à une volonté de performance et au succès. Si l'enjeu du sacrifice à l'autorité acceptait un reste, sur lequel pouvait pour autant s'abattre un certain courroux, celui de la réussite absolue dénigre ce reste et n'en veut rien savoir, au point de baliser le lieu où l'on ne le voit pas. La traversée des frontières géopolitiques dévoile cet excès. Le sujet exilé est imprégné fantasmatiquement tandis que la dimension d'un sauvetage institutionnel est livrée à un aléatoire consenti par des textes de lois de plus en plus rejetant. Un dispositif se mécanise, il éloigne le migrant dans l'espace et le temps et n'œuvre que dans de faibles valeurs à une réponse salvatrice pour le sujet demandeur d'asile. Ce dernier fait face à ce mécanisme troublant. Il plonge dans une aire indifférenciée qui l'efface et qui ne le reconnaît pas comme sujet. Pour Le Blanc et Bugère, « *le réfugié est le beau nom de l'étranger apatride, le migrant est le nom injurieux qui invalide par avance l'existence de quelqu'un* »<sup>379</sup>.

De plus, et c'est aussi cela qui fait menace au lien social, un enjeu narcissique est présent, le « narcynisme »<sup>380</sup> selon l'expression de Soler. Chacun est centré sur l'aménagement de ses petites jouissances, dans un prêt à jouir permanent que rien ne peut limiter. L'accès à une valeur ou un idéal ne trouve que peu d'écho face à cette énergie cynique et injonctive. La pulsion n'est pas freinée, ce qui fabrique un sujet toujours en recherche d'une complétude et l'éloigne d'idéaux consistants articulés à une mise en sens. La morale disparaît derrière ce qui vient se former en modèle, modèle aveuglé et sans autre direction que celle promise par la jouissance d'après. Ce qui prédomine ici, c'est la succession accélérée de ces modes de jouissance, qui excluent ou rendent vain le sens pour tout rapporter à un sens univoque censé résorber l'insensé<sup>381</sup>. Le migrant, fatalité de l'Histoire, est pris dans ces enjeux modernes où il représente celui que l'on ne veut pas voir, celui que l'on souhaite effacer ou encore celui que l'on oublie entre deux terres.

---

<sup>379</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), 116, <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

<sup>380</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 37.

<sup>381</sup> Michel Lapeyre, « Le capitalisme et le lien social ? Cherchez le symptôme ! », *L'en-jc lacanien*, janvier 2011, 7-26.

A sa situation, se pose la question du discours dans son effet d'organisation des signifiants qui produirait un lien social ou dans celui d'un délitement. Le sujet mis en jeu par le discours ne le choisit pas. Il n'est pas décideur dans le fait de s'engager dans tel discours ou de s'en écarter puisqu'il est comme un produit du discours. L'étranger est le produit d'un discours où il est assigné, collé à l'ingérant, dans lequel il a à supporter l'hostilité de l'Autre. Il est la cause d'un affect de haine, une cible en quelque sorte. Mais à cela, s'il est ce qui fait discours sur cet affect support, s'il est pris dans un discours, « *il est aussi absorbé dans le déplacement de l'affect. L'affect est en effet considéré aussi dans son déplacement, glissant d'une représentation à l'autre. L'affect trompe sur sa cause, sur ce qui le fonde, il est menteur* »<sup>382</sup>. Par conséquent, si le sujet étranger peut répondre à la question du discours, le sujet migrant « moderne » semble ne pas y répondre de la même manière. Ce sujet est confronté à un moment subjectif qui le fait passer d'exclu à seul. Le risque d'un réel appauvrissement du fonctionnement psychique<sup>383</sup> qui tétanise l'adolescent féconde dans ce non-lien, c'est-à-dire dans ce qui se vit à la marge de ce lien, où des hommes, des femmes et des enfants se retrouvent aussi en suspens des lieux de subjectivation. C'est d'une certaine façon le sujet qui est mis au ban car ce qu'on lui retire, ou plutôt ce qu'on tente de lui retirer, c'est le coin de la parole, la parole qui avec ce coin fait le sujet divisé. Il est exclu de ce lieu, celui de la parole métonymique et métaphorique, non pas comme l'est le psychotique dans sa perte de réalité, mais dans une forme de déni de la position subjective. S'y substitute un clivage à ciel ouvert aux desseins transparents. Avec son histoire, le sujet migrant ne s'articule pas à un montage symbolique destiné à créer de la différence, il est plutôt rompu à n'être que récuser, force d'une volonté de ne pas lui reconnaître sa division. Dans cette récusation de l'Autre barré, il est poussé dans un prêt à jeter, résigné sur son état d'être suspendu. Il devient susceptible de s'oublier, voire de s'éliminer sans que l'Autre ne se relie à cela puisqu'il est livré à un déplacement erratique. Le migrant se trouve en butée d'une représentation qui pourrait venir l'identifier, le signifier. Il semblerait même que dans cette coupure, dans ce lieu hors lieu, il ne puisse pas lui rester un appui fantasmatique, un signe quelconque, qui puisse lui offrir le mirage d'un repérage, d'une différence qui donne arrimage à sa détresse.

---

<sup>382</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011).

<sup>383</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007, 21.

Dans le champ socio-culturel dans lequel il est « autorisé » à sur-vivre, il perd la possibilité de se centrer sur des signes faisant force d'appartenance, mêmes illusoires. En même temps, il est identifié sur la possibilité de tout le temps faire référence à des emblèmes qui marquent sa distinction mais qui peuvent s'incruster comme traces dans l'épiderme fantasmatique d'un groupe social à l'affût de sa différence. Il perd, un temps, la division de son être dans laquelle l'angoisse a du mal à se représenter au seuil de la perte irréversible de jouissance de l'infantile. Dans cet ailleurs, qui n'est pas un lieu de résidence, il est hors du site où il pourrait habiter, en quelque sorte hors du site de l'exil. Cela contrevient à la formule d'Assoun sur l'exil : « *on parlera d'exil partout où le sujet a le sentiment de ne pas faire sien le « site » où il habite* »<sup>384</sup>. Plus que de l'impossibilité à faire sien un site langagier, est barré celui où la parole pourrait advenir.

---

<sup>384</sup> Paul Laurent Assoun, *Le préjudice et l'idéal. pour une clinique sociale du trauma*, Antthropos/Economica, Psychanalyse et pratiques sociales (Paris, 1999), 114.

## *L'hospitalité, un vers où...*

Le discours actuel sur les migrants ouvre une option de délestage dans le lien social. Les individus sont conduits vers une remise en question du migrant car chaque décision prise est contaminée d'un soupçon concernant directement le migrant sur son témoignage ou sur sa demande, ou encore d'une défiance vis-à-vis du discours politique et social. La méfiance que le lien social fait descendre d'un discours symbolique, de fait complexe, sur l'individu, pose les contours d'une suspicion tyrannique et duelle envers le migrant. Il vit une dérive du lien social. La relation à l'autre devient alors une prise de risque où le sujet se coupe du symbolique pour privilégier une parole juridique ou scientifique. La part du sujet migrant se voit niée dans ce mouvement contre-productif où une rhétorique s'installe pour que le migrant, dès qu'il s'exprime, soit dans la convenance d'une responsabilité que l'autre pose, responsabilité d'être ce trop que l'on doit contrôler ou rejeté. L'individu migrant, dans cette quête de la figure responsable de la dérive, porte l'événement migratoire sur lui, isolément, ce qui permet au discours de se répéter à son endroit dans une confusion où politique, social et individu sont mis sur le même plan. Pour Paul Poggi et Mohammed Ham, cette manœuvre discursive colle un insigne au migrant mais en même temps dévoile par cette assignation une déresponsabilisation du sujet, cette fois du lien social. « *Au sein de nos sociétés, qui semblent être celles de la déresponsabilisation, un événement devient « forcément » la cause de quelqu'un ou de quelque chose* »<sup>385</sup>. Cette tentative de créer sur le migrant cette conviction d'être l'événement migratoire met en substance la figure de l'obscène<sup>386</sup>. Le sujet migrant est lâché au dommage d'être rendu à être l'objet de l'événement migration.

Au premier terme de la question vient la politique et son dessein. Dans une définition minimale, la politique examine et organise un vivre ensemble au sein d'une communauté. C'est une manière de gouverner et d'aménager les pouvoirs et les institutions. Ses objets sont le monde, à savoir un ensemble de corps qui vit dans ce lieu commun, et le territoire, la terre, qui représente par métonymie l'ensemble de l'humanité. La politique ne peut qu'être d'abord

---

<sup>385</sup> Paul Poggi et Mohammed Ham, « Y a-t-il compatibilité entre politique sociale et clinique du sujet ? », *Cliniques méditerranéennes* 89, n° 1 (2014): 32, <https://doi.org/10.3917/cm.089.0031>.

<sup>386</sup> Jean Beaudrillard, *Les stratégies fatales*, Grasset (Paris : Grasset, 1983).

indiquée avant sa mise à l'épreuve. Dans cette esquisse, elle prend nécessairement appui sur une recherche et des visions complexes, argumentées dans une visée projective, certes fragiles, mais soulignées. Dans son application, elle se confronte à une réalité qui va devoir, par certains traits, lui demander de rectifier, remodeler, reprendre ou encore arrêter certaines de ses applications.

Lorsqu'elle tente de comprendre la politique, Hannah Arendt décoche cette assertion qui semble bien trouver sa place ici. « *L'intensité avec laquelle les clichés se sont immiscés dans notre langage et nos débats de tous les jours semble donner la mesure non seulement de la façon dont nous nous dépossédons nous-mêmes de la faculté de parole, mais aussi de notre propension à faire usage de moyens autrement plus efficaces que les mauvais livres (et seuls les mauvais livres peuvent faire de bonnes armes) pour régler nos différends* »<sup>387</sup>. La question se pose, est-ce là une politique ou une tentative de laisser dormir l'opinion dans une rupture de son processus de pensée ? Le second volet de la question amène à pressentir l'autre comme porteur d'un stigmat étranger, qui ne pourra qu'être le signe d'un être offensant, éconduit par des discours basés sur des éléments qui propagent une pensée totalisante, mais soutenus et étiquetés par de doux signifiants tels qu'expert et évaluation. C'est le fléau relevé par Arendt, celui qui soutient un discours habillé d'une offre à penser, maquillé par une notion théorique érigée en maître, avec comme dessein de soumettre le processus de compréhension à une idée fixe.

Askofaré en tire une remarque dans son travail intitulé « *exil et ségrégations* » : « *il y a des exils qui peuvent engager le destin d'un discours* »<sup>388</sup>. Le discours analytique a assurément ses mots à dire dans cette histoire que traversent bon nombre de migrants. Le discours analytique se situe à un endroit où il tente d'éprouver la logique du « pas tout » et se laisse enseigner de ce réel insaisissable qui le situe, non pas dans un inédit point de rupture, mais bien dans une logique de supplément<sup>389</sup>. Dans cette tentative, il fait du réel son point d'appui et en même temps d'achoppement. Il traite le réel sans qu'une mission de guérison ou de soin ne soit

---

<sup>387</sup> Hannah Arendt, *La langue maternelle* (Paris, 2015), 50.

<sup>388</sup> Sidi Askofaré, « Exil et ségrégations », Mensuel, n° 134 (juin 2019): 78.

<sup>389</sup> Marie-Jean Sauret, « Une politique de la psychanalyse », *Psychanalyse YETU* 43, n° 1 (2019): 157-68, <https://doi.org/10.3917/psy.043.0157>.

implantée, mais sans non plus, devant la tâche impossible<sup>390</sup>, qu'un abandon devant le réel ne vienne faire s'édifier un discours pathologisant le migrant et l'exil. Le discours analytique ouvre la perspective d'un traitement du réel dans ses effets sur l'existence du sujet qui constituent une possibilité de solliciter le dire du sujet. Pour arriver à faire advenir une pratique analytique, mêlée au maître démesuré d'un discours politique contaminé par la fermeture, il y a un lieu à produire, un lieu qui ancre ce supplément quelque part<sup>391</sup>. Cela ne détermine pas uniquement le discours analytique, ou celui qui s'y réfère, mais entrepose qu'il n'est possible que de s'articuler aux vicissitudes du réel sans arriver à le rabattre sous une raison rationnelle et radicale. Au contraire, le radical est dans le fait de l'impossible du sujet à dire tout. Mettre les pieds dans cette pratique révèle cela au moins, le fait d'y être manquant. La question de la politique s'est déplacée ; elle se situe à l'endroit du sujet qui vient se constituer en demandeur. Est-il accueilli dans son manque à dire ?

Le risque, la pente, ce qui peut dessiner un échec dans la dimension analytique, c'est quand celui ou celle qui s'inscrit dans ce discours penche vers la tendance à se faire agent d'un discours instituant un acte. Dans l'accueil de la tourmente du réel de l'exilé, le psychanalyste, celui qui s'en prononce, doit trouver accroche solide à son lieu d'existence pour faire qu'une offre de parole existe et que n'y viennent pas s'adjoindre, au point d'effacer la dimension de l'offre, des volontés de soins ou des lectures interprétatives que l'on pourra parfois qualifier de défensives<sup>392</sup>. Car c'est en tant que discours qu'un effet de l'acte psychanalytique a possiblement lieu, autrement dit qu'il s'ancre, et non par un effet qu'un homme ou une femme institue. L'offre consiste à ouvrir l'espace d'un dire au sujet dans lequel il pourra faire avec l'être parlant qu'il est et en tirer des conséquences. Parler, dans ce cadre, le confronte à la limite du langage et à celle de ne pouvoir que représenter une vie en être, mais toujours dans l'expérience de ce qui échappe et de ce qui ment. C'est bien alors parce qu'il y a une

---

<sup>390</sup> Sigmund Freud, « Préface de Jeunes en souffrance », in *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*, par August Aichhorn (Nîmes: Champ social éditions, 2005), 5-7.

<sup>391</sup> Marie-Jean Sauret, *La bataille politique de l'enfant* Toulouse : Érès, 2017), 17, <https://doi.org/10.3917/eres.saure.2017.01>, 198.

<sup>392</sup> Olivier Douville, « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile », in *trajets et site de l'exil: Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Maison d'édition Langage, 2021), 11-32.



adresse de ce dire et un sujet supposé savoir<sup>393</sup> y faire en tant que tiers que cela se passe et rend possible les mots sur la chose.

Dans ce qui confronte une personne à son exil et à une demande à un État souverain, c'est au risque de l'absence que le sujet peut se confronter et faire face à une vérité objectivée sur lui, être objet d'un savoir autre qui peut répondre à ce qu'il est<sup>394</sup>. C'est cela que se refuse la psychanalyse, faire définition de l'autre. Le tiers est donc ce sujet qui sait ne pas répondre mais qui n'efface pas sa trace, faisant présence auprès du sujet qui parle. Ce sujet, lorsqu'il se heurte au réel de ce qu'il est se trouve en présence d'un autre. La solitude, ou tout ce qui fait isolement pour ces personnes, appose une suggestibilité sur le sujet non loin des prétentions dogmatiques d'une science libérée d'une éthique ou d'une imposition traditionnelle d'une culture voutée sur elle-même.

Du côté du vécu des migrants éparpillés dans leur exil, une transgression des frontières ne cesse de se produire au niveau symbolique et réel. Il y a une tendance perpétuelle à la mise en tension de la position d'intrus avec celle d'un récit de vie d'exilé. Cette tendance s'appuie sur un réel d'encampement forcé<sup>395</sup>, de contrôle démesuré face à ce qui contamine un pouvoir sûr de ses assertions imaginaires. S'y accole pour autant le sujet, celui de la dérive et de la transgression signifiante, petit terreau enclavé d'une Autre mesure, résistant à la manœuvre inclusive. Il s'agira d'un regard, d'un objet qui a toujours accompagné l'exilé, du fruit d'un souvenir fondamental qui fait liaison avec une origine, d'une croyance d'un jour autre malgré les désordres du présent, d'une accolade ou d'une parole, en résumé d'un lieu qui accepte l'adresse d'un impossible. Dans la réalité de cette expérience fondamentale, qui a une signification politique, se situent deux notions, celles du cosmopolite et celle de l'hospitalité.

---

<sup>393</sup> Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 248.

<sup>394</sup> Noémie Paté, « Les effets de l'injonction narrative sur les mineurs non accompagnés, entre résistances et dépendances. », n° 53 (janvier 2022): 124-35.

<sup>395</sup> Michel Agier, « L'encampement du monde », *Plein droit* 90, n° 3 (2011): 21-24, <https://doi.org/10.3917/pld.090.0021>.

L'hospitalité vient de l'étranger, à savoir de celui qui n'est pas d'ici, de notre communauté, de notre famille. C'est parce qu'il y a de l'étranger que l'hospitalité est en mouvement, et en question, quels que soient les signes que porte sur lui et en lui l'étranger.

Mais sur l'étranger repose une étrangeté, celle qui fait crier à la méfiance et qui pousse à l'hostilité car elle recèle de l'inconnu. S'il est accueilli, l'étranger est donc néanmoins craint. Il y a un lien indéfectible entre la crainte et l'accueil car une forme d'accueil particulier est donnée à l'étranger étant donné la crainte qu'il suscite. Or, au niveau de l'étymologie du terme hospitalité, nous retrouvons ce lien entre l'accueil de l'étranger et l'action de recevoir comme un hôte. Attribuer l'hospitalité est donc bien l'action de reconnaître à la fois l'étrangeté de l'autre et à se prémunir des possibles effets dommageables dans le fait de l'accueillir. Cela ne fait pas de l'étranger une personne intégrée, mais qu'il est accepté dans son étrangeté dans la visée d'entretenir avec lui des liens pacifiques et constructifs. Cette hospitalité signifie la projection dans un temps d'après indéterminé et commun avec celui qui porte une différence en lui. Un déplacement se crée du lieu de la crainte soutenue par un verrouillage imaginaire vers, dans l'égard porté à l'autre, un lieu possible mais inconnu.

L'étranger est marqué par son altérité et sa différence. Ainsi, il convoque simultanément les signes du familier et de l'étrange qui sont le support d'acceptations et de rejets dans ce même temps synchrone. Son étrangeté donne lieu couramment à une série de comportements suspicieux et nuisibles. Cette étrangeté est d'abord perçue comme anormale, dérégulée et provocante. Elle demande une consignation qui s'impose à l'étranger pour condition de son acceptation. Le vecteur que dirige cette étrangeté est avant tout ressenti comme un danger que l'on doit s'efforcer d'éliminer et avec lui l'étranger qui y est confondu. Lorsque l'étrangeté devient hostile, c'est alors l'étranger qui est perçu comme l'ennemi qu'il faut combattre, enfermer ou expulser, réduire ou détruire. C'est dans ce sort devenu ordinaire qu'a glissé la figure du migrant en Europe. Interdit d'accès, chassé, enfermé ou expulsé<sup>396</sup>.

Cela pose une question aux politiques qui se font comptables de telles mesures mais cela démontre aussi un lien intrinsèque entre politique et exclusion de l'étranger dont la nature est à questionner, entre structurelle ou accidentelle<sup>397</sup>.

---

<sup>396</sup> Patricia Bosquin-Caroz, « Après Lampedusa, De l'affect à l'action politique », *Mental*, n° 38 (2018): 54-59.

<sup>397</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016).

Pourquoi est-ce important d'en tirer lecture et, en conséquence en donner un sens ?

Parce que l'hospitalité, dans sa nature, trouve un semblable à la notion de civilisation chez Freud et à celle de discours chez Lacan. L'hospitalité n'est pas pure, elle ne s'inscrit pas dans la morale et n'est pas non plus le signe d'un sacrifice.

Elle institue un lien qui prévient des effets de la jouissance, qui socialement prévient la guerre et instaure des conditions d'un vivre ensemble. Ce qui est à accueillir, c'est en ce sens le grand Autre dans sa radicale altérité, le langage dans ce qu'il perturbe de l'humain, mais aussi l'homme quand il se fait agent transmetteur de rapports sociaux. Trois lieux d'hospitalité incontournables qui dressent dans un premier temps la condition de l'humain. Un premier temps incontournable, c'est celui de l'appareil au langage qui fait du sujet humain celui qui habite le langage et que Lacan désigne le parlêtre<sup>398</sup>. La résidence du sujet est le langage. Il y a la création d'un double mouvement pour l'humain, celui de marcher et de parler, ce qui détermine pour lui un déplacement de ce qui le conditionne naturellement dans la marche et de ce qui implique un renoncement de jouissance dans la parole. L'hospitalité est d'abord faite au signifiant qui va donner le ton à ce renoncement de jouissance et demeurer dans cela.

Pour la société humaine, l'acte civilisateur va être de réfréner la jouissance inscrite dans l'humain. Par cet acte, la communauté fait barrage à la nature humaine et à sa dérégulation biologique. Elle instaure un degré de culture essentiel qui va être marqué par le signifiant, mais qui est particulièrement enchevêtré, en même temps qu'il régule, à une désorganisation. La parole, le langage sont, dans la vertu du sujet, des éléments qui convoquent une régulation et un vivre ensemble. A travers le signifiant, ils déploient des contenus pacificateurs ; mais ils sont aussi perturbateurs. Ces signifiants produisent une complexité sociale incluse dans le cœur des discours. Ils mettent en tension l'ordre et le désordre, la signification et le signifié. Ils déterminent du défini, de la mesure, indiquent fondements et chemins. Mais à la fois, dans la fonction de ces discours, une annexe est présente distinguant signifiant et signifié, séparés initialement par une barrière résistante à la signification<sup>399</sup>. Cette résistance établit le sujet singulier. Il est au-delà d'une suggestion, il est l'étranger articulé à l'Autre. Il doit, en ce sens,

---

<sup>398</sup> Marie-Jean Sauret et Christiane Alberti, *La psychologie clinique, histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*, Amphi 7 (Presses universitaires du Mirail, 2002), 19.

<sup>399</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral*, Éditions du seuil (Paris, 1999), 494.

faire l'objet d'une hospitalité sans laquelle l'institution d'une communauté verrait difficile l'édification d'un partage entre ceux qui se considèrent étrangers les uns aux autres.

L'hospitalité revient donc à être déterminante dans l'accueil de l'étranger dans un monde commun où les divisions ne sont pas objet de dégradations, de séparations ni de destructions. Or, le migrant, en passant les frontières, définit cette hospitalité et son contraire. Encore un entre-deux dans lequel se joue un rapport arbitraire tranchant. Un sort particulier est appliqué au signifiant migrant qui voit se déposer sur lui les tranches saillantes d'un rejet dans le lieu du déplacement, sans départ ni arrivée. Il est plongé dans un monde, sans bord ni limite, où peut s'abolir la discontinuité entre la vie et la mort dans des modes particuliers de survie. C'est là le sort qui tombe sur l'être soupçonné, ni inclu, ni exclu.

Les politiques actuelles d'accueil des migrants sont l'exemple de cet entre-deux. Elles s'accommodent d'une économie de la pensée, mais aussi, à travers la répression exercée, elles soulèvent une grande question sur un désaveu d'hospitalité. Elles ne semblent pas en mesure de se détourner du chemin induit par la globalisation. Elles montrent, derrière les mesures nationalistes, des modalités aventuristes doublées d'une fixation fantasmatique sur les questions d'identités. Leur repli est une sorte de fatalité dès lors que la souveraineté et l'identité doivent apparaître comme des fleurons des choix gouvernementaux. Si l'idée est de construire du citoyen dans une forteresse contractuelle qui vise une forme de privilège donnée à ceux qui sont membres<sup>400</sup>, les autres, les non-membres, deviennent le reste de la communauté. Ils sont inévitablement exclus ce qui surligne le lien entre politique et exclusion de l'étranger. Mais aussi, cette exclusion intensifie la cohésion communautaire<sup>401</sup>.

Deux structurations du politique sont mises en tension, voire en rupture. D'un côté, la globalisation tente de nouer une économie néo libérale au seul principe du profit dans laquelle tous les objets rentrent dans les valeurs d'échanges et d'usages. Le sujet est mis en contact direct et primeur avec l'objet sans distinction et sans limite. Lapeyre, à ce sujet, reprend l'avertissement fait par Lacan sur le « plus pire » qui pourrait advenir à la suite du désastre exercé par les nazis. Il met alors en évidence l'exploitation et l'œuvre d'anéantissement que

---

<sup>400</sup> Paul Ricoeur, « La condition d'étranger », *Esprit*, n° 323 (avril 2006).

<sup>401</sup> Sophie-Anne Bisiaux, *Commun parce que divisé*, Éditions Rue d'Ulm (Paris, 2016), 49.

porte le capitalisme<sup>402</sup>. Le sujet perd de sa représentation, il est désubjectivé par le discours qui instruit cette globalisation, ce qui l'autorise à se croire radicalement libre et à s'autonomiser. Il est un maître soumis, soumis à cette course vers un sentiment clos et confus de totalité et de gain de jouissance. Se corrént à ce saisissement discursif du sujet des répercussions sur la structure sociale. Est délogé de ce discours le locuteur, ce qui entraîne alors une réduction à l'anonymat du sujet en prise avec ça.

D'autre part, l'émergence d'une catégorie de la politique qui se situe dans le souci de faire écho à une autre composition humaine, plus civile. Etienne Tassin<sup>403</sup> en délivre les traits dans sa mise en lumière d'une humanité partagée au cœur de la cruauté ordinaire des lieux qui concentrent les migrants. A travers son plaidoyer pour une reconnaissance cosmopolitique, il défend une approche du sujet, exilé universel<sup>404</sup>, et propose de convenir « *que les subjectivations sont communément multiples et nullement cohérentes, qu'elles sont itinérantes, migrantes, exilaires, diasporiques. Ou, pour le dire autrement, que ces expériences — migratoires, exilaires, diasporiques — sont l'occasion de singularisations non identitaires, de manières d'affirmer des singularités d'être dans une certaine étrangeté aux autres et à soi, c'est-à-dire en réalité dans une certaine étrangeté aux identifications des uns et des autres, qui pourrait bien dessiner une manière d'être au monde proprement cosmopolitique. Ce que signifie l'extranéité* »<sup>405</sup>. Son intérêt est affirmé pour une reconnaissance des singularités et il observe dans cette reconnaissance la dimension créative de l'humain. Mais là où il fait vœu d'insérer cette dimension dans le jeu politique, il est intéressant de noter un levier volontariste. Il le souligne dans son souhait d'inverser la logique globalisante et d'y opposer la mise en valeur de pratiques locales dans une interaction groupale, qui permettraient une mise en résonance et une articulation à d'autres expériences, et qui pourraient être un antidote à la globalisation. Faire apprentissage d'une composition plurielle et diversifiée du monde qui

---

<sup>402</sup> Michel Lapeyre, « Le capitalisme et le lien social ? Cherchez le symptôme ! », *L'en-je lacanien*, janvier 2011, 17.

<sup>403</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 193-221.

<sup>404</sup> Rajaa Stitou, « L'exil fondateur et ses résonances contemporaines », *Cliniques méditerranéennes* 73, n° 1 (2006): 197-211, <https://doi.org/10.3917/cm.073.0197>.

<sup>405</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 200.

inclut le commun d'un partage de territoire représente, pour ce sociologue, la voie à ouvrir et à expérimenter. A cette fin, il dessine les contours du migrant en repositionnant la notion de sujet. Sa proposition est de faire du migrant « *une figure déniée mais effective de la condition humaine* »<sup>406</sup>. En se souciant ainsi du migrant et de sa condition, il ne fait pas que soumettre l'idée qu'il n'est pas qu'une personne victime enclavée dans une dispersion et une désolation. Il fait du migrant un sujet. Impossible à cet endroit de ne pas noter le rappel ou ce qu'il conviendrait d'accepter, à savoir une inquiétante étrangeté du sujet, qui plus est migrant, qui a à composer avec l'extime. L'anicroche de cette proposition, sur un fond éthique remarquable est que, pour ce sociologue, le discours politique qui devrait soutenir l'accueil des migrants doit d'abord passer par une reconnaissance de la structure du sujet. Etienne Tassin souhaite resubjectiver le sujet migrant. N'est-il pas, par défaut, en train de faire lecture d'une désubjectivation admise du migrant ?

Ce qu'il met en exergue rejoint la pensée dominante de la société sur elle-même qui fait d'une fonction pleinement protectrice de la vie sociale une nécessité et qui réduit à l'exception les différentes formes de destructions. Dans cette réduction réside la représentation du migrant. Il n'est sujet que par la volonté de l'Autre qui lui a d'abord ôté cette position. Cette lecture clive les signifiants migrants et sujet et met à un certain niveau questionnant l'appareillage au langage du sujet. Que porte le migrant de si inédit et de si désagréable pour qu'on le débarrasse d'un lien si élémentaire et structurel de la condition humaine ?

---

<sup>406</sup> Etienne Tassin, « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 202.

# Mineur Non Accompagné, un inédit de l'exil

*« Nous portons tous en nous des lieux d'exil,  
nos crimes, nos ravages. Notre tâche n'est pas de les  
déchaîner sur le monde ; c'est de les transformer  
en nous et chez les autres ».*

Albert Camus.

## *MNA, une condition, une figure*

Nous l'avons déjà aperçu à travers plusieurs propos dans ce travail, la migration est devenue une forme du monde actuel. Elle est devenue une part de la réalité des vécus citoyens. Elle pose la question de l'existence dans un champ social en constante mutation. Un des bouts sur lequel s'arrime son appréhension, c'est la peur sociale qui tente de faire une ligne de partage entre la normalité citoyenne d'une nation et la pathologie de la migration. Ce truisme incite à la constitution d'une norme de la représentation de l'étranger. Ce dernier n'est pas seulement habillé d'une extériorité externe plus ou moins saine lui faisant occuper alternativement les fonctions d'ami ou d'ennemi, il est pris comme un exemple de ce qui ramène au primitif. Il n'est pas uniquement disqualifié par un discours de haine sur le principe de la norme nationale opposée à une norme migratoire<sup>407</sup>, il est aussi l'être, celui dont on ne sait rien et qui ne veut rien savoir. L'être, c'est dans le dit qu'il est, il ne peut qu'être représenté, c'est-à-dire exister par le dire. Sur lui, subsiste une objection absolue de le capter car il est toujours un supposé. Ce qui parle le sujet le fait être le sujet du verbe mais cela ne suffit pas pour le faire être ; le

---

<sup>407</sup> Guillaume Le Blanc et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous ?*, Essais (Paris : Flammarion, 2017), 29, <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.

sujet « *est ce savoir en plus de l'être* »<sup>408</sup>. La question de l'être est donc difficile car c'est une échappée constante. Il est quelque chose dans le symbolique, mais en position d'extériorité interne, il est un trou dans le langage que seuls des signifiants permettraient d'approcher. Mais comme il est perçu comme l'objet saillant qui tombe pour faire mal, il est à cet endroit où il suscite de la haine, car il est ce qui ex-siste, et « *rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-istence* »<sup>409</sup>.

Il ne s'agit donc pas de traiter la figure du mineur non accompagné dans une synoptique politique et sociale entre production d'un discours de haine et refus de ce même discours suivant la place à laquelle on se met pour penser ce champ. La haine, du point de vue du social et du politique, divise et désintègre. Elle mobilise les concitoyens sur des réactions de peur et de rejet tout en se décalant de l'intérêt des discours démocratiques raisonnés. Ses enjeux apparaissent à la fois simplistes et appropriés comme si l'inusable discours de la peur pouvait à lui seul faire le lit d'une décision expulsante individuelle et collective. Au-delà de faire hospitalité, le délit d'hospitalité<sup>410</sup> est alors mis en avant par les contradicteurs de ce discours. Une perte d'humanisme est pointée quand les données chiffrées viennent au-devant du débat et laissent la simple donnée de la vie humaine dans un sous traitement. L'orchestration de cet enjeu, ou ce qui le devient par une considération dangereuse de l'immigration, est stimulée par un triptyque discursif dans lequel les représentants politiques utilisent des arguties faciles, immorales et maladroites. Ces démonstrations malhabiles cherchent un rendement dans l'opinion. Elles produisent avec l'argument aberrant des identifications régressives à une autorité qui ne fait que faire exister le pli de la peur de l'autre. Ces déboulés discursifs entraînent donc une compilation de la peur dans laquelle les sujets de la norme autochtone se laissent suggestionner devant le danger.

Ces « grands » discours politiques ébauchent chaque jour une dimension représentative linéaire faisant de la différence absolu un enjeu élevé. En présentant la migration sous le prétexte du péril de la collectivité, ce discours crée une diversion dont la tendance va être

---

<sup>408</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 110.

<sup>409</sup> Ibid., 110

<sup>410</sup> Monique Chemillier-Gendreau, *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration* (Paris : Bayard éditions, 1998).



d'infirmier les faits des migrations et d'effacer les causalités singulières pour nourrir un idéal. Idéal reposant originellement sur un orgueil d'ordre narcissique et sur la pente accordée à la méprise de l'autre culture<sup>411</sup>.

### *La condition MNA*

La traversée de la méditerranée sur des embarquements périlleux laisse un nombre inestimables de chairs décomposées abandonnées dans un univers sous-marin opaque. Dans ce monde en deçà du sensé, l'éternité s'alourdit du poids hallucinant de l'histoire d'hommes et de femmes migrant sans noms. Ces embarcations n'ont plus de valeur humaine commune. Elles représentent l'espoir d'échapper à un destin anonyme mais s'inscrivent aussi au registre d'une hantise de la disparition sans laisser aucune trace<sup>412</sup>. Dépouillées d'édifices contenant, elles se jettent dans une mer dépourvue de courants porteurs dont la fureur éolienne brise en morceaux. Les êtres humains embarqués sont rejetés dans la mort ou dans l'oubli, dans une jouissance lascive. Ni la férocité, ni l'excitation ne participent à ce désastre. La parole ne tient plus et n'ose s'approcher de la négociation. Elle est réduite au simple code de l'agonie ou si elle tente de s'élever, se fait piéger dans la mort. Quel nom porter dans ce milieu qui n'est ni hostile, ni cruel ? Il représente la traversée mais ne présage d'aucun culte qui pourrait y faire arrimer un nom. Rien ne protège de la mauvaise mort dans ces lieux où le temps dévore la vie ou plonge dans le néant. Terribles conditions de ceux qui traversent les chemins actuels de la migration. S'y reconnaître dans la lueur de l'humanité partagée devient une gageure dans ce monde inanimé, déporté. Un anéantissement d'où aucun passé ni aucun futur n'arrivent à s'articuler à la déchéance de cette colonne humaine. Alors se creuse de l'anonyme. Le sujet se dissout dans ce qui pétrifie l'impossible d'une mise en langage. A l'intérieur de ce temps interminablement pesant se fige une rupture qui met en exergue un hors symbolique, ce sont alors les signifiants qui se font dévorer. Le corps réel du sujet se

---

<sup>411</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 1971), 19.

<sup>412</sup> Carolina Kobelinsky et Stefan Le Courant, « Pratiques cérémonielles pour les morts en migration », *Mémoires* 78, n° 2 (2020): 12-14, <https://doi.org/10.3917/mem.078.0012>.

confond dans ce tourment. Il ne trouve pas d'apaisement situé de l'autre côté, au niveau de l'inconscient, où rien n'arrive à faire parole dans cette saisie. Des aménagements d'un compromis sont impossibles car aucune représentation n'arrive à s'arrimer à cette violente dérive<sup>413</sup>. Ces migrants se cognent sur ce réel d'un monde perdu. Ils portent en eux l'enfouissement de leur chair. Ils ne sont pas sur un bateau ivre ou sur la nef des fous qui les confronteraient à la volonté opaque de la nuit. Le lieu de cette dérive ne correspond plus aux champs qui excluent et balisent la folie. Il est devenu, dans la façon dont se soustraient les signifiants de l'indétermination subjective<sup>414</sup>, ce qui fixe le sujet à la chair vacillante au gré du réel. Un nouveau genre leur fait courir le risque de n'être identifié qu'à cet indéterminisme du réel où les corps chutent dans un courant mouvementé et indécis. Ils en sont les ressacs, le nom d'un retour sur lui-même du péril dans lequel il se sont jetés, entre une mort qui s'annonçait et une autre qui s'est dévoilée. Pour le dire autrement, il se sont jetés dans cette aversion du sens que le réel constitue, dans un non-lieu entre deux périls.

Se ramifier à eux, c'est consentir à l'insistance du réel dans sa fronde pour abattre des enveloppes signifiantes. Or, « *Ce réel, c'est cette obscénité même, aussi bien en « vit-il » comme groupe* »<sup>415</sup>. Le choix de cette assertion lacanienne n'est pas anodin. Il pose la question du lieu de logement de cette obscénité. Sa force est surpuissante, elle met l'humain directement sur la trajectoire de sa mortalité. Il doit vite trouver un discours où insérer cette force, lui faire muraille. Freud nous propose cette lecture à partir de sa position analytique, à savoir « *qu'au fond personne ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité* »<sup>416</sup>. Chacun est un spectateur silencieux de la mort. Cela complique la chose lorsqu'il s'agit de faire avec son transport dans le temps de la migration. Les élaborations freudiennes conventionnent ce rapport à la mort dans un domaine culturel entre effondrement et refus ; effondrement face à l'événement de

---

<sup>413</sup> Olivier Douville, « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 52, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.

<sup>414</sup> Luis Izcovich, « Du Sans-Nom à l'identité de fin », *L'en-je lacanien* 26, n° 1 (2016): 79-91, <https://doi.org/10.3917/enje.026.0079>.

<sup>415</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 475.

<sup>416</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 145.

la mort de l'autre endeillant et refus qu'elle surprenne la vie par hasard. L'intrusion de l'obscénité provoque une aversion du fait.

Pour Freud, il n'est pas possible de trouver une autre configuration culturelle. Quand elle se mêle à l'étranger, l'hostilité semble agrandir une certaine destitution. Une augmentation imaginaire de l'obscénité de l'étranger vient faire écran à toute possibilité qu'il vienne s'en différencier.

A travers leur trajectoire, ces jeunes voient leur statut délimité à l'aune de trois points cardinaux que sont la minorité/majorité, l'isolement/l'accompagnement et la situation d'étranger. Ces trois points constituent chacun des éléments susceptibles d'introduire des confusions dans le lien à l'autre. Ils sont d'ailleurs, dès le départ, introduits comme devant être vérifiés. A ce titre, le parcours chaotique du jeune n'est pas terminé lors de son entrée sur le territoire ; l'aventure continue en quelques sortes, pouvant alors trouver son point d'acmé dans des situations qui relèvent de l'insensé<sup>417</sup> et où le pays d'accueil, dans sa décision, peut se retrouver hors des lois constitutionnelles. Les différentes autorités compétentes sont passées, ces dernières années, et plutôt de façon générale en Europe, d'une position de tolérance et d'accompagnement à des postures plus resserrées. Il est maintenant plus souvent question de rapatrier le jeune dans son pays initial ou de le limiter sur son statut de réfugié au moment de sa majorité<sup>418</sup>. La protection du mineur peut, dans ces cas-là, perdre en vivacité et être interrogée sur sa nécessité. De plus, une ère de soupçon<sup>419</sup> pèse sur ce statut, et de fait sur cette appellation MNA que les agents de l'état regardent avec méfiance. Clairement, une forme de régression s'est imposée dans ce contexte, à la croisée d'un statut questionné, d'une protection limitée, et d'un traitement de l'Autre, l'étranger, qui, dans leur intercommunication, semblent éluder la question de l'éprouvé du sujet. La validité des liens interhumains s'interroge et ouvre des perspectives à la relation duelle sur des bases chaotiques. Un corps juridique tranchant, des adultes soupçonneux, et des jeunes dont les

---

<sup>417</sup> Daniel Sénovilla Hernandez, « Analyse d'une catégorie juridique récente : le mineur étranger non accompagné, séparé ou isolé », *Revue européenne des migrations internationales* 30, n° 1 (2014): 17-34.

<sup>418</sup> Ibid.

<sup>419</sup> Julien Bricaud, *Mineurs étrangers isolés, l'épreuve du soupçon*, Perspectives sociales (Paris : Vuibert, 2006).

vécus témoignent de brisures importantes, créent une dimension relationnelle aux appuis vulnérables.

Au cœur de cette grande complexité, la minorité et son règlement, mais aussi le principe qui se révèle dans la notion d'étranger. De la même manière que le statut de mineur, celui d'étranger est soumis à une restriction de ses droits sur le territoire français. De façon étatique, sur des droits de séjour, de travail, de santé ou d'éducation, l'étranger est restreint, ce qui donne à voir une formule discriminatoire légalement souveraine. Mais ces deux restrictions ne sont pas identiques, ni complémentaires, ni superposées. Elles s'affichent, l'une et l'autre, dans une pondération du droit, et, de fait, produisent des paradoxes et des tiraillements dans la combinaison entre mineur non accompagné et étranger. Le risque serait de découper sans unir les différents droits de ces jeunes, ce qui pourrait produire un effet additionnel et directement discriminatoire étant donné leur réel antagonisme. Sur ce point, Sénovilla Hernandez note que les diverses autorités de protection de l'enfance plaident pour un accueil idéologiquement soutenant et étayant tandis que les services de l'immigration se nourrissent de données préventives et numériques pour garantir un contrôle et une sécurité. Mais il rajoute qu'une concentration sur le statut d'étranger<sup>420</sup> est en train de faire le siège des réponses globales faites à ces jeunes. La définition du mineur non accompagné varie entre une fonction dangereuse à rejeter et celle du mineur fragile à protéger, mais dont la tendance, ornée des feux clignotants du soupçon<sup>421</sup>, est de réduire toutes les ambiguïtés à une réponse sécurisée.

Un doute certain défait la qualité fraternelle que le collectif donne à ces jeunes. Il semblerait que cette tendance discriminatoire s'appuie sur un triple phénomène. En premier lieu, celui évoqué ci-dessus de la double (dés)appartenance juridique du jeune avec son lot de contradictions. Ce point vient percuter des pratiques institutionnelles qui s'affaiblissent et donnent à voir des postures de rejet, mettant en question le statut du mineur, et accentuant

---

<sup>420</sup> Amira Yahiaoui et Léopoldine Manac'h, « L'enfermement des étrangers en France : une clinique du non-lieu ? Perspectives comparatives entre psychanalyse et anthropologie », *Recherches en psychanalyse* 31, n° 1 (2021): 24-43, <https://doi.org/10.3917/rep2.031.0024>.

<sup>421</sup> Bertrand Lahutte, « Clinique du soupçon », 2010, <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Clinique-du-soupçon-7.pdf>.

des mises en tensions relationnelles et autour du devenir. Aussi, une réalité économique mise en avant par les autorités semble déterminer une position plus restrictive, basée sur un principe budgétaire mais s'affiliant à des pratiques contestant le statut du jeune et de son suivi. Enfin, des éléments sociétaux mettent en avant des déterminations psychosociologiques sur l'exclusion d'un vivre ensemble et l'édiction de l'individualisme<sup>422</sup>. Une position d'accueil collectif secourant<sup>423</sup> semble avoir laissée place, dans une profonde mutation du lien social, à une posture sociétale plus demandeuse, voire quémandeuse. Est ainsi apparue une évidente méritocratie<sup>424</sup> dans le traitement des jeunes demandant de l'aide. Le parcours de ces jeunes repose sur une ségrégation des espaces et des rythmes de développement qui semblent avoir incorporés la notion même de racisme anthropologique irréductible<sup>425</sup>. Elle donne une mesure déclassée à certaines populations et le constat est fait aujourd'hui que même des personnes mineures sont ciblées par des procédures excluantes. Le mineur est passé d'un statut d'une personne vulnérable qui bénéficiait d'une exception à la logique répressive à une catégorie définie qui va impliquer des types d'interventions préétablis.

La présence de ces jeunes migrants semble fédérer un rejet et une crainte d'effondrement du pacte social. Ils seraient une figure non secourable, car non inclus dans la nation. Ce qui semble se révéler, c'est que leur présence produit chez les autorités du pays un effort intense pour déterminer s'ils peuvent bénéficier ou non d'une aide, et ce, à grands « coûts » de polémiques. Pendant ce temps, eux, qui ne sont reliés qu'à un fil mineur de leur existence, cherchent un avenir, un nom, un regard soutenant sur lequel s'appuyer. Au cœur de cette incompréhension et de cette attente, de l'inhumain se fait ressentir, parfois faiblement proscrit, résultat d'un retournement du droit d'asile<sup>426</sup> où la figure du réfugié est passée de victime à coupable ces dernières années. La mise en jeu d'un désir non anonyme<sup>427</sup> ne se

---

<sup>422</sup> Michel Autès, « Au nom de quoi agir sur autrui ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, février 2008, 11-25.

<sup>423</sup> Marcel Gauchet, *la démocratie contre elle-même* (Paris : Gallimard, 2002).

<sup>424</sup> Roland Janvier, *Droits, devoirs: sortir de l'individualisme! Récupéré sur roland.janvier.org*, 2013.

<sup>425</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*, La découverte (Paris : Éditions La découverte, 2022), 288.

<sup>426</sup> Jérôme Valluy, *Rejet des exilés. Le grand retournement du droit de l'asile*, Terra (Paris : Éditions du Croquant, 2009).

<sup>427</sup> Paola Bolgiani, « Les étrangers: les sans noms », *Mental*, 2018, 49.

développe plus dans des ressources pour aider, alléger, protéger ou encore sauver. L'entre-deux de ce rapport infime mais inexorablement soutenant a laissé place à une communication centrée sur les droits et les devoirs de l'autre. Le durcissement des politiques migratoires dans lesquelles se glissent ces rapports à l'autre douloureux a accéléré le mouvement dépréciatif des migrants surlignant le vocable MNA et ses représentations à l'endroit d'une dimension exilique<sup>428</sup> recouverte. Un dysfonctionnement s'opère dans le registre d'une catégorisation entre une normalité et une exclusion sociale.

### *La figure MNA*

Le mineur migrant, échappant à la normalité ou déclassé dans le soupçon, personnifie la figure responsable de ce glissement social. Les postures le concernant alternent entre une dévalorisation rejetante et une charité morale. L'errance juvénile<sup>429</sup> n'est pas le seul angle de la vue portée sur ces jeunes gens. Une volonté de garder aléatoire les éléments discursifs les concernant s'arrange avec les moments ponctués par la relation privée avec chacun, ce qui semble éloigner leur approche d'un discours commun et dissoudre le lien avec eux dans des conduites particulières. L'exemplification de leurs figures d'étrangers dans l'usage médiatique transporte les représentations entre exclusion et compassion. Dans ces deux agissements, le mineur non accompagné est pris lui aussi dans la spirale et la fluctuation de cette figure du réfugié que les propos d'Hannah Arendt relevaient déjà dans son témoignage sur la seconde guerre mondiale : « Avec nous, ce mot « réfugié » a changé de sens. On appelle de nos jours « réfugiés » ceux qui ont eu le malheur de débarquer dans un nouveau pays complètement démunis et qui ont dû recourir à l'aide de comités de réfugiés »<sup>430</sup>.

---

<sup>428</sup> Alexis Nouss, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Interventions (Paris, 2019).

<sup>429</sup> Emilie Duvivier, « Quand ils sont devenus visibles... Essai de mise en perspective des logiques de construction de la catégorie "mineur étranger isolé" », *Pensée plurielle*, n° 21 (2009): 65-79.

<sup>430</sup> Hannah Arendt, *La tradition cachée, Le juif comme paria* (Paris : Payot, 2019), 58.

A la merci de l'Autre<sup>431</sup>, le mineur isolé tombe dans le territoire de l'identitaire méfiant tout en étant débarqué d'une subjectivité inconditionnée. Lorsqu'il est le mineur réfugié et isolé, il est d'abord dans les critères de l'Autre, ce qui surplombe la dimension du dire. Ce dire est dissimulé derrière le sens apposé au réfugié, il est fuyant en même temps que maintenu dans ce rapport fixe à l'Autre. Il est restreint dans des calculs immédiats et des lectures obligeantes qui surpassent l'événement exilique et la rencontre avec l'Autre. Cette contingence s'oppose à l'événement, elle vient se loger dans le creux du statut subjectif de l'exil et remplir de significations originales le dessein social. Il n'est pas admis une suspension du dire chez le sujet mineur migrant, surtout lorsqu'il fait défaut devant l'attente de l'Autre. Cela l'embarque dans une limite pour tenter d'épeler un désir à la limite du sens. Il fait alors plus souvent avec le sens éphémère produit pour lui car il a aussi compris que le fourmillement de ses signifiants l'amène sur une voie où le déséquilibre, au-delà d'être scruté et sanctionné, fait note à des événements de corps où le faire avec une jouissance singulière<sup>432</sup> est un réel isolement. Cette jouissance, traitée au titre d'une négation, ne correspond pas à la ressource perdue par le sujet. Au contraire, elle vient s'imposer chez l'Autre comme ce qui doit être éliminée ; et même si c'est de l'ordre de la fiction, c'est sur ce levier qu'il agit pour ne pas traiter la présence de ce sujet mineur.

La demande de ces jeunes a du mal à être entendue. Elle part d'abord des empreintes laissées par le flou des réponses de l'Autre du politique et du social. Cette demande se consigne dans une carence de rituels singuliers ou groupaux des assistances communautaires qui auraient pu encadrer les besoins narcissiques primaires et secondaires de ces jeunes<sup>433</sup>. Elle fait face à un repli silencieux des mots d'accueils. Les réponses deviennent alors inconsistantes, mais plus que cela, laissent ces jeunes dans l'absence du partage d'un sens sur ce qui fait le pourquoi de leur état de vie actuel. Rien ne semble se constituer dans les temps prévus de

---

<sup>431</sup> Rahmeth Radjack et al., « L'accueil des mineurs isolés étrangers : un défi face à de multiples paradoxes », *Enfance&Psy*, n° 67 (s. d.): 54-64.

<sup>432</sup> Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII*, cours du 6 avril 2011, inédit.

<sup>433</sup> Olivier Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012).

mise à l'abri<sup>434</sup> pour faire arrêt aux tords indélébiles entre des scènes migratoires à fort potentiel traumatiques et celles d'une mise en abri. Cette perte du partage de sens est un des facteurs qui peut engendrer une pathologie sévère de l'identité<sup>435</sup>. Chaque jeune est au péril d'être la proie d'une exclusion radicale dans la perte du rapport à l'autre de la communauté. Reclus dans l'isolement, le sujet est seul face au miroir de ce qui se présente comme cause de soi. C'est dans le manque d'une fiction qui peut se partager que ce jeune ressent la hauteur de ce risque, car chaque moment qu'il vit l'emporte dans l'angoisse d'un possible effritement du socle qui le lie à l'autre. Il est concerné pleinement dans une possible réduction<sup>436</sup> par la chute dans laquelle il est entraîné quand rien avec et pour lui ne vient faire fiction devant la question « qui es-tu ? ». Si elle est socialement présentée sous cette forme injonctive, dans sa condition, le sujet la ressent comme la question « que suis-je ? » avec ce plus de l'angoisse qui fait surgir comme seule réponse un non-amour de l'origine et une hostilité du lieu.

Énoncer un statut de mineur non accompagné devient alors l'équivalent de ramener tous ces sujets à l'endroit du même, sans équivoque possible, et de les rendre égaux devant l'imprécision de leur traitement. Le regard porté sur eux ne supporte pas la variation, il se vaut sans que l'écoute et la mesure du singulier n'adviennent. La voie du sujet est désignée sans ménagement dans un lieu sans dépôt flirtant avec l'oraison du rien. Si bien que le sujet s'éternise dans ce qui le frappe d'entrée et où chaque coup le fait vaciller indéfiniment dans

---

<sup>434</sup> Les conseils départementaux sur lesquels sont repérés les jeunes mineurs étrangers instituent un mode d'hébergement spécifique d'accueil provisoire d'urgence (également appelé mise à l'abri). Durant ce temps, une évaluation pluridisciplinaire est réalisée sur la base de critères de minorité et d'isolement de chaque personne se présentant et demandant une mesure d'assistance éducative. Le temps de cette évaluation est d'une durée de 5 jours. Au terme du délai, le procureur est saisi par le président du conseil départemental, c'est le début d'une phase de protection judiciaire. Si le jeune est reconnu mineur, il est orienté sur un dispositif de l'aide sociale à l'enfance qui peut être dans un autre département en fonction d'un mécanisme de répartition géographique. Sa prise en charge et son suivi démarrent à cet instant. Si la minorité ou l'isolement ne sont pas reconnus, une décision de refus de prise en charge lui est notifiée. Il est alors informé sur les droits reconnus aux personnes majeures en matière de demande d'asile, de titre de séjour, d'hébergement d'urgence et d'assistance médicale.

<sup>435</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 180.

<sup>436</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 188.



un même énoncé<sup>437</sup>. Il est perdu dans cette voie, sans intervalle où se loger et se sécuriser, dans le paradoxe que son statut de MNA pointe l'arrêt suscitant du même coup une angoisse qui peut plonger le sujet dans un dépouillement.

Pour autant, la voie du sujet est de faire avec l'existence de l'Autre, de sa voix indicible et cachée qui résonne, qui ne s'avilit pas et qui fait de son remue-ménage un symptôme. Sur cette voie, c'est lui le sujet qui prononce un arrêt d'où une perte surprenante est provoquée, celle de l'objet. C'est un enjeu du sujet que celui de dépouiller de ses appareils l'objet afin de pouvoir s'introduire au milieu d'un échange et d'un partage à partir de l'ordinaire de son objet. Un évidement de jouissance est sensible à cet instant. Il permet cette passerelle où le sujet n'est plus « identitairement » qu'un signe pour l'Autre, car à cette place qu'il laisse vide, il peut devenir ce qui va pouvoir être remplacé par n'importe quel signifiant.

Or, c'est une promotion de haine<sup>438</sup> qui se scelle à cette création subjective. Elle s'impose sur le sujet dans une figure imposée. Il n'est plus celui qui, dans sa voie hors lien, se dégonfle du manque d'oxygène, mais il est celui qui, par le bruissement de sa petite loge singulière, rend possible à son niveau la venue de la haine. De son invisibilité suspendue au-dessus d'un lieu méprisé, il se fait au détour du regard de l'autre, apercevoir. Mais cette apparition, cloutée du symptôme, reflet du sujet, n'a pas la presse de l'Autre, sinon pour tenter, pas un biais haineux de redomicilier l'être dans le néant. C'est dans ce lieu vide, y compris de la valeur de ses accidents, que se fabrique chez le sujet le risque de rester dans l'errance<sup>439</sup>. La symbolique, que revêt la désignation du droit d'être reconnu mineur et non accompagné, pose un enjeu aux pieds de chaque jeune, celui de se déboulonner des lieux de l'errance sans bord, pour faire le pas vers un lieu d'exil, encore seul, où les déplacements pourront engager des mouvements signifiants. Dans ce pas, s'abandonne la fusion au vide erratique et s'inaugurent des identifications dont la marque sera symptomatique<sup>440</sup>.

---

<sup>437</sup> Henri Rey-Flaud, *L'éloge du rien, Il faut croire quelque chose dans le monde*, Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 158.

<sup>438</sup> Sigmund Freud, « Métapsychologie », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 163-189.

<sup>439</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007, 21.

<sup>440</sup> Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret, *Une autre psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris : Trèfle Communication, 2007), 27.

Le droit fait au MNA, dès que son statut est validé, croise toujours ces motions sur un fond d'isolement. D'une vraisemblable interdépendance avec le système de protection sociale, chaque jeune est amené à vivre un rapport non libre et hautement conditionné. L'accompagnement est vite traduit en projet d'insertion dans une fabrique linéaire du futur, où en quelque sorte, tout doit être à sa place afin d'obtenir la récompense d'un droit de séjour à l'arrivée de la majorité. Le choix du sujet, ses projections personnelles et professionnelles, sont limités par l'exigence sociale - « et protectrice » - de l'accompagnement. Nous percevons à cet endroit le paradoxe d'une surveillance accrue du parcours dans un système qui se veut engagé sur un équilibre de l'action agissante du sujet<sup>441</sup>. Il ne s'agit pas de punir ces jeunes dans un rapport de consignation, mais de leur faire intégrer une discipline dans leur mode d'appréhension de leur environnement direct. Le lieu de leur condition est très vite consigné à celui d'un futur stabilisé professionnellement et socialement, aussi rapidement que possible. Par conséquent, il leur est demandé de la stabilité en même temps qu'il leur est imposé de participer à la stabilité sociale. Dire ceci, dire cela, s'adapter, faire la preuve de son altruisme, passer d'un sujet sans bord à ce sujet borné, et la liste peut être encore longue, forment la tendance de cette demande. Se déprécie sur cette figure MNA le mouvement permanent dans lequel chacun est embarqué.

Lacan<sup>442</sup> le relève de manière originale dans la tension entre la libido du sujet et la portée de la sublimation. Il donne à voir ce que tente d'imposer la répression par des promesses sublimatoires, qui restent de toutes les manières incertaines pour ces jeunes. Il rajoute que la profondeur pulsionnelle ne se déplace vers cette sublimation que dans un monde environnant sécurisant où elle va pouvoir se mesurer à l'Autre, afin d'ouvrir un autre champ au sujet, où les caractères sociaux prendront une place, et où les penchants originels pourront être contenus. Cela suppose que la constitution du sujet en tant que tel, aura du mal à se conditionner à ce régime relationnel sans que ne surgisse, de manière fulgurante, une pure subjectivité poussée au dehors par la pulsion. Cela suppose aussi que le sujet MNA est seul

---

<sup>441</sup> Maud Delahaye, « Les risques du refus. Quand l'exil devient errance : des sujets en quête de place », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 61-79, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0061>.

<sup>442</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 60.

pour entrevoir l'implicite du dispositif<sup>443</sup> dans lequel il est, et que cela implique, dans cette gémellarité de la solitude, de juguler cette transgression que lui impose sa poussée pulsionnelle. Cette forme d'errance dans laquelle est entraînée le jeune peut clore un discours sur lui. Alain Vanier<sup>444</sup> s'oppose à cette closerie. Pour lui, ces mouvements déclenchent une parole subjective chez le jeune même lorsqu'ils prennent l'apparence d'une tromperie ou d'un mensonge. Pour cet auteur, l'usage du mot ne cache pas la dimension symbolique du ratage. Faire silence ou résistance, à la venue suspecte pour l'autre de son étrange pulsion, devient un autre mot du mensonge avec lequel le sujet tente de se protéger.

Dans ce rythme intégratif, chaque jeune MNA est pris dans un enjeu socialisant important, duquel les sorties de route peuvent être brutalement sanctionnées<sup>445</sup>. L'intégration sociale devient un discours quotidien qui ne laisse qu'une place relative aux envies du sujet. Si l'accompagnement démontre constamment sa vertu de négociation et de renégociation dans le rapport à l'autre, c'est grâce à un savoir-faire socio-éducatif dans l'analyse du parcours du jeune et dans son évolution relationnelle<sup>446</sup>. Naissent pour autant des dilemmes moraux importants sur ce qui s'engage affectivement, à la lisière entre désir et accompagnement, où des paradoxes transférentiels s'exposent sur la scène quotidienne et peuvent amener chacun à appréhender des issues plus défensives dans leur rapport aux jeunes.

Un formalisme de l'accompagnement peut alors prendre le pas sur les résonances naissantes dans chaque relation, conduisant à une forme de désinvestissement anticipé au regard d'une prédiction des fluctuations transférentielles. De même, un rapport électif est possible sur un terreau relationnel et transférentiel inédit, ce qui peut conduire cette fois à un investissement important de certains jeunes. Ces formes relationnelles rendent visibles des connivences affectives mais témoignent aussi, dans leur intensité, d'une pratique où tout le monde ne peut

---

<sup>443</sup> Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?* (Paris : Éditions Payot & Rivages, 2007), 31. « J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ».

<sup>444</sup> Alain Vanier, *Lacan* (Paris : Les Belles Lettres, 1998).

<sup>445</sup> Stéphane Weiler, « Adolescence et violence de l'exil : de la cause aux effets d'une parole falsifiée », *Revue de l'enfance et de l'adolescence* 96, n° 2 (2017): 149-61, <https://doi.org/10.3917/read.096.0149>.

<sup>446</sup> Fabienne Jault-Seseke, « La définition du mineur non accompagné », *Revue critique de droit international privé*, n° 4 (2018): 810-16.

pas être aidé avec un engagement identique. Dans chacun de ces éléments, le jeune MNA est plus ou moins sensible à ce qui le consigne. Cela lui demande une acuité relationnelle et projective instantanée car elle est souvent à mobiliser. C'est toujours au risque d'être intraduisible<sup>447</sup> et soupçonné que le jeune doit se familiariser. Il doit démontrer un usage stratégique de la relation et conjuguer une sorte de faire fi du pulsionnel avec les effets symptomatiques de cette répression. S'instituer sujet désirant devient très difficile, soumis à un permanent risque collusif et conflictuel où la frontière entre affect et désir devient régulièrement une angoisse dévorante. Les circonstances de cette angoisse se manifestent dans un moment de destitution subjective, soit dans une imminente réduction à l'objet<sup>448</sup>. Le sujet est, dans cette possibilité de chuter subjectivement, absorbé dans une logique où la protestation peut vite devenir auto-agressive et faire attaque dans sa propre chair.

L'espace de la parole s'est resserré dans une forte dépendance qui pétrit la subjectivité dans un rapport beaucoup plus étroit avec l'autre. Si le sujet y est pris en otage, son risque est de s'y réduire et de s'y confondre « identitairement ». Il s'agirait alors pour lui d'incarner uniquement ce qui est acceptable et de rejeter l'étrange hostile, porteur de haine et de faute. Il est seul face à l'épreuve d'un effacement. Dans son travail, Élise Pestre le présente comme une « *figure spectacle* »<sup>449</sup> qui incarne à la fois le rescapé d'exactions, le survivant d'une obscurité, le revenant d'une inaccessible histoire, portant sur lui l'inquiétude de la mort et l'étrangeté de la survie. Il est une figure tuable soumis à la souveraineté de l'autre, il est un témoin suspect présumé coupable. Pour cette auteure, il se confine dans le rejet ou la fascination. C'est peut-être dans cette tension que la modernité devient encore plus moderne. Par ces vocables « *figure spectacle* », « *homme tuable* », s'anticipe déjà certainement une soumission du sujet à se laisser apercevoir comme entièrement pris dans une fonction de signifiant où le corps est séparé de lui-même et vient témoigner d'une insaisissable vérité, celle du discours de l'Autre. Lacan, sur ce point est très clair :

*« De nos jours encore, le témoin est prié de dire la vérité, rien que la vérité, et, qui plus est, toute, s'il peut - comment, hélas, pourrait-il ? On lui réclame toute la vérité sur ce qu'il sait.*

---

<sup>447</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 137.

<sup>448</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 25.

<sup>449</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010).

*Mais, en fait, ce qui est recherché et plus qu'en tout autre dans le témoignage juridique, c'est de quoi pouvoir juger ce qu'il en est de sa jouissance. Le but, c'est que la jouissance s'avoue, et justement en ceci qu'elle peut être inavouable. La vérité cherchée est celle-là, en-regard de la loi qui règle la jouissance »*<sup>450</sup>. Plus loin, Lacan nous interpelle sur le fait que la jouissance ne s'évoque qu'à partir d'un semblant. Mais pour cela, il est nécessaire que la loge du sujet, celle à partir de laquelle il parle, soit justement celle du semblant. Or, c'est certainement cela qui est mis en question dans le fait d'être ce migrant et de représenter des figures sensationnelles. La personne exilée est donc sous l'injonction de livrer ce qui fait limite au sujet qu'elle est, sa jouissance.

De son côté, Alice Cherki prolonge les éléments figuratifs. Elle considère que si l'étranger représente un irrecevable pour le groupe social, il est rejeté hors frontière<sup>451</sup>. Dans ce passage qui ne se produit pas, un manque de traduction des représentations est flagrant, ne fournissant pas au sujet la possibilité d'habiter une intériorité psychique dans cet autre lieu. Géographiquement déplacé et psychiquement non reçu, ce sujet se confronte à un arrêt du mouvement d'exil. Il est impossible pour « *le sujet d'occuper un lieu autant qu'une place subjective auprès d'un autre* »<sup>452</sup> au sein même du territoire dans lequel il est arrivé. Une fermeture des frontières qui met le sujet en suspens et l'étranger qu'il représente pour l'Autre en position d'intrus, rejeté de l'autre côté. Ce rejet n'indique pas une démarcation, une coupure ou une division, ce qui symboliserait le sujet aux prises avec son inquiétante étrangeté. Il représente au contraire un murage où la position d'étrangeté est enfermée. Cela conduit à un impossible déplacement, à une forme d'assignation à résidence, à un enfermement excluant. Pour le sujet, son trajet d'exil n'est pas uniquement semé d'embûches qui le rejetteraient dans une figure de la différence, il est privé d'espaces métaphorisant qui ne lui permettent pas de s'inscrire dans un parcours. Au contraire, ce parcours greffe une forme d'absence qu'il peut finir par incarner.

---

<sup>450</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 85.

<sup>451</sup> Olivier Douville et Michèle Huguët, *L'exil intérieur*, L'Harmattan, psychologie clinique 4 (Paris, 1997), 111.

<sup>452</sup> Anaïs Touati, « L'exil comme tentative de subjectivation », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Langage (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 98.

## MNAAdolescent

Chez ces jeunes migrants, la question de l'adolescence se pose au même niveau que celle de leur migration et de leur devenir. Ils sont au vif d'une désappropriation d'eux-mêmes, sensibles à tous les signes qui les réduisent moins à la situation d'intrus. Cette qualification néantisée du sujet dans ce temps particulier où la dimension mortifère de l'intrus<sup>453</sup> a accablé ces jeunes gens rejoint immanquablement les écueils sidérant du passage adolescent.

L'importance vitale, traversée dans les temps incertains de la migration, n'a pas forcément été limitée par le temps d'accueil dans les dispositifs de la protection de l'enfance. Elle impose encore sa diligence dans les ajustements du quotidien. S'intégrer, apprendre et parler correctement la langue, assimiler rapidement des programmes scolaires, modéliser ses rapports à l'autre, tous ces enjeux sont les équivalents de paris qui se façonnent dans une continuelle accroche scopique de signes. Ils se déterminent dans une adaptation à un ordre, à un monde réglé sur la condition donnée au être-là de ces jeunes lorsqu'ils ont reçu l'autorisation du statut MNA. Ils sont immergés dans le sens commun de la communication. Ils ressentent le devoir de démontrer qu'ils peuvent se destiner à des postures adaptatives, ce qu'ils doivent d'ailleurs comptabiliser et enregistrer dans des formulaires documentés à destination de la loi. Ce processus d'assimilation<sup>454</sup> s'incruste en eux comme chez l'accueillant. Il précise la hauteur du coût que représentent les attentes mises dans la demande d'intégration. En effet, *« les politiques de renforcement de contrôle de l'immigration confrontent les jeunes à une absurde contradiction : soumis à l'injonction de preuve de volonté d'intégration, ils restent cependant dans l'incertitude de pouvoir bénéficier d'autorisation à rester sur le territoire français après 18 ans. Ainsi une épée de Damoclès pèse sur eux et les préoccupe au quotidien. Du jour au lendemain, on peut être considéré comme non vulnérable, et n'ayant plus besoin d'être protégé »*<sup>455</sup>.

---

<sup>453</sup> Olivier Douville, « De l'objet rituel à l'objet exilique trouvé-créé », in *L'objet de la migration, le sujet en exil* (Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022), 136.

<sup>454</sup> Michèle Tribalat, « Intégration, la fin du modèle français », *Commentaire* Numéro 150, n° 2 (2015): 331-38, <https://doi.org/10.3917/comm.150.0331>.

<sup>455</sup> Laure Woestelandt et al., « L'incertitude menaçante qui pèse sur les mineurs isolés étrangers : conséquences psychologiques », *L'Autre* 17, n° 1 (2016): 39.

Mais les divers signes adaptatifs ne sont pas les seuls à soutenir la communication avec l'autre. S'ils sont scrutés à cet endroit, s'il est crucial pour eux d'être à ce rendez-vous, ce qui alourdit déjà le rapport à l'autre, ce dont ils sont aussi imprégnés se situe dans le fait de ne disposer d'aucune garantie au-delà de ces lois de la communication car c'est avant tout la loi du langage qui fait le sujet<sup>456</sup>. Le langage est le véhicule spécifique de l'être humain qui y consent donc dans sa manière de s'énoncer. Cela implique une interposition entre le sujet et l'autre, elle donne au langage une valeur irréductible, à la fois limite sur laquelle le mal entendu se cogne, et médiatrice qui donne une valeur à l'échange. Pour ces jeunes, leur parole reste tout de même en suspens. Certains sont dans une incapacité d'élaborer psychiquement leurs nouveaux enjeux. Les poussées et les transformations de leur corps s'arriment à un inassimilable pour eux entre ce dont ils ont hérité, et qui s'est construit tout au long de leur enfance, et ce qui se joue là, dans le présent, où des modes de repli confinent leurs mots. Soumis à l'objet intégration, ils ont du mal à affronter la rencontre dans laquelle la question de la finitude vient se dupliquer. Ils se confrontent à un arrêt de « *l'errance structurante* »<sup>457</sup> de la période qu'ils traversent. Ils sont captés dans un lieu où le passage adolescent est étriqué, stérile en termes d'explorations d'un entre deux mondes entre l'enfance et l'âge adulte. Des rigidités s'intensifient, elles invalident les mouvements subjectifs solitaires entre la sagesse de l'enfance et le « pas-sage » de ce temps dont les bruits touchent l'être au point de lui faire vivre l'exil. Là, il s'agirait plutôt de lire les états psychiques de ces jeunes comme des moments de fixations qui empêchent un mouvement d'errance nécessaire.

Le lien entre soi et l'autre est fondé sur une attente d'empathie que l'on peut considérer comme allant de soi. Quand le sujet est confronté à une non-réponse régulière et excessive sur ses besoins vitaux, laissé seul face à ce vide de représentations<sup>458</sup>, il perd généralement l'espoir que ces derniers lui soient reconnus. Il se perd aussi dans ce qui se murmure lentement dans son inconscient, où être l'agent d'un soi est remis en doute, voire absent dans cette confrontation inédite au monde environnant. L'Autre ne représente pas un ensemble

---

<sup>456</sup> Jacques Lacan, « Petit discours au psychiatre de Saint Anne » (Inédit, 1966), <http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne>.

<sup>457</sup> Olivier Douville et Henri-Pierre Bass, « De l'adolescence et ses errances », *Le Journal des psychologues*, n° 352 (2017): 36-39.

<sup>458</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007, 32.

de puissance et de lien, à la fois excluant du silence latent de l'enfance et articulant au monde pulsionnel qui s'ouvre. Cette modalité symbolique semble introuvable, elle augmente les traits dépressifs et l'absence d'une croyance qui sont normalement présents dans la souffrance corporelle et psychique de cette période. Le moi est contraint car il est sans la possibilité de se saisir des enjeux pulsionnels du corps, jusque-là étrangers, dans une prise de conscience et une transformation<sup>459</sup>. Les possibilités de communication s'affaiblissent et s'éteignent petit à petit. Au niveau intrapsychique, le sujet perd aussi la dimension du soi et de l'autre reliés. Un des écueils réside dans le fait que la victime survivante à ces drames sociaux et interpersonnels éprouve un sentiment d'incapacité sur ses rapports sociaux et sur l'influence qu'il pourrait générer sur son environnement<sup>460</sup>. Une sensation de forte solitude s'ancre, faisant perdre la croyance en l'Autre.

L'urgence avec laquelle ces adolescents créent de nouveaux liens peut être comprise à partir de leur besoin de se retrouver eux-mêmes. C'est dans cette hypothèse que nous pouvons nous situer quant à « la facilité » de ces jeunes à être dans une relation rapide et amicale avec les personnes qui les entourent. Un autre élément de compréhension peut se révéler dans leur pugnacité et la force de leur demande, sur leur régularisation, même sur fond de mensonge identitaire. Cette insistance sur le registre d'une régularisation semble énoncer le vide qui est le leur au niveau de leur propre identité, perdue dans le flou de la déconnexion des rencontres humaines. Leurs faibles ressources sont malmenées par cette absence douloureuse d'un autre à leur écoute, ce qui peut expliquer leur inflexibilité dans le dédale bureaucratique, lieu combiné de l'absence de l'autre et de leurs exigences hautes.

D'autres sont présents dans la forme, mais le lien intime avec eux est difficile à éprouver.

La convergence avec la modernité qui pourrait inscrire la migration des mineurs comme un de ses effets nous amène à chercher si un discours écran vient parer le traumatisme ou au contraire le rendre insistant. Pour le sujet, il se peut que son expérience ait une similitude

---

<sup>459</sup> Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*, Éditions de L'Olivier, Penser/Rêver (Éditions de L'Olivier, 2007), 60.

<sup>460</sup> Geneviève Morel, « Primo Levi : la « mélancolisation » du témoin », in *Clinique du suicide*, Des Travaux et des Jours Toulouse : Érès, 2004), 131-48, <https://doi.org/10.3917/eres.morel.2004.01.0131>.



avec celle de Junger. Son ressort vital se trouve dans la double articulation défensive d'une élaboration sublimatoire et d'un consentement aux pulsions<sup>461</sup>.

Dans la récolte des témoignages sur ces jeunes, nous pouvons penser sans mal à des traumatismes massifs infligés par d'autres personnes humaines. Le refuge qui pourrait être le leur, celui du besoin primordial, semble avoir été négligé par un autre durant leur parcours. S'inscrit alors le fait majeur d'un défaut d'empathie possiblement relayé par une perversion lisible dans le regard de cet autre qui incarne une puissance toute. Il fait, à ce moment-là, la démonstration que l'humain détient une arme de destruction massive déroutant le sujet victime de toutes possibilités subjectives. Cette destruction, c'est celle d'une matrice où se représentent les relations interpersonnelles. Le sujet n'y est plus, ou seulement confronté à une solitude dans l'appréhension et la représentation de son monde interne.

---

<sup>461</sup> Colette Soler, *L'époque des traumatismes* (Rome : Biblink éditeur, 2004).

## *MNA, une population dans l'ère du soupçon*

*« Orosmane :*  
*Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle ? Il soupirait.*  
*Ses yeux se sont tournés sur elle ; les as-tu remarqués ?*  
*Corasmin :*  
*Que dites-vous seigneur ? De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?*  
*Orosmane :*  
*Moi, Jaloux !*  
*Qu'à ce point ma fierté s'avilisse ?*  
*Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice ?*  
*Moi ! Que je puisse aimer comme l'on sait haïr ?*  
*Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.*  
*Je vois à l'amour seul ma maitresse asservie ; »<sup>462</sup>*

Par la voix du grand poète Voltaire, un souverain s'avilît à la jalousie par le soupçon que crée chez lui un esclave dont la seule offense est celle de regarder ailleurs. Fortuit, intimidé, contemplatif, par son regard posé sur l'objet du roi, l'esclave provoque la réaction de ce dernier, indigné du mouvement oculaire. Que se passe-t-il sous les yeux du roi ? Le regard supposé naïf de l'esclave incarne la faute du vol de jouissance. Aucune preuve n'est à donner à ce que le roi ressent en cet instant impactant mais vide de sens<sup>463</sup>. Le roi se comporte dans sa fonction de maître qui n'en veut rien savoir d'autre de cette entaille faite à sa jouissance. Mais, sujet pris dans les effets de ce petit temps de tourmente, il édifie l'amour comme paravent du vol, voile incertain qu'il rend incontestable car c'est du soupçon dont il ne veut rien entendre. Il ne veut pas renoncer à sa place du maître qui n'a que le désir que ça marche<sup>464</sup>.

Il est comique de remarquer que dans cette cour royale, celui qui représente l'envers du maître, l'esclave, scelle son destin à ce qu'il déclenche de troubles. Ce n'est pas son comportement qui enserme le roi dans sa jalousie mais au contraire le regard que ce roi perçoit dans la seule pulsion scopique. Un dessein est surpris dans le regard déviant du serviteur

---

<sup>462</sup> Voltaire, « Zaïre », trad. par Paul Fièvre, Gwénolla Fièvre, et Ernest Fièvre (Théâtre tragique, 1732).

<sup>463</sup> Slavoj Žižek, *L'intraitable. Psychanalyse, politique et culture de masse*, Anthropos, Psychanalyse (Paris : Anthropos-économica, 1993), 136.

<sup>464</sup> Jacques

comme si ce regard ouvrait de façon impudique le verrou qui consigne la belle du roi dans son royaume. Dans ce regard infidèle, le roi est surpris par la souffrance de la perte de l'objet et s'y accroche, admettant alors la fragilité conséquente de son soupçon. Sa perception lui confirme qu'il est attaqué par ce regard-là de l'esclave. Il construit instantanément sa subjectivation de cette réalité extérieure. Il tamise son aperçu dans une forme profondément choisie<sup>465</sup>, la jalousie. Son serviteur l'avise que l'invitation à la trahison s'est introduite dans ce signe qu'il voit, portée par un principe plus enfouie et opaque. Il tente de raisonner le maître en essayant de limiter la hauteur du soupçon et en proclamant la réalité de l'erreur, mais cette parole est immédiatement ensevelie sous les flots de l'imaginaire. Le symbole de la puissance que porte le roi n'y fait rien non plus. Le maître se voit alors possiblement défait par la trahison qu'initie son soupçon.

Pour autant, ce maître n'est-il pas déjà sachant ? N'est-il pas déjà porteur de la vérité que son objet est perdu, perdu même lorsque les confins de l'appartenance le consigne ?

A soupçonner, le maître énonce dans sa dénonciation que son objet est perdu, et que sa vérité n'est que mi-dite. S'il maîtrise le geste de la vengeance qu'un roi peut agir, il sait aussi certainement, dans l'émergence de son soupçon, que ses effets n'épuiseront pas l'irréductibilité de sa perte.

### *Définir, délimiter le soupçon*

Les disciplines des sciences humaines et sociales ne référencent pas le soupçon. Ce dernier ne trouve pas de théorisation particulière, ni en philosophie ou en psychanalyse. Pourtant, il est ce qui fait s'offusquer, dans un premier temps, Freud le neurologue, déterminé par la science, devant l'impétueuse souffrance hystérique. Cette fuite du sens l'amène sur des sentiers autres où les effets de sa pensée, sa recherche du sens justement, deviennent impossibles à anticiper, calculer et à prédire. « *Le comble du sens, il est sensible que c'est l'énigme* »<sup>466</sup>. Une embrouille ouvre au soupçon, celle de ne pas pouvoir attraper le sens de ce qui se passe

---

<sup>465</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Essais (Paris : Éditions du seuil, 2019), 59.

<sup>466</sup> Jacques Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits », *Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 553.

devant soi, en soi, et dont, même lorsque des mots essaient d'en édifier une mise en sens, il reste encore un lieu où rien n'inscrit ce bout qui fait non-sens. Cette échappée du sens fabrique le soupçon que Freud formule. Ce soupçon s'appuie sur ce qui n'inscrit pas un rapport entre les choses, qui de fait assimile l'inconscient et le trésor des signifiants<sup>467</sup>. Cela vient enseigner ce médecin que son savoir est sans issue face au réel du sujet. Ce qui arrive donc, et qui vient au contraire faire sur ce point certitude, c'est que la pensée se forme dans une inaccessibilité au sens, qu'elle se fixe dans la rupture d'un rapport logique.

Dans ce cadre, le soupçon freudien dirige le regard vers une élévation de la pensée où se distinguent l'être vivant et le fait que le sujet habite le langage. La parole analytique naît de cet autre regard qui se porte sur la béance subjective et abonde dans un discours de trahison évidente que la voix du sujet s'ouvre dans les traces d'un inconscient savoir sans sujet<sup>468</sup>. Le pas soupçonneux de Freud l'amène devant l'évidence de l'existence de l'Autre du sujet. La surprise devant laquelle il se trouve est celle qui fait que le symptôme du sujet n'est réduit qu'à la dépendance de la structure langagière, et dans ce qui va assez loin pour qu'il s'en sente exilé<sup>469</sup>. Freud se laisse entraîner, sans dériver dans une perte sans fin, par un soupçon irrationnel au départ chez lui, pour s'ouvrir à l'intuition de l'autre scène. Le caché n'y prend pas la valeur automatique du vol ou du mensonge qu'il faut tout de suite ériger dans sa forme perfide ou folle. Elle ouvre le regard dans un rapport entre savoir et la fuite du savoir. Il n'est plus rangé dans ses évidences car l'intuition enclenche « *un mouvement de renonciation à ce savoir, finalement mal acquis, d'un rapport strict entre S1 et S2 qui extrait la fonction du sujet* »<sup>470</sup>. Freud n'en reste donc pas au soupçon. Il prend au sérieux le sens caché, de cette dissimulation mais il sort de la pression qui existe entre le soupçonneux et le soupçonné car une chose lui échappe et il la considère. Il peut alors s'intéresser à ce hors signifié<sup>471</sup> qu'est la chose, centré sur ce qui concerne le sujet et non plus concerné par la perte d'un savoir.

---

<sup>467</sup> Patrick Juignet, « Lacan, le symbolique et le signifiant », *Cliniques méditerranéennes* 68, n° 2 (2003): 134, <https://doi.org/10.3917/cm.068.0131>.

<sup>468</sup> Jacques Lacan, « L'acte psychanalytique », in *Autres écrits Champ freudien* (Éditions du Seuil, 2001), 376.

<sup>469</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 526.

<sup>470</sup> Jacques

<sup>471</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019).

Le soupçon, l'exemple précédent de Zaïre le montre, capte le soupçonneux dans son expérience intime. C'est avant tout un ressenti, un phénomène qui sort le sujet de son confort établi, disciplinaire ou souverain. La définition qu'en donne Alain Rey dans son dictionnaire de la langue française est la suivante : « *une conjoncture par laquelle on attribue à quelqu'un des actes blâmables, des intentions mauvaises, plus ou moins fondés* »<sup>472</sup>. Le soupçon réveille chez le sujet soupçonneux un sentiment qui fonde l'autre dans la trahison, dans une intention malveillante. Il est ce que porte un sujet contre un autre, épris du mouvement de vouloir, lors de cette dérive dans ce ressenti plus ou moins fondé, vérifier si l'éprouvé est réel. Au regard du doute, qui pourrait être son synonyme, le soupçon n'affiche pas de sérénité méthodologique et rationnelle. Le doute<sup>473</sup> procède d'une démarche critique intellectuelle fondée, il poursuit une élaboration constructive de recherche de la vérité tangible. La valeur de ce qui fonde le doute et le soupçon crée la différence entre les deux, embrasant d'un côté l'imaginaire et faisant émerger de l'autre le symbolique.

Le soupçon construit un savoir dans un a priori indémontrable. Il agit sans la valeur d'un phénomène concret visible et donc insiste jusqu'à contaminer le soupçonneux et le contraindre dans sa recherche nourrie de défiance vis-à-vis de l'autre<sup>474</sup>. Il devient rapidement sans limite et opère dans un espace où l'autre est vite sous les coups de l'accusation, soupçonné de porter en lui une vérité cachée et vacillante qu'on lui octroie dans une rencontre frontale. Cette vérité ambiguë met au supplice le sujet qui la présuppose, menacé par l'insistance d'une vérité mauvaise pour lui et par la crainte grandissante de se voir trahi par celui qui cache la bravade grandissante. Il est inquiet par son soupçon, extériorise la méfiance qu'elle produit et qui imprègne ce mécanisme suspicieux.

Envahi parfois, est-il seulement victime de son pressenti ou aussi concerné par la toxicité de l'intention qu'il remarque chez l'autre ?

---

<sup>472</sup> Alain Rey, « Dictionnaire historique de la langue française », in *Dictionnaire historique de la langue Française* (Paris : Éditions Le Robert, 1998).

<sup>473</sup> Bertrand Lahutte, « Clinique du soupçon », 2010, <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Clinique-du-soupçon-7.pdf>.

<sup>474</sup> Caroline Thibaudeau, « Psychanalyse du soupçon, l'altérité mise à l'épreuve », *Topique* 122, n° 1 (2013): 45-60, <https://doi.org/10.3917/top.122.0045>.

Dans son attention intime, le sujet soupçonneux n'est pas juste surpris par l'intention cachée qu'il discerne sans preuve chez l'autre. Son soupçon est indissociable de ce qu'il sait déjà, il est sur la certitude de sa croyance et sur l'évidence de la trahison. Il n'y a donc pas de recherche de la vérité par ce sujet dans cette attention particulière à l'autre car il sait déjà. Jacques Alain Miller<sup>475</sup> parle du soupçon par ce qui s'anticipe chez le sujet. Il y a d'abord quelque chose qui sonne l'alerte d'un mauvais ressenti. Ce mauvais ressenti peut aller jusqu'à la question de ne plus savoir à qui l'on a à faire. Simultanément, le sujet soupçonneux peut croire à une mauvaise vérité chez l'autre, mais aussi être capté par une menace à son encontre. L'autre, en même temps qu'il est soupçonné, tombe dans un état d'indifférenciation agi par la certitude soupçonneuse ; cela casse le rapport d'altérité et ne permet pas que la voix contradictoire puisse se faire entendre.

Ce soupçon, qui est d'abord un mouvement intuitif rapporté à l'attention du regard, la pulsion scopique, n'admet pas à son extrémité la médiation d'une voix qui pourrait l'atténuer. Le semblable fond sous l'emprise du soupçon, il n'a plus la possibilité d'offrir un reflet qui l'engage dans un processus de parole. L'interprétation est linéaire, instituée et sans distance sans un reste de vérité qui pourrait subsister dans la fronde que délivre le soupçon. Au contraire, le savoir est déjà là, il a fourni le sens dans un rapport inaudible et inexistant à tout autre forme d'expression.

Une possible interprétation du soupçon est qu'il matraque la différenciation lorsqu'il avise d'une vérité sur l'Autre. Il invite à une inclinaison, celle de transformer et de réduire l'altérité avec l'issue possible de marquer une absence de division subjective<sup>476</sup>. Le discours ne s'inscrit plus quand le soupçon prend le dessus sur la parole. Il ne donne plus corps à l'expression, celle qui sort le sujet de cette assignation soupçonneuse en ce sens que la parole ne peut être saisie dans son rapport à la vérité que dans un mouvement<sup>477</sup> et non dans une fixation volontaire et condamnable. Le soupçonneux annule cette parole dans la prise sur lui que font le blâme l'intention de l'Autre. Il s'érige en maître moral qui veut la vérité pour mieux l'ignorer. Il clame

---

<sup>475</sup> Jacques Alain Miller, *Le transfert négatif* (Huysmans, 2006).

<sup>476</sup> Bertrand Lahutte, « Clinique du soupçon », 2010, <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Clinique-du-soupçon-7.pdf>.

<sup>477</sup> Jacques Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Éditions du Seuil (Paris : Éditions du seuil, 2007), 14.

un discours d'exclusion, non pas uniquement de l'autre qu'il condamne, qui est lui plutôt inclus, mais de la condition humaine et de ses incarnations. Le soupçon planifie le rapport à l'autre, crée un montage intersubjectif que nous décelons dans le rapport social, mais qui vide de son empreinte le sujet en le maintenant dans un rapport qui lui refuse sa propre énigme.

### *L'épreuve du soupçon de l'étranger*

Télémaque est pressé pour répondre à des questions après le départ de la déesse Athéna qui avait pris l'apparence d'un étranger devant les prétendants de Pénélope dans la demeure d'Ulysse :

*« Mais je veux, ami, t'interroger sur cet étranger. D'où est-il ? De quelle terre se vante-t-il de sortir ? Où est sa famille ? Où est son pays ? Apporte-t-il quelque nouvelle du retour de ton père ? Est-il venu réclamer une dette ? Il est parti promptement et n'a point daigné se faire connaître. Son aspect, d'ailleurs, n'est point celui d'un misérable »<sup>478</sup>.*

Les quatre premières questions sont directes. Elles sondent la question de l'origine, du lieu et de la filiation. Inconnu, de quel lieu peut se réclamer l'étranger ? Son origine est-elle reliée à un point qui dans sa trajectoire donne une cause à la question « d'où est-il ? », et entraîne-t-elle avec elle une réponse installée dans la causalité ?

Cette question « d'où est-il ? » énonce la recherche de la source, du point qui a fait que s'origine la présence de cet être parmi les autres. Sans nom, cet étranger heurte et réifie l'ineffable. Il le fait apparaître présent dans une trajectoire qui ne se voulait être jusque-là qu'annonciatrice et anticipatrice. L'étranger se distingue ici entre celui qui s'annonce et celui qui se cache. L'étranger inconnu fait point d'exclamation, « *point de fuite côtoyant l'indicible, à tout jamais questionnant devant une vérité insaisissable* »<sup>479</sup>.

La pensée que soulève la présence de cet inconnu, assiégée par le doute et le soupçon, reste sur un fil ergoteur dans son interrogation. Alors que la vue et la présence de l'inconnu

---

<sup>478</sup> Homère, *L'odyssée*, Edition du groupe "Ebooks libres et gratuits" (Ebooks libres et gratuits, 2004), 14, <http://www.ebooksgratuits.com/>.

<sup>479</sup> Mohammed Ham, « Origine, exil, généalogie et filiation : quand la transmission est dans l'impasse », *Cliniques méditerranéennes* 63, n° 1 (2001): 168, <https://doi.org/10.3917/cm.063.0167>.

illustrent une infiltration du langage par l'infantile, le rapport raté à la chose<sup>480</sup>, la pensée est saisie sur l'effroi de sa présence. D'où la question sur l'origine qui veut dédire la place de cet inconnu. Scruter l'origine ne recherche aucune production de sens mais reste dans une oblitération de l'étranger. Une plainte s'affole de sa présence. Elle vient surligner l'événement étrange dans un récit saisissant, comme une monstration de la chose. Il y a un retour du même dans le discours, organisé simultanément dans la conjoncture sociale et dans les éléments circonstanciels de la psyché. Face à ce surgissement de l'étranger, le sujet craint que le côtoiement soit un défilé des parties mauvaises, souffrantes et indifférenciées. Il déploie, à travers le soupçon, l'impossibilité de pouvoir les amener dans leur potentialité subjective, y compris agressive, préférant se ranger au message qui pose l'autre dans une menaçante étrangeté. Se joue un rapport à l'intime que le sujet autochtone met en avant dans le fait d'être livré à une mauvaise rencontre avec l'Autre. La dévalorisation de l'étranger fait percevoir cette perte confuse pour le sujet et la façon dont il s'en défend l'amène à déployer un processus de vérification de l'identité pour reprendre une consistance et une cohésion narcissique<sup>481</sup>. Faire bordure à une possible défaillance narcissique par la demande faite à l'autre de se nommer implique le risque d'une intrication entre intime et instabilité<sup>482</sup>, une entrée en conversation avec cet autre et une place laissée, chez soi, à la disparité subjective. Le soupçonneux s'en défend par sa certitude que l'Autre a des intentions vis-à-vis de lui. Il est alors dans une exigence de vérité, dans le contrôle des mouvements pulsionnels de l'autre, il l'a à l'œil dans un face à face<sup>483</sup> qui n'évite pas le retour du même.

L'origine de l'événement et ce qu'il suscite de troubles se télescopent dans une forme de pensée gelée par sa surveillance et sans que ne soit activé un processus. Si cet événement est uniquement relié à une intrusion de l'inconnu, il peut vite basculer dans une idéologisation

---

<sup>480</sup> Marie-Jean Sauret, *De l'infantile à la structure*, les séries de la découverte freudienne (Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1991), 60.

<sup>481</sup> Caroline Thibaudeau, « Psychanalyse du soupçon, l'altérité mise à l'épreuve », *Topique* 122, n° 1 (2013): 45-60, <https://doi.org/10.3917/top.122.0045>.

<sup>482</sup> Patrick Chemla, « Hospitalité et transfert », *Figures de la psychanalyse* 31, n° 1 (2016): 37-50, <https://doi.org/10.3917/fp.031.0037>, 47.

<sup>483</sup> Maurice Houry, « D'un regard regardé », *Revue française de psychanalyse* 69, n° 2 (2005): 459-78, <https://doi.org/10.3917/rfp.692.0459>.



concentrant l'appartenance du sujet à une certaine catégorie. Ce qui se proclame à travers cela, c'est une visée de maîtrise sur la question de l'origine dont le fonctionnement rugit sur un mode binaire d'exclusion et d'inclusion. Cette tentative de maîtrise tente à son tour de cacher la faiblesse narcissique d'un sujet, d'un groupe et d'une société, chacun dans différentes mesures, face à la différence de l'étranger et à ce qu'elle implique du côté de l'angoisse de castration.

Ce qu'il en coûte à ces groupes de tenter de contrer l'étrangeté de l'autre par le soupçon fabrique une projection qui arrête hâtivement le sens subjectif de sa présence. Du même coup, la position soupçonneuse formalise la non-rencontre symbolique de ces sujets. Le soupçon témoigne d'un refus de la structure scandée par le battement de la fente. Il refuse cet instant où voir implique toujours quelque chose d'éliidé et où l'inconscient ne récupère que du leurre<sup>484</sup>. Cette tendance d'être offensée par l'étranger fige la subjectivité dans l'effroi de son ignorance. Les questions sur l'origine consacrent l'Autre dans des signes typiques d'envahisseur en le déposant dans un énoncé inaltérable.

Dans le questionnement « d'où est-il ? », la fixation est telle qu'elle n'inaugure pas une référence à l'origine mais cette accroche fixe est délirante ; dans la confusion, elle dé-subjective l'étranger. Elle démontre aussi une forme d'abject dans le rapport à l'étranger dont le surgissement condense l'insondable et le condamne à un rejet.

L'étranger condense sur lui une jouissance qui lui est imputée projectivement dans un discours de haine<sup>485</sup>. Or, l'étranger porte avec lui, dans ce refus d'oblitérer la division subjective, le rappel qu'elle est ce qui donne son statut ordinaire au sujet. Mais comme le rappelle Éric Laurent, ce statut ordinaire, c'est aussi celui « *de se sentir étranger à soi-même* »<sup>486</sup>. Il est ce messager porteur de l'inexprimable perte de l'être humain. Mais l'étranger est aussi celui qui est traversé par l'intouchable pouvoir de la pulsion, celui qui incarne l'altérité étrangère<sup>487</sup>.

---

<sup>484</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 40.

<sup>485</sup> Jacques Alain Miller, *Le transfert négatif* (Huysmans, 2006).

<sup>486</sup> Éric Laurent, « L'étranger extime », *Étranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 66-82.

<sup>487</sup> José Ramon Ubieto, « La "solution" de l'étranger », *Etranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 104.

## *Le MNA, un sujet soupçonné*

Le soupçon accompagne le sujet MNA<sup>488</sup>. Il s'immisce comme un fait, une production logique de l'arrivée sur le territoire de cette population migrante. Une méfiance méticuleuse plane sur l'âge, le dire, la présentation de ces jeunes, sur leur tenue, leurs aspirations, leur être, leur comportement. Dans cette perspective, il a été posé la nécessité de les évaluer<sup>489</sup>. Cette aspiration les suspecte de mensonges et de trahison. Dans cet a priori soupçonneux, chaque jeune est obligé de justifier ses origines, son parcours, d'amener les preuves de son dire et de ses volontés. La fabrique suspicieuse de cette demande s'appuie sur la cadence débridée d'une hypothèse fantasmée de sa déviation du cadre et de ses ambitions provocantes.

Or, si le soupçon clame un principe de trahison de l'autre, s'il ramène le sujet mineur migrant à la position d'ennemi fomentant une invasion, s'il remet le sujet étranger dans une position d'assaillant, et donc l'hôte dans celle subissant l'événement de l'arrivée de celui qui vient « d'ailleurs », le schéma est limpide dans sa monstration. Rien n'invalidé le scénario de l'étranger envahisseur et traître comme rien ne semble s'offusquer du droit souverain des États de repousser cet étranger. Pour Said, cette interprétation discursive de l'Autre provoque une asymétrie. Ses sujets migrants sont immergés dans un discours discipliné issu de communautés de pensée « *constituées historiquement et institutionnellement dans le cadre d'une certaine distribution de pouvoirs entre les parties du monde et les composantes de*

---

<sup>488</sup> Extrait du « guide des bonnes pratiques en matière d'évaluation de la minorité et de l'isolement » : « L'évaluation de la minorité et de l'isolement des personnes se déclarant comme mineurs non accompagnés s'inscrit dans le cadre de la protection de l'enfance. Conformément à l'article R.221-11 du code de l'action sociale et des familles, le président du conseil départemental du lieu où se trouve une personne se déclarant mineure et privée temporairement ou définitivement de la protection de sa famille met en place un accueil provisoire d'urgence, également désigné sous le terme de « mise à l'abri » à l'article R.221-12 du même code. Le président du conseil départemental doit en informer le procureur de la République. »

<sup>489</sup> Bénédicte Goudet-Lafont et al., « L'accompagnement éducatif des mineurs isolés étrangers : discours et représentations des éducateurs », *L'Autre* 17, n° 1 (2016): 16-34, <https://doi.org/10.3917/lautr.049.0016>.

*l'humanité* »<sup>490</sup>. La narration du sujet est prise dans un type d'interprétation déséquilibrée au centre d'un discours hégémonique établi. Le soupçon se déplace de la naïveté hébétée du maître devant le regard de l'autre pour se retrouver dans la banalité d'un discours sur l'autre. Le soupçon révèle la vérité d'un étouffement d'un rapport du sujet à l'Autre, cadencée dans une impossible traduction et une dénégation d'articulation, il est surdéterminé dans un mouvement isolant le sujet migrant. Ce sujet, en essayant de faire le récit de sa traversée exilique<sup>491</sup>, se voit confronté à une expropriation de son dire et à une traduction unilatérale. L'exposé, c'est-à-dire ce qu'il pose au regard de l'Autre avec le récit de la problématique de sa traversée et de son être, a du mal à être traduit dans l'espace politique du territoire auquel il s'adresse. Il est incompatible avec la vérité, avec la croyance, obligeant le sujet mineur migrant à se confronter à son histoire avec l'injonction d'en faire une preuve, voire d'en fournir une preuve de la preuve. L'acceptation dans laquelle il est pris le place dans le périmètre d'une communication du vrai face à un jugement par la preuve. La question du dire n'est pas posée, elle est même évacuée. Lorsqu'il émerge naturellement du sujet, ce dire impalpable et incertain, un énoncé de l'insu du sujet, crée le différend<sup>492</sup> par l'incapacité d'être entendu par la communauté. L'hétérogénéité du récit se heurte à la composition instituée du destinataire.

Avec son histoire, le mineur migrant fait face à une raison méfiante. Les torts subis, les encoches du réel, sont des litiges qui ne peuvent être acceptés par des dispositifs de communications linéaires. Un écart important existe entre le réel et la nomenclature du discours. La part destructrice du réel encode une étrangeté ténébreuse, quelque chose qui est là, en profondeur, qui ne cesse pas de ne pas laisser en paix le sujet<sup>493</sup>. Les maux sont inscrits sur la surface du corps et laissent en suspens le moi du sujet qui a alors tendance à se

---

<sup>490</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*, La découverte (Paris : Éditions La découverte, 2022), 279.

<sup>491</sup> Alexis Nouss, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Interventions (Paris, 2019).

<sup>492</sup> Jean François Lyotard, *Le Différend*, Éditions de Minuit, Collection « Critique » (Paris : Éditions de Minuit, 1983).

<sup>493</sup> François Davoine et Jean-Max Gaudilière, *Histoire et trauma. la folie des guerres*, Essais-Documents (Paris : Stock, 2006), 225.

retirer dans un oubli marqué par des vibrations qui le rendent impossible. C'est anonymement que le sujet essaie de faire place à ce qui fait la souffrance de son exil.

Face à lui, le discours souverain émerge dans « *une lutte pour savoir qui saura aménager les mesures les plus répressives face à la menace ennemie* »<sup>494</sup>. La nécessité d'établir une liste de suspects qui bafouent l'esprit des lois est réaliste dans ce discours où, qui plus est, la demande, voire la plainte de celui qui traverse des exactions doivent trouver dans leur expression l'exhaustivité des mots qui fondent un pouvoir et non ceux qui pointeraient la reconnaissance d'actes ou de situations indignes. Les modes discursifs de ces dispositifs reviennent à interroger la question de l'esclave comme la pose Lacan. A cet esclave, « *on lui pose des questions, des questions de maître bien sûr, et l'esclave répond naturellement aux questions ce que les questions déjà dictent comme réponses. On trouve là une forme de dérision. C'est un mode de bafouer le personnage qui est là retourné sur le poêle. On montre que le sérieux, la visée, est de faire voir que l'esclave sait, mais à ne l'avouer que dans ce biais de dérision, ce qu'on cache, c'est qu'il ne s'agit que de ravir à l'esclave sa fonction au niveau du savoir* »<sup>495</sup>. Il est déposé dans une logique discursive où l'administration, le contrôle, l'expertise prennent le pas sur la pratique de l'accueil et du soin.

Autant le soupçon a permis à Freud d'entendre le savoir de l'inconscient, et de décaler son regard dans cette découverte, autant cet accueil dans la norme d'un discours épuré rend compte de la crainte, que tout sujet peut avoir dans sa tentative de rendre compte de ses fantasmes, dans un monde objectivé par le contrôle<sup>496</sup>. Quel que soit la modalité choisie pour que la qualité de la preuve soit lisible et estampillée, c'est le mode du discours du maître qui s'édifie plus encore devant le mineur migrant. Une feinte du soupçon se révèle dans ce discours auquel fait face l'étranger mineur.

Pour chaque sujet, cela peut glisser dans une haine plus ou moins présente, et parfois ignorée. Le sujet se construit avec les signifiants maîtres qu'il trouve dans la culture<sup>497</sup> d'accueil de ce

---

<sup>494</sup> Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié* (Paris : La découverte, 2016), 47.

<sup>495</sup> Jacques

<sup>496</sup> Paul Poggi et Mohammed Ham, « Y a-t-il compatibilité entre politique sociale et clinique du sujet ? », *Cliniques méditerranéennes* 89, n° 1 (2014): 31, <https://doi.org/10.3917/cm.089.0031>.

<sup>497</sup> Jacques Cabassut, *Bonjour l'institution*, Psychothérapie institutionnelle (Nîmes : Champ social éditions, 2017), 72.

phénomène migratoire. L'enjeu est la jouissance qui ne pourra pas, quand le sujet est soumis à l'épreuve du soupçon et à la preuve de ses dires, ne pas faire retour, ce qui engage le sujet migrant dans un savoir y faire pour qu'elle se loge dans les entendus du discours, mais ce qui engage aussi l'Autre dans le traitement de ce retour. Pour le sujet mineur migrant, il y a un danger à s'identifier à cette jouissance, ce qui revient à incarner la position de déchet dans laquelle il peut être coincé dans le lieu d'accueil.

L'élément de tension se situe dans le déficit des migrants à se faire entendre. Le témoignage est douloureux pour une personne lorsqu'elle a subi nombre d'humiliations, de ruptures, d'effractions qui l'ont conduit tout autant à la fuite qu'à chercher des refuges pour survivre. Les raisons de se taire sont alors multiples, elles démontrent des désorientations et des dépossessions subjectives<sup>498</sup>. Ils doivent simultanément s'emparer d'un discours qui se soumet au principe de raison, seul prix pour trouver chez l'autre une légitimité. Ce déplacement est notable car il demande une attention au sujet sur son rapport au réel et sur la modalité discursive pour tenter d'en faire le récit. Mettre en phrases son parcours, c'est donc avoir la capacité de créer une référence à l'événement, de produire une adresse à l'autre et d'inclure des formes sensibles<sup>499</sup>. C'est aussi, dans l'enchaînement et la partition des phrases, créer une articulation qui permet un échange et de la réciprocité au-delà du trait de départ, celui d'arriver d'un autre lieu où l'élément humain a été autre, confondu dans la violence.

L'histoire que porte le sujet, et l'énoncé qu'il incarne pour la transmettre, concourent à une reconnaissance auprès d'un territoire où la norme est de justifier l'exil sur la base d'une violence subie. Le mineur migrant ne peut y apparaître que comme victime. Il n'est pas un sujet qui vient tenter de faire reconnaître un tort subi dans un rapport instable à son histoire. Il est seulement un sujet politique dont le devoir est de bien raconter<sup>500</sup> les fêlures et les désolations de son exil. Le gouvernant n'en sera que plus vertueux si les plaintes s'expriment

---

<sup>498</sup> Laure Wolmark, « Dépossessions, actes et paroles dans la clinique de l'exil », *Rhizome* 63, n° 1 (2017): 14-20, <https://doi.org/10.3917/rhiz.063.0014>.

<sup>499</sup> Christina Alexopoulos-de Girard, « Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations », *Cliniques méditerranéennes*, n° 104 (2021): 61-75.

<sup>500</sup> Michel Foucault, *Dits et écrits, Tome III* (Paris : Gallimard, 1994).

correctement. Il n'est pas le sujet qui, lorsqu'il tente la mise en phrases, se voit buter sur l'impossible, le silence, la culpabilité ou encore l'angoisse. Face au tribunal qui n'écoute que la preuve, il doit pouvoir la fournir ; il tente alors de ne pas basculer dans le statut d'ennemi lorsqu'il fait part de son histoire et de la folie qu'elle contient.

Le sujet subit un rapport au dire qui semble équivaloir à la substitution de l'empire par l'impérialisme dans un temps où la représentation du mot est refusée au prix de la violence et du rejet. L'équivoque du signifiant est exécrée par l'entité souveraine, il est un absolu à rejeter par un ordre social qui dépose l'ambiguïté chez l'Autre et pense s'en protéger ainsi. C'est sans égard pour la division subjective de cet étranger que les dispositifs imposent un seuil entre témoigner et fournir la preuve. Le sujet est alors appréhendé du point de vue de la machinerie décadente du signifiant, encoche de la subjectivité mais ennemi de cet ordonnancement. Lacan illustre ces éléments à travers sa lecture sur l'empire :

*« Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire, où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social que je symboliserai par l'Empire tel que son ombre s'est longtemps profilée dans une grande civilisation, pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ? »<sup>501</sup>*

Il souligne un surgissement où les frontières sont abolies et installent l'Autre dans une confusion unifiante. Il interroge le maintien de lignes de partage dans un monde, un temps et un espace mêlés, où la tendance est à une concentration du genre humain. L'impérialisme instaure un répertoire de l'indifférenciation qui vient imposer, en retour, un surgissement de la violence sur celui venu d'ailleurs. La question que pose Lacan à la fin de son assertion apparaît dans une conséquence de cette globalisation.

Il relève, dans le terme de masse, l'indifférent sujet, *« l'immigrant tant qu'il n'est pas sur l'« autre sol » »<sup>502</sup>*. C'est là le symbolisme que relève Lacan dans la distinction qu'il fait entre le lieu géographique et le familial. Il donne à voir d'un côté la place que prend cet autre dans

---

<sup>501</sup> Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres écrits* (Paris : Le Seuil, 2001), 362-363.

<sup>502</sup> Andrés Borderias, « Immigrant, étranger, étrange », in *Étranger(s)*, Mental, Revue internationale de psychanalyse 38 (Paris, 2018), 43.

le lieu, et de l'autre, l'épiderme du semblable, ce familial étrange, d'autant plus étrange que la traversée de son exil le fait migrer d'un lieu inhumain sans borne à un lieu de concentration humaine à la manière d'un revenant. Il a vécu l'infame, ce qui l'isole dans une langue particulière, celle qui est marquée par un réel inconcevable qu'il a expérimenté<sup>503</sup> et dont il peut ressentir de la douleur dans le fait de la parler. Pour Hannah Arendt, « *l'individu considéré dans son isolement n'est jamais libre ; il ne peut le devenir que lorsqu'il pénètre dans la polis et y agit* »<sup>504</sup>. Cette liberté n'appartient pas intimement au sujet car elle est un attribut conséquent de l'organisation des hommes entre eux. Venir d'un lieu où la traversée de l'inhumanité a été marquante ne semble pas donner ce droit au jeune mineur étranger, mais son apparition sur le territoire, au-delà des signifiants victime ou ennemi, crée cet enjeu déterminant pour lui. L'autorisation ou le rejet du statut sont entremêlés à cet espace de liberté pour le sujet.

### *Dépôt-céder (de) son dire*

La Loi et la force sont initialement liées. Freud nous le rappelle lorsqu'il dit qu'« *initialement, dans une petite horde humaine, c'est la force musculaire la plus grande qui décidait à qui quelque chose devait appartenir ou de qui la volonté devait être exécutée* »<sup>505</sup>.

Une puissance s'exprime dans le temps de l'accueil des migrants ; elle concerne l'objet de leur demande. Elle se décline à travers un nombre important de démarches essentielles pour trouver un point d'accord chez l'autre à la demande d'asile. Cette puissance impose des déclinaisons combinées de l'identité, des faits marquants jalonnant l'histoire de la personne et du danger qu'elle encourt dans l'éventualité d'un retour. Dans son énoncé et son application, parfois techniques<sup>506</sup>, le pouvoir déplace la force primitivement imposée.

---

<sup>503</sup> Louis Soler, « La mémoire des camps », *Barca!*, Poésie, Politique, Psychanalyse, n° 9 (1997): 7-34.

<sup>504</sup> Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* (Paris : Edition du Seuil, 1995), 122.

<sup>505</sup> Sigmund Freud, « Totem et Tabou », in *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Presses Universitaires de France, vol. XI, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 189-386.

<sup>506</sup> Recours à des tests pour valider l'identité et l'âge des jeunes mineurs non accompagné.

Le droit d'accès est conditionné par une unité sociale qui craint le déséquilibre et soumet l'Autre à une position inférieure. Cette crainte argumentée n'est que le voile de l'expression de rapports inégaux structurés entre le demandeur et l'autre. La base de cette organisation structure des rapports de soumission, qui, pour être viables dans l'espace et dans le temps, demandent une libération partielle de l'objet  $\alpha$ , voie de possession et de dépossession du mineur migrant, afin de répondre à une autre exigence, celle d'accroître la place du maître initial. Encore un voile, celui d'une liberté de circulation et d'intégration scrutée par l'œil et la voix du maître qui peut rapidement ré-initier une dépossession originelle par la violence.

Cette dépossession ne cesse d'ailleurs d'être activée dans l'aliénation des conditions de la protection, limitées en temps et en perspective, où le sujet est souvent contraint d'être dépossédé de ce qu'il produit. Pour Butler et Athanasiou, il est face à des puissances normatives qui le dépouillent et le rejettent dans l'abjection<sup>507</sup>. Il vit une extrémité de la vulnérabilité par le biais du droit de l'autre.

Vanier, à partir de ces constats, et des perspectives élaborées par Freud entre le droit et la violence, pose ce premier raisonnement : « *Cette jouissance originelle, cette violence, circule de façon canalisée et régulée dans le lien social, c'est la fonction du droit. Chacun peut avoir l'espoir qu'il récupère ou qu'il va récupérer un peu de ce dont il est spolié* »<sup>508</sup>.

Ce raisonnement s'applique sans difficulté aux conditions d'accueil des jeunes migrants, sollicités à la fois sur leur être et sur leur devenir, sans que leur position désirante ne soit réellement conjointe à ce temps dilaté entre passé, présent et futur. Cet espoir de récupérer ce qui a été exclu d'eux dans la contrainte peut s'étendre sans limite.

L'hypothèse que nous pouvons faire est celle qu'ils subissent une fouille au corps de l'objet  $\alpha$ . L'ordre donné est donc celui du dépôt, de céder l'objet au seuil, dans un geste reconnaissant. Ce dépôt met en jeu l'*Unheimlich*, cet étrangeté familier du sujet. Il est question de s'en débarrasser, de le laisser en guise de consigne aux portes du nouveau lieu. Pour le sujet mineur, être en approche de ce nouveau lieu met en jeu les frontières de son psychisme. Il est évident, pour Freud, que le moi constitué est une organisation rigide qui rend compte d'un

---

<sup>507</sup> Judith Butler et Athéna Athanasiou, *Dépossession* (Bienne-Berlin: Diaphanes, 2016).

<sup>508</sup> Alain Vanier, « Droit et violence. Freud et Benjamin », *La clinique lacanienne* 27, n° 1 (2016): 24, <https://doi.org/10.3917/cla.027.0023>.



univers intime où l'intériorité et l'extériorité seraient clivées. Or, un passage est possible entre les deux, il est même inévitable mais sans enlever la distinction entre ces deux notions. L'équivoque de la langue du terme « hôte » nous renseigne sur ce point. Dans le même mot, sont désignés deux lieux : celui qui est hors des frontières et celui qui est dedans. En ce sens, se séparer de l'étrange, à la fois dedans et dehors, ne se fait pas sans un vacillement langagier. Entrer dans cet autre lieu avec cette injonction de séparation doit admettre l'idée que cette demande touche en même temps le sujet, au niveau de son narcissisme, de ses liaisons libidinales, de ce qui le fustige dans toutes ses mises en mots et de ce qui fait fondement culturel pour lui. Cette injonction s'impose aussi dans un mouvement régressif qui touche sensiblement le sujet dans son état initial de désaide, état narcissique face auquel Freud indique la présence indispensable de l'étranger<sup>509</sup>. Quel est le recours possible sinon d'être assujetti à une désignation univoque quand l'Autre s'absente, voire être reclus dans une position d'assujet ? Lacan pose cette phrase sur la notion d'assujet : « *Je dis que l'enfant s'ébauche comme assujet. C'est un assujet parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de l'autre dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé* »<sup>510</sup>. Là encore, la frontière est poreuse, car dépendre du caprice devient une expression protéiforme dans un environnement où les discours s'enchaînent à la figure hostile du migrant, même le mineur, et où l'étranger se soumet lui-même complètement à l'œil qui scrute l'objet qu'il n'a pas<sup>511</sup>.

L'homme quelconque, expression sur laquelle se rejoignent Freud et ses disciples, est traversé par l'expérience singulière de l'inconscient. La lecture analytique soutient la reconnaissance pour cet homme, ordinaire, de son incomplétude, de sa pluralité identificatoire et de la chute d'une origine. Il est donc radicalement différent et vit plus ou moins délicatement ce qui est en lui d'altérité. Lorsqu'il advient dans un monde autre, qu'il porte avec lui les couleurs de l'étranger, l'investir par un regard hostile comporte des formulations différentes entre le discours qui veut exclure l'altérité et celui qui impose un dépouillement. L'alternance de ces

---

<sup>509</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, œuvres complètes/Psychanalyse, Quadrige (Paris : Presses universitaires de France, 2011).

<sup>510</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 189.

<sup>511</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 23.

deux ancrages discursifs est lisible dans l'approche du migrant, lui-même confronté au va et vient de ces discours et à tout ce que cela crée chez lui comme incidences. Concrètement, pour ces jeunes, dire revient à ne pas dire et ne pas dire revient à dire, mais plus que cela, le silence ou la parole s'instituent dans une équivalence, dans une façon de ne pas parler la langue de l'autre et de ne pas être ensemble<sup>512</sup>. Un épuisement est lisible dans cette difficulté à trouver un relief à l'échange et une amorce de processus identificatoire dont les effets sont lisibles dans le silence.

Dans deux registres différents, dont on peut questionner le lien, celui de la jouissance et de la violence politique, Alice Cherki et Jacques Lacan essaient d'articuler ces phénomènes à la position du sujet. Un point de départ est l'axe freudien.

Freud, dans la lecture qu'il fait du mythe de la horde<sup>513</sup>, édifie dans le meurtre du père et le repas totémique, la volonté d'union. Par le meurtre, la violence désigne et structure une union contre une forme de destructivité extrême que le père possédait. Éros souligne le rempart fait à la jouissance. Mais la violence ne disparaît pas. Pour Freud, il y a une généalogie de la violence qui va au-delà du meurtre du père. Sortie des enjeux primitifs, elle trouve d'autres fondements pour instaurer une volonté de puissance sur l'autre et sur ce qu'il possède. L'état originel du plus fort ne se résorbe que dans la forme avec laquelle est employée cette force<sup>514</sup>. L'évolution a permis de trouver un chemin qui conduit la violence au droit. Si elle est donc à l'origine du droit, elle n'est pas effacée lorsqu'il fait autorité. Or, un déplacement a bien eu lieu entre la violence dont jouit un individu sur l'autre et celle maintenant plus actuelle de la communauté. C'est dans cet équilibre que le groupe crée son socle, dans la mise à distance que la violence pure archaïque d'un sur les autres pourrait venir menacer. La communauté humaine implique alors que chacun consente à un sacrifice, à une perte de jouissance. Cela s'équilibre dans le lien qui est que chacun s'articule singulièrement à ce lien : « *Le lien social*

---

<sup>512</sup> Michèle Benhaïm, « Les effets de l'errance sur le langage adolescent », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 97.

<sup>513</sup> Sigmund Freud, « Totem et Tabou », in *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Presses Universitaires de France, vol. XI, XXI vol., *Psychanalyse* (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 189-386.

<sup>514</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., *Psychanalyse* (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

*est non pas le lien de chacun avec chacun, ainsi que dans une colonie de pingouins ou de phoque, mais le lien de chacun avec le lien lui-même »*<sup>515</sup>.

L'équilibre est fragile, il est maintenu par la loi, faite pour donner continuité à la paix du vivre ensemble, mais qui concède des formes de violence pour faire maintien de cet équilibre. C'est ce que Freud remarque à partir des déceptions qu'il vit dans ces constats sur le monde civilisé. L'idée que la culture puisse donner refuge à la pulsion dans un cadre sublimatoire est définitivement abandonnée dans « *pulsions et destin des pulsions* »<sup>516</sup>, préparée en cela par le réel des différentes contraintes que le monde a généré et par une réflexion qui fait de l'homme un animal naturellement tourmenté. D'ailleurs, l'équilibre certain du lien social, qui conduirait à une unité absolue, n'est pas réalisable, c'est ce que la communauté doit admettre dans un gage de maturité. Atteindre la paix dans une agrégation idéale entre les membres est impossible ; et c'est ce qui est la ressource de chaque communauté de ne pas douter de cet impossible à atteindre. Le maintien d'une cohésion sociale passe donc par des systèmes d'identifications entre les membres et l'existence d'une contrainte réprimante. Pour Freud, une erreur serait de considérer que le droit, pour s'appliquer, pourrait se passer de la violence. Mais il considère aussi les penchants agressifs de l'homme qui, pour lui, ne peuvent disparaître, même sous la contrainte<sup>517</sup>.

L'exigence conditionnelle faite au mineur migrant pour obtenir un droit d'accès à la communauté est-elle un reflet d'une violence nécessaire et structurelle ou donne-t-elle à voir un aspect de la violence originelle ?

Cette question ne pose plus celle de la légitimité de la violence. Elle rejoint la question sur la place du maître chez soi, et donc, à l'échelle du territoire, celle du droit d'accès des migrants. Mais en la posant, nous nous proposons d'explorer plus encore la façon dont pourrait s'infiltrer une violence archaïque dans les énoncés portés par le droit. L'articulation

---

<sup>515</sup> Marie-Jean Sauret, *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Humus - subjectivité et lien social Toulouse : Érès, 2008), 28, <https://www.cairn.info/l-effet-revolutionnaire-du-symptome--9782749209531.htm>.

<sup>516</sup> Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Puf, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 163-88.

<sup>517</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

contemporaine entre le droit et la violence est remarquable sur trois éléments que pose Michel Foucault<sup>518</sup>. Pour lui, le gouvernement se charge d'abord des individus au regard de leur statut juridique. Mais aussi, au-delà du statut, il s'occupe de l'être vivant qui travaille, circule et commerce. Le troisième point, c'est le statut du vivant, qui avec l'avancée de la science émerge dans la fonction de gouvernement. L'état veille sur le statut des hommes et des femmes, sur la vie entre eux, mais aussi sur ce qui constitue le vivant. La politique, dans ce virage contemporain, est biopolitique.

La conséquence de cette politique est qu'elle infiltre le lien social. Elle donne au droit deux aspects : celui qui est fondé et celui qui est conservé. Lorsque ce droit est mêlé à la violence, la mesure entre le fondement et la conservation s'évalue dans une articulation à la figure transcendante, ce que pointe Benjamin<sup>519</sup>. L'écart qu'il relève entre ces deux aspects du droit est inscrit pour lui dans les ravages de la violence lorsqu'elle n'est pas reliée à une figure, un esprit ou à un maintien. Quand la violence s'institue sans médiation, sans Autre, elle est reliée à une justice excluante et non gouvernementale. Elle broie le symbolique auquel elle ne s'ajuste pas, avec lequel une rupture a lieu et qui s'illustre par une absence de rapport de force avec l'autre. Ce dernier est disloqué dans cette asymétrie qui prend le statut du droit pour s'imposer par la violence pure. Cette violence refuse l'incertain et le non savoir, elle s'impose donc dans un registre, celui de l'indécidable par une référence à un droit qui enlève tout droit à l'autre par le soupçon qu'il réveille.

L'ère du soupçon vient donc démanteler la justice du droit et de l'état. Son caractère est celui inhérent de la non-connaissance avec le glaive d'une décision. Il donne à la décision une valeur arbitraire qui se situe essentiellement dans la haine que l'étranger édifie en soi. Elle souligne une conception du sujet anhistorique et atemporel<sup>520</sup> dont l'apparition se fait sur le fond d'une absence, dénégation combinée de l'histoire du sujet mais aussi de l'Histoire. Il n'est pas un témoin engagé sur les routes de l'exil, encore moins le trait d'union des civilisations.

---

<sup>518</sup> Michel Foucault, « L'extension sociale de la norme », in *Dits et écrits, tome III* (Paris : Gallimard, 1994), 74-79.

<sup>519</sup> Walter Benjamin, *Pour une critique de la violence*, Éditions Allia, Petite collection (Paris : Éditions Allia, 2019).

<sup>520</sup> Alice Cherki, « Le cri des sans-voix », in *Clinique de la déshumanisation*, Hypothèses Toulouse : Érès, 2011), 191-200, <https://doi.org/10.3917/eres.freym.2011.01.0191>.

## *Le recours au mensonge*

La critique de Benjamin se démontre avec ce lien sensible au mensonge qui est récurrent dans le rapport aux migrants mineurs. Benjamin fait la remarque que si le droit s'impose dans la sphère privée, il affaiblit sa portée et son autorité. Ses assertions sont frappantes de réalité contemporaine lorsqu'il conte la faiblesse du droit dans sa volonté d'asservir la parole à la vérité. Alain Vanier relaie Benjamin à ce niveau.

*« Ces dispositions juridiques produisent au contraire des effets violents, c'est-à-dire que, dans ce cas, le droit perd lui-même confiance dans sa propre violence. Ces remarques sont tout à fait d'actualité : en légiférant sur ce point, c'est une certaine dimension de la parole dans son rapport à la vérité qui est évacuée. Ce mensonge que Lacan désigne comme réellement symbolique, c'est-à-dire comme du symbolique inclus dans le réel, ce que l'on doit entendre sur le fond du proton pseudos hystérique relevé par Freud, de ce premier mensonge qui est refoulement »<sup>521</sup>.*

La technique a modifié le rapport de l'homme à la vérité. L'utilisation des scanners pour établir les empreintes de chaque migrant arrivant sur le sol européen, associée à la possibilité de passer des radiologies du poignet pour attester de l'âge des personnes demandant le statut de mineur, conduisent à une aporie des énoncés singuliers. Sur le pont de la preuve, les mots des migrants ne symbolisent plus le sujet, réduit à cet endroit à ce qui n'est que corps et identité. La technique semble avoir séparé le sujet du corps, et permis, sur le terrain de la migration, un glissement vers un traitement comptable. Pour le sujet migrant, cette réduction à son corps le vide face à une réalité qui l'affecte. Sa migration devient celle qui appartient à l'autre par le biais de la technique et du pouvoir. Soumis à cela, il est dépossédé, il vit avec le poids douloureux de sa réalité sans trouver à la dire, à l'adresser. L'enjeu du sujet se décale dans ce qu'il cède de lui. Il est déplacé dans la sensation de perdre l'origine de ce qui le fait être. S'échappe l'échappé, le mot pour définir le manque dans ces moments particuliers, où ce qu'il semble perdre est en premier lieu sa division. Il se décale de ce qu'il a découvert naturellement dans la perte de jouissance structurelle, car il ne trouve pas à se distinguer dans

---

<sup>521</sup> Alain Vanier, « Droit et violence. Freud et Benjamin », *La clinique lacanienne* 27, n° 1 (2016): 24, <https://doi.org/10.3917/cla.027.0023>, 28.

sa différence, lorsqu'il se confronte à l'organisation du lien social dans lequel il est arrivé. Des sentiments de disparition et de honte s'incorporent au sein du moi. Ils enterrent les situations vécues dans un secret refoulé et condamnent le sujet au silence<sup>522</sup> dans ce même temps où sa vérité est attendue et scrutée.

La question qu'ouvre la psychanalyse part de la volonté de ne pas recouvrir ce savoir, et au contraire, de l'instaurer dans une dimension sacrée pour le sujet, celle qui maintient l'indicible comme part du sacrifice, et en même temps, d'articulation au lien. La faute, pour la psychanalyse, serait de se risquer collectivement à l'inverse et, finalement, de se sacrifier tout entier à des voies opaques de l'être au monde. En ce sens, la détermination du sujet questionne, sa place aussi. « *La tentative d'approcher la structure aussi bien à partir du moi (du je) qu'à partir de l'égo laisse échapper le sujet* »<sup>523</sup>. Avec cette phrase, Marie Jean Sauret résume ses questionnements sur la place du sujet dans les réflexions que Lacan amène autour d'une destitution. Le constat est qu'il n'est pas aisé de localiser le sujet, qu'il s'échappe dans un inénarrable. Il est exilé du lieu de l'Autre d'où il devient l'étranger. Lacan refuse aussi de s'appuyer sur la notion d'intersubjectivité pour définir le sujet. Pour lui, c'est l'inconscient qui découvre le sujet de la pensée. Lorsqu'il distingue les deux notions de l'autre et du grand Autre, il valorise ce grand Autre comme lieu d'opération du langage, indiquant qu'aucun sujet n'est supposable par un autre<sup>524</sup>. Il est impossible d'offrir le sujet au savoir, ce qui le détermine dans la connaissance d'une vérité qu'il ne peut pas donner<sup>525</sup>. C'est de la division du sujet qu'il s'agit quand, de l'interpeller, on se retrouve face à deux places sans support. Si l'une de ces places, quand le sujet est interpellée, tente de répondre ce qu'il est, l'autre, quand l'accès en est possible, arrive peut être à dire ce qu'il en est. Une chose est établie pour Lacan dans cette séparation subjective, c'est que l'inconscient, lorsqu'on pose une question au sujet sur ce qu'il est, est un étranger<sup>526</sup>.

---

<sup>522</sup> Abdelnasser Al Saad Egbariah, « Le sujet entre honte, maladie et exclusion », *Dialogue*, n° 153 (2001): 87-97.

<sup>523</sup> Marie-Jean Sauret, « Mais n ou et donc... », *Ego et Moi*, 2007, 12.

<sup>524</sup> Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 247.

<sup>525</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 85.

<sup>526</sup> Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 432.

Dans la réalité de la migration, quelque chose prend la forme d'une percussion contre le sujet. Il doit s'en accommoder en s'appuyant sur un contenant moïque concret et filiforme, ce qui va induire une vigilance du côté de ses perceptions. Le sujet peut échouer à tenir à distance une expérience vécue douloureuse<sup>527</sup> dans son quotidien. Des perturbations peuvent surgir dans la résonance psychique qui lui demande par ailleurs de se définir face à l'Autre. Cette réalité précède la pensée, voire la surinvestit, par des excès. Elle impose au sujet la difficulté de faire avec, sans pouvoir sereinement la délimiter. Affirmer cette réalité dans ce qu'elle représente est alors très compliqué pour le sujet. Il est en tension entre la refuser, afin de trouver une solution moins effractante, et la contenir, sachant que les digues pour cela ont pu se rompre.

Le sujet tente de jouer une partition de survie entre la protestation contre un réel chaotique et une formule incohérente du moi pour le contenir. Dans ses dires, il balbutie ses mots, surtout au moment où il lui est demandé d'énoncer une vérité identitaire. Cette attente est très complexe car au-delà de son identité, son sentiment d'identité a certainement rencontré les fêlures du réel. La mesure de son texte pose alors la question de ce qui le contient.

C'est sur un élément d'inertie<sup>528</sup> que se situe ce sentiment qui permet au sujet de se sentir attacher à un contenant duquel il peut sortir un contenu. La fragilité du sujet mineur migrant se situe dans la confrontation à devoir citer un contenu sur lui. Si son identité sociale ne s'évapore pas, il se retrouve tout de même à la frontière du discours social lorsque les questions viennent l'entamer sur son propre sentiment. Au vécu qui est le sien, plus ou moins intégré, il lui est demandé d'en décrire l'essence, sans pour autant que le souvenir n'arrive à s'inscrire formellement à nouveau dans les termes qu'il emploie. Ce souvenir-savoir a pu s'effacer. Marquant la rupture d'un non, il impose une fuite du contenu, mais pas automatiquement la fuite de soi. Comme le rappelle Lacan dans le séminaire sur le sinthome, « *cette idée de soi, de soi comme corps, a quelque chose qui a un poids, c'est ça qu'on appelle*

---

<sup>527</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse, XIV, 1915-1917*, Presses Universitaires de France, vol. XIV (Paris : Presses Universitaires de France, 2000), 285.

<sup>528</sup> Marie-Jean Sauret, « Mais non et donc... », *Ego et Moi*, 2007, 15.

*l'égo. Si l'égo est dit narcissique, c'est bien parce qu'il y a quelque chose à un certain niveau qui supporte le corps comme image »*<sup>529</sup>.

Certains MNA se logent dans l'événement d'un accueil et d'une protection en se référant à un mensonge. Or, cet énoncé ne leur permet pas forcément d'accéder au processus d'exil, à un écart entre la chose et sa nomination. Ils seraient alors coincés entre la frayeur de la vérité, synonyme de trahison et de rejet, et celle du mensonge, révélateur d'un exil pris dans la dialectique du langage. Cette fabrication de nouvelles assignations les amène à « *recycler* » leur place au monde dans l'invention de traitements du corps »<sup>530</sup>. La décision qui les met dans une « *sous protection* »<sup>531</sup> les fige également dans un silence qui vient sidérer leur économie libidinale et leur désir. Cette exclusion à l'intérieur<sup>532</sup> les fixe sur un événement où un dire filial dépend d'une preuve. Le sujet fait ainsi face à un rejet dans l'autorisation qui lui est faite d'une demeure sous certaines conditions. Cela le consigne, à travers son dire, entre un ordre généalogique qui l'inscrit dans une filiation, et une incertaine destinée dans laquelle pèse sur lui l'absence. Se nommer indique une filiation et donc un repérage généalogique. Cela a un effet de socialisation pour le mineur. Un creux est indiqué au sujet dans lequel son narcissisme peut venir en résidence mais aussi l'inscrire dans une logique de transmission.

Le tremblement dû à cette nomination, sa destinée et son issue, créent d'autres effets narcissiques. Ils fondent le présent sur une acceptation ou un refus. Ce présent devient un lieu de serrage entre la frayeur d'une mort et la stérilité d'un accueil. Le jeune y produit un discours plus qu'une narration, excluant souvent les données sensibles. Il hypothèque son dire, en postulant un devenir possible, à partir d'une stabilité discursive et produisant du change. Les dire du sujet s'évanouissent dans cette tentative. Ils sont informations d'une histoire vraisemblable. Cette parade intersubjective ouvre une mise en mots subordonnée du sujet. Son énigme s'endette sur ces paroles liées, non pas envers une dynamique pulsionnelle

---

<sup>529</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XXIII Le Sinthome (1975-1976)*, (Paris : Edition du Seuil, 2005), 150.

<sup>530</sup> Lorenza Biancarelli, « Allant au-delà et vers l'exil : entre rupture, disparition et création », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 178.

<sup>531</sup> Souligné par nous.

<sup>532</sup> Alice Cherki, « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil », in *L'Exil intérieur*, L'Harmattan, psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997).



interne, mais par rapport à une aliénation sociale où la survie et un à venir possible prennent à leur compte l'urgence d'un récit.

C'est le social qui tragiquement va définir la possibilité ou non de survie de la parole de ce sujet. Pris dans ce rapport inédit à l'Autre, le sujet est tourmenté pour penser sa place. Ses traces, son expérience, sont désavouées dans la nouvelle maison où son nom est réduit à une fiction dangereuse. Cela fait de lui un sujet inscrit sur la pente d'une dévalorisation ou d'un écrasement de sa position subjective, de plus consigné à rendre aimablement le don qui lui est fait d'un accueil. L'issue de cette invisible injonction est une accentuation de la position de reléguée, un enfermement dans un habitat qui ne fait pas lieu<sup>533</sup>.

Le mineur non accompagné est un être livré à lui-même. S'il n'est que faiblement rattaché à une responsabilité collective, que seules les institutions consultatives réclament pour lui, il est atomisé dans un lien social en dehors de toute affiliation. Ce sujet devient une personne abandonnée et misérable. Il est celui qui ne dispose pas de la jouissance d'un lieu où il lui est possible de demeurer. Ce réel semble insister, il réveille des affects car il y « *a un manque en partage - d'un lieu, d'une reconnaissance, d'une identité* »<sup>534</sup>.

Les mineurs isolés qui arrivent aujourd'hui sur le territoire européen ne viennent pas forcément d'un ailleurs. Ils viennent d'un non-lieu de la migration<sup>535</sup>, le désert, la mer. Ce nulle-part est amalgamé à leur arrivée et donc à leur présence. Ils ne représentent pas l'étranger qui vient d'un autre lieu, d'un là-bas. Cet autre lieu permet au sujet d'être considéré étranger. Le déplacement de l'étranger témoigne d'abord d'un ailleurs dans lequel se soutient une spatialité, celle d'être de là-bas, consigné à ce lieu et donc à l'histoire qu'il représente. L'étranger<sup>536</sup> est défini dans un raisonnement topologique où s'identifient un périmètre et une parole autochtones. Il implique un agencement social d'exclusion, d'intégration, de mixité

---

<sup>533</sup> Ioanna Verigaki, « Être immigré : vivre comme un objet du "non-lieu" », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 159-66.

<sup>534</sup> Maria Lafitte, « Entre origine et rupture, le sujet à l'épreuve de l'exil », *Autres temps*, n° 62 (1999): 104.

<sup>535</sup> Olivier Douville, « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 52, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.

<sup>536</sup> Élise Pestre et Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, « Éditorial Le refus de l'étranger. Migrations, discours, exclusions », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 1-8, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0001>.

qui permet qu'un reflet de différenciation soit lisible. Dans sa phénoménalité, l'étranger porte l'altérité en lui, il est l'autre. Il permet de donner corps à un ordre social.

C'est aussi dans un contexte d'infiltration du discours politique sur la migration que ces jeunes viennent réveiller des pulsionnalités internes débridées. Leur arrivée se déroule dans un contexte opaque fait de discontinuités temporelles et spatiales. Elle ne permet aucune assise de leurs dires et elle plonge leurs témoignages dans de grandes incertitudes. Leurs origines sont aussi prises dans ce doute, ce qui va jusqu'à ne pas entendre leur nom. Cette vigilance du discours politique donne à voir une négation de l'événement migratoire et du sujet. Cela s'exprime dans un démenti<sup>537</sup>, le démenti d'un parcours, celui d'un âge et sur la falsification des traces qui fondent l'histoire de ces jeunes. En laissant le sujet dans l'inconnu, en refusant d'accéder à son histoire, on ne met pas cette dernière dans le sésame de l'effacement. Au contraire, on donne, par l'inconsistance de la falsification, un statut de vérité à leur récit, vérité qui est pour eux un non-oubli. Et cette vérité, elle revient toujours. Si elle est refoulée, elle revient sous la forme du symptôme ; en la déniait, elle éclate au grand jour. Elle est un réel ineffaçable alors que se conjugue, de concert, un souhait d'effacement. Pour le discours politique, ce souhait est de faire disparaître l'autre, indigent et voleur. Pour le sujet, il s'agit d'éviter l'envahissement d'une histoire destructrice. L'exemple paradigmatique de cet effacement simultané est celui des tests osseux que l'on pratique en France sur les mineurs non accompagnés en vue de déterminer leur âge réel. Ces tests, « *cette « fausse science » sont des démentis de l'oubli de leur état civil, qu'ils soient erronés, falsifiés ou muets* »<sup>538</sup>.

Il semble impossible de se rendre compte de la valeur des paroles que ces jeunes formulent. Les mots sont en deçà d'un récit singulier du sujet. Ils sont dans un insensible, au cœur d'une rupture qui a détruit le commun de l'humanité. Ce qui fait événement est une secousse entre migration, minorité, isolement et trahison. La société, et avec elle l'institution qui s'en proclame, quittent le traitement institutionnel de la migration, préoccupées en cela par la

---

<sup>537</sup> Jérôme Valluy, « Du retournement de l'asile (1948-2008) à la xénophobie de gouvernement : construction d'un objet d'étude. », *Cultures & conflits*, n° 69 (2008): 81-111.

<sup>538</sup> Solal Rabinovitch, « Les Mâchoires de l'oubli », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019).

jouissance intraitable qui vient faire écran à tous les signifiants reflets de l'humain. Cet événement capte et abaisse l'intelligence en produisant un non-lieu de l'existence, un fourbi de jouissance « *qui trouve sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation* »<sup>539</sup>. La pente qui s'en illustre est celle qui déforme l'étranger en ennemi<sup>540</sup>. Cela préfigure la maîtrise et l'enfermement de ces personnes. Pour cela, des serviteurs sont présents pour inférioriser l'autre, pour le diagnostiquer ou encore pour lui assigner les troubles d'un exil permanent. La science peut se constituer relai de cette servilité.

*« L'État belligérant se permet toute injustice, tout acte de violence qui déshonorerait l'individu. Il se sert contre l'ennemi non seulement de la ruse autorisée, mais aussi du mensonge conscient et de la tromperie délibérée, et il le fait, certes, dans des proportions qui semblent dépasser les usages des guerres antérieures. L'État exige de ses citoyens le maximum d'obéissance et de sacrifices, tout en faisant d'eux des sujets mineurs par une dissimulation excessive et une censure de la communication et de l'expression d'opinion, qui rend l'état d'esprit de ceux que l'on a ainsi intellectuellement réprimés sans défense contre toute situation défavorable et toute rumeur incontrôlable »*<sup>541</sup>.

Le contexte de cette citation de Freud est lié à la désillusion que la guerre a apporté dans ses contingences et dans ce qu'elle provoque en termes de violation. Il met en cruelle opposition l'État et l'individu entre lesquels la violence et l'autorité ne sont pas partageables mais imposées de l'un sur l'autre. Ce qu'il y repère, c'est la position d'infans de celui à qui est commandé un ordre, en lui infligeant d'enfouir son discernement dans l'action qu'il va devoir produire au nom de l'autre, c'est-à-dire de l'État. La minorité, ici, est vue du côté de celui qui doit se taire sous l'accablante fonction du discours du maître. S'impose ce discours du silence<sup>542</sup> à celui qui est pris dans le phénomène de l'exil.

---

<sup>539</sup> Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », in *Autres écrits* Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 257.

<sup>540</sup> Davide Giannica, Gabriel Inticher Binkowski, et Marie Rose Moro, « Le refus de l'étranger. Migrations, discours et exclusions dans la subjectivité néolibérale », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 29-46, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0029>.

<sup>541</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 134.

<sup>542</sup> Alice Cherki, « Le cri des sans-voix », in *Clinique de la déshumanisation*, Hypothèses Toulouse : Érès, 2011), 191-200, <https://doi.org/10.3917/eres.freym.2011.01.0191>.

En même temps, sa présence interroge la sédimentation d'une identité groupale, elle-même mise en branle par un discours imprégné d'idéologie néolibérale. En effet, dans toutes les déclinaisons de l'ultralibéralisation, le sujet est condensé à lui-même et vit le réel d'être un maillon indifférencié d'une chaîne qui s'emballe pour coller à la jouissance et à l'excitation<sup>543</sup>. L'individu a alors du mal à inscrire de l'événement pour n'être opérant que dans de l'immédiateté. Ce qui fonde le sujet dans un processus de pensée sur un mode réflexif et historique, où s'élargit le prisme du lien à l'Autre dans une dimension d'altérité et de manque, se voit percuter par un travail tout autre qui propose un trajet sûr et continu vers la jouissance, vers le comble. Des situations d'absence et de fragilisations des systèmes symboliques vont alors accentuer les rapports qui relient le sujet migrant à la position d'ennemi. Sans conteste, il scelle sa présence à celle d'une violence. Il peut penser s'en défaire dans une fragmentation de son dire, mais toujours au risque de s'exclure lui-même de son inscription dans une chronologie, dans une histoire, et donc « *d'une position subjective vis-à-vis de la catégorie de jouissance que seul le procès d'énonciation peut parvenir à éclairer* »<sup>544</sup>.

Comme formation de l'inconscient, le sujet est déjà dans le mensonge<sup>545</sup>. La vérité s'échappe du sujet qui n'y comprend rien. A sa présence sur le territoire, le sujet est prescrit dans une demande. Pour l'Autre, il fait une demande là où, pour lui, un réel s'est emballé dans le besoin de fuir le lieu d'origine. Le sujet a pu aussi être sensible à une projection d'un possible dans l'ailleurs. Ces conjonctures démontrent une faible assise du lieu dans le poinçon de l'être du sujet. Il est au contraire en balance dans un entre-deux lieux. Visiblement, il est aussi examiné entre le besoin et la demande, points d'accroches qui conditionnent ses dires mais aussi l'écoute qui en est faite. De tout ce qui s'articule autour de lui résulte la confusion, et non le savoir<sup>546</sup>, même si son dire est scruté comme devant faire vérité.

Une interprétation peut se substituer à la demande du sujet. Cette interprétation s'appuie sur des éléments de preuve. L'autre face de cette demande est en fait dans une approche

---

<sup>543</sup> Michel Lapeyre, « Le capitalisme et le lien social ? Cherchez le symptôme ! », *L'en-je lacanien*, janvier 2011, 7-26.

<sup>544</sup> Jean-Luc Gaspard, « Violence anémique à l'adolescence : sans Autre ? », *Trèfle*, n° 2 (1999): 104.

<sup>545</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse (Paris : Éditions du Seuil, 1991)*.

<sup>546</sup> *Ibid.*

inquisitrice. Quelque chose insiste du côté de la vérité en débusquant le mensonge, le non vraie, ce que le sujet invente<sup>547</sup>. Le parcours est scruté dans le détail sans qu'il n'ait la vertu de soutenir une subjectivité. Le mensonge est en quelque sorte ce qui se partage dans cette scène tout en étant le point de ruptures entre les protagonistes. D'un côté, il est recherché à coup de questions incisives, de coupures et de reprises des faits. Le chargé du contrôle de minorité<sup>548</sup> tente de saisir et d'authentifier un discours de vérité dans une forme de défiance vis-à-vis du mensonge. Ce mensonge, s'il est admis ou vérifié, va donner lieu à l'exclusion du sujet en dehors de la catégorie MNA. D'un autre côté, le non-sens dérouté le sujet et lui dévoile un intime effrayant, insu de lui, en même temps qu'un invouable, point d'étrangeté insistant et honteux. Les questions insistantes accentuent la propagation d'une angoisse toujours là, les faisant se ressentir étranger, mais d'abord à eux-mêmes<sup>549</sup>. Mentir, dans cette forme d'urgence, c'est d'abord soutenir sa présence auprès de cet autre, mais aussi auprès de soi. Dans ce moment, il s'agit d'authentifier une vérité croyable. Le sujet n'est pas considéré comme un être hors de lui, exilé. Sa division subjective, son histoire et ce qu'il en fait, ne sont pas ici prises en compte, car seule compte la considération d'un discours qui inclue le mensonge.

L'approche du MNA est exclusivement soupçonneuse<sup>550</sup>. L'unique point d'appui est le mensonge visé en lui. Or, la notion de sujet nous démontre combien peut être multivoque cette question du mensonge et de la vérité. Poser un rapport binaire entre les deux impose un traitement de la trahison sur celui qui ne saurait atteindre la vérité. Tout le savoir reposerait donc sur ce rapport lisse à la vérité. Savoir et vérité seraient ici adhésives par le simple fait qu'une vérité soit reconnue, entendue dans le cadre d'un témoignage. Qu'en est-il alors de l'être qui, en plus de dire sa vérité patronimique, n'arrive pas à dévoiler ce qui le ronge, ce qui l'accable, ce qui le rend vulnérable à l'Autre ?

---

<sup>547</sup> Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », in *Écrits I. texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 124-49.

<sup>548</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010).

<sup>549</sup> Alice Cherki, « Exclue de l'intérieur - empêchement d'exil », in *L'Exil intérieur*, L'Harmattan, psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997).

<sup>550</sup> Sydney Gaultier, « Mineurs isolés étrangers : entre exil et placement. Les enjeux psychiques de la réussite sociale », *Le Journal des psychologues*, n° 318 (2014): 55-59.

Voilà une Autre vérité, impossible à dire, mais tout autant soupçonnée derrière l'accablant témoignage qui rend compte d'un réel troublant. La vérité ferait ici fonction de pare-excitation. Elle est ce qui cache une Autre vérité, celle qui met le sujet dans un rapport latent ou inconscient à sa vérité mi-dite. C'est ce que Lacan tente d'éclairer lorsqu'il pose ces questions : « *qu'est-ce qui est vrai ? Mon Dieu, c'est ce qui s'est dit. Qu'est-ce qui s'est dit ? C'est la phrase. Mais la phrase, il n'y a pas moyen de la faire supporter d'autre chose que du signifiant, en tant qu'il ne concerne pas l'objet* »<sup>551</sup>.

Ce qui se dit s'échappe. Le sujet n'en récupère qu'un sens plus ou moins salubre. De fait, ce dire est aussi plus ou moins recevable par celui à qui il s'adresse. Ni l'exact, ni le vrai, n'ont de place dans le discours. Une lutte terrible peut alors s'installer entre sa crédibilité nécessaire et l'invariante perplexité dans le lieu du social auquel il est adressé. Du côté du mineur migrant, il peut être soudainement exposé au surgissement d'un vertige entre des images réelles, enfouies ou trop présentes, et la réalité d'un discours dont il ne comprend éventuellement pas le sens<sup>552</sup>. Il se retrouve néanmoins dans la production d'un dire, potentiellement isolé de son être intime, mais qui peut aussi être la marque de son entrée dans la dimension de l'aide sociale. Dans ce discours, s'établit un échange voilant la vérité où le résultat semble être un troc silencieux entre deux semblants dont les codes divergents peuvent accentuer le mal entendu. Cette recherche de vérité, nous le voyons, majore considérablement la fragilité du discours du jeune. L'autre - l'aidant, l'adulte - qui reçoit le mineur, va entendre l'expression d'un certain nombre de transgressions à l'ordre convenu du social. Un mensonge se fait jour dans les limbes de l'aide sociale, confrontant chacun des protagonistes à un exil intérieur plus ou moins important. Une lame de fond semble venir remuer chacun dans l'existence et l'appropriation d'un conflit entre des pulsions plus ou moins aliénantes et une sublimation plus ou moins créative<sup>553</sup>.

---

<sup>551</sup> Jacques Lacan, « La troisième » (staferla, 1974), [http://staferla.free.fr/Lacan/La\\_Troisieme.pdf](http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf).

<sup>552</sup> Nora Bouaziz et Sunthavy Yeim, « Les risques d'erreurs diagnostiques chez les mineurs isolés étrangers », *Adolescence* T. 31 3, n° 3 (2013): 625-32, <https://doi.org/10.3917/ado.085.0625>.

<sup>553</sup> François Richard, « Nous sommes tous des migrants. De la diversité des économies libidinales », *Adolescence* T. 31 3, n° 3 (2013): 661-72, <https://doi.org/10.3917/ado.085.0661>.

Le risque est alors de voir celui qui reçoit le discours du jeune souffrir d'une distorsion subjective du sens et ne référer son acte que sur cette échappée. Bien souvent, le mineur est dans l'impossible production d'une parole qui se trouve par ailleurs baïllonnée dans l'enfouissement de son réel. Or, « *Le sujet dépend du signifiant et le signifiant est d'abord au champ de l'Autre* »<sup>554</sup>. Ce qu'il dit est donc d'abord pris à l'Autre, comme un point de départ, mais qui s'inscrit en même temps dans la chaîne des signifiants. C'est en cela qu'il dépend de l'Autre, divisé, manquant. Le jeune vit une division entre ce qu'il sait, et dont il peut rendre raison, et ce qu'il sait mais dont il ne peut rendre raison, un indicible. Au cœur de la relation, il peut alors produire un discours plaqué, appris, dans lequel des trous viennent oblitérer l'inadéquation subjective. Il va les relayer par la recherche vaine de mots qui pourraient expliquer une certaine angoisse, des mots sans grande puissance réparatrice, ou encore être surpris par l'arrivée inattendue de mots à la place d'autres. L'adulte en face du jeune doit alors savoir à quel point la trame historique d'un sujet est vulnérable ; elle peut sans cesse être déchirée par l'effet d'un mensonge que nous pourrions qualifier de narcissiquement et vitalement utile dans certains cas. En effet, c'est souvent pour protéger les personnes impliquées dans leur passage que les jeunes récitent des mots aussi imprécis qu'improbables<sup>555</sup>. L'indignation morale, ou l'ordre des pouvoirs publics pour le débusquer, restent affaiblis dans leurs possibilités de le faire disparaître.

Il est à noter la grande nécessité pour certains de ces jeunes, de pouvoir se raccrocher à une réalité autre, venant s'offrir en fausse vérité, en lieu et place d'une vérité beaucoup plus contendante et menaçante. Installer durablement la vérité de son réel, sous des couches de fictions soigneusement étalées, peut être un salut que le sujet va choisir, non pour tromper son interlocuteur, mais peut être bien pour se délivrer d'une forte tension indicible autrement. Cet Autre agit le jeune malgré lui dans des tendances parfois tyranniques. L'adulte réceptionnant le discours, doit être dans cette capacité d'entendre ce qui est falsifié, et qui vient là se proposer comme récit de vie. Une grande subtilité se situe donc dans la réalité

---

<sup>554</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973).

<sup>555</sup> Sydney Gaultier, « Mineurs isolés étrangers : entre exil et placement. Les enjeux psychiques de la réussite sociale », *Le Journal des psychologues*, n° 318 (2014): 55-59.

subjective et professionnelle de la personne qui reçoit le discours du jeune. Suivant son statut, ses connaissances et sa sensibilité, il ne donnera pas la même valeur au dire de l'autre. Le lieu de la parole semble donc devoir entendre l'effet des transmissions inconscientes de l'actuel et de l'historique lorsqu'un échange se noue. En ce sens, une langue métissée advient au sens propre. « *Elle favorise le tissage de liens parfois distendus entre les uns et les autres, entre des territoires d'autres, entre des langues et d'autres. Elle tente de recréer un site à partir de ce qui est transmis* »<sup>556</sup>. Alors oui, le soupçon est nécessaire car c'est la dimension du sujet qui est là présente au seuil des limites conscient/inconscient. Elle crée une dynamique possible pour le sujet, là où il est visé par une économie discursive, lorsqu'on lui demande explicitement de dire la vérité, uniquement la vérité. Le soupçon renvoie basiquement au fait que dire n'importe quoi c'est impossible. Le sujet soupçonné, de dire ce qui serait mensonger, se voit défini dans un périmètre où le mensonge et la vérité sont clairement distincts et n'œuvrent pas entre eux sur un espace liminaire où se confondrait l'abîme dans lequel le sujet se trouve. La frontière est nettement réduite à un espace contiguë et malmenant, finalement l'espace dans lequel le sujet est contraint.

---

<sup>556</sup> Élise Pestre, « Les roses noires : fabriquer une langue pour créer un espace intermédiaire ? Plurilinguisme et identités en construction à l'adolescence », *Adolescence* T. 32 1, n° 1 (2014): 221, <https://doi.org/10.3917/ado.087.0209>.



## *MNA délaissé*

Être embarqué sur le chemin de la migration signifie donc que la consistance des mots du sujet souffre rapidement du soupçon. Les réels sociaux et historiques, combinés au réel du sujet mineur migrant, trouvent un écho incroyable dans ce qu'ils produisent. Ils émettent des signes d'impossible en même temps qu'ils fondent l'émergence d'un discours critique dont l'opération est de les faire se dissoudre dans un savoir opérationnel et objectivant. C'est là qu'une responsabilité éthique et politique pose la question de son existence et de sa résistance dans un contexte où s'effacent les paroles soutenant, non pas le migrant automatiquement, mais le sujet pris dans ce déplacement. Car c'est assurément une affaire du sujet parce qu'il est aux prises avec la convocation qu'on lui fait d'être un produit<sup>557</sup> qui désigne l'erreur de l'étranger, erreur qui peut se retourner sur lui dans un défaut qui serait le sien.

L'insistance du politique est de dépeindre un fait social à partir de sa conséquente invasion et dans le danger qu'elle représente si l'autorisation d'asile est prononcée pour un sujet migrant. Le biais de la sinistrose psychologique<sup>558</sup> est de comptabiliser les incidences psychiques que subissent ces personnes pour valoriser le besoin de leur accueil, accueil qui pourrait ne se réaliser que dans le cadre d'un post traumatisme important et mesuré. Nous prenons justement la mesure de cette hospitalité qui se voit conditionnée et qui se donne comme un droit d'examiner les conditions du sujet qui porte la demande d'asile. Il est donc à savoir dans quelles distinctions se trouve le sujet migrant, et plus particulièrement le sujet mineur migrant. S'il est une figure inédite de la migration de ces trente dernières années, il correspond bien à un fait social particulier et dont l'examen a pu conclure à une double visibilité, juxtaposée, de ces jeunes gens. D'un côté, la bravoure d'un incroyable parcours, agrémenté d'une violence humaine et sociale, vient glorifier ces jeunes<sup>559</sup>. Cela leur donne un

---

<sup>557</sup> Jacques Cabassut, *Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel*, Psychothérapie institutionnelle (Nîmes: Champ social éditions, 2009).

<sup>558</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004): 25.

<sup>559</sup> Carolina Kobelinsky, *L'accueil des demandeurs d'asile : une ethnographie de l'attente* (Paris : Éditions du Cygne, 2010).

statut de survivant, insensé et risqué tant il peut geler l'inscription de leur être au cœur du lien social qui les accueille. Saisis sur le grill de ce signifiant, ils peuvent en recueillir des bénéfiques, mais certainement de courte durée s'ils s'animent et s'inquiètent de symptômes faisant signes autrement.

D'un autre côté, ils sont perçus frondeurs dans leurs dires, stratèges dans leurs énoncés. Ils exemplifient le profit, le danger et l'immoralité<sup>560</sup>. Le blâme s'abat sur eux une fois la vérité, d'un âge, d'un nom ou d'un parcours, dévoilée. Juxtaposés, ces deux champs rendent compte d'un environnement social et juridique des MNA. Ils témoignent d'une généralisation floutée sans nuancier visible entre la compassion et le rejet, ce qui fait se confondre ses deux ressentis. Ils deviennent, au regard de l'évolution de chaque jeune, l'envers d'un endroit jusque-là installé.

Cela soumet les jeunes à une vulnérabilité dans leurs approches relationnelles. Ils doivent normaliser leur dépaysement et faire preuve d'une qualité perceptive dans le rapport à l'autre. Ils sont engagés dans des histoires dont la base est un dire introductif et nécessairement salvateur pour échapper au non-lieu de l'existence. « *A celui qui est en proie à l'écrasement de toute position subjective il revient de survivre, lorsque l'injonction aimable, car fédérative, est de retourner dans une inclusion donnée pour case départ* »<sup>561</sup>. Mais ce dire devient aussi la référence quelques soient les entrailles qu'il a pu subir au fil d'une expérience subjective déplacée et malmenée. Ils doivent s'en soutenir et plus encore s'y tenir sans dérailler. Au risque du rejet dans un non-lieu s'intègre une stricte tenue dans le lieu.

La rupture et la contrainte sont venues se mêler et s'imposer avec force à cette population. Leur arrivée sur les territoires occidentaux témoigne d'une seule recherche, celle de trouver un endroit où la vie est possible. Leur espoir réside dans le fait qu'un lieu puisse les reconnaître et qu'ils aient la possibilité de se poser dans une vie normale de travail, de relations, sans aucun autre enjeu. Ce qui s'est imposé à eux dans l'impératif migratoire, c'était d'éviter la mort assurée s'ils ne quittaient pas l'endroit qui était le leur. La menace était trop lourde pour qu'ils aient la force de la supporter sans partir.

---

<sup>560</sup> Piero-D. Galloro, « La mise en spectacle des réfugiés ou la figure des nouveaux monstres », *Pensée plurielle* 42, n° 2 (2016): 17, <https://doi.org/10.3917/pp.042.0011>.

<sup>561</sup> Olivier Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012).

Cet exode est tragique ; il entraîne un grand nombre de personnes dans un chaos migratoire qui se répand à l'échelle planétaire dès que certains lieux géographiques, en plus de leur pauvreté récurrente, rencontrent aussi une déliaison sociale et plonge chaque sujet dans l'incommode souffrance de l'isolement. Ce qui apparaît comme cohésion de l'ensemble social n'existe pas ou plus et déplace les phénomènes d'union du groupe sur l'individu, isolé des autres, seul à se soutenir face à un réel, sans qu'aucun Autre ne représente une barrière contre la pulsion de mort. Sur le sujet, se jouent tous ces mécanismes sans que l'œuvre de l'Autre ne permette un lien. Le sujet est déjà seul avant de partir, seul face à ce « *sauve qui peut* » que la panique<sup>562</sup> provoque. En danger, c'est le terme qui les définit lorsque se rajoutent à leurs désarrois les effets dévastateurs des différentes guerres qui les forcent à partir à la recherche de conditions minimales d'existences ailleurs. Il est aussi ce qui ce démontre quand les enjeux politiques, ethniques et religieux font des minorités des populations persécutées, hostilités souvent relayées par les organismes d'état des pays concernés<sup>563</sup>. La fuite est leur seul soutien dans l'impératif de la vie pour ces sujets. Ils s'embarquent au-delà des frontières, quelque part conscients qu'ils sont simultanément jetés hors de ces frontières. Ils sont seulement soutenus par une borne de survie qui affronte la mort. Ce sont donc ces personnes qui arrivent sur le territoire de l'occident et qui subissent là aussi des refus ou viennent à être soupçonnés de mensonges et de trahison. Très rapidement, ce qui se répète tragiquement dans ce refus pour eux peut être nommé. Il met véritablement en tension la notion de lieu où exister<sup>564</sup>.

Les coordonnées d'une impasse semblent se dessiner. Dans cette impasse, s'y trouve le sujet migrant mais certainement bien plus encore tout sujet.

Dans « *le malaise dans la culture* », Freud valorise les activités et performances intellectuelles dont il dit qu'elles sont les caractéristiques de la culture. « *Parmi ces idées se trouvent tout en haut les systèmes religieux, dont j'ai tenté ailleurs*<sup>565</sup> *d'éclairer l'édification compliquée ; à côté d'eux, les spéculations philosophiques, et enfin ce qu'on peut appeler les formations*

---

<sup>562</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 20.

<sup>563</sup> Joel Birman, « Le sujet et la clinique de l'exil », *Psychologie Clinique*, Psychologie Clinique, n° 53 (2022): 26-36.

<sup>564</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004): 27.

<sup>565</sup> Il fait référence à son travail intitulé « l'avenir d'une illusion ».

*d'idéal des hommes, leurs représentations d'une perfection possible de la personne individuelle, du peuple, de l'humanité tout entière, et les exigences qu'ils élèvent sur la base de ces représentations »<sup>566</sup>.*

Cette remarque nous intéresse à plusieurs titres. Dans son contexte historique, elle pose la question de ce qui se différencie en termes de culture collective et de pensées individuelles. Là où vient s'édifier du commun dans les dimensions religieuses et philosophiques, nous pouvons poser la question de sa place lorsque Freud évoque les formations d'idéal des hommes et entrevoir, dans cette citation, une distinction entre ce qui se construit collectivement et ce qui se construit plus intimement.

Dans notre contexte actuel, comment cette phrase pourrait être dite ? Il semblerait que les axes religieux et philosophique soient à ce jour relégués à d'autres fonctions et n'aient plus la vigueur qu'ils avaient dans l'édifice culturel. Dieu a disparu sous l'effet de la modernité ; avec lui l'intellectualisme philosophique s'est régionalisé<sup>567</sup> et n'œuvre plus de façon engagée et repérante dans les grandes causes sociales. Autrement dit, ce sont les jointures entre le débat politique et l'individu qui se sont craquelées. Elles permettent l'interpénétration du collectif et de l'intime et valorisent en quelques sortes la fin de la citation de Freud dans un certain envers. Il n'est plus question d'un idéal qui s'échange et se confronte à l'autre, mais au contraire d'une opposition massive qui laisse à coût sûr la valeur d'idéal elle aussi dans une impasse. Le jugement sur l'autre est alors tranchant sans que s'y déplore la hauteur d'une pulsion et sans que non plus le sujet n'ait une vision économique plus large s'il trouve à la réprimer. Dans ce rythme culturel, les relations sociales qui prennent le pas sur l'Autre, l'étranger, sont saisies par la première impression d'hostilité confuse et de compassion vulnérable. Aux sons d'une exigence, à l'écoute d'une particularité, la perception de l'autre et l'ambiance s'inversent et envoient l'individu migrant dans les fourches caudines des motions pulsionnelles qui se réveillent alors. Freud commente le pas culturel décisif<sup>568</sup> comme étant celui de la communauté qui se substitue à la puissance « arbitraire » de l'individu. Aujourd'hui,

---

<sup>566</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 37.

<sup>567</sup> Joel Birman, « Servitude volontaire et masochisme dans la modernité Freud et la responsabilité politique de la psychanalyse », n° 124 (2013): 81-100.

<sup>568</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

la communauté, lavée de références, laisse agir culturellement la puissance du groupe sur l'individu. Les populations de réfugiés, englobant les MNA, subissent l'expression pulsionnelle de ceux qui les évaluent, les surveillent, les disciplinent<sup>569</sup> et même les intègrent sans que ne soit réprimée cette pulsion, ce qui finalement est relayé légitimement par les politiques d'États dont le rôle est de créer des procédures inflexibles propres à une démarche de recadrage en fonction du problème posé. L'action remplace l'acte, l'application se substitue à l'application et l'exécutant à l'acteur. La part de jouissance sacrifiée au seuil du langage ne trouve pas de « parolisation »<sup>570</sup> du réel de la migration. Il en découle des populations humiliées, menacées au sens strict de leur vie et prises dans une barbarie paradoxalement légitimée par les différents gouvernements.

Le sujet mineur migrant voit son altérité s'effacer derrière la persistance faite par la doxa et la politique d'état pour valoriser les termes d'immigration et d'exclusion. Ces deux termes sont au-devant de la scène tragique de la migration. Ils s'imposent dans les discours au point d'organiser une chaîne signifiante sur une base invasive du territoire de laquelle il est très important de se défendre. Ces termes deviennent même des modes d'investigation de la politique qui légifère à partir d'eux au prix de l'oubli du sujet étranger. Leurs effets cachent la face du sujet, de son parcours et de son expérience. Ce qui insiste à l'entrée sur les territoires, c'est le statut d'immigré, faisant de la sortie d'un pays, d'une culture et d'une histoire un résidu tandis que leur traversée est tout autant façonnée par un faible dividende. Plus qu'un rejet, il s'agirait d'une inclusion à l'intérieur des frontières qui entérine un non-franchissement<sup>571</sup>. Il ne s'agit pas d'un étranger mais d'un exclu à l'intérieur des frontières qui perd, du même coup, toutes les vacillations liées à l'étranger, l'immigration et l'émigration. Dans l'abolition de ce passage, une combinaison se produit sur le sujet ; il est assigné à l'intérieur d'un espace dans lequel il est désubjectivé, empêché d'entrer dans un espace de symbolisation. Considérablement exposée, la barrière du moi est potentiellement intrusée par un fort afflux

---

<sup>569</sup> Nicolas Fischer, « Jeux de regards. Surveillance disciplinaire et contrôle associatif dans les centres de rétention administrative », *Genèses* 75, n° 2 (2009): 45-65, <https://doi.org/10.3917/gen.075.0045>.

<sup>570</sup> Jacques Cabassut, *Bonjour l'institution*, Psychothérapie institutionnelle (Nîmes : Champ social éditions, 2017), 74.

<sup>571</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 134.

pulsionnel, il vit constamment sous la menace<sup>572</sup>, dévalué dans ce mouvement dans lequel trouver un lieu d'accroche devient fortuit.

Il est démis de la position d'étranger mais aussi d'une position à partir de laquelle il pourrait trouver un lieu et s'enraciner. Dans l'espace auquel il se voit contraint, il ne peut border ses errements psychiques ou encore inscrire un bout de soi. La clôture ainsi érigée empêche tous les effets symboliques d'une inscription décisive d'un soi faite d'une présence sur laquelle pourrait se fonder une subjectivation. Le lieu d'assignation postule alors plus au statut de lieu stérile dans lequel ne sont reconnus ni l'existence de ces sujets, ni leur passage, ni leur trace. « *L'identification ici n'est pas du registre de la déchéance et elle se situe plus précisément au niveau d'un sujet qui ne serait plus qu'un être en sursis, en menace d'avoir été sacrifié ou de disparaître sans la garantie d'un rituel et d'un nouveau tressage des dimensions communautaires du lien* »<sup>573</sup>.

### *MNA isolé*

Que peut vivre ce sujet dans son intimité quand s'impose à lui une détresse insupportable, indicible et sans adresse ?

Cette détresse est étrange pour lui car elle émane à la fois d'une réalité rationnelle délicate et d'une intériorité méconnue. Il est au risque d'un bouleversement de son histoire qui accentue sa vulnérabilité et le silence dans lequel il est imposé. Il y a là une question très concrète pour le sujet, l'organisation de son quotidien dont l'orientation est floue mais peut toujours être quasi-immédiate. Si cela est le poids de ce qui l'engage dans l'ici et le maintenant et que beaucoup de points opacifient la face de son affect, il doit développer une hypervigilance à l'Autre dans un effort toujours important d'arriver à le rendre insensible à ce qui arrive. Or, comment peut-il s'assurer d'une disjonction des affects qui viennent, par le réel, défaire une fragile construction ?

---

<sup>572</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

<sup>573</sup> Olivier Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012), 27.

Colette Soler<sup>574</sup> évoque des affects opaques du réel qui sont distincts de ce qui se formule dans le fantasme. Pour elle, ils font signe et réveillent potentiellement le sujet d'un arrangement fantasmatique toujours identique. Ce réveil de l'affect implique pour le sujet une réaction face à cet étrange et surprenante remontée inconsciente. A l'endroit où il pourrait faire énigme pour le sujet, il est traduit dans une banalité qui se replie sur soi et qui laisse prise à la continuité d'une ignorance plus économique à cet instant. Le sujet se préserve dans un discours adapté à la situation. Il nous laisse pour autant avec la question de ce qu'il fait de cet éveillant affect. Est-il un trouble inaudible ou un trouble assourdi ?

Répondre à cette question induirait certainement le fait de rentrer dans l'erreur que nous pouvons désigner par ailleurs. La question renvoie à l'affect dans son énigme et dans son effet sur le sujet parlant. Quel qu'il soit, l'affect trouve réponse, mais d'abord avec le corps, maintenant le sujet dans un indicible. Il n'y a pas d'harmonie entre le corps vivant et le langage qui l'habite. L'affect qui manifeste une inadéquation peut laisser dans un silence indécidable de ne pas trouver de logement<sup>575</sup>.

En paraphrasant Lacan, posons cette question : le jeune MNA, dans ce qu'il est comme objet du soupçon, est-il dans le péché, dans la folie, ou affecté par une vraie touche du réel ?<sup>576</sup>

L'épreuve du soupçon que traversent les jeunes MNA pourrait être entrevue d'une manière autre et non uniquement ciblée sur la production d'un mensonge et de tout ce qui fonde ensuite la représentation de leur exil dans un rejet et une traître violence. Les vicissitudes que traversent ces jeunes nous indiquent d'abord une connexion complexe avec le réel à partir duquel l'usage fantasmatique devient trouble ou subit une rupture affectante. Qu'est-ce à dire ? Que le voile de l'intime s'efface devant la percée du réel et que l'œuvre du fantasme plie devant sa puissance. « *Le regard de l'autre fait apparaître le plus réel de l'être, qu'on le nomme désir ou jouissance* »<sup>577</sup> dans un moment intolérable pour le sujet. Il est méconnu à lui-même, seul et refusé, sans pouvoir s'évader. Cette honte exhibe une fausse image du

---

<sup>574</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui nous affecte ?* Études (Paris : Champ Lacanien, 2011).

<sup>575</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 527.

<sup>576</sup> Ibid, 527.

<sup>577</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 97.

sujet<sup>578</sup>. Elle met le sujet dans un espace indifférencié, atteint par le regard de l'autre, cet autre présent qui peut rappeler à tout moment cette condition qui fait dégénérer les signifiants en un seul, celui d'une déchéance.

Mais si les frontières de l'intime sont attaquées au point de céder, que l'appareil psyché-corps devient un véritable champ de bataille<sup>579</sup>, le moi, dans ce moment où il est poussé à la défaillance, peut aussi s'admettre dans la position limitée et souffrante du registre dépressif. Cette dépression, Lacan la repère dans la relation excessive entre le moi et l'idéal du moi<sup>580</sup>. Pour lui, il s'agit d'un conflit, d'une mise en jeu complexe où se mêlent « désir et rivalité, agression, hostilité » et dont l'issue est incertaine. Ce qui se joue là se construit sur une formule d'hostilité au point que nous pouvons dire que la réaction dépressive rend compte d'une défense notable et élaborable.

Dans ce conflit, Lacan relève autant une issue incertaine qu'une adhésivité de l'idéal du moi, introduite dans le sujet au point d'entraîner une transformation subjective. L'idéal du moi est dans le sujet comme il continue à conserver une relation avec l'objet extérieur. Les rapports entre le moi et l'idéal du moi sont sur un modèle de rapports intersubjectifs, considérant que l'idéal du moi est accroché au sujet et s'accorde plus ou moins au moi avec qui le conflit peut donc éclater. Cette construction subjective inclut des limites qui marquent le rapport du sujet à l'Autre, ce qui implique un processus de bord<sup>581</sup>. C'est ce rapport limité à l'Autre qui permet que les interdits fondamentaux s'instituent dans une régulation du lien social qui fait barrage à la jouissance. Cette fonction structurante va permettre un abord rigoureux au sujet de l'inconscient. Il permet un déplacement de la position dépouillée dans laquelle est précipité le jeune migrant à une position d'exilé, ce qui met en lumière la pensée de Benslama quand il

---

<sup>578</sup> Monique Selz, « Être ou avoir la honte ? », *Dialogue* 190, n° 4 (2010): 56, <https://doi.org/10.3917/dia.190.0055>.

<sup>579</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020), 154.

<sup>580</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998).

<sup>581</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien* (Paris : Éditions du seuil, 1973), 232.



évoque la discordance entre « subsister » et « exister »<sup>582</sup> dans la condition ordinaire du sujet exilé.

### *Un discours s'impose à ce migrant*

« *Le discours c'est quoi ? C'est ce qui, dans l'ordre... dans l'ordonnance de ce qui peut se produire par l'existence du langage fait fonction de lien social* »<sup>583</sup>. Cette remarque de Lacan lors de sa conférence du 12 mai 1972 à l'université de Milan nous amène à penser le discours d'une époque dans une évolution qui se soutient du fait qu'il y a du langage. Or, nous pouvons aussi penser l'existence de dérives quand, dans le discours actuel, de l'époque, est déposé sur le sujet étranger un lieu d'exclusion, voire de non-lieu. Une distinction entre les deux expressions nous sera utile car elle va pouvoir soulever des questionnements et soutenir l'hypothèse de l'étranger dans le non-lieu.

Qu'est-ce que l'étranger ?

Le littré pose la définition de l'étranger comme n'ayant aucun rapport, aucune conformité avec l'objet dont on parle. Du point de vue psychanalytique, il n'y a pas de rapport sexuel, c'est-à-dire que le sujet ne trouve pas chez l'Autre la complétude qui lui manque. Cette inconformité de l'objet pose la perte comme irréversible et amène Lacan à apposer une barre sur le sujet, signant ainsi sa division.

L'arrivée de l'étranger, du MNA en particulier, fait se déployer un nombre conséquent de méthodes pour attester du bien-fondé de leur minorité et leur donner accès à une protection régie par les différents conseils départementaux. Le discours, qui s'instaure à leur arrivée, fait valoir les termes de contrôle et d'évaluation. Ils montrent l'inquiétude d'une invasion, mais s'émancipent aussi en quelque sorte des notions de sujet, de lien social et d'institution. Il y a une forme de paranoïa dans cet accueil qui conduit chacun à remettre en question la décision prise sur un plan politique, l'accueil, allant jusqu'à revendiquer des points de méfiance<sup>584</sup> sur

---

<sup>582</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004): 29

<sup>583</sup> Jacques Lacan, « Du discours psychanalytique », in *Lacan in Italia - 1953-1978* (Milan: La Salamandra, 1978), 32-55.

<sup>584</sup> Alexopoulos-de Girard, « Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations ».

la réalité des faits, ici la migration de personnes. C'est d'ailleurs sur cette fécondité craintive que s'adosent aujourd'hui les discours politique, aidés par la déferlante médiatique dont l'empilement des événements sort ces derniers de leurs effets sur l'Autre, sinon de le rendre vulnérable et méfiant. Dans cette méfiance, chacun fait de la relation à l'autre un enjeu, qui peut ne pas être réguler par un rapport symbolique, et privilégie un rapport où la rhétorique juridique est première<sup>585</sup>, faisant de cette instance un mode d'intervention, y compris dans la sphère relationnelle. Il ne s'agit plus d'un rapport à la règle mais plutôt de pouvoir l'incarner à tout instant. Devant l'incroyable, devant l'insoupçonnable parcours que vient personnifier chaque MNA, et devant ce qu'il en est de leur âge, mineur sans en avoir l'air, la recherche d'explication va se tourner vers la science, dans l'espoir de pouvoir légiférer l'accueil avec la responsabilité de la science, mais ce qui, par ailleurs, exclue la part de sujet. L'acte d'accueillir s'appuie donc sur la science, ou bien celle-ci, par l'ordonnance qu'on lui donne peut se trouver imposée. Elle vient donc se substituer à l'acte, faisant d'un événement, celui de la migration du sujet, une instance confinée dans la maîtrise scientifique.

La dislocation du dire, entre une énonciation remise en question, remise entre les mains de la science, et la portance de ce contrôle scientifique, amène le sujet dans une protection trouble de sa minorité. Les éléments partagés témoignent davantage d'une impossibilité à se déterminer sur l'âge de la personne que sur une réelle détermination exacte. De fait, quel que soit la procédure de contrôle de minorité, le jeune porte sur lui le soupçon d'un mensonge. Aussi, les défenseurs des droits<sup>586</sup> de ces jeunes alimentent le débat pour une présomption de validité de la minorité lorsque des documents officiels sont fournis. Ils œuvrent aussi pour que le discours du jeune, s'il est infondé, clairsemé d'oublis ou encore découragé, ne vienne pas lui porter préjudice. Que les soutiens à la demande du jeune soient des documents écrits, des paroles ou des radiologies, ils mettent en suspens la parole.

---

<sup>585</sup> Paul Poggi et Mohammed Ham, « Y a-t-il compatibilité entre politique sociale et clinique du sujet ? », *Cliniques méditerranéennes* 89, n° 1 (2014): 31, <https://doi.org/10.3917/cm.089.0031>.

<sup>586</sup> La commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) s'intéresse précisément aux droits fondamentaux de ces jeunes et tente, dans ses communiqués et recommandations, de les faire valoir au regard des textes et des diverses conventions (loi du 14 mars 2016 relative à la protection de l'enfance, CIDE...).

La dérive dans laquelle se trouve le jeune ne semble pas lui permettre d'envisager une limite à sa jouissance puisque l'impossible dans le discours est finalement rendu possible par le biais social. La minorité est prononcée, transférant l'autorité judiciaire et physiologique d'une dimension symbolique à une dimension imaginaire. Qu'advient-il de l'histoire du sujet transféré ?

Le sujet est au risque, par ce confinement dans l'imaginaire, de ne pas être traversé par les enjeux symboliques et donc de se retrouver dans un déploiement omnipotent, ou à l'inverse, une silenciation<sup>587</sup> de soi. Car les faits le montrent. Toute dérive sociale est scrutée avec un pouvoir barbare qui peut s'abattre sur le sujet, comme si l'impossible de faire autorité dans l'autorisation donnée par une évaluation de minorité, devait à tout moment se retourner contre le sujet qui serait alors seul responsable de la trahison ainsi révélée.

Les différents recours, qu'ils soient d'un côté les radiologies pour attester d'un âge, ou ceux de la présomption de minorité lorsque la demande s'exprime, ne donnent pas accès à la parole. Ils n'admettent pas la réversibilité dans laquelle la parole tenterait de décrire ce qui est invisible dans le malaise du sujet. C'est dans un actuel que quelque chose cherche à se marquer, ce qui a pour conséquence une mise à distance du récit sur l'origine et sur la filiation, récit qui pourrait faire inscription. La pensée n'est pas convoquée lorsque les visions scientifiques et juridiques détiennent le glaive de la vérité.

En revanche, le récit n'est pas absent du sujet. Il semble s'incarner de manière épisodique dans des moments où l'enjeu identitaire ne flirte pas avec l'exclusion. Cette réversibilité s'opère dans une parole qui rend visible une histoire descriptible. Il y a ce mouvement entre un être observé socialement et un invisible. Il semble s'y restaurer une demeure pour le sujet qui n'est plus qu'en corps<sup>588</sup> mais qui peut s'étendre symboliquement. Cet « étant » symbolique signe une perte de contrôle pour le sujet car il peut venir faire poids, avec son énigme, sur les frontières d'observations et d'attendus sociaux. Les signifiants qui apparaissent, s'ils tracent le sujet, peuvent aussi être un trop du côté du social, un trop qu'il faut traiter, au risque d'un envahissement.

---

<sup>587</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006).

<sup>588</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 45.

Ce dire révèle une vérité mi-dite du sujet qui était tenue jusque-là comme non dite, enfermée. Son apparition porte le signe d'une perte de contrôle de la part du discours dans lequel le sujet MNA est maîtrisé. Ainsi, ce mouvement interpelle l'Autre social. Il crée des butées et des insensés, dont le traitement a tôt vite fait de se réinscrire dans une force sociale qui cherchera à faire retomber les responsabilités d'un « fake » sur le sujet. « *Il/elle n'a finalement pas l'âge qu'il/elle dit avoir* », cela se paie, ou par une dénonciation ou par un laissé pour compte à l'approche de la fausse majorité, qui se chargera, dans le réel, de le punir.

Une question se pose : quand le sujet émerge, n'est-il pas en bute avec le lien social ?

Lorsque le social porte une sensibilité plus grande à l'événement qu'au sujet, il se définit dans un point d'origine sur lequel l'arrimage de chacun des MNA pose en même temps la dérive d'une impossible subjectivation. Ce réel qui n'échappe pas aux sujets doit-il fabriquer le social qui les traite ?

C'est dans les petits restes du social que le sujet va pouvoir s'immiscer, déposer ses valises et disposer de leurs contenus, trouver une échappatoire, mais à condition qu'il puisse user lui-même de la dérive, qui n'est plus ici une fatalité, mais une barre pour se diriger dans les vents et marées. Dans ce point de vue, le discours analytique<sup>589</sup> peut y venir accompagner le sujet à « ek-sister », à se construire une limite. Le sujet ne serait pas systématiquement oblitéré au point d'origine de l'intervention sociale. Autrement dit, le sujet n'est pas uniquement à exclure ou secourable<sup>590</sup>.

---

<sup>589</sup> Bernard Lapinalie, « Les analystes ont rapport avec l'être humain », *Champ lacanien* 18, n° 1 (2016): 57-61, <https://doi.org/10.3917/chla.018.0057>.

<sup>590</sup> Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Érès Toulouse : Érès, 1997).

# L'étranger en perte d'exil

C'est de manière générale que sont présentés les exils contemporains. Les aspects politiques, économiques, historiques, sociologiques et juridiques ont tendance à se mélanger dans le traitement et l'accueil de la personne exilée, ce qui provoque pour chaque sujet des incidences subjectives<sup>591</sup>, mais dont nous pensons qu'elles ne sont pas pour autant irréductibles à la part que chaque dimension discursive pourrait tenter d'objectiver.

C'est là un des points nodaux de ce travail, examiner les effets d'un discours globalisant sur le sujet. Les mesures sociales diversement utilisées, accueil, abri, détention, sont mises en place pour des résolutions rapides et pratiques du malaise social et sont de moins en moins sensibles aux variations psychiques des sujets rencontrés. On en trouve un témoignage édifiant dans les institutions et plus particulièrement celles qui impliquent les signifiants précaires, exclusion et immigration. Dans leurs murs, le rapport à l'autre est conditionné. Cela pose, ou impose, une forme de sensibilité à l'individu porteur d'une demande d'accueil qui peut dévoyer la position de sujet. En effet, s'interroge la manière dont les systèmes symboliques créent des échanges régulateurs des rapports des hommes entre eux, et s'ils permettent une circulation de la parole comme expérience du sujet. Ces systèmes d'accueil ont plus tendance à dominer, à écraser, à souscrire des réponses fermées et à finalement s'inscrire dogmatiquement dans le rapport à l'autre<sup>592</sup>. Cela ouvre des questions sur leurs prédispositions à comprimer le sujet dans une place réelle de sujet errant. Ces différents aspects définissent les exilés dans des singularités quelconques. Ils « *ne peuvent former une societas parce qu'ils ne disposent d'aucune identité qu'ils pourraient faire valoir, d'aucun lien d'appartenance qu'ils pourraient faire reconnaître* »<sup>593</sup>. Présent sur le lieu mais déraciné de la

---

<sup>591</sup> Maria Lafitte, « Entre origine et rupture, le sujet à l'épreuve de l'exil », *Autres temps*, n° 62 (1999): 103-16.

<sup>592</sup> Amira Yahiaoui et Léopoldine Manac'h, « L'enfermement des étrangers en France : une clinique du non-lieu ? Perspectives comparatives entre psychanalyse et anthropologie », *Recherches en psychanalyse* 31, n° 1 (2021): 24-43, <https://doi.org/10.3917/rep2.031.0024>.

<sup>593</sup> Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque* (Paris, 1990).

position de sujet, le migrant, étant donné son insécurité et l'oppression qu'il subit, établit les coordonnées d'une subjectivité glissante, ségrégative au seul festin du discours capitaliste. Il représente depuis longtemps l'entaille faite à la notion de civilisation<sup>594</sup>.

Dans le fil de sa réflexion, Freud énonce la difficulté du renoncement libidinal<sup>595</sup> qu'impose le rapport de chaque sujet à la culture. Il discute de cette tension entre la pulsion sexuelle de l'homme et ce qu'il doit restreindre d'elle lorsque son implication dans la communauté se pose. Le périmètre de la culture crée une frontière entre la puissance de la pulsion ainsi que de sa satisfaction et des relations sociales entre les hommes. La tension est entre une renonciation libidinale et une imposition dans le rapport avec l'autre. Cet autre, le prochain, concentre sur lui le fait de l'altérité et de la promiscuité. Il est là et il faut s'en préoccuper suivant des préceptes qui élèvent à son sujet le fait de lui adresser un amour certain. Le sacrifice est posé dans la mesure que délimite la culture, être avec l'autre dans la similitude des comportements vis-à-vis de soi. Ce que Freud relève, c'est le mécanisme déraisonné de cette exigence. Ce souci proclamé pour l'autre est injuste lorsqu'il doit apporter tant de formes sentimentales. Il est injuste sur le registre de l'étranger car il pose la question de comment donner une valeur affective à cet inconnu qui débarque. Mais aussi, injuste sur celui du familier car l'environnement affectif se base sur la préférence donnée aux personnes proches, les siens.

L'étranger apparaît donc réellement comme l'autre. Lorsqu'il entre à partir de cette place d'autre, il advient une difficulté sur lui. *« Non seulement cet étranger n'est pas, en général, digne aimé, mais, je dois le confesser honnêtement, il a davantage droit à mon hostilité, voire à ma haine. Il ne semble pas avoir le moindre amour pour moi, ne me témoigne pas le plus infime égard. Quand cela lui apporte un profit, il n'a aucun scrupule à me nuire, sans se demander non plus si le degré de son profit correspond à l'ampleur du dommage qu'il m'inflige. D'ailleurs, il n'a même pas besoin d'en tirer un profit ; pour peu qu'il puisse satisfaire par-là tel ou tel désir, il n'hésite pas à me railler, m'offenser, me calomnier, faire montre envers moi de sa puissance ; plus il ressent d'assurance, plus je suis en désaide, plus je puis m'attendre avec assurance à ce qu'il se conduise ainsi envers moi. S'il se comporte*

---

<sup>594</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

<sup>595</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 1971).

*autrement, s'il me témoigne à moi, l'étranger, égards et ménagements, je suis prêt, de toute façon, sans le fameux précepte, à lui rendre exactement la pareille »*<sup>596</sup>.

A suivre Freud, cette difficulté est sur le feu de la menace que représente cet Autre. Il est indispensable de s'en protéger car elle se déploie à des endroits incohérent de l'intime où se déchainent les craintes d'être chosifiée<sup>597</sup>. Elle trouve aussi la détresse de l'excès qui renverse les places en un instant. Chaque sujet étant l'étranger de l'autre, il est donc aussi alternativement bourreau et victime de cet autre. Il est soumis aux mêmes renoncements pulsionnels, mais avec ce reste insistant qu'il pourrait ne pas y renoncer comme « moi je le fais ». Le sujet est, avec l'étranger, dans le doute permanent que le psychisme crée en soi. Dans quelle mesure cet autre renonce aux forces pulsionnelles pour faire lien ? Sans la force du renoncement, le sujet sait qu'il est la proie de l'autre, qu'il peut être martyrisé, subir la fronde d'une attaque primaire. Il est donc à penser que le sujet sait que la forme sauvage de la pulsion se situe en chacun même s'il trouve plus simple à abandonner l'idée qu'elle est en lui et donc ne trouver l'inclinaison de l'agression que chez l'autre.

La question se pose tout de même, pour chaque sujet, de savoir de quel côté il peut s'ajuster et si le rapport à ce penchant agressif se régule de la même manière chez l'autre que chez soi. La culture prend sur elle ce questionnement en assumant l'imposition faite à chaque homme du renoncement des passions pulsionnelles. Dans sa capacité à mettre en œuvre des formes substitutives, elle crée une mise à distance des manifestations, bien que cela demeure une tâche sans cesse à renouveler dans des mouvements inter et intrasubjectifs fragiles, soumis eux aussi à une menace de désintégration. La prise en compte de cette fragilité n'influe pas sur le dessein primordial de la culture car il est toujours déterminé par le maintien de l'espèce humaine. Elle donne à son intention les termes d'un discours communément admis<sup>598</sup>. Cependant, la pulsion indispose la culture par sa fulgurance et son agressivité. Son contenu ravageur dérouté l'élan vital d'éros. La culture besogne le poids du sens et des effets de sa

---

<sup>596</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 52.

<sup>597</sup> Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1985), 210-63.

<sup>598</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses* (Paris : Éditions du Seuil, 1981), 76.

destinée. La culture est un combat vital de maintien d'un vivre ensemble. Elle porte avec elle la faiblesse de son équilibre cohésif. Cette fragilité propose à la lecture épistémologique de la pulsion ce que cette dernière garde d'opaque dans la force destructive qu'elle peut contenir. La butée qu'elle représente, c'est aussi ce qui fait la nature humaine. Le psychisme la prend de plein fouet lorsque le sujet reste en rade du fait d'être sous l'effet du langage<sup>599</sup>. Ce fait structurel incombe à chaque humain ; aucun n'est prédestiné, tous ont ce patrimoine transmis continuellement dans le déséquilibre éruptif de la pulsion. La culture remplit sa fonction mais elle s'éparpille dans des éléments qui ne sont pas toujours les mêmes<sup>600</sup>. C'est ce qui se matérialise dans les traversées des sujets exilés.

Or, et c'est là un pas de côté qu'introduisent Freud et Lacan, ce fait structurel est d'abord, et aussi, un développement du sujet dans sa subjectivation. Le sujet est affecté par le langage, signe qu'il est au champ de l'Autre et que son rapport à cet Autre l'enjoint à une énigme. Pour Lacan, « *l'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de la lalangue, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques* »<sup>601</sup>. La condition du sujet dépend donc de ce qui se déroule dans l'Autre, lieu dans lequel les signifiants le font. Cela fait question pour le sujet sur son existence et sur ses liens à ses semblables car c'est à partir de ce qui le dérouté, de ce qui ne lui donne pas accès à son être que le sujet vit l'épreuve de ce lien. Dans cette méconnaissance de soi, le sujet construit le rapport avec l'autre. Ce rapport devient un montage, le reflet d'une image hétérogène dans le miroir de l'Autre. L'homme vivant et parlant se construit dans ce rapport triangulaire que Freud met en évidence à travers le moi, le ça et le surmoi, au même titre que Lacan pose l'imaginaire dans le lien avec le réel et le symbolique. Il s'agit pour le sujet de s'arranger avec soi, mais aussi de trouver un arrangement avec l'autre. « *La dissociation du social, la formation de l'inconscient social est bien entendu une dynamique massive, qui sous-tend notre confiance en l'idée d'un sujet – assujetti –, susceptible de donner un point d'ancrage à notre*

---

<sup>599</sup> Colette Soler, *Le transfert, de l'amour au sexe*, éditions nouvelle du champ lacanien, Collection Etudes (Paris, 2020), 34.

<sup>600</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses* (Paris : Éditions du Seuil, 1981).

<sup>601</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 127.



*compréhension du monde et de nous-mêmes* »<sup>602</sup>. S'il existe un versant identificatoire à cet autre, il y a aussi une version pulsionnelle dans le lien qui passe par le biais de sa domestication. Or la pulsion met chacun face à un risque, celui d'y être confondu entre ce qui doit être réprimé et d'être ce qui est réprimé.

Freud potentialise l'effet de la culture dans le surmoi du sujet, instance qu'il visualise comme celle qui surveille le sujet dans le conflit d'agression qu'il vit vis-à-vis de l'autre. Il identifie l'intériorisation de l'agression dans un rapport entre le moi et le surmoi, où le surmoi porte la sévérité intentionnelle du moi vers l'extérieur, à l'endroit même du moi, cette fois à l'intérieur. Il fait apparaître un sentiment de culpabilité que le sujet éprouve dans cette contrainte qu'il s'inflige de ne pas agir la pulsion, sentiment qui existe aussi dans la seule apparition de cette pulsion, dévoilant au sujet son intention. Le mal est entravé et réintroduit à l'intérieur par ce mécanisme surmoïque. La décision du sujet est saisissante, car elle affilie la répression de la pulsion à une souffrance, qui se retourne contre lui par la présidence du sentiment de culpabilité. Freud considère que le sujet est sous l'influence de ce sentiment de culpabilité du fait de sa dépendance aux autres. Il y a d'abord une angoisse d'abandon de l'amour de l'autre. Elle détermine la répression de la pulsion au son de ce qui pourrait advenir comme perte de cet amour. Le sujet est, dans cette balance pulsionnelle, possiblement l'objet premier du rejet que dirige le surmoi dans un apaisement de la pulsion qui s'adresse à l'autre. Le surmoi est pour le sujet d'autant plus sévère qu'il est omniscient, ce qui oblige le sujet à être dans un sans-faute pour éviter la punition ordonnée à l'orée de ces souhaits interdits.

Le rapport aux dires des mineurs non accompagnés est en quelque sorte nominaliste<sup>603</sup>, c'est-à-dire dans une recherche de mots qui viendraient se plaquer sur le réel de ces jeunes. Lacan invite au choix le sujet qui est pris dans le discours de l'Autre. Il ouvre la voie entre un choix nominaliste, qu'il présente comme un danger d'idéalisme, et un discours qui prend en compte le matérialisme dialectique<sup>604</sup>. Entre sa naissance et son arrivée sur le territoire de l'autre, le

---

<sup>602</sup> Eyal Rozmarin, « La naissance de la pulsion de mort », trad. par Mila Signorelli, *Recherches en psychanalyse* 28, n° 2 (2019): 73-77, <https://doi.org/10.3917/rep1.028.0073>.

<sup>603</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2007).

<sup>604</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 259.

parcours du mineur migrant accumule des événements qui font son histoire. Elle se révèle à lui dans des souvenirs qui ne s'inscrivent pas tous de la même manière. Certains événements portent une forte valeur traumatique tandis que d'autres subissent la censure. L'émergence de la subjectivité est fragile. Elle est prise dans des questionnements importants pour le jeune craignant de se retrouver à la lisière d'une normalité jusque-là sensible à ses yeux.

Son expérience de l'exil l'a souvent mis devant celle de la mort dans une épreuve et une douleur où se sont joués des déplacements dans l'appréhension subjective de son être. La mort inquiète et envahit, tel l'effroi qui saisit le sujet devant l'insistance du réel. Par la migration, le corps humain ne vit aucun répit. Le sujet bloque son rapport à l'Autre dans ce temps troublant des traversées où l'isolement est prégnant. Un point de réel qui vient percuter le sujet<sup>605</sup>, c'est l'autre qui brandit sans élégance le pouvoir de sa cruauté sans que ne vienne à aucun moment l'arrêter une limite basée sur le symbolique. L'autre prend possession du dedans dans le même temps où il attaque le sujet migrant. Dans ce temps particulier, le migrant ne représente pas l'offense de celui qui pénètre sur le territoire de l'autre. Cet autre ne se défend pas uniquement d'avoir la sensation d'être attaqué. Il n'est pas non plus dans ce qui pourrait être une cause pour lui, celle de s'approprier l'espace et d'en exclure le migrant. Il frappe, insulte, rejette. Il ne donne à l'autre ni la valeur de l'étranger, ni celle du semblable. Se dévoile-là « *la bête sauvage, à qui est étrangère l'idée de ménager sa propre espèce* »<sup>606</sup>.

Cette perte de l'interaction sociale délaie une importante place à la sauvagerie.

De quels revers s'agit-il dans ce traitement de l'autre ? Ces types d'agissements, honnis lorsqu'ils sont décrits, restent l'actualité des migrants. Ils sont perceptibles dans les médias, autre lieu, ambivalent, de leurs descriptions. Ils sont de forts témoins de la détresse de ces sujets confrontés brutalement à l'archaïsme de l'humain. Dans les rebonds médiatiques, ces moments sont un parmi d'autres, accidentels, quotidiens. Ils sont mis au rang d'être dénoncés, puis oubliés dans la comptabilité des faits divers. Ils restent sans voix et souvent sans recours.

---

<sup>605</sup> Francis Katchadourian, « Position subjective et traumatisme : un temps suspendu au temps de l'Autre », *Cliniques* 2, n° 2 (2011): 16-29, <https://doi.org/10.3917/clin.002.0016>.

<sup>606</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 54.

Dans cette logique, la tentation est de se débarrasser du fait, de l'effacer car le sujet a du mal, lui, à s'en absenter. En s'identifiant du côté du bourreau ou de la victime, chaque sujet est pris dans son questionnement intime qui surgit et entretient le lien à ce qui se déroule dans un certain dégoût. Il est important de prendre conscience de ce qui se suspend pour le sujet dans cette jouissance secrète bien encombrante pour la plupart. Ces faits établissent un lien cruel entre soi et la mort, ils forment un impensable devant laquelle la pensée se dérobe et le sujet se sidère. A cette douleur, Mélanie Kerloc'h y associe des modifications de l'appareil psychique<sup>607</sup> relié à un processus progressif d'effacement, d'oubli, « *si l'on ne ranime pas expressément son sens* »<sup>608</sup>.

Chaque sujet ramène de façon inédite son histoire, confondue avec ce qui se porte par ailleurs de l'historisation dans une dimension idéologique. Dans le discours, le mineur migrant est vissé à un plus de jouir archaïque qui vient tout au moins conditionner l'accord qui va lui être formulé et sinon, l'exclure dans un autre lieu, verrouillé où l'intendance protectrice questionne sur sa valeur. Cette épingle, posée ainsi sur le sujet doit nous interroger sur une maîtrise à l'endroit du discours sur une libre circulation. L'excès du migrant serait alors de demander refuge sur un lieu précis. C'est alors qu'il se confronte à ce qui fait du lieu un lieu permis sous condition.

---

<sup>607</sup> Mélanie Kerloc'h, « Adolescence et effets psychiques de la traversée de la méditerranée », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 69.

<sup>608</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 259.

## *L'exil de l'exil*

Quand l'Autre a fait défaut, comme devant le silence sourd de ces jeunes devant leurs attentes, le sujet essaie d'avancer avec ses risques et ses périls. Souvent, c'est avec l'appui de lettres habillées par la jouissance, à la limite du sens, que le sujet doit compter ses écueils singuliers à frôler l'irrémediable de la jouissance. Il est sans équilibre, sans le socle solide et commun d'une signification partagée, à laquelle par ailleurs il peut se conditionner. De plus, dans ce monde sans cesse tournant, les significations fourmillent dans un dosage éphémère, condensé et fragile pour le sujet. Les récits se déportent de rives symboliques en fondements imaginaires, ils vivent une faillite dans l'accumulation des énoncés multiples, saturés d'une signification qui n'a plus lieu d'être l'instant d'après. Le sujet a aussi affaire avec l'inconscient dont les réponses ne sont pas silencieuses face aux textes qui le censurent. Il est compliqué de se conduire sur une voie qui rend le ressort imprévisible, et où se dépasse la certitude d'un événement de corps.

Le sujet n'est pas une vérité, ni soumis à un savoir opératoire. La vie inscrite en lui n'est pas uniquement pleine de toutes les histoires parsemées, insistantes et prouvées. Le sujet est sans raison du temps et de l'espace parcouru. Pourtant, il est aux prises avec ce qui se déverse sur le corps. Ses inscriptions contingentes, comptant pour beaucoup ou même pour rien, ouvrent la voie de ce qui le fait, seulement, vibrer. Il est tout le temps à faire avec la jouissance singulière<sup>609</sup>, désorienté, y compris dans la possibilité qu'il l'adresse autrement et dans une autre voie que celle où il plie. Quand cela se donne comme ce que c'est, Lacan rappelle que c'est la fonction primaire de la vérité<sup>610</sup>. A se donner par ce qu'il est, le sujet migrant rentre dans cette dimension de vérité, il y est dedans, en place de ce qui le fait primitivement être relié à cette vérité, soumis à sa rationalité.

---

<sup>609</sup> Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII*, cours du 6 avril 2011, inédit.

<sup>610</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVIII D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2007), 24.

## La déliaison

Faisons un pas sur une hypothèse ouvrant un espace au sujet de l'exil.

L'intouchable pouvoir de la pulsion a été traversé par ces jeunes lors de leur migration. Exploités, utilisés sexuellement, humiliés, ces multiples souffrances ont jalonné leur parcours, les consignant à un statut d'objet jetable soumis à l'action du prochain. Le mouvement terrible qui s'est agi sur eux les a mis à l'épreuve, dans le hasard arbitraire des rencontres, d'une rupture de la maîtrise de soi, d'une disjonction des rapports symboliques et d'une désunion temporelle. Les témoignages des personnes dans le cadre de cette recherche sont éloquentes sur ce point. Leur trajet migratoire est parti d'un temps indécis et fortuit et n'a jamais trouvé de repère dans la perspective d'un avenir. L'exil s'est inscrit dans le non-sens, imposé soudainement par l'extérieur lors d'une contingence particulière. Il ne peut pas être compris, mais il impose une réaction et une adaptation rapide<sup>611</sup>. Parallèlement, leur tentative de fuir l'indétermination des lieux où la mort est programmée pour trouver un asile et des voies possibles dans leur futur, s'est heurtée à l'épreuve de devoir incarner l'autre différent susceptible de détruire la complétude imaginaire<sup>612</sup> des lieux d'arrivées.

Le poids de ces expériences entame particulièrement les représentations de ces jeunes sujets dans leur rapport à l'Autre. Il co-existe avec l'émergence de puissances obscures fréquentes dans les voies régressives qu'ils empruntent quotidiennement sans pouvoir relayer cela à des mots. La puissance de l'inhumanité rencontrée pose toujours la question d'une absence ou d'une présence du sujet ; elle donne le ton d'un évanouissement où « *le mot absence peut filer vers celui de disparition* »<sup>613</sup> modulant la question de la présence et de l'adresse à l'autre car il ne s'agit peut-être plus de la détresse du sujet vivant passivement l'absence de l'autre<sup>614</sup>.

---

<sup>611</sup> Alexia Jacques, Soumaya Lamjahdi, et Alex Lefebvre, « L'adolescence en exil, exil d'adolescence », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 33 (2009): 177-200.

<sup>612</sup> Iva Anders, « Le temps, le trauma et la folie dans le régime totalitaire. », in *Trauma, Temps, Histoire*, Psychanalyse (Nîmes: Champ social éditions, 2016), 175-90.

<sup>613</sup> Jean-Jacques Moscovitz, « Trauma et histoire », *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 37, <https://doi.org/10.3917/fp.008.0031>.

<sup>614</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968), 280.

L'impossible liaison est indubitablement questionnée, elle appuie sur des mécanismes infernaux où le sujet réagit par des sentiments d'angoisse face à la perception de cet « en plus » en lui qu'il ne peut éviter. Les composantes pulsionnelles destructives s'exercent sur lui et semblent subtiliser sa conscience morale<sup>615</sup>. Elle est sinon désorientée dans un sentiment de culpabilité sévère qui met en suspens, pour le sujet, la possibilité de se décentrer vers des tonalités perceptives et vers des fragments conduisant à une évacuation de ce qui le conditionne. La possibilité d'être fixé à une représentation immuable de son rapport au monde apparaît là, elle parasite le sujet dans l'approche de ses souvenirs<sup>616</sup>.

Ce poids, imperceptible et inénarrable, sur-agit sur le sujet. Il appuie, sur lui, le poids du monde qui s'est logé avec lui sur la scène. Il y insiste en tant qu'il rend impossible, par cette accablante présence, une mise en scène selon la loi des signifiants<sup>617</sup>. Cette présence écrasante déporte le sujet d'une parole car ses mots ne semblent faire que le même tour revenant identique à lui-même. Il donne à voir l'affligeant empilement de ce qui n'a jamais été inscrit dans le discours. L'objet *a* se tient là, avec le sujet, dans une démonstration jubilatoire. Il sidère la pensée face aux événements omniprésents, dans une adhérence entre le refoulement singulier propre à l'infantile, et la force de ce qui reste incompréhensible et inhérent à une réalité traumatique historique. Ce moment, et ses reproductions, « *ne sont pas assez phobiques pour transformer la terreur en peur, pour transformer l'angoisse mortelle qui le saisit en symptôme qui pourrait l'éviter* »<sup>618</sup>. Le sujet a une tendance particulière à se confondre avec l'excitation pulsionnelle qui l'a traversée<sup>619</sup> et finalement fondée. Il se nourrit de cette excitation dans les temps parsemés de sa vie quotidienne où la jouissance vient se confondre avec le désir, la demande narcissique avec l'imminence de la rupture et le besoin avec le risque de l'indifférence. Étranger de l'autre, étranger pour soi, le sujet vit la trajectoire

---

<sup>615</sup> Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose, perversion*, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2008), 287-97.

<sup>616</sup> Karima Lazali, « Alice Cherki : "La frontière invisible" Violences de l'immigration », *Figures de la psychanalyse* 16, n° 2 (2007): 307-9, <https://doi.org/10.3917/fp.016.0307>.

<sup>617</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 44.

<sup>618</sup> Martine Menès, « Phobie le jour, cauchemar la nuit, angoisse toujours », *L'en-je lacanien*, n° 34 (2020): 19.

<sup>619</sup> Jean-Jacques Moscovitz, « Refoulement du sexuel et refoulement de la shoah obéissent-ils au même trauma ? », in *Trauma, Temps, Histoire*, Psychanalyse (Nîmes: Champ social éditions, 2016), 40.

d'un discours. Une érosion du signifiant, qui le représente pour un autre signifiant, obscurcit le mouvement langagier vivant. Elle bouche le creux qui rend normalement possible une expression. Le sujet entre dans un mouvement discursif par la soumission à une parole toute, qui le représente dans une dimension oppressante, et donne crédit au rejet qu'il subit. Dès son abord, la tenue de ce discours a lieu dans un rapport identitaire consignante. Le nom est la première cible.

L'exil a conduit le sujet sur une route où il a perdu le nom d'une langue pour introjecter celle de l'errance absolue, sans lieu d'existence reconnue<sup>620</sup>. Face à la dégradation de la référence de l'Autre, « *il produit un état de psyché qui s'assimile à un vécu autistique lorsque (il) se réfugie et se niche en des lieux que spécifie l'absence de toute ambiance et de toute mise en rapport à l'affectif* »<sup>621</sup>. L'introjection d'une langue, où règne l'absence, préside à la demande sur l'identité. Cette demande devient une question quelconque. Elle ne marque pas forcément l'arrivée du sujet dans un lieu qui l'accueille en lui demandant de se présenter. Le temps a été mouvementé au point d'en perdre tous ses repères et d'imprimer une continuité et un hors lieu. Un vécu de pertes de repères spatio-temporels s'est démontré dans cette expérience d'exil. Le moi a été réellement menacé par le monde extérieur et à travers les relations. Il s'est grandement approché de la vulnérabilité d'une dissolution avec le monde environnant, rendant incertains les signaux d'alarme des mouvements d'angoisse et de douleurs<sup>622</sup>. Les questions peuvent ne pas agir sur un ressort vital car le sujet peut ne plus entendre la cohérence des mots employés. Il est dans un espace « *inco-errant* » et donne alors des réponses identiques à des questions quelconques. Le nom a perdu de sa valeur durant le temps d'une migration qui s'est imposée dans une continuité opacifiée.

La situation de ce sujet est paradoxale. Si la trajectoire de l'exil s'est imposée à lui, elle touche en même temps ses confessions intimes sur un à venir possible et l'interdiction de les partager lorsque l'attente narrative est dictée institutionnellement. Ce paradoxe semble se définir autour d'un abcès increvable pour le sujet qui ne peut formuler une parole de ce qui le ronge.

---

<sup>620</sup> Brigitte Haie, « *Vivre... C'est relatif...* », *Psychologie Clinique*, n° 43 (2017): 112.

<sup>621</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007, 23.

<sup>622</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 19.

Il devient « la figure de « l'étranger dépossédé » devant faire la preuve de sa plus grande obséquiosité, jusque dans son corps et dans les paroles échangées »<sup>623</sup>. Noémie Paté<sup>624</sup> ajoute à ce poids la solitude du jeune mineur isolé. L'exigence d'une subordination est lisible mais peut ne pas être comprise du tout par le jeune. Pour lui, son corps en survie est dépassé par les exigences intégratives. Sa parole ne peut donc être que manquante, elle s'éloigne des énoncés attendus, elle est mensonge. Mais une hypothèse est possible sur cette entrée par le dire faux. En mentant sur son âge et sur son nom, en se nommant autre, ce sujet prend le risque d'un retour à son identité, et de fait, une reconduction à la frontière. Mais ce qu'il met en œuvre, c'est aussi la garantie de retrouver l'impossibilité à se dire. Son mensonge devient l'occasion d'une assomption subjective qui lui permettrait d'éprouver sa division. Le mensonge n'est pas un fait coupable conscient. Il est « l'expression d'un contenu inconscient et se manifeste comme résistance du sujet à se résorber totalement dans l'Autre. Acte de transgression, de séparation par lequel le sujet fait valoir son désir inconscient »<sup>625</sup>. Si cela se déroule d'une façon obscure, cette possible émergence de la singularité le concerne dans son expérience de l'exil, bien qu'elle le laisse aux prises de l'autre dans la mesure où une bascule vers l'arbitraire est possible. C'est là tout l'enjeu de sa problématique, car pour lui, il s'agit d'une lutte entre un savoir dire, se souvenir malgré l'inter-dit et oublier. Il force un trait d'opposition à l'effacement de la trace qui correspond à une mort symbolique<sup>626</sup>.

Ces jeunes n'arrivent pas à dire leur souffrance, ils sont dépossédés des mots en partage de bouts afin de la reconstituer et de l'importer en tant qu'expérience. Au contraire, quand ils la racontent, sans les mots qui atteignent l'autre, ils prennent le risque de perdre, au-delà des mots, leur propre nom. Quand le parcours qui est le leur a rencontré des scènes traumatiques, où la violence s'est invitée et a fait le siège de leur quotidien, provoquant chaque instant par

---

<sup>623</sup> Sébastien Thibault, « L'asile au mérite », *Plein droit* 92, n° 1 (2012): 32-35, <https://doi.org/10.3917/pld.092.0032>.

<sup>624</sup> Noémie Paté, « Les effets de l'injonction narrative sur les mineurs non accompagnés, entre résistances et dépendances. », n° 53 (janvier 2022): 124-35.

<sup>625</sup> Pierre Bruno et Patricia Leon, *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2004), 25.

<sup>626</sup> Bernard Nominé, « La fonction de l'oubli dans le nœud du temps », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Centre Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019).



le surgissement impromptu d'un déferlement pulsionnel, il ne semble pas possible qu'ils puissent ensuite orienter leurs mots dans l'ordre social attendu<sup>627</sup>. Semble se mettre au jour une désorientation temporelle et spatiale<sup>628</sup> dans laquelle faire advenir une parole passe par certaines conditions. Les possibilités subjectives du sujet pour se projeter dans le champ de l'autre sont conditionnées à un repérage spatial et social qui élève le sujet à « *la catégorie de l'appartenance subjective* »<sup>629</sup>. Cette appartenance résonne avec le terme de dépossession quand elle est soumise au champ de l'autre et à ses diverses atrocités. La crainte narcissique d'une fissure de l'être indispose le moi au point de le faire succomber dans le vertige de la domination de l'espace. La valeur du corps succombe après celle des mots dans un sans fin sans limite. « *Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle* »<sup>630</sup>. Une problématique réelle advient pour le sujet dans cette métamorphose de l'espace et du temps. Son vécu porte atteinte à son sentiment d'appartenance<sup>631</sup> qui lui-même peut le mettre en demeure de ne pas pouvoir s'en déloger. C'est au carrefour du tréfond de sa propre histoire et de la sensation de ne plus être concerné par l'histoire du lien social que le sujet n'est plus vraiment tenté de constituer son rapport au monde dans l'audace de son vécu. Il l'abandonne à l'Autre dans la souillure d'une réalité régressive, faiblement mis en éveil par des échos libidineux. C'est là que la destruction entre dans le registre de l'expérience. Cette extrémité du sujet si proche avec la pulsion de mort ramène le corps à des fonctions biologiques. L'homme atteint dans ce corps développe une « *névrose d'auto-punition, avec les symptômes hystérico-hypocondriaques et ses inhibitions fonctionnelles, avec les formes psychasthéniques de ses déréalisations de l'autrui et du monde, avec ses séquences sociales d'échec et de crime* »<sup>632</sup>.

---

<sup>627</sup> Joel Birman, « Le sujet et la clinique de l'exil », *Psychologie Clinique*, Psychologie Clinique, n° 53 (2022): 26-36.

<sup>628</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

<sup>629</sup> Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 121.

<sup>630</sup> Ibid., 123.

<sup>631</sup> Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*, Éditions de L'Olivier, Penser/Rêver (Éditions de L'Olivier, 2007), 76.

<sup>632</sup> Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 123.

Après cette remarque, Lacan fait résonner l'ailleurs en rupture, certainement une dimension de l'exil de l'exil, dans laquelle il place l'homme moderne. Ces adolescents en perte de leur exil sont certainement des représentants de cet ailleurs. Ils sont doublement exclus, d'abord dans un nulle part social, ensuite dans le flou des signifiants incapables de réparer avec un Autre sans désir leurs modalités historiques. Ils sont engagés dans d'importantes galères sociales, réduits à un néant psychique. Le sujet finit par n'être plus que « ça », l'irréparable marque du manque qui efface imaginairement la distance avec l'étranger<sup>633</sup>. Ce registre hors-sens ne se laisse pas aspirer dans le signifiant. Les situations vécues n'énoncent plus le sujet, il n'est qu'une ombre qui fait de temps en temps limite avec ce réel, les autres fois, il disparaît.

Ce temps de l'exil de l'exil disjoint considérablement les périodes de la vie du sujet ; le passé et l'avenir se confondent. Ils s'expriment dans une parole fautive car ce temps particulier où le sujet est exclu de son exil est lui-même faux. Il est enfermé dans un seul temps unique et compacte traduit par Solanès comme un « *aujourd'hui monstrueux où le soleil peut se lever et se coucher un nombre interminable de fois* »<sup>634</sup>. La désaffection du sujet est telle qu'il regarde la vie passée comme un ensemble pictural sans passion. Isolé, il ignore l'écoulement temporel de son déroulé quotidien. Il apparaît en deçà de l'angoisse qui pourrait le saisir dans une position de naufragé, semblant avoir investi l'indifférence de sa dérive. Ajournée, l'existence du sujet ne semble pas pouvoir s'approcher d'un moment exilique pour lui sans qu'aucun lieu ni moment n'active à nouveau un point de réel<sup>635</sup>. C'est sur le pari de ce réel qu'une sortie de l'exil de l'exil pourrait se réaliser.

---

<sup>633</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>, 164.

<sup>634</sup> Josep Solanes, « Exil et troubles du temps vécu », *L'hygiène Mentale*, 1948, 68.

<sup>635</sup> Michèle Benhaïm, « Déliaisons sociales et désobjectivation », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 103-12, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0103>.

## *Une demande impossible*

Le jeune migrant en exil peut-il faire ce pas qui comporte une demande ?

Face à cette question, nous arrêtons dans un premier temps notre regard sur l'adolescence et sur la jeunesse de ces sujets migrants. La réponse peut vite glisser sur le versant, non pas de leur désir, mais de leur possibilité de faire une demande au regard des changements qui ponctuent leur vie et les éprouvés dans le réel de celle-ci. Leur traversée adolescente impose des ruptures avec le temps et avec l'Autre, parfois dans des allures mégalomaniaques<sup>636</sup>, toujours soumises au regard inquisiteur du social qui impose une forme d'intégration lisse. Cette contradiction induit des écrasements psychiques, corporels et spatio-temporels<sup>637</sup> dont les forces engluent le jeune sujet dans un entre-deux adolescent sans Autre régulateur. Nous le voyons, se cumulent ici l'instabilité des changements corporels et psychiques liés à une période de mutation singulière et le changement de discours. Le discours de l'enfant va se déployer dans un espace autre, réalisant de façon complexe la libido au social et le corps au réel.

Pour un jeune en exil, cette transformation a aussi lieu dans un changement de langues, de cultures et de modes de vie. Ce changement entraîne des séparations brutes qui peuvent alourdir les questionnements que la vie psychique crée dans cette période. L'intensité produite par ces métamorphoses internes et externes peuvent déclencher des pertes de repères et produire des mouvements chaotiques chez chaque jeune migrant<sup>638</sup> à tel point qu'il va être impossible pour certains de faire une demande. Les appuis contingents du réel semblent devenir les seuls moments pour tenter d'enrichir le stock de son histoire, petite actualisation d'un présent qui l'aide à peine à lutter contre la lancinante manière de vivre un sentiment d'être rejeté hors du monde<sup>639</sup>. Ce sont des moments où le jeune tente de se

---

<sup>636</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014).

<sup>637</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010).

<sup>638</sup> Michèle Benhaïm, « Les effets de l'errance sur le langage adolescent », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 97.

<sup>639</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998).

déplacer de la passivité infantile et se met en quête de ce qui pourrait le situer dans une irruption de sa pulsionnalité.

Les moments de vie commune des maisons d'enfants à caractère social qui accueillent ces jeunes mineurs non accompagnés sont ponctués de ces temps où s'invite une pulsion dans les enjeux quotidiens du rapport à l'Autre. C'est un jeune qui va nettement démontrer l'existence de la sexualité en lui et saisir visuellement dans ce moment une éducatrice médusée par un geste provocant, ou encore un autre qui va donner des injonctions en ce qui concerne son dû social. La posture adolescente s'exprime ici dans la candeur du passage d'une sexualité infantile à une autre, la sienne, où l'adolescent tente de se représenter. Il peut alors revêtir les habits du père de la horde dans un espace-temps tout puissant. Cette illusion identitaire ne vient pas masquer l'insondable construction subjective mais elle rappelle à l'autre une dérive du côté du migrant à laquelle le sujet adolescent est ramené, mais aussi sanctionné. La clinique éducative auprès des jeunes adolescents s'institue ici, et avec eux, dans une dimension coercitive du signe-symptôme. Elle ne veut pas entendre les douleurs du passage adolescent<sup>640</sup>. Dans ces moments, se pose l'hypothèse de la récurrence d'une détresse et d'un temps de survie qui ne peuvent faire place à un temps psychique où la question du sujet s'agréé en demande. Ces éléments révèlent l'insistance de la répétition d'une instabilité pour ces jeunes et produisent des questionnements sur le lieu et le temps possibles de la demande, rejoignant la question de la possibilité de faire adresse.

Socialement, le sujet mineur migrant pose une demande qui s'expose à la toute-puissance de l'autre. Sous forme de supplique, de litanie, la demande du sujet reste indéterminée car il tend la main à un état souverain dans la demande d'être sauvé, d'être sorti de l'anonymat et de trouver un point d'accroche à partir duquel il pourra se sentir en sécurité et relancer ensuite une métaphore désirante. Une position de vulnérabilité est éprouvée par le demandeur qui s'expose alors à un refus et à une exclusion de la part du destinataire de la demande. Un rapport de domination existe dans cette demande. L'état peut la prendre et exercer ensuite

---

<sup>640</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.

une prise de pouvoir sur le sujet. Cette fonction d'état questionne sur la dépossession de l'identité de chaque jeune migrant qui renvoie à une nudité psychique. « *Plongé dans un état de non-lieu psychique et territorial, puisqu'il n'a pas accès à un site psychiquement sécurisant, le réfugié ne peut exister autrement que par la survie* »<sup>641</sup>. Au passé déjà inscrit possiblement dans la persécution, s'ajoute ici une exclusion d'un système politique, une non-reconnaissance d'un statut dont les impacts sont forts au niveau psychique et corporel. Pris dans ces enjeux, c'est-à-dire en quelques sortes à la fois exclu et prisonnier de ce lieu d'exclusion, il est simultanément traité et abandonné.

Si nous essayons d'étirer cette demande dans la dimension subjective des demandes de l'enfance, demande d'amour exclusif, demande sur le sexuel et demande de création, la destinée de ces demandes est insatisfaite. Freud insiste sur ce point dans le constat qu'il fait des demandes insatisfaites de l'enfant et du lien qu'il déploie entre l'amour manqué et le sentiment d'infériorité lié à toutes ces situations affectives douloureuses durant l'enfance<sup>642</sup>. Pour Lacan, l'entrée du sujet dans le monde s'accompagne de la position assujettie à ce dont il dépend<sup>643</sup> où il subit l'événement dans un premier temps. Son existence est bercée par l'environnement, dont il est dépendant mais sur lequel s'exerce la pression, l'intention, l'amour pour être au plus près de l'enfant et répondre de ses besoins. Une base première du sujet se trouve donc dans l'édification d'un lien particulier avec l'Autre dont la dépendance génère tout à la fois satisfaction et insatisfaction. Ce lien est vital, sans quoi le sujet ne pourrait vivre. Et ce lien est articulé à une loi incluse dans la fonction du père qui donnera la preuve au sujet qu'il n'est pas sous l'emprise d'un tout incertain. Le sujet a donc pu se construire une représentation sur la satisfaction de ses besoins et sur la base des liens entre son existence individuelle et le lien social. Lorsque qu'une attaque délibérée de ce lien est subie, c'est-à-dire lorsqu'une violence inédite vient défaire cette potentialité, une destruction se produit chez le sujet. Sa matrice psychique, dans laquelle s'était bâtie la représentation des relations interpersonnelles se fissure et entraîne une vulnérabilité et une solitude dans sa vie interne.

---

<sup>641</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 49.

<sup>642</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque payot 44 (Paris, 1968).

<sup>643</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998).

Si cette violence est reconnue, démontrée et même désignée, le mineur qui en porte les stigmates peut sembler fragile dans le récit qu'il en fait et dans les attitudes qui s'en suivent. Sur le plan psychique, l'alternance de stabilités et d'instabilités, de différences et de similitudes, viennent perturber le sujet et peuvent altérer son sentiment d'existence<sup>644</sup>. Pour Zaltzman<sup>645</sup>, la possibilité de continuer à se sentir sujet en maintenant son sentiment d'identité inscrit dans la condition humaine est mise à mal.

Les conditions de la demande se situent pour le sujet migrant dans un espace clivant, entre une position vitale de survie à énoncer et un désir de vivre à « taire/terre ». Au-delà, sur cette même scène, il ne s'agit pas uniquement d'une répétition, mais d'un en plus constituant de la position de sujet dans cette demande, sujet qui laisse échapper la demande de l'Autre barré du désir. C'est cet Autre barré qui se loge dans le truchement d'un discours qui se doit d'être performant<sup>646</sup>, et qui laisse malgré tout échapper dans l'énoncé de la demande ce qui en retour vient se constituer comme un doute, un doute sur la vérité du sujet.

Au cœur de sa demande, il y a la preuve, celle qu'il doit donner pour qu'une décision se prenne et lui délivre ensuite le droit d'hospitalité ou au contraire lui enlève ce droit et le déboute. La recherche de cette vérité est un objet de l'administration judiciaire, du politique et par ses déviances, aussi celle du social. Pour le jeune, la preuve de ce qu'il dit vaut pour ces trois instances, mais cela se noue à lui dans une dimension subjective et anthropologique<sup>647</sup>. Sur lui pèse une décision autoritaire face à laquelle il est confronté à la possibilité d'être éliminé. Nous pouvons voir là se supprimer d'elle-même la demande du sujet, celle qui porte le désir et qui ne se dit pas, celle qui se dialectise dans des signifiants. Il ne porte pas sa demande, il en fait une. Son assomption subjective est suspendue à la réponse de l'autre.

---

<sup>644</sup> Donald W Winnicott, *La capacité d'être seul* (Paris : Payot & Rivages, 2012).

<sup>645</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998).

<sup>646</sup> Noémie Paté, « Les effets de l'injonction narrative sur les mineurs non accompagnés, entre résistances et dépendances. », n° 53 (janvier 2022): 124-35.

<sup>647</sup> Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », in *Écrits I. texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999).

Une question se pose au-delà de la demande du migrant. Elle se situe dans une continuité, pendant l'accompagnement social, à l'endroit de cette rencontre entre un jeune demandeur d'asile et un travailleur social. N'y a-t-il pas, dans cet espace contiguë, la perte de ce qui rate comme désir, enfermant les deux protagonistes dans un nœud qui « *marque la place du « sans alibi », de l'irresponsabilité de l'Autre (ce que nous notons A barré), rendant du même coup au sujet la responsabilité de sa position* »<sup>648</sup> ?

Dans cette question, se met à jour un déclin de responsabilité rabattue exclusivement sur le sujet, ce qui nous amène à devoir le penser dans le concert plus spécifique du migrant et de celui avec qui il est en relation, non pas uniquement sous la forme d'un déclin, mais d'une irresponsabilité reconnue de cette demande. En effet, elle ne peut être, à cet endroit, que demande d'inclusion.

Nous pouvons faire l'hypothèse que cette demande met en perspective une migration de la jouissance. Comme le dit Lacan, ce qui est attendu du sujet, c'est toute la vérité. « *Mais, en fait, ce qui est recherché, et plus qu'en tout autre dans le témoignage juridique, c'est de quoi pouvoir juger ce qu'il en est de sa jouissance. Le but, c'est que la jouissance s'avoue, et justement en ceci qu'elle peut être inavouable* »<sup>649</sup>. Nous savons que le sujet représenté par son langage tente une articulation de la parole, une mise en mots. Dans ces moments, il est aussi aux prises avec le symptôme qui s'avère être un produit des mots de l'inconscient<sup>650</sup> et dont les effets agissent sur la jouissance du corps. Pour le jeune migrant, celui qui fait fonction de le protéger et de l'accompagner incarne idéalement une figure impartiale. Mais il est aussi le juge des comportements et d'un dire, ce qui agit comme un levier directionnel sur la capacité du jeune à se représenter le moment autrement que dans un temps fixe où la parole devient toute autant importante que dangereusement soupçonnée. La précarité de cette rencontre épingle le jeune migrant à un formulaire administratif<sup>651</sup> et à cet étranger radical, quel que soit sa part intime. Nous touchons là la cause d'un refuge de l'inavouable jouissance.

---

<sup>648</sup> Marie-Jean Sauret et Pierre Bruno, *La différence freudienne*, (Toulouse : Érès, 2019), 99.

<sup>649</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975).

<sup>650</sup> Colette Soler, *Le transfert, de l'amour au sexe*, Collection Études (Paris : éditions nouvelle du champ lacanien, 2020).

<sup>651</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 52.

Il s'agit aussi d'un scénario qui, au niveau de l'inconscient, se joue dans la question d'un arbitraire où le sujet s'éprouve au préjudice de ne pas être, de se couler dans une absence<sup>652</sup>.

Cette privation se poursuit même lorsque le sujet est reconnu mineur et mis sous la protection de l'état. Le silence de ces jeunes, leurs présences lisses et vaporeuses, qui font d'eux des personnes reconnues par leur politesse, signent certainement un préjudice pour eux, celui qui signifie un jugement avant d'avoir pu dire et qui marque l'existence d'une culpabilité acérée. A sa suite, le silence peut plutôt prendre le sens d'une non-demande, ce qui conjointe avec le juridique et le social, à savoir une écoute des besoins et non forcément de la demande. Plus exactement, l'être de la demande, quand il s'expérimente à cette radicalité, porte en lui le témoignage d'une sortie de route inexprimable<sup>653</sup>. Il est relié au discours social dans un lieu commun interrelationnel, dans lequel il peut tout de même être complété d'affectif, qui dilue son action sur le besoin. Nous sommes là dans une dimension qui ne fait pas place au réel de ce que le discours recouvre et laisse difficilement s'entrevoir, dans ce lieu de la demande, une place à la subjectivation. Un afflux pulsionnel semble émerger dans ce mouvement, équivalent à une tornade qui les jette hors d'eux-mêmes. Ces jeunes rassemblent des éléments qui témoignent d'une démobilitation des corps, de l'absence de lieu, ni dans le présent, ni dans l'avenir, ce qui peut nous faire dire, à l'instar d'Olivier Douville sur leur assignation symptomatique, que leur demeure est à taire. Douville adjoint la notion d'errance et dit qu'elle « *perdure lorsqu'il n'est plus supposé le moindre lieu pouvant accueillir les sujets et les mettre à l'épreuve de rencontres décisives* »<sup>654</sup>. Il y a un abandon de cette errance dans le social. Elle n'est pas accueillie et rejaillit fortement sur les fonctionnements psychiques du sujet.

---

<sup>652</sup> Paul Laurent Assoun, *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, Psychanalyse et pratiques sociales (Paris : Antthropos/Economica, 1999).

<sup>653</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 104.

<sup>654</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007.



## *Le cœur de la violence*

Au gré des récits des mineurs non accompagné, ou sur eux, les termes de violence et de rupture<sup>655</sup> reviennent souvent. Obscurs et inexplicables, ils font effraction et s'accompagnent d'une haute intensité dans les ressentis du sujet. Dans la situation des MNA, l'exercice exclusif de la force brutale a donné une liberté absolue à ses auteurs. Il leur a été permis de satisfaire totalement leurs instincts et d'instruire un lien à partir de la domination de la force physique en développant l'insécurité et le désordre. Que devient le sujet qui se trouve confronté à cette modalité aliénante, rejetante et poubellisée ?

Cette violence subie hypothèque les scénarii de remaniement psychique que ces jeunes pourraient construire. Saisir avec les mots l'impossible de ce réel oblige à un investissement supérieur de ce qui a été vécu, et oublié. Il s'agit d'une grande épreuve où doivent se rassembler un récit impossible, une écoute immature de ce récit et un fonctionnement psychique affligé du langage. Ce langage est perte car il oblige à un exil mais il est aussi ce qui transcende le défilé des identifications<sup>656</sup> entre déchet, désespoir et haine de soi. La rude réalité impose ces glissements identificatoires mais pour Nathalie Zaltzman, réside en soi une résistance adaptative. Elle identifie chez le sujet une veille qui lui permet de ne pas se laisser entraîner dramatiquement dans une régression solitaire et mortifère. Pour autant, c'est dans une tension entre ce désespoir solitaire et ce qui y résiste que le moi tente cet éveil. Pour le sujet, cela se joue dans les aperçus concrets qu'il fait dans son quotidien, entre une salutation empathique, un sourire ou la valeur d'un objet rempli d'histoire<sup>657</sup>. Ces petits moments métaphorisent les espaces de vie nécessaires à une subjectivation, seuls lieux où le sujet peut tenter un pacte avec sa propre étrangeté<sup>658</sup>. La réponse à la question du sujet confronté à

---

<sup>655</sup> Loukmane Khiter, « Les mineurs en zone d'attente. Entre ruptures et perspectives », *V.S.T.*, n° 120 (2013): 30-33.

<sup>656</sup> Nathalie Zaltzman, *La résistance de l'humain*, Presses universitaires de France, Petite Bibliothèque de psychanalyse (Presses universitaires de France, 1999), 34.

<sup>657</sup> Michel Agier, « Ce qui reste des vies, des lieux et des objets de la migration », in *L'objet de la migration, le sujet en exil*, Chemins croisés (Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022), 27-34.

<sup>658</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 61.

cette modalité aliénante trouve donc rapidement sur sa route l'épuisement possible du sujet à devoir tenir dans ces lieux anonymes.

Il semble donc aussi important d'inscrire cette violence dans un cadre théorique psychanalytique pour entrevoir un espace de réflexion face à ce qui peut se donner à voir d'attaque contre l'humain. Cette violence est structurellement attachée à une modalité discursive. « *Ce n'est que dans un espace structuré et contraint par le discours – ses prescriptions et ses proscriptions – que certaines formes d'exercice de la force – contre la nature, l'autre (le semblable, le voisin, l'étranger, la femme ou l'enfant) ou soi-même – peuvent apparaître et fonctionner comme violence* »<sup>659</sup>.

Cette férocité agit comme si un maître la commandait. Or, cet univers discursif se voile lui-même la face s'il pense contenir la violence dans ce qu'est la fonction du maître, à savoir épingle l'autre dans une servitude culturelle. Le ressort sur lequel s'ordonne ce traitement semble être d'un autre ordre que la violence<sup>660</sup>. Ce qui semble être attaqué dans cette violence, c'est ce qui ne se dit pas derrière le nom que le sujet tente de formuler. Au voile du fantasme qui permet de soutenir cette part impossible du sujet, vient se substituer une violence vers l'objet structurellement perdu. Le point de fixation de cette violence est justement qu'il ne se calque pas sur la vérité du symbolique qui ne recouvre pas le réel. Cet objet perdu ne cesse pas d'être là. Le regard sur cet objet est pénible à supporter. La dose d'amertume est traduite en sensation d'empoisonnement<sup>661</sup>. Le regard sur le jeune migrant envoie un poison sur ce sujet dont la trahison est vive. Cet empoisonnement est aussi dans l'événement que subit l'autochtone dans sa position de manquer de l'objet dont l'autre se satisfait. Les observations de Lacan sur l'invidia permettent cette mise à jour de son néologisme « jalousance »<sup>662</sup>. Il l'identifie à travers cette remarque : « *Ce qui fait pâlir le sujet (...) devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit a, le a séparé*

---

<sup>659</sup> Sidi Askofaré et Marie-Jean Sauret, « Clinique de la violence Recherche psychanalytique », *Cliniques méditerranéennes* 66, n° 2 (2002): 241-60, <https://doi.org/10.3917/cm.066.0241>.

<sup>660</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2007), 25.

<sup>661</sup> Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999).

<sup>662</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du Seuil, 1975).

à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait »<sup>663</sup>. Dans ce rapport à l'objet *a*, un silence violent se prescrit pour réduire le sujet au déchet à cause du rapport vaniteux dans lequel s'est profilée son arrivée. Il est en effet excessif et réducteur d'annoncer l'autre dans une position de voleur au seul effet que le S1 qu'il représente déclenche, puis d'activer le levier de son rejet. Ce n'est donc pas la chose dans ce qu'elle participe à être insaisissable et nécessaire qui fait du migrant un rejeté, mais bien ce qui est perdu, qui fait qu'avec lui, s'introduit quelque chose dans le paysage qui le change radicalement.

Dans ses réflexions sur l'état de la civilisation, Freud s'interroge sur le rapport des hommes entre eux et sur le corolaire souffrance qui vient s'y accoler. Une déterminante question devient celle d'essayer de mettre du sens sur l'existence d'une cruauté dominante entre les êtres. Pour nous, positionner cette question dans le cheminement subjectif du mineur non accompagné, c'est ouvrir aussi celle de son devenir en lien au résidu de violence qui ne s'est pas résorbé dans l'acte culturel. Sa présence agit sur un ressort jaloux inclus dans la vie psychique du sujet<sup>664</sup>. Lorsqu'il est censuré par un clivage, il concentre sur lui des désirs d'emprise et de domination. Ils sont comme libérés mais aussi banalisés par la fonction de décharge qu'ils représentent. Le sujet mineur migrant en est une cible. En cela, faire l'hypothèse que son arrivée sur le territoire européen lui permettra de trouver un lieu de refuge et de reconstruction semble être un idéal humaniste qui ne se confronte pas à l'oraison de la violence ainsi qu'à la destinée de la jouissance ; « *ce problème de la jouissance en tant qu'elle se présente comme enfouie dans un champ central avec des caractères d'inaccessibilité, d'obscurité et d'opacité* »<sup>665</sup>.

De quoi s'agit-il exactement ? Peut-être d'une floraison, celle d'un sujet dont les filiations sont inexistantes ou rompues, mensongères ou tortionnaires, et qui, sur le lieu du lien social, n'y est représenté que par lui-même. L'exil n'a pas été qu'une aventure ou un défi, cela a été le

---

<sup>663</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973).

<sup>664</sup> Michel Bousseyroux, « L'envie et la jalousie. Saint Augustin avec Lacan », *L'en-je lacanien* 28, n° 1 (2017): 11-28, <https://doi.org/10.3917/enje.028.0011>.

<sup>665</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 247.

départ d'une désaffiliation. La migration, dans sa suite, a démontré l'inexistant, la perte d'identité et a imposé des ruptures, une perte de la position d'exilé. C'est ainsi que ce qui n'est plus symbolisé se fraie un passage par le corps dans des symptômes qui se conjuguent avec une grande souffrance impossible à lire et à dire pour le sujet. Pour Freud, se concentre dans cette souffrance un « *contre investissement de grande envergure, en faveur duquel les autres systèmes psychiques s'appauvrissent, de sorte qu'il en résulte une paralysie ou une diminution étendues du reste du fonctionnement psychique* »<sup>666</sup>. Le sujet de la parole, dans sa fonction de différenciation, est voilé et écrasé par des formes de sidérations qui sont sur une ligne de crête avec la force que représente l'affection traumatique du réel<sup>667</sup>. Cela fait courir un risque, celui que le statut de la parole, sur le concept universaliste de sa division, devienne pour le sujet un effacement dû à ce qui fait effraction sur la fonction sujet. Ce qui s'impose au sujet n'est pas forcément le contenu d'un système de représentations, comme le rejet ou la compassion, mais la fonction que prend le système dans sa position dominante auprès du sujet. Symboliquement, le sujet mineur migrant est pris dans l'exclusivité d'un système qui le rend dépendant et qui le plonge seul dans son intériorité psychique. Il ne va pas trouver de nouage possible entre le réel et le symbolique en passant par ses traces originaires. C'est au risque du clivage entre les représentations et les affects que ce jeune peut se retrouver confronté et en souffrance.

Dans ce lieu du lien social contemporain, le sujet mineur migrant ne serait-il pas un idéal d'auto-engendrement sur les vestiges d'une rupture avec ses origines ?

L'ascension vers cet idéal est narcissique ; elle distend le rapport à la réalité dans un mouvement individualiste et coupée de l'objet. Racamier<sup>668</sup> décrit ce mouvement dans une fureur croissante sans recours à aucun autre. Le sujet s'affranchit des rapports à l'Autre dans la férocité du déni jusqu'à la totale rupture. Sa toute-puissance s'étend au-delà de tout horizon. Il n'y a plus rien qui porte le sujet, le soutient, sinon cette force mégalomane dont les effets vident complètement la psyché de sa pensée. Le pendant de cette expansion

---

<sup>666</sup> Sigmund Freud, *Œuvres complètes, psychanalyse, volume XV, 1916-1920*, Presses Universitaires de France, vol. XV (Paris : PUF, 1996), 301.

<sup>667</sup> Brigitte Haie, « Vivre... C'est relatif... », *Psychologie Clinique*, n° 43 (2017): 110.

<sup>668</sup> Paul-Claude Racamier, *Le génie des origines, psychanalyse et psychoses* (Paris : Payot, 1992), 153.

de soi s'invite au regard du sujet lorsqu'une dimension de la réalité arrive à passer d'un statut invisible à une accroche dont le bruit entraîne un rapide déclin de la grandiosité narcissique. C'est à ce sujet que Lacan va connoter une absence croissante des saturations du surmoi et de l'idéal du moi. Il le relie aussi à la dégradation des formes rythmiques et rituelles pour donner corps à du commun qui, pour lui, engendre une augmentation de la tyrannie narcissique. « *Il est clair que la promotion du moi dans notre existence aboutit, conformément à la conception utilitariste de l'homme qui la seconde, à réaliser toujours plus avant l'homme comme individu, c'est-à-dire dans un isolement de l'âme toujours plus parent de sa déréluction originelle* »<sup>669</sup>. Ces deux auteurs indiquent le lieu où gît le sujet à la fois dans une dimension psychique et discursive. La jonction de ces deux dimensions interroge la notion de perte de l'exil.

Ce sujet mineur migrant est soumis à l'injonction de la preuve d'être mineur et isolé. Il vient s'inscrire dans un lien à partir de la rupture avec son passé, sa filiation, l'Autre. Il doit se construire selon un modèle qui ne se réfère qu'uniquement à lui, élément qu'il semble subir. Ce qui paraît inédit, c'est qu'il est celui qui représente un individualisme forcené d'un lien social contemporain dans lequel il tombe sans être affilié à des fondements familiaux ou en devant les proscrire. Il ne se constitue comme référence à l'Autre que dans l'injonction de ne pas être, qui vient se substituer à l'injonction d'un collectif, d'une famille ou de l'un de ses membres dans un rapport plus traditionnel et consistant<sup>670</sup>. Le sujet est égaré dans sa solitude et se trouve en arrêt. Son errance ne représenterait que le parcours délétère et sans repère partant d'un point sensiblement fixe et sans réel lieu d'arrivée. Sans repère, le parcours ne fait pas trace ou trop faiblement pour que s'y joue une alternative à la perte programmée d'un sujet sans but, et finalement sans nom.

Douville<sup>671</sup> interroge le lien entre la destruction ou la perte du nom avec les dérives symboliques du lien social. Il soulève qu'une parade à l'angoisse de non-assignation se produit dans des fantasmes d'auto-engendrement qui ne sont parfois que le souvenir écran du

---

<sup>669</sup> Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 121.

<sup>670</sup> Mohammed Ham, « Origine, exil, généalogie et filiation : quand la transmission est dans l'impasse », *Cliniques méditerranéennes* 63, n° 1 (2001): 167-77, <https://doi.org/10.3917/cm.063.0167>.

<sup>671</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014).

meurtre du nom. Mais il pointe aussi, avec cette dérive dans une post-modernité du lien social, une absence de transmission, c'est-à-dire l'absence d'une limite qui empêcherait la dérive et qui donnerait à voir un possible logement du sujet dans une formulation de soi.

Dans la clinique institutionnelle, lorsque le jeune MNA arrive, il est dans une position d'attente, de prise de contact avec un environnement qu'il ne connaît pas. Son regard est fuyant, ses expressions sont maladroitement. Si ses demandes peuvent être précises mais vraisemblablement étranges, tout cela le met dans une position crédule pour l'environnement qui le côtoie. Son exclusion possible d'un discours, et donc de son réel, l'empêche sûrement de découvrir un savoir sur lui. Sa parole, travaillée par la pulsion et véhiculée par la langue, court le risque permanent d'être incorporée ou rejetée, ce qui fait manque à l'autorisation du sujet de jeter des mots à côté plutôt que de les enfermer dehors<sup>672</sup>, et donc manque à l'étrangeté consubstantielle de sujet. Ses malaises singuliers sont tout à la fois abolis et objectivés sur la position d'être, reflux d'un fonctionnement causaliste sur la position d'étranger.

### *Le silence comme effet de silenciation*

La domestication des pulsions devient un enjeu isolé de façon quasi-permanente sur le corps. Lacan souligne que « *les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* »<sup>673</sup>, elles mettent en mouvement une intériorité singulière souvent débordée et silencieuse dans un contexte d'isolement rejoignant la difficulté à entendre l'écho du sensible de la pulsion. Le lieu d'une écoute, d'une interrogation singulière tend à s'effacer derrière une opérationnalité du traitement du malaise, tant chez le sujet lui-même que chez ses interlocuteurs. Un bien dire semble alors s'imposer, ce qui peut laisser peu de places à la découverte dans l'éprouvé et à la connaissance que permet la souffrance dans laquelle les bruits du corps déplacent. Le sujet ainsi confronté au risque du mal-dire se mesure à ce que recèle la langue dans un point

---

<sup>672</sup> Mohammed Ham et Jacques Cabassut, « De l'exclusion de la clinique à une clinique dans les champs de l'exclusion », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 113, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0113>.

<sup>673</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses* (Paris : Éditions du Seuil, 1981), 330.

de butée au réel<sup>674</sup>, un impossible à dire, ce qui pose la question de traverser la souffrance dans une certaine solitude. Cette solitude est un point d'opacité au fondement du réel du sujet de l'inconscient, elle est envahissante lorsqu'elle est assujettie. Là se trouve une distinction entre une prise de l'espace dans une dimension sociale et une écoute clinique qui ne cède pas sur la dimension subjective. La clinique se laisse interrogée par les dires du sujet, le social a tendance à réifier l'insondable et à la gouverner.

Cet entre-deux permet de mettre en exergue les interrogations que pose le silence de ces jeunes. Est-ce que ce silence fait symptôme ? Répondre oui reviendrait à dire que le sujet trouve à adresser son symptôme et donc adresse la marque d'une division fondamentale dans sa structuration de sujet. C'est aussi sûrement à cet endroit qu'il sera intéressant de poser la question de ce silence dans lequel le sujet exilé s'efforce à être et qui, certainement, fait apparaître la possibilité que ce soit lui, le silence, qui vient faire substitut.

Dans ce cas, le silence du jeune, ses approbations, sa docilité ou encore sa capacité d'obéissance, si ce sont là des déclinaison symptomatiques, donnent à voir un conflit entre le moi et le ça<sup>675</sup> et apparaissent comme un compromis entre le fantasme et le refoulement.

Freud considère que le symptôme a un sens qui articule un message adressé à l'Autre, un message chiffré qui marque le rapport du sujet à l'inconscient et à l'énigme du trauma sexuel. Colette Soler, sur ce point de l'adresse, nous dit ceci : « *On sait bien que le symptôme quel qu'il soit se jouit et que de ce fait, il se suffit à lui-même, et qu'il faut un artifice de discours, donc son insertion dans un lien social qui lui donne un partenaire, pour le monter en demande, en adresse* »<sup>676</sup>. Cela aboutit à revenir en boucle sur le sujet migrant mais aussi sur l'autre, le partenaire. Sa présence n'institue pas automatiquement le lien et les interactions ne garantissent pas non plus une coprésence. L'énigme du sujet doit pouvoir faire encoche chez l'autre et faire naître des chemins hors de l'isolement de l'impasse. Le silence du sujet n'est pas uniquement son impuissance à penser, une forme ingrate de l'objet dans un nouveau lieu. Comme le formule Lacan, « *l'inconscient est le discours de l'Autre* »<sup>677</sup>, c'est donc à partir de

---

<sup>674</sup> Anne-Marie Braud, « Stabiat », *Essaim* 15, n° 2 (2005): 126, <https://doi.org/10.3917/ess.015.0125>.

<sup>675</sup> Eliane Pamart, « Devenir du symptôme de Freud à Lacan », *Que faisons-nous des symptômes ?*, Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 5 (2006): 34.

<sup>676</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 49.

<sup>677</sup> Jacques Lacan, *Autres Écrits*, Le champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 223.

cet Autre que des représentations se véhiculent, sont pourvues par cet Autre, pour que le sujet arrive à se constituer dans son inconscient avec les entraves que signent ses symptômes.

Alors pourquoi se taire et pourquoi, de notre côté, considérer que ce silence est symptôme et non inhibition ou encore angoisse ?

Le silence serait plein de sens malgré la faible portée de son signe. Il comprimerait le sujet à le subir tout en en récoltant des bouts de jouissance. Pour autant, le silence, s'il revêt le signe du symptôme, relève d'un signifiant. Il peut donc permettre un déchiffrement de la jouissance qu'il contient, inscrite dans le déplacement du symptôme. Lacan nous fait savoir que cela « *ne peut se faire qu'à réduire la fonction de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps* »<sup>678</sup>. Ce déplacement est induit par une migration de la jouissance dans une autre enveloppe formelle que le symptôme contenait au départ. Mais cette migration implique certainement un dévoilement du sujet, qui, aux prises avec un symptôme cette fois plus visible ou plus bruyant, va devoir s'en défendre ou s'en expliquer devant le discours dominant. Cela reste un paradoxe dans lequel le sujet peut être pris entre devoir parler son silence et faire entendre la bruyance de ses conflits internes. Ce déplacement symptomatique est sollicité dans une tentative d'être adressée, mais il est redressé lorsqu'il s'exprime. Le reflet du discours du maître<sup>679</sup> est logé dans ce mouvement. Est masquée dans une certaine démagogie l'invitation à sortir du silence, à dire, à déposer son malaise personnel, en faisant semblant d'être à l'écoute de ces jeunes migrants et de ce qu'ils demandent. Dans sa visée singulière, cela aboutit à une gestion de ces jeunes dans une relégation de la position de sujet à celle d'objet<sup>680</sup>.

Le symptôme, ça fait se plaindre le sujet, ou ceux qui l'entourent. C'est à cette visibilité que notre question s'achemine. Tant que le silence ne fait pas symptôme pour le champ social dans lequel le sujet est pris, rien ne dit que sa présence est abusive, étrange ou à rejeter. Et le sujet, lui, reste possiblement sourd, ou soumis, à la force symptomatique du silence. Dès qu'une migration de la jouissance vient faire jour sur un autre symptôme, le risque du sujet

---

<sup>678</sup> Jacques Lacan, « La troisième » (staferla, 1974), [http://staferla.free.fr/Lacan/La\\_Troisieme.pdf](http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf).

<sup>679</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991).

<sup>680</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 145.



est d'être vu, ce qui finalement détermine un paradoxe. Il est vu par ce qui le rendrait étrange à lui-même, et donc ce qui rend compte d'une jouissance subjective. En même temps, il est capté par l'Autre sur cette étrangeté pour directement en être soumis à un effet de vérité fixant une jouissance masochiste<sup>681</sup>. Effet paradoxal, car ce mode de jouissance constitue un refuge dans lequel le sujet est consigné à une position de déchet, soit pour Lacan, l'objet a, résidu corporel incarné<sup>682</sup>. Que se passe-t-il dans la jouissance masochiste ?

Il semblerait que la jouissance masochiste émane d'une satisfaction d'une pulsion partielle et en soit alors un résultat déplacé et navrant. Si le silence est signe, il est alors aussi ce qui connecte le signifiant, le sujet et la jouissance. Cœur du problème pour l'exilé dans son rapport au social qui, dans ce nouage est aperçu dans une dimension pulsionnelle et donc aux prises avec un visible qui produit plus un dénuement du sujet qu'une position de sujet désirant. Son identification à l'objet le place sur la voie<sup>683</sup> qui est de le saisir en tant qu'objet  $a$ . Il est à ce sujet certainement impossible de déposer, ni sa pulsion et son univers, ni son désir, tant il est déjà, d'ores et déjà, hyper-logé dans un discours qui ne donne que peu de possibilités au symptôme de faire un retour subjectivant vers le sujet. Plus que le sujet, dont la conséquence est de ne pas être, c'est le symptôme qui semble être dérobé par ce qui lui est ordonné, à savoir d'être toujours au même endroit. C'est en quelque sorte dans ce « même endroit » que vient s'associer le signifiant déchet.

Pour tenter d'aller plus loin, essayons de reprendre des éléments sur le symptôme. L'univers de la langue<sup>684</sup> où le sujet advient est rempli de signifiants dans lesquels l'enfant est pris dès avant sa conception. Le signe va être propre à chacun. C'est ce que va décoller le sujet de la batterie de signifiants qui va créer un décalage, une migration du sujet où va se détacher le plus de jouir. Dans la connexion signifiant-libido ou signifiant-jouissance, une chute du signifiant au signe se produit<sup>685</sup>. Elle vient signer la division du sujet et fait signe que ça jouit. C'est la définition du symptôme dans la clinique psychanalytique. Et c'est certainement un

---

<sup>681</sup> Jacques Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », in *Autres écrits Le champ freudien* (Éditions du Seuil, 2001), 356.

<sup>682</sup> Ibid.

<sup>683</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2004), 119.

<sup>684</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 490.

<sup>685</sup> Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 414.

écueil pour le sujet d'y accéder lorsqu'il migre. Au risque d'être migrant, vient se recouvrir la sécurité du logement dans un signifiant maître qui va assurer au sujet, par le truchement de son silence et de sa soumission, une place sous protection. Le sujet lui-même chute du migrant au sous-protégé par un hyper-logement<sup>686</sup>. Il ne s'agit donc peut-être pas d'un sujet exilé mais bien d'un « d'exilé de l'exil » tant celui-ci dans ce qu'il vient marquer le sujet, laisse ce dernier dans le silence d'être l'objet. C'est à ce point de la réflexion qu'il est nécessaire de faire un pas du silence vers la « silenciation », à savoir un silence qui vide le sujet de son énergie pulsionnelle. Le terme de silence s'en différencierait et correspondrait davantage à l'inhibition dont le sens freudien fait apparaître « *une limitation des fonctions du moi, acceptées par précaution, ou subies par suite d'un appauvrissement d'énergie psychique* »<sup>687</sup>. Dans cet exil de l'exil, le sujet serait plongé dans une forme de « silenciation ». Il perçoit un changement de la parole, et en même temps, éprouve la disparition de la trace du mot et de sa puissance. Sa lutte contre ce moment d'effritement des représentations et des contenants devient celle d'enfermer ce réel insoutenable. La silenciation en est le reflet lorsque s'interroge la disparition<sup>688</sup> du sujet, le silence semblerait mettre plus à jour l'absence du sujet. La distinction est importante entre une fin certaine pour le sujet et un mouvement de figuration du temps et de l'espace d'où le sujet s'absente. Sans mettre en péril la survenue de ce récit où le sujet est le témoin de cette détérioration, l'écoute analytique se laisse entraîner par le sujet dans ce statut où il devient l'objet tout en représentant l'impossible de ce procès d'identification. Cette écoute sait que le sujet n'atteint jamais son identification d'objet car elle n'est visible que sur une scène que le discours analytique aide à monter. Le sujet n'y monte justement pas, bien qu'il puisse n'y voir que les résidus d'où il se présente à l'Autre. S'il s'offre à la loi du désir de l'Autre<sup>689</sup>, c'est dans l'écoute analytique qu'une déviation de ce lieu ordurier semble pouvoir exister.

---

<sup>686</sup> Paul-Laurent Assoun, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 7-16, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>.

<sup>687</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, œuvres complètes/psychanalyse, Quadrige (Paris : Presses universitaires de France, 2011).

<sup>688</sup> Jean-Jacques Moscovitz, « Refoulement du sexuel et refoulement de la shoah obéissent-ils au même trauma ? », in *Trauma, Temps, Histoire*, Psychanalyse (Nîmes: Champ social éditions, 2016), 37.

<sup>689</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 122.

Se dire amène le sujet à ne pas tout dire. Il est dans un mensonge de sa condition réelle<sup>690</sup>. Sur le plan social, il pose la question de son statut. Représente-t-il une voile, un voilage, des identités forcloses, ou est-ce un mensonge par protection ou par quête de celle-ci ? En même temps que cette question est fondamentale sur le plan psychique, c'est essentiellement sur ce rapport social qu'elle se fixe. A l'énoncé qui est le leur, c'est la dimension de la preuve qui vient clore le nom et l'âge mais qui révèle d'emblée une présomption de majorité et un soupçon sur le mensonge de l'identité. La loi de l'Autre n'a pas fui l'énoncé, ce qui resserre certainement plus le sujet migrant dans cette loi diffuse et despotique. Ce mensonge viendrait se coller « à un formatage du désir et des idéaux humains »<sup>691</sup>. Mais ce qu'entend le sujet, c'est que sa migration le coupe de son acte de parole. Il est exclu d'une vérité pour devenir un outil de la réalité. Il devient un objet de la science et passe, en quelque sorte, de dieu à la science.

Ce lien à dieu s'inscrit dans une chaîne généalogique qui, aux premiers temps de l'humanité, donne au père le statut d'être nommé d'abord par les fils, pour qu'ensuite ceux-ci l'installent, à travers l'interdit de l'inceste, en tant que figure symbolique<sup>692</sup>. Il y a donc une autorité de désignation, de nomination, qui donne alors au sujet une place, et l'autorisation de pouvoir inscrire sa singularité dans le lien. Dans le cas qui nous concerne ici, se pose la question de cette autorité qui assigne le sujet et laisse entrevoir, non pas une jouissance pour le sujet de se fonder son mythe<sup>693</sup>, d'inconditionner un futur, mais bien de s'assigner à une linéaire destinée, faisant de l'accueilli un « inclusio »<sup>694</sup>, un emprisonné.

La vérité scientifique<sup>695</sup> apporte la preuve irréfutable de ce qui est avancé, sans que ne s'immisce dans le discours le moindre doute et donc la possibilité d'être singulièrement

---

<sup>690</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 509-46.

<sup>691</sup> Pierre Bruno et Patricia Leon, *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2004), 36.

<sup>692</sup> Sigmund Freud, « Totem et Tabou », in *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Presses Universitaires de France, vol. XI, XXI vol., *Psychanalyse* (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 189-386.

<sup>693</sup> Jacques Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Éditions du Seuil (Paris : Éditions du seuil, 2007).

<sup>694</sup> Inclusio est l'étymologie du dérivé latin classique du terme inclusion, dont la racine signifie emprisonnement. Il est aussi employé en latin chrétien au sens de réclusion d'un ermite.

<sup>695</sup> Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Érès (Toulouse : Érès, 1997).

reconnu derrière un énoncé. Elle n'a besoin de personne pour que soit garantie son autorité. Devant l'énoncé scientifique, on s'applique à se taire.

Si nous orientons notre lecture à partir du réel, il s'agit du rejet de l'attente de l'autorisation d'être là et de pouvoir consigner son être dans un lieu. Finalement, le symptôme ne peut avoir la possibilité d'émerger que dans la condition qu'on donne au sujet, celle d'exister ici. Or cette expression « exister ici » prend toute son ampleur dans la spécificité de la migration des mineurs. Douville parle à ce niveau plus d'errance que d'exil dans le sens où « *l'errance représente le désordre de l'orientation des corps dans l'espace public* »<sup>696</sup>. Cela s'illustre dans une démobilitation des corps, dans des déplacements qui n'ont pas de destination et qui mettent en lumière un arrachement plus qu'un départ. Il ne s'agit plus de mouvements nomades mais bien d'errements dans le champ social. Les nécessités deviennent celles de survivre et chaque jeune procède par la création d'une défense face à cette morphologie du lien social dans lequel il est pris. Faire adresse d'un nom, d'une origine, d'une représentation généalogique se trouve dans une impasse si aucun lieu n'en fait accueil et ne donne, par-delà cet accueil, nullement la possibilité d'en changer les coordonnées ou de les transmettre à son tour. Survivre, c'est éventuellement faire le deuil d'une rencontre décisive pour eux. Il semble impossible qu'ils puissent lier les registres pulsionnels aux semblants du lien social<sup>697</sup>. La perte de ce lien de parole empêche de venir déposer et transmettre des affects liés à l'angoisse, la mort, la misère et la haine sans dénaturer la position du sujet qui la dépose.

### *Blocage et exil de l'exil*

Ce blocage dans l'exil semblerait obturé l'avènement d'un réel accablant et ne constitue pas de frontière avec le passé du sujet qui est rompu, en quelque sorte envahi par ce réel. Cela empêche le sujet de venir interroger ses assises car elles semblent enfouies, amalgamées au réel qui les possède. L'origine se perd dans le réel de l'exil, elle ne fait plus fondement du

---

<sup>696</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007.

<sup>697</sup> Michèle Benhaïm, « Les effets de l'errance sur le langage adolescent », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 97.

sujet qui devient alors un sujet bloqué dans l'exil et non un sujet qui fait de ses différents lieux, des lieux d'existences. Bloqué dans l'exil, il ne peut inscrire quoi que ce soit de lui ni dans l'un, ni dans l'autre de ces lieux. Il n'est pour autant pas dans une rupture de son origine ou de sa filiation, nostalgiquement inatteignables<sup>698</sup>. Pour ces sujets, la question de la demeure, d'un chez-soi, ne trouve pas de réponse. Ils subsistent dans un entre-deux éternisé qui s'exprime souvent par « je ne suis ni ici, ni là-bas ». Un blocage que l'on peut reconnaître, comme le dit F. Benslama, comme « *la maladie de l'exil qui n'est pas la perte du pays mais la perte du lieu où exister* »<sup>699</sup>. Il s'agit au fond d'une véritable impossibilité d'habiter psychiquement un lieu, d'y trouver une inscription. Les deux conséquences cliniques en sont l'errance et l'indisponibilité subjective. Le bloqué dans l'exil est le produit de la représentation d'un signifiant pour un autre signifiant. Mais ce produit, impacté par les émanations d'un discours qui le pense voleur de jouissance<sup>700</sup>, est laissé à l'extérieur, non membre du lien social qui peut pour autant le reconnaître comme un étranger.

La notion « d'exilé de l'exil » est confuse avec cette position d'étranger ; retenons que cette expression vient questionner une assurance pour le champ social de déterminer en son sein la place qu'il convient de faire prendre à ces jeunes, à savoir celle d'être logé sous une enseigne. Ce logement, voire cet hyper-logement démontrerait la perte du sujet individuel dans une vision essentialiste et collective de la figure mineur non accompagné. « *Être inclus dans le social, et conjurer ainsi la perte d'être exclu de liens à autrui, c'est alors éprouver la condition d'y vivre selon son symptôme. Mais ce dernier, loin d'être une question ouverte pour le sujet, et loin que l'on cherche à le déchiffrer ou à en cerner la jouissance qui y gîte, est confondu avec son style de vie réputé « minoritaire »* »<sup>701</sup>.

Ce qui s'éprouve pour ce sujet, c'est que l'exil produit des effets et convoque des changements, des questionnements, voire des ruptures. L'avant, qui a pu être le socle de ses

---

<sup>698</sup> Dina Germanos Besson, « Pour une poétique de l'étranger, éloge de la non-identité », *Cahiers de psychologie clinique* 52, n° 1 (2019): 237-46, <https://doi.org/10.3917/cpc.052.0237>.

<sup>699</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004).

<sup>700</sup> Slavoj Žižek, *L'intraitable. Psychanalyse, politique et culture de masse*, Anthropos, Psychanalyse (Paris : Anthropos-économica, 1993).

<sup>701</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 23.

représentations symboliques, peut s'enfouir dans cet ailleurs autre, délaissant la sécurité d'un lien à l'opacité de rencontres étonnantes. Les lieux du lien, ceux qui exhortent le sujet à devenir, semblent aussi proscrits, démis des souvenirs. Pour ce sujet, le mouvement s'est accéléré, le projetant dans un ailleurs et un après où il devient une figure informe.

C'est cette figure-là qui peut nous amener à considérer l'expression « en perte d'exil ». Le « en » marque la position à l'intérieur de ce que nous pouvons appeler le non-lieu, c'est-à-dire l'endroit de l'errance. Cette vertigineuse errance, qui ne trouve aucun lieu de résidence, rebondit fermement sur les fonctionnements psychiques du sujet. Elle obture le récit d'un oubli nécessaire pour la survie du sujet<sup>702</sup>.

Ce qui est sûr, c'est que ce mineur migrant se confronte à une logique épistémique où un discours prend le pas sur le récit. La structure du fantasme nous permet de nous apercevoir de l'importance de la fiction pour s'approcher de la vérité subjective. Un passage par une invention, une réalité menteuse, est un moment logique qui montre l'importance de la présence d'un Autre comme témoin de la vérité dans un autre ordre que celui de la preuve, mais qui a son importance pour le sujet, l'ordre symbolique. La fiction par laquelle le sujet passe est déterminante. Le jeune migrant, dans sa tentative pour raconter, fait face à un réel inassimilable par l'autre. Dans ce cas, le récit reste alors en errance, impossible à poinçonner dans un lieu où il pourrait être hébergé. Le besoin de cette Autre scène, lieu d'une possible symbolisation, reste en tension, ce qui pour le sujet, rend vraisemblablement son histoire inavouable. Cette scène qui permet à l'être parlant de prendre sa place dans le monde gît à l'intérieur du sujet. Mais si elle n'est pas reconnue, si le sujet est d'abord dans un désêtre inqualifiable à partir de ce que son parcours dit, cette Autre scène est en suspens, habitée par un silence<sup>703</sup> et en attente d'un Autre qui puisse la reconnaître et la représenter. Dans son assertion sur la vérité, Lacan nous interpelle sur le fait que la jouissance ne s'évoque qu'à partir d'un semblant. Mais pour cela, il est nécessaire que la loge du sujet, celle à partir de laquelle il parle, soit celle du semblant. Or, c'est certainement cela qui est mis en question dans le fait d'être ce migrant et de représenter des figures sensationnelles et hors lieu. C'est

---

<sup>702</sup> Brigitte Haie, « Vivre... C'est relatif... », *Psychologie Clinique*, n° 43 (2017).

<sup>703</sup> Anaïs Touati, « L'exil comme tentative de subjectivation », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Langage (Paris : Maison d'édition Langage, 2021).

dans cette confusion hypothétique d'être un sujet sans perte qu'il est suspendu dans le temps et l'espace, figé à l'exil de l'exil qui détruit les repères<sup>704</sup>.

Élise Pestre<sup>705</sup> démontre le refus d'un refuge pour les personnes qui demandent l'asile. Lorsqu'il leur est opposé une incroyance de leur propos ou un refus du danger qu'ils courent dans leur pays d'origine, ces sujets se voient confrontés à une double réponse qui exerce sur eux une toute puissance, à la fois sur leurs dires et sur le lieu de leur origine. Ils sont alors condamnés à errer dans la clandestinité. Ils peuvent y perdre l'assurance d'un environnement naturellement fiable. Chez les mineurs étrangers, cela implique une survivance au cœur de laquelle va s'interroger la manière dont ces sujets vont faire avec le rapport à l'Autre. Une impasse se dessine dans la perception qu'ils peuvent avoir. Ils sont confrontés à une invalidation de leur propos sur leurs données historiques qui pèse de tout son poids sur leur subjectivité. S'impose alors la question de ce qu'il en est de « l'inévacuable » de la psyché, la chose, qui comme Lacan l'énonce, conduit à une conception atemporelle et univoque du symbolique. Notre hypothèse pourrait être que « *cet intérieur exclu, dernier réel de l'organisation psychique* »<sup>706</sup>, qui affecte le sujet singulièrement, va par un effet de bascule être déporté du côté du réel et se retrouver exclu du sujet. S'évacue alors de la subjectivité tout une part de ce qui la conditionne et qui est intimement liée à l'altérité, produisant une impossible représentation du dire. Le sujet est alors conduit par une idéologie où tout est déjà fixé et immuable, le contraignant à dire que ce qu'il est possible d'entendre et à taire ce qui en lui réside. Il est alors coupé de ce qui pourrait faire lien avec ses propres traces, pris dans les effets de la censure, laissant peu de chance à sa mémoire ou à ce qu'elle pourrait être. Alice Cherki souligne « *que s'en tenir de nos jours à une conception du sujet, anhistorique, atemporel, n'émergeant que sur fond d'absence et pris tout entier dans la parole ou nécessairement lié à la représentation verbale, est une violence inouïe faite à ce sujet* »<sup>707</sup>.

---

<sup>704</sup>Alexia Jacques, Soumaya Lamjahdi, et Alex Lefebvre, « L'adolescence en exil, exil d'adolescence », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 33 (2009): 177-200.

<sup>705</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010).

<sup>706</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 144.

<sup>707</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 39.

C'est dans une dimension paradoxale d'inclus-exclu que se trouverait le mineur non accompagné. De sa demande et de ses déclarations, naît un accueil, un lieu qui fait réponse mais qui est certainement le lieu d'une contrainte. Par cette entrée dans l'espace de négociation de soi, où le sujet est déjà en position de survie, une servitude s'encode. Elle fait du mineur demandeur un être assujéti qui doit intégrer des codes, s'habiller de représentations autres, et supporter une ligne de fracture d'avec les fragments enferrés de son histoire. « *Il est attendu sous la forme de l'objet, en tant qu'il s'exile de sa subjectivité en résolvant par lui-même tous les signifiants à quoi cette subjectivité est attachée* »<sup>708</sup>, un sujet qui doit s'imprégner du rythme de sa socialisation d'un côté et sidérer une langue qui porte en elle une existence véritable. Sa situation démontre que la scène de l'Autre semble se désigner à travers le coût d'un accueil qui impose une inhibition de l'être et un silence aux diverses manifestations symptomatiques.

Il est structurellement étranger, à savoir qu'il porte sur lui les effets d'être l'autre, que cela soit bienveillamment ou non. La voix qui le rejette le désigne non-membre de la communauté, ce qui peut imprimer en lui le fait d'être seul face au groupe dominant. Se maintenir étranger est possible pour ce sujet, ce qui lui garantirait la possibilité d'adopter une position d'exception en même temps qu'il serait mis à cette position. Mais il fait une demande, c'est en tout cas ce qui s'entend dans la position et le statut du MNA. Il n'est donc pas l'exception sur qui la différence repose comme un bien, avec un statut dynamique de sa position qui peut faire de lui un sujet à part et habillé de signifiants propres et esthétiques. Il est au contraire celui sur qui gît une différence à rejeter ou à absorber<sup>709</sup>. Son quotidien correspond à donner l'information qui va bien et non s'énoncer comme un être singulier. C'est ce fait, tangible, qui se met à l'épreuve de chaque situation de mineur isolé. Ce jeune particulier qu'est le MNA incarne, comme le réfugié adulte, la figure de l'étranger qui demande l'hospitalité à une communauté. En faisant cela, il crée une forme de dépendance absolue envers celui qui peut ou non lui donner un statut juridique et une protection.

---

<sup>708</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 121.

<sup>709</sup> Olivier Douville, Elise Pestre, et Yorgos Dimitriadis, *Trajets et sites de l'exil : Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Paris, 2021), 85-94.



De fait, le MNA, en plus de l'exil qu'il éprouve subjectivement, se trouve aux prises avec une vaste béance. Il dépend de la vacuité d'un système qui, par son imprécision, peut jouir d'une grande marge de manœuvre et user d'un pouvoir plus ou moins expéditif. Il prend donc le risque de s'inscrire comme un sujet déchu dans le rapport à l'objet, en détresse vis-à-vis d'un lieu qui est nécessaire pour lui et qui fait à la fois nécessité, mais qui le soumet et peut le faire défaillir en tant que sujet. Il fait ou refait l'expérience d'un rapport à autrui qui met en jeu, une position de sujet en tant qu'aliéné et en prise à une détresse humaine. Dans ces moments, le sujet doit donc d'abord se discipliner, c'est-à-dire remédier aux signaux d'angoisse que produisent ces positions de détresse et d'aliénation. Il doit garder la ligne de conduite, et pour cela, cacher ce qui ne doit pas s'apercevoir. Il pose et se pose la question d'être ce sujet dépourvu de la vérité pour dire le vrai. Dans ce cas, il ne s'agirait plus d'un sujet avec sa part d'intraduisible<sup>710</sup>, mais d'un être soumis aux exigences de l'Autre.

De notre place, considérant le sujet aux prises avec le champ de l'autre, cette hypothèse ne tient pas mais elle pourrait être séduisante dans la volonté de ceux qui aimeraient globaliser le migrant. Olivier Douville nous percute d'ailleurs avec cette remarque : « *les migrants ont bon dos, et ils ne sont là que maintenus captifs d'une démonstration dont le but est d'en finir avec la psychanalyse* »<sup>711</sup>. Il met en perspective une formule tautologique des conditions sauvages de la vie de l'étranger et de son impossible intégration. Pour autant, la pente sur laquelle glisse le sujet est que son corps se désemplit au fur et à mesure des nouages qui l'amarrent à un énoncé Autre et collectif. Ce corps dépeuplé devient plein, enclavé dans l'expérience ennuyante d'une absence pesante de lieu. Au regard de ces éléments, se pose la question de cette scène qui ne se met pas en scène, du devenir de ce silence sidéré et du mouvement psychique de ce sujet qui, condamné à l'exil, semble en avoir perdu les traces. S'interroge inévitablement la perte inhérente à la constitution du sujet et les effets de cette dernière dans les mouvements et les déplacements auxquels fait face le jeune migrant.

---

<sup>710</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.

<sup>711</sup> Olivier Douville, « Pour un examen de la situation contemporaine des consultations "interculturelles" en France », *Figures de la psychanalyse* 17, n° 1 (2009): 152, <https://doi.org/10.3917/fp.017.0131>.

## *Les excès du migrant*

Conjointement à cela, il semblerait que la position d'étranger, sur laquelle est encore présentée ce sujet, doive être plus minutieusement explorée et que se soulève alors l'hypothèse d'un passage de l'étranger à la perte de l'exil. L'étranger réveille l'hostilité, voire la frayeur. En raison de l'inconnissance à laquelle il renvoie, de ses différences, de son autre langue, il suscite peur, rejet mais aussi fascination chez l'autre chez qui il vient troubler un équilibre et potentiellement réveiller des sentiments violents soutenus par une volonté d'anéantissement. Par son arrivée, l'étranger convoque l'altérité chez chacun, symbolisant l'effroi du fait de la différence en tant que tel<sup>712</sup> et qui, parce qu'elle est au fondement de la subjectivité, entraîne des mouvements pulsionnels importants. Freud évoque la présence de la haine et du rejet apposées sur l'étranger<sup>713</sup>. Il le fait dans une analyse qui pour lui structure le groupe et permet que des liens fraternels se consolident en expédiant l'autre dans un ailleurs détestable. Dans cette lecture, l'étranger est celui qui vient faire irruption, transportant avec lui des avatars de surprise et d'inconnu, de parasite et de barbare. Il est inquiétant car il peut entraîner des retours de refoulés, générer des angoisses et ouvrir un territoire de l'impensé, tant pour lui que pour la communauté qui le voit arriver. Mais cet étranger est en quelque sorte placé à l'extérieur. S'il lui est pour autant difficile de s'inscrire dans un mouvement instituant sa place, dès qu'il peut se décaler géographiquement et psychiquement de l'intrusion de l'autre, se mettent en place des médiations symboliques susceptibles de qualifier le lieu dans lequel il est rejeté comme un lieu métaphorisant.

L'absence de ce lieu est questionnée pour le MNA.

Paola Bolgiani, psychanalyste italienne, dans la revue *Mental*, revue internationale de psychanalyse consacrée en novembre 2018 à l'étranger(s), évoque la figure de l'étranger comme étant annulée, et déplore que le Mineur non accompagné soit un anonyme qui ne fait plus exception du fait de sa minorité<sup>714</sup>. Lui aussi est un sans nom, réduit à n'être qu'un pur

---

<sup>712</sup> Hannah Arendt, *L'impérialisme. Les origines du totalitarisme*, Seuil, Points (Paris : Seuil, 1982).

<sup>713</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).

<sup>714</sup> Paola Bolgiani, « Les étrangers: les sans noms », *Mental*, 2018, 48-50.

organisme comme nous invite à le penser Agamben<sup>715</sup>. Dans cette configuration, se substitue à la mise en jeu d'un désir non anonyme, une gestion déshumanisante des corps. La trace signifiante de chacun et de son existence symbolique sont visées par une annulation. La spécificité du sujet, son histoire, ses liens, la portée de ses enjeux relationnels intimes, mais aussi sa souffrance et son angoisse, sa particularité à être au monde et à y faire représentation, son rapport à la jouissance, tout cela se voit réduit au silence.

Ce qui plonge le sujet dans l'exil de l'exil, c'est quand il est sommé de s'expliquer face aux prétentions qui soupçonnent l'existence de l'objet *a*<sup>716</sup>, et que son silence n'est pas perçu comme un instant suspendu qui traduit un impossible à dire, mais au contraire, une manipulation de plus. Le sujet en est affecté et ne peut que se comprimer dans son silence, mais cette fois, vide. Et ce silence, pour l'autre, n'emporte pas avec lui un mystérieux non-dit, pour autant existant, qui de menteur déplacerait le sujet dans un impossible à dire et ainsi insisterait sur une éthique qui dirait que ce que le sujet ne peut ni dire, ni montrer, existe en lui pour autant. Cela règle immédiatement un malentendu et sépare entièrement le problème de la vérité avec celui de l'exactitude. Se touche là un point du réel, au-delà du voir et du dire, où la vérité est présente en tant qu'une part d'elle excède les dires du sujet migrant. C'est ici ce qui échappe au dire qui va se dresser comme le signe de l'étrangeté<sup>717</sup>, voire pure étrangeté et convoquer l'horreur en réponse, ou plutôt pour le sujet, en non-réponse.

Ce que n'arrive pas à transmettre le sujet, c'est en quelque sorte l'incroyable, ce qui par les doses monstrueuses du réel, n'advient que du côté du rejet, traitement qui met l'autre en protection de l'inquiétante étrangeté.

C'est avec ce qu'elle avance sur la déliaison comme étant une expérience majeure de la société<sup>718</sup> que Colette Soler peut nous éclairer. Ce qui lie, relie, qui fait pacte ou encore contrat semble s'évaporer et ne plus tenir lieu de fondement sociétal, avec visiblement une contagion

---

<sup>715</sup> Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, L'ordre philosophique (Paris : Seuil, 1997).

<sup>716</sup> Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres écrits* (Paris : Le Seuil, 2001), 368.

<sup>717</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.

<sup>718</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 7.

généralisée sur les plans politiques, sociaux et personnels. Les facteurs individuels, et avec lui l'intime, dépendent de mouvements beaucoup plus larges que les dimensions psychoaffectives de proximité. Les attachements s'en trouvent fragilisés au profit d'une majoration de l'individualisme et sans qu'un appui sur des valeurs universelles ne viennent médiatiser ces diverses formes de ruptures. Dans ces liens qui s'effilochent, disparaissent ou se rompent, le sujet fait face à une solitude et à une précarité dont les effets agissent sensiblement sur son déclin subjectif. Celui que l'on nomme le mineur migrant n'est pas épargné par cette dégradation. C'est d'ailleurs sur le terreau de cette modernité que vient se soupeser sa présence dans le monde, et une prise, pour lui aussi, dans le désenchantement. Mais aussi, il suscite le soupçon, et plus que cela, entraîne un différend et des formes d'exactions dont il peut très vite être victime.

Dans son commentaire de l'assertion lacanienne sur l'universalisation qu'introduit la science, Colette Soler cite distinctement le passage suivant : « *Notre avenir de marché commun trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation.* » S'ouvriraient ici des questions conséquentes sur l'état des réalités sociales et économiques et sur l'ordonnement qui est en jeu à leur niveau. Un ordonnement déclinant, souffrant au cœur de l'humain et qui voit disparaître les discours fondateurs du lien auxquels se substitue une exigence directe, celle de l'homme. Soler pointe un échec, celui d'une parole excentrée, cette parole qui contraint mais favorise, cette parole qui crée du sujet dans les interdits, cette parole qui barre la jouissance et qui déloge le sujet d'un tout puissant et dévastateur. L'institution, représentante de cette parole, se voit démise de ses fonctions, elle-même instrument de la promotion de l'individualisme qui réduit chacun à n'être « *qu'un entre autres, sans distinction* »<sup>719</sup>. Cela donne à chacun une liberté de circulation, de vie, de rêves, mais dont la parcelle est restreinte et inoccupée par l'autre, ce voisin qui finalement est le même. Les grands discours ont progressivement laissé place à cette forme de pouvoir conjoncturel, où l'un domine l'autre, et au sein duquel l'agi commande une épuration du symbolique. Les diverses désorientations subjectives constatées en sont un témoignage pour le moins préoccupant. Le produit de cette mutation est d'autant plus affolant qu'il situe le pouvoir sans aucun maître.

---

<sup>719</sup> Ibid., 11.

La place de l'étranger ne peut donc pas s'interroger du seul côté de sa condition de non-membre d'une communauté car l'antinomie du dehors et du dedans et la crainte de l'altérité mettent l'étranger dans une position de différent où il porte la position de l'Autre suscitant le conflit. Cette place ouvre la question de l'accueil de la dissidence interne d'une culture qui permet de resituer le civilisé par rapport au sauvage<sup>720</sup>. Dans cette position d'étranger, il peut être aperçu dans la particularité de ses propres constructions et coalitions identitaires. Il se retrouve alors face aux risques d'une intégration qui instaure pour lui un refus de sa subversion et de toute manifestation symptomatique. La division originelle de l'objet est constitutive de la structure psychique du sujet dans la mesure où l'objet de jouissance qui lui apparaît comme « *étranger, hostile, comme le premier extérieur (...) et Autre absolu* »<sup>721</sup> est à l'intérieur même du sujet. Face à cet Autre absolu, n'advient pas la découverte mais plutôt l'asservissement ou le rejet. L'accès à sa propre étrangeté, qui permet que son intériorité psychique soit habitée, devient dans cet ailleurs contraction. Cette étrangeté de soi est considérée comme irrecevable dans les médiations symboliques du groupe social. Le mouvement du passage se suspend et le trajet d'exil s'arrête, faisant de lui un sujet en perte d'exil, un étranger inclus à exclure<sup>722</sup>. Cette confrontation à l'altérité a du mal à s'inscrire dans la réalité signifiante du sujet. On en mesure les effets dans la majoration de la haine que porte sur le sujet migrant.

C'est à la question sur sa prophétie du racisme que Lacan répond ce qui suit :

*« Dans l'égarement de nos jouissances, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où les fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas. Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe plus que du plus de jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ? Dieu, à en*

---

<sup>720</sup> Paul-Laurent Assoun, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 7-16, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>.

<sup>721</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 65.

<sup>722</sup> Karima Lazali, « Alice Cherki : "La frontière invisible" Violences de l'immigration », *Figures de la psychanalyse* 16, n° 2 (2007): 307-9, <https://doi.org/10.3917/fp.016.0307>.

*reprendre de la force, finirait-il par ex-ister, ça ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste »<sup>723</sup>.*

Il corrèle le terme de sous développé à un mode de jouissance qui s'étreint au sujet. C'est là pour lui que se détermine l'étrange, dans ce rapport non limité à la jouissance. Cela fait du sujet un être dont l'unique index est sa jouissance, et qui par sa prosaïque appartenance à un signifiant, crée sur lui du rejet. La parade du sujet est certainement de troquer ce mode sous développé dont parle Lacan avec un mode de « sous protection » dont l'exigence première est le silence, entre autres le silence du symptôme.

Cela montre une différence avec le bloqué dans l'exil, qui lui est un sujet qu'on ne sort pas de l'exil, qu'on laisse dans l'entre deux, et qui du coup peut construire, inévitablement de façon ternie, un lieu entre deux. L'exilé de l'exil, dans son inclusion, est fixé invisiblement dans le « nulle part » de l'errance in-discours hypermoderne. En étant à ce point dedans, mais invisible, il est en quelque sorte dans un vide du discours, mais sans pour autant être hors discours ou « non être »<sup>724</sup>. Le point de repère est présenté sans être nommé. Tous les autres sont des ancrages possibles pour communiquer, s'alimenter, se vêtir, mais ils ne font pas point d'arrimage d'un dire. Quant au grand Autre, il n'est certainement, pour le MNA, qu'une demande infinie ou bien un Autre qui menace de jouir de lui, donc un Autre à apaiser et devant qui le silence s'impose. Faire usage d'une parole exclurait le sujet de son silence, de sa sagesse au prix de la migration d'un symptôme cette fois hors de ce discours tellement incluant qu'il a réduit le sujet à son corps et donc à être objet de jouissance pour l'Autre.

Cette lecture permettrait elle de se pencher sur le lieu où ils survivent et d'en regarder les dimensions afin d'en percevoir les coordonnées fondatrices d'un lien ; et de ne pas s'arrêter à un fragment de discours excluant pour garantir à l'étranger une place à condition qu'elle soit dehors. Autrement dit, peuvent-ils trouver dans ce « nouveau lieu », dans la transmission, une forme de limite qui empêche la dérive et permet au sujet de s'engager dans une formulation de soi inédite ?

---

<sup>723</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 509-46.

<sup>724</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 114.

## *Une clinique en résonance de l'exil de l'exil*

Le pas que la parole initie, c'est celui de ne pas rentrer les faits dans une logique et de considérer le désordre qu'elle institue. Ce qui fait force, c'est ce que la parole trouve, en opposition avec cette séduisante et puissante logique d'être logée sous la loi d'une vérité une fois pour toutes les autres. La trace sur le sujet de cette omnipotence témoigne d'une présence, voire d'un trop de présence chez lui, jouissance accumulée d'être dans un statut réel de l'Autre. Ce qu'il introjecte là peut être cité par le sujet, soutenir une interprétation pour lui, mais cela reste non symbolisable. Il s'agit même de moments où le sujet renvoie des énonciations non effectives, invérifiables, mais dont la sonorité est éloquente et précise l'imprégnation d'un surmoi féroce. L'exemple suivant peut nous aider à avancer sur ce point.

Lors d'une séance d'analyse de pratiques professionnelles dans une institution qui accompagne des jeunes suivis pour des faits de délinquance<sup>725</sup>, les récits sur ce jeune mineur non accompagné sont implacables. L'enchaînement des événements évoque une rupture permanente entre des phénomènes de violences, de fugues, d'addictions et de tentatives de suicide. Le tableau est effrayant car ce jeune sidère son environnement par plusieurs tentatives de suicide, chacune dans des lieux de contention de ses comportements ou dans ceux d'une protection. La détresse semble aussi se situer du côté de l'institution, qui, face à l'extrême que débattent les agissements de ce jeune, s'en remet à l'idée de l'éloigner des premiers lieux de suivis, pour l'envoyer à plusieurs centaines de kilomètres dans un autre centre géré par la justice. Ce nouveau déplacement ne semble pas s'inscrire dans une recherche ambitieuse et complexe d'un sens qui l'unifierait et peut être dirigerait ce jeune vers une évolution. Ce sens se perd devant la crainte que ce jeune incarne pour l'institution comme si, à partir de ce moment-là, elle ne s'instituait plus Autre

---

<sup>725</sup> Les premiers éléments sur ce jeune mineur non accompagné ont été évoqués en introduction de ce travail.

comme lieu de parole<sup>726</sup>. La scène où apparaît ce sujet paraît saturée, dominée par un discours où le sujet est laissé « *en proie à sa division sans raison, sans vérité et sans cause* »<sup>727</sup>. Sur nouveau ce lieu, se reproduisent les mêmes agissements de violence et de pratiques addictives. L'absence de points d'accroches se répète aussi dans cette identique reproduction de ses passages à l'acte. Deux niveaux d'exclusion sont présents dans cette prise de la chair corporelle de ce jeune, le social et le psychisme. Ils s'assemblent dans l'incompréhension et le rejet et semblent déterminer cette tendance d'une perte de son exil pour ce jeune. Le jeune prend le relais de cette tendance dans ses passages à l'acte. « *La clinique adolescente de cette logique d'exclusion témoigne des efforts incessants mis à l'œuvre par le jeune sujet pour se faire objet de douleurs (cruellement auto-infligées ou infligées par l'autre) et/ou pour tenir l'autre à distance à tout prix – cela peut aller de se faire oublier par l'autre jusqu'à lui cogner dessus* »<sup>728</sup>. Il montre un retrait psychique dans ses divers mutismes, abri mental qui alterne avec un déploiement de l'agi de crises ou d'errance. Quels qu'ils soient, ses comportements sont désorientés et le mènent rapidement vers une épuisante impasse<sup>729</sup>. Il perd le contrôle des flux pulsionnels qui s'amassent et explosent dans son corps, et face auxquels les digues défensives sont fragiles ou cèdent dans n'importe quel prétexte à une crise.

Toutes les manifestations comportementales de ce jeune sont énoncées sur ce même registre d'une incassable autre pensée que celle de son incurie et de sa psychopathologie. Aucunement, lors de cet échange, ne s'admet une détresse institutionnelle devant l'accablante force de destruction de ce jeune. Ses

---

<sup>726</sup> Jacques Lacan, « La psychanalyse vraie, et la fausse », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 167.

<sup>727</sup> Michel Lapeyre, *Du malaise au symptôme* (Cahors : ACF-TMP, 1997), 45.

<sup>728</sup> Michèle Benhaïm, « Les effets de l'errance sur le langage adolescent », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 99.

<sup>729</sup> Olivier Douville, « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile », in *trajets et site de l'exil : Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Maison d'édition Langage, 2021), 16.



passages à l'acte résonnent dans le concert du poids qu'il représente, avec d'autres, sur un accompagnement social éduqué à l'éducation. L'angoisse tape trop fort dans le jeu massif des objets transférentiels de ce rapport social désarticulé par la double violence de la destruction des énoncés envers l'étranger et celle que le jeune présente. Pour le coût présenté, le rejet devient le refuge du discours social et éducatif. « *Le symptôme politique rejetant se manifeste dès lors dans cette structure insuffisamment préparée à l'accueil et met à l'épreuve ceux qui tentent de prendre soin de ces populations exilées* »<sup>730</sup>.

Ces éléments se confirment en quelque sorte dans le prolongement des faits énoncés. La personne en charge de la mesure d'accompagnement éducatif ramène une parole du jeune. Lors de leur dernière entrevue, ce jeune lui annonce qu'il n'est pas celui qu'il dit être, qu'il n'est pas mineur et qu'une partie de sa famille vit sur le territoire français. Ce traître mensonge engage quelques remous dans l'assemblée dont celui, tranchant et éloquent, d'une volonté de témoigner de ce mensonge auprès des autorités afin que soit prononcée une « obligation de quitter de le territoire français ». Un semblant de certitudes accompagne ses mots adressés d'une façon quasi identique au discours analytique qui est censé trouver une place dans ce lieu. Dès lors, le signifiant traître impose une modalité discursive et se déplace sans limite entre le jeune et l'hôte de ce discours. Le statut de la parole se fabrique dans l'offense faite par ce mensonge. Il exprime simultanément l'impossibilité d'une circulation. Il est soumis aux pouvoirs des fonctions occupées dans le groupe en cet instant. C'est ainsi que cette parole du jeune est d'abord entendue. Elle semble réelle, justement comme le réel se définit comme l'impossible à vivre. Il se spécifie d'être hors sens, sans le support des mots et des images qui tentent de le signifier, il est exclu du symbolique et de l'imaginaire. Cette résistance à la symbolisation et à l'imaginarisation sanctionne le fait que « *le réel est ce qui ne*

---

<sup>730</sup> Elise Pestre, « Retour du refoulé dans les camps et campements d'exilés. Résistances et créativité dans le soin psychique », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 45.

*relève pas du signifiant mais ne peut s'attraper que par lui »<sup>731</sup>. Les mots de ce jeune sont assimilés à une irrépressible pulsion, identique à ses passages à l'acte destructeurs. Ils autorisent à ce qu'une autre pulsion puisse venir se confondre à la sienne et finir par n'être qu'ex-pulsion. Cette scène, premier abord de ce qui semble faire par ailleurs appel du jeune, se cloisonne dans un repli<sup>732</sup> qui semble prêter main-forte aux mouvements de destructions internes<sup>733</sup> du jeune.*

L'exil de l'exil devient cette érosion de deux moments. D'abord, celui où le sentiment d'étrangeté du sujet rencontre le pouvoir destructeur du surmoi lorsqu'il devient l'expression d'un pur instinct de mort. Le sujet s'abandonne dans un « hors de tout » au déchainement de la jouissance. Il se loge paradoxalement dans une absence manifeste de la moindre ouverture possible. La particularité du mineur migrant est de se confronter à ce réel hors sens sans pouvoir y résister. Il n'oppose pas de conflit psychique à ce qui le met dans ce hors sens car il n'a pas accès au voile d'un discours pour le recouvrir. Or le parlant ne supporte pas le hors sens même s'il reste face à un intraduisible<sup>734</sup> dans ses énoncés. C'est peut-être cela qui se casse quand la confrontation à l'horreur est marquée par ce signifiant qui n'a aucun sens. Cela produit sur ce jeune sujet un état psychique qui le fait se retirer dans un lieu que seule l'absence spécifie. Il y disparaît et se soustrait de toutes les dynamiques relationnelles. Il ne goûte à aucune ambiance dans ce refuge essentiellement corporel.

Ces angoisses du réel sont hors sens, mais elles ne sont pour autant pas hors corps. Il les supporte dans « *un manque du manque (qui) fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel,*

---

<sup>731</sup> Martine Menès, *La névrose infantile un trauma bénéfique* (Paris : Éditions nouvelles du champ lacanien, 2019).

<sup>732</sup> Jacques Cabassut, *Bonjour l'institution*, Psychothérapie institutionnelle (Nîmes : Champ social éditions, 2017), 95.

<sup>733</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998), 185.

<sup>734</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.

*montre l'antinomie à toute vraisemblance* »<sup>735</sup>. Dans cette expérience vécue de situations sans issue et sans recours possible, il y a ce qui se déréalise dans le rapport à l'autre, mais comme le rappelle Michel Lapeyre, il y a aussi « *ce qui s'imaginarise dans le rapport à l'Autre, comme menace ou nostalgie* »<sup>736</sup>. Si l'autre devient un être insensible vis-à-vis de ce sujet, jouissant de sa vie ou le laissant mourir, la question de l'Autre reste. Cet Autre s'impose comme un résidu, il ne peut s'effacer du registre du sujet, l'amenant à répondre de ce qu'il est aux moments où justement il est isolé, sans autre. C'est dans ce moment où le rapport du sujet à l'Autre n'est pas qu'impasse, il est aussi une solution, et ce malgré l'assignation et l'angoisse qui se collent au sujet. Malgré les contingences, le sujet n'est pas que pris dans le phénomène étouffant du signifiant Un. L'assourdissant et l'opaque du milieu dans lequel il est plongé ont raison de lui. Ils lui imposent des incertitudes sur là où se révèle sa limite.

Olivier Douville a posé le terme de hors discours<sup>737</sup> le concernant. Dans son développement, il pose la question de cette dérive langagière jusqu'à un point vide du silence. Les espaces traversés ont capté le sujet dans un vide d'où seule la pulsion a fait quelques remous. Paradoxe de la présence humaine dans cet étau, la pulsion est seule dans ce qu'elle anéantit chez le sujet, mais aussi l'unique à lui faire ressentir l'existence de l'humain. L'autrui n'est plus le semblant car il a disparu de l'inter-relation, il n'est plus l'être avec la valeur du vivant. Les modes pulsionnels entrent dans un extrême désubjectivant.

C'est aussi dans ce qui est refusé par l'autre dans le cours habituel de la vie, ce qui s'augmente dans une parole auto-conservatrice et disjointe, que le sujet est confronté doublement à son exil, finalement dans une perte. La protection sociale des mineurs non accompagnés se distingue dans un contrôle physique, matériel et moral et s'avère capable d'une destruction de l'autre. Ce qui semble ouvrir le non-lieu de l'exil de l'exil, c'est l'adhésion inconsciente à la place d'exclu et la docilité à se laisser désigner comme « *l'étranger non-appartenant au monde, dans l'abandon par autrui, dans le déracinement, dans le sentiment de se faire défaut à soi-*

---

<sup>735</sup> Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », in *Autres écrits* Seuil, Le champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 573.

<sup>736</sup> Michel Lapeyre, *Psychanalyse et création, La cure et l'œuvre*, Presses Universitaires du Mirail, PSYCHANALYSE & (Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2010), 156.

<sup>737</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007, 19.

*même* »<sup>738</sup>. Une trace gît certainement dans ce moment qui fait de l'étranger l'Autre absolue, celui dont on ne veut plus rien savoir, et même celui qu'il s'agit de laisser choir dans l'aventure opaque de l'hostilité du non-lien. Elle donne une indication qui concerne tout le monde, que chacun a, et que Freud a nommé l'inquiétante étrangeté<sup>739</sup>. La trahison du mensonge est ce prétexte pour que sur l'étranger règne la position de bouc-émissaire. « *L'étranger est cette fabrication conjointe et la cible commune à la pulsion de mort et au fonctionnement social lorsqu'il expulse ou enferme, en tout cas retire à ceux qu'il poursuit, les droits qu'ils étaient certains de posséder et de partager avec tous leurs semblables* »<sup>740</sup>. Cette parole qui ferme l'accès au territoire français pour ce jeune s'instaure certainement dans une fragilité narcissique du groupe de professionnels à éprouver l'insondable vérité lorsque la dimension délinquantielle se mêle à une histoire d'exil remuante et isolante. Le rapport au mensonge enferme ce jeune dans quelque chose de statique, position que s'empresse de repérer le discours groupal. A l'opposé, la vérité relance une dialectique entre le sujet et l'objet<sup>741</sup>. L'émergence d'un nouveau nom soutient ce mouvement, difficile à entendre pour une partie du groupe de professionnels. Le refus situe l'étranger dans lieu ostracisé dont il est possible de penser qu'il y rejoint « *une partie de soi haïe, l'altérité en soi - celle qui met en tension interne – qui sera alors volontiers projetée de cette manière au dehors. Étranger et idéal en viendront, ainsi, à se situer au même endroit – disons à l'étranger – et cette condition n'est probablement pas rare* »<sup>742</sup>. L'OQTF a une forte résonance avec l'obligation de quitter le territoire « familial ».

L'exil de l'exil concentre en un point fixe le sujet ; il est sans contenant représentatif de la chose par la médiation de mots susceptibles de faire trace. Il se confond dans cet effacement avec un impossible passage des frontières. La marque métaphorisante de l'exil est elle-même

---

<sup>738</sup> Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* (Paris : Edition du Seuil, 1995), 18.

<sup>739</sup> Rémi Brassié, « « Contemporanéité du nazisme » », *Psychanalyse YETU* 51, n° 1 (2023): 149-57.

<sup>740</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998), 186.

<sup>741</sup> Pierre Bruno et Patricia Leon, *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2004).

<sup>742</sup> Yorgos Dimitriadis, « L'altérité de l'immigré », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 92.

effacée. Cela crée un non-lieu au-dessus duquel le sujet est suspendu. Les signifiants errance et déchet coupent l'accès à l'origine de ce qui fait le sujet, à savoir une parole. Elle reste malgré cela la seule à donner forme à un radeau dans cette dérive du tout à l'égout<sup>743</sup>. Ce jeune migrant particularise l'exil de l'exil au moment où quelque chose de son être et de l'objet *a* se précipitent ensemble dans le même lieu. Cette assignation implique la hâte<sup>744</sup> dans ce qu'elle supporte d'une sortie de la subjectivité. Le sujet campe intensivement cette sortie dans une impuissance qui fait de l'objet *a* un signifiant maître d'autant plus inattaquable<sup>745</sup>.

Quel message énonce ce jeune en passant d'une identité à une autre ? Le temps du discours se déplace de la force sentencielle de la trahison si cette question s'évoque et se met au travail. Pour autant, elle devient le pas qu'il est permis de faire et que ce jeune transmet dans sa dérive. En posant cette parole, seule parole qu'il fait entendre au-delà de ses passages à l'acte, il prend le risque de porter son nom. Ses mots tentent de sortir de l'ordre archaïque que la vie lui impose dans son actualité, ils l'aident à s'amarrer dans une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme<sup>746</sup>. Sa parole n'est pas qu'un mode informatif codifié par rapport au mensonge, elle accroche un lien qui raconte l'empire de la jouissance. Mais cette parole est ratée si elle n'est pas entendue par le manque qu'elle exprime. Ce sujet essaie de répondre à la question « qui suis-je ? » et prête cette interrogation à la présence symbolique que représente l'autre.

S'il échange avec l'autre le signifiant maître de la trahison, par son énoncé, il essaie aussi d'advenir à une position crédule de sujet, sujet perdu, pourrait-on dire exilé par cette parole qu'il met à côté<sup>747</sup>. Le retour sur le mensonge apparaît comme le signifiant d'un écart entre l'absolutisme d'une jouissance qu'il incarne et la représentation de sujet dans laquelle il advient aussi. Il met le nom qui l'identifie en doute pour faire appel à son propre nom dans un registre symbolique de castration. Cette parole le sort momentanément de l'exhibition en cascades d'événements inquiétants. Elle est le support d'une proposition de déplacement de

---

<sup>743</sup> Jacques Lacan, « Introduction de silicet », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Edition du Seuil, 2001), 283.

<sup>744</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 47.

<sup>745</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 207.

<sup>746</sup> Jacques Lacan, « Note sur l'enfant », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 373.

<sup>747</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible du désir », in *Le désir et ses embrouilles, Champs social*, 2016, 2016, <https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01451261>.

son dire dans le lieu de l'Autre avec la supposition d'un savoir y faire avec ce changement<sup>748</sup>. Ce transfert du sujet à l'Autre devient, dans le temps d'une écoute de la parole indirecte<sup>749</sup> du sujet, une tentative de faire surgir l'exil de son effacement. Pour cela, la question est soulevée de ce passage d'une parole corporelle à des mots-dits sur le socle de la vérité. Le transfert s'oppose ici au refus de l'étranger, à la condition que se fabrique un tenant-lieu d'objet  $a$ <sup>750</sup>. Il s'agira d'une émancipation de l'écoute dans un entre-deux capable de recueillir une parole du sujet et ses effets avec elle. Elle arrive dans cet espace avec le masque posé sur le désir, de fait dans une ambiguïté. C'est ce masque que Lacan identifie pour convenir de l'impasse dans laquelle se manifeste l'inconscient : « *C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par un certain mensonge, que nous voyons s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas, à proprement parler, ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de vérité* »<sup>751</sup>.

Ce que veut souligner Lacan dans ce décalage de la fonction que la vérité prend ici avec la parole, c'est que, par les petits bouts de son effet, par la mesure de son ton, elle met au premier plan un certain nombre de choses qu'il va nommer symptômes<sup>752</sup>. Il surligne cette remarque dans l'accueil qu'il fait aux associations libératrices du hasard dans le rapport du sujet à l'Autre qu'il entend faire advenir à une fonction d'appel. « *Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par-delà sa fonction dans un conflit présent non moins symbolique, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramification ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en recroisent les nœuds de sa structure -, il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il*

---

<sup>748</sup> Yorgos Dimitriadis, « L'altérité de l'immigré », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021).

<sup>749</sup> Lieu de l'analyse de la parole professionnelle, lieu d'un autre transfert où se transporte et s'échangent les signifiants d'un être à l'autre, ce qui modifie les êtres en présence.

<sup>750</sup> Jacques Cabassut, *Bonjour l'institution*, Psychothérapie institutionnelle (Nîmes : Champ social éditions, 2017).

<sup>751</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973).

<sup>752</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001).

*est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée* »<sup>753</sup>. S'incruste là l'œuvre de l'Autre, celle du passeur qui permet à ce double sens de se faire entendre en dehors de la muselière qui enserme la parole et qui ne la fait tourner que dans un seul sens. Dans les mots du sujet, se cache une autre voie que celle que la vérité maîtrisée impose. Quand ils sont attrapés dans ce qui gêne, ces mots reflètent le sujet, ils ouvrent la voie à une fonction métaphorisante qui a pu être gelée. Ils font le bruit du symptôme sans pouvoir eux aussi dire le tout du réel. Le symptôme n'enlève pas la souffrance au sujet, mais, nous pouvons dire qu'il vient dévisser l'entrave derrière laquelle les mots se sont vidés de leur fonction. Il fait réapparaître une représentation des mots qui avaient pris des apparences orientées par des significations néantisées sous l'emprise de codes massifiés et altérant durablement la langue<sup>754</sup>.

Quelque chose, au détail près auquel se rapporte le sujet, s'articule à une dimension qui représente le retour de la vérité comme telle dans la faille du savoir<sup>755</sup>, dans un effet où la pointe du pouvoir jusque-là établi peut s'anéantir en un instant. Dans ce maillage signifiant, le sujet peut symboliser une vérité qui ne dit pas son dernier mot<sup>756</sup>. Il s'agit d'un objet, d'une vision, d'une parole, d'une manifestation concrète dont l'inscription, par ce qu'elle ouvre comme autre référence, vient se cogner sur l'ordre établi et soulever l'ineffable jusque-là contraint. La précision dans laquelle se trouve le sujet à ce moment-là lui fait ressentir la crispation de la douleur car il est en train de relever, dans ce qui l'affecte dans son regard, un signe qui fait appel. Pour ce jeune, ce qui fait signe, c'est le mensonge sur son âge et sur son nom. En l'évoquant, il met en ouverture le mouvement opaque qui fait feu en lui. Il tente de se résoudre au compromis symptomatique, sortir de l'impensable pour essayer de se loger dans les zones d'ombres de sa singularité<sup>757</sup>. Le bout de cette concrète manifestation active

---

<sup>753</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 267.

<sup>754</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 81.

<sup>755</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 231.

<sup>756</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 268.

<sup>757</sup> Michèle Benhaïm, « La langue de l'exilé », *Cliniques méditerranéennes* 64, n° 2 (2001): 97-106, <https://doi.org/10.3917/cm.064.0097>.

une résonance, qui par l'articulation qu'elle crée donne statut au symptôme. « *C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il est vérité, d'être fait du même bois dont elle est faite* »<sup>758</sup>. La référence psychanalytique ouvre une perspective tierce au sujet. Entre l'épreuve historique et singulière que chaque sujet migrant traverse et la demande qu'il formule, elle permet un abri référé à l'ordre du désir. Lorsque le dessein social d'une norme civilisée et répressive est activé, le sujet a tendance à répondre docilement aux comportements normatifs qui lui sont présentés et imposés<sup>759</sup>. Cette sujétion s'accomplit par une élévation de la servitude et une réduction de la liberté du sujet en le concentrant à des points élus qui ajournent et limitent les points de béance qu'il peut par ailleurs traverser. Par ce biais, le rapport au sujet migrant semble s'instituer dans une configuration où les caractères inconscients, résidus des formes archaïques de la libido, sont réduits, voire annulés. Ces aspirations archaïques sont néanmoins celles qui marquent le sujet et qui lui donnent une définition structurelle. Avec elles, le sujet est oblitéré sans réponse le confinant, il est irréductible.

C'est dans une destinée sans le bout d'une direction que le sujet mineur migrant jette sa propre nature. Son corps et sa racine à la base de son existence sont suspendus dans ce moment où le « moi-corps » chute malgré sa raison et son bon sens<sup>760</sup>. Il plonge dans un dépouillement des instants vécus à partir du dérèglement féroce d'une histoire où il est en proie à n'être traité que sur le versant objétié. Or, dans ce dégagement du lieu, il s'étreint de cette fonction d'objet et s'abandonne aux mouvements avec le risque de devenir un objet du naufrage. C'est ce que tente certainement ce jeune en énonçant cette vérité/mensonge sur son identité. Paul Laurent Assoun l'appelle l'exilé, « *celui qui flotte, et qui, quand il ne coule pas, s'échoue sur le rivage, devenant ainsi une image saisissante de la détresse, du « sans aide » ou du besoin d'aide* »<sup>761</sup>. Son propos peut nous servir de point d'appui car, d'abord, il

---

<sup>758</sup> Jacques Lacan, *Écrits I, texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 232.

<sup>759</sup> Etienne Balibar, *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine* *Écrits III, La découverte* (Paris : Éditions La découverte, 2022).

<sup>760</sup> Sigmund Freud, *Le moi et le ça, Œuvres complètes/Analyse psychanalytique*, Quadrige (Paris : Presses universitaires de France, 2011).

<sup>761</sup> Paul Laurent Assoun, « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 43.



parle de l'exilé déposant, comme il le dit lui-même, la détresse dans cette forme précaire. Cela implique qu'il y ait demande. Le naufragé, échoué de ces espaces, tombe de lieux irréprésentables. Il est un corps sans histoire, sans l'histoire historicisée, dont la mémoire est murée. La trace d'une langue articulée semble être trahie. Il a connu le non-lieu, le hors temps, l'absence de voix, seul face à cette absolue altérité qu'il devait supporter lui-même. Cette épreuve l'a suspendu dans un isolement, elle l'a fait décrocher de tout espace intime.

Sur le rivage où il échoue, il est dans la continuité des ailleurs sans bord qu'il a traversés. Il est largué, mais plus que cela, il peut se constituer dans ce phénomène à la poursuite du signifiant dont il n'est pas séparé. Il le suit à la lettre, sans trouver la parade face à ce qui se déchaîne, car il est soumis à ce seul signifiant qui donne l'impression d'une errance indéterminée. Ce signifiant-là garde un seul trait<sup>762</sup>, il n'est plus un élément discret du sujet car il est un Un dont aucune relativité ne se distingue dans la dérive où pourraient se mettre en route des agencements métaphoriques. Il est un signifiant hors sens qui le happe et l'épingle dans une expérience primitive. L'événement du nom n'induit pas les conditions de l'exil chez ce jeune sujet. Il est tout de suite resoumis à un empêchement du trajet de l'exil psychique. En s'imposant ainsi, le réel est dans continuité de l'agitation de ses constructions fantasmatiques. « *La rencontre d'un réel qui vient trouver l'homéostasie imaginaire propre au fantasme peut avoir pour conséquence la déflagration des coordonnées imaginaires et identificatoires qui soutenaient tel sujet à telle place symbolique et imaginaire* »<sup>763</sup>. Sa condition réelle émerge entre cette position d'étranger et son étrangeté. Du corps psychique qui est le sien il est exclu. Il perd le lien avec lui-même et se voit pris dans un espace où il perd aussi le lien avec les agencements symboliques régulant les rapports des hommes entre eux.

Sa dimension verbale projette un lieu dans une distinction du lieu d'origine, sans pour autant représenter véritablement une encoche signifiante. Elle remplit le trou d'une vitalité sans désir entre deux périls. Elle s'offre au risque de la disparition dans l'opacité d'un espace sans bord, où le cri, même le plus en détresse, peut ne pas être entendu et finir par s'éteindre. Ce

---

<sup>762</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 91.

<sup>763</sup> Olivier Douville, « Du choc au trauma... il y a plus d'un temps », *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 83, <https://doi.org/10.3917/fp.008.0083>.

tourbillon est sans fond pour faire socle. Le sujet s'y abandonne par la nécessité de s'extraire d'un milieu déjà fortement hostile pour lui et il s'y perd quasi simultanément comme un objet déchet. Ces deux faces radicalisent la fonction dans laquelle il rentre. Il est contraint mais avec un doute permanent. Il est en quelque sorte obligé de recourir à cet élan vital tout en entrant dans un moment arbitraire de sa condition. « *De cette oscillation entre les deux points extrêmes dépend le passage, momentanée, possible, du sujet par ce point zéro, où il se trouve en fin de compte entièrement à la merci de l'autre, ici au sens duel du petit autre* »<sup>764</sup>.

Ce sujet mineur migrant est, dans ce qu'il communique à l'Autre, tout entier dans le signifiant migrant. « *C'est par là qu'il est chosifié dans sa relation inter-humaine* »<sup>765</sup>.

Cet enfouissement dans l'inconnu châtie tous les sons et toutes les images resurgissant. Quand ces images flottent, les sons crient mais rien ne peut, dans l'assourdissement de leurs vibrations, trouver résidence, c'est-à-dire une matérialisation d'une forme humaine qui permettrait que soit à nouveau possible de déposer les fractures et les maux qui s'expriment dans un temps et un espace disjoints de leur histoire. Cet accentuation du drame du sujet dans la perte de cet exil démontre l'importance de l'adresse et donc de l'autre dans l'écoute qu'il en fait. Autrement dit, un dé-tour de la position du discours du maître, « *qui le réduit, le contraint ou le réprime* »<sup>766</sup>, doit s'affilier à l'errance ainsi mesurée. C'est ce qui se constate dans d'autres rapports avec les sujets mineurs non accompagné.

Cet autre jeune en est un exemple. Le périple migratoire a laissé de grosse traces mnésiques humiliantes et féroces au point de poser la question avec lui aussi d'un péril de la position subjective<sup>767</sup>. Accueilli dans une maison d'enfants, il ne témoigne pas pour autant de la violence de son parcours. Au contraire, ce sont des postures d'agitations, de toute puissance, de provocations avec lesquelles il est perçu, sans qu'un relief de sa souffrance n'apparaisse dans ses postures du quotidien. Une anecdote vient

---

<sup>764</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 381.

<sup>765</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 261.

<sup>766</sup> Francisco Herrada, « Langue et culture : de l'exil à l'exclusion », *La revue lacanienne* 2, n° 2 (2007): 111, <https://doi.org/10.3917/lrl.072.0111>.

<sup>767</sup> Pascale De Ridder, « Position d'entre deux violences », *Psychologie Clinique* 43, n° 1 (2017): 15-25, <https://doi.org/10.1051/psyc/20174315>.

transmettre un autre écho. Lors d'une ballade avec le groupe de jeunes et d'adultes, il partage une conversation ordinaire avec une éducatrice. Plusieurs sujets sont abordés dont celui du futur, de ses contours, de sa trame. Une question lui est posée, « quel est ton rêve ? ». Ce jeune sidère par sa réponse remplie de nostalgie. « Je ne rêve plus... depuis ma traversée ». A cette réponse, un silence fait suite, assurément suspendu à cette dérive où se pose la question d'un retournement et d'un usage des mots porteur d'un commerce langagier avec l'autre.

Ces mots traduisent les images qui viennent au-devant des scènes quotidiennes. Elles collent à la peau du jeune et viennent le hanter dans une surprise partagée. Cette parole est déstabilisante pour la professionnelle, fait détour par elle. Elle prend conscience que la fenêtre sur le monde n'est pas la même pour tous et que parfois l'écran devant le réel se fissure. Du point de vue du jeune, le rêve lui est inaccessible aujourd'hui, là où le rêve constitue l'éveil du sujet<sup>768</sup>. « *L'exil nous rappelle que l'on n'est jamais chez soi avec l'inconscient. Il met à nu de façon saisissante les premières séparations. Il présente au plus près la division subjective* »<sup>769</sup>. Qu'est-ce qui s'éprouve dans cet impossible du rêve pour ce jeune ? Certainement l'angoisse du cauchemar identique à la jouissance de l'Autre<sup>770</sup>. L'impossible semble être lié à l'idée de revivre ce vécu corporel d'écrasement où l'Autre prend le dessus et empêche finalement le sujet de revenir sur les rives du rêve. Ce que ce jeune pose en quelques mots, c'est cet état du corps sur lequel « *la jouissance de l'Autre comme angoisse du réel fait irruption dans l'imaginaire* »<sup>771</sup>.

Ce qu'il dépose surtout, et qui fait enseignement, c'est non pas l'absence mais l'impossible du rêve. En ce sens, le rêve n'est pas inaccessible, il est impossible car un trajet a saisi le jeune dans son bannissement. Freud nous dit que le deuil concerne la réaction à la perte de sa patrie.

---

<sup>768</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 64.

<sup>769</sup> Francisco Herrada, « Langue et culture : de l'exil à l'exclusion », *La revue lacanienne* 2, n° 2 (2007): 111, <https://doi.org/10.3917/lrl.072.0111>.

<sup>770</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2004), 73.

<sup>771</sup> Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Presses Universitaires de France (Paris, 2011), 27.

Il met l'accent sur le travail de réélaboration de la perte jusqu'à la possibilité d'un investissement d'objets nouveaux<sup>772</sup>.

Le décalage entre l'exil et l'exil de l'exil peut se lire dans cette petite phrase. Elle dit le sujet en exil ; dans sa traversée, il est défait du plaisir du rêve pour entrer dans l'antre angoissante du cauchemar, destinée des personnes exilées. Ce jeune raconte la perte de l'objet alors que celui qui ment sur son nom semble vivre celle de son exil.

### *Le traumatisme, une réponse*

Nous pouvons, au fil de ce travail, mais aussi au regard de l'actualité qui souligne régulièrement des faits divers sur les routes migratoires, rapidement conclure que la situation que vivent les migrants les impacte d'un fort trait traumatique. Les faits parlent à eux seuls. Ils imposent une phénoménale contrainte aux sujets entraînés dans des traversées où le champ du psychisme est envahi par la cruauté insensible du semblable. La migration exerce sur les sujets un redoutable changement. Le corps et le corporel en subissent les traces emblématiques et douloureuses. Le sujet souffre physiquement sur les routes après avoir été victime d'un déracinement occulte psychiquement. Cette « *effraction du malheur quand il vient du dehors, par surprise, sans que l'on puisse l'imputer au sujet qui en subit les conséquences avec l'effroi* »<sup>773</sup> porte le nom d'une barbarie contre l'autre<sup>774</sup> en tant que non citoyen. Face cet autre, le sujet est méfiant, soucieux du traitement et de ses effets qui prennent une place fondamentale. Certains de ces jeunes peuvent, dans la valence insupportable de ce réel, se reconnaître dans la misère, et laisser perdurer les atteintes qui se répètent à leur rencontre dans le flot incessant de l'irréversible sentiment de la fin de

---

<sup>772</sup> Sigmund Freud, « Métapsychologie », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 159-302.

<sup>773</sup> Colette Soler, *L'époque des traumatismes* (Rome : Bilingual éditeur, 2004), 16.

<sup>774</sup> Sidi Askofaré, « L'envers de la civilisation », *Psychanalyse YETU* n° 47, n° 1 (1 mars 2021): 25-32.

l'assurance contre tous les dangers<sup>775</sup>. Une défaite de l'exister, un désespoir solitaire<sup>776</sup>, s'imbriquent dans l'événement. Elle laisse peu de place à des défilés de signifiants à l'existence, c'est-à-dire à la sortie du lieu contrit de la mort annoncée.

Pourtant, la clinique enseigne de ce côté. La victime ne peut pas rejoindre l'exhaustif périmètre du sujet. Tout sujet est plus qu'une victime sinon à vouloir s'en remettre à la vérité qui viendrait expliquer telle fêlure, telle assignation ou encore une occlusion de la vie. Si certains discours ont encore la volonté d'inscrire la vérité dans une construction discursive sur le déroulement de la vie et le passage vers la mort, qu'ils souhaitent offrir au sujet son aspiration insatiable au sens, ils lui démontrent surtout qu'il ne peut que s'en remettre à une explication de sa douleur traumatique. Ils mettent le sujet dans la représentation que le trauma est lié à une rencontre déplaisante et que c'est cette douleur qui est inassimilable. La position de victime est recouverte du fait et de ne pas pouvoir s'en remettre. L'accueil qui s'instaure à la suite d'un événement de migration, s'il s'institutionnalise à partir de la douleur traumatique, donne au discours une couleur qui a du mal à inclure la condition de l'humain dans le corps et le langage. Cet accueil se pose d'emblée sur le repérage d'une série d'événements insupportables où le poids du réel est capté sans la distance entre le malheur qui fait mal et la fiction pour le reconstruire. Mais comme le rappelle Colette Soler, cette position de victime « *n'est qu'un cas de figure* » car elle relève aussi qu'« *une expérience non douloureuse en soi, le plaisir exquis comme dit Lacan peut être traumatique si le hors sens y est perçu. Ce qui est traumatique, c'est la rencontre du hors sens.* »<sup>777</sup> Ce rappel de l'implication du psychisme dans le traumatisme relie l'effraction du réel sans loi au monde du sujet, qui lui, se trouve régi par ses propres lois signifiantes. « *L'effraction fait vaciller les repères organisant son monde, pouvant rendre alors ce dernier illisible* »<sup>778</sup>. Ce qui frappe se localise

---

<sup>775</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, œuvres complètes/Psychanalyse, Quadrige (Paris : Presses universitaires de France, 2011).

<sup>776</sup> Marie-Françoise Laval-Hygonenq, « Du fonctionnement psychique de survie dans l'univers concentrationnaire », in *La résistance de l'humain*, Petite Bibliothèque de psychanalyse (Presses universitaires de France, 1999), 33.

<sup>777</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 94.

<sup>778</sup> Francis Katchadourian, « Position subjective et traumatisme : un temps suspendu au temps de l'Autre », *Cliniques 2*, n° 2 (2011): 16-29, <https://doi.org/10.3917/clini.002.0016>.

dans un inconscient non refoulé, l'événement n'échoit pas à une symbolisation. Il acquiert une valeur traumatique dans un autre temps, celui où le sujet vit cet événement dans un surgissement étrange et hors sens. Les coups du réel rebondissent sur ce hors sens et amènent une rupture dans l'expression du sujet, rupture dont les échos sont sans mots, sans répondant dans le système symbolique. L'événement insiste dans le vécu sans qu'une parole ne vienne faire apparaître un phénomène langagier dans ce mouvement opaque. Le sujet est démuni dans cette expérience de l'inexistence d'un Autre et de l'absence de rebords aux reflets secourant.

C'est à bout de souffle que ce sujet migrant se présente avec des sensations de souffrances et de sensations corporelles<sup>779</sup>. Éveil en sursaut, cauchemars, impuissance, douleurs, sont les différentes trames discursives sur lesquelles se cognent les vécus des personnes exilées. Leur départ d'un lieu qui a constitué « leur » lieu de vie a pu les contraindre à laisser derrière eux des questions fondamentales sur leurs liens et sur leur être. La sortie, la vie en dehors de ce ou de ces lieux arborent le masque d'un passé houleux, emplis de souvenirs surgissant parfois dans des après coups surprenants et saisissants. La suite de cette sortie difficile s'enlise souvent dans des périples inouïs pour parvenir, dans l'opacité d'une marche sans destination, à s'extraire des griffes de la malveillance humaine et à espérer trouver un lieu d'amarrage pour souffler, trouver asile. Ce périmètre d'une vie nouvelle, au-delà de la sérénité d'un lieu, pose la notion d'asile dans le corps, objets de symptômes qui se répètent en lui sous la force d'une mémoire traumatique. Le traumatisme n'est pas le produit de souvenirs à proprement parler<sup>780</sup>, il est ce qui dans une perception fait envahissement, il doit alors s'inscrire dans l'oubli pour devenir une mémoire à partir de laquelle une langue pourra instruire le sujet autrement.

Dans la pratique clinique auprès de ces personnes, les témoignages sont estampillés de difficultés relationnelles, de troubles somatiques, de plaintes désespérées, d'inconstructibles représentations faisant accepter aux soignants la déchirure du socle sur lequel pourrait se

---

<sup>779</sup> Helena D'Elia et Nathalie Dollez, *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 85.

<sup>780</sup> Nathalie Dollez, « L'œuvre de l'oubli », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 157.

construire un soin. Débordés par des blessures empilées, les ressorts de la demande et d'un dire adressé à l'Autre deviennent aussi impalpables que la sidération engendrée par un mal continu. La démarche du sujet est sans l'issue du dire car ce dernier apparaît plus comme un véritable retour dans l'impensable que comme une issue qui pourrait conjuguer l'horreur à l'exil et donner un cours possible à une parole articulée. La parole est en détresse chez le sujet, elle est aussi suspendue d'adresse. « *Le sujet éprouve une rupture dont l'avenir et le passé se dérobent au détriment d'un présent capturé dans l'instant de l'événement traumatique (...) ce qui exclut le sujet et le suspend là où il ne peut pas se voir ni se penser* »<sup>781</sup>.

C'est toujours autour d'une scène, d'une image arrêtée, inoubliable, avouable ou inavouable, que les choses se passent pour un sujet. Il y est confronté dans ses représentations à quelque chose qui insiste et produit ses effets. Cette scène, parfois d'une grande violence accidentelle ou destructrice, change brutalement et profondément la manière de voir du sujet. Elle lui révèle « *un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie* »<sup>782</sup>, un inacceptable qui entraîne avec lui une fracture entre un avant et un après, opposés par leur différence irréversible. Le sujet souffre d'une vive douleur imposante.

Du point de vue de la psychanalyse, cette douleur est constituante sur deux points importants. D'abord, aussi vive et intense soit elle dans le vécu du sujet, elle exprime une forme de plainte subjective. C'est en effet dans cette plainte que le sujet va pouvoir dire, imparfaitement, des mots adressés à l'Autre. Aussi, la douleur masque, comme tout symptôme, la faille du sujet. Elle dépose, à travers l'événement qui fait basculer pour le sujet, un souvenir écran dévoyant dans son intense souffrance la réalité psychique dans son origine. Cette réalité démontre le déplaisir de la douleur par lequel le sujet passe, son intensité et ses marques qualifiées de traumatiques. La psychanalyse prend en compte ce qu'est la douleur traversée dans le combat singulier de chaque sujet avec son corps. Quelque chose fait rage à l'intérieur où la frontière entre la vie et la mort peut se perforer. Le sujet s'en démet parfois dans le secret de l'impulsivité des mouvements de survie où la douleur et l'hostilité se sont côtoyées. Le réel

---

<sup>781</sup> Helena D'Elia, « Oubli et mémoire traumatique », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 19.

<sup>782</sup> Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits II Texte intégral*, Seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 36.

traversé est une expérience vivante de contact avec la mort. Le sujet en éprouve les effets dans son corps, au plus profond.

Quelque chose de la lutte entre le cruel et la survie habite donc au plus profond du sujet. C'est ce quelque chose que la tendance contemporaine amène du côté du réel traumatique<sup>783</sup>. Il est un fait que le sujet a du mal à se relever de ce que le réel mord en lui. Toutes ses confusions pour en dire des bouts symboliques, dans l'espoir de sortir de l'étreinte de ce réel, aident « à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de tournants historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre »<sup>784</sup>. La douleur du vécu est bien une marque dans l'histoire chargée du sujet ; c'est lorsqu'elle se déplace promptement sur une valeur traumatique qu'elle s'impose comme une empreinte avec tous les effets qui peuvent en découler. Pour Lacan, cette capture convoque ou éjecte le sujet, l'annule ou l'oblige. La douleur « traumatique » ne conçoit pas de réponse, si ce n'est celle d'entendre le sujet qui tente de s'y situer à partir des termes qui l'engluent dans un combat avec lui-même.

Les conditions de la migration se situent sans conteste dans un rapport à la jouissance dont les effets sur les sujets posent la question du traumatisme. Qu'ils soient ou non traumatisés<sup>785</sup>, ces sujets ont traversé des lieux où les exactions ont fortement agi. Pour Janine Altounian, ces configurations réelles ont participé à une rupture de l'intersubjectivité et à une déshérence intrapsychique<sup>786</sup>. La contrainte du mineur migrant peut revêtir cette double expérience traumatique<sup>787</sup>, celle d'une expulsion territoriale et celle d'une absence de l'Autre. Elle est

---

<sup>783</sup> Stéphanie Gilet-Le Bon, « Guerre et trauma », *Trauma et fantasme*, n° 7 (2007) : 29-35.

<sup>784</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 260.

<sup>785</sup> Jean Pierre Drapier, « Le traumatisme c'est quand un fantasme devient réalité », *Trauma et fantasme*, n° 7 (2008): 131-43.

<sup>786</sup> Janine Altounian, « Les héritiers des génocides », in *Le traumatisme psychique, organisation et désorganisation*, Monographies de psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 125.

<sup>787</sup> Didier Drieu et François Marty, « Figures de filiation traumatique », *Dialogue* 168, n° 2 (2005): 5-14, <https://doi.org/10.3917/dia.168.0005>.



présente dans les récits d'exclusion du champ humain, mais aussi dans ce qui apparaît comme une rupture des sentiments d'appartenances filiaux. Les rencontres avec ce réel oppressant n'empêchent pas le processus de l'exil psychique. Cet exil amène le sujet dans une paradoxalité où il reconnaît la marque du manque à être tout en accédant, grâce au langage, « à une généalogie sans laquelle toute possibilité de penser, de s'inscrire et de se dire dans une filiation serait totalement hypothéquée »<sup>788</sup>.

Le réel traumatique apparaîtrait dans ce moment de tension où l'impensable démonte totalement les digues figuratives du sujet. Cet écho destructeur poinçonnerait l'événement traumatique dans une cause réelle, extérieure au sujet, dans laquelle il serait la victime de l'événement. Cela l'éloignerait d'une implication subjective et démontrerait simultanément les processus dynamiques internes. Ce rapport collusif entre la cause et le trauma provoque une linéarité du phénomène. Le savoir perce l'aspect pulsionnel du traumatisme pour le ranger du côté de l'immonde dont le sujet en serait une victime. Le sujet peut répondre à cette inscription statique. Il se fixerait en quelque sorte au traumatisme si l'on considère avec Mohammed Ham qu'il inscrirait alors sa subjectivité dans le traumatisme, traumatisme événementiel qui en retour situerait pour le sujet son origine dans l'événement. « Ainsi, la question de l'origine événementielle et la question de l'événement traumatique se rejoignent dans une forme de vigilance inouïe, anéantissant le mouvement processuel de la pensée »<sup>789</sup>. Or, à ce débordement du réel, la réponse dans cette forme épurée ne dissout pas totalement le phénomène, car, à ce qui s'expliquerait ici, le réel se présente comme ravinement<sup>790</sup>. C'est pourquoi le sujet porte avec lui les précipices du réel, qui rendent illisibles son monde, mais aussi les signifiants qui pourront le mettre sur la voie métaphorique.

Au niveau théorique, la névrose traumatique de guerre a exercé une influence sur l'évolution de la pensée de Freud. Dans « *Au-delà du principe de plaisir* », il pose deux éléments essentiels sur cette névrose ; d'abord, il amène la notion de frayeur, qu'il corrèle et différencie

---

<sup>788</sup> Mohammed Ham, « Origine, exil, généalogie et filiation : quand la transmission est dans l'impasse », *Cliniques méditerranéennes* 63, n° 1 (2001): 167-77, <https://doi.org/10.3917/cm.063.0167>.

<sup>789</sup> Ibid., 169.

<sup>790</sup> Jacques Lacan, « Lituraterre », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du seuil, 2001), 17.

de l'angoisse et de la peur en démontrant le réel effet de surprise face auquel se trouve le sujet. Aucune possibilité pour lui d'anticiper la rupture dans le moment du réel, ce qui entraîne des difficultés chez ce sujet pour se défendre devant l'événement. Les conséquences au niveau symptomatique sont importantes, elles provoquent un affaiblissement des fonctions psychiques<sup>791</sup>. En ce qui concerne le traumatisme, sa signification est celle d'un réel irreprésentable.

Freud a construit une vision du traumatique qui rend compte des traces qui s'inscrivent pour le sujet dans un trajet qui va de la perception que le sujet a du réel à la conscience qu'il peut en avoir. Il casse dans un premier temps sa vision de « *sa neurotica* » et fait « *le constat certain qu'il n'y a pas de signe de réalité dans l'inconscient, de sorte que l'on ne peut pas différencier la vérité et la fiction investie d'affect* »<sup>792</sup>.

Ce tournant épistémologique est décisif car il signifie l'abandon d'une théorie longtemps acceptée que les scènes de séductions rapportées par des patients étaient des scènes réelles. Il fait entrer dans sa réflexion l'existence de créations fantasmatiques qu'il considère désormais comme un enjeu de la discipline psychanalytique. Ce virage détermine la pratique dans une approche du patient comme sujet de son histoire psychique, sujet œdipien désirant, là où ce sujet vient à l'analyse en portant le fardeau d'être l'objet d'un destin indéterminé et revendiquant un statut de victime. Dans cette conception, les aléas de la vie, les coups du réel ou les séductions réelles sont mêlés aux jeux pulsionnels et fantasmatiques du sujet. Pour autant, à ce moment-là de sa réflexion, Freud donne toujours une place importante au traumatisme et fonde une notion dans sa théorie, celle de l'après coup.

Pour en rendre compte, le cas Emma, publié par Freud dans la naissance de la psychanalyse, et souvent repris dans la littérature psychanalytique, peut nous livrer quelques éclairages. Voici les commentaires de Freud :

---

<sup>791</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque payot 44 (Paris, 1968), 280.

<sup>792</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1897-1904. Edition complète*, Presses Universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2006), 335.

*« Emma est hantée par l'idée qu'elle ne doit pas entrer seule dans une boutique. Elle en rend responsable un fait remontant à sa treizième année (peu avant la puberté). Ayant pénétré dans une boutique, elle aperçut les deux vendeurs (elle se souvient seulement de l'un d'eux) qui s'esclaffaient. Prise de panique, elle sortit précipitamment. De là l'idée que les deux hommes s'étaient moqués de sa toilette et que l'un d'eux avait exercé sur elle une attraction sexuelle. [...] cette impression aurait dû depuis longtemps s'effacer [...].*

*Ainsi le souvenir resurgi n'explique ni l'obsession. Ni la détermination du symptôme.*

*L'analyse met en lumière un autre souvenir qui, dit-elle, n'était nullement présent à son esprit au moment de la scène [précédente]. À l'âge de huit ans, elle était entrée deux fois dans une boutique pour y acheter des friandises et le marchand avait porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux. Malgré ce premier incident, elle était retournée dans la boutique, puis cessa d'y aller. Par la suite, elle se reprocha d'être revenue chez ce marchand, comme si elle avait voulu provoquer un nouvel attentat. »<sup>793</sup>*

Freud attribuait à ce moment-là au traumatisme une origine sexuelle. Le traumatisme s'inscrivait pour lui dans un continuum où l'excès de stimulations dépasse les capacités de défense du psychisme au moment de l'événement. Ce noyau traumatique trouvait place dans l'organisation psychique marquée par le conflit inconscient, mais il restait le plus souvent inaccessible à la personne. Lorsqu'Emma et Freud identifient le rire comme lien entre les deux scènes rapportées, le sens sexuel tenu ignoré jusque-là dans la première scène revient inconsciemment et donne une explication à cette crainte paralysante de rentrer seule dans un magasin. Les conditions historiques de la survenue du symptôme d'Emma apparaissent ici au cœur de l'événement de la première scène, jusque-là refoulée. Elles font de cet événement la scène de séduction dans laquelle l'enfant subit passivement les mouvements pulsionnels de cet homme. La seconde scène, apparemment anodine, voit resurgir par des ponts associatifs des traces mnésiques de séduction enfouies dans la première. C'est dans l'après coup de cette seconde scène qu'un afflux d'excitations vient déborder le sujet et exerce une rupture sur les capacités défensives de son appareil psychique. *« Quelque chose qui n'a pas été appréhendable à l'origine ne l'est qu'après coup, et par l'intermédiaire de cette*

---

<sup>793</sup> Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France (Paris : Presses Universitaires de France, 1979), 364.

*transformation mensongère – proton pseudos. C'est par là que nous avons l'indication de ce qui, chez le sujet, marque à jamais son rapport avec das Ding comme mauvais – dont il ne peut pourtant formuler qu'il soit mauvais autrement que par le symptôme* »<sup>794</sup>. Pour Freud, c'est alors comme souvenir que la première scène devient traumatique. Ce qui était refoulé a, lors de cette deuxième scène, exercé une force attractive sur la conscience du sujet. Le sujet est alors à même de faire un lien à partir du signe anodin vécu dans la deuxième scène, le rire des vendeurs pour Emma, avec la dimension traumatique vécue dans la première scène. Le Moi du sujet passe, en cet instant de la survenue du symptôme, d'un lieu protégé par le refoulement à un lieu où s'exercent la répulsion et la contrainte dans le temps présent. Le traumatisme habite le sujet dont les défenses ne sont plus capables, par le biais du refoulement, de créer la distance nécessaire avec l'événement.

Freud, dans sa description, démontre que le symptôme prend naissance dans l'articulation contingente et signifiante entre les deux scènes. C'est bien la deuxième scène qui apporte une interprétation à la première plus ancienne. Cela révèle à Freud une lecture du traumatisme car dans sa description, cette première scène dévoile une séduction sexuelle que la jeune enfant a subi passivement. C'est d'ailleurs ce qu'il soutient lorsqu'il observe que dans l'hystérie, le souvenir refoulé peut devenir un trauma après coup. Cela présente le caractère traumatique d'un événement dans une signification apportée après coup. La réflexion de Freud sur le cas d'Emma, où les deux scènes présentées sont articulées l'une à l'autre, faisant de la seconde un souvenir écran et déclenchant, met en rapport à un niveau inconscient une séquence signifiante. Il est important de ne pas la figer dans une trop interprétation<sup>795</sup>.

La question se pose alors de savoir si ce qu'il en émerge du côté de la jeune femme est un symptôme ou un traumatisme. Pour cela, un retour sur la scène imaginaire est nécessaire. Cette scène fait fuir sans explication la jeune femme. La connexion se fait symboliquement avec l'épisode de la scène de l'épicier. Cette première scène prend alors un nouveau sens au niveau sexuel, elle devient la fonction de l'Autre scène, cause cachée de la fuite d'Emma, et

---

<sup>794</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 90.

<sup>795</sup> Jean Pierre Drapier, « Le traumatisme c'est quand un fantasme devient réalité », *Trauma et fantasme*, n° 7 (2008): 131-43.

probablement la cause de son symptôme<sup>796</sup>. Emma vit la position d'être l'objet de la jouissance de l'Autre au-delà d'une scène qui revêt un caractère plaisant. Ce qui se structure dans la composition de cette scène imaginaire, qui vient faire écran, avec cet Autre scène, d'abord insu mais qui flirte avec cet écran, repositionne l'image du contexte de la première scène et lui donne une signification en relation avec la scène que le sujet relate. L'instant du rire des vendeurs tutoie la scène de l'épicière sur cet aspect anodin mais il est aussi primordial car dans cet Autre scène, le sujet est mis en relation avec ce qui le regarde. Un mélange « *de vérité et de fiction investie d'affect* »<sup>797</sup> dresse ici une première conception du fantasme chez Freud.

Mais le message ne parvient qu'à moitié au sujet, sujet barré par définition qui n'a accès qu'au mi-dire. Lacan amène une nuance à cet énoncé du fantasme de Freud. Pour lui, la captivante scène du fantasme répond à une image que le sujet voudrait voir mais qu'il ne verra jamais. Car ce dont il s'agit, c'est de « *l'objet a qui manque dans la scène qui représenterait ce qu'il est pour l'Autre* »<sup>798</sup>. Lacan pose ainsi la conjonction impossible entre le sujet et l'objet et le fait que ce n'est pas de la réponse de l'Autre qu'il s'agit mais bien de l'objet dont l'Autre ne peut pas répondre. Lacan détermine dans le fantasme un désir de voir se projeter une scène sur un écran sans que jamais la scène ne soit réellement vue car elle manquera toujours.

L'obscénité des événements traumatiques que subit un semblable saisit particulièrement le sujet. Une scène qui relate des faits dont la cruauté est intense peut mobiliser chez celui qui en reçoit la déclaration, souvent inconsciemment, la jouissance du fantasme. Cette catastrophe ne suscite pas qu'horreur et actions secourables, elle fascine aussi. Si elle conjugue un attrait à l'horreur, elle mobilise l'autre, ce qui est assurément important, mais demeure une grande difficulté à œuvrer avec elle car s'y amalgame un rapport à la jouissance. La psychanalyse informe de son choix éthique de rappeler que le fantasme freudien est une scène que l'on imagine pour son plaisir et qu'elle est reliée à une scène de maltraitance. Dans

---

<sup>796</sup> Bernard Nominé, « La scène du traumatisme et l'Autre scène du fantasme », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, 2008, 72.

<sup>797</sup> Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France (Paris : Presses Universitaires de France, 1979).

<sup>798</sup> Bernard Nominé, « La scène du traumatisme et l'Autre scène du fantasme », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, 2008.

ce fantasme, le sujet est réduit à un regard qui jouit du traumatisme subi par l'autre<sup>799</sup>. Toutes les représentations qui ont pu être à l'origine refoulées se voient mobilisées dans le lieu de l'inconscient où une logique féroce d'un système invisible agit mais reste inaccessible. Son pouvoir peut se renforcer de toute la méconnaissance du sujet dans ce fracas qui se récite, qui l'informe en même temps qu'il l'exclue d'une conscience réelle. Il s'impose à ce témoin une division entre son statut d'exilé et celui de faire face au récit sans preuve, perturbation qui peut entraîner un retranchement tyrannique inconscient.

Lorsqu'il s'agit de violences politiques, d'exactions destructrices et meurtrières, le témoignage ne voile pas pour autant, dans le saisissement traumatique, la part de jouissance du fantasme. Sur cet élément, Bernard Nominé<sup>800</sup> observe que la justesse du sens apportée sur un événement valorise parfois un traumatisme qui n'avait jusque-là pas de sens pour le sujet. Sa remarque nous alerte sur la complexité traumatique des événements lus, non pas par le sujet subissant mais par d'autres qui peuvent mobiliser à travers leur écoute, leur lecture et leur élaboration, une définition traumatisante d'un fait. Ce qui se passe pour le sujet dans le traumatisme, c'est une effraction qui le saisit dans la rencontre avec un réel qui l'exclut et face auquel il porte les séquelles de traces inoubliables. Lacan est clair sur l'objet du fantasme qui est ainsi rejoint et qui atteint le sujet. « *Il est l'objet d'un sévice et ce sévice consiste à le dénier comme sujet, à réduire à rien son existence comme désirant, à la réduire à un état qui tend à l'abolir en tant que sujet* »<sup>801</sup>.

Ses mots démontrent l'intrication du trauma et du fantasme. Ils permettent aussi de faire opposition à une traque des souvenirs dont le dire serait libérateur. Car il le dit bien, la légitimité des reconstructions inconscientes demande une distinction entre fantasme et souvenirs. Le fantasme n'est jamais ce qui se trouve à la pointe du souvenir. Les défauts de traitements ouverts à l'idée que le souvenir serait l'objet d'une réhabilitation subjective mettent l'événement traumatique dans une position d'événement réel, et donc le traitement de ce dernier, dans une nécessaire remontée du souvenir. Ces voies s'ouvrent à tous les

---

<sup>799</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 238.

<sup>800</sup> Bernard Nominé, « La scène du traumatisme et l'Autre scène du fantasme », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, 2008.

<sup>801</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (éditions du seuil, 1998), 238.

forçages et à toutes les suggestions<sup>802</sup>. Impliquer le sujet demande un autre rapport à l'événement et à son souvenir, il met le fantasme en tant que réalité psychique au cœur de l'écoute analytique.

C'est dans son rapport à la première guerre mondiale que Freud est amené à reprendre le concept de traumatisme. La rencontre avec l'obscénité du réel a grandement heurté les fondements civilisationnels sur lesquels jusque-là il pensait que la destructivité humaine était contenue<sup>803</sup>. L'idéal civilisé vole dans les éclats de ce réel et entraîne une tension psychique excessive qui suspend l'élaboration et rend impossible le refoulement.

Le choc traumatique est en deçà du trauma freudien car le sujet en état de choc est au prise avec une angoisse particulière, existentielle, voisine de l'inquiétante étrangeté. Le sujet voit son familier se renverser en restant proche de lui. Le choc produit ce coup où le sujet se sent étranger dans son familier monde qui tombe en ruine. « *Pour survivre, le sujet fait appel au mécanisme de clivage : le vécu qui ne se transforme pas en souvenir reste enfermé dans le non-dit, oublié et omniprésent à la fois, et devient un corps étranger* »<sup>804</sup>. Le sujet est confronté à un inoubliable. Freud voit alors dans la contrainte de répétition cet effort d'une remémoration pour que du refoulement un souvenir reconstruit advienne. Le souvenir se maquille du fantasme jusqu'à ce qu'il puisse être supportable. Cet effort de mémoire est ce qui trace une voie au sujet entre une sidération défensive produisant de l'inhibition et une forme de cicatrisation. Le sujet passe alors du choc à la représentation ; l'effraction du réel se trouve refoulée dans cette représentation où le réel passe à la mémoire, « *seule susceptible d'amener l'oubli et l'apaisement.* »<sup>805</sup>

---

<sup>802</sup> Sidi Askofaré, « Trauma ou fantasme ? Considérations sur la cause et le réel de la névrose », *Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien*, n° 7 (2008): 77-89.

<sup>803</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., *Psychanalyse* (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

<sup>804</sup> Martine Menès, « D'un traumatisme à l'autre : ce qui se transmet de l'exil », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 70, n° 4 (2007): 37, <https://doi.org/10.3917/lett.070.0035>.

<sup>805</sup> Colette Soler, *L'époque des traumatismes* (Rome : Biblink éditeur, 2004).

Souvent, l'effraction psychique que les retours incisifs du réel imposent ainsi que la réalité d'une précarité les exportent de leur expérience d'exil, qualifiée par ailleurs d'insoutenable. Leur statut précaire d'étranger, même chez les mineurs, fait peser sur eux une réalité redoutable dans l'injonction de rendre visible à l'autre des comportements fiables et stables sans l'encombrement du symptôme. Ils sont assignés à cette place particulière où le relief d'une subjectivité singulière ne doit qu'être faiblement visible car elle est toujours au risque du refus de son étrangeté<sup>806</sup>. Nous voyons se dessiner dans ce même lieu subjectif une atteinte à deux portées, l'une considérant la limitation de l'expression de soi, l'autre l'achoppement d'une scène psychique<sup>807</sup>. Agamben parle de la « *figure limite* »<sup>808</sup>, figure imposée/exposée entre l'inclusion et l'exclusion pour signifier la place que prend le réfugié. Il s'agit pour lui d'une indétermination structurelle. La voix du sujet se mesure aussi à cette aune, dans ce qu'il perçoit de son autorisation à dire un sentiment d'irréalité car il est aussi soumis à l'introjection d'une figure esthétiquement rejetée, fourbie aux portes du social et à celle de la demande. Comme le remarque Sissy Rapti-Escurier, « *la demande d'asile ne passe par uniquement par un dire, dans un premier temps, cela peut s'agir d'une tentative extrême de survie qui dessine, de fait, la nécessité d'un refuge bien en amont de la formulation d'une demande.* »<sup>809</sup>

Pour que cette formulation débute, le sujet doit percevoir une autorisation du dire chez l'Autre. Lorsque le sujet se laisse assigner à l'identité culturelle, qui prend de plus de place, de migrant, il se laisse entraîner dans une parole qui lui dicte les énoncés historiques et les fondations du lien à venir. Il est déposé dans un lieu qui ne fait pas abri car ce lieu est recouvert par l'impossibilité d'accéder à la profondeur singulière de la psyché humaine. Cet enclos se

---

<sup>806</sup> Davide Giannica, Gabriel Inticher Binkowski, et Marie Rose Moro, « Le refus de l'étranger. Migrations, discours et exclusions dans la subjectivité néolibérale », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 29-46, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0029>.

<sup>807</sup> Élise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

<sup>808</sup> Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, L'ordre philosophique (Paris : Seuil, 1997), 32.

<sup>809</sup> Sissy Rapti-Escurier, « Question sur les effets subjectifs de la nomination dans le cas des sujets exilés », in *Trajets et sites de l'exil: psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 74.



nomme inclusion car il enferme le sujet dans la perte de son exil, dans le lieu étrange de son étrangeté, sans accès à sa dimension singulière. Les bourdonnements traumatiques que nous venons d'évoquer dans un distinction entre trauma et fantasme s'ouvrent possiblement à une autre lecture de déchiffrement si le sujet n'est pas uniquement ramené aux événements de ses exclusions. La précision suivante de Sidi Askofaré nous éclaire : « *le fantasme, non pas comme simple doublure imaginaire d'un événement réel vécu, mais le fantasme en tant que construction imaginaire nouant, symbolique et réel certes, mais qui a la même efficence dans la causation des symptômes qu'un événement réel : soit une réalité psychique* »<sup>810</sup>. Elle est un rappel que dans la parole du sujet lorsqu'il se montre avec des signes traumatiques, il fait une tentative devant la coupure et le manque. Il tente de se différencier du renvoi où le réel l'a fustigé et perdu entre son histoire et une Autre histoire dans laquelle il a été entraîné. Son traumatisme rejoint le point du sujet exilé qui porte en gage de son déplacement l'enjeu de sa singularité face aux brisures de la transmission. Il n'est pas à « *thérapeur* »<sup>811</sup>, mais à traduire afin qu'une élaboration puisse ne pas être empêchée. Il est donc à entendre comme ce qui est aussi une carence du sujet exilé.

---

<sup>810</sup> Sidi Askofaré, « Trauma ou fantasme ? Considérations sur la cause et le réel de la névrose », Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 7 (2008): 82.

<sup>811</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien?*, Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 71.

## *La voie/voix du symptôme*

Avant même sa naissance, l'être humain est social et parlant. Il ne peut exister en dehors de l'espèce humaine, ni en dehors du lien avec les autres. Cela le rend d'emblée social. Ce qui le lie aux autres est multiple et divers, grandement complexe et ne peut fournir une explication aux modes de liaisons des humains entre eux. Pour autant, Freud identifie le contrat social par la constitution d'une énergie liée. Le groupe social est maintenu dans un lien grâce à une unité, une force qui crée des liens durables. C'est éros, par la dérivation de la nature libidinale qui soutient ce lien. Aussi, ce lien social repose sur la reconnaissance de sources hostiles, qui, en se liguant contre un Autre, crée un attachement positif. Cet attachement est une identification. Cela permet à Freud d'affirmer l'existence chez l'être humain de l'agressivité et de la haine, promptes à se déployer mais qu'il considère comme insondables. Son intérêt pour le groupe social s'appuie sur cette dernière considération. Freud l'introduit après avoir mis en évidence la dimension de la répétition, cette « *tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir, en se mettant au-dessus de lui* »<sup>812</sup>. Freud démontre que le sujet est amené à composer avec cette répétition floue et confuse. Elle s'immisce dans la réalité du sujet, prend les apparences de la fatalité quand la psychanalyse trouve chez elle des traces primitives d'éléments refoulés. Elle éclipse le travail du moi dans son effort de conformité au principe de plaisir. Elle démontre surtout l'existence d'une matérialité primitive manifeste chez le sujet, prompte à surgir, avec laquelle le sujet déploie un sentiment étrange et des processus contenant. La voie du symptôme s'ouvre sous ces effets dans des signaux constitués de causes imaginaires, symboliques et réelle<sup>813</sup>, ce qui augmente le trouble de la connexion cause/conséquences, aussi identifié par Freud. L'expression de la charge libidinale est relevée dans la diversité de ses percussions des chaînes associatives et intensifie une errance imaginaire. C'est dans ce noyau déviant de la répétition et de son intensité que se constitue

---

<sup>812</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Petite bibliothèque Payot 44 (Paris, 1968).

<sup>813</sup> Claudette Damas, « Réel du symptôme et logique collective », *Que faisons-nous des symptômes ?* n° 5 (2006): 153.

le symptôme qui dépasse le sujet dans sa plainte et sa formulation. Il détourne le sujet du monde<sup>814</sup>.

C'est après cela qu'il vient à la question de la psychologie collective, en faisant l'hypothèse d'une pulsion de mort travaillant contre éros, éros qui selon lui unit, fait lien<sup>815</sup>. Pour Freud donc, ne peut être remise en doute l'existence d'instincts grégaires primaires<sup>816</sup>. Il relie les phénomènes de la psychologie collective à la question cohésive du groupe social. Il note à cet endroit plusieurs éléments. Tout d'abord, il s'interroge sur l'obéissance, ce qu'il nomme l'étrange docilité, qui va parfois jusqu'à l'extrême. Au consentement de la troupe civilisée, il porte l'observation de la servitude volontaire et dans celle-ci, le manque de réflexion. Il note la mise en suspens de la rationalité, l'abandon de la personnalité à une pulsion sociale homogène<sup>817</sup>. Petit à petit, est décrit le déplacement d'un sujet conscient à un sujet uniquement fait de pulsion que Freud identifie mais a du mal à expliquer. Cependant, ce déplacement impose en dernière extrémité une haine sauvage qui pour lui se substitue à l'antipathie<sup>818</sup>. Ces éléments discernent une topologie psychique dans laquelle cette terre étrangère interne au sujet déloge le moi de la maîtrise. Les fantasmes et les pulsions qui dominent la vie psychique recensent cette cruauté chez l'humain, le moi en est en quelque sorte l'esclave dans des périmètres où la frontière est restée fragile. Lorsque les interactions sociales sont paisibles, ces conflictualités produisent un échange dynamique et régulé par une économie psychique souple et adaptée. En temps de crise, ou de rapports ardents vis-à-vis d'une population particulière, cette économie psychique est soumise à des intrusions. Le moi

---

<sup>814</sup> Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France (Paris : Presses Universitaires de France, 1979), 368.

<sup>815</sup> Colette Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?* Éditions du Champ lacanien, Études (Paris, 2012), 20.

<sup>816</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

<sup>817</sup> Sigmund Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XVI, 1921-1923*, Presses Universitaires de France, vol. XVI, Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 1991), 12.

<sup>818</sup> *Ibid.*, 15.

menacé peut entrer rapidement dans une disposition plus rejetante et clivante contre ce qui le menace<sup>819</sup>.

Les migrations des êtres humains, qu'elles soient d'ordre politiques, ethniques, familiaux, liées à une errance déjà existante, ou écologiques portent une dimension d'exil. Elles la font être et lui donnent une consistance ordinaire. Les migrants soulèvent un rapport au monde très problématique, très douloureux, parfois exaltant. La traversée des frontières est transgressive mais elle fait de l'exil vécu dans une durée immatérielle un nœud différent et familier. L'exil mobilise chacun dans son approche caractéristique du monde commun ; il affranchit de l'obsession des barrières. La citation de Lacan ci-dessous peut nous aider à comprendre le phénomène entre là où semble chuter le migrant et ce qu'en fait le sujet exilé. Il dit ceci : « *La frontière certes, à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont même pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure* »<sup>820</sup>. A le suivre, le franchissement des frontières n'est pas lisible pour celui qui entre sans signifiant. Le migrant serait celui non atteint par la division entre ces deux lieux, désancré territorialement, un sujet dont la porosité s'édifie dans ce non-passage. Lacan apporte une critique à cette assertion, celle de la lettre, qu'il considère littorale. Comme il le dit plus loin, l'effet de langage commande cette fonction<sup>821</sup>. Il pose certainement là un autre effet, celui de la rupture entre un élément qui vise un paradigme d'assujettissement et une dimension subjective qui comprend l'exil dans sa demeure. La notion de migrant renfermerait cet amalgame vide de sens, empêchant le déplacement, alors que l'exilé récupère, dans son bannissement, cette étrangeté, de fait symptomatique.

Si c'est confus pour eux, les exilés temporalisent le rapport au monde. L'avant est un champ perdu, pris dans le fantasme des origines. Il pose la question du début de la vie et de ses ambiances symboliques. Le pendant ouvre sur des territoires aux assises dénaturées par l'errance déposant la marque de la souffrance et du manque d'hospitalité. Ce champ traversé est celui d'une invasion dont la représentation est barbare et soulève la curiosité sur l'être qui

---

<sup>819</sup> Sigmund Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 2005), 129-57.

<sup>820</sup> Jacques Lacan, « Lituraterre », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du seuil, 2001), 14.

<sup>821</sup> *Ibid.*, 14.

en survit. Puis, plane imaginativement sur l'exil une dimension où se développent des rêves de bonheurs, d'accomplissements, de liens sur des terres paisibles et promises. L'accès à ces lieux représenteraient l'excès dans lequel le sujet pourrait être car ces mondes sont inaccessibles, ou plus simplement différés. Ces trois registres expriment une métaphore de l'exil du sujet. Ils composent une part de rejet et de nostalgie avec un monde pluriel, où adviennent l'épreuve comme l'ordinaire, dans des expériences de vie qui font apparaître, pour les sujets qui en subissent la dureté, une traversée du négatif. La condition de ce sujet est décisive dans ce qui fait un peu trop retour pour lui de ces moments, excessifs certes, mais qui marquent dans son vécu, ce qu'il faut pour ressentir et dire ensuite dans une langue affectée. Une des personnes interrogée pour ce travail énonce la symbolique du littoral et de la marque de la frontière franchie. Son propos témoigne des effets de passages entre deux territoires, entre lui et l'autre, entre l'intime et l'extime. Il marque cette différence, il s'incarne dans un lieu qui n'est ni sien, ni à l'autre. « *L'exilé est être du littoral, à la limite de la terre et de la mer, donc un passeur de rives, fut ce par la force des choses* »<sup>822</sup>. Il habite finalement cet entre-deux doué d'un support langagier. Il se négocie une place tout en parlant de ses lieux interdits. Sa ligne de crête s'élargit par la mise en mouvement des signifiants qui lui permettent d'appréhender ce qui s'élide sans perdre la fermeté de sa forme.

Ces réflexions sur le sujet de l'exil posent sur la notion d'inclusion dans le social des éléments résiduels liés à ce sujet exilé. Ils sont irréductiblement liés à une forme d'exclusion. La tendance à induire une clôture nationale est certainement incontournable ce qui fait de l'étranger une figure naturellement et fatalement exclue. C'est pourquoi, après ce parcours sur le chemin escarpé de la politique, il importe de voir ce qui se manifeste du côté du sujet. Aux incidences qui le frappent dans cette forme de non-assignation, le sujet issu de la migration donne cette impression de s'y abandonner et celle de ne pas pouvoir s'en sortir. Sauf à l'écouter et à porter un regard qui va au-delà de la psychologisation, de la psychopathologisation ou encore de la tendance à raisonner de manière culturelle<sup>823</sup>, il est quelque chose du sujet qui est relié à la création et à la manière dont les choses se fondent.

---

<sup>822</sup> Paul Laurent Assoun, « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 40.

<sup>823</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004).

C'est son expérience qui donne le ton de cette création<sup>824</sup>, mais bien sûr à la condition, et cette fois non conditionnée, qu'une offre d'écoute soit faite, à distance du sensationnel et hors du lieu d'une soumission à l'isolement, des effets de l'exil dans une parole qui exile elle-même.

Freud a beaucoup insisté sur l'étude des voies et des conditions de formation des symptômes. Il considérait que c'était un moyen sûr pour concevoir ensuite le chemin à suivre pour leur résolution. Rapidement, il a été conduit à déduire l'existence du fantasme inconscient. Il l'a assimilé à une grande étendue imaginaire où le sujet peut puiser des gains de plaisir qui renvoient aux pulsions. Ces motions pulsionnelles sont à la fois les éléments qui composent les symptômes et les motifs rudimentaires de leur formation<sup>825</sup>. Elles enseignent le sujet sur une présence en lui de choses étranges, pas totalement conscientes, qui le laissent dans l'inconnu sur les motifs. Les pulsions nomment la cause sexuelle inconsciente du symptôme névrotique. C'est de cet endroit-là qu'il vient, il sert l'exigence de satisfactions des pulsions, il sert la jouissance. Il y a dans le symptôme une insistance qui se manifeste, mais elle n'ouvre pour autant pas la voie à la signification car le sens que l'on s'évertue à mettre sur le symptôme se heurte au noyau irréductible de jouissance<sup>826</sup>. Le bon sens représente trop la suggestion et son effet, qui, pour Lacan, amène au pire<sup>827</sup>, et ramène le sujet dans le puits d'une jouissance dont le fond serait de ne justement pas y être représenté. L'articulation du symptôme aux pulsions détermine la conception freudienne du symptôme. Des voies obscures dans le sujet suivent un chemin étrange, assurent de leur présence dans une sorte d'inconvenance, sans que le sujet n'en comprennent le sens, mais non plus le chemin qu'elles empruntent. La souffrance qu'en reconnaît le sujet est liée aux résidus de ses pulsions réprimées. S'il s'en plaint, il n'ouvre pas le chemin de leur unique reconnaissance et de leur

---

<sup>824</sup> Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Presses universitaires de France, Epitres (Presses universitaires de France, 1998).

<sup>825</sup> Sigmund Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytique », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1920*, PUF, vol. XV, Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2012), 100.

<sup>826</sup> Sol Aparicio, « "Faute de pouvoir en dire plus ni mieux" ou qu'est-ce que la réalité sexuelle" ? », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, n° 13 (2014): 15-27.

<sup>827</sup> Jacques Lacan, « Télévision », in *Autres écrits* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 514.

signification pour s'en débarrasser, il se soumet aussi à l'insu de ce qu'elles satisfont de manière substitutive<sup>828</sup>.

### *Le mot de passe*

Avec le sujet mineur migrant, le social s'agrément de d'être celui qui répond à deux niveaux différenciés. Il pose d'abord sur le mineur non accompagné un discours où le sujet est un être de besoin confronté à la précarité. Cette précarité se décline dans le croisement de la demeure, du travail, de l'intégration et de l'acculturation. Sur chaque point, le social édifie une fonction au point que ce besoin se trouve complémenter par des attitudes orientées. En effet, l'offre relationnelle est aussi soutenue dans un rapport affectif, engagé et vertueux<sup>829</sup>. L'expérimentation contingente de cette précarité crée une position particulière pour le sujet. Lorsqu'il demande, il accepte d'être dans une position d'attente suspendue étant donné son statut premier d'être dans le besoin. Son être sujet ne cache pas l'hypothèse freudienne de l'inconscient. Il ne se présente pas comme une machine au guichet du besoin, il est un sujet, ce qui suppose que son action, « *qu'il soit sain ou malade, qu'elle soit normale ou morbide, a un sens caché auquel on peut aller* »<sup>830</sup> et dans lequel son interlocuteur va avec ses orientations morales et sans que dans ce lieu il n'en mesure possiblement les effets.

Le sujet mineur migrant est pris dans ce rapport au maître du discours, il en fait la mesure ou l'ignore, ce qui joue sur l'émergence d'une parole et de la jouissance qu'elle entraîne. L'idée de sens caché nous indique une discontinuité entre l'action de l'homme et la maîtrise qu'il peut en avoir. La forme fondamentale du sujet n'est pas celle de son énoncé, elle lui permet une distinction entre l'individu qu'il est, et le sujet qu'il représente<sup>831</sup>. Mais lorsqu'il est aux prises avec l'Autre de la demande, il peut être réduit à l'individu qu'il représente dans le

---

<sup>828</sup> Sigmund Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1920*, PUF, vol. XV, Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2012), 43-51.

<sup>829</sup> Rahmeth Radjack et al., « L'accueil des mineurs isolés étrangers : un défi face à de multiples paradoxes », n° 67 (2015): 54-64.

<sup>830</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 360.

<sup>831</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 11.

discours. Un jeu complexe crée tout de même la mesure d'une réponse au besoin recouverte par un discours social entraîné. Ce jeu est toujours figé dans la même règle instituée. Il est réglé par le discours et ce par quoi le sujet se représente dans ce discours. La fêlure<sup>832</sup>, qui oriente Freud dans l'hypothèse de l'inconscient, est soulignée et contrainte sur un chemin correctif. Autrement dit, ce qu'il en est de la défaillance d'une personne migrante dans sa demande réifie un ordonnancement dont les dénominateurs moraux et bienveillants soutiennent une éthique accueillante<sup>833</sup>. La voix du sujet est écoutée à l'endroit d'un défaut et non d'un manque structurel. Ce dysfonctionnement devient le problème, il est même nommé ruse par les interlocuteurs du sujet.

Pour exemple, cette séance d'analyse de la pratique professionnelle dans un foyer qui accueille des jeunes mineurs non accompagnés à la recherche d'un logement :

Ce jeune syrien qui, ayant fui l'État islamique et les promesses de mort qu'il déclare, après moult épreuves tant migratoires qu'administratives à son arrivée en France, dépose la demande normale dans l'évolution de son intégration d'une habitation autonome. Tout est bien aligné, sauf que sa demande souffre d'un manque d'allégeance dans sa formulation. Il est pressé, angoissé, incertain. Il a des difficultés à communiquer dans un français approximatif et qui plus est sans l'assistance complexe de sa propre langue dans laquelle il aurait été très peu stimulé ; l'équipe raconte qu'il est illettré dans sa langue. Il peut se disqualifier dans son rapport à l'autre avec lequel il entretient une relation ambiguë entre défiance et besoin. Son histoire est émaillée de points indépassables. Elle se mêle à un quotidien dans lequel un relief affectif se laisse entrevoir, donnant à l'achoppement de certaines de ses demandes un autre accent, une autre demande à réaliser<sup>834</sup>. Or cette demande-là n'a plus de

---

<sup>832</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien* (Paris : Éditions du seuil, 1973), 27.

<sup>833</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse, Seuil, Essais* (Paris, 2019), 361.

<sup>834</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le champ freudien* (Paris : Éditions du seuil, 1973).



filtre, il la formule en ces mots : « tu dois m'aider ! ». Se réunissent dans son injonction des choses et des événements sans repère pour lui. Il n'a pas d'autres mots que ceux de la compulsion de l'ordonnance certainement pour la seule raison qu'il se retrouve en langue étrangère, celle où il manque toujours un mot devant la particularité de l'effroyable<sup>835</sup>. Malgré la dimension d'apaisement dans le dispositif qui l'accueille, un vécu l'approche d'un sentiment angoissant où sa psyché se tranche en plusieurs instances sous l'influence d'un contenu dangereux<sup>836</sup>. Mais ses interlocuteurs n'entendent que l'ordre et la jouissance morbide de son énonciation.

### L'histoire du mot de passe !

A ce point de l'histoire, son être au milieu de nulle part ne l'exclut pas pour autant de l'aide que le dispositif veille bien de fournir. A ce point de l'histoire, rien ne semble, dans l'énoncé, s'arranger avec la bienveillance et la déplacer sur une forme plus sûre de veille. Ils l'ont pour autant à l'œil et s'en remettent à une éthique du service de biens<sup>837</sup>, et rien de plus. Vient alors ce qui les y conforte. Lors d'un atelier qui réunissait des jeunes pour un apprentissage de l'outil informatique sur la base de ses utilisations administratives<sup>838</sup>, la demande d'un des jeunes concernant la mémorisation - et son lieu - des mots de passe utilisées a été interceptée par ce jeune dans une parole comme une parole pleine. Il s'est logé dans la césure de la question en qualifiant l'éducatrice comme celle qui répond des « mots de passe ». Son intervention a été intemporelle, elle est venue fixer dans un pli une vérité d'autant plus gênante que l'éducatrice y est emportée dans la perte de sa référence. Une évidence s'impose, les mots (de)

---

<sup>835</sup> Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1985), 210-63.

<sup>836</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, œuvres complètes/Psychanalyse, Quadrige (Paris : Presses universitaires de France, 2011), 53.

<sup>837</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 361.

<sup>838</sup> Un apprentissage des enjeux et de l'utilisation concrète des différents outils informatiques pour recourir à des démarches administratives et civiles est indispensable à ce jour pour l'accompagnement des mineurs non accompagné et au-delà de l'accompagnement des diverses populations qui peut être discriminées par différentes carences quant à l'utilisation de ce média.

passent par l'Autre dans une loi du langage où le sujet n'en est qu'affligé. La parole de ce jeune grignote des pas sur le réel en réduisant cette éducatrice au tout savoir. Le moment où il l'énonce ouvre l'espace qu'il peut jouir à tout instant de ce savoir, c'est ce qu'introjecte<sup>839</sup> l'éducatrice. En un instant, en une phrase corrélée à son énonciation, ce jeune sujet renverse le discours dont il devient le maître affectant. La surprise de cette phrase n'étonne pas pour autant l'éducatrice, ni ses collègues dans ce temps d'après de l'analyse de la pratique. Elle reste tout de même inattendue car elle atteint un degré supérieur « au voir et être vu » et installe la surprise « par le dévoilement »<sup>840</sup>. Dans ce qu'il déclare, le jeune projette<sup>841</sup> que le mot pour passer, le mot de passe, est bel et bien chez l'Autre. Lui ne l'a pas ou l'a oublié, ou encore souhaite l'oublier. Il le dépose chez l'Autre. Cette vérité sort du silence de ce jeune d'une façon fulgurante. Il ne la réprime plus, voire en joue. Ce qui échappe à lui comme l'autre, c'est le traitement qui en est fait. Une boucle perverse se referme sur les accompagnants à partir du mutisme de cette flambée du réel. Or ce qui est mis en demeure, c'est le fait irréductible du système symbolique<sup>842</sup> et non le fait d'une vérité. L'équipe réagit car elle est confrontée aux anecdotes et aux vécus successifs qui font l'expérience de leur quotidien avec ce jeune homme. Elle fait basculer en un seul instant le levier de la compassion dans le registre du rejet et de la limite immédiate à lui poser. Au dépôt de sa demande, s'impose une règle dont il ne peut s'extraire.

La suite de ce temps est celui d'une tentative de mise en sens de la situation évoquée afin de se décaler de l'étreinte dans laquelle elle a pu faire office. Partons de ce qu'énonce Lacan : « Or le réel à quoi l'analyse s'affronte est un homme qu'il faut **laisser parler**. C'est à la mesure

---

<sup>839</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 272.

<sup>840</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre IV, La relation d'objet*, (Paris : Éditions du Seuil, 1994), 272.

<sup>841</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 272.

<sup>842</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits Le champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 136.

du sens que le sujet apporte effectivement à prononcer le « je » que se décide s'il est ou non **celui qui parle** : mais la fatalité de la parole, soit la condition de sa plénitude, veut que le sujet à la décision duquel se mesure proprement à chaque instant l'être en question dans son humanité, soit autant que celui qui parle, celui qui écoute »<sup>843</sup>. Les premières résonances protègent le noyau du groupe des déflagrations que pourrait engendrer cette parole, accompagnée de plus, par un comportement de ce jeune qui sort de la sollicitude, de la compréhension face aux délais d'attente que son dossier soit traité, pour se laisser plus souvent apercevoir du côté de la colère. La réalité est confuse car elle laisse planer la vérité du service à rendre. Les différentes personnes se refusent d'y être réduites bien que le flou de la pente qu'ils prennent dans leurs propos à ce sujet s'éclaire de plus en plus. Il est alors question de réinstaurer le privilège de l'autorité du lieu pour corriger la traduction émise en un instant de l'esclave. Ce que Lacan nous dit, c'est que « *la dialectique de l'esclave c'est évidemment **pas de liberté sans la vie**, mais il n'y aura pas pour lui de vie avec la liberté. De l'un à l'autre, il y a une condition nécessaire. Cette condition nécessaire devient précisément la raison suffisante qui cause la perte de l'exigence originelle* »<sup>844</sup>. Aucune personne du groupe n'entend s'aliéner à la position d'esclave.

Cette situation s'accompagne du paradoxe de la situation des migrants. Deux éléments semblent se télescoper dans ces mouvements relationnels. Tout d'abord celui qui est inentendu. La parole, si elle se distingue dans une injonction lorsqu'elle élude la forme, laisse aussi entendre un « je » mal assuré, une réalité confuse, un empressement qui mettent en jeu confusément une détresse subjective comme celle d'une entrée dans ce lieu de la parole pour être entendu au-delà des mots. Il n'y a pas de semblant dans cet ordre qui fait apparaître la situation comme totale. La frustration qui s'insère dans la demande d'aide appelle une réponse car elle se produit dans un bain de langage institué<sup>845</sup>. Malgré cette reconnaissance de la réserve langagière, lorsque ce sujet emploie des mots injonctifs et pressés, il pousse un cri silencieux au-delà de la demande. Il est assommé par une présence assidue d'un

---

<sup>843</sup> Ibid, 137. Les caractères surlignés en gras sont eux même mis en évidence dans la citation originale.

<sup>844</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 242. Les caractères surlignés en gras sont eux même mis en évidence dans la citation originale.

<sup>845</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre IV, La relation d'objet*, (Paris : Éditions du Seuil, 1994), 138.

personnage fantomatique qui le pénètre avec son visage déformé par l'angoisse. L'explosion du cri manque dans cette demande régulièrement réitérée car « *le sujet n'apparaît que comme signifié, anonyme, dans une béance ouverte* »<sup>846</sup>. Le cri, ce qui est simplement réduit à l'appareil mis en cause, ne fait pas résonance pour l'Autre à l'en deçà de la parole articulée. Il reste inaudible derrière l'injonction dont la voix ne trouve pas de modulation. L'expression vocale de la souffrance et de l'effroi sont trahis, dévoyés dans le silence. Cet entre les mots que le sujet crie ne s'imprime pas et ne laisse pas apparaître ce qu'il en est de sa parole. « *Et ce qu'il en est, c'est précisément, à ce niveau, son équivalence avec une certaine fonction de l'objet a* »<sup>847</sup>. Ce rapport à l'objet *a* n'est que faiblement entendu par le groupe d'accompagnants habitué à supporter la cadence des demandes exprimées avec le masque d'une douleur difficile à soutenir. La présence de la pulsion dans le jeu de la parole est voilée dans des phénomènes d'inaptitudes dans les relations sociales mais aussi dans les prescriptions de conformisation du discours dominant de l'intégration sociale. Elle s'éprouve autant dans la discontinuité de l'être<sup>848</sup> où ces adolescents sont obligés de composer face à des dispositifs qui épinglent l'incohérence des paroles.

Cela nous amène au deuxième élément. Celui-ci ébranle par ce qu'il convoque d'indifférencié. C'est lorsque la parole démontre son aspect étrange, quand elle s'empare d'un objet emmêlé comme le « mot de passe », qu'elle dépasse l'être du sujet. Tout d'un coup, un attribut de l'objet *a* fait irruption. Il intercède dans la conversation en se posant comme agent et action simultanément. Il menace par ce qu'il dérouté car en un seul mot, le sujet occupe la place de l'Autre étranger hostile et en jouit. Là où le cri est demeuré sans nom, ce mot passe dans le trop entendu alors qu'il s'exprime lui aussi dans le voile du semblant. Il n'arrive plus à se faire entendre dans le soubassement de la demande et vient au premier rang d'une parole vécue sur le registre de l'agression traumatique. A cet élément, viennent s'ajouter les questions de sa source, mais la tendance est surtout de se défendre dans une différence affirmée. Le défilé des événements met en lumière deux choses pour tenter d'explicitier la raison. D'une part, le

---

<sup>846</sup> Jacques Lacan, *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Inédit (Association Freudienne internationale, 1964), Leçon du 17 Mars 1965.

<sup>847</sup> Ibid.

<sup>848</sup> Edward Wadie Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Seuil, Essais (Paris : Edition du Seuil, 1996).

sujet jouit comme un idiot<sup>849</sup>, solitairement. Il ne provoque aucune fusion avec l'autre, il s'agit même d'une jouissance qui sépare. Malgré le message envoyé, il se rendrait alors indépendant.

Mais cette explicitation ne tient pas longtemps devant l'insistance à vouloir se séparer de ce que sa parole entraîne, à savoir la position d'esclave. C'est là que l'enjeu de la lecture de la perversion s'imisce, à partir de la rencontre du manque du mot tout en conservant la référence de son usage. Le scénario de la perversion serait celui où le sujet s'empare de l'Autre et où l'autre se fait instrument de la jouissance<sup>850</sup>. Les traductions du groupe édifient ce scénario dans une identification commune à la causalité que créent les agissements de ce jeune. Un souhait reste sensible de vouloir cultiver le désir d'être identifié au maître sous cette injonction moralisante qui mène à une forme de sagesse mais qui représente une duperie vis-à-vis de la parole et du désir du jeune. L'argument tient en un seul point, celui « *où le sujet est là indiqué à sa place dans l'acte. Il n'est rien d'autre que cet éclair de l'objet dont on parle, et qui est vécu, perçu, par le sujet comme l'ouverture d'une béance qui le situe, lui, comme ouvert. Ouvert à quoi ? – à un autre désir que le sien, lequel sien étant profondément atteint, frappé, ébranlé, par ce qui est aperçu dans l'éclair* »<sup>851</sup>. Un sens pratique et immédiat, puisé dans les exigences sociales, exige une existence groupe et à chacun dans le groupe. Elle a souvent comme ressource un souci narcissique. Être dérouté par le désir qui vient de l'Autre semble délicat car un maquillage par des traits de jouissance perverse module automatiquement une éviction en alléguant une morale froissée.

Le cri resté sourd dans la demande impérieuse n'est pas plus entendu dans l'affirmation spontanée. Or cette parole émerge dans le monde où il essaie de respirer et où il est « *d'abord littéralement étouffé, suffoqué* »<sup>852</sup>. Cette parole est certainement le cri en deçà de sa demande mais elle apparaît plus proche de la jouissance primitive que d'un réel appel à l'Autre<sup>853</sup>

---

<sup>849</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 75.

<sup>850</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 273-308.

<sup>851</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre VI. Le désir et son interprétation*, Champ freudien (Éditions de La Martinière, 2013), 500.

<sup>852</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 378.

<sup>853</sup> Monique Fourdin, « Le silence, la parole et la voix : articulations lacaniennes », 2016, 11-22.

comme si un monde indifférent amenait le sujet dans celui de la régression. Ce jeu avec les mots coïncide avec une certaine dépossession de son être ce qui le prive simultanément d'être l'agent et dans l'action. Nous pouvons être sur l'hypothèse que le sujet mineur migrant tente d'« inscrire une fiction acceptable du politique sans conflit de souveraineté (qui) permet que s'offrent pour tout petit d'homme les éléments de construction de ses propres lieux fictionnels et « métaphoriseurs » »<sup>854</sup>. Cela peut aussi lui échapper dans la conjoncture d'un moment où la référence à l'Autre retrouve des saveurs familières. En une expression qui trouve la certitude du dédain, il jouit de ce qui est réprimé en lui depuis un certain temps. Mais si c'est un cri, il ne devient appel que si l'Autre formule une réponse dans laquelle il lui signifie son être et qu'il nomme ce qu'il veut. La mise en place du circuit pulsionnel figure cette réponse qui va appeler le sujet à advenir en le supposant. Le mot de passe, c'est donc celui qui suppose, et non celui expose. « « Mot de passe », l'objet est cependant complexe, difficile à saisir, il est rarement seulement ce qu'il paraît être. Fonctions et usages dépendent des modes de vie selon qu'ils sont sédentaires ou nomades, urbains ou ruraux »<sup>855</sup>. Dans l'espace de réflexions professionnelles, l'anecdotique récite l'accroc de la pensée. Ce récit traverse le voile de la pudeur et dépose chez le sujet qui parle une perception de sa position d'objet s'offrant à la vue de l'Autre. Cet aperçu est crié dans la phrase traduisant une instrumentalisation. Si cette scène participe du démarrage d'un dire sur le sujet mineur migrant, l'écoute analytique est de tenter de la renverser sans l'effacer et de laisser vivre les douleurs qu'elle imprime sur les sujets. La voie est celle de maintenir le désir de l'Autre comme un noyau énigmatique jusqu'à ce que, dans ce temps de conversation, le voile se repose à nouveau sur la scène primitive. L'autre temps, simultanément, se réalise dans le retour du sujet au cœur d'une chaîne signifiante, lieu d'une empreinte possible « en tant qu'il fore le lieu du désir dans le déroulement de la demande – de la parole »<sup>856</sup>.

Pour le sujet mineur migrant, qu'on le suppose, c'est sa seule manière de ne pas disparaître dans la signification de l'Autre, en somme être un pervers ou un idiot qui met en échec tout

---

<sup>854</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 130.

<sup>855</sup> Alexandra Galitzine-Loumpet, « De/dans et de/hors : objets et sujets dans la migration et l'exil », in *L'objet de la migration, le sujet en exil*, Chemins croisés (Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022), 35.

<sup>856</sup> Pierre Bruno et Patricia Leon, *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris, 2004), 49.

projet qui l'inscrit dans le lien social. Son mieux, c'est que son comportement devienne un symptôme métaphorisable grâce au concours de ces autres qui vont drainer la jouissance vers la transcendante fonction du signifiant. C'est cette prévalence dans le symptôme de la fonction du signifiant qui rend compte de son appartenance aux formations de l'inconscient, répondant à la structure universelle du langage, et donc susceptible d'être soumis à un sens qui en perd la substance<sup>857</sup>. L'énonciation autour de l'expression « mot de passe » se manifeste face au risque d'une élaboration qui saisit le sujet dans un pur signifiant, ensuite argumentée de la valorisation sociale qui s'y consent. Porter son symptôme à l'écoute de l'Autre peut être dévié dans une sublimation agrégée. Si le sujet entrouvre un énoncé, il revient à l'Autre de l'entendre.

### **De déchet à sujet**

Il y a un préjudice en jeu pour le sujet mineur, au moins celui d'être faiblement entendu sur sa demande, combiné à l'assignation dans des espaces où une agressivité a pu inonder le rapport à l'autre. La langue apprise semble être celle qui consiste au défi d'ex-ister dans ces espaces où tout s'apparente à une machinerie. Quand ce lieu se place dans le refus et le mensonge de l'histoire, qu'il propose une origine unique, où le sujet est assujetti à cette unicité, la ruine de l'élan vital<sup>858</sup> marque toute parole. Détemporalisé et hors frontière, ce sujet sans bords doit aussi composer avec sa présence dans un étage supérieur de violence, où le dispositif de défense contre la pulsion ne fait plus barrière à la jouissance<sup>859</sup>. A ce point-là de son expérience, le sujet peut être en pause sur l'offense qu'il subit. Peu de mouvements associatifs articulent en lui ce fait d'existence et l'affect qu'il produit. Un élément subjectif alourdit « *la réaction au trauma de celui qui a subi un préjudice* »<sup>860</sup> lui ôtant tout effet

---

<sup>857</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre VI. Le désir et son interprétation*, Champ freudien (Éditions de La Martinière, 2013), 504.

<sup>858</sup> Olivier Douville, « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile », in *trajets et site de l'exil: Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Maison d'édition Langage, 2021), 21.

<sup>859</sup> Slavoj Žižek, *Le sujet qui fâche*, Flammarion (Paris : Flammarion, 2007), 401.

<sup>860</sup> Sigmund Freud, *Œuvres Complètes, Psychanalyse II 1893-1895*, Presses Universitaires de France, vol. II, *Psychanalyse* (Paris : Presses Universitaires de France, 2009), 29.

cathartique, l'interdisant de vengeance, et voire l'empêchant de trouver dans sa langue devenue silencieuse une réaction signifiante. La subjectivité préjudiciée est anesthésiée. Pour Paul-Laurent Assoun, elle est « *une misère sociale, une maladie ou mieux une « maladivité» d'enfance, bref des conjonctures de la misère symbolique, fortement articulées au « malheur*



*réel* » qui en est l'expression autant que le masque »<sup>861</sup>. Ce malheur réel impose un silence qui devient lui-même un symptôme pour le sujet.

Dans son sens analytique, le symptôme peut être abordé par la distinction entre le signifiant et le signifié, c'est-à-dire « dans une historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques »<sup>862</sup>. Cela dimensionne le sujet dans l'expérience. Par conséquent, le malheur sur lequel une fixation se fait dans le silence devient un instant qui oblitère des traces d'effractions. Les mots qui les repensent en sont aussi historiques. L'insistance à dégager un signifiant se range au service de la particularité du sujet si la lecture est une lecture du symptôme et non une technique souveraine pour enfermer le sujet.

La notion de déchet s'observe dans cette dimension féroce où l'événement politique précède la référence subjective critique. Elle est à la croisée du chemin où le sujet se voit face à un environnement dérégulé. L'Autre apparaît dans un franchissement de la réalité vers le réel où son œil observe dans une totalité le sujet réduit à cette position de déchet. Ce sont ces éléments sans l'Autre du symbolique qui posent les coordonnées de la demande du sujet mineur migrant.

*« L'égard pour le sujet de la demande va de pair avec le refus d'y céder, dans la mesure même où cela enkysterait la jouissance d'un sujet identifié à son préjudice. Il s'agit en d'autres termes de dégager le reste de désir qui permettrait au sujet de persister à s'envisager comme tel, au-delà de son destin statutaire de déchet du système »*<sup>863</sup>.

L'étymologie du mot déchet nous renseigne. Ce terme vient du verbe déchoir, ce qui est tombé, perdu. Le sujet barré, effet du signifiant, fait la rencontre de ce que l'Autre produit, son reste, son déchet, l'objet *a*. Le lien avec l'objet impossible à avoir est ici posé en ce sens

---

<sup>861</sup> Paul-Laurent Assoun, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 7-16, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>.

<sup>862</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 260.

<sup>863</sup> Paul-Laurent Assoun, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 15, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>.

que l'objet perdu n'est pas l'objet du désir, mais sa cause. Dans ce rapport au désir, il y a de l'irréductible et de l'inadaptable, sans qu'un objet puisse venir le saturer. Lacan dit que dans cet impossible se situe le symbole du père mort, le garant de la jouissance à jamais perdue<sup>864</sup>. La non-réponse à la demande du sujet promet la dimension du désir dans la rébellion à l'injonction d'une saturation par le savoir de ce qu'est le sujet dans cette réduction au déchet. Le sujet n'est pas le déchet, cela est impossible. Et ce n'est pas un impossible au seul titre de le refuser, mais de la logique qu'il y a à l'impossible de le nommer ainsi. En effet, le registre du symbolique rend impossible cette réduction. Le sujet déchu est ce faux déchet ; on tente de l'y réduire, de l'engluer dans ce statut, mais pour autant, il n'y est que par l'effet du langage<sup>865</sup>.

C'est lui rendre ce statut que de ne pas fléchir sur la demande insistante, avec la déception et l'impatience que cela peut engendrer, l'inconfort intellectuel que cela génère.

Le sujet cassé sensationnellement infère un regard particulier et peut, dans sa réduction à être le déchet, essentialiser ce regard sur la route d'un résultat qui obture le désir. Au moment où le sujet touche l'autre avec ce qui défaille dans son histoire et dans la grande Histoire<sup>866</sup>, au moment où s'énonce et se dénonce l'abject, la rencontre se situe à un carrefour. Chez l'aidant, se forme le dessein d'éteindre la douleur dans ce rapport au préjudice subi. La tourmente du réel du sujet dans cet exil donne forme à une expression qui peut en même temps cacher le sujet, suspendu en cet instant au-dessus d'un vide dont on ne sait plus s'il est à soi ou à personne, ce qui désigne pour Lacan la notion du même<sup>867</sup>. Dans cette compassion qui fait avancer l'aidant vers le migrant, il s'agit pour Lacan d'une avancée vers un autre qui a subi le réel, la terreur, et qui a ensuite été relégué aux confins, dans l'asile. L'aidant est saisi par la vitalité de la demande qu'il entend dans l'intensité débordante du vécu, de l'état et de l'attitude du sujet. Le lieu dans lequel cette adresse se fait, le lieu de l'aidant, se confond avec la nécessité d'être le lieu, où le pronom « le » est surligné, comme celui qui détermine la nécessité que ce lieu existe pour la survie du sujet et qu'il n'y en a pas d'autre.

---

<sup>864</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 143.

<sup>865</sup> Ibid, 208.

<sup>866</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 151.

<sup>867</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 233.

Élise Pestre parle de débordement massif pour les personnes recevant cette demande particulière où se mélangent les notions d'adresse et de dispositif aux mots plus crus et pénétrant de survie et d'angoisse. « *Face à ce type d'angoisse de dévoration ou de dissolution, le clinicien peut se sentir submergé, sa propre capacité d'élaboration devenant inapte à maîtriser cette énergie mortifère. Quand le thérapeute ne peut se soustraire de cette position imaginaire induite, l'angoisse d'être détruit domine et conditionne parfois la relation dans son ensemble* »<sup>868</sup>. Une continuité du malheur se lie dans les yeux du soignant, dans ses arrêts, dans ses incertitudes, « *laissant la créature abandonnée à l'angoisse existentielle de son insondable solitude* »<sup>869</sup>.

Le malheur réel du sujet, associé aux mots qu'il essaie de dire pour énoncer une demande, rencontrent chez l'Autre un tourment entre une impossibilité et un périlleux soutien psychologique<sup>870</sup>.

Le terme déchet devient le nom du danger qui menace chaque sujet mineur migrant sans relâche. Il vient se nouer à un anéantissement physique et psychique qui institue une exclusion dans le cadre même de la protection. Paradoxe insistant entre protection et rejet qui donne une forme à ce rejet dans le temps de la protection. La figure du déchet met en perspective un cache, un écran sur la réalité du mineur migrant. Elle voile le rapport entre homme et non homme. Elle apparaît comme une protection de l'image de l'homme lorsque se concentre sur le mineur la seule image du déchet. Ainsi, l'image est bloquée, presque rassurée par le filtre éteignant le reflet humain chez l'autre. Elle forme le spectre d'un réel saisissant l'unique présent et empêche toute reconnaissance de l'autre dans ce qu'il peut conter de lui, de ses souvenirs, de son histoire humaine, et aussi de son futur.

---

<sup>868</sup> Elise Pestre, *La vie psychique des réfugiés*, Payot&Rivages (Paris, 2010), 190.

<sup>869</sup> Colette Soler, « Angoisse et destitution subjective », *L'angoisse*, n° 1 (2002): 19.

<sup>870</sup> Elise Pestre, « Retour du refoulé dans les camps et campements d'exilés. Résistances et créativité dans le soin psychique », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 43.

Poussée à son comble, cette figure du déchet rejoint celle insoutenable du « musulman »<sup>871</sup>, le témoin intégral qui a vu la gorgone<sup>872</sup>, mais aussi la figure méprisée dans l'imaginaire raciste. Pour Paul Bernard-Nouraud, cette figure représente l'aboutissement d'un mouvement de déshumanisation lorsque le sujet est exproprié de son corps, qu'il n'est plus un homme ou une femme mais est devenu une apparition. Il est un corps apparent sans trace de vie, sans mot pour le représenter, vide, sans nom. Il le déchet, le résidu qui masque l'humain, le dépersonnalise, refusé comme reste humain au regard de l'Autre. Il incarne une mort. Avec ce voile, il est la figure d'un effacement supportable à l'autre dans la mesure où cet autre peut jeter dehors la dimension humaine. Il n'est plus, dans cette extrême déchéation, soumis à un regard qui pousse à la haine de ses traits d'altérité, comme dans le racisme<sup>873</sup>, car il est la figure anonyme de la « *privation définitive de symbole, désertification ultime de jouissance, néantisation absolue* »<sup>874</sup>.

Un déplacement a lieu entre le regard de la haine, objet du racisme, et l'absence de regard. Cette absence se manifeste par le déshabillage symbolique, elle produit l'effacement du sujet et l'incarnation de la figure de déchet. Elle pose étrangement le rapport entre la pulsion et le sujet migrant. Dans son statut de déchet, il incarne la place du résidu ; il sollicite chez l'Autre un fantasme de purification, une main facilement leste sur ce tout petit objet qu'il est. Ce prochain<sup>875</sup> n'est plus l'ennemi détesté, il est le sujet effacé, mis sous la condition de ne pas advenir afin que toute la jouissance puisse n'être que d'un seul côté. L'effet de balancier entre un discours qui formalise la haine de l'Autre et cette figuration dans l'absence ne semble pas se démontrer uniquement dans une dérive idéologique. Lacan ne se laisse pas bercer par une détermination idéale du discours qui fonderait le nationalisme dans cette extrême de la disparition de l'autre. Pour lui, l'effet discursif n'est pas assez élevé pour attirer une cause aussi forte. Il situe la consistance de cette destruction dans la jouissance, la jouissance à

---

<sup>871</sup> Paul Bernard-Nouraud, *Figurer l'autre. Essai sur la figure du « musulman » dans les camps de concentration nazis*, Kimé, Histoire et Mémoire (Paris : Éditions Kimé, 2013).

<sup>872</sup> Primo Lévi, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Gallimard, Arcades (Paris : Éditions Gallimard, 1989), 82.

<sup>873</sup> Jacques Alain Miller, « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38 (2018).

<sup>874</sup> Pascale Fari, « Déshumanisation ultime », *Etranger(s)*, *Revue internationale de psychanalyse*, n° 38 (2018): 198.

<sup>875</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019).

masquer l'Autre du lien. Il rappelle ainsi que la construction du montage social n'est pas que le fruit d'un discours car, à ce montage y subsiste, dans ce périmètre social, un noyau de jouissance réel, non discursif, dont il situe la présence nécessaire. « *Cette relation à la Chose, structurée par des fantasmes, est ce qui est en jeu lorsque nous parlons de la menace que fait peser l'Autre sur notre « mode de vie »* »<sup>876</sup>. La jouissance est le pivot de ce passage de déchet à sujet. Elle concerne intimement le sujet car elle se présente dans un paradoxe accompagnant le sujet sur sa route. Mais elle tient aussi le sujet dans le rapport à l'Autre et à la manière dont est institué le discours.

Il n'y a pas, dans le regard de l'autre, la haine du rejet, mais il y a ce qui se donne à voir. Ce regard reçoit la métaphore de ce qui est montré, indispensable à la demande du sujet mineur migrant. Ce sujet montre, il met sous le regard de l'autre l'objet qu'il consent à montrer. Or dans le dépouillement qui est le sien, le sujet montre d'abord son dénuement, dans lequel s'est certainement égarée sa singularité. A nouveau quelque chose de cachée, mais cette fois sous le sens de non-présent et d'impossible à présentifier. Le visible sous l'œil du voyant<sup>877</sup>, c'est le déchet, ce qui n'est représenté que par le regard qui ne donne pas de valeur à l'humain. C'est à ce visible que le sujet dépend, cerné par la contingence qui amène le regard de l'Autre à n'être que disjoint de l'appréhension humaniste. C'est ce seul regard qui se pose sur le sujet mineur migrant, particulièrement constitutif de l'imaginaire et d'une conjoncture qui dirige le sujet vers la position de déchet. Mais comme le rappelle Lacan, dans ce champ du regard qui s'interdit, le sujet est pour autant vu, sans qu'on ne lui montre, ce qui lui fait poser l'hypothèse d'une certaine satisfaction. « *Le sujet vient à choir, et ce qui spécifie le champ scopique, et engendre la satisfaction qui lui est propre, c'est que là, pour des raisons de structure, la chute du sujet reste toujours inaperçue, car elle se réduit à zéro* »<sup>878</sup>.

Il cherche dans ce regard l'illusion d'être vu autre-ment, que l'œil qui se pose sur lui puisse se différencier de la commande imaginaire et échapper à la vision qui se saisit dans la forme qu'il

---

<sup>876</sup> Slavoj Žižek, *L'introuvable. Psychanalyse, politique et culture de masse*, Anthropos, Psychanalyse (Paris : Anthropos-économica, 1993), 138.

<sup>877</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973), 84.

<sup>878</sup> Ibid, 91.

représente pour l'Autre. Dans le contexte migratoire, se dédoubler pour être aperçu, adopter une monstration de soi peut créer la conscience de se voir être vu et éluder la frontière entre voir et montrer. Ce qu'il provoque alors, le sujet en est objet, happé par cette continuité, qui dans l'éclair de son émergence peut répandre une complaisance où il peut trouver un appui. Il transmet malgré tout une méconnaissance voilée mais présente, soutenue par cette satisfaction d'être sous le regard de l'Autre. Dans sa volonté d'apparaître à l'Autre, « *l'objet est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique* »<sup>879</sup>. Les tentatives du sujet se cognent au réel dans ces désignations qui n'accèdent pas à la symbolisation ; cela chute sans cesse, sans pouvoir être nommé et sans aucune possibilité de refoulement. « *Comment indiquer à la fois ce déchet et le constat que, dans le ressac de ce sentiment de vide intérieur dans lequel l'enfermé se débat ou se love, il se prend pour ce rien, pour cette part morte innommée mais présente, omniprésente* »<sup>880</sup>.

Alice Cherki pose ce moment de l'identification au déchet dans un lien à une invasion des repères narcissiques. Elle la définit par la simultanéité d'un rejet et d'une présence, rejet de la langue et « *pourtant reste comme cette part morte encryptée* »<sup>881</sup>. Elle situe le sujet dans ce moment d'une recherche d'une illusion qui ne l'exclut pas seulement et fermement dans la position de déchet et qui pourrait lui permettre d'entrevoir une réciprocité avec l'autre, une reconnaissance qui réintroduit l'altérité dans ce qu'elle a de semblable avec l'autre. Elle perçoit cette accroche pour être vu, que le sujet tente de mettre en œuvre, en même temps qu'elle identifie ce qui est éludée par le sujet, sa part étrange qu'il ne peut plus regarder. Dans ce grand désarroi, dans cette grande détresse qu'elle décrit avec justesse, elle laisse pour autant s'infiltrer le statut précaire du mirage, autrement dit le ressort du sujet pour ne pas être uniquement cela, ne pas s'identifier uniquement au déchet. Pour prolonger ce propos, nous pouvons dire que le sujet, malgré l'accablement féroce qu'il vit et dans

---

<sup>879</sup> Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits II Texte intégral*, Seuil (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 13.

<sup>880</sup> Alice Cherki, « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil », in *L'Exil intérieur*, L'Harmattan, psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997), 114.

<sup>881</sup> *Ibid.*, 114.

l'emprisonnement de la jouissance<sup>882</sup> qui ne s'évapore pas, se laisse s'éveiller et donne un assentiment à la bousculade du signifiant univoque. Le sujet est touché par cet effet ambiguë du signifiant qui ne se soumet pas au seul sens trop facile à éclairer. Il est sur la pente d'un signifié pur, conditionné aux affres de l'Autre, mais pour autant toujours sensible à l'acoustique qui tente d'éviter la jouissance de la réduction au néant. C'est quand il sort de l'image, qu'il s'aventure en dehors, orné du signifiant, que le sujet articule des éléments discrets et séparés. Mais d'abord, il fait face au vide que le symbolique introduit et qui donne existence au manque, non présenté et irréprésentable.

Dans sa relation au signifiant, le sujet est en exil<sup>883</sup>. Il est sous son effet en présence d'un vide énigmatique, attiré par ce qu'elle recèle de significations, entre un savoir qui lui donne une valeur acquise et un reste qui, malgré ce savoir, se dépose. La cohérence du savoir surdétermine un sens à chaque séquence qui émerge dans le concert de la réalité, laissant peu de temps de latence à la suspension créée et donc tout aussi peu de temps à l'avènement d'un sens autre. Le sujet subit la réalité. Il est préfiguré par le sens que lui donne l'Autre, prêt à lui obéir en tant que cet Autre commande son écoute et sa contenance. Le sujet est soumis à la suggestion à laquelle il n'échappe pas vis-à-vis de l'autre.

Seul, plus intimement, le sujet ne cesse de répéter ce qu'il n'entend pas. Il est soumis à la chaîne signifiante. Elle va s'imposer à lui, faire de son enchaînement le reflet de sa dimension subjective. Sa part étrangère lui sera alors visible autrement que dans le fait de la lâcher à l'Autre ou de s'y réduire éhontément. Il lui faut en effet payer le prix de l'acceptation de la perte<sup>884</sup>. Se décolle l'étiquette du déchet pour souffrir de l'exil au fondement de la subjectivité et de l'altérité. La sortie de la position poubellisée introduit le sujet, ou le réintroduit, à d'autres franchissements, à des réveils exiliques, où les questions de l'origine et de la transmission vont venir se frotter dans un rapport au lieu perdu.

---

<sup>882</sup> Jacques-Alain Miller, « Les prisons de la jouissance », *La Cause freudienne* 69, n° 2 (2008): 113-23, <https://doi.org/10.3917/lcdd.069.0113>.

<sup>883</sup> Audrey Picquet, « L'exil et le féminin dans leur rapport à l'étranger : approche psychanalytique et anthropo-philosophique » (2017), 3, <http://www.theses.fr/2017AIXM0239/document>.

<sup>884</sup> Dina Germanos Besson, « Pour une poétique de l'étranger, éloge de la non-identité », *Cahiers de psychologie clinique* 52, n° 1 (2019): 237-46, <https://doi.org/10.3917/cpc.052.0237>.

Les témoignages des personnes interrogées pour ce travail de recherche mettent en évidence le lieu quitté dans un bain de nostalgie entremêlé à la dette. Lorsque s'enlèvent les oripeaux de l'objet déchet, un intime s'installe dans la forme de l'énonciation. Le sujet peut parler de son être qui est toujours ailleurs<sup>885</sup> en le mêlant à l'étrangeté dans laquelle le quotidien le transporte.

Singulièrement, les signifiants défilent du côté de la dette, celle pour ceux qui ont fait accueil de cette jeune femme interrogée. Elle veut les remercier hautement. Le lien a été vital pour elle, ancrage d'un futur possible. Elle veut en maîtriser les profondeurs et s'imagine, plus tard, revenir dans son pays pour y installer un orphelinat. Ses mots coïncident avec le moment où elle donne corps au sujet de droit qu'elle est devenue dans le foyer qui l'a accueillie. « *Là-bas, les problèmes se règlent dans la violence, ici j'ai compris que les enfants et les adultes, c'est pas pareil* »<sup>886</sup>. Elle découvre l'écoute faite à ses demandes, ce qu'elle souhaite relever dans des formulations de reconnaissance. Mais aussi, elle s'amuse à raconter des moments de jalousie et de colère, moments qu'elle perçoit certainement dans un cadre autorisé, autorisés à être des compléments de soi qu'elle avait sidéré dans ce qui était son avant. C'est ce complément qu'elle veut maintenant transmettre dans l'idée de son projet. Le temps d'après, projeté, est celui de débarquer « chez elle » sans la langue dogmatique de l'hôte, mais bien avec l'évanouissement, l'errance, l'énigme du sujet de l'ailleurs.

Une autre personne interrogée, un jeune homme ivoirien, explique qu'il est maintenant « un peu libre » par le fait qu'il soit encore soumis à des obligations. Il l'est dans la solitude mais identifie chez lui l'importance d'assumer son passage dans l'événement de la migration. Il est vigilant dans ce temps du présent pour lui. Son discours démontre une élaboration singulière dans le temps de sa migration, prolongée dans le temps d'après dont les effets semblent traduire une volonté à se maintenir en vie. S'il décrit des moments d'attaques et d'humiliations, il pose aussi des mots qui ne font pas cesser ses espérances. Il se situe dans la dialectique freudienne de l'autoconservation où face aux attaques du réel, il a mis en activité des dispositifs de protection animique<sup>887</sup>. Le récit de ses peurs annonce un vécu à côté de la

---

<sup>885</sup> Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, (Paris : Éditions du seuil, 1975), 130.

<sup>886</sup> Propos retranscrits de l'entretien avec elle.

<sup>887</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995).



mort dont il était important de se tenir à distance. « *Pour maintenir cet investissement, il est nécessaire de réprimer sentiments et émotions, de refouler toutes les représentations liées à la vie menée jusqu' alors, de se garder de toute évasion imaginaire* »<sup>888</sup>. C'est ce qu'il semble avoir dû traverser, accroché à l'idée que de rebrousser chemin serait un grand échec. Le lieu perdu, il peut alors le penser dans ce temps d'après, où il est accueilli, plus serein.

C'est ce qu'il fait quand il s'inscrit dans une réflexion sur la vie qu'il mène aujourd'hui. Il faut être fort mentalement, prouver sa volonté, s'inscrire dans des rapports respectueux. Il est important pour lui de dire cela comme ça dans un discours qui crée une frontière avec l'oisiveté, la délinquance ou la misère. Son investissement porte beaucoup de traits narcissiques. Puis, dans ce temps qui inaugure la fin de l'entretien, il peut poser ces mots : « *Le thème migrant, je me dis, j'ai un nom, j'ai un nom. Le nom, euh, on peut m'appeler par mon nom. Je vais te dire expatrié, non, je lui dis comment je m'appelle. Et après si ça continue c'est que lui, c'est un con, comme on le dit.*

*Donc je me méfie, déjà quand on a des problèmes, déjà on se dit qu'on est désavantagé, parce que c'est nous les délinquants, c'est pas parce que, mais c'est pas vrai quoi (...) C'est le message que je voulais passer. Il faudrait pas qu'on pense que le migrant qui était là au début n'a pas changé de statut. Quand il change de statut, y'a du boulot, que même les français ne veulent pas faire. Aujourd'hui y a combien de français maçons, y a combien de français soudeurs, y a des métiers, les éboueurs, y a combien de véritables français qui les font ? ce sont ces migrants qu'ils disent qu'ils envahissent tout, mais après ce sont eux qui le font. Et puis en plus quand ils ont un bon contrat ou un CDI, ils paient les impôts comme tous les autres. Je pense que c'est pas tout ce qu'ont dit qui est vraiment vrai ».*

Ce souhait de se nommer prend le sens d'une valeur signifiante inscrivant alors le sujet dans une chaîne qui le cause. Il s'emploie à maintenir son désir dans ce temps présent. Il nomme la crainte d'être assimilé, à laquelle le nom qu'il énonce fait opposition. Pour lui, le nom lui permet d'être ici, ancré, en dehors des lieux de l'errance. Il valorise un temps commun, un temps qui entame l'inertie de la jouissance, un temps où il refuse de s'ordonner à

---

<sup>888</sup> Géraldine Cerf De Dudzeele, « Se maintenir en vie dans l'humaine barbarie Le narcissisme primaire corporel », in *La résistance de l'humain*, Petite Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 1999), 111.

l'expatriation de sa subjectivité. Ainsi, « *il souligne, voire interroge la nature même du lien unissant le sujet à l'Autre qui le cause, pour permettre une réorganisation signifiante et mettre au jour une autre vérité que celle de l'Autre, vérité qui se révélera au fur et à mesure que sa parole progressera* »<sup>889</sup>. L'autre lieu, l'ailleurs, représente pour lui le sens de cette démarche à laquelle il s'attache. Il est le lieu quitté dans lequel un retour n'est pas possible pour le moment. L'épreuve de ce jeune adulte est d'indiquer, avant cet éventuel retour, que le tableau sur lequel il a décidé d'inscrire un « je » dessine une prise identitaire<sup>890</sup> estimable à leurs yeux.

---

<sup>889</sup> Francis Katchadourian, « Position subjective et traumatisme : un temps suspendu au temps de l'Autre », *Cliniques* 2, n° 2 (2011): 16-29, <https://doi.org/10.3917/clin.002.0016>.

<sup>890</sup> Éliane Allouch, « Le mal des origines », *Cliniques méditerranéennes* 64, n° 2 (2001): 29-40, <https://doi.org/10.3917/cm.064.0029>.

## *Faire avec l'Autre (un pas fait vers le parfait)*

La vie des jeunes mineurs non accompagné comprend une quotidienneté plus ou moins déstabilisante. Dans la continuité de ce qui est à l'œuvre dans leur demande d'être reconnu sur ce statut, chaque jeune fait face à des variabilités émotionnelles évocatrices d'un espace et d'un temps qui s'avanouit dans leur histoire, dans leur parcours et dans leurs attentes. L'impuissance ressentie tout au long d'un parcours émaillé d'incidences où le jeune a connu la réalité de n'être ni attendu, ni désiré, peut resurgir au moment où le foyer, le centre d'une demeure, tente d'animer la flamme d'une vie quotidienne par ailleurs toujours propice à ouvrir les voies obscures de l'ennui. Cette humeur fixe la douleur dans un temps sisyphéen, elle forme les contours d'un vide d'appétit pour la vie et assombrit la réalité du monde. L'ennui est « *cette contrainte énigmatique d'une distance à soi et aux autres qui rend précaire en même temps qu'étranger le sentiment d'exister et de vivre* »<sup>891</sup>. Il délaisse le quotidien dans une indicible représentation à la fois instable et immobile. Il s'impose comme une épreuve dans ce temps dilaté où chacun, disposant d'une maîtrise plus étendue de ses agissements, peut tout autant séjourner dans l'ambiance légère du collectif que de s'en éloigner et vivre la confrontation avec un vide paradoxal. Chaque sujet est donc, dans ce temps du quotidien, dans un intervalle entre un vide trop-plein de l'expérience du rien<sup>892</sup> et la possibilité d'une créativité plus ou moins harmonieuse. Cette créativité se pense dans un rapport à la communauté, dans le lien qu'instaurent les individus entre eux. L'animation de la vie quotidienne en est le support dans sa proposition de demeurer un contraire à la « *position solipsiste de l'individu, littéralement indivis, non divisé, écrasé par la pression excessive et traumatique de sa réalité interne et de son environnement* »<sup>893</sup>.

Ce quotidien invite à subsumer la douleur que ce temps, et plus encore le temps du sujet, harnache une expression à la perméabilité psychique. Se figurer l'ennui ouvre sur les diverses formes d'expressions somatiques que ces jeunes migrants peuvent éprouver à la limite d'une

---

<sup>891</sup> Michèle Huguët, « Exil intérieur et ennui », in *L'exil intérieur*, L'Harmattan, Psychologie clinique 4 (Paris : L'Harmattan, 1997), 14.

<sup>892</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Flammarion (Paris : Flammarion, 2017).

<sup>893</sup> Ghislain Lévy, *L'ivresse du pire*, (Paris : Éditions CampagnePremière, 2010), 38.

plainte verbale ou somatique. Leurs manifestations mettent à l'œuvre la façon dont ils tentent de maintenir dans un épuisement répétitif une intériorité qui leur échappe à mesure qu'ils essaient de la construire. Subir cet enlèvement et céder à cette errance indéterminée se vivent dans le relief des propositions de la communauté du lieu, le foyer, à offrir à chacun de s'approcher d'une réalité extérieure et de lui permettre de devenir une personne participante au vivre ensemble. Freud l'a mis en évidence dans « *L'avenir d'une illusion* », « *pour l'individu, comme pour l'humanité, la vie est difficile à supporter* »<sup>894</sup>. Faire action sur le monde, avec l'autre, pour tenter de faire accroche avec le sentiment d'exister offre du commun. Cette action s'appuie sur la conviction d'une liberté créative et sur la perception que la passivité indique une soumission à la réalité oppressante de l'intériorité. Elle doit rendre manifeste son intention dans une réelle discrétion sans quoi elle ne pourra pas détourner le regard du sujet de l'inanité du quotidien et de la dévalorisation radicale de toute proposition pour en sortir<sup>895</sup>.

Dans les foyers de la protection de l'enfance, ce faire avec l'autre est une valeur démonstrative et médiatrice du lien. Les accompagnants ne sont pour autant pas insensibles aux difficultés des jeunes qui ont du mal à l'investir. Par la volonté d'être institué, ce vivre ensemble peut générer des ambivalences chez le sujet. Il se situe lui-même dans un intervalle. Il peut représenter l'absence d'un rôle pare-excitant dans l'Autre lorsqu'il ne fait montre d'aucune stimulation entraînant la curiosité d'un jeune, tout comme il peut se constituer à l'inverse dans une intrusion abusive de cet Autre<sup>896</sup>. Dans sa nature, le dispositif d'accueil peut être tenté d'évaluer le jeune par sa participation au vivre ensemble. Il peut même s'imposer cette tâche lorsque l'on considère que l'évaluation est aujourd'hui la seule lecture d'indicateurs mesurables et observables, standardisés par ailleurs, c'est-à-dire concrètement lisibles pour appréhender factuellement le jeune<sup>897</sup>. La présence de ces indicateurs fait défaut au respect

---

<sup>894</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse (Paris : Presses universitaires de France, 1971), 23.

<sup>895</sup> Marie-Claude Lambotte, « L'exil mélancolique », *L'exil intérieur*, Psychologie clinique, 1997, 31.

<sup>896</sup> Colette Soler, *Le transfert, de l'amour au sexe*, Collection Etudes (Paris : éditions nouvelle du champ lacanien, 2020), 39.

<sup>897</sup> Roland Gori, « Une nouvelle manière de donner des ordres ? », in *La folie évaluation, les nouvelles fabriques de la servitude*, Mille et une nuits (Paris : Mille et une nuits, 2011), 35-70.

d'un réel qui concerne le désir en jeu, ici celui de ces jeunes sujets. Comme tel, il est inaccessible et ne peut pas être l'objet de l'évaluation d'un jeune. Or, tout ce qui peut être évalué, ce ne sont que des avancées supposées.

Le dispositif de protection et d'accompagnement impose-t-il que la rencontre se réalise constamment dans un jeu relationnel soutenu et secourable ? La présence du sujet qui s'adresse à l'autre doit pouvoir s'explorer autrement que dans la contrainte imposée d'être ensemble et de vivre le côte-à-côte. Dans son énoncé, Lacan invite à réfléchir au baratin que peut représenter l'être ensemble et soutient la réflexion d'une présence vivante. Il fait tenir la place du sujet, y compris dans le temps où il s'absente sans consigner l'ennui dans la rupture mais plutôt en lui donnant les lettres d'un désir à la recherche d'un point fiable. Il en revient à questionner ce qu'il écrit *l'achose* comme absente là où elle tient sa place<sup>898</sup>. Sous ces termes, il en va de la façon dont s'oriente le désir du sujet et des moyens dont il dispose pour se donner concrètement des issues de s'y tenir. S'affirme là ce qui compte pour le sujet plus que lui, ce qui revient à se demander s'il laisse écho à ce qu'est sa place dans le monde avec toutes les conséquences subjectives et sociales. Dans sa charge, le sujet vit l'affect qui se représente dans l'horreur de savoir sa place pour l'Autre, avec la réminiscence d'être réduit au néant. Pour Freud, c'est le moi qui prend en compte cette réalité, cette forme d'investissement sous contrainte. Il est en mission de conserver un équilibre et une sécurité. De fait, il met en route des protections qui peuvent aller jusqu'à des positions rigides. Freud parle même de haine : « *Le moi hait, exècre, persécute, avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui source de sensations de déplaisir, qu'ils signifient pour lui indifféremment un refus de satisfaction sexuelle ou un refus de la satisfaction de besoin de conservation. On peut même affirmer que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conversion et son affirmation* »<sup>899</sup>.

---

<sup>898</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2007), 77.

<sup>899</sup> Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Puf, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 183.

Ces propos permettent d'envisager un effet du langage dans la souffrance d'un double mouvement d'absence irréductible au cœur du réel et d'une présence conservée par le symbole.

Lors d'un temps d'analyse de la pratique professionnelle, une éducatrice ramène un temps vécu à la suite d'un week-end sur le groupe. Les premières phrases se ponctuent sur l'agressivité d'une jeune fille mineure non accompagnée lors de différents moments de la vie du groupe où l'ambiance était aérienne entre musiques entraînant, rires et préparation du repas du soir. Cette jeune ne s'était pas associée à la dynamique du groupe jusque-là. Elle s'était plus polarisée dans un entre-deux alternant présence et absence. Elle s'invitait et se retirait continuellement, ce qui jouait sur son degré d'excitation et sur la qualité de l'enveloppe protectrice de l'adulte, autant physique que langagière, pour réguler cette excitation.

Non investie dans la préparation du repas, c'est à ce moment-là qu'une de ses remarques chipoteuse fut entendue, plus que les autres auparavant, sur le registre direct de l'insolente provocation. Pour autant, cette remarque n'était pas objectivement piquante mais elle était amenée de telle façon, et dans un tel contexte, qu'elle déclencha une réaction chez l'éducatrice présente ce jour-là. L'odeur des épices pour réaliser le Mafé était subrepticement devenue l'enjeu. De là où elle avait pris place, cette jeune fille en faisait une remarque, celle qui criait un « ce n'est pas ça, ce n'est pas comme ça !! » dans une bouderie piquante et déterminée. La réaction, celle qui ponctuait le mot en trop, se fit rapidement entendre dans un rapport appuyée et défiant. Un point de rencontre avec l'Autre se révélait.

Lorsqu'il s'approche trop d'un contenu significatif, l'instant plonge dans une violence marquante<sup>900</sup>, éligible le temps d'après à une discussion mouvementée. Une identité se

---

<sup>900</sup> Olivier Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012).

dévoile dans le rapt qu'elle subit. L'odeur des épices est l'enjeu d'une revendication qui tente de défendre une appropriation d'un bien exclusif.

La pente ainsi empruntée est celle, glissante, de la création d'un énoncé bien-fondé où tous les termes de ce temps de réflexion cherchent à s'entourer du manche sécurisant de la signification. Nous sommes pourtant dans un drame bien quotidien. Cette jeune et cette éducatrice se sont rencontrées sur un lieu frontière. Chacune y est venue par la voie faussement linéaire de l'instant d'avant et celle escarpée de sa subjectivité. Un lieu de rencontre qui peut affoler par le péril qu'il produit<sup>901</sup> et résonner avec le discours insistant de la neutralité bienveillante. A cette occasion, elles s'épient l'une et l'autre dans l'intérêt et le flou d'une demande cachée.

La voix lourde et acérée, elles formulent une dissension, d'un côté lue par une volonté provocante de casser une ambiance ; l'insolence des propos voilant à ce stade toute autre interprétation possible. A cet instant, la porte se ferme. La rencontre continue mais elle demeure isolée du lieu qui pourrait l'articuler, que cela soit au désir ou à la loi.

Le média de la parole s'évanouit et le temps du foyer, un temps effervescent, vient recouvrir l'intensité de l'expérience vécue. C'est dans une association d'abord silencieuse durant le temps de l'analyse proposée dans l'espace institutionnel que cette professionnelle énonce ce temps vécu. Cette levée du refoulement régulièrement agissant, lorsque des masses d'événements ponctuent le quotidien de ces professionnels, est à lui seul révélateur d'une disparité signifiante. La parole, revenante, vient évoquer cette altercation en des termes toujours suspects vis-à-vis de l'insolence affichée mais elle commence d'ores et déjà à afficher, derrière son énoncé, le voile d'une demande autre. Si le champ de l'exil est clos, qu'il reste hors de vue, il ne s'évince pas pour autant du symptôme, puisqu'ici la parole continue, elle ne s'arrête pas. L'expérience peut revenir sur ces temps vécus. Ce qui est d'abord saisi, c'est que cette jeune fille s'est mêlée de ce qui ne la regardait pas et s'est annoncée mal intentionnée. Ce qui produit le premier énoncé dans la parole de la professionnelle, c'est ce qui s'est concrètement prononcé. Cette parole a pris le chemin de la signification. Elle a affiché le dessein de rapidement résoudre la rencontre réelle, laquelle s'avère pourtant manquée.

---

<sup>901</sup> Colette Soler, *Le transfert, de l'amour au sexe*, Collection Études (Paris : éditions nouvelle du champ lacanien, 2020), 14.

Toute une autre tournure prend forme dans ces propos. Il est à la fois sur le chemin de l'énigme et dans son rapport à la loi. Elle prend son relief dans l'étrangeté où se situe la Loi. Pour Lacan, cette Loi est fondée sur l'Autre<sup>902</sup>. L'odeur répandue de l'épice propulse le sujet dans un temps océanique, à la fois omniprésent et omni-manquant. Freud remarque que « *l'image mnésique de la personne pour qui on éprouve de la désirance est assurément investie intensément, vraisemblablement d'abord de façon hallucinatoire. Mais ceci n'a aucun succès et alors l'apparence est que cette désirance vire à l'angoisse* »<sup>903</sup>. Cette odeur donne une réponse à cette jeune fille, celle d'une présence pleine du manque du lieu perdu. L'odeur est tellement véritable pour elle qu'elle est propulsée à l'endroit qu'elle a perdu. Elle s'impose au moment partagé à partir du manque qui fait défaillir l'Autre et fait surgir le signifiant de sa mort<sup>904</sup>, ça crie, ça fustige, c'est intense. Instantanément, le refus de cette parfaite odeur d'épice se manifeste non élogieusement, ce qui, dans le rapport relationnel, fait chuter l'objet de satisfaction dans les limbes d'un désespoir. Ce que découvre l'éducatrice, c'est que l'effet de sa démarche s'évanouit dans ce temps du réel pour l'Autre. Cela crée une rupture chez elle. Elle s'accroche d'abord à la sécurité de la signification offensante.

Mais les mots employés dans ce cadre rendent aussi lisibles une autre voie, ils vont permettre que se déroutent des signifiants pour trancher cette attache significative. De fait, un abstrait désordre s'installe, hors sens et dépossessions s'autorisent. La réalité courante de ce foyer permet aux jeunes de trouver une identification primaire chez cette éducatrice, relation primordiale pour cette jeune, dans laquelle elle peut réalimenter des relations objectales. L'effet direct de la perfection culinaire semble aussi anéantir cet univers et oblige cette jeune à couper une liaison pour conserver son narcissisme. La violence de ses propos révèle une souffrance qui résiste à tomber hors du monde présent, dans lequel le monde perdu a fait une intrusion surprenante. D'autres vues de ce moment s'organisent. Elles détiennent l'intérêt de faire entrer l'incident quotidien dans une révision de l'intention de la jeune. Elle permet un travail sur l'entremise signifiante et vient ouvrir l'espace d'un désordre, celui de la rencontre, dont se soustrait une connivence des consciences communes du groupe. De la sidération

---

<sup>902</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 277.

<sup>903</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (Paris : Éditions Quadrige, 2011), 50.

<sup>904</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019), 227.



angoissante qui a produit autant de provocations, il est possible dès à présent d'en tirer enseignement pour aider la jeune à s'en décaler. L'éducatrice, figure maternante, n'offrira que son manque. C'est l'avantage et la positivité d'avoir accepté le bordel des signifiants. Ils permettent que le manque affecte, creux indispensable chez cette éducatrice pour que cette jeune puisse l'entrevoir chez elle et que cela la fasse repartir dans une certaine souffrance et déception<sup>905</sup>, en lieu et place d'une unique torpeur.

Entre sa demande d'amour adressée à cette éducatrice et les objets de satisfaction dont elle doit se contenter, cette jeune fait l'épreuve d'un écart. Si tel est le cas dans chaque temps du quotidien partagé, cet événement conjoncturel crée un trop menaçant. La hantise de la présence du fantôme de la mère est peut-être à découvert en cet instant. Avec cette hantise, quelque chose d'indéterminé, d'étrange, trouble le cours du temps et de l'être<sup>906</sup>. La mise à distance des affects permettra de déporter le signifiant d'un choc au médian des mots. Elle ne compensera pas la perte mais œuvrera à une certaine souffrance car cette jeune pourra assimiler certaines paroles parmi d'autres<sup>907</sup> et non se confronter à la défiance en retour de la sienne. Cette déroute d'un seul lieu de significations vers une chaîne signifiante permet au sujet de se déloger de sa fixation de jouissance et déplace le symptôme. C'est à cet endroit que les mots du sujet pourront se dire au-delà de la conjoncture. Cela fait lien pour elle à sa condition d'exilée dont elle pourra éventuellement en dire quelque chose. Il ne s'agit donc pas de donner lecture, après le mouvement de violence significatif, au symptôme qui se révèle en deçà, mais bien au contraire, de le laisser dire avec ce qu'il ne dit pas.

Ces situations amènent différentes remarques. Chaque jeune organise en lui des réponses à son conflit psychique et crée des représentations sur sa situation d'enfant exilé. Son rapport à la réalité n'est pas automatiquement altéré dans ces temps d'accueil et les mises en scène du quotidien laissent apparaître des conflits inhérents à sa situation de sujet, majorés par ceux d'être dans une attente douloureuse vis-à-vis de son destin.

---

<sup>905</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre IV, La relation d'objet*, (Paris : Éditions du Seuil, 1994), 183.

<sup>906</sup> Lucia Bley, « Hantise et hospitalité, une clinique du seuil », in *Trajets et sites de l'exil : Psychanalyse et politique* (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 168.

<sup>907</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre IV, La relation d'objet*, (Paris : Éditions du Seuil, 1994), 175.

C'est à cet endroit de la réflexion que nous percevons la nécessité d'être attentif et observateur. « *Si la scène suppose qu'un Autre pourrait entendre la détresse de cet infantile que l'adolescent retrouve comme préhistoire actuelle, les expérimentations d'espace visent aussi à créer cet Autre qui entend, contient, transmue et déplace cette détresse* »<sup>908</sup>. Créer en soi la possibilité d'un dire qui permettra au sujet de continuer à organiser son rapport au monde sera une visée essentielle. Dans ce rapport de confiance qui pourra s'installer avec le jeune, la création d'espaces de parole, où un dire pourra venir suppléer et soutenir des émois alourdis par la réalité favorisera continuellement le sentiment d'existence du sujet et l'aidera à solidifier son Moi en déshérence. Il ne sera pas exempt de situations troublantes et affectantes mais il pourra les contenir dans un espace psychique qui permettra une mise en tension d'éléments contradictoires le concernant. Ces situations n'auront de pertinence pour lui que dans l'apport essentiel d'un partenaire au quotidien. En ce sens, l'aidant fait inlassablement office de base de repères stable pour l'enfant, jouant un rôle de moi auxiliaire et acceptant aussi dans le même temps d'être provoqué sur cette fonction. Perméable régulièrement à sa détresse interne, le jeune éprouve le besoin de vérifier les liens qu'il a avec l'Autre, et ce, jusqu'à les distendre fortement.

Le symptôme, dans ce cas, s'il fait coupure avec la réalité, n'aura pas les mêmes effets sur l'autre, présent, solide et capable aussi de ramener des bouts de réalité sans compromettre l'état psychique du jeune sujet. Si ces états émotionnels sont déjà difficiles à accompagner et qu'ils engagent l'aidant à une réflexion soutenue, nous devons aussi entendre les altérations psychiques plus profondes. Les désorganisations psychiques de l'adolescent entraînent un traitement de la réalité douloureux de sa part et il crée souvent des transmutations de détresse qui vont directement s'exprimer dans un rapport à l'autre. Dans ce cas, l'exigence du partenaire est de tenter de contenir le jeune dans une forme de souplesse en l'attirant délicatement vers un espace de conflictualisation possible. La forme que prend cette voie de la conflictualité du sujet est de laisser se déposer auprès du sujet que dans sa douleur lui

---

<sup>908</sup> Olivier Douville, « Chapitre 1. De l'exil à l'exil intérieur », in *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012), 38, <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0013>.

indique un moment de son expérience, même s'il ne sait pas la reconnaître<sup>909</sup>. Le support transférentiel, s'il est un poids pour l'aidant, entrelace ces deux protagonistes dans une élaboration de l'histoire. Cela les entraîne dans un mouvement rétroactif qui, par la sonde possible qu'il permet pour le sujet, ouvre une conjoncture dans son rapport à l'avenir dont le socle est la valeur de vérité du passé<sup>910</sup>. Autrement dit, l'actuel a tendance à se mêler à l'archaïque. C'est donc par le regard porté à ce qui s'identifie dans ce moment qu'une limite est donnée à sa destruction, qu'un signe est donné à son étrangeté, qu'une voix le rend à la fonction de parole. Le symptôme est donc moins ressenti dans son rapport à l'actualité de la réalité et dans une opposition ; il est recentré sur l'expérience du sujet, surgissant sur l'aspect du quotidien mais se relevant d'une distance avec les désorganisations du sujet.

---

<sup>909</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits* Seuil, Champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 71.

<sup>910</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits* Le champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 138.

## *Les cliniques de l'exil*

En 1915, dans son chapitre Pulsions et destins des pulsions<sup>911</sup>, Freud énonce des argumentations sur l'exigence et la validité des concepts scientifiques. Il détermine un ordre opérant pour que des théories s'élaborent et qu'elles se présentent comme connaissances stables. La description de phénomènes constitue un commencement indispensable, mais sur lequel il amène déjà une distinction intéressante quant au choix du phénomène observé puis décrit. Il entre sans difficultés dans cette idée que le matériel de la science reste indécis car il est d'abord et avant tout hétérogène. Le choix de présenter tel phénomène, de le décrire et d'en tirer ensuite des données conséquentes s'affiche dans une grande rigueur qu'il reconnaît à cette dimension scientifique, mais pour autant, il amène le regard sur un aspect résiduel des phénomènes et sur leur degré d'indétermination. Il fait dépendre la preuve à ces aspects. Il n'élague donc pas le fait que l'interprétation se nourrit de dimensions et d'idées abstraites pour permettre que le concept soit rendu lisible et utilisable. A la rigueur scientifique indispensable qu'il reconnaît, il pose l'importance de leur souplesse évolutive et du changement constant.

Dès cet instant, Freud ouvre la voie à une clinique de l'exil. Que dit-il ?

Il pose l'intérêt de se laisser enseigner par le fait clinique, l'acte, voire le passage à l'acte du sujet. C'est en acceptant d'être dérouté de son savoir acquis que Freud a cheminé, tâtonné, s'est trompé, mais s'est aussi avancé dans un tracé de l'œuvre analytique. Lorsqu'il s'anime de la question du concept, il se montre prudent par rapport au discours que ce dernier impose. Il repose tout de suite le manque dans la théorie, voulant ainsi la structurer mais aussi la déporter de tout idéalisme scientifique. Le concept, il en fait une matière vivante qui travaille et que l'on fait travailler afin d'en tirer des enseignements. Il se positionne, non plus dans le savoir, mais dans un rapport au savoir en tant que manqué, incomplet, *pas-tout*.<sup>912</sup>

---

<sup>911</sup> Sigmund Freud, « Métapsychologie », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France, vol. XIII, XXI vol., Psychanalyse (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 159-302.

<sup>912</sup> Milanaccio Mauro, « Le psychanalyste, ou le savoir », in *Le savoir du psychanalyste* Toulouse : Érès, 2013), 236.

En ce qui concerne la notion de sujet, c'est en effet à partir des avancées de Freud, de Lacan et d'autres après eux, qu'elle a pris une forme opérationnelle. C'est à partir du sujet, et seulement à partir de lui, que la clinique s'oriente, donc se désoriente, car il n'y a pas de concept auquel appartient le sujet. Le sujet est avant tout insaisissable, ce qui en fait sa singularité et son malheur. Personne n'arrive à le cerner ou dire ce qu'il est car dès l'instant où des paroles le définissent, il s'en échappe.

Ce sont ces éléments complexes qui autorisent la question d'une clinique de l'exil. Ce sujet dont la parole est singulière éveille ce mouvement lorsque justement il s'agit de son absence dans des termes qui parlent de lui, qui parlent sur lui, mais sans lui. Le premier pas important de cette clinique de l'exil est de clairement faire remarquer que le sujet est d'abord un être parlant. « *Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel* »<sup>913</sup>. L'expérience de chaque sujet précède toute logique pour l'appréhender. Elle révélera à l'approche analytique tous les antagonismes de la conformité théorique. Le sujet de l'inconscient démontre que toute expérience humaine agit énergiquement mais que les dires pour entourer cette expérience gardent une énigme enfouie vis-à-vis de la réalité. Le dire fait apparaître une fonction subjective certes, mais il reste dans la complexité, dans la chute et dans l'insu, ce qui lui donne une valeur singulière mais toujours dans l'impossible d'un abord véritable du réel.

Cette approche est fermement maintenue dans tout le travail de Lacan. Il en fait entre autres mention dans son « *Discours à l'école freudienne de Paris* »<sup>914</sup>. Ce discours pose la question de sa place et celle du discours analytique, de ce qu'il transmet, sachant que Lacan y défend le risque d'un mal-entendu. Il dépose alors cette phrase sur ce qui qualifie le représentant du discours analytique : « *Ce sujet ne s'éveille qu'à ce que pour chacun au monde, l'affaire*

---

<sup>913</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits I. Texte intégral* (Éditions du seuil, 1999), 256.

<sup>914</sup> Jacques Lacan, « Discours à l'école freudienne de Paris », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 261-81.

*devienne autre que d'être le fruit de l'évolution qui de la vie fait au dit monde une connaissance : oui, une connerie-sens dont ce monde peut dormir sur ses deux oreilles »<sup>915</sup>.*

Que l'affaire devienne autre, cette expression traverse les positions des cliniques de l'exil. Elles tranchent donc, dans ce qu'elles s'imposent - et là le mot est mal choisi par rapport à la seule notion de clinique - avec les desseins de faire des champs bordés et consensuels dans l'examen des personnes exilées. Elles se soutiennent d'un élément, justement celui de la clinique, dont il est d'abord un moment de confidentialité. Lorsqu'elles rendent lisibles leur positionnement, elles courent le risque d'un clivage dans la dimension épistémologique, du fait certainement d'une écoute recouverte d'une connaissance et d'une parole bâillonnée<sup>916</sup>. En effet, ces cliniques font état des vulnérabilités des différents sujets en errance dans ce temps de l'exil. Elles accueillent la décomposition du rapport au corps, au nom et au lieu et ce qui s'accompagne de cela, la faillite des récits de vie. Mais aussi, de ces démontages elles font témoignage, avec chaque sujet, de leurs inventions et de leurs mises en scène<sup>917</sup>. Elle se retire d'une prescription préalable pour accueillir les chutes et les blessures des sujets migrants. Les cliniques de l'exil posent cet élément dans son ancrage, issu de la psychanalyse, et mesurent alors l'inconfort que ce pas vers le sujet impose. *« Les cliniques de l'exil ne se réduisent pas à des compromis entre modernité et tradition, mais renvoient à la dimension de la légitimité d'exister et de trouver des points d'accueil dans nos institutions. D'où la nécessité de réinterroger les possibilités de métamorphose de l'imaginaire de soi, de la symbolique des échanges, du réel des violences subies et des « désaides cumulatives »<sup>918</sup>.*

Dès leurs premiers énoncés, les cliniques de l'exil valorisent la notion de sujet. C'est la raison pour laquelle le terme exil est choisi pour se représenter dans les courants théoriques qui travaillent sur le vécu des personnes aux prises avec un déplacement. Cet intitulé déclare d'emblée sa prise de distance avec les différentes disciplines qui ont organisé un effacement

---

<sup>915</sup> Ibid, 277.

<sup>916</sup> Ibid, 261.

<sup>917</sup> Lorenza Biancarelli, « Allant au-delà et vers l'exil : entre rupture, disparition et création », in *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage (Paris : Maison d'édition Langage, 2021), 179.

<sup>918</sup> Olivier Douville, « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 50, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.

subjectif des personnes exilées. « *Oser parler de l'effacement du sujet est à la fois violent et porteur d'effroi. Pourtant, c'est ainsi que se formule de mon point de vue de psychanalyste, l'empêchement au double mouvement de séparation qui caractérise le sujet de l'inconscient* »<sup>919</sup>. Cette tension dynamique que mettent en avant les cliniques de l'exil entre la spatialité externe et la spatialité interne des personnes s'institue dans une dépendance du sujet avec lui-même. Elle inscrit surtout son énonciation dans une différence entre un univers de conscientisation et un autre, celui de l'autre scène, d'où le sujet surgit. Elles énoncent, quel que soit le déplacement que vit le sujet, que quelque chose de l'inconscient n'est pas possible de faire coïncider dans une analyse bien que les influences réciproques du mouvement de déplacement avec les instances psychiques enfouies soient à apprécier<sup>920</sup>.

Les cliniques de l'exil se désolidarisent des distinctions faites entre exil et migration. La tendance à ranger l'exil dans la catégorie d'un déplacement forcé pour les personnes et à définir la migration dans un acte volontaire<sup>921</sup> appose une vision binaire et resserrante pour les auteurs des cliniques de l'exil. A cette époque, les propos sur l'exil traduisent en effet des situations de déracinement et leurs effets de souffrance réactionnelles à la suite de déplacements connus pour leurs violences. De plus, des contraintes de non-retour venaient s'amalgamer à ces phénomènes dans une majoration de la souffrance.

Ces distinctions ont varié dans le temps et varient encore aujourd'hui sur des pentes qui tentent de considérer les déplacements des personnes entre choix et contraintes, dangers et abus, manifestes d'une éviction du sujet et de son expérience. Ces montages distinctifs semblent précipiter leur lecture dans un rapport à l'objet pour autant que cet objet puisse se définir dans une objectivité. C'est ce qui se trame dans cette objectivation des lieux de l'exil par l'énumération et la combinaison des aménagements imaginaires communs et différents. Cette dimension essaie d'appréhender le monde extérieur en traçant une ligne entre ce qu'il impose de menaçant avec les troubles de la délimitation du moi dans de tels enjeux, cela lié aux éléments d'une communication commune. Ce que les cliniques de l'exil tentent de mettre

---

<sup>919</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 47.

<sup>920</sup> Sigmund Freud, *Œuvres complètes, psychanalyse, XVI, 1921-1923*, PUF, vol. XVI, Psychanalyse, XVI (Paris : PUF, 1991), 210.

<sup>921</sup> Léon Grinberg et Rébecca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé* (Lyon: Cesura, 1986).

en avant, c'est cet élément du sujet<sup>922</sup>, non pas contraint à l'exil, mais celui de tous les sujets dans l'exil. En effet ces distinctions ne renseignent pas automatiquement les incidences sur le sujet car elles ont du mal à situer la place du désir par rapport à la fonction de l'homme en tant que parlant, là où Lacan entrevoit que le désir vient habiter la place de présence réelle et la peupler de ses fantômes<sup>923</sup>. Le sujet a besoin, voire s'oblige à combler l'insondable du vertige de l'entre deux lieux. Ce comblement vient de loin, de beaucoup plus loin que ce que la situation de déplacement a provoqué, il vient de l'avant-poste du sujet, de son anonymat qui met le symbolique en échec<sup>924</sup>. Nous savons que qu'elles que soient les raisons d'un déplacement, le sujet se confronte à la réalité de son expérience et fait écho à des forces autant internes qu'externes dans les traductions qu'il donne à entendre dans ses ressentis.

Les cliniques de l'exil s'appliquent à déposer sur le devant de la scène la délicate et nécessaire question de ce qui fait événement pour le sujet. Elles le font dans une tension quasi-permanente avec des paradigmes théoriques qui ont su influencer progressivement les regards et les explications sur la migration. Ce déplacement épistémologique constitue leur point de départ. Il se situe donc sur deux niveaux de tensions.

L'un à partir de la dimension critique faite aux « *modélisations superficiellement normatives* »<sup>925</sup>. Cette critique s'adresse à l'approche du migrant dans une vision ethnicisée dont le corolaire devient rapidement celui d'apprécier, voire de contrôler ses capacités adaptatives dans le pays d'accueil. Ce renvoi du sujet à une appartenance culturelle oblige à parler d'une référence à une étrangeté. Investir la démarche d'une compréhension des troubles liés à cette étrangeté par une dimension qui examine la distance entre une culture d'origine et une culture d'accueil pose d'emblée le regard sur les difficultés de cet entre deux cultures et ouvre le sujet au risque d'une stigmatisation de son défaut d'adaptation. Le matériel du sujet avec l'autre devient un récit des difficultés ou réussites des divers emboitements entre la culture, le social et le personnel. Les sondes de l'inconscient sur

---

<sup>922</sup> Alexandra Galitzine-Loumpet, « De/dans et de/hors : objets et sujets dans la migration et l'exil », in *L'objet de la migration, le sujet en exil*, Chemins croisés (Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022).

<sup>923</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VIII Le transfert*, Champ freudien (Paris : Edition du Seuil, 2001), 309.

<sup>924</sup> Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret, *Une autre psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan (Paris : Trèfle Communication, 2007), 10.

<sup>925</sup> Fethi Benslama, « Incidences cliniques de l'exil », *Cahiers Intersignes*, n° 3 (1991): 45-46.



lesquelles ce duo migrant/thérapeute bute peuvent être alors rapidement remises dans les enjeux clivés et problématiques de la position de migrant en perte et en quête de ses lieux d'origine avec comme conséquence que le sujet aidant, qui plus est le thérapeute, peut avoir tendance à se ranger dans une écoute modélisante. Pour Olivier Douville, ces modalités discursives avec le migrant sont péjoratives<sup>926</sup> car elles instituent le risque d'une rupture du sujet avec lui-même. Les symptômes ne sont abordés que du côté du rapport du sujet à la perte d'une culture et à son rapport à l'autre. Il critique cette approche qui ne laisse pas la possibilité au sujet de rendre compte d'une réalité subjective tourmentée en lieu et place de l'invitation à penser cette subjectivité dans un écrasement des lieux culturels et des événements prodigieux. Pour lui, l'exil revient à jeter une part de soi par-dessus les bords de sa raison<sup>927</sup>, et donc la clinique revient à ses yeux à donner écoute et hospitalité à cette part qui peut avoir tendance à se déchaîner dans le corps du symptôme. Traiter le réel de ce symptôme n'engage pas sur la voie de la guérison ni sur celle de l'adaptation, mais permet de mettre en vue les conséquences de l'existence du sujet à partir de son expérience. Écouter le sujet à partir de ce réel permet d'ouvrir l'espace de l'entre-deux langues<sup>928</sup> et d'y entendre les inventions que le sujet élabore dans son trajet d'exil.

Aussi, dans ce même niveau de tension, une critique est adressée aux énoncés théoriques tenus qui établissent un rapport entre l'événement traumatique et sa verbalisation dans l'urgence de resymboliser quelque chose. En élevant les configurations de la migration dans des troubles où le sujet migrant est exploité sans dédommagement pour sa force de travail, est utilisé sexuellement sans son consentement, dépossédé de ses objets, humilié, frappé, martyrisé, est dévoilé ce qu'est l'homme en tant que bête sauvage lorsqu'il ne réprime pas sa pulsion et la destruction de sa propre espèce. Cette assertion est une paraphrase de l'objet réflexif de Freud lorsqu'il théorise l'hostilité primaire des hommes envers leurs prochains<sup>929</sup>. Son prolongement met en lumière le traumatisme des personnes victimes de telles violences. Ces formes barbares de rapport à l'autre sont présentes dans les conditions de l'exil et

---

<sup>926</sup> Olivier Douville, *Les figures de l'Autre*, Dunod (Paris, 2014), 145.

<sup>927</sup> Ibid, 142.

<sup>928</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.

<sup>929</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Presses Universitaires de France (Paris, 1995), 54.

agissent véritablement sur le sujet en provoquant beaucoup d'incidences. Mais Fethi Benslama<sup>930</sup> prévient de cette tendance à voir dans ces violences un unique versant traumatique qui abolirait la question spécifique de la psychanalyse sur ce qui fait événement pour le sujet. Les situations de périls traversées par ces sujets englobent le rapport entre imaginaire et symbolique dans une forme de chaos régressif et anesthésiant. Dans ces traversées, illogiques humainement, de la migration, le sujet se confronte à la toute-puissance de l'autre. Plus qu'une confrontation, il y est même livré<sup>931</sup>. L'élaboration analytique permet de ne pas précipiter une lecture et un traitement de la situation traumatique dans laquelle les sujets exilés peuvent se retrouver. Les élaborations entre choc et trauma et entre fantasme et trauma démontent que le rapport essentialiste entre le sujet et un vécu traumatique est précipité. La rapidité des conclusions sur le traumatisme des sujets garderait un bénéfice à être tempérée afin que cela soit l'œuvre du sujet d'en dire ou d'en manifester quelque chose et non l'insistance d'un autre de déclencher rapidement la voix du récit. Les cliniques de l'exil essaient de travailler la résonance traumatique du sujet. Elles produisent donc une critique sur les tentatives de mettre à la raison des comportements du sujet sur des traces traumatiques. Elles s'appuient sur le fait que le trauma peut envahir le sujet dans un indicible et des symptômes remarquables mais refusent que ce sujet soit finalement fixé à cette demeure traumatique. L'écoute dans une latence distincte est le point d'appui de cette clinique dans laquelle le sujet n'est pas seulement attendu sur la production d'un dire, mais bien appréhendé sur ses propres capacités de liaisons. Cela passe par savoir l'écouter et savoir lui parler, et donc permettre « *le partage d'une histoire qui n'a pas encore trouvé à être parlée et partagée* »<sup>932</sup>, une histoire singulière qui réajuste une mémoire. Les cliniques de l'exil ne délaissent pas l'idée que le sujet n'est pas uniquement pris dans un scénario linéaire où le combat est perdu d'avance. Les apories des traversées ont mis le sujet aux prises avec d'énormes et conséquentes situations d'enfouissement. Celui qui échappe à l'effroi de ces temps se tient blessé, souffrant et pris dans le filet des signifiants disparus autant que dans celui de ceux qui s'élisent dans l'actuel. L'image du filet donne à voir simultanément ce qui

---

<sup>930</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004).

<sup>931</sup> Olivier Douville, « Du choc au trauma... il y a plus d'un temps », *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 88, <https://doi.org/10.3917/fp.008.0083>.

<sup>932</sup> Claire Mestre, « La mémoire du thérapeute pour les oubliés de l'histoire », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi Toulouse : Éditions Érès, 2019), 101.

contient et ce qui emprisonne. Les descriptions des personnes démontrent une rupture avec un état corporel de référence<sup>933</sup>, anxiogène quand ils s'en souviennent et privé, voire rétréci lorsqu'ils se confrontent à leur réalité actuelle.

Chaque sujet doit sa réalité, en tant qu'être parlant, au langage, il est une métamorphose des symboles pour servir un matériel signifiant dans ce qu'a à signifier le sujet de l'inconscient<sup>934</sup>. Il s'étend dans un champ qui va au-delà du phénomène social. Cependant, tout n'est pas langage. La lecture de la clinique analytique prend en considération un irréductible au langage. Les cliniques de l'exil revendiquent de ne pas consommer cet irréductible et se montrent dans leur éthique et dans leur posture en mesure d'accueillir la surprise que le sujet fait dans une nouvelle énonciation. Être à côté, dans la possibilité d'entendre ce qui a démolé le sujet migrant s'exerce dans le lieu d'une convention signifiante<sup>935</sup>, et donc dans le creux où il est possible que se répète la destruction. Il y a toujours une vigilance « *pour écarter cette présence d'un Autre de la déliaison au profit de l'Autre du transfert* »<sup>936</sup>.

Le traumatisme ne peut pas être atteint par l'être parlant. A en parler le sujet accomplit trois dimensions, celle d'y échapper, celle de le contenir, mais aussi celle d'y être pris. Dans sa parole, l'événement revient dans un reflet factice<sup>937</sup>, ce qui ne veut pas dire que l'événement est inexact. Le traumatisme n'est pas l'événement, mais lorsque le sujet s'y confronte, la langue défaille. C'est la rencontre d'un moment où, pour le sujet, intervient une chute de la langue. C'est lorsque cet événement de rupture du sujet avec sa langue est amené sur la scène psychopathologique de façon régulière et contaminante et qu'il est englobé dans une

---

<sup>933</sup> Pamela Der Antounian, « Récits du corps traumatisé », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019), 85.

<sup>934</sup> Jacques Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits* Seuil, Le champ freudien (Paris : Éditions du Seuil, 2010), 139.

<sup>935</sup> Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », in *Écrits I texte intégral* (Éditions du Seuil, 1999), 523.

<sup>936</sup> Eric Sandlarz, « L'oubli de l'histoire est une politique de l'oubli », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi (Toulouse : Érès, 2019), 84.

<sup>937</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 1973).

explication du corps médical que le migrant prend le statut d'un sinistré. « *L'effacement subjectif projeté par ces discours peut rencontrer le consentement des patients à leur indisponibilité comme sujet, parce qu'il vient prendre dans le fantasme d'une obligeance à ne pas exister mais à seulement subsister, lorsqu'on est hors de chez soi* »<sup>938</sup>. Or, c'est avec le récit que chaque sujet essaie d'affronter ce qui ne peut pas être dit, ce qui n'a pas de nom. Le risque majeur que relèvent les cliniques de l'exil est que justement soit donné un nom à ce que l'autre éprouve. La remarque de Benslama situe cet enjeu dans un rapport entre exister et se donner le droit d'exister. Une impasse est nommée ici par les cliniques de l'exil dans laquelle elles ne veulent pas être. Au contraire, elles soutiennent l'exil car, comme le rappelle Mohamed Ham, « *l'exil est un processus psychique qui, dans la paradoxalité d'un même mouvement dynamique, reproduit le manque à être du sujet et lui offre la possibilité, via le langage, de se référer à une généalogie mythiquement fabriquée sans laquelle toute possibilité de penser, de s'inscrire et de dire sa filiation se trouverait hypothéquée. Sa fonction est de voiler l'impensable rapport à l'objet absolu, à ce gouffre, à cet abîme que constitue l'origine* »<sup>939</sup>. Ce qu'elles relèvent de problématique est l'advenue d'une pensée qui pourrait générer le passage d'un réel inabordable à un dispositif qui nomme les conditions de causes et de conséquences au sujet. Cette proposition agit directement sur le fantasme car sans la chute de l'objet, la scène n'est occupée que par lui, et rien ne cause le fantasme. Le sujet ne pourra s'en défendre qu'à ne pas vouloir soupçonner l'existence réelle de l'objet perdu<sup>940</sup>. Cela lui demande d'occuper une place certaine.

Nous en venons alors au deuxième niveau de tension dans lequel les critiques des cliniques de l'exil se présentent. Le constat des violences sociales, ethniques, religieuses et raciales que subissent les personnes migrantes dépasse les frontières de certains lieux géographiques et impriment un problème à l'échelle mondiale de l'accueil de l'altérité. Ce rapport au migrant engendre une constellation de violence que les disciplines des sciences sociales déterminent autour des précarités économiques et sociales provoquées par le processus de mondialisation

---

<sup>938</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004): 25.

<sup>939</sup> Mohammed Ham, « Origine, exil, généalogie et filiation : quand la transmission est dans l'impasse », *Cliniques méditerranéennes* 63, n° 1 (2001): 171, <https://doi.org/10.3917/cm.063.0167>

<sup>940</sup> Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres écrits* (Paris : Le Seuil, 2001).

ultra-libérale<sup>941</sup>. Le rejet de l'exilé aux portes des pays « riches », reclus et surveillé dans des camps de réfugiés<sup>942</sup>, ou encore admis sous des conditions sévères de normalisation, accentue un isolement politique que Hannah Arendt traduit par une désolation<sup>943</sup> de la relation humaine. C'est accablé de cette forme de désubjectivation que le sujet se présente parfois dans les dispositifs d'accueil et de soins psychiques. Le poids de la violence des attaques contre le symbolique est venu engrammer une forte douleur en eux. L'exilé n'est pas seulement celui qui se retrouve loin de ses attaches culturelles. Son parcours lui a fait subir la traversée pesante de n'être que l'objet des lois du marché. Ses mots peuvent alors essayer d'organiser une sortie de ce monde global, c'est-à-dire une sortie par une dimension ségrégative où se désavoue l'être global ramené à la position abjecte d'un discours, pour prendre la mesure d'une valeur défensive. Il en va du refus pour lui de faire un retour systématique à la case du départ de son être. Pour cela, une exigence est lisible, c'est celle d'insister sur le point décisif du sujet.

Les cliniques de l'exil alimentent la dimension éthique de la configuration du sujet en exil. Elles revendiquent des positions dans l'envers des signes imposés imaginativement par les termes traumatisés, migrants, différences culturelles. Elles préviennent de la méconnaissance du moi du migrant pour capter une écoute du côté du signifiant dont dépend un ordre symbolique. Elles essaient de rapatrier la question du sujet exilé dans les effets de la parole et du langage de l'inconscient. S'éprouver au transfert avec un sujet migrant n'est pas chose aisée. Il ne s'agit pas seulement de vivre dans le tenant lieu de l'Autre, mais avec le sujet migrant, de prendre en compte les mauvaises rencontres, celles du vide de la chose et leurs effets propulsant vers la jouissance<sup>944</sup>. Le soutien du sujet à l'écoute tente de mobiliser un processus où le sujet peut s'approcher de la douleur en reliant l'acharnement mélancolique de la

---

<sup>941</sup> Joel Birman, « Le sujet et la clinique de l'exil », *Psychologie Clinique*, Psychologie Clinique, n° 53 (2022): 26-36.

<sup>942</sup> Nicolas Fischer, « Jeux de regards. Surveillance disciplinaire et contrôle associatif dans les centres de rétention administrative », *Genèses* 75, n° 2 (2009): 45-65, <https://doi.org/10.3917/gen.075.0045>.

<sup>943</sup> Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* (Paris : Edition du Seuil, 1995), 18.

<sup>944</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.

destruction à une inscription d'identification<sup>945</sup>. Ce moment transférentiel repose sur quelqu'un qui porte la mémoire, qui la nourrit de sa subjectivité pour mettre en tension le résidu aggloméré de la masse anonyme qu'a pu devenir le sujet<sup>946</sup>. C'est un pas que fait le soignant à entendre le hors lieu d'où tente de parler le sujet mais aussi, à travers son écoute, il réinstaure la garantie de l'existence, en refusant que le lieu du non-lieu devienne le lieu d'un hors sujet. Face à la tourmente du sujet exilé, ses désarrois et son vide, le soignant se réfère à un espace, celui du sujet, d'où il se laisse enseigner la demeure où l'inconscient cache autant qu'il révèle<sup>947</sup>. L'analyste occupe une position d'étranger auprès du mineur migrant. Sa place dans la culture d'une langue autre, son écoute de l'inconscient, font de lui un étranger passeur<sup>948</sup>, habitant un lieu entre-deux avec plus ou moins de maîtrise. Il s'éprouve dans le lieu de passage de frontières interdites entre un mouvement de pensée anéanti dans une « *langue de violence et de barbarie* »<sup>949</sup> et une langue maternelle prise en étau. La langue maternelle est cette langue d'inspiration limitante qui précède le sujet. Elle est entourée d'une autorité ; « *par là, elle préside aux processus fondamentaux du développement psychique, à cette organisation des émotions selon des types conditionnés par l'ambiance (...), plus largement, elle transmet des structures de comportement et de représentation dont le jeu déborde les limites de l'inconscient* »<sup>950</sup>. L'aventure de la parole dans le cadre d'une écoute analytique auprès des mineurs migrants fait circuler en permanence d'une langue aux autres. Avec ces autres, le sujet compose, avec sa langue maternelle, il retrouve une possibilité de se dire, d'entendre la familiarité étrangère qui le traverse et l'ancre dans le lieu de sa langue subjective. L'étranger devient le lieu de l'analyste, « *celui qui, par la rencontre, crée des*

---

<sup>945</sup> Marc Bonnet, « Mort où est ta victoire », in *L'esprit d'insoumission Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman* (Paris : Éditions CampagnePremière, 2011), 182.

<sup>946</sup> Alexis Nouss, « Le récit et le secret », in *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Primo Lévi Toulouse : Érès, 2019), 110.

<sup>947</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit » in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001).

<sup>948</sup> Jacques Hassoun, *Les contrebandiers de la mémoire, nouvelle édition* Toulouse : Érès, 2011).

<sup>949</sup> Rajaa Stitou, « La douleur de l'exil », *Douleur et Analgésie* 33, n° 2 (juin 2020): 83-86, <https://doi.org/10.3166/dea-2020-0102>.

<sup>950</sup> Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation des individus », in *Autres écrits Seuil, Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 25.

*conditions de passage vers la possibilité d'habiter le double comme lieu d'énonciation* »<sup>951</sup>. Par cette écoute, les cliniques de l'exil essaient de frayer un passage d'une histoire envahissante pour le sujet à une histoire qui ne s'est pas endormie et qui, pour se dire, demande une éthique des possibilités de l'inconscient.

Le terme exil a donc toute sa place dans la dénomination des cliniques de l'exil.

*« Ce n'est pas arbitrairement ou par snobisme que nous avons présenté le terme exil comme terme clé du déplacement humain parce que l'expérience de l'exil est simplement l'expérience du hors lieu, comme cela est inscrit dans le mot même (ce mot désigne par son préfixe « ex » le dehors, et par son suffixe « il » la notion de lieu) et ce mot est le seul qui désigne spécifiquement dans la langue française le déplacement humain à la différence de tous les autres mots, dont migration qui concerne l'ensemble du règne animal* »<sup>952</sup>.

Exil et existence ont la même racine : « être hors de », « se séparer », scission, sécession, ce qui repose la définition du sujet de la psychanalyse dans un rapport de chacun à l'inconnu de son origine et de son sort. L'exil n'est pas simplement le changement d'un pays. Il implique au-delà de la séparation d'avec une terre, le destin en devenir de l'humain. Il donne une valeur éthique au devenir de chaque sujet. L'exil concerne donc ce que le sujet paie comme prix de son entrée dans le processus d'humanisation, à savoir cette perte originaire, que chacun s'approprié et élabore en fonction de sa subjectivité, de son histoire prise dans l'Histoire<sup>953</sup>. Cette perte, qui fonde l'être humain comme sujet parlant, produit conséquemment cet autre au cœur de soi, cet étranger que Cabassut s'autorise à nommer, dans le cadre de l'exil de l'exil, l'inquiétante « étrangèreté »<sup>954</sup>. Une part de soi est irrémédiablement perdue dès l'entrée

---

<sup>951</sup> Ana Gebrim, « Aux frontières des langues, des cultures et des papiers : les déplacements permis par l'analyste-passeur », *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 99, <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0096>.

<sup>952</sup> Fethi Benslama, « Exil et transmission, ou mémoire en devenir », *Le français aujourd'hui* 166, n° 3 (2009): 33, <https://doi.org/10.3917/lfa.166.0033>.

<sup>953</sup> Élise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

<sup>954</sup> Jacques Cabassut, « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil », in *Travail social et psychanalyse*, Psychanalyse et travail social (Nîmes: Champ social, 2005), 155-69, <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.

dans le langage, et qui demeure inaccessible, irréprésentable. Cette part est confrontée à l'inhospitalité lorsqu'il s'agit de confondre l'étranger avec le migrant<sup>955</sup>.

L'opération initiale de coupure d'avec l'Autre mais aussi de lien - car pas de lien sans coupure - est le premier exil du sujet. Il est appelé exil primaire ou originel en opposition à celui que le sujet peut effectuer dans un second temps lors d'un déplacement ou d'un franchissement. Il semble alors possible de penser que la séparation, la perte inhérente liée à l'exil primaire et qui constitue une véritable « *épreuve de l'étranger* »<sup>956</sup>, se réactualise dans tout franchissement d'une frontière, qu'il s'agisse d'un renoncement, d'un deuil, d'un changement de pays, d'une rupture historique.

Ainsi, l'actualité du déplacement rejoint l'inactualité<sup>957</sup> de la structure dans cette condition existentielle que traverse le sujet. Cette expérience rencontre la problématique du lieu dans lequel le sujet ne trouve pas de réponse et où il reste en suspens. Il s'agit d'une véritable impossibilité d'habiter psychiquement un lieu, d'y trouver une inscription. Si l'endroit est perceptible, représentable et mesurable, le lieu ne peut être que le résultat du langage car il est un espace dit et nommé. Ainsi, ce qui compte pour le sujet humain, ce n'est pas tant la traversée de l'espace, mais c'est la constitution de cet espace en lieu pour lui. Nous sommes ici dans le registre symbolique, ou ce que Lacan désigne comme lieu de l'Autre, « *à la place de ce qui était et qu'il faut qu'il assume* »<sup>958</sup>.

Cependant, la question de la place, qui est dominante dans le discours institutionnel (trouver une place dans un foyer, une famille d'accueil...) mais aussi dans les préoccupations des jeunes fait appel au registre imaginaire. Ainsi, faute de pouvoir trouver une inscription symbolique dans le lieu de l'Autre, le sujet s'obstine à chercher une place qui donne un peu de matérialité au lieu<sup>959</sup>, mais qui peut le mettre d'emblée dans une logique de rivalité avec l'Autre.

---

<sup>955</sup> Patrick Boucheron, *Migrations, réfugiés, exil*, Travaux du Collège de France (Odile Jacob, 2017), <https://www.cairn.info/migrations-refugies-exil--9782738139894.htm>.

<sup>956</sup> Rajaa Stitou, « L'exil comme épreuve de l'étranger pour une anthropologie clinique du déplacement » (PhD Thesis, 1999), <http://www.theses.fr/1999MON30042>.

<sup>957</sup> Fabien Gouriou, « Psychopathologie et migration : repérage historique et épistémologique dans le contexte français » (2008), 237.

<sup>958</sup> Jacques Lacan, « La psychanalyse vraie, et la fausse », in *Autres écrits Champ freudien* (Paris : Éditions du Seuil, 2001), 172.

<sup>959</sup> Olivier Douville, *De l'adolescente errante, variation sur les non-lieux de nos modernités*, Pleins feux, 2007.



Cette perte de l'hébergement psychique dans l'Autre le laisse face au vide de son être, sans trouver des remaniements dans une inscription langagière. Féthi Benslama nous donne une perspective de ce vide quand il dit que le moi est sans recours symbolique efficient<sup>960</sup>.

Dans ce sens, l'enjeu clinique serait d'abord le dégagement d'une vacuité d'où s'origine une voie de sortie de la sidération. Si le symbolique ne peut pas faire disparaître le réel qu'il a fait apparaître, il peut le fonder et le border. Il faut quand même noter que dans l'exil, mais peut être aussi dans le trauma, malgré les moments d'impasse, malgré la difficulté du passage et la souffrance indéniable qu'il engendre avec son escorte de vacillements, vertiges en angoisses, il s'agit au fond d'une chance. Le côté scandaleux de cette assertion révèle avant tout que ce qui prend les allures d'une impasse donne la possibilité d'un passage. L'exil n'est donc pas à soigner car il est une expérience dans laquelle le sujet est embarqué avec l'incertitude et l'angoisse de la détresse. Il conjugue pour chacun sa singularité dans une langue qui re-met en route la chaîne signifiante. Les cliniques de l'exil se situent du côté d'une traduction dans le sens d'une « *retrouaille avec sa propre subjectivité et son désir intime* »<sup>961</sup>. Ce détour nécessaire permet au sujet, à travers le transfert, de se tenir à distance de la pulsion de mort et de ne pas se laisser tomber dans le registre traumatique. Cela met en route la parole dans une position symbolique qui ne réfracte pas le déplacement, la migration, mais bel et bien l'exil. C'est dans cette dimension que le sujet se confronte à l'Autre avec une capacité pour se nommer.

---

<sup>960</sup> Fethi Benslama, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004).

<sup>961</sup> Rajaa Stitou, « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.

# Conclusion

Le sujet migrant.

Cette expression traverse la réflexion de ce travail. Elle vient parfois s'appuyer sur le postulat d'une trouvaille, ancrage rapidement balayé par des doutes ou un réel encore plus insensé. Car le sujet migrant, qui plus est mineur, dérouté, il met en tension l'énigme, ce « *quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel* »<sup>962</sup>. Il est couvert du voile de la sauvagerie, signe destituant le sujet devant dans une réduction à l'objet dans lequel n'existe pas la possibilité de refuge. Néanmoins, faire point d'arrêt sur cette expression, un stop, une suspension, demeure nécessaire pour ne pas errer plus encore. Le point d'arrêt n'est pas un point d'impact, un écrasement supplémentaire du réel, il est bien ce qui tente de donner un corps à cette expression.

Qu'est-ce à dire ? Que dit cet assemblage du terme sujet avec celui de migrant ?

Nous l'avons vu, la clinique de l'exil le promeut, le sujet est un exilé. « *L'exil désigne la division intime qui fonde le sujet humain* »<sup>963</sup>. Il vit une soustraction opérée par l'Autre. La psychanalyse accueille cela comme un fait de structure avant d'en faire un ravissement. Une séparation existe entre cet absolu du sujet, l'inconnaissable du vouloir de l'Autre, et l'ineffable, joyau singulier de ce sujet qui l'expose à l'Autre, mais qui le rend irréductible au savoir. S'il y a du non-dit, ce n'est pas dans la volonté d'y perdre l'autre, car c'est l'inverse qui est plutôt agissant. C'est parce qu'il y a de la perte qu'il y a une parole que le sujet essaie de développer. Cette parole comprend de l'inexprimable, ce qui peut entraîner une perte, mais cela démontre surtout que la parole, quelle qu'elle soit contient le pré-texte de l'ineffable. « *Nous nous apercevons en général qu'il est infiniment plus fécond de la prendre comme telle, et d'essayer d'y articuler l'ordre qu'elle pose, à condition d'avoir de justes repères, et c'est à quoi nous nous efforçons ici* »<sup>964</sup>.

---

<sup>962</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 118.

<sup>963</sup> Marie-Jeanne Segers, *De l'exil à l'errance*, Psychanalyse et clinique Toulouse : Érès, 2009), 19, <https://www.cairn.info/de-l-exil-a-l-errance--9782749211381.htm>.

<sup>964</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient* (Éditions du Seuil, 1998), 152.

Les deux derniers points qu'indique Lacan dans cette assertion témoignent de la pugnacité épistémique qu'il est nécessaire de maintenir dans l'approche de la migration des personnes. La tendance du propos sur la migration, sur les sujets migrants, tire vers une conjonction entre le non-dit du migrant, support d'un soupçon, et une conscience morbide du migrant. C'est ce que Lacan objecte fermement et tarit d'un manque de réflexion ceux qui s'y laissent entraîner. A le suivre, nous devrions donc opter pour l'expression sujet exilé afin de mieux cerner l'état du problème qui se pose à nous.

Mais l'exilé est un sujet reconnu, alors que le sujet migrant erre au milieu du cosmos, un être sans nom qui campe à l'intérieur du monde la figure de l'indésirable, mais en quelque sorte aussi celle de l'expulsable. L'exilé transporte le secret de l'existence, et de fait aussi sa captation. Il est un être vers qui l'autre se tourne parce qu'il est constitutif de l'humain<sup>965</sup>. Il est fondamentalement arraché lorsqu'il est pris dans le bain du langage et de la culture, lois d'accès à l'humanité, mais en même temps, lieux de souffrance pour lui dans l'impuissance à laquelle il est soumis. Le sujet porte cet exil d'être confronté au doute de ce qui est étrange en lui. C'est un effet fondateur, mais c'est aussi ce qui le congédie quand la mesure qu'en fait l'Autre l'accable du fléau d'une marginalisation qui lui fait recouvrir son savoir insu d'une vérité sur lui. Cette vérité tentante, qui lorsqu'elle trouve grâce au sujet, dévoile le seul champ dans lequel il peut se mouvoir, celui d'un dernier lieu toxique au point de ne pas en être un, de lieu. C'est le chemin de la vérité que tout sujet doit suspecter au risque de s'engluier<sup>966</sup>. Dans ce lieu de la vérité, quiconque s'y perd, c'est en quelque sorte « une fausse commune » dans laquelle le sujet, cette fois migrant, baisse d'un ton, adoucit ses maux pour se rendre - une fois - lisible par le Un de l'indésirable, à la place que la vérité lui donne. Le hors discours est là, quand justement, de n'être qu'à cette place de vérité, le lieu de l'Autre se dessoude de l'ordre du faux, perdant alors la franchise du jeu de la parole et du langage<sup>967</sup>.

C'est cela le migrant, celui qui est la face effroyable de la vérité parce qu'il est tombé dans ce lieu du non-lieu, tombé sans son savoir, sans ce qui pourrait faire une autre marque qu'une présence indésirable. Cette chute le produit en tant que migrant. Nous n'évoquons pas là la

---

<sup>965</sup> Maria Lafitte, « Entre origine et rupture, le sujet à l'épreuve de l'exil », *Autres temps*, n° 62 (1999): 103-16.

<sup>966</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse (Paris : Éditions du Seuil, 1991)*, 213.

<sup>967</sup> *Ibid.*

psychose, mais le migrant est partiellement hors de lui, entre deux mondes, nulle part. Il est, au risque de l'identification à l'informe, dans un espace sans bord et un réel sans fond. Dans la voie qui l'efface, l'angoisse va représenter pour lui un trop qui pourrait pour autant ranimer l'inerte. Cette angoisse qui l'assaille, lui tombe dessus sans vergogne dans les interstices d'un quotidien écrasant. Elle est aussi banalisée, au point de ne pas l'intriguer réellement, et à celui de faire de sa vie une destinée codifiée. Mais elle peut être aussi un partenaire, « *cette coupure s'ouvrant, et laissant apparaître ce que vous entendrez mieux, l'inattendu, la visite, la nouvelle, ce qui si bien exprime le terme de pressentiment, qui n'est pas simplement à entendre comme le pressentiment de quelque chose, mais aussi comme le pré-sentiment, ce qui est avant la naissance d'un sentiment* »<sup>968</sup>. Dans son déplacement progressif, l'angoisse est cette partenaire que le sujet peut garder à distance, mais dont il sait qu'elle vient au rendez-vous de ses incertitudes et des contingences sociales, elle devient un signal<sup>969</sup>.

Ce à quoi nous nous efforçons ici, pour reprendre les termes de Lacan, c'est de lui associer le terme de sujet, c'est-à-dire assurer de l'impossible, afin que ce à quoi il est attaché soit un exil et non la fixité d'une errance, par ailleurs impasse massive<sup>970</sup>. Le terme migrant recouvre donc un point de saisissement dans un lieu fixe non bordé. La précedence du sujet exilé de cette position de migrant. L'expression manie le fixe et la mouvance dans une liaison angoissante mais où le sujet peut repérer pour lui un jeu subjectif, alors que ses propres enjeux sont masqués par un discours courant vers son élision subjective<sup>971</sup>. Le sujet est contraint par le bien précieux de son angoisse à se couper de la jouissance de la chose rejetée, bien qui se présente à lui, pour emprunter la voie qui lui est profondément inconnue, mais où réside son désir. Le sujet prévaut par ce qu'il trébuche et non par ce qu'il signifie, alarme nécessaire au discours analytique pour ne pas tomber dans les formulations d'un énoncé signé sur des marques distinctives d'un sujet migrant ignoré.

---

<sup>968</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre X L'angoisse*, Champ freudien (Paris : Éditions du seuil, 2004), 92.

<sup>969</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (Paris : Éditions Quadrige, 2011).

<sup>970</sup> Michèle Benhaïm, « Les effets de l'errance sur le langage adolescent », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014).

<sup>971</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II. Texte intégral* (Paris : Éditions du Seuil, 1999), 273-308.

L'idiote, dont Michel De Certeau<sup>972</sup> nous rappelle les traits, pourrait symboliser l'errant de l'intérieur. Dans le monastère où elle vit, cette femme était soupçonnée de simuler la folie. Le dégoût qu'elle provoque au fil du temps pour ses hôtes entraîne un repli chez elle et simultanément des brutalités morales et physiques de la part des autres. Ce rejet s'appuie à la fois sur cette folie, mais aussi sur sa feinte de l'être, si bien que rien n'est tranché à ce niveau, créant le défi de son inclusion dans une déliaison. Le temps passe sans qu'elle ne parle ni n'apparaisse dans des rapports apaisés aux autres. Au contraire, l'abjecte fonction qu'elle représente donne tous les droits aux autres sur elle, de l'humiliation à la torture, de la cruauté à la violence. Confinée à la cuisine, dans une errance reconnue, elle mange et boit les restes des autres. Elle prend sur elle la violence sans réaction et sans offenser les autres par une position victimaire. Elle s'enfonce dans la trace de cette lignée dégoûtante qu'elle représente, mise au ban d'un lieu où vient s'envider la pulsion. Son seul espace est l'endroit de la ressourcerie des autres, créatif et nourrissant, mais aussi, par la présence lisse qu'elle y incarne, le lieu de la férocité collective, de la poubelle. Pour elle, à son endroit, il n'est pas d'autre façon de se modeler que comme objet visé par la pulsion. Jamais visible, jamais entendue, elle ne se présente ni par la voix, ni par le regard, ensemble tétanisant son être. Elle est ce qui est en panne dans l'usage du semblant, d'entrée intrusive et mise à l'épreuve de n'occuper que l'objet humilié dans cette topographie. Son errance est redoutable dans la façon dont elle démontre une chute dans un lieu sans bord et surtout sans accueil. En plus de la haine qu'elle représente dans sa différence, elle est une surface de projection d'un intime inquiétant<sup>973</sup> pour l'Autre, démise d'une place de semblant. Ses lieux de passage sont mêmes vides des accidents quotidiens qui ponctuent la vie d'un monastère. Elle est serrée dans cette servitude à n'être que piétinée, identifiée au rien, économie pour les autres de la détresse de leur exil.

Sa destinée s'institue dans l'intervention d'un ange auprès d'un saint homme qui avait fait ses preuves et vivait serein de la cause religieuse qu'il avait empruntée. L'ange lui assura qu'une femme, cette idiote, dans ce monastère, était plus avancée que lui dans cette illustre dimension de sacrifice. Piqué au vif par l'ange de ne pas être le meilleur dans sa miséricorde,

---

<sup>972</sup> Michel De Certeau, *La fable mystique, I XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*, TEL (Paris : Gallimard, 1982), 49-51.

<sup>973</sup> Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio Essais (Paris : Gallimard, 1985).

il sollicite d'aller à sa rencontre. Arrivé au monastère, il demanda à la voir et lui pria expressément d'incarner une guide spirituelle, devant l'effroi et l'accablement des autres sœurs. En une parole de ce saint homme illustre, cette idiote devenait guide et ses hôtes lui devaient admiration et estime. Cet état ne dura pas longtemps, car quelques jours après cette consécration, surchargée par ce nouveau signifiant, cette sœur s'en alla sans laisser d'indice et de trace.

Cet homme, en déplaçant cette femme d'idiote à mère, instruit dans le discours un symbole à partir du réel de l'infâme. Il vient faire rencontre avec elle et, en l'élevant ainsi, crève la bulle de son errance. « *Il s'agit d'une hypothèse du sujet, découlant de la rencontre avec le désir de l'Autre. Cependant, cette image lui est projetée dans le contexte de la rivalité et de l'envie, dans le rapport à un autre, sujet supposé au désir* »<sup>974</sup>. Dans sa vie, cette femme a pris habitude de toujours expérimenter les mêmes relations de proximité où se sont répétées des sensorialités dégradantes. Sous le coup de la rencontre avec cet homme qui l'élève au rang d'une visibilité mystique, elle ne peut qu'éprouver de la douleur dans la massive transformation qu'il impose, décisive certes, mais dont nous ne pouvons que relever la vitesse. Elle se voit habillée, d'un seul coup, d'une invention signifiante qui la change. Dans cette optique, elle ne semble pas pouvoir échapper à la logique de l'aliénation à un Autre apparu, édifiant le Un du signifiant sans articulation à une parole. Elle passe d'une jouissance à l'autre, d'abord en portant un signifiant vivant dans le réel, l'abject, puis dans ce déplacement, tourmentée sous l'invention qu'elle est devenue.

Si l'intervention de ce saint homme est réalisée dans un certain forçage étant donné sa dimension dramatique, son acte nous rappelle une chose importante. Si chaque sujet, dans son errance, ne s'inscrit plus dans aucune destinée, il ne peut pour autant se retirer de toute transaction avec autrui. Nous pouvons rejoindre l'hypothèse de Michel De Certeau, dans ce cas précis de l'idiote, lorsqu'il nous soumet la remarque suivante : « *Mais ce rebut « dégoûtant » permet aux autres femmes le partage des repas, la communauté des signes vestimentaires et corporels d'élection, la communication des mots ; l'exclue rend possible toute*

---

<sup>974</sup> Maria Cristina Poli, « Le concept d'aliénation en psychanalyse », *Figures de la psychanalyse* 12, n° 2 (2005): 47, <https://doi.org/10.3917/fp.012.0045>, 49.

*une circulation* »<sup>975</sup>. Ce traitement particulier impose un déplacement à l'excrémentiel d'un lieu où il avait trouvé une place, l'intime, à un lieu public. Cette femme est alors identifiée à la chose elle-même dans ce mouvement imposé, elle s'y condamne même quand la honte la pousse dans le non-lieu. C'est pour cela que, pour donner sens à une intervention sur le lieu de l'autre, il est important d'éprouver un non-dit surplombé par la honte et de délimiter un espace où le sujet sait qu'on prend soin de ce qui ne se dit pas.

L'intervention du saint homme, représentant d'une instance symbolique, exorcise un lien entre l'individuel et le social. Il chasse et purifie le signifiant jusque-là installé dans ce lieu et commandant un usage quotidien. Son geste impose un changement social et vise à provoquer une nouvelle expérience à cette sœur et à ses semblables. Il introduit un langage pour faire d'une situation « bloquée » une proposition lumineuse qu'il appuie de sa puissante autorité. Mettre ces mots sur l'idiote n'atteint pas uniquement l'individu, car cela produit aussi un effet sur le groupe dans sa totalité. Cette transposition a lieu dans un univers symbolique qui existait dans un complet opposé de son intervention, elle se traduit par une perte de cette femme, fissurée par le fait de ne pas pouvoir trouver de lieu pour pouvoir refonder son langage<sup>976</sup>. La relation de la chose à la chose symbolisée dans ce nouveau discours est encrassée, rendant le futur de cette femme engluée dans un vide excluant. Elle s'y jette dedans, démontrant son impossible à rendre compte de ce nouveau signifié imposé.

Cette petite histoire démontre l'enjeu du mythe individuel dans sa tension avec le mythe social. C'est ce que Levi-Strauss avait déjà mis en lumière de manière édifiante par rapport à ce jeu de signifiant/signifié lorsqu'il déployait son regard sur l'action de l'exorciseur et du chaman. L'exemple de Michel de Certeau répète ce point de vue binaire. Ces quelques mots en font apparaître l'inspiration : « *La cure chamanique semble être un exact équivalent de la cure psychanalytique, mais avec une inversion des termes. Toutes deux visent à provoquer une expérience ; et toutes deux y parviennent en reconstituant un mythe que le malade doit vivre, ou revivre. Mais dans un cas c'est un mythe individuel que le malade construit à l'aide*

---

<sup>975</sup> Michel De Certeau, *La fable mystique, I XVIé-XVIIé siècle*, TEL (Paris : Gallimard, 1982), 51.

<sup>976</sup> Michèle Benhaïm, « Chapitre 6. Vivre est plus difficile que survivre ? Ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale », in *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Inconscient et culture (Paris : Dunod, 2012), 135-62, <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0135>.

*d'éléments tirés de son passé ; dans l'autre c'est un mythe social, que le malade reçoit de l'extérieur, et qui ne correspond pas à un état personnel ancien »<sup>977</sup>.*

L'exil de l'exil emporte avec lui, dans son mouvement, une perte de l'univers symbolique qui fait du sujet un déraciné. Il est accentué par l'incapacité de remanier, dans un exil possible, une chaîne signifiante impactée par cette confusion nouée entre politique, social et subjectivité, trois pentes déclinantes qui mesurent le degré de l'exil de l'exil. L'élaboration de cet instant ne peut pas se réduire au seul récit des événements, qui d'ailleurs sont évacués par le sujet, préférant le silence à une mise en mots. « *Être présent au silence de l'autre afin d'être le dépositaire de sa plainte s'avère être une position de soignant, pour un temps au moins tout à fait nécessaire* »<sup>978</sup>. Ce qui reste après cela, c'est le désir que le reste, ce qui revient encore, ne vienne pas se refermer en irritant l'insistance d'une douleur. La décripation n'est pas légère car vivre dans l'ailleurs soutient aussi la possible « *désaisie* » de la répétition pour soi, et pour l'autre également »<sup>979</sup>. Le langage aide à ce déplacement à la condition d'entendre et d'aider à faire entendre le mot et son effet de signifiant au sujet, mais aussi aux autres qui l'entourent et qui représentent l'institution. Une mise en jeu de sa puissance symboligène peut se déployer dans le truchement d'un tiers espace<sup>980</sup>. Le passage à l'acte insupportable et extraordinaire d'un jeune peut alors être remis au travail sur le déploiement d'un cri inentendu par l'Autre<sup>981</sup>, tout comme une anecdote autour d'un ballon de foot ou d'un délassement à la piscine, peut être un temps de morsure douloureux du symptôme. Il s'agit alors d'autoriser un passage du vide de la chose vers l'expression du symptôme, en considérant que la « *volonté de destruction* » est aussi une « *volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement* »<sup>982</sup>.

---

<sup>977</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (Plon, 1958), 218.

<sup>978</sup> Brigitte Haie, « Vivre... C'est relatif... », *Psychologie Clinique*, n° 43 (2017): 114.

<sup>979</sup> Alice Cherki, *La frontière invisible Violences de l'immigration*, Edition des crépuscules (Paris, 2006), 187.

<sup>980</sup> Elise Pestre, « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité », Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (Paris, 2020).

<sup>981</sup> Michèle Benhaïm, « Déliaisons sociales et désobjectivation », *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 103-12, <https://doi.org/10.3917/cm.072.0103>.

<sup>982</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Essais (Paris, 2019).



La lecture des contritions sociales et politiques sur l'accueil des jeunes migrants valorise un point de vue révolté lorsque la machinerie concentre l'intime du sujet dans un nulle part. Malgré le bourdonnement casuistique que tous ces débats soulèvent, le regard filtré d'une discipline vers l'incoercible dimension du sujet, en tant que sujet parlant - le parlêtre - ne joue pas de la passivité, de la désubjectivation et de la déshumanisation<sup>983</sup>. En s'adossant à cette valeur, le lieu d'écoute du sujet se déplace du récit au témoignage, vit les troubles réels entre soi et l'autre mêlés au symbolique et à l'imaginaire. Mais surtout, par cela, s'engage la voie symptôme et le retour de la vérité dans les failles du savoir. « *Par ce pas, il trouve les voies d'un statut. En effet, ce savoir pris sur la vérité le fait « savant » (le mot est de Lacan) (...). Il n'est plus pur et simple vérité, il est conscience de classe d'avoir renoncé à incarner la vérité. Désormais, il ne s'additionne plus, il se lie* »<sup>984</sup>. La perspective du sujet n'est donc pas de se laisser importer ou de s'importer dans un ailleurs anonymement, mais d'y habiter relié par une voie symptomatique. Cela ne se fait pas sans la présence de l'hostilité et de l'ambivalence, auxquelles s'ajoutent des détresses et des traumas. Les effets transférentiels de ces rencontres en témoignent, ils provoquent souvent des déroutes, des angoisses, des épuisements, peuvent aller jusqu'au retrait de certains professionnels impuissants et débordés. C'est là que se tient debout un dispositif d'accueil, dépositaire des morceaux indifférenciés des liens symbiotiques les plus primitifs. Ce cadre est le lieu - et c'est important qu'il soit un lieu - qui peut être attaqué par les angoisses de l'Autre.

Une illustration pourrait être celle de Lacan que Gérard Haddad décrit touché par les propos énoncés par ce nouvel analysant lors de sa première séance. Il accompagne son mouvement corporel sensible à l'utilité qu'il formule de voir revenir l'analysant, tout en lui indiquant que la traversée d'une analyse ne se déroule pas sans moments pénibles et angoissants. Gérard Haddad pose ces mots sur cette première séance : « *La porte palière fermée, je retrouve le trottoir parisien en cette belle journée d'automne, je ressens une infinie étrangeté, un vertige où la réalité s'estompe. Le sol sous mes pieds paraît cotonneux* »<sup>985</sup>.

---

<sup>983</sup> Nathalie Zaltzman, *La résistance de l'humain*, Presses universitaires de France, Petite Bibliothèque de psychanalyse (Presses universitaires de France, 1999).

<sup>984</sup> Marie-Jean Sauret, « De la protestation logique du sujet », *Connexions*, n° 115 (2021): 45.

<sup>985</sup> Gérard Haddad, *Le jour où Lacan m'a adopté* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 2002), 86.

Cette étrangeté appartient au sujet, et à lui seul, car il a un inconscient et ne peut donc être lu. C'est ce que sait un analyste et il y tient, malgré l'appel des sirènes qui tentent chaque personne aux sons de leur savoir factice. Habiter le langage, c'est être dans cette vérité inversée des rapports actuels aux migrants.

Pour en terminer...

Ces mots de Lacan :

*« En effet, pour désigner quelque chose qui s'inscrit très facilement dans ces petites lettres, qu'est-ce qu'on produit ? On produit quelque chose de culturel. Et quand on est dans le droit-fil de l'Université, ce qu'on produit, c'est une thèse.*

*Cet ordre de production a toujours rapport avec le signifiant-maître, mais non simplement parce que cela vous le décerne, tout simplement parce qu'il fait partie des présupposés que quoi que ce soit de cet ordre a rapport avec un nom d'auteur.*

*C'est très raffiné. Il y a une sorte de démarche préliminaire, qui est au seuil de l'Université. On aura le droit d'y parler à cette convention près qu'il est tout à fait strict que vous serez à jamais épinglé par votre thèse. Cela fait le poids de votre nom. Néanmoins, à ce qu'il y a dans cette thèse, vous n'êtes nullement lié pour la suite. Ordinairement d'ailleurs, vous vous en contentez. Mais peu importe, vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, si déjà vous êtes advenu au nom. C'est ça qui joue le rôle de signifiant-maître ».*<sup>986</sup>

Finir à l'endroit où cela a commencé, y retourner et s'affilier à ce tournant. Dire que l'exil, c'est être sujet parlant, marqué par les mots dans le corps. L'inconscient apatride<sup>987</sup> fait l'exil. Il loge la béance au cœur de l'identité. Il arrive que celui-là, ce sujet, convulse dans un terrible symptôme. Son traitement œuvre à éteindre l'empreinte douloureuse mais avec elle, par les mécanismes de guérison subliminaires aux enseignes scientifiques réputées et efficaces, est forcé le passage vers le sujet donnant consigne silencieuse aux mots de l'inconscient. C'est une dangereuse épreuve qui fait de l'homme énigmatique un produit traitable et consommable par la santé mentale. Il ne s'agit pas que d'un forçage, mais aussi d'un mariage

---

<sup>986</sup> Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (Paris : Éditions du Seuil, 1991), 220-21.

<sup>987</sup> Céline Menghi, « Etranger, bilingue, a-patride », *Mental*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 24-29.

entre la vertu d'une hygiène mentale et un capitalisme libéré. Dans ce programme, l'étranger migre et laisse silencieux l'être parlant où il habitait.

Lacan n'hésite pas à penser l'analyse comme un lieu où des lettres s'inscrivent et engramment le corps d'une dynamique signifiante afin que le sujet puisse réciter son histoire autre-ment. L'étranger réifié par ces mots peut s'accrocher à la langue estimée et non soumise au totalitarisme, mais dans une condition de l'entre-deux langues et dans l'étreinte de l'Autre du langage. Cette voie vide de son tout, l'endroit où le sujet s'est déporté afin qu'il s'épingle dans le lieu intime et étrange de son statut de sujet divisé. De là, les portes s'ouvrent d'un champ où ce qui s'écrit n'est pas toujours signé, estampillé d'une étiquette ou d'un jugement, où la fantaisie<sup>988</sup> flotte temporellement, où le sujet se « re-perd/père ». Il peut devenir un sujet mi petit/mi-grand.

*« Mais vous savez bien que rien ici-bas  
ne peut prétendre à l'existence tant que  
ça n'a pas reçu de nom. »*

Nathalie Sarraute dans l'usage de la parole

---

<sup>988</sup> Sigmund Freud, « le créateur littéraire et la fantaisie », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio/essais (Paris : Gallimard, 1985).

# Bibliographie

- Agamben, Giorgio. *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Seuil. L'ordre philosophique. Paris : Seuil, 1997.
- . *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*. Paris, 1990.
- . *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris : Éditions Payot & Rivages, 2007.
- Agier, Michel. « Ce qui reste des vies, des lieux et des objets de la migration ». In *L'objet de la migration, le sujet en exil*, 27-34. Chemins croisés. Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022.
- . « L'encampement du monde ». *Plein droit* 90, n° 3 (2011): 21-24. <https://doi.org/10.3917/pld.090.0021>.
- Aichhorn, August. *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*. Champ social. Nîmes: Champ social éditions, 2005.
- Al Saad Egbariah, Abdelnasser. « Le sujet entre honte, maladie et exclusion ». *Dialogue*, n° 153 (2001): 87-97.
- Alexopoulos-de Girard, Christina. « Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations ». *Cliniques méditerranéennes*, n° 104 (2021): 61-75.
- Allouch, Éliane. « Le mal des origines ». *Cliniques méditerranéennes* 64, n° 2 (2001): 29-40. <https://doi.org/10.3917/cm.064.0029>.
- Altounian, Janine. « Les héritiers des génocides ». In *Le traumatisme psychique, Organisation et désorganisation*, Presses Universitaires de France. Monographies de psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.
- Anders, Iva. « Le temps, le trauma et la folie dans le régime totalitaire. » In *Trauma, Temps, Histoire*, 175-90. Psychanalyse. Nîmes: Champ social éditions, 2016.
- Aparicio, Sol. « "Faute de pouvoir en dire plus ni mieux" ou qu'est-ce que la réalité sexuelle" ? », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, n° 13 (2014): 15-27.
- . « Qu'est-ce qui nous affecte? », *Revue des Collèges de Clinique du Champ Lacanien*, n° 11 (2012): 15-20.
- Arendt, Hannah. *Du mensonge à la violence, essais de politique contemporaine*. Calmann-Lévy. Agora Les classiques. Paris : Calmann-Lévy, 1972.
- . *La langue maternelle*. Paris, 2015.
- . *La tradition cachée, Le juif comme paria*. Paris : Payot, 2019.
- . *L'impérialisme. Les origines du totalitarisme*. Seuil. Points. Paris : Seuil, 1982.
- . *Qu'est-ce que la politique?* Paris : Edition du Seuil, 1995.
- Askofaré, Sidi. « De l'antipathie des discours universitaire et analytique ». *Champ lacanien* N°19, n° 1 (2017): 127. <https://doi.org/10.3917/chla.019.0127>.
- . « Exil et ségrégations », *Mensuel*, n° 134 (juin 2019): 76-79.
- . « La science, la religion, le symptôme : une nouvelle alliance ? » *L'en-je lacanien* 12, n° 1 (2009): 71. <https://doi.org/10.3917/enje.012.0071>.
- . « Le symptôme au chef de la psychanalyse ». *Figures de la psychanalyse* 40, n° 2 (2020): 33-39. <https://doi.org/10.3917/fp.040.0033>.
- . « L'envers de la civilisation ». *Psychanalyse YETU* n° 47, n° 1 (1 mars 2021): 25-32.

- . « Lien social et “liens hors discours” », *Mensuel*, n° 98 (2015): 28-39.
- . « Trauma ou fantasme? Considérations sur la cause et le réel de la névrose », *Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien*, n° 7 (2008): 77-89.
- Askofaré, Sidi, et Marie-Jean Sauret. « Clinique de la violence Recherche psychanalytique ». *Cliniques méditerranéennes* 66, n° 2 (2002): 241-60. <https://doi.org/10.3917/cm.066.0241>.
- Assoun, Paul Laurent. « Corps séparé, corps échoué : le sujet de l'exil ». *Cliniques méditerranéennes*, n° 94 (2016): 37-50.
- . *Le préjudice et l'idéal. pour une clinique sociale du trauma*. Psychanalyse et pratiques sociales. Paris : Antthropos/Economica, 1999.
- Assoun, Paul-Laurent. « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse ». *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 7-16. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>.
- Autès, Michel. « Au nom de quoi agir sur autrui? » *Nouvelle revue de psychosociologie*, février 2008, 11-25.
- Bachelard, Gaston. *L'air et les songes*. Paris, 1943.
- Balibar, Etienne. *Cosmopolitique Des frontières à l'espèce humaine Écrits III*. La découverte. Paris : Éditions La découverte, 2022.
- Barus-Michel, Jacqueline. « l'exil intérieur ou la recherche de l'autre moi ». In *L'exil intérieur*, L'Harmattan., 37-50. *psychologie clinique* 4. Paris : L'Harmattan, 1997.
- Battista, Julieta de. « Le désir dans les psychoses: problématique et incidences de la cure à partir de l'enseignement de Jacques Lacan », s. d.
- Beaudrillard, Jean. *Les stratégies fatales*. Grasset. Paris : Grasset, 1983.
- Beetschen, André. « Le défi de la déliaison ». In *Psyché anarchiste Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Presses Universitaires de France., 141-56. Petite Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 2011.
- Ben Smaïl, Nédra. « Révolution, djihadisme et adolescence en Tunisie ». In *Guerres et traumas*, Dunod. Paris : Dunod, 2016.
- Benhaïm, Michèle. « Chapitre 6. Vivre est plus difficile que survivre ? Ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale ». In *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, 135-62. *Inconscient et culture*. Paris : Dunod, 2012. <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0135>.
- . « Déliaisons sociales et désubjectivation ». *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 103-12. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0103>.
- . « La langue de l'exilé ». *Cliniques méditerranéennes* 64, n° 2 (2001): 97-106. <https://doi.org/10.3917/cm.064.0097>.
- . « Les effets de l'errance sur le langage adolescent ». *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 95-102.
- Benjamin, Walter. *Pour une critique de la violence*. Éditions Allia. Petite collection. Paris : Éditions Allia, 2019.
- Benslama, Fethi. « Exil et transmission, ou mémoire en devenir ». *Le français aujourd'hui* 166, n° 3 (2009): 33. <https://doi.org/10.3917/lfa.166.0033>.
- . « Incidences cliniques de l'exil ». *Cahiers Intersignes*, n° 3 (1991): 45-46.
- . « La représentation et l'impossible ». *Le Genre humain* 36, n° 1 (2001): 59-80. <https://doi.org/10.3917/lgh.036.0059>.
- Benslama, Féthi. *L'idéal de la cruauté, subjectivité et politique de la radicalisation*. Lignes. Paris : Lignes, 2015.
- Benslama, Fethi. « « Nous » », n° 175 (2003): 45-53.

- . « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? » *L'évolution psychiatrique*, n° 69 (2004): 23-30.
- Berger, Frédérique F., Bernadette Lemouzy-Sauret, et Marie-Jean Sauret. « Sujets et lien social contemporain ». *Cliniques méditerranéennes* n° 79, n° 1 (22 avril 2009): 279-95.
- Bernard-Nouraud, Paul. *Figurer l'autre. Essai sur la figure du « musulman » dans les camps de concentration nazis*. Kimé. Histoire et Mémoire. Paris : Éditions Kimé, 2013.
- Bertrand, Michèle. « Le djihadisme à l'adolescence ». *Adolescence* T. 35 n°1, n° 1 (24 avril 2017): 135-48.
- Besson, Dina, Amos Squverer, et Marie-Jean Sauret. « Radicalisation et mondialisation : du savoir décapitoné à sa déterritorialisation ». *Research in Psychoanalysis* N° 24, n° 2 (20 novembre 2017): 110a-17.
- Biancarelli, Lorenza. « Allant au-delà et vers l'exil : entre rupture, disparition et création ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Birman, Joel. « Le sujet et la clinique de l'exil ». *Psychologie Clinique*, Psychologie Clinique, n° 53 (2022): 26-36.
- . « Servitude volontaire et masochisme dans la modernité Freud et la responsabilité politique de la psychanalyse », n° 124 (2013): 81-100.
- Bisiaux, Sophie-Anne. *Commun parce que divisé*. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 2016.
- Bley, Lucia. « Hantise et hospitalité, une clinique du seuil ». In *Trajets et sites de l'exil : Psychanalyse et politique*, 167-76. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Bolgiani, Paola. « Les étrangers: les sans noms », *Mental*, 2018, 48-50.
- Bolzmann, Claudio. « Exil et errance ». *Pensée plurielle*, n° 35 (2014): 43-52.
- Bonnet, Marc. « Mort où est ta victoire ». In *L'esprit d'insoumission Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman*, 175-202. Paris : Éditions CampagnePremière, 2011.
- Borderias, Andrés. « Immigrant, étranger, étrange ». In *Etranger(s)*, *Mental.*, 43-48. *Revue internationale de psychanalyse* 38. Paris, 2018.
- Bosquin-Caroz, Patricia. « Après Lampédusa, De l'affect à l'action politique ». *Mental*, n° 38 (2018): 54-59.
- Bouaziz, Nora, et Sunthavy Yeim. « Les risques d'erreurs diagnostiques chez les mineurs isolés étrangers ». *Adolescence* T. 31 3, n° 3 (2013): 625-32. <https://doi.org/10.3917/ado.085.0625>.
- Boucheron, Patrick. *Migrations, réfugiés, exil*. Travaux du Collège de France. Odile Jacob, 2017. <https://www.cairn.info/migrations-refugies-exil--9782738139894.htm>.
- Bougrara, Mohamed-Racim. « De l'exil géographique à l'exil identitaire ou l'impossible territorialisation dans Mausim al-higrah ila al-samal de Tayeb salih ». *Carnets (En ligne)*, 2017, 1-10.
- Bousseyroux, Michel. « L'envie et la jalousie. Saint Augustin avec Lacan ». *L'en-je lacanien* 28, n° 1 (2017): 11-28. <https://doi.org/10.3917/enje.028.0011>.
- Brassié, Rémi. « « Contemporanéité du nazisme » ». *Psychanalyse YETU* 51, n° 1 (2023): 149-57.
- Braud, Anne-Marie. « Stabilitat ». *Essaim* 15, n° 2 (2005): 125-45. <https://doi.org/10.3917/ess.015.0125>.
- Bricaud, J. *Mineurs étrangers isolés, l'épreuve du soupçon*. Perspectives sociales. Paris : Vuibert, 2006.

- Bricaud, Julien, Emmanuëla Trévisan Sémi, et Hanane Sekkat Hatimi. « Notes de lecture ». *Migrations Société* 145, n° 1 (2013): 173-80. <https://doi.org/10.3917/migra.145.0173>.
- Bruno, Pierre. « Sans moi ? » In *Ego et moi*, 18-22. Association de psychanalyse Jacques Lacan. Paris, 2006.
- Bruno, Pierre, et Patricia Leon. *Cours et décours d'une psychanalyse*. Association de psychanalyse Jacques Lacan. Paris, 2004.
- Bruno, Pierre, et Marie-Jean Sauret. *Une autre psychanalyse*. Association de psychanalyse Jacques Lacan. Paris : Trèfle Communication, 2007.
- Butler, Judith, et Athéna Athanasiou. *Dépossession*. Bienne-Berlin: Diaphanes, 2016.
- Cabassut, Jacques. *Bonjour l'institution*. Psychothérapie institutionnelle. Nîmes: Champ social éditions, 2017.
- . « La théorie du réel, clinique de la "contention" ». In *Cliniques méditerranéennes*, 225-49, 2004.
- . *Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel*. Psychothérapie institutionnelle. Nîmes: Champ social éditions, 2009.
- . « Un trisomique, c'est un trisomique... Ou le sujet face à son exil ». In *Travail social et psychanalyse*, 155-69. Psychanalyse et travail social. Nîmes: Champ social, 2005. <https://doi.org/10.3917/chaso.rouze.2005.01.0155>.
- Camus, Albert. *La peste*. Folio. Paris : Gallimard, 1972.
- Cerf De Dudzele, Géraldine. « Se maintenir en vie dans l'humaine barbarie Le narcissisme primaire corporel ». In *La résistance de l'humain*, 107-30. Petite Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 1999.
- Chacon Echeverria. « Interroger l'espace psychique avec l'espace géographique : "la esquina del león dorado" Eléments pour une recherche ». In *Le savoir du psychanalyste*, 60-81. Toulouse: Érès, 2013.
- Chapellon, Sébastien. « Franchir une frontière à l'adolescence ». *Adolescence* T.38 1, n° 1 (2020): 225-43. <https://doi.org/10.3917/ado.105.0225>.
- . « Le besoin de mentir: aspects cliniques et enjeux théoriques ». Université Paris Descartes, 2013.
- Chemama, Roland, et Christian Hoffmann. *Trauma dans la civilisation. Terrorisme et guerre des identités*. Humus, le désir de l'analyste en acte. Toulouse: Érès, 2018. <https://www.cairn.info/trauma-dans-la-civilisation--9782749258201.htm>.
- Chemillier-Gendreau, Monique. *L'injustifiable, les politiques françaises de l'immigration*. Paris : Bayard éditions, 1998.
- Chemla, Patrick. « Hospitalité et transfert ». *Figures de la psychanalyse* 31, n° 1 (2016): 37-50. <https://doi.org/10.3917/fp.031.0037>.
- Cherki, Alice. « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil ». In *L'Exil intérieur*, L'Harmattan. psychologie clinique 4. Paris : L'Harmattan, 1997.
- . *La frontière invisible Violences de l'immigration*. Edition des crépuscules. Paris, 2006.
- . « Le cri des sans-voix ». In *Clinique de la déshumanisation*, 191-200. Hypothèses. Toulouse: Érès, 2011. <https://doi.org/10.3917/eres.freym.2011.01.0191>.
- Chiha, Sami. « Martyre et amok en répétition. Destins du politique dans le sujet de la modernité ». Université Toulouse 2 Jean Jaurès, 2018.
- Chiha, Sami, Laurent Combres, et Sidi Askofaré. « La radicalité à l'épreuve du Père ». *Recherches en psychanalyse* 24, n° 2 (2017): 98a. <https://doi.org/10.3917/rep1.024.0098a>.
- Ciccione, A., et A. Ferrant. *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris : Dunod, 2015.

- Combres, Laurent. « La clinique par l'écrit. Une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses. », s. d.
- Cooren, Jean. *L'ordinaire de la cruauté*. Psychanalyse. Paris : Hermann éditeurs, 2009.
- Cortes, Geneviève, et Laurent Faret. *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*. Armand Colin. Paris : Armand Colin, 2009.
- Coste, Jean-Claude. « Évènement, acte et nomination ». *L'en-je lacanien* 12, n° 1 (2009): 53. <https://doi.org/10.3917/enje.012.0053>.
- Cote, Armando. « La fiction ou la vie ». *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 79, n° 1 (2010): 17-22. <https://doi.org/10.3917/lett.079.0017>.
- . « La mémoire traumatique chez l'enfant et l'adolescent ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Érès., 36-46. Toulouse: Érès, 2019.
- . « L'exil nu », Mensuel, n° 134 (juin 2019): 84-90.
- Creps, Jean. « Le devenir adolescent dans les territoires occupés ». *Le Journal des psychologues* 274, n° 1 (2010): 48-51. <https://doi.org/10.3917/jdp.274.0048>.
- Dagerman, Stig. *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Actes sud, 1981.
- Damas, Claudette. « Réel du symptôme et logique collective ». *Que faisons-nous des symptômes ?*, Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 5 (2006): 153-62.
- Davoine, François, et Jean-Max Gaudilière. *Histoire et trauma. la folie des guerres*. Essais-Documents. Paris : Stock, 2006.
- De Battista, Julieta, et Sidi Askofaré. « Réexamen de la méthodologie freudienne pour une recherche en psychanalyse aujourd'hui ». *Cliniques méditerranéennes* 91, n° 1 (2015): 153. <https://doi.org/10.3917/cm.091.0153>.
- De Certeau, Michel. *La fable mystique, I XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*. TEL. Paris : Gallimard, 1982.
- De Ridder, Pascale. « Position d'entre deux violences ». *Psychologie Clinique* 43, n° 1 (2017): 15-25. <https://doi.org/10.1051/psyc/20174315>.
- Debieux Rosa, Miriam. « Immigrés et réfugiés : déplacements subjectifs et territoriaux à l'interface entre désir et politique ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 9-28. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0009>.
- Delahaye, Maud. « Les risques du refus. Quand l'exil devient errance : des sujets en quête de place ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 61-79. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0061>.
- Delassus, Jean-Marie. « Chapitre 5. Le bébé des psychanalystes ». In *Penser la naissance*, 235-55. Hors collection. Paris : Dunod, 2011. <https://www.cairn.info/penser-la-naissance--9782100558278-p-235.htm>.
- D'Elia, Helena. « Oubli et mémoire traumatique ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 17-26. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- D'Elia, Helena, et Nathalie Dollez. *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Der Antounian, Pamela. « Récits du corps traumatisé ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 85-91. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Derrida, Jacques. *Hospitalité, Volume I (Séminaire 1995-1996)*. Seuil. Bibliothèque Derrida. Paris : Éditions du Seuil, 2021.
- Desplechin, François. « Spécialité : Psychopathologie Clinique », s. d., 250.
- Devereux, Georges. *La renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*. Petite Bibliothèque Payot. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2009.



- Dimitriadis, Georgios (Yorgos). « La jouissance comme concept psychanalytique et son potentiel destructeur sur l'organisme », février 2017. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01468828>.
- Dimitriadis, Yorgos. « L'altérité de l'immigré ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, 85-94. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Dollé-Monglond, Brigitte. « Prendre la mesure de sa condition d'humain ». In *L'esprit d'insoumission. Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman*, 29-52. Éditions CampagnePremière, 2011.
- Dollez, Nathalie. « L'oeuvre de l'oubli ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 155-64. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Douville, Olivier. « Chapitre 1. De l'exil à l'exil intérieur ». In *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, 13-42. Inconscient et culture. Paris : Dunod, 2012. <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0013>.
- . *Clinique psychanalytique de l'exclusion*. Inconscient et culture. Paris : Dunod, 2012.
- . « Corps et parole de réfugiés ». *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2018. <https://olivierdouville.blogspot.com/2018/10/olivier-douville-corps-et-paroles-de.html>.
- . *De l'adolescente errante, variation sur les non lieux de nos modernités*. Pleins feux., 2007.
- . « De l'objet rituel à l'objet exilique trouvé-créé ». In *L'objet de la migration, le sujet en exil*. Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022.
- . « Du choc au trauma... il y a plus d'un temps ». *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 83-96. <https://doi.org/10.3917/fp.008.0083>.
- . « D'une crise de l'hospitalité, dimensions cliniques et politiques de la demande d'asile ». In *trajets et site de l'exil: Psychanalyse et politique*, Maison d'édition Langage., 11-32. Maison d'édition Langage, 2021.
- . « Expériences limites de l'exil, du "non-lieu" à l'abri ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 47-60. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0047>.
- . *Guerres et traumas*. Paris : Dunod, 2016.
- . « La situation traumatique des réfugiés ». *Rhizome*, n° 69-70 (2018): 21-22.
- . *Les figures de l'Autre*. Dunod. Paris, 2014.
- . « Les trajets d'Ulysse et la dimension du père ». *le blog d'Olivier Douville* (blog), 2021. <https://www.olivierdouville.com/articles/les-trajets-d-ulyse-et-la-dimension-du-pere>.
- . « Pour un examen de la situation contemporaine des consultations "interculturelles" en France ». *Figures de la psychanalyse* 17, n° 1 (2009): 131-59. <https://doi.org/10.3917/fp.017.0131>.
- Douville, Olivier, et Henri-Pierre Bass. « De l'adolescence et ses errances ». *Le Journal des psychologues*, n° 352 (2017): 36-39.
- Douville, Olivier, et Virginie Degorge. « Chapitre 5. Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l'errance adolescente ? » In *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, 109-34. Inconscient et culture. Paris : Dunod, 2012. <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0109>.
- Douville, Olivier, et Michèle Huguet. *L'exil intérieur*. psychologie clinique 4. Paris : L'Harmattan, 1997.
- Douville, Olivier, Elise Pestre, et Yorgos Dimitriadis. *Trajets et sites de l'exil: Psychanalyse et politique*. Maison d'édition Langage. Paris, 2021.
- Drapier, Jean Pierre. « Le traumatisme c'est quand un fantasme devient réalité ». *Trauma et fantasme*, n° 7 (2008): 131-43.

- Drieu, Didier, et François Marty. « Figures de filiation traumatique ». *Dialogue* 168, n° 2 (2005): 5-14. <https://doi.org/10.3917/dia.168.0005>.
- Ducombs, Anne-Sophie. « Acte de création et acte psychanalytique: traversée de l'oeuvre du compositeur Arnold Schoenberg », s. d.
- Dufourmantelle, Anne. « L'hospitalité, une valeur universelle ? » *Insistance* 8, n° 2 (2012): 57-62. <https://doi.org/10.3917/insi.008.0057>.
- Duportail, Guy Félix. « Psychanalyse et phénoménologie : questions et enjeux ». *Savoirs et clinique* 7, n° 1 (2006): 163. <https://doi.org/10.3917/sc.007.0163>.
- Durkheim, Emile. *De la division du travail social*. Quadrige. PUF, 2007.
- Duvivier, Emilie. « Entre protection et surveillance: parcours et logiques de mobilité de jeunes migrants isolés ». Université de Lille 1, 2012.
- . « Quand ils sont devenus visibles... Essai de mise en perspective des logiques de construction de la catégorie "mineur étranger isolé" ». *Pensée plurielle*, n° 21 (2009): 65-79.
- Elfakir, Abdelhadi. « "L'erreur est humaine". L'errance entre névrose et psychose ». *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 81-88. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0081>.
- El-Khattabi, Saloua. « Exils, langues et générations: psychopathologie des inventions subjectives, pour une clinique du lien social contemporain », 2012, 315.
- Epstein, Danièle. *Dérives adolescentes, de la délinquance au djihadisme*. Érès. Des Travaux et des jours. Toulouse, 2016.
- Etiemble, Angéline. « Les mineurs isolés étrangers en France ». Rennes: Association d'études et de recherches en sociologie, 2002.
- Etiemble, Angéline, et Omar Zanna. « Des typologies pour faire connaissance avec les mineurs isolés étrangers et mieux les accompagner ». Mission de recherche droit et justice. Paris, juin 2013.
- Fari, Pascale. « Déshumanisation ultime ». *Etranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 196-98.
- Fassin, Didier. *Les nouvelles frontières de la société française*. Poche / Sciences humaines et sociales. Paris : La Découverte, 2012. <https://www.cairn.info/les-nouvelles-frontieres-de-la-societe-francaise--9782707174536.htm>.
- Fierens, Christian. « Un sacré déplacement ». In *Le savoir du psychanalyste*, Érès., 153-57. Toulouse: Érès, 2013.
- Firpi, Sébastien, et Michèle Benhaïm. « L'adolescent, un sujet contemporain du lien social ». *Cliniques méditerranéennes* 106, n° 2 (2022): 129-40. <https://doi.org/10.3917/cm.106.0129>.
- Fischer, Nicolas. « 20. Les corps-frontières. Atteinte physique et expertise médicale dans un centre de rétention administrative ». In *Les nouvelles frontières de la société française*, 477-98. Poche / Sciences humaines et sociales. Paris : La Découverte, 2012. <https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2012.03.0477>.
- . « Jeux de regards. Surveillance disciplinaire et contrôle associatif dans les centres de rétention administrative ». *Genèses* 75, n° 2 (2009): 45-65. <https://doi.org/10.3917/gen.075.0045>.
- . « La rétention administrative dans l'Etat de droit : genèse et pratique du contrôle de l'enfermement des étrangers en instance d'éloignement du territoire dans la France contemporaine », 2007.
- Fischer, Nicolas, et Camille Hamidi. *Les politiques migratoires*. Repères. Paris : La Découverte, 2016. <https://www.cairn.info/les-politiques-migratoires--9782707167217.htm>.

- Forget, Jean-Marie. « L'adolescent face à ses actes... et aux autres ». *La revue lacanienne*, n° 2 (2008): 122-27.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits, Tome III*. Paris : Gallimard, 1994.
- . *Histoire de la folie à l'âge classique*. Gallimard. TEL. Paris, 1972.
- . *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*. Gallimard. TEL. Paris : Gallimard, 1976.
- . « L'extension sociale de la norme ». In *Dits et écrits, tome III*, 74-79. Paris : Gallimard, 1994.
- Fourdin, Monique. « Le silence, la parole et la voix : articulations lacaniennes », 11-22. Avignon, 2016.
- Freud, S. « L'homme moïse et la religion monothéiste ». In *Œuvres complètes Psychanalyse XX 1937-1939*, 75-218. Paris : Presses Universitaires de France, 1939.
- Freud, Sigmund. *Abrégé de psychanalyse*. PUF. Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.
- . « Actuelles sur la guerre et la mort ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France., XIII:129-57. Psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 2005.
- . « Au delà du principe de plaisir ». In *Essais de psychanalyse*, 280. Petite bibliothèque Payot 44. Paris : Éditions Payot, 1968.
- . *Contribution à l'étude des aphasies*. PUF. Paris : Presses universitaires de France, 1983.
- . *Essais de psychanalyse*. Essais Payot. Paris : Éditions Payot, 2015.
- . *Inhibition, symptôme et angoisse*. Œuvres complètes/Psychanalyse. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France, 2011.
- . *Inhibition, symptôme et angoisse*. Œuvres complètes/psychanalyse. Paris : Éditions Quadrige, 2011.
- . *La naissance de la psychanalyse*. Presses Universitaires de France. Paris : Presses Universitaires de France, 1979.
- . « L'analyse finie et l'analyse infinie ». In *Œuvres complètes, psychanalyse, XX, 1937-1939*, Puf., XX:13-56. Psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 2010.
- . *L'avenir d'une illusion*. Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 1971.
- . « le créateur littéraire et la fantaisie ». In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard., 29-46. Folio/essais. Paris : Gallimard, 1985.
- . *Le malaise dans la culture*. Paris, 1995.
- . « Le matériel du rêve et les sources du rêve ». In *Œuvres Complètes IV. Psychanalyse*, IV:199-318. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.
- . *Le moi et le ça*. Œuvres complètes/Psychanalyse. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France, 2011.
- . *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. folio essais. Paris : Gallimard, 1988.
- . « Le problème économique du masochisme ». In *Névrose, psychose, perversion*, 287-97. Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2008.
- . « Les voies de la thérapie psychanalytique ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1920*, PUF., XV:97-108. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2012.

- . *Lettres à Wilhelm Fliess. 1897-1904. Edition complète*. Presses Universitaires de France. Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2006.
- . « L'inquiétante étrangeté ». In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard., 210-63. Folio/essais. Paris : Gallimard, 1985.
- . *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Gallimard. Folio Essais. Paris : Gallimard, 1985.
- . « Métapsychologie ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Presses Universitaires de France., XIII:159-302. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.
- . *Névrose, Psychose et Perversion*. Bibliothèque de psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 1973.
- . *Œuvres Complètes, Psychanalyse II 1893-1895*. Presses Universitaires de France. Vol. II. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2009.
- . *Œuvres complètes, Psychanalyse III, 1894-1899*. Vol. III. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.
- . *Œuvres Complètes, Psychanalyse, IV, 1899-1900*. Vol. IV. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.
- . *Œuvres complètes, Psychanalyse V, 1901*. Presses Universitaires de France. Vol. V. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2012.
- . *Œuvres complètes Psychanalyse volume XI 1911-1913*. Presses universitaires de France. Psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 1998.
- . *Œuvres complètes, psychanalyse, volume XV, 1916-1920*. Presses Universitaires de France. Vol. XV. XXI vol. Psychanalyse. Paris : PUF, 1996.
- . *Œuvres complètes, psychanalyse, XVI, 1921-1923*. PUF. Vol. XVI. XXI vol. Psychanalyse, XVI. Paris : PUF, 1991.
- . *Œuvres complètes, psychanalyse, XX, 1937-1939*. Puf. Vol. XX. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 2010.
- . *Œuvres Complètes, Psychanalyse, XIV, 1915-1917*. Presses Universitaires de France. Vol. XIV. XXI vol. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2000.
- . « Préface de Jeunes en souffrance ». In *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*, par August Aichhorn, 5-7. Nîmes: Champ social éditions, 2005.
- . « Psychologie des masses et analyse du moi ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, XVI, 1921-1923*, Presses Universitaires de France., XVI:1-84. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.
- . « Pulsions et destins de pulsions ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, Puf., XIII:163-88. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.
- . « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, V, 1901*, Presses Universitaires de France., V:73-376. Paris : Presses Universitaires de France, 2012 au delà.
- . « Totem et Tabou ». In *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Presses Universitaires de France., XI:189-386. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2005.
- . *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Folio/essais. Paris : Gallimard, 1987.

- . « Une difficulté de la psychanalyse ». In *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1920*, PUF., XV:41-52. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2012.
- Freud, Sigmund, et Josef Breuer. « Du mécanisme psychique du phénomène hystérique. Communication préliminaires ». In *Œuvres Complètes Psychanalyse II 1893-1895*, Presses Universitaires de France., II:23-38. Psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France, 2009.
- Galitzine-Loumpet, Alexandra. « De/dans et de/hors : objets et sujets dans la migration et l'exil ». In *L'objet de la migration, le sujet en exil*, 35-50. Chemins croisés. Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022.
- Galloro, Piero-D. « La mise en spectacle des réfugiés ou la figure des nouveaux monstres ». *Pensée plurielle* 42, n° 2 (2016): 11-22. <https://doi.org/10.3917/pp.042.0011>.
- Gard, Constance. « Migration et santé mentale : quelques enjeux politiques et cliniques de la psychiatrie contemporaine ». *L'information psychiatrique* 91, n° 2 (2015): 111-17. <https://doi.org/10.1684/ipe.2015.1305>.
- Gaspard, Jean-Luc. « Violence anomique à l'adolescence: sans Autre ? » *Trèfle*, n° 2 (1999): 103-13.
- Gauchet, Marcel. *la démocratie contre elle-même*. Paris : Gallimard, 2002.
- . *La révolution des droits de l'homme*. Gallimard. Paris, 1989.
- Gaultier, Sydney. « Mineurs isolés étrangers : entre exil et placement. Les enjeux psychiques de la réussite sociale ». *Le Journal des psychologues*, n° 318 (2014): 55-59.
- Gebrim, Ana. « Aux frontières des langues, des cultures et des papiers : les déplacements permis par l'analyste-passeur ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 96-117. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0096>.
- Gérard, Valérie. « Etre citoyen du monde ». *Tumultes* 24, n° 1 (2005): 13-26. <https://doi.org/10.3917/tumu.024.0013>.
- Germanos Besson, Dina. « L'essence de la création Giacometti ». *Psychanalyse YETU* 47, n° 1 (2021): 71.
- . « Pour une poétique de l'étranger, éloge de la non-identité ». *Cahiers de psychologie clinique* 52, n° 1 (2019): 237-46. <https://doi.org/10.3917/cpc.052.0237>.
- Giannica, Davide, Gabriel Inticher Binkowski, et Marie Rose Moro. « Le refus de l'étranger. Migrations, discours et exclusions dans la subjectivité néolibérale ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 29-46. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0029>.
- Gilet-Le Bon, Stéphanie. « Guerre et trauma ». *Trauma et fantasme*, n° 7 (2007): 29-35.
- Gimenez, Guy. « Le travail de l'hallucination ». *Cliniques méditerranéennes*, 2000, 149-67.
- Gori, Roland. « Une nouvelle manière de donner des ordres ? » In *La folie évaluation, les nouvelles fabriques de la servitude*, Mille et une Nuits., 35-70. Paris : Mille et une nuits, 2011.
- Goudet-Lafont, Bénédicte, Catherine Le Du, Héloïse Marichez, Rahmethnissah Radjack, et Thierry Baubet. « L'accompagnement éducatif des mineurs isolés étrangers : discours et représentations des éducateurs ». *L'Autre* 17, n° 1 (2016): 16-34. <https://doi.org/10.3917/lautr.049.0016>.
- Gouriou, Fabien. « Psychopathologie et migration: repérage historique et épistémologique dans le contexte français », 2008.

- Grinberg, Léon, et Rébecca Grinberg. *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Lyon: Cesura, 1986.
- Guérin, Nicolas. « L'idéologie du déclin et la psychanalyse ». *Essaim* 25, n° 2 (2010): 7-25. <https://doi.org/10.3917/ess.025.0007>.
- Guillen, Fabienne. « "Qu'est « Je » ?" De l'être à l'existence ». *Psychanalyse YETU* 43, n° 1 (2019): 81-91. <https://doi.org/10.3917/psy.043.0081>.
- Guillou, Julien. « La fascination pour l'islamisme ». *Adolescence* T. 35 n°1, n° 1 (24 avril 2017): 149-66.
- Haddad, Gérard. *Le jour où Lacan m'a adopté*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 2002.
- Haie, Brigitte. « Vivre... C'est relatif... » *Psychologie Clinique*, n° 43 (2017): 109-22.
- Ham, Mohammed. « Origine, exil, généalogie et filiation : quand la transmission est dans l'impasse ». *Cliniques méditerranéennes* 63, n° 1 (2001): 167-77. <https://doi.org/10.3917/cm.063.0167>.
- Ham, Mohammed, et Jacques Cabassut. « De l'exclusion de la clinique à une clinique dans les champs de l'exclusion ». *Cliniques méditerranéennes* 72, n° 2 (2005): 113. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0113>.
- Hassoun, Jacques. *Les contrebandiers de la mémoire, nouvelle édition*. Toulouse: Érès, 2011.
- Hatat, Brigitte. « Ce qui retient les corps ». *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Revue Collège Clinique Psychanalytique Champ Lacanien, n° 12 (2013): 55-63.
- Héran, François. *Migrations et sociétés*. Fayard. Paris : Fayard, 2018.
- Herrada, Francisco. « Langue et culture : de l'exil à l'exclusion ». *La revue lacanienne* 2, n° 2 (2007): 111. <https://doi.org/10.3917/lrl.072.0111>.
- Hessel, Stéphane. *Indignez vous!* Indigène éditions. Montpellier, 2011.
- Hirsch, Denis. « L'aliénation djihadiste, au carrefour de la radicalité adolescente et de la destructivité mélancolique ». *Le Carnet PSYN* n° 203, n° 9 (6 décembre 2016): 37-42.
- Homère. *L'odyssée*. Edition du groupe "Ebooks libres et Gratuits". Ebooks libres et gratuits, 2004. <http://www.ebooksgratuits.com/>.
- Houballah, Adnan-Adel. « Scènes de guerre et fantasmes d'adolescent ». *Adolescence*, 2001. <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i09082524/laurent-fabius-l-extreme-droite-ce-sont-de-fausses-reponses-a-de-vraies>. Paris : Antenne 2, 1984.
- Huguet, Michèle. « Exil intérieur et ennui ». In *L'exil intérieur*, L'Harmattan. Psychologie clinique 4. Paris : L'Harmattan, 1997.
- Irago, Daniel. « Le demandeur d'asile aux prises avec le dehors et le dedans ». *Cliniques* 2, n° 2 (2011): 138-62. <https://doi.org/10.3917/clini.002.0138>.
- Izcovich, Luis. « Du Sans-Nom à l'identité de fin ». *L'en-je lacanien* 26, n° 1 (2016): 79-91. <https://doi.org/10.3917/enje.026.0079>.
- . « La nomination sans Autre ». *L'en-je lacanien* 12, n° 1 (2009): 39. <https://doi.org/10.3917/enje.012.0039>.
- . « Le corps, l'inconscient et la voix », Revue Collège Clinique Psychanalytique Champ Lacanien, n° 14 (mars 2015): 127-33.
- . « L'épreuve du réel ». *L'en-je lacanien* 31, n° 2 (2018): 87-97. <https://doi.org/10.3917/enje.031.0087>.
- . « Les affects de l'exil », Mensuel, n° 134 (juin 2019). [https://www.champlacanienfrance.net/sites/default/files/lzcovich\\_M134.pdf](https://www.champlacanienfrance.net/sites/default/files/lzcovich_M134.pdf).
- Jacques, Alexia, Soumaya Lamjahdi, et Alex Lefebvre. « L'adolescence en exil, exil d'adolescence ». *Cahiers de psychologie clinique*, n° 33 (2009): 177-200.

- Jankélévitch, Vladimir. *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Flammarion. Paris : Flammarion, 2017.
- Janvier, Roland. « Droits, devoirs: sortir de l'individualisme! Récupéré sur roland.janvier.org », janvier 2013.
- Jault-Seseke, Fabienne. « La définition du mineur non accompagné », *Revue critique de droit international privé*, n° 4 (2018): 810-16.
- Jean, Marie. « L'angoisse dans la clinique: de Freud à Lacan, la dimension structurelle et la place de l'angoisse », s. d.
- Juignet, Patrick. « Lacan, le symbolique et le signifiant ». *Cliniques méditerranéennes* 68, n° 2 (2003): 131-44. <https://doi.org/10.3917/cm.068.0131>.
- Juy-Erbibou, Brigitte. « Chaos dans la transmission et réparation fanatique ». In *L'idéal et la cruauté, subjectivité et politique de la radicaliation*, Lignes., 105-12. Paris, 2015.
- Katchadourian, Francis. « Position subjective et traumatisme : un temps suspendu au temps de l'Autre ». *Cliniques* 2, n° 2 (2011): 16-29. <https://doi.org/10.3917/clini.002.0016>.
- Kerloc'h, Mélanie. « Adolescence et effets psychiques de la traversée de la méditerranée ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, 61-72. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Khaled, Noureddine. « Adolescents harragas : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi ». *Adolescence* T. 31 3, n° 3 (2013): 699-709. <https://doi.org/10.3917/ado.085.0699>.
- Khiter, Loukmane. « Les mineurs en zone d'attente. Entre ruptures et perspectives ». *V.S.T.*, n° 120 (2013): 30-33.
- Khoury, Maurice. « D'un regard regardé ». *Revue française de psychanalyse* 69, n° 2 (2005): 459-78. <https://doi.org/10.3917/rfp.692.0459>.
- Kobelinsky, Carolina. *L'accueil des demandeurs d'asile : une ethnographie de l'attente*. Paris : Éditions du Cygne, 2010.
- Kobelinsky, Carolina, et Stefan Le Courant. « Pratiques cérémonielles pour les morts en migration ». *Mémoires* 78, n° 2 (2020): 12-14. <https://doi.org/10.3917/mem.078.0012>.
- Lacan, Jacques. « Allocution sur l'enseignement. Prononcée pour la clôture du congrès de l'école Freudienne de Paris, le 19 avril 1970, par son directeur. » In *Autres écrits*, 297-305. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2010.
- . « Allocution sur les psychoses de l'enfant ». In *Autres écrits*, 361-71. Paris : Le Seuil, 2001.
- . *Autres Écrits*. Le champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2010.
- . « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité ». In *Autres écrits*, 351-60. Le champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . *Des noms-du-père*. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2005.
- . « Discours à l'école freudienne de Paris ». In *Autres écrits*, 261-81. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Discours de Rome ». In *Autres écrits*, 133-64. Le champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2010.
- . « Du discours psychanalytique ». In *Lacan in Italia - 1953-1978*, 32-55. Milan: La Salamandra, 1978.
- . « Du sujet enfin en question ». In *Écrits I, texte intégral, 1966*, 227-34. Paris : Edition du Seuil, 1999.
- . « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». In *Écrits II Texte intégral*, 9-61. Paris : Éditions du Seuil, 1999.

- . *Écrits I, texte intégral*. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . *Écrits II Texte intégral*. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». In *Écrits I. Texte intégral*, 234-321. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits ». In *Autres écrits*, 553-59. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Introduction de silicet ». In *Autres écrits*, 283-92. Champ freudien. Paris : Édition du Seuil, 2001.
- . « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie ». In *Écrits I. texte intégral*, 124-49. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Joyce le symptôme ». In *Autres écrits*, 565-70. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». In *Écrits II, 1966, Texte intégral*, 62-123. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « la psychanalyse vraie, et la fausse ». In *Autres écrits*, 165-74. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « La science et la vérité ». In *Écrits II, Texte intégral*, 335-58. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « La troisième ». *staferla*, 1974. [http://staferla.free.fr/Lacan/La\\_Troisieme.pdf](http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf).
- . « L'acte psychanalytique ». In *Autres écrits*, 375-83. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « L'agressivité en psychanalyse ». In *Écrits I. Texte intégral*, 100-123. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Le malentendu », *Ornicar?*, n° 22/23 (1981).
- . *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*. Paris : Éditions du Seuil, 2007.
- . *Le séminaire Les non dupes errent*. Staferla. Paris, 1974.
- . *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*. Paris : Éditions du Seuil, 1981.
- . *Le séminaire Livre IV. La relation d'objet*. Seuil. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 1994.
- . *Le séminaire Livre V, les formations de l'inconscient*. Paris : Éditions du Seuil, 1998.
- . *Le Séminaire Livre VI. Le désir et son interprétation*. Champ freudien. Paris : Éditions de La Martinière, 2013.
- . *Le séminaire Livre VII L'éthique de la psychanalyse*. Essais. Paris : Éditions du Seuil, 2019.
- . *Le séminaire Livre VIII Le transfert*. Champ freudien. Paris : Édition du Seuil, 2001.
- . *Le Séminaire Livre X L'angoisse*. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2004.
- . *Le séminaire Livre XI (1963-1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 1973.
- . *Le séminaire Livre XIV, Logique du fantasme*. Staferla., 1966. <http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf>.
- . *Le séminaire Livre XIX ... ou pire*. Paris : Éditions du Seuil, 2011.
- . *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris : Éditions du Seuil, 1991.
- . *Le séminaire Livre XVIII D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2007.



- . *Le séminaire Livre XXIII Le Sinthome (1975-1976)*. Paris : Éditions du Seuil, 2005.
- . *Le séminaire RSI, Livre XXII*. Inédit., 1974.
- . « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée ». In *Écrits I texte intégral*, 195-211. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Les complexes familiaux dans la formation des individus ». In *Autres écrits*, 23-84. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . *Les non dupes errent*. Association freudienne internationale. Paris, 1974.
- . *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Inédit. Association Freudienne internationale, 1964.
- . « L’étourdit ». In *Autres écrits*, 449-96. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « L’instance de la lettre dans l’inconscient ou la raison depuis Freud ». In *Écrits I texte intégral*, 490-526. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Lituraterre ». In *Autres écrits*, 11-22. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Note sur l’enfant ». In *Autres écrits*, 373-74. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Petit discours au psychiatre de Saint Anne ». Inédit, 1966. <http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne>.
- . « Place, origine et fin de mon enseignement », 19. Lyon, 1967.
- . « Position de l’inconscient ». In *Écrits II, texte intégral*, 309-30. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Préface à l’édition anglaise du séminaire XI ». In *Autres écrits*, 571-73. le champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’école ». In *Autres écrits*, 243-59. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Radiophonie ». In *Autres écrits*, 403-47. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . « Réponses à des étudiants en philosophie ». In *Autres écrits*, 203-11. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- . *Séminaire Livre XX, Encore*. Paris : Éditions du Seuil, 1975.
- . « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ». In *Écrits I, Texte intégral*, 457-89. Essais. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Subversion du sujet et dialectique du désir ». In *Écrits II. Texte intégral*, 273-308. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- . « Télévision ». In *Autres écrits*, 509-46. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- Lafitte, Maria. « Entre origine et rupture, le sujet à l’épreuve de l’exil », *Autres temps*, n° 62 (1999): 103-16.
- Lahutte, Bertrand. « Clinique du soupçon », 2010. <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2010/12/Clinique-du-soupçon-7.pdf>.
- Lambotte, Marie-Claude. « L’exil mélancolique ». *L’exil intérieur*, Psychologie clinique, 1997, 25-35.
- Landman, Patrick. « À partir de Zizek : nouvelles subjectivités ou nouveau sujet ? » *Figures de la psychanalyse* 25, n° 1 (2013): 95. <https://doi.org/10.3917/fp.025.0095>.
- Lapeyre, Michel. *Clinique freudienne, cinq leçons*. Economica. Paris : Anthropos-économica, 1996.
- . *Du malaise au symptôme*. Cahors: ACF-TMP, 1997.

- . « Le capitalisme et le lien social? Cherchez le symptôme! », *L'en-je lacanien*, janvier 2011, 7-26.
- . *Psychanalyse et création, La cure et l'œuvre*. Presses Universitaires du Mirail. PSYCHANALYSE &. Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2010.
- Lapeyre, Michel, et Marie-Jean Sauret. « La psychanalyse avec la science ». *Cliniques méditerranéennes* 71, n° 1 (2005): 143-68. <https://doi.org/10.3917/cm.071.0143>.
- Lapinalie, Bernard. « Les analystes ont rapport avec l'être humain ». *Champ lacanien* 18, n° 1 (2016): 57-61. <https://doi.org/10.3917/chla.018.0057>.
- Latour, Marie-José. « La frontière de la différence ». *Tu peux savoir*, 2018, 1-17.
- Laurent, Eric. « L'étranger extime ». *Etranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 66-82.
- Laval-Hygonenq, Marie-Françoise. « Du fonctionnement psychique de survie dans l'univers concentrationnaire ». In *La résistance de l'humain*, 25-52. Petite Bibliothèque de psychanalyse. Presses universitaires de France, 1999.
- Lazali, Karima. « Alice Cherki : "La frontière invisible" Violences de l'immigration ». *Figures de la psychanalyse* 16, n° 2 (2007): 307-9. <https://doi.org/10.3917/fp.016.0307>.
- Le Blanc, Guillaume, et Fabienne Brugère. *La Fin de l'hospitalité. Lampedusa, Lesbos, Calais... jusqu'où irons-nous? Essais*. Paris : Flammarion, 2017. <https://www.cairn.info/la-fin-de-l-hospitalite--9782081391321.htm>.
- Le Bohec, Jacques. *Sociologie du phénomène Le Pen*. La découverte. Repères. Paris : La découverte, 2005.
- Lèbre, Jérôme. « "Appel d'air", attractivité libérale et inhospitalité absolue ». *Lignes*, n° 60 (2019): 15-38.
- Lebrun, Jean-Pierre. *Un monde sans limite, Essai pour une clinique psychanalytique du social*. Érès. Toulouse: Érès, 1997.
- Lechaux, Patrick. *Les défis de la formation des travailleurs sociaux. Entre universités et écoles professionnelles*. Formation des adultes et professionnalisation. Nîmes: Champ social, 2022. <https://www.cairn.info/les-defis-de-la-formation-des-travailleurs-sociaux--9791034607373.htm>.
- Leclaire, Serge. *Démasquer le réel, un essai sur l'objet en psychanalyse*. Paris : Éditions du seuil, 2015.
- Lefort, Claude. *Essais sur le politique, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Seuil. Esprit/Seuil. Paris : Edition du Seuil, 1986.
- Leguil, Clotilde. « Faire une place à l'hors du commun ». In *Peut-on vivre ensemble ?*, 29-36. Psychanalyse. Nîmes: Champ social, 2018. <https://doi.org/10.3917/chaso.levy.2018.01.0029>.
- Lehoux, Emmanuel. « Hors filiation, sans identification et sexualité ». *Psychanalyse YETU* n° 44, n° 2 (26 septembre 2019): 59-73.
- Lemay, Michel. *Forces et souffrances psychiques de l'enfant. III- Approches thérapeutiques: espoirs et inquiétudes*. Érès. Vol. 3. 3 vol. Toulouse: Érès, 2016.
- Lévi, Primo. *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Gallimard. Arcades. Paris : Éditions Gallimard, 1989.
- Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale*. Plon, 1958.
- Lévy, Ghislain. *L'ivresse du pire*. Campagne Première. Paris : Éditions Campagne Première, 2010.
- Lévy, Marc. *Peut-on vivre ensemble ?* Psychanalyse. Nîmes: Champ social, 2018. <https://www.cairn.info/peut-on-vivre-ensemble--9791034604456.htm>.

- Liogier, Raphaël. « La vieille Europe et son théâtre d'ombres ». *Libération*, janvier 2015. [https://www.liberation.fr/societe/2015/01/19/la-vieille-europe-et-son-theatre-d-ombres\\_1184050/](https://www.liberation.fr/societe/2015/01/19/la-vieille-europe-et-son-theatre-d-ombres_1184050/).
- Lorenzoni, Franco. « Rompre les distances ». *Etranger(s)*, n° 38 (2018): 30-37.
- « L'orientation lacanienne, L'Être et L'Un ». Paris VIII, 2011.
- Lyotard, Jean François. *Le Différend*. Éditions de Minuit. Collection « Critique ». Paris : Éditions de Minuit, 1983.
- Malhou, Aurélia. « Le demandeur d'asile face à l'histoire, face à sa mémoire: un témoin ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 131-36. Centre Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Mathet, Marie-Thérèse. « Le réel chez Lacan ». *Littérature et psychanalyse*, 2021. <https://utpictura18.univ-amu.fr/rubriques/ressources/litterature-psychanalyse/reel-chez-lacan>.
- Mauro, Milanaccio. « Le psychanalyste, ou le savoir ». In *Le savoir du psychanalyste*, 235-43. Toulouse: Érès, 2013.
- Mbembe, Achille. *Politiques de l'inimité*. Paris : La découverte, 2016.
- Mendelsohn, Sophie. « Explorer ce système de nulle part... » *Psychanalyse* 14, n° 1 (2009): 39-47. <https://doi.org/10.3917/psy.014.0039>.
- Menès, Martine. « D'un traumatisme à l'autre : ce qui se transmet de l'exil ». *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 70, n° 4 (2007): 35-42. <https://doi.org/10.3917/lett.070.0035>.
- . *La névrose infantile un trauma bénéfique*. Paris : Éditions nouvelles du champ lacanien, 2019.
- . « Phobie le jour, cauchemar la nuit, angoisse toujours ». *L'en-je lacanien*, n° 34 (2020): 19-24.
- Menghi, Céline. « Etranger, bilingue, a-patride ». *Mental*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 24-29.
- Mestre, Claire. « La mémoire du thérapeute pour les oubliés de l'histoire ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 101-8. Primo Lévi. Toulouse: Éditions Érès, 2019.
- Miller, Jacques Alain. *Le transfert négatif*. Huysmans, 2006.
- . « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38 (2018).
- . « L'orientation lacanienne. Extimité », s. d.
- Miller, Jacques-Alain. « Les prisons de la jouissance ». *La Cause freudienne* 69, n° 2 (2008): 113-23. <https://doi.org/10.3917/lcdd.069.0113>.
- Morel, Geneviève. « Primo Levi : la « mélancolisation » du témoin ». In *Clinique du suicide*, 131-48. Des Travaux et des Jours. Toulouse: Érès, 2004. <https://doi.org/10.3917/eres.morel.2004.01.0131>.
- Moscovitz, Jean-Jacques. « Refoulement du sexuel et refoulement de la shoah obéissent-ils au même trauma? » In *Trauma, Temps, Histoire*, 37-46. Psychanalyse. Nîmes: Champ social éditions, 2016.
- . « Trauma et histoire ». *Figures de la psychanalyse* 8, n° 1 (2003): 31-39. <https://doi.org/10.3917/fp.008.0031>.
- Noiriel, Gérard. « Aux sources de la question raciale. Doctrines racistes et domination sociale ». In *Les nouvelles frontières de la société française*, 27-51. Poche / Sciences humaines et sociales. Paris : Éditions La découverte, 2012.
- Nominé, Bernard. « La fonction de l'oubli dans le nœud du temps ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*. Centre Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- . « La scène du traumatisme et l'Autre scène du fantasme », *Revue des Collèges cliniques du Champ lacanien*, 2008, 67-76.

- . « L'affect et la dérive ». *Ce qui nous affecte*, Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 11 (2012): 29-35.
- Nouss, Alexis. *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Interventions. Paris, 2019.
- . « Le récit et le secret ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 109-21. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Oldenhove, Etienne. « Nécessaire atopie ». *Cahiers de psychologie clinique* 21, n° 2 (2003): 187-96. <https://doi.org/10.3917/cpc.021.0187>.
- Olivero-Alvarez, Alexandra. « La névrose et ses secrets : vers une clinique de l'extime ». *Cahiers de psychologie clinique* 32, n° 1 (2009): 45-56. <https://doi.org/10.3917/cpc.032.0045>.
- Pamart, Eliane. « Devenir du symptôme de Freud à Lacan ». *Que faisons-nous des symptômes ?*, Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien, n° 5 (2006): 33-42.
- Paté, Noémie. « Les effets de l'injonction narrative sur les mineurs non accompagnés, entre résistances et dépendances. », n° 53 (janvier 2022): 124-35.
- Pellion, Frédéric, Olivier Douville, Cyrille Deloro, Jean Claude Maleval, Jérémie Savadero, et Jean Jacques Gorog. « Résister à la psychose ». Journée d'étude. Paris, mars 2021.
- Pestre, Elise. *La vie psychique des réfugiés*. Payot&Rivages. Paris, 2010.
- . « Le sujet à la frontière. Migrations, violences, traductions et créativité ». Document de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches. Paris, 2020.
- Pestre, Élise. « Les roses noires : fabriquer une langue pour créer un espace intermédiaire ? Plurilinguisme et identités en construction à l'adolescence ». *Adolescence* T. 32 1, n° 1 (2014): 209-23. <https://doi.org/10.3917/ado.087.0209>.
- Pestre, Elise. « Retour du refoulé dans les camps et campements d'exilés. Résistances et créativité dans le soin psychique ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, 37-52. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Pestre, Élise, et Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky. « Éditorial Le refus de l'étranger. Migrations, discours, exclusions ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 1-8. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0001>.
- Petrouchine, Roman, Bintily Konaré, et Halima Zeroug-Vial. « Les mineurs isolés étrangers. De l'assignation paradoxale comme épreuve de professionnalité ». *Enfances Psy* N° 67, n° 3 (12 octobre 2015): 113-24.
- Picquet, Audrey. « L'exil et le féminin dans leur rapport à l'étranger : approche psychanalytique et anthropo-philosophique », 2017. <http://www.theses.fr/2017AIXM0239/document>.
- Piralian-Simonyan, Hélène. *Génocide, disparition, déni, la traversée des deuils*. L'Harmattan. Paris : L'Harmattan, 2008.
- Plaquin, Évelyne. « Ulysse et Polyphème : un étrange dialogue ». *Imaginaire & Inconscient* 29, n° 1 (2012): 65-75. <https://doi.org/10.3917/imin.029.0065>.
- Poggi, Paul, et Mohammed Ham. « Y a-t-il compatibilité entre politique sociale et clinique du sujet ? » *Cliniques méditerranéennes* 89, n° 1 (2014): 31. <https://doi.org/10.3917/cm.089.0031>.
- Poli, Maria Cristina. « Le concept d'aliénation en psychanalyse ». *Figures de la psychanalyse* 12, n° 2 (2005): 45-68. <https://doi.org/10.3917/fp.012.0045>.
- Prost, Pauline. « L'espace intérieur ». Hebdo-blog. *Regards, l'hebdo blog* (blog), 2014. <https://www.hebdo-blog.fr/lespace-interieur/>.

- Przybyl, Sarah. « Territoires de la migration. Territoires de la protection. Parcours et expériences des mineurs isolés étrangers accueillis en France. » Université de Poitiers, 2016.
- Rabinovitch, Solal. « Les Mâchoires de l'oubli ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 9-15. Centre Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Racamier, P.-C. *Le génie des origines, psychanalyse et psychoses*. Paris : Payot, 1992.
- Radjack, Rahmeth, Sabrina Hieron, Laure Woestelandt, et Marie Rose Moro. « L'accueil des mineurs isolés étrangers: un défi face à de multiples paradoxes ». *Enfance&Psy*, n° 67 (2015): 54-64.
- . « L'accueil des mineurs isolés étrangers: un défi face à de multiples paradoxes ». *Enfance&Psy*, n° 67 (s. d.): 54-64.
- Rapti-Escurier, Sissy. « Question sur les effets subjectifs de la nomination dans le cas des sujets exilés ». In *Trajets et sites de l'exil: psychanalyse et politique*, 73-82. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Rechtman, R., et F.H.M Raveau. « Fondements anthropologiques de l'ethnopsychiatrie ». In *Encyclopédie médico chirurgicale, Psychiatrie*, 1993.
- Rey, Alain. « Dictionnaire historique de la langue française ». In *Dictionnaire historique de la langue Française*, 4294. Paris : Éditions Le Robert, 1998.
- Rey-Flaud, Henri. *L'éloge du rien, Il faut croire quelque chose dans le monde*. Seuil. Champ freudien. Paris : Éditions du Seuil, 2010.
- Richard, François. « Du terrorisme djihadiste ». *Adolescence* T. 35 n°1, n° 1 (24 avril 2017): 119-34.
- . « Nous sommes tous des migrants. De la diversité des économies libidinales ». *Adolescence* T. 31 3, n° 3 (2013): 661-72. <https://doi.org/10.3917/ado.085.0661>.
- Ricoeur, Paul. « La condition d'étranger ». *Esprit*, n° 323 (avril 2006): 264-75.
- . « Mémoire, Histoire, Oubli », *Esprit*, n° 323 (avril 2006): 29-29.
- Rozmarin, Eyal. « La naissance de la pulsion de mort ». Traduit par Mila Signorelli. *Recherches en psychanalyse* 28, n° 2 (2019): 73-77. <https://doi.org/10.3917/rep1.028.0073>.
- Saïd, Edward Wadie. *Des intellectuels et du pouvoir*. Seuil. Essais. Paris : Edition du Seuil, 1996.
- . *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Arles: Actes sud, 2008.
- Sandlarz, Eric. « L'oubli de l'histoire est une politique de l'oubli ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 77-84. Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Sauret, Marie-Jean. « 11. Entre science et psychanalyse : clinique, éthique, politique ». In *La bataille politique de l'enfant*, 181-98. Humus, le désir de l'analyste en acte. Toulouse: Érès, 2017. <https://www.cairn.info/la-bataille-politique-de-l-enfant--9782749254685-p-181.htm>.
- . « 12. Incidences du libéralisme sur l'évolution des métiers de la clinique ». In *La bataille politique de l'enfant*, 199-216. Humus, le désir de l'analyste en acte. Toulouse: Érès, 2017. <https://www.cairn.info/la-bataille-politique-de-l-enfant--9782749254685-p-199.htm>.
- . « De la protestation logique du sujet ». *Connexions*, n° 115 (2021): 43-54.
- . *De l'infantile à la structure*. les séries de la découverte freudienne. Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 1991.
- . « Eloge de la singularité ». In *La folie évaluation, les nouvelles fabrique de la servitude*, 71-90. Paris : Éditions Mille et une nuits, 2011.

- . *La bataille politique de l'enfant*. Toulouse: Érès, 2017. <https://doi.org/10.3917/eres.saure.2017.01>.
- . *L'effet révolutionnaire du symptôme*. Humus - subjectivité et lien social. Toulouse: Érès, 2008. <https://www.cairn.info/l-effet-revolutionnaire-du-symptome--9782749209531.htm>.
- . « Mais n ou et donc... » *Ego et Moi*, 2007, 12-17.
- . « Refonder la barbarie ». *Psychanalyse YETU* 47, n° 1 (2021): 79-107. <https://doi.org/10.3917/psyet.047.0079>.
- . « Tous les symptômes ne se valent pas ». Présenté à Pôle clinique psychanalytique du sujet et du lien social, Séminaire LCPI, Université Jean Jaurès, Toulouse, décembre 2020.
- . « Une politique de la psychanalyse ». *Psychanalyse YETU* 43, n° 1 (2019): 157-68. <https://doi.org/10.3917/psy.043.0157>.
- Sauret, Marie-Jean, et Christiane Alberti. *La psychologie clinique, histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*. Amphi 7. Presses universitaires du Mirail, 2002.
- Sauret, Marie-Jean, et Pierre Bruno. *La différence freudienne*. Érès. Toulouse: Érès, 2019.
- Sauret, Marie-Jean, Laurent Combres, Patricia Rossi-Neves, Luz Zapata-Reinert, Sidi Askofaré, et Pascale Macary-Garipuy. « La contribution de la psychanalyse à l'analyse de la logique du monde contemporain ». *Nouvelle revue de psychosociologie* N° 20, n° 2 (4 novembre 2015): 43-56.
- Sebbah, François-David. « L'éthique difficile ou la difficile hospitalité ». *Lignes*, n° 60 (2019): 109-32.
- Segers, Marie-Jeanne. *De l'exil à l'errance*. Psychanalyse et clinique. Toulouse: Érès, 2009. <https://www.cairn.info/de-l-exil-a-l-errance--9782749211381.htm>.
- Selz, Monique. « Être ou avoir la honte ? » *Dialogue* 190, n° 4 (2010): 55. <https://doi.org/10.3917/dia.190.0055>.
- Sénovilla Hernandez, Daniel. « Analyse d'une catégorie juridique récente : le mineur étranger non accompagné, séparé ou isolé ». *Revue européenne des migrations internationales* 30, n° 1 (2014): 17-34.
- Senovilla-Hernandez. « Analyse d'une catégorie juridique récente : le mineur étranger non accompagné, séparé ou isolé ». *Revue européenne des migrations internationales* 30, n° 1 (3 octobre 2014): 34.
- Sidoit, Véronique. « Partition des passions, au cœur du transfert ». *Psychanalyse YETU* 49, n° 1 (2022): 75-96.
- Solanes, Josep. « Exil et troubles du temps vécu », *L'hygiène Mentale*, 1948, 62-78.
- Soler, Colette. « Angoisse et destitution subjective ». *L'angoisse*, n° 1 (2002): 15-20.
- . « Avoir un corps...borroméen », *L'inconscient et le corps*, n° 14 (mars 2015): 263.
- . *Lacan, l'inconscient réinventé*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009.
- . *Le transfert, de l'amour au sexe*. Collection Etudes. Paris : éditions nouvelle du champ lacanien, 2020.
- . *L'époque des traumatismes*. Rome: Biblink editori, 2004.
- . *Les affects lacaniens*. Presses Universitaires de France. Paris, 2011.
- . « L'hypothèse lacanienne ». *Revue trèfle*, n° 3 (2001): 7-21.
- . *Qu'est-ce qui fait lien?* Éditions du Champ lacanien. Etudes. Paris, 2012.
- . *Qu'est-ce qui nous affecte?* Etudes. Paris : Champ Lacanien, 2011.
- . « Symptômes énigmatiques ? » *Champ lacanien* 14, n° 2 (2013): 69-74. <https://doi.org/10.3917/chla.014.0069>.

- Soler, Louis. « La mémoire des camps ». *Barca!*, Poésie, Politique, Psychanalyse, n° 9 (1997): 7-34.
- Soundaramourty, Radjou. « De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme ». *Analyse Freudienne Presse* 6, n° 2 (2002): 90-100. <https://doi.org/10.3917/afp.006.100>.
- Stitou, Rajaa. « De la langue de la violence à la langue du désir ». *Cliniques méditerranéennes* n° 102, n° 2 (2020): 271. <https://doi.org/10.3917/cm.102.0271>.
- . « Exil et déplacements culturels ». *Cliniques méditerranéennes*, n° 80 (2009): 267-80.
- . « La douleur de l'exil ». *Douleur et Analgésie* 33, n° 2 (juin 2020): 83-86. <https://doi.org/10.3166/dea-2020-0102>.
- . « Les nouvelles figures de la peur. À la croisée de la médecine et de la psychanalyse ». *Cliniques méditerranéennes*, 2015. <https://doi.org/10.3917/cm.092.0277>.
- . « L'exil comme épreuve de l'étranger pour une anthropologie clinique du déplacement », 1999. <http://www.theses.fr/1999MON30042>.
- . « L'exil fondateur et ses résonances contemporaines ». *Cliniques méditerranéennes* 73, n° 1 (2006): 197-211. <https://doi.org/10.3917/cm.073.0197>.
- . « L'extimité de l'étranger ». *Cliniques méditerranéennes* 86, n° 2 (2012): 197-207. <https://doi.org/10.3917/cm.086.0197>.
- . « L'intraduisible du désir ». In *Le désir et ses embrouilles, Champs social*, 2016, 2016. <https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01451261>.
- . « L'intraduisible et la parole d'une langue à l'autre ». *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 (2014): 129-38.
- Strauss, Marc. « Inoubliable trauma », *Revue Collèges Cliniques Champ Lacanien*, n° 7 (2008): 215-19.
- Sujet et ségrégation(s) dans la psychanalyse et l'anthropologie*, 2017. [https://www.youtube.com/watch?v=bT6e3\\_bTKqs](https://www.youtube.com/watch?v=bT6e3_bTKqs).
- Tarrius, Alain. *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*. Edition de L'Aube. 224 vol. Monde en cours. La Tour d'Aigues, 2001.
- Tassin, Etienne. « Exil, hospitalité et ... Politique ». *Le club de médiapart* (blog), 2017. <https://blogs.mediapart.fr/edition/la-jungle-et-la-ville/article/080717/exil-hospitalite-et-politique#sdfootnote5sym>.
- . « La condition migrante, pour une nouvelle approche du cosmopolitisme », *Tumultes*, n° 51 (2018): 193-221.
- Thibaudeau, Caroline. « Psychanalyse du soupçon, l'altérité mise à l'épreuve ». *Topique* 122, n° 1 (2013): 45-60. <https://doi.org/10.3917/top.122.0045>.
- Sébastien Thibault, « L'asile au mérite », *Plein droit* 92, no 1 (2012): 32-35, <https://doi.org/10.3917/pld.092.0032>.
- Tisseron, Serge. « Le désir "d'extimité" mis à nu ». *Le Divan familial* 11, n° 2 (2003): 53-62. <https://doi.org/10.3917/difa.011.0053>.
- Touati, Anaïs. « L'exil comme tentative de subjectivation ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, Langage., 95-110. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Toubal, Sherif. « L'Héritage d'exil: Lecture psychanalytique des figurations identitaires et subjectives, en situation d'exil à partir de références islamiques -' Il était une foi(s)' », s. d., 502.

- Tribalat, Michèle. « Intégration, la fin du modèle français ». *Commentaire* Numéro 150, n° 2 (2015): 331-38. <https://doi.org/10.3917/comm.150.0331>.
- . « La question migratoire ». *Commentaire* Numéro 161, n° 1 (2018): 101-2. <https://doi.org/10.3917/comm.161.0101>.
- . « Les conséquences de l'immigration ». *Commentaire* Numéro 159, n° 3 (2017): 694-97. <https://doi.org/10.3917/comm.159.0694>.
- Ubieto, José Ramon. « La "solution" de l'étranger ». *Etranger(s)*, Revue internationale de psychanalyse, n° 38 (2018): 103-7.
- Valluy, Jérôme. « Du retournement de l'asile (1948-2008) à la xénophobie de gouvernement: construction d'un objet d'étude. », *Cultures & conflits*, n° 69 (2008): 81-111.
- . « L'exportation de la xénophobie de gouvernement. De la politique européenne des frontières à la répression dans les pays limitrophes ». In *Les nouvelles frontières de la société française*, 175-96. Poche / Sciences humaines et sociales. Paris : Éditions La découverte, 2012.
- . *Rejet des exilés. Le grand retournement du droit de l'asile*. Terra. Paris : Éditions du Croquant, 2009.
- Vanier, Alain. « Droit et violence. Freud et Benjamin ». *La clinique lacanienne* 27, n° 1 (2016): 23-36. <https://doi.org/10.3917/cla.027.0023>.
- . *Lacan*. Paris : Les Belles Lettres, 1998.
- Verigaki, Ioanna. « Etre immigré : vivre comme un objet du "non-lieu" ». In *Trajets et sites de l'exil : psychanalyse et politique*, 159-66. Paris : Maison d'édition Langage, 2021.
- Vesperini, Pierre. « L'historien face au témoin ». In *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, 137-53. Centre Primo Lévi. Toulouse: Érès, 2019.
- Vieira, Marcus André. « Un corps suspendu ». *La Cause du Désir* 91, n° 3 (2015): 91-94. <https://doi.org/10.3917/lcdd.091.0091>.
- Vilela, Eugénia. « Cartographies de l'ombre. Corps, exil et résistance ». *Recherches en psychanalyse* 34, n° 2 (2022): 80-95. <https://doi.org/10.3917/rep2.034.0080>.
- . « Dans le silence d'un corps. Déplacement et témoignage ». *Lignes* 26, n° 2 (2008): 100-119. <https://doi.org/10.3917/lignes.026.0100>.
- Vives, Jean-Michel, et Mohammed Ham. « Cultures ethnopsychiatriques et savoirs hors sujet: le dogme de l'exclusion ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 40, n° 1 (2003): 145. <https://doi.org/10.3917/rppg.040.0145>.
- Voltaire. « Zaïre ». Théâtre tragique. Traduit par Paul Fièvre, Gwénolla Fièvre, et Ernest Fièvre, 1732.
- Wagner, Miriam. « Le trauma de Caïn ». In *Trauma, Temps, Histoire*, 47-55. Nîmes: Champ social éditions, 2016.
- Walnich, Sophie. *L'impossible citoyen, l'étranger dans le discours de la révolution française*. Albin Michel. Paris, 1997.
- Weiler, Stéphane. « Adolescence et violence de l'exil : de la cause aux effets d'une parole falsifiée ». *Revue de l'enfance et de l'adolescence* 96, n° 2 (2017): 149-61. <https://doi.org/10.3917/read.096.0149>.
- Winnicott, Donald W. *La capacité d'être seul*. Paris : Payot & Rivages, 2012.
- . *La haine dans le contre-transfert*. Payot&Rivages. Payot & Rivages, 2014.
- Woestelandt, Laure, Rahmeth Radjack, Fatima Touhami, et Marie Rose Moro. « L'incertitude menaçante qui pèse sur les mineurs isolés étrangers: conséquences psychologiques ». *L'Autre* 17, n° 1 (2016): 35-43.



- Wolmark, Laure. « Dépossessions, actes et paroles dans la clinique de l'exil ». *Rhizome* 63, n° 1 (2017): 14-20. <https://doi.org/10.3917/rhiz.063.0014>.
- . « Des cadeaux et des exilés : une clinique du présent ». In *L'objet de la migration, le sujet en exil*, 123-34. Chemins croisés. Paris : Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022.
- . « Les lieux de l'exil. Subjectivités dans l'espace thérapeutique ». *Journal des anthropologues*, n° Hors série (2018): 201-16.
- Yahiaoui, Amira, et Léopoldine Manac'h. « L'enfermement des étrangers en France : une clinique du non-lieu ? Perspectives comparatives entre psychanalyse et anthropologie ». *Recherches en psychanalyse* 31, n° 1 (2021): 24-43. <https://doi.org/10.3917/rep2.031.0024>.
- Zagury, Daniel. « Du deuil de soi à l'idéal en apothéose ». In *L'idéal et la cruauté, subjectivité et politique de la radicalisation*, Lignes., 68-79. Paris, 2015.
- Zaltzman, Nathalie. « Chapitre VII. Tomber hors du monde ». In *De la guérison psychanalytique*, 2e ed.:184-206. Épîtres. Paris cedex 14: Presses Universitaires de France, 1999. <https://www.cairn.info/de-la-guerison-psychanalytique--9782130503521-p-184.htm>.
- . *De la guérison psychanalytique*. Presses universitaires de France. Epîtres. Presses universitaires de France, 1998.
- . « La lucidité du mal ». In *L'esprit d'insoumission. Réflexions autour de la pensée de Nathalie Zaltzman*, 21-26. Paris : Éditions CampagnePremière, 2011.
- . *La résistance de l'humain*. Presses universitaires de France. Petite Bibliothèque de psychanalyse. Presses universitaires de France, 1999.
- . *L'esprit du mal*. Éditions de L'Olivier. Penser/Rêver. Éditions de L'Olivier, 2007.
- Zapata-Ramos, Claudia. « Présentée et soutenue par »:, s. d.
- Zarowsky, Patricia. « Exil et langue », *Mensuel*, n° 134 (juin 2019): 69-75.
- Zizek, Slavoj. *Le sujet qui fâche*. Flammarion. Paris : Flammarion, 2007.
- . *L'intraitable. Psychanalyse, politique et culture de masse*. Anthropos. Psychanalyse. Paris : Anthropos-économica, 1993.
- Zulfikarpasic, Adelaïde. « L'immigration, ce grand tabou (de la gauche) ». *Fondation Jean-Jaurès* (blog), avril 2023. <https://www.jean-jaurès.org/publication/limmigration-ce-grand-tabou-de-la-gauche/>.